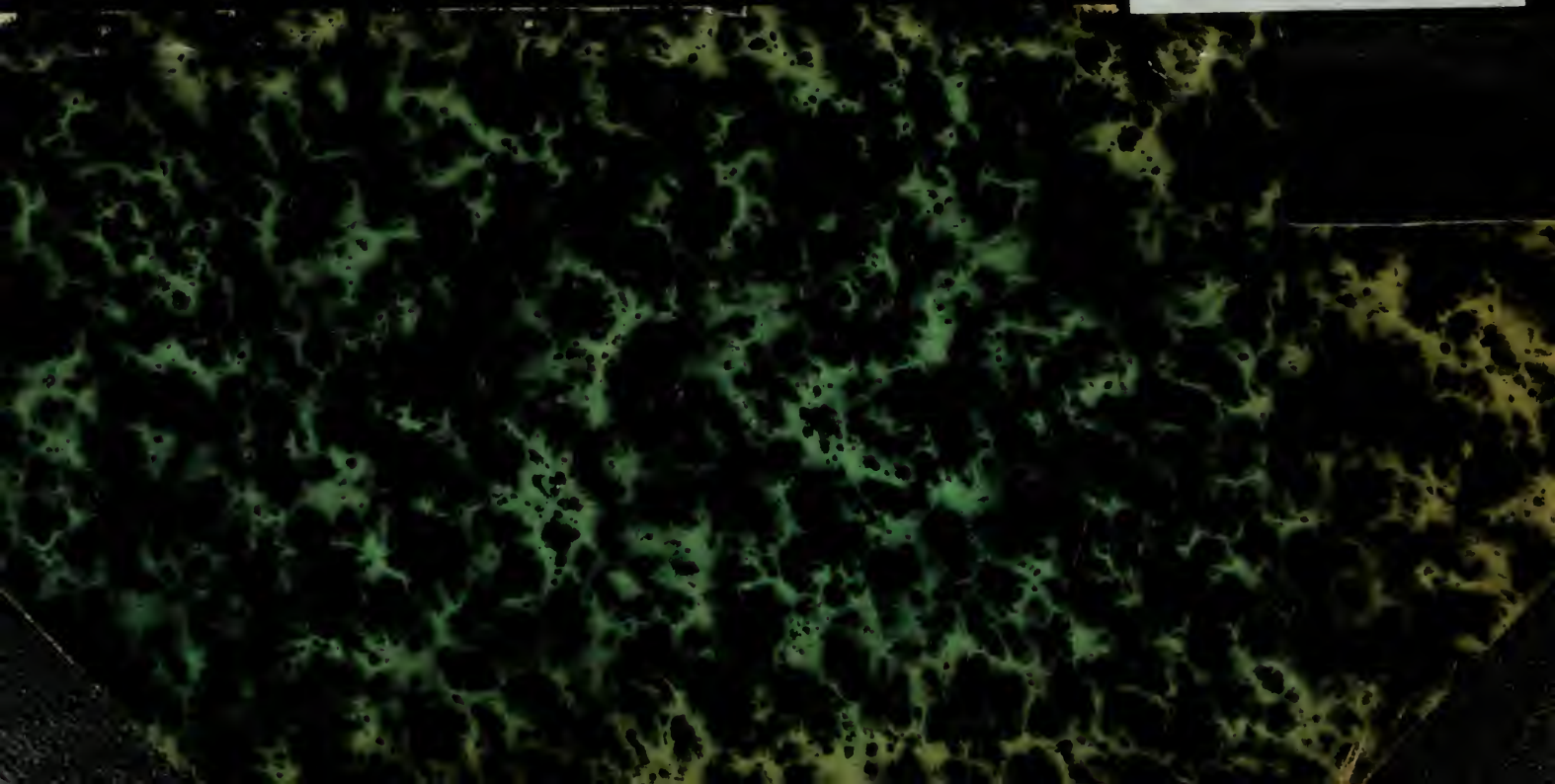
UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE
3 1761 06113978 8



HOLY REDEEMER LIBRARY, WINDSOR

JOHN M. KELLY LIBRARY

Donated by
The Redemptorists of
the Toronto Province
from the Library Collection of
Holy Redeemer College, Windsor

University of
St. Michael's College, Toronto

XXVII 6

BIBLIOTHECA
O. S. B.
Abb. Lunæ.
METROPOLIT.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/manuelducatchi00chri

MANUEL DU CATÉCHISTE

Imprimatur :

Turonibus, die 28ª Aprilis 1907.

✝ RENATUS FRANCISCUS

ARCHIEPISC. TURONEN.

COURS D'INSTRUCTION RELIGIEUSE

INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

MANUEL DU CATÉCHISTE

MÉTHODOLOGIE

DE L'ENSEIGNEMENT DE LA RELIGION

DANS LES ÉCOLES PRIMAIRES ET LES PENSIONNATS

Ut stilla rorans gramina,
Mentes tenellas imbuit;
Divisque sparsit floribus
Arctam salutis semitam.

(Hymne de l'Église; fête de saint Jean-Baptiste de la Salle.)

PARIS

PROCURE GÉNÉRALE
DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES
78, RUE DE SÈVRES

—

1907

Tous droits réservés.

HOLY REDEEMER LIBRARY

Au très révérend Père Paul Rioux C. SS. R.
Recteur de la paroisse Ste Anne, Montréal
Hommage respectueux de l'auteur,
6 mars 1908. J. Bernard Bouis

RAPPORT

DE M. LE CHANOINE DE BELLUNE

A S. G. Mgr L'ARCHEVÊQUE DE TOURS

Le but de cet ouvrage est de former des Catéchistes, c'est-à-dire des maîtres capables d'enseigner aux enfants et aux jeunes gens d'une manière appropriée à leur âge la plus haute et la plus nécessaire de toutes les sciences, la science de la religion.

On se tromperait étrangement si on croyait que, sans aucune préparation, on peut s'improviser Catéchiste. Il faut avoir, pour remplir dignement et fructueusement cette noble mission, non seulement des qualités naturelles ou des dons de grâce que tous ne possèdent pas, mais aussi des dispositions acquises, qui sont le fruit d'un travail personnel et d'une éducation spéciale.

On trouvera les principes de cette éducation nécessaire dans cet excellent ouvrage, où l'auteur s'est efforcé de faciliter le travail du maître par tous les moyens pratiques qu'il pouvait suggérer à son zèle et proposer à sa bonne volonté.

Des notions générales disent ce que doivent être Catéchiste et catéchisme, ce qu'est l'auditoire, par quels moyens il faut savoir intéresser les enfants, capter leur attention, leur rendre intelligibles les vérités qu'on leur explique, mener de front l'éducation du cœur avec celle de l'esprit, unir étroitement dans cet enseignement la piété à la science, et former, non seulement des chrétiens instruits, mais encore des chrétiens fidèles à tous leurs devoirs et pénétrés de respect et d'amour pour les grandes vérités de la foi.

Des applications de la méthode catéchistique contenue dans ce *Manuel* font suite à l'exposé des principes. L'auteur enfin complète son travail par une série de catéchismes modèles qui mettent en action sous les yeux du lecteur les conseils pratiques donnés dans le cours de l'ouvrage.

On ne saurait trop louer ni trop recommander cette méthodologie de l'enseignement religieux. Le *Manuel du Catéchiste* est une véritable mine de conseils judicieux, qui seront du plus grand secours à tous ceux qui entreprennent la tâche aujourd'hui plus nécessaire que jamais de faire pénétrer dans l'âme de l'enfant les vérités de la foi. Bien que l'ouvrage s'adresse spécialement aux instituteurs qui enseignent le catéchisme dans les écoles, les prêtres de paroisse s'en inspireront avec le plus grand profit pour assurer le succès de leur ministère. L'auteur y a déposé le fruit de son expérience personnelle, éclairée et pénétrée par l'esprit plein de sagesse et de charité de cet admirable éducateur que fut saint Jean-Baptiste de la Salle.

J. DE BELLUNE,

Chanoine.

Tours, le 27 avril 1907.

AVANT-PROPOS

Ce livre s'adresse particulièrement aux maîtres de l'enfance chrétienne. Comme son titre l'indique, on y expose la méthodologie de l'enseignement de la religion dans les écoles. On ne parlera donc pas ici de l'organisation et de la direction des Catéchismes de paroisses. Une foule de questions qui s'y rapportent : local, placement des enfants, règlement du Catéchisme, retraites de première communion, etc., n'entrent point dans notre plan. Messieurs les ecclésiastiques chargés de diriger ces Catéchismes ont à leur disposition des ouvrages remarquables, composés spécialement pour leur usage[a].

Mais si notre travail ne fait pas double emploi avec ces ouvrages excellents, il est toutefois animé du même esprit. Le Catéchisme à l'école tend au même but que celui de la paroisse ; les moyens et les exercices principaux sont les mêmes, quoique disposés d'une autre manière, et répartis sur un plus grand espace de temps. Saint Jean-Baptiste de la Salle, l'organisateur en France de l'enseignement populaire, était un élève de Saint-Sulpice. Formé à cette école d'où sont sortis les plus célèbres Catéchistes de France, il y avait puisé des principes et appris une méthode qu'il n'eut ensuite qu'à adapter à un autre milieu. Aussi tous les

---

[a] Entre autres : *Traité de la Prédication*, de M. Hamon ; *La Méthode de Saint-Sulpice* (Lecoffre, Paris) ; ou le livre si connu de Mgr Dupanloup, *L'Œuvre par excellence* ou *Entretiens sur le Catéchisme* (Charles Douniol, Paris). Voir aussi : *Directoire de l'enseignement religieux*, par Ch. Dementhon (Poussielgue, Paris).

éléments de la méthode sulpicienne se retrouvent-ils dans nos classes : la récitation avec explication purement littérale du catéchisme, l'instruction proprement dite, les exhortations, les avis pratiques, le chant des cantiques, enfin et surtout la prière. Ces divers moyens d'instruction et d'éducation chrétienne, sous des noms parfois quelque peu différents, sont distribués le long de la journée d'école pour en sanctifier les divers moments, et constituer, par leur ensemble, une atmosphère de foi et de piété extrêmement favorable à l'éclosion de tous les bons sentiments et au développement de toutes les vertus.

C'est ce travail de l'école chrétienne, en ce qu'il a d'essentiel, que nous voudrions essayer d'expliquer et de faciliter ; mais nous n'ignorons pas que l'enseignement religieux à l'école, malgré la grande importance que tout le monde lui reconnaît, ne saurait à lui seul suffire. Il ne remplacera jamais l'enseignement plus autorisé que le peuple chrétien doit recevoir de la bouche du prêtre. C'est au prêtre que Dieu a spécialement confié la mission de former et de sanctifier les âmes. L'école peut préparer les voies, prêter un concours très utile et souvent même, grâce à la bénédiction divine, très efficace ; mais il ne lui appartient pas de se substituer à l'action sacerdotale. Ce n'est que par l'union et la subordination providentielle de toutes les forces éducatrices qu'un résultat complet peut être espéré et obtenu.

En raison même du but que nous nous proposons, il nous a paru convenable de faire précéder les détails méthodologiques de quelques notions plus générales, qui serviront à éclairer le fond de la question, et de quelques considérations propres à inspirer à tous les éducateurs chrétiens une plus haute estime de leurs fonctions, et un zèle plus ardent pour les bien remplir.

Cet ouvrage se divise en quatre parties répondant aux titres suivants :

I. Principes fondamentaux.
II. Méthodologie générale.
III. Méthodologie spéciale.
IV. Directions particulières.

Un coup d'œil rapide sur la table des matières permettra de saisir facilement le sens et la portée de ces titres, aussi bien que le rapport et l'enchaînement des parties.

Pour donner à ce livre le caractère essentiellement pratique qui lui convient, on a jugé utile d'ajouter, aux exemples et aux spécimens de catéchisation qui éclaircissent l'exposition théorique, des modèles complets de Catéchismes adaptés à différentes catégories d'élèves et de sujets. Mais ces modèles, non plus que les exemples répandus dans le cours de l'ouvrage, n'ont la prétention de s'imposer ; moins encore viseraient-ils à remplacer ou à supprimer le travail personnel du maître. Un modèle, si parfait soit-il, n'a jamais pour but que d'éclairer une doctrine, de guider le maître et de lui suggérer des idées : à lui ensuite de féconder ces éléments. Nous aurons plus d'une fois l'occasion de le redire : c'est le maître, bien plus que le livre, qui doit enseigner.

Nous avons parlé du Fondateur de Écoles chrétiennes, saint Jean-Baptiste de la Salle. C'est sous les auspices de cet éminent éducateur que nous travaillons; ce sont ses propres enseignements que nous avons cherché à développer dans ces pages. Ceux qui ont la pratique de ses institutions et de ses écrits ne manqueront pas, à défaut même de citations textuelles, d'y reconnaître au moins l'esprit qui l'animait. Puissent les maîtres chrétiens apprendre de ce grand Saint, comme le chante l'Église[1], le secret si désirable de distiller goutte à goutte dans les âmes tendres des enfants la rosée céleste des vérités chrétiennes! A son exemple, puissent-ils aussi faire de leurs écoles un asile plein de charmes pour l'enfance et la jeunesse, un sanctuaire où non seulement les intelligences s'illuminent, mais où les cœurs s'enflamment, et les volontés s'exercent avec bonheur à la pratique des vertus! Le sentier du salut est étroit, il est escarpé, il est rude : c'est la parole du Maître; mais l'éducateur chrétien, ayant égard à la faiblesse des enfants, couvre pour eux de

[1] *Office propre de saint Jean-Baptiste de la Salle. Hymne des Laudes.*

fleurs les premières aspérités de la route ; il leur montre la religion sous un aspect aimable et gracieux. Il les aide et les encourage, il les stimule et les soutient ; et, marchant toujours à leur tête dans cette ascension difficile, il a enfin la joie de les voir affermis dans la foi et la piété, dans l'amour et le service de Jésus-Christ.

BREF

ET APPROBATIONS

BREF

DE SA SAINTETÉ LE PAPE PIE X

PIE X, PAPE.

A NOTRE CHER FILS LE FRÈRE GABRIEL-MARIE,
SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES

Le glorieux titre d'*Apôtres du Catéchisme*, par lequel Nous avons été heureux d'appeler, dans l'Audience du 10 octobre 1903, les Frères des Écoles chrétiennes, reçoit une nouvelle et éloquente justification par le *Manuel du Catéchiste* qui vient de se publier par vos soins diligents, dans le but de former des Catéchistes au vrai sens du mot, c'est-à-dire de vrais Maîtres de religion dans les écoles.

Il ne suffit pas, en effet, pour être tels, de posséder amplement et profondément la Doctrine religieuse, soit dogmatique, soit morale; mais comme pour les autres sciences, et même avec plus de raison, il est absolument nécessaire qu'à la connaissance de la doctrine s'unissent, dans le Maître, la clarté et la sûreté de la méthode, afin qu'il puisse exposer cette doctrine de manière qu'elle pénètre et reste profondément gravée dans l'esprit des jeunes gens.

Ayant Nous-même rapidement parcouru le volume dont vous Nous avez fait hommage, Nous Nous sommes convaincu que vous avez magistralement atteint ce noble but, par le développement analytique et logique de tout ce qui est nécessaire pour la préparation tant éloignée que prochaine de celui qui enseigne cette science des sciences. Rien n'a

PIUS PP. X.

AL DILETTO FIGLIO FR. GABRIEL MARIA,
SUPERIORE GENERALE DEI FRATELLI DELLE SCUOLE CRISTIANE

Il glorioso titolo di *Apostoli del Catechismo,* col quale Noi fummo lieti di appellare, nella Udienza del 10 ottobre 1903, i Fratelli delle Scuole Cristiane, riceve novella ed eloquente giutificazione dal *Manuale del Catechista,* che per Le vostre diligenti cure ora si pubblica, coll'intendimento di formare catechisti nel vero senso della parola, ossia dei veri Maestri di Religione nelle scuole.

Per esser tali infatti non basta possedere ampiamente e profondamente la Dottrina religiosa, sia dommatica sia morale; ma come per le altre scienze, ed anzi a maggior diritto, è assolutamente necessario che al possesso della Dottrina vadano nel Maestro congiunte la chiarezza e la sicurezza del Metodo, affinchè egli possa esporla in modo che penetri, e saldamente rimanga nelle menti dei giovanetti.

Una scorsa da Noi data al Volume, di cui ne faceste omaggio, ne convinse che questo nobile scopo avete magistralmente raggiunto collo svolgimento analitico e logico di tutto quanto occorre per la preparazione, così remota, come prossima del Maestro di questa scienza delle scienze. Nei principii fondamentali, nella metodologia generale e speciale, e nelle direzioni particolari, nulla, a nostro avviso, è trascurato. Ed è certo che, informandosi a tali e sì preziosi insegnamenti, i Fratelli delle Scuole Cristiane saranno veri figli di quel S. Giovanni Battista de la Salle, che al

été négligé, à Notre avis, dans les principes fondamentaux, dans la méthodologie générale et spéciale, et dans les directions particulières. Et il est certain qu'en se conformant à de tels et si précieux enseignements, les Frères des Écoles chrétiennes seront de vrais fils de saint Jean-Baptiste de la Salle, qui se consacra au grand apostolat du catéchisme, après s'être pleinement formé à l'école de Saint-Sulpice.

C'est donc avec la plus grande satisfaction que, en Nous félicitant vivement avec vous pour ce très utile travail, et faisant des vœux pour qu'il soit entre les mains de tous les Prêtres appelés à catéchiser les enfants, Nous donnons avec effusion de cœur aux bien-aimés Frères des Écoles chrétiennes la Bénédiction apostolique, comme gage assuré des faveurs célestes.

PIE X, Pape.

Du Vatican, le 11 juillet 1907.

grande apostolato del catechismo si accinse già pienamente formato dalla scuola di S. Sulpizio.

Gli è quindi colla massima soddisfazione dell'animo che, congratulandoci vivamente con voi per l'utilissimo lavoro, e facendo voti che corra per le mani di tutti i Sacerdoti chiamati alla catechizzizione dei fanciulli, impartiamo con effusione di cuore ai cari Fratelli delle Scuole Cristiane, la Benedizione Apostolica, auspice e pegno dei favori celesti.

PIUS PP. X.

Del Vaticano, 11 luglio 1907.

Certifié conforme à l'original.

Rome, 20 juillet 1907.

Fr. Robustiano, *Proc. Gen.*

APPROBATION

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL RICHELMY

ARCHEVÊQUE DE TURIN

Torino, 7 luglio 1907.

Ai R.R. Fratelli delle Scuole Cristiane di S. Giov.-B. La Salle in Torino.

Ci è noto da gran tempo il bene, che Voi operate, o Figliuoli dilettissimi, nel campo eletto della istruzione e della educazione della cara gioventù.

Abbiamo di cuore ringraziato e ringraziamo oggi con ispeciale riconoscenza la Providenza divina, che la Città nostra abbia un buon numero de' Membri di codesta benemerita Congregazione, e facciamo caldi voti perchè si possano moltiplicare sempre i frutti preziosi, cui è atta a produrre un'opera ispirata agl'insegnamenti e agli esempi di Gesù Nazareno amico dei fanciulli e grande maestro di umiltà e di mansuetudine.

Ed egli è perciò di tutto buon grado che noi diamo la nostra approvazione e il nostro plauso all'ottimo libro *Manuel du Catéchiste*, che ci avete presentato manifestandoci insieme il desiderio di tradurre il medesimo nella lingua italiana e di spargerlo largamente fra gli educatori di buona volontà.

Preziosi in verità i consigli contenuti in questo libro! Eccellente il metodo fondato sulla cognizione del cuore umano e sull'amore della nostra santa Religione, confortato dai frutti dell'esperienza!

Possano quanti si varranno di quest'opera, e possano in modo speciale tutti i figli del La Salle, mantenendosi fedeli alle tradizioni, e combattendo da forti colle armi della pietà, della pazienza e della generosità rendere innamorati delle bellezze del Catechismo Cattolico i giovani dei tempi nostri tanto insidiati nella fede e nel costume; e dei trionfi della Scuola Cristiana abbia a rallegrarsi la Madre Nostra comune la Santa Chiesa.

Con affetto paterno intanto sopra di voi, e sulle vostre pie sollecitudini invochiamo l'abbondanza delli celesti benedizioni.

✝ Agostino, cardinal RICHELMY,

Arcivescovo.

TRADUCTION

Turin, 7 juillet 1907.

Aux T. C. Frères des Écoles chrétiennes de S. Jean-Baptiste de Salle à Turin.

Nous savons depuis longtemps le bien que vous opérez, ô Fils bien-aimés, dans le champ choisi de l'instruction et de l'éducation de la chère jeunesse.

Nous avons de tout cœur remercié et nous remercions aujourd'hui avec une spéciale reconnaissance la Providence divine de ce que notre cité possède un grand nombre de membres de cette bien méritante Congrégation, et nous faisons des vœux ardents pour qu'on voie se multiplier de plus en plus les fruits précieux qu'est destinée à produire une œuvre qui s'inspire des enseignements et des exemples de Jésus, ami des enfants et maître parfait de douceur et d'humilité.

Et c'est pourquoi nous donnons de tout cœur notre approbation et nos éloges à l'excellent livre *Manuel du Catéchiste*, que vous nous avez présenté, nous manifestant en même temps l'intention de traduire ce livre dans la langue italienne, et de le répandre largement parmi les éducateurs de bonne volonté.

Ils sont précieux, en vérité, les conseils contenus dans ce livre! Excellente la méthode fondée sur la connaissance du cœur humain et sur l'amour de notre sainte Religion, et fortifiée par les fruits de l'expérience!

Puissent tous ceux qui se serviront de cet ouvrage, et puissent en particulier tous les fils de saint Jean-Baptiste de la Salle, se maintenant fidèles aux traditions, et combattant vaillamment avec les armes de la piété, de la patience et de la générosité, inspirer l'amour des beautés du Catéchisme catholique à la jeunesse de notre temps si fortement attaquée dans la foi et dans les mœurs. Et que notre commune Mère, la sainte Église, ait à se réjouir des triomphes de l'École chrétienne!

Avec une affection paternelle, nous appelons sur vous et sur vos entreprises l'abondance des célestes bénédictions.

Augustin, cardinal RICHELMY,

Archevêque de Turin.

APPROBATION

DE SON ÉMINENCE LE CARDINAL VIVÈS

Rome, le 17 juillet 1907.

Très honoré Frère,

J'ai reçu avec un sensible plaisir l'exemplaire du livre *Manuel du Catéchiste,* dont vous avez bien voulu me faire hommage. Je vous en remercie d'autant plus volontiers, que ce livre répond admirablement à l'un de mes plus vifs désirs touchant l'œuvre si importante, si nécessaire, du catéchisme, œuvre chère entre toutes au cœur de notre bien-aimé Pontife le grand Pape Pie X.

Je ne saurais donc, très honoré Frère, dire trop de bien du *Manuel du Catéchiste.* Par cette publication vous aurez rendu un signalé service à tous ceux qui se livrent à l'apostolat catéchistique, aujourd'hui plus indispensable que jamais. Ils y trouveront en effet, avec les principes fondamentaux sur le catéchisme, une méthodologie générale et spéciale de l'enseignement religieux ; et difficilement rencontreraient-ils ailleurs des directions plus sûres, plus pratiques, plus complètes, présentées avec autant de clarté et de netteté. Elles s'appuient du reste sur l'autorité des éducateurs les plus célèbres des divers pays, non moins que sur les règles de la pédagogie chrétienne.

Ce qui offre un intérêt particulier dans cet excellent Manuel, ce sont les *Catéchismes modèles* de la quatrième partie, donnés comme application des théories et des conseils exposés antérieurement. Il semble, en les lisant, qu'on assiste au catéchisme même, fait à de petits enfants, ou à des élèves d'âge moyen, ou à des jeunes gens. C'est peut-être la partie la plus originale du livre, et ce ne sera certes pas la moins utile pour les jeunes maîtres et les catéchistes débutants.

Partout, dans les divers chapitres, et particulièrement dans ces modèles d'un si vif intérêt, on se persuade que le livre est le fruit de longues années de pratique et d'expérience, ou pour mieux dire, on sent que le *Manuel du Catéchiste* est comme la codification des méthodes et procédés catéchistiques en usage depuis plus de deux cents ans dans l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes, et que leur a transmis leur saint Fondateur pour faire d'eux de bons et excellents catéchistes.

Aussi, très honoré Frère, mon admiration pour ces méthodes, que je ne saurais trop louer, ne fait qu'accroître encore, s'il est possible, le culte que j'ai voué depuis longtemps au glorieux Jean-Baptiste de la Salle.

Je termine, très honoré Frère, en vous disant que le *Manuel du Caté-*

chiste que vous avez publié pour les écoles et les Œuvres de votre Institut étendra bien au delà son action salutaire. Tous les maîtres chrétiens, tous les catéchistes volontaires qui se font les très utiles auxiliaires du clergé, bien des ecclésiastiques eux-mêmes, retireront un grand fruit de sa lecture et de la mise en pratique de ses méthodes.

Je prie Notre-Seigneur d'accorder ses plus amples bénédictions à un Institut qui a la sublime mission de catéchiser l'enfance et la jeunesse chrétienne ; je le prie aussi de bénir le Supérieur qui le gouverne avec tant de sagesse, de prudence et de zèle.

Tout à vous en Jésus et Marie,

Fr. J. C., Card. VIVÈS.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR RENOU

ARCHEVÊQUE DE TOURS

Sur le rapport que m'en a fait M. le chanoine de Bellune, j'approuve très volontiers l'ouvrage intitulé : *Manuel du Catéchiste*, comme pouvant servir très utilement à la formation chrétienne des enfants, et je le recommande à toutes les personnes qui s'occupent de l'enseignement catéchistique dans mon diocèse.

Tours, Fête de l'Ascension, 9 mai 1907.

† RENÉ-FRANÇOIS,
Arch. de Tours.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR FULBERT PETIT

ARCHEVÊQUE DE BESANÇON

Cauterets, le 8 juillet 1907.

Mon cher Frère,

Votre *Manuel du Catéchiste* a reçu les approbations, les encouragements et les félicitations qui assurent à vos lecteurs toutes les garanties désirables.

Que pourrais-je donc ajouter, sinon former des vœux pour que votre travail soit connu et que le succès couronne vos efforts ?

A cette heure l'œuvre catéchistique est la grande œuvre de zèle, la forme d'apostolat la plus urgente, puisque le suprême effort des sectes est d'empêcher la notion de Dieu et de sa Révélation de pénétrer dans l'âme des enfants.

Or, nous savons que sans Dieu les nations se dissolvent et les peuples meurent dans une agonie sans honneur : *in nausea perituri*.

Puissent donc les catéchistes volontaires se multiplier partout! et puissent tous les catéchistes, afin de bien remplir leur tâche, lire et méditer vos conseils qui sont le fruit d'une expérience longue et éclairée.

Veuillez agréer, mon cher Frère, l'assurance de mon plus religieux dévouement.

✠ FULBERT,

Archevêque de Besançon.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DELAMAIRE

ARCHEVÊQUE COADJUTEUR DE CAMBRAI

Cambrai, le 9 juillet 1907.

Bien cher Frère,

Je n'ai pas voulu vous accuser réception de votre *Manuel du Catéchiste* avant d'en avoir pris connaissance, de là mon retard à le faire.

C'est un bien bon ouvrage qui dénote une grande connaissance des âmes de nos jeunes gens et qui deviendra comme le *vade mecum* de tous nos maîtres chrétiens et aussi des prêtres catéchistes.

Je vous félicite et vous remercie de l'avoir écrit. Puissent les intéressés lui faire l'accueil qu'il mérite et récompenser ainsi, par un large succès, la peine que vous avez prise autour de ses pages excellentes.

Agréez, bien cher Frère, l'assurance de mon plus affectueux dévouement en N. S.

✠ FRANÇOIS,

Arch. coad. de Cambrai.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR OURY

ARCHEVÊQUE D'ALGER

Les Treize-Vents, par Saint-Calais (Sarthe), le 18 juillet 1907.

Mon cher Frère,

Je vous remercie bien sincèrement de m'avoir envoyé votre *Manuel du Catéchiste;* car, ce faisant, vous m'avez fourni l'occasion de redire en quelle estime je tiens l'enseignement des Frères des Écoles chrétiennes.

Tout le monde sait quels maîtres excellents sont les fils de saint Jean-Baptiste de la Salle, et depuis quelque temps ils expient assez durement le crime d'avoir trop bien réussi. Leur succès est dû, sans doute, en grande partie, à leur religieux dévouement; mais il convient de l'attribuer aussi à la supériorité de leurs méthodes que sans cesse, du reste, ils perfectionnent et adaptent aux exigences nouvelles des programmes et des esprits.

C'est ainsi que, depuis quelques années, votre Institut, mon cher Frère, a confié aux plus doctes et aux plus expérimentés de ses membres le soin de rédiger sur chaque branche de l'enseignement une méthode destinée à livrer aux jeunes maîtres les résultats de la longue expérience de leurs aînés et de leurs patientes observations.

Vous avez déjà l'honneur d'être l'auteur de cette méthode de dessin qui a recueilli les suffrages les plus flatteurs et les plus autorisés. Aujourd'hui c'est dans l'art des arts que vous entreprenez de guider les instituteurs chrétiens, et c'est le chapitre le plus important et le plus délicat de la pédagogie de vos Frères que vous venez d'écrire.

Je vous félicite d'avoir été chargé de ce noble travail et de l'avoir mené à bien. Votre *Manuel,* plein de conseils judicieux, de directions utiles et de réflexions opportunes, aidera puissamment, j'en suis sûr, ceux qui s'essaient à devenir d'habiles Catéchistes, et ceux-là mêmes qui ont vieilli dans la pratique de l'enseignemeet trouveront à vous lire autant d'intérêt et d'édification que de profit.

C'est pourquoi je demande à Dieu de vous accorder la seule récompense que vous ambitionnez, je veux dire la joie légitime de voir votre ouvrage se répandre et produire tout le bien que vous êtes en droit d'en attendre. C'est moins la France, hélas! que l'étranger qui en bénéficiera, pour le moment du moins; mais fasse le Ciel qu'il n'en soit pas longtemps ainsi, et que le jour vienne bientôt où vos écoles se rouvriront, nombreuses, en toute liberté, sur le sol français, pour le bien commun de la Religion et de la Patrie!

Laissez-moi joindre ce souhait aux remerciements que je vous dois et que je vous adresse, heureux, en rendant hommage à l'un d'entre eux, de donner un nouveau témoignage de mon estime et de mon affection aux Frères des Écoles chrétiennes, à l'heure où ils viennent d'être opprimés une fois de plus. C'est pour cela que je vous offre mes compliments sincères en vous priant, mon cher Frère, d'agréer l'assurance de ma sympathie respectueuse.

✝ JOSEPH OURY,

Arch. d'Alger.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR BRUCHESI

ARCHEVÊQUE DE MONTRÉAL

Montréal, le 20 juillet 1907.

Mon très cher Frère,

C'est avec un réel bonheur que je me rends à l'invitation que vous me faites par votre lettre du 5 juillet courant, et viens vous donner dès aujourd'hui mon appréciation sur l'important ouvrage *Manuel du Catéchiste* que votre Institut a récemment publié.

Je connais depuis longtemps l'œuvre admirable qu'accomplissent, au Canada comme ailleurs, les fils de saint Jean-Baptiste de la Salle. Et autant que j'en puis juger, par la lecture que je viens d'en faire, le *Manuel du Catéchiste* est l'un de ces livres des chers Frères qui établissent tout ensemble la variété de leurs connaissances et la sûreté de leurs méthodes. Ce n'est pas tout de savoir, il faut aussi pouvoir communiquer ce que l'on sait. Les Frères des Écoles chrétiennes ont fait l'un et l'autre.

Dans ses principes fondamentaux, dans sa méthodologie générale et spéciale, et enfin dans ses directions particulières, le *Manuel du Catéchiste*, j'en ai la conviction, rendra de grands services, et à vos maîtres, et aux instituteurs chrétiens qui l'étudieront.

Ce qui frappe dans ce livre, c'est la clarté des exposés, l'enchaînement des déductions, la variété des exemples, l'ordre en un mot, et la belle simplicité de l'ensemble. On y passe du plus connu au moins connu, du facile au plus difficile, et, cela, tout naturellement et sans effort. C'est

un maître dans l'art d'enseigner qui a conçu et exécuté ce bel ouvrage, on l'aperçoit facilement.

Car ce n'est pas facile d'enseigner la science de la Religion. Il y faut tant de sûreté de doctrine et tant d'aisance de méthode! Mgr Dupanloup n'a pas craint d'y consacrer tout un ouvrage, et l'on sait si le grand évêque s'y connaissait en ces hautes et difficiles matières, dont saint Thomas a fait une *Somme* et dont les catéchistes doivent faire un *Manuel*.

Quel immense avantage ce serait pour la religion et pour la société, si tous ceux qui s'occupent d'enseignement, religieux et laïques, devenaient vraiment de bons catéchistes! L'étude du livre que votre Institut présente au public chrétien y pourra largement contribuer.

Aussi, mon cher Frère, je forme des vœux pour que le *Manuel du Catéchiste* se répande chez nos instituteurs et chez nos institutrices, à qui il portera, avec une doctrine solide, une méthode des plus heureuses.

C'est donc avec un très vif plaisir que je joins mon approbation à celle dont Mgr l'archevêque de Tours a honoré votre volume.

Agréez, mon cher Frère, l'assurance de mon entier dévouement.

✝ PAUL,

Archevêque de Montréal.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR BEGIN

ARCHEVÊQUE DE QUÉBEC

Québec, le 21 juillet 1907.

Révérend et bien cher Frère,

Je suis très satisfait de votre *Manuel du Catéchiste* que vous venez de publier et dont vous avez eu la bienveillance de me faire hommage.

Quiconque lira attentivement cet important ouvrage en retirera grand profit pour l'enseignement du Catéchisme. Il saura intéresser davantage son auditoire et capter son attention ; il répandra une plus grande clarté sur les vérités qu'il explique ; il formera à la fois l'esprit et le cœur de ses élèves ; il instruira et édifiera en même temps.

Bien que cet ouvrage, fruit de votre longue expérience, ne soit destiné qu'aux futurs Catéchistes des écoles primaires et des pensionnats, il sera

certainement d'une très grande utilité à tous les prêtres qui ont à cœur d'enseigner clairement et solidement le Catéchisme à leurs ouailles selon les prescriptions de Notre Très Saint Père le Pape. Aussi me ferai-je un devoir de le recommander à mon clergé.

Veuillez agréer, Révérend et bien cher Frère, avec mes cordiales félicitations, l'assurance de mon dévouement bien sincère en N. S.

† L. N.

Arch. de Québec.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DE BEAUSÉJOUR

ÉVÊQUE DE CARCASSONNE

Carcassonne, le 2 juin 1907.

Très cher Frère,

Je m'empresse de vous accuser réception du livre que vous venez de faire paraître : *Manuel du Catéchiste,* et que vous avez eu la délicate attention de m'envoyer. Vous vous êtes souvenu des étroites relations que j'ai eues avec vos Frères de Besançon et avec vous-même, et vous avez pensé que ce message d'un pays qui me reste très cher me ferait plaisir. Vous ne vous êtes pas trompé.

En retour, je vous envoie mes sincères remerciements; mais je veux y ajouter des éloges et des vœux.

Les éloges, je pourrais vous les adresser de confiance après le rapport que M. le chanoine de Bellune a fait de votre ouvrage à S. G. Mgr l'archevêque de Tours, et le compte rendu que M. le chanoine Coffin, votre si dévoué aumônier, en a donné dans la *Semaine religieuse* de Besançon. La compétence de l'un et de l'autre, et l'affection que j'ai pour tous deux me dicteraient par avance mon témoignage. Mais j'ai voulu me rendre compte par moi-même de votre œuvre. Mon jugement sera donc tout personnel.

Je laisse à d'autres le soin de relever les conseils pratiques donnés par vous, pour captiver l'attention des enfants, pour fixer leur imagination et surtout pour disposer leurs jeunes âmes à la vertu et à la piété. Ces préceptes directifs, qui se trouvent, il est vrai, dans de nombreux ouvrages analogues au vôtre, vous avez su les présenter avec une net-

teté et une précision qui les rajeunissent et leur donnent une nouvelle saveur.

Mais je tiens surtout à vous louer d'avoir compris qu'en vous adressant à des *pédagogues* chrétiens, vous deviez, pour leur apprendre les secrets de leur art, entrer dans le cœur même de la pédagogie et vous y éclairer des lumières de la philosophie. Aussi n'avez-vous pas craint de consacrer plusieurs chapitres à présenter, en psychologue, le tableau des facultés de l'esprit humain ; de rappeler, en logicien, les procédés par lesquels la méthode intellectuelle ouvre les chemins de ces diverses facultés, et enfin à faire l'application de ces principes à l'enseignement du catéchisme. C'est, à mon avis, cette préoccupation philosophique et scientifique répandue dans tout le cours de l'ouvrage qui donne à vos conseils une portée et une valeur toutes spéciales.

Ceux qui sauront vous suivre pas à pas, s'inspirer de vos leçons et appliquer vos procédés gagneront un temps précieux, s'éviteront des essais infructueux et surtout sauront raisonner un art que beaucoup professent sans en connaître l'économie profonde. Cet art, en effet, ne s'acquiert que par une longue expérience ou un sérieux apprentissage. Ce sera votre mérite et votre récompense d'avoir rendu cet apprentissage facile à plusieurs.

En vous lisant, on sent, comme l'a très bien dit M. le chanoine Coffin, que « votre ouvrage a été vécu avant d'avoir été écrit et que les succès que vous promettez, vous les avez remportés ». Je veux donc aussi vous féliciter des heureux résultats que vous avez obtenus par votre méthode catéchistique. Votre âme de religieux pourra recevoir cet hommage sans réticence et le goûter sans réserve, puisque servir Dieu et lui gagner des âmes est le but dernier de tous ceux qui se consacrent à son service.

Et maintenant mes souhaits sont : que votre *Manuel* se trouve dans les mains de tous ceux qui instruisent les enfants des vérités de la foi. Bien plus, je voudrais de toute mon âme que dans mon diocèse la méthode catéchistique fût universellement adoptée dans les chaires des paroisses, même pour les instructions du dimanche.

C'est vous dire que je ne négligerai rien pour recommander votre *Manuel* à mes prêtres. Je lui souhaite faveur auprès de tous ceux qui ont souci de l'enseignement chrétien, lequel n'est autre que l'enseignement du catéchisme.

Veuillez, très cher Frère, recevoir l'assurance de mon religieux dévouement en Notre-Seigneur.

✝ PAUL,

Évêque de Carcassonne.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR LABEUCHE

ÉVÊQUE DE BELLEY

Belley, le 14 juin 1907.

Mon très cher Frère,

En m'adressant votre *Manuel du Catéchiste*, vous avez pris soin de me rappeler qu'il avait été examiné par le regretté chanoine Moulin, dont le diocèse de Belley pleure encore la perte. Il n'en fallait pas da antage pour me le faire goûter d'avance.

Je l'ai lu avec un vif intérêt; car à mesure que j'en feuilletais les pages, je constatais avec bonheur que votre ouvrage réalisait un de mes vœux les plus chers.

Il règne dans nos écoles publiques une telle atmosphère d'indifférence et d'irréligion; tant de leçons, et, hélas! tant d'exemples détournent les enfants des pensées et des pratiques chrétiennes, que le prêtre ne peut plus suffire à l'enseignement du catéchisme. Il a besoin d'être secondé, dans cette tâche difficile, non seulement par nos instituteurs et nos institutrices libres, mais encore par des auxiliaires de bonne volonté. Partout le clergé fait appel à des personnes pieuses, et il les trouve pleines de zèle, de dévouement et de foi.

Mais ces *Catéchistes bénévoles* réclament une formation. Il leur faut sans doute une instruction religieuse approfondie, mais aussi une initiation à l'art d'enseigner. Votre but n'est pas de leur apprendre les dogmes ou la morale de l'Évangile; c'est une science qu'ils pourront puiser dans des ouvrages spéciaux, dans le catéchisme de Rodez ou celui du Mans, et dans vingt autres recueils de ce genre. Mais ce que vous voulez précisément leur communiquer, c'est la méthode d'instruire les petits enfants, les futurs premiers communiants, les jeunes gens des patronages, des éléments de la foi. Vous avez composé pour ces maîtres et maîtresses, qu'aucune étude préalable n'a préparés à leur fonction, un cours de *pédagogie religieuse*.

J'ose dire que rien n'était plus nécessaire et que rien ne sera plus utile. La *méthode* est chose capitale : c'est d'elle que dépend tout le succès d'un enseignement, et c'est à la *méthode* que vous initiez les *Catéchistes volontaires*.

Avec quelle sûreté! avec quelle lucidité! avec quelle richesse d'aperçus! Après vous, pourra-t-on glaner encore quelque chose dans le champ que vous venez de parcourir? Précepte ou conseil, vous ne donnez ni l'un ni l'autre, sans l'étayer sur une bonne raison, et, ce qui vaut mieux, sur

les leçons de l'expérience. Je vous sais gré de ne pas vous être attardé à discuter sur les principes : c'est aux catéchistes, aux professionnels, à ceux du XVII[e] siècle et à ceux de notre temps, Français, Allemands, Espagnols, Italiens, Anglais, que vous avez demandé le secret de leur art, et vous avez bien fait ; car, ainsi, vos directions ont plus d'autorité.

Apprendre théoriquement à un catéchiste novice comment on divise une question, de quelle manière on définit, par quel procédé on devient clair, bref, intéressant, est assurément chose nécessaire ; mais lui enseigner pratiquement comment on applique toutes ces règles est encore préférable. C'est la tâche que vous avez très heureusement réalisée. Après avoir, dans la première partie de votre ouvrage, exposé ce qu'il faut faire, vous montrez, dans la dernière, comment on fait. Rien n'a été négligé par vous. Vous touchez aux récompenses, au règlement, aux dispositions matérielles, aussi bien qu'aux procédés pédagogiques. A côté de l'homme d'expérience, le religieux se révèle dans toutes les pages du *Manuel*. Ceux qui vous connaissent, très cher Frère, n'en seront pas surpris. Je tiens à vous en féliciter chaudement.

Certes, il est bon d'instruire les enfants des vérités de la foi : n'est-il pas encore plus nécessaire de les former à la vertu? Que leur servirait-il de posséder la science de la religion s'ils n'en devenaient meilleurs? Il faut, c'est là une leçon qui se dégage de toutes les lignes de votre livre, que par une parole brève, mais qui saisisse l'enfant par toutes les forces vives de son être, le catéchiste l'exhorte sans cesse à aimer Dieu, à le craindre, à fuir le péché, à écouter docilement la voix de sa conscience.

Vous avez noblement occupé les loisirs que vous laisse la persécution qui a si cruellement frappé votre Institut ; vous avez fait une bonne et belle œuvre, et je souhaite que votre *Manuel* devienne le livre de chevet de tous les catéchistes et de toutes les catéchistes volontaires. A l'étudier comme il convient, ils apprendront bien vite l'art de servir efficacement la cause de l'Église et la cause de la France chrétienne.

Veuillez agréer, très cher Frère, mon plus religieux dévouement.

✠ FRANÇOIS,

Évêque de Belley.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR TURINAZ

ÉVÊQUE DE NANCY

Nancy, le 15 juin 1907.

Mon cher Frère,

Malgré de graves et pressantes occupations et de nombreuses cérémonies, j'ai parcouru avec la plus grande attention, la joie la plus vive et la plus profonde reconnaissance, l'ouvrage que vous m'avez offert et sur lequel vous me demandez mon appréciation.

Cet ouvrage a reçu l'*imprimatur* de Mgr l'archevêque de Tours, après un rapport très élogieux de M. le chanoine de Bellune.

C'est un traité de la plus haute valeur et qui justifie son titre : *Manuel du Catéchiste, Méthodologie de l'enseignement de la religion.* Il applique à l'enseignement de la religion les excellentes méthodes de votre Institut, et il est manifestement le fruit d'une longue expérience. Je pourrais dire, en me servant d'une formule usitée aujourd'hui : *c'est un livre vécu.*

De la première page à la dernière, que vous traitiez, dans la première partie, des principes fondamentaux de l'instruction religieuse ou des catéchismes; dans la seconde, de la méthodologie générale, de la définition, de la division, des moyens de rendre les idées sensibles par des comparaisons, des paraboles, des exemples, ou des formes et des qualités de la méthode, de l'interrogation et de la mémoire; que vous traitiez, dans la troisième partie, des catéchismes faits aux petits enfants, aux enfants préparés à la première communion et aux jeunes gens; soit dans la quatrième, de l'enseignement des dogmes, de la morale, etc., et enfin dans les *Catéchismes modèles* dont vous donnez le texte, toujours vos conseils sont parfaits.

J'ajoute que vos catéchismes modèles, surtout ceux qui s'adressent aux petits enfants sur le signe de la croix, sur Dieu et ses perfections, sur la prière, sur la très sainte Vierge et bien d'autres sujets encore, sont admirables. Ils sont admirables d'industrie et d'habileté pour éveiller et maintenir l'attention des enfants, les conduire des notions qu'ils ont déjà aux notions qu'ils n'ont pas, pour expliquer la signification des mots; admirables de clarté et de simplicité.

Je voudrais que votre livre fût lu avec la plus grande attention par les prêtres qui enseignent le catéchisme, par les séminaristes que nous préparons à cet apostolat, par les maîtres et les maîtresses de nos écoles

et de nos établissements d'instruction, et par les dames et les jeunes filles qui mettent tant de zèle et de dévouement à instruire les enfants les plus ignorants, mais qui ne savent quelle méthode suivre et qui n'ont pas de modèles qu'elles puissent imiter.

Je demande à Dieu de toute l'ardeur de mon âme de bénir ce livre et son auteur, et de vous accorder la récompense que vous désirez : la joie de contribuer à rendre plus attrayant, plus complet, plus parfait, l'enseignement de la religion.

Recevez, mon cher Frère, l'assurance de mes sentiments dévoués, en Notre-Seigneur.

✝ CHARLES-FRANÇOIS,

Évêque de Nancy.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR ROUARD

ÉVÊQUE DE NANTES

Nantes, le 26 juin 1907.

Mon très honoré Frère,

J'ai reçu, par l'entremise du cher Frère Directeur, votre précieux ouvrage, le *Manuel du Catéchiste*. Je vous en exprime ma bien vive gratitude.

Vous avez réuni dans ce livre et présenté avec un ordre lumineux, les leçons de l'expérience séculaire de votre Institut dans la grande œuvre de l'évangélisation de l'enfance.

Cet apostolat a été la mission essentielle que, sous l'inspiration de Dieu, saint Jean-Baptiste de la Salle a voulu confier à ses fils. Il a fait des Frères des Écoles chrétiennes les catéchistes des enfants du peuple. En plaçant ce Saint admirable sur les autels, l'Église a solennellement consacré son œuvre.

Il n'en est pas de plus sainte, de plus délicate, de plus décisive; elle pose, par l'enseignement de la divine doctrine, les fondements de la vie chrétienne au cœur de l'enfant, toute l'espérance de la terre et du ciel.

Aussi les souverains Pontifes, les Évêques, ont sans cesse environné cette œuvre de la sollicitude la plus dévouée, et votre Institut lui doit sa meilleure gloire.

Ce sont les principes et les règles de cet apostolat glorieux que vous présentez à vos lecteurs. Vous le faites avec l'art d'un maître émérite et le cœur d'un vrai disciple de saint Jean-Baptiste de la Salle.

Que Notre-Seigneur, le divin Ami de l'enfance, daigne bénir votre livre ! qu'il soit lu et pratiqué par tous ceux qui ont le devoir ou reçoivent la mission d'enseigner le catéchisme ! Il fera le plus grand bien.

Votre tout respectueux et dévoué,

† P.-ÉMILE,

Évêque de Nantes.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DE CABRIÈRES

ÉVÊQUE DE MONTPELLIER

Montpellier, le 29 juin 1907.

Mon très cher Frère,

Je vous prie de m'excuser si j'ai mis quelque retard à examiner le beau volume que vous avez bien voulu m'envoyer, en me priant de l'approuver. Nous sortons d'une quinzaine de jours assez mouvementée, et plusieurs raisons graves m'ont obligé à des courses réitérées. Rendu au calme habituel de ma vie, je viens de parcourir votre *Manuel du Catéchiste*, et n'hésite pas à dire que vous avez rendu, en l'écrivant, un grand service à vos Frères d'abord, mais aussi à tous les Catéchistes de profession. Et qui n'est pas et ne doit pas être catéchiste aujourd'hui ?

Votre livre est bien divisé, je dirai qu'il l'est philosophiquement.

Sur le rôle si important de l'enseignement religieux, depuis les premiers jours de l'enfance jusqu'au seuil de l'âge mûr, vous parlez en maître expérimenté qui connaît les auditoires successifs auxquels le catéchisme peut être enseigné. Et vous exposez, avec intelligence et sagacité, le progrès rationnel qu'il faut suivre pour que, sans se lasser, et au contraire en ne cessant pas de s'intéresser aux leçons de leurs professeurs ou de leurs aumôniers, les petits enfants d'abord, puis ceux que vous appelez les *préparants*, puis les adolescents et même les jeunes gens apprennent avec une ardeur soutenue l'ensemble de la doctrine catholique.

Votre méthode est sûre ; on voit, pour parler comme nos contemporains, qu'elle a été *vécue* avant d'être arrêtée et fixée dans votre esprit et sur le

papier. Vous avez d'ailleurs la sagesse de ne pas parler seulement d'après vous-même, et vous résumez avec une très grande clarté et une précision non moins grande ce que les éducateurs de marque, — Mgr Dupanloup par exemple, — ont dit du catéchisme, de la manière de le faire et du cadre qu'il fallait lui donner pour ne rien omettre de ce qui touche à l'instruction de l'intelligence, à la formation de la conscience et à la pratique des vertus.

Je vous félicite donc, mon très cher Frère, du beau et solide travail que vous avez écrit. Il sera très utile à ceux pour qui vous l'avez composé ; il le sera surtout pour le progrès religieux des élèves que des Catéchistes, instruits par vos conseils, amèneront à une parfaite connaissance de nos dogmes et de notre morale.

Agréez, mon très cher Frère, l'assurance de mon dévouement et de mon respectueux attachement en N. S.

✝ F. MARIE-ANATOLE,

Évêque de Montpellier.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR LOBBEDEY

ÉVÊQUE DE MOULINS

Moulins, le 2 juillet 1907.

Très honoré Frère,

J'ai lu avec un vif intérêt le *Manuel du Catéchiste* ou la *Méthodologie* de l'enseignement de la Religion dans les écoles et collèges. Cet ouvrage, très bien conçu et très bien divisé, me paraît digne d'éloges, et je joins volontiers mon approbation à celle du vénérable archevêque de Tours.

Pie X, dans sa lumineuse Encyclique *Acerbo nimis*, traite *ex cathedra* la question des catéchismes. L'auteur très sagement s'en est inspiré, et son expérience personnelle a livré bien des secrets. Catéchistes et catéchumènes profiteront de ses catéchèses, de ses leçons, de ses avis toujours pratiques.

On a dit que la méditation est un petit drame en trois actes : on regarde la vérité, on s'applique la vérité par réflexion, on finit par aimer la vérité.

Je souhaite, très honoré Frère, que votre fils et sujet, qui a écrit son

bon livre, constate chez ses lecteurs les mêmes effets salutaires, et je vous prie d'agréer mes sentiments de respectueuse estime.

✝ ÉMILE,

Évêque de Moulins.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR DUBILLARD

ÉVÊQUE DE QUIMPER

Quimper, le 3 juillet 1907.

Très cher Frère,

J'ai bien reçu votre beau livre : *Manuel du Catéchiste,* et depuis longtemps je vous en aurais remercié, si mes trop nombreuses occupations ne m'en eussent empêché.

A l'heure où nous sommes, l'œuvre des Catéchistes volontaires devient la première entre les meilleures, et je ne doute pas que votre livre n'arrive à son heure pour éclairer et diriger les nombreuses personnes qui sentent le besoin de se dévouer à l'éducation chrétienne des enfants.

Je ne manquerai pas de recommander vivement votre ouvrage à nos prêtres et à tous ceux ou celles qui s'occupent de l'enseignement du catéchisme, toutes les fois que l'occasion s'en présentera.

Soyez donc béni pour ce livre, auquel je souhaite le plus grand succès, et recevez en même temps mes plus sincères et mes plus affectueuses félicitations.

✝ FRANÇ.-VIRG.,

Évêque de Quimper et de Léon.

APPROBATION

DE SA GRANDEUR MONSEIGNEUR GIBIER

ÉVÊQUE DE VERSAILLES

Versailles, le 27 juillet 1907.

Très cher Frère,

Je ne puis que vous féliciter très vivement de l'excellent ouvrage que vous venez de faire paraître. Le catéchisme a été de tout temps, et est, surtout à l'heure actuelle, l'œuvre capitale. Si nous constatons de nos jours une si grande dépravation, un abaissement si inquiétant du niveau moral, il n'en faut pas chercher ailleurs la cause et le principe que dans la diminution de la foi.

Le but de votre ouvrage est de diriger efficacement les prêtres et les personnes dévouées qui consacrent leur temps à l'enseignement du catéchisme, en leur donnant une méthodologie sûre et basée sur l'expérience, appuyée aussi sur les œuvres des auteurs les plus recommandables ; il est appelé, j'en suis sûr, à faire le plus grand bien ; et c'est de tout cœur que je vous envoie, avec ma bénédiction, mon désir le plus vif de voir votre livre connu, médité et pratiqué.

✝ CHARLES,

Évêque de Versailles.

LETTRE

DU R. P. PIE DE LANGOGNE

DE L'ORDRE DES MINEURS CAPUCINS

CONSULTEUR DES CONGRÉGATIONS ROMAINES

Rome, Fête de saint Bonaventure, le Docteur Séraphique, le 14 juillet 1907.

Très honoré Frère,

Permettez-moi d'ajouter aux éloges plus autorisés, qui ne vous manqueront certes pas, un mot de remerciement pour l'admirable *Manuel du Catéchiste*.

Il existe peut-être d'autres ouvrages du même genre et de même valeur; mais j'avoue que, personnellement, je ne connais rien de comparable. L'auteur a puisé sa méthode moins, ce me semble, dans ses recherches techniques que dans son zèle de vrai Catéchiste. Oh! comme je comprends mieux, après avoir lu (ne faudrait-il pas dire après avoir dévoré?) ces pages, la parole de saint Paul : *Pietas ad omnia utilis est,* même et surtout à savoir enseigner le catéchisme, à trouver le chemin qui va droit au cœur et à l'intelligence des enfants et des jeunes gens!

J'ai été, durant un certain nombre d'années, professeur de métaphysique et de psychologie ; et rien mieux que ce livre ne m'avait fait saisir comment il faut parler aux jeunes âmes des choses de Dieu. Encore une fois, merci !

A l'auteur anonyme, dont Dieu sait le nom, comme s'expriment les inscriptions des catacombes, je voudrais adresser, si ces lignes tombent jamais sous ses yeux, non plus une louange, mais une exhortation : qu'il remercie à deux genoux le bon Maître de lui avoir accordé la grâce et le mérite d'écrire un tel livre.

Veuillez agréer, très honoré Frère, l'assurance de mon respect sincèrement dévoué.

P. PIE DE LANGOGNE,

O. M. CAP.

MANUEL DU CATÉCHISTE

PREMIÈRE PARTIE

PRINCIPES FONDAMENTAUX

CHAPITRE I

LE CATÉCHISME

SOMMAIRE

1. Notions préliminaires : Catéchisme, le mot, le livre, l'enseignement oral. — 2. But de l'enseignement religieux : instruction, éducation. — 2. Importance de l'enseignement religieux : sa nécessité, ses fruits, importance spéciale à cause de l'âge des auditeurs. — 4. Excellence de l'enseignement religieux : source, objet, certitude de la science religieuse.

1. Notions préliminaires.

1. Les mots *catéchiser, catéchiste,* ont pour racine un verbe grec qui signifie : parler d'un lieu élevé, enseigner, instruire.

Dans l'Église, le mot *catéchiser* a été de bonne heure appliqué à la fonction d'enseigner les éléments de la foi à ceux qui se présentaient pour embrasser la religion chrétienne. Ces candidats étaient eux-mêmes appelés *catéchumènes*, et ceux qui les instruisaient, *catéchistes*. On appelait *catéchèses* les instructions qui leur étaient données. D'ailleurs, l'enseignement religieux se faisait toujours oralement; car l'Église avait défendu d'écrire les instructions sur nos sacrements et nos mystères, de peur qu'elles ne tombassent entre les mains des infidèles, qui auraient pu en abuser. Cette défense, appelée la *loi du secret*, devait être rigoureusement observée.

2. Le mot *catéchisme* ne fut introduit que plus tard, et servit généralement à désigner un petit livre qui contient, sous forme dialoguée, l'abrégé de la doctrine chrétienne. Dans la langue française, ce terme a pris des sens multiples qui ne sont pas sans jeter quelque confusion dans les idées. Ainsi, outre le sens communément reçu que nous venons d'indiquer, il remplace pour nous le mot *catéchèse*, et signifie soit l'ensemble de la doctrine chrétienne, soit une explication orale sur quelque point déterminé de cette doctrine. Parfois même, et par extension, on donne le même nom à une assemblée d'enfants ou de jeunes gens qui reçoivent l'instruction chrétienne.

3. L'usage d'un petit livre pour l'instruction des ignorants ne remonte pas au delà de trois à quatre siècles. Avant l'invention de l'imprimerie, l'idée en eût été peu pratique. Il semble que, dans l'Église catholique, c'est à saint Ignace et à ses disciples [a] que revient l'honneur de cette initiative, à l'époque où ils y faisaient revivre la coutume salutaire de catéchiser les enfants. Des fruits immenses furent le résultat de cette innovation, dont on ne saurait trop bénir la Providence.

Dans sa concision voulue et vraiment admirable, le Catéchisme est le livre par excellence. C'est un abrégé merveilleux de la théologie catholique. Tous les mots en ont été pesés. On a pu y renfermer, en des formules courtes et précises, toute la substance des dogmes et de la morale du christianisme. C'est l'Évangile résumé dans une suite méthodique, et mis à la portée de toutes les intelligences. C'est à la fois, selon l'expression de saint Paul, le lait des enfants et le pain des forts. C'est un sommaire simple, sans doute, mais en même temps très savant, de la plus haute philosophie, de toutes les sciences divines et humaines. Écoutons à ce sujet le témoignage du philosophe rationaliste Jouffroy : « Il y a, dit-il, un petit livre qu'on fait apprendre aux enfants et sur lequel on les interroge à l'église ; lisez ce petit livre qui est le catéchisme, vous y trouverez une solution à toutes les questions que j'ai posées ; oui, à toutes sans exception. Demandez au chrétien d'où vient l'espèce humaine, il le sait ; où elle va, il le sait ; comment elle y va, il le sait. Demandez à cet enfant qui, de sa vie, n'y a songé, pourquoi il est ici-bas, ce qu'il deviendra après sa mort : il vous fera une réponse sublime.... Origine du

[a] Le plus remarquable des travaux de ce genre fut le Catéchisme du B. Canisius († 1597), très populaire dès le début, et qui eut dans la suite plus de cinq cents éditions.

monde, origine de l'espèce, question de race, destinée de l'homme en cette vie et en l'autre, rapports de l'homme avec Dieu, devoirs de l'homme envers ses semblables, droits de l'homme sur la création, il n'ignore rien ; et quand il sera grand, il n'hésitera pas davantage sur le droit naturel, sur le droit politique, sur le droit des gens ; car tout cela sort, tout cela découle avec clarté, comme de soi-même, du christianisme. Voilà ce que j'appelle une grande religion, je la reconnais à ce signe qu'elle ne laisse sans réponse aucune des questions qui intéressent l'humanité. »

— « Je trouve dans la religion chrétienne, disait à son tour Jules Simon, un caractère qui me ravit, c'est qu'elle joint la métaphysique la plus savante à la plus parfaite, et, si on peut dire, à la plus efficace simplicité. Il n'y a eu jusqu'ici que la religion chrétienne qui ait eu à la fois la *Somme* de saint Thomas et un *Catéchisme*. »

Estimez donc vous-même ce petit livre, ô Maîtres chrétiens, apprenez aussi à vos élèves à l'estimer. « La science qu'ils y apprennent est immense, dit Mgr Dupanloup, puisque c'est la religion tout entière ; elle est très positive, puisque chacune de ses formules renferme une vérité précise ; enfin elle est à peu près ineffaçable, puisqu'elle s'exprime dans des termes si nets et si frappants, qu'une fois gravés dans la mémoire, ils y restent pour la vie[1]. »

4. Si important et si utile que soit l'enseignement par le livre, il ne peut jamais remplacer l'enseignement oral.

Tout d'abord, la concision même du livre, qui fait l'un de ses principaux mérites, rend l'explication nécessaire. En effet, malgré le soin que prennent les auteurs d'éviter les termes trop scientifiques, il en est un grand nombre qui sont tellement appropriés à la doctrine qu'on ne peut les écarter. Ces mots demandent à être expliqués.

Il faut aussi développer les formules et les définitions de manière à bien faire saisir aux auditeurs le sens précis que l'Église y attache. Suivant leur âge ou leur degré de culture intellectuelle, ces développements se restreignent ou s'amplifient, de sorte qu'un même texte peut donner lieu à une explication très sommaire ou à des instructions beaucoup plus étendues.

De plus, le livre est un instructeur aveugle ; il fait entendre la vérité, mais ne voit pas si elle est comprise. Au contraire,

---

[1] *L'Œuvre par excellence*, p. 133.

le Catéchiste parle et regarde ; il se rend compte de l'impression que fait sa parole. Il interroge, et les réponses qu'il obtient l'avertissent de ce qui est fait et de ce qui reste à faire. Il y puise une direction pour la suite de son instruction.

Enfin, l'enseignement oral est indispensable pour produire l'effet total qui doit être le fruit de la catéchisation. Car il ne s'agit pas seulement de porter la lumière dans l'esprit, il faut en même temps gagner le cœur et la volonté ; il faut faire aimer la doctrine, éveiller dans l'âme de pieuses affections, de saintes résolutions. Or, pour obtenir ce résultat, la parole vivante est beaucoup plus efficace que le livre, particulièrement lorsque ce livre, comme c'est le cas pour le catéchisme, n'est qu'un résumé succinct d'une doctrine abstraite, élevée, dépassant de beaucoup la portée de l'esprit, surtout des enfants, et, de plus, opposée aux inclinations dépravées de la nature.

2. But de l'enseignement religieux.

5. On vient de l'indiquer, ce but est double : il faut instruire les enfants, mais il faut aussi les former à la pratique de la vie chrétienne, il faut les élever. « Le but du catéchisme, dit le souverain pontife Pie X, est le perfectionnement de la vie[1]. » Le Catéchiste doit donc poursuivre à la fois l'*instruction* et l'*éducation* chrétienne de la jeunesse qui lui est confiée.

Par l'*instruction*, il communique à l'intelligence et grave dans la mémoire des notions claires et suffisantes des vérités et des devoirs qui constituent l'ensemble de la doctrine du salut. Par l'*éducation*, il agit à la fois sur l'intelligence, sur le cœur et sur la volonté, c'est-à-dire sur toutes les facultés de l'âme de l'enfant.

6. Il agit d'abord sur l'intelligence ; il l'élève, il l'ennoblit en lui présentant les vérités chrétiennes d'une manière si claire et dans un jour si agréable, que l'esprit s'y attache, s'y complaît, s'applique à les contempler. L'intelligence, alors, s'assimile ces vérités et s'en nourrit. Cette lumière supérieure l'irradie et la transforme, et, de spéculative qu'elle était d'abord, elle ne tarde pas à devenir pratique. Avant de faire sentir son influence sur nos actes extérieurs, elle commence par informer, en quelque sorte, toute notre vie intellectuelle et par devenir la source de nos pensées et la règle de nos jugements. C'est la foi, qui

[1] Encyclique *Acerbo nimis*.

éveillée par la parole du maître et stimulée par la grâce intérieure, entre en pleine activité et devient ce que nous appelons l'*esprit de foi*.

7. A son tour, le cœur, séduit par la beauté et la sublimité des vérités surnaturelles, se laisse volontiers entraîner vers tous les grands objets que la foi lui présente : Dieu, Notre-Seigneur Jésus-Christ, sa très sainte Mère, les Saints, le Ciel, l'Église, l'Eucharistie. A la lumière de la foi s'ajoutent maintenant la flamme de l'espérance et l'ardeur de la charité.

8. Mais c'est surtout la volonté qu'il faut chercher à mouvoir par l'éducation religieuse. Sans le libre assentiment de la volonté, les lumières de l'esprit et les affections du cœur resteraient inefficaces. — Pour être sauvé, il ne suffit pas d'entendre la parole de Dieu, de la comprendre, et même d'y trouver un certain plaisir, il faut la mettre en pratique[1]. *Si vous m'aimez*, dit Notre-Seigneur, *gardez mes commandements*[2]. *Si quelqu'un m'aime, il gardera ma parole*[3]. *Celui qui ne m'aime pas ne garde pas mes paroles*[4]. Garder, observer les commandements, est donc la marque infaillible du véritable amour. C'est le terme auquel doivent tendre tous les efforts du Catéchiste. Mais combien cette adhésion de la volonté à la loi divine n'est-elle pas facilitée par les premiers élans de l'intelligence et du cœur vers la vérité!

9. Dans ce travail de formation chrétienne, c'est l'enseignement ou l'instruction qui est l'instrument principal; mais pendant qu'il enseigne, qu'il instruit, le Catéchiste ne doit jamais perdre de vue le but pratique, le but essentiel, qui est l'éducation du cœur et de la volonté. Aux vérités théoriques, il aura donc soin de joindre les maximes de conduite qui en découlent; aux explications qui éclairent l'esprit, il ajoutera les exhortations qui échauffent le cœur et les exemples qui entraînent la volonté.

« Ce n'est pas assez, dit saint Jean-Baptiste de la Salle, de procurer aux enfants la science du christianisme et de leur enseigner les mystères et les vérités spéculatives de notre religion; il faut, de plus, que vous leur appreniez à pratiquer les maximes répandues dans le saint Évangile[5]. Employez donc, selon la grâce que vous avez reçue, le don d'*instruire* en *enseignant* et d'*exhorter* en *excitant* ceux que Dieu a confiés à vos soins[6]. »

---

[1] S. Matth., XIII, 20, 23. — [2] S. Jean, XIV, 15. — [3] S. Jean, XIV, 23. — [4] S. Jean, XIV, 24. — [5] 197e *Médit.*, p. 540. — [6] 193e *Médit.*, p. 527.

3. Importance de l'enseignement religieux.

10. « J'ai toujours pensé, dit Leibnitz, qu'on réformerait le monde si l'on réformait l'éducation de la jeunesse. » — Gerson avait dit avant lui : « Rendre chrétienne la génération qui commence, c'est couper le mal dans sa racine et assurer le salut des peuples. » Réformer la jeunesse par une éducation vraiment chrétienne, n'est-ce pas là toute l'œuvre du Catéchiste? Pour en mieux comprendre l'importance, nous étudierons dans cet article :

1° La nécessité de l'enseignement religieux ;

2° Les fruits qu'on en peut espérer ;

3° La circonstance particulièrement favorable que présente l'âge des auditeurs.

Nécessité de l'enseignement religieux. — 11. *Dieu*, dit saint Paul, *veut que tous les hommes soient sauvés, et qu'ils parviennent à la connaissance de la vérité*[1]. Or, quelle est cette vérité que saint Paul considère comme la condition du salut et qu'il identifie en quelque sorte avec lui? Notre-Seigneur nous l'apprend de sa bouche divine dans la prière qu'il adresse à son Père après la Cène : *La vie éternelle*, dit-il, *c'est de vous connaître, vous, le seul vrai Dieu, et Jésus-Christ que vous avez envoyé*[2]. Connaître Dieu, principe et fin, Créateur et Maître de toutes choses; connaître Jésus-Christ, le Fils unique du Père, le Rédempteur et Sauveur du genre humain; connaître Jésus-Christ, la voie, la vérité et la vie, voilà donc pour l'homme le principe du salut, et, comme le dit Notre-Seigneur, LA VIE ÉTERNELLE.

Mais comment parvenir à une science aussi relevée, qui embrasse tous les principaux mystères de la religion, et comment déduire de ces hautes vérités les conséquences pratiques sans lesquelles cette connaissance demeurerait infructueuse? Cela n'est possible que par l'enseignement religieux. *En effet*, dit saint Paul, *comment les hommes croiront-ils en Celui dont ils n'ont pas entendu parler, et comment en entendront-ils parler si personne ne leur prêche*[3]? L'enseignement est donc la voie choisie par Dieu pour communiquer aux hommes la connaissance de la vérité.

12. Il ne suffit pas que l'enfant soit instruit des principaux mystères de notre sainte religion et des devoirs que la loi de Dieu lui

---

[1] I Tim., II, 4. — [2] S. Jean, XVII, 3. — [3] Rom., X, 14.

impose, il faut aussi que de bonne heure on l'exerce à les pratiquer. *Il est avantageux à l'homme de porter le joug dès sa jeunesse*, a dit le Saint-Esprit[1]. Et ailleurs : *L'adolescent suivra sa voie jusque dans les années de sa vieillesse*[2]. Que signifient ces paroles, sinon qu'il sera très difficile à un homme de pratiquer la vertu dans son âge mûr et même dans sa vieillesse, s'il ne s'y est formé dès son enfance? Attendra-t-on que l'enfant soit perverti pour essayer de le ramener, ou que le champ soit couvert d'ivraie pour y jeter le bon grain? Sur un sol déjà envahi, cette semence tardive ne trouverait plus où prendre racine, elle ne pourrait que difficilement germer.

« Si nous ne donnons à nos fidèles, lorsqu'ils sont encore jeunes, un goût réel pour l'instruction religieuse, écrit le Rév. Père J. Potter, ils ne l'acquerront jamais plus tard. Si nous ne posons pas les bases de la pureté et de la foi chrétiennes dans le fond de l'âme des jeunes gens avant que la légèreté, la dissipation et les mauvaises passions ne s'en soient emparées, nous nous apercevrons que nos leçons arrivent trop tard, et les efforts de notre zèle le plus ardent réussiront à peine à réparer le mal déjà produit[3]. »

Combien sont fatales les conséquences de l'ignorance religieuse, et par conséquent combien nécessaire l'œuvre du Catéchiste, ces terribles paroles du savant pontife Benoît XIV vont nous le redire : « Nous affirmons, écrit-il, que la plupart des damnés souffrent dans les supplices éternels parce qu'ils ont ignoré ces mystères de la foi que les chrétiens doivent croire et savoir pour être comptés parmi les élus[4]. »

Fruits de l'enseignement religieux. — 13. Ces fruits sont multiples et de divers ordres : ils se rapportent principalement à la vie surnaturelle; mais par surcroît, la vie naturelle de notre âme en est aussi ennoblie et fortifiée. On en jouit dès le temps présent, mais surtout ils nous préparent une ample moisson de mérites et de gloire pour l'éternité.

14. Ce sont les avantages de l'ordre spirituel que vise plus directement le Catéchiste, c'est-à-dire l'éclosion et le développement des vertus chrétiennes : la foi, l'espérance, la charité, la piété, la justice, la religion, etc. C'est par la pratique de ces vertus que le jeune homme croîtra sans cesse dans la grâce et la sainteté. Il

---

[1] Lam., III, 27. — [2] Prov., XXII, 6. — [3] *The pastor and his people.* — [4] Instit., XXVII, n° 18.

jouira pendant sa vie de la paix de la conscience, et ses œuvres seront bénies. Parvenu au soir de sa carrière, il verra sans trouble la mort s'approcher, et s'élancera plein de confiance dans le sein de son éternité.

15. Mais le bien que fait le Catéchiste n'est pas limité aux seuls enfants qu'il instruit. Sa doctrine est une semence qui d'elle-même se propage et se perpétue. Par ses paroles, et surtout par sa bonne conduite, l'enfant exerce déjà un apostolat au sein de sa famille. Plus tard, s'il persévère dans la voie qu'on lui a tracée, cet apostolat ne fait que s'étendre et grandir. Qu'il se fixe dans le monde, ou que Dieu l'appelle dans ses milices privilégiées, il ne cesse d'exercer autour de lui une salutaire influence. La mort même ne met point un terme à son apostolat. Cette bonne semence qu'il a répandue continue à porter ses fruits, et on peut lui appliquer cette parole que l'apôtre saint Paul nous dit du juste Abel : *Même après sa mort, il continue encore à parler*[1]. »

16. Seul l'enseignement religieux apprend à l'enfant ce qu'il doit savoir et ce qu'il doit faire pour parvenir à la vie éternelle. De là son importance exceptionnelle. Mais en même temps, il exerce la plus heureuse influence sur toute la nature spirituelle de l'homme, et devient ainsi, même dans l'ordre purement naturel, le plus puissant moyen de formation et d'éducation. Il éclaire et fortifie l'intelligence, en lui fournissant les notions les plus solides et les plus élevées; il exerce le jugement; il enrichit la mémoire du trésor des vérités les plus utiles, des faits les plus importants et les plus féconds en impressions salutaires; il offre à l'imagination les tableaux les plus variés, les plus grandioses et les plus suaves; il épure les sentiments; il excite et soutient la volonté. En un mot, il élève et perfectionne toutes nos facultés, et toutes ensemble il les dirige vers le but suprême proposé à l'activité de la créature intelligente et libre, le seul capable de la satisfaire, savoir : connaître Dieu, l'aimer et le servir.

D'autres avantages secondaires découlent aussi de cet enseignement. C'est par lui, par exemple, que l'esprit de l'enfant est introduit dans le monde des idées et des notions abstraites. Les mots de *vertu*, *probité*, *justice*, *amour*, *grâce*, *liberté*, et tant d'autres, resteraient pour lui complètement inintelligibles, si l'enseignement religieux n'était là pour les expliquer, les déve-

[1] Hebr., XI, 4.

lopper, les rendre accessibles à son intelligence. Même sous ce rapport, l'enseignement religieux est encore le meilleur instrument de formation intellectuelle.

17. « Donnez donc à l'enseignement du catéchisme, dit l'abbé Baril, la place d'honneur et d'influence qui lui est due, pourvoyez avec soin à l'éducation chrétienne des enfants, apprenez aux générations qui grandissent à bien penser, à bien comprendre et à bien croire; par là même vous leur aurez appris à bien vivre; vous aurez administré le remède précieux que l'on cherche avec tant d'anxiété, vous aurez appliqué le frein dont le besoin se fait si vivement sentir, vous aurez injecté dans les veines de notre société malade un principe de relèvement moral pour la gloire de Dieu, l'honneur de l'Église, mais aussi pour le bien de la nation et le bonheur des individus[1]. »

Importance spéciale à cause de l'âge des auditeurs. — 18. L'enfance est la saison de la vie la plus favorable pour jeter dans les cœurs la bonne semence de l'Évangile. Cette terre encore molle et friable n'offre, pour ainsi dire, aucune résistance à la divine culture. Il faut s'empresser de profiter de ces bonnes dispositions, et aussitôt que les facultés de l'enfant commencent à s'éveiller, les remplir des saintes impressions de la foi et de la piété; ne rien perdre de ces heures matinales, les plus fraîches et les plus précieuses.

C'est pour Dieu que notre cœur est fait, il lui appartient dès ses premiers battements. C'est donc vers lui que, dès l'âge le plus tendre, il faut diriger l'esprit et le cœur des enfants. L'enfance est le printemps de la vie, c'est la saison des prémices. « Or, dit Gerson, les prémices du printemps, comme les prémices de nos jardins et de nos vignes, comme les prémices en toutes choses, sont plus agréables que les fruits tardifs. Ainsi en est-il des enfants. Leurs hommages sont plus agréables à Dieu que les hommages du vieillard décrépit que le vice a abandonné longtemps avant que lui-même ait eu le courage d'abandonner le vice. » David ne l'avait-il pas chanté depuis des siècles : *C'est de la bouche des enfants que vous avez tiré la louange la plus parfaite*[2]. Et notre divin Sauveur n'a-t-il pas manifesté en sa personne la complaisance particulière que Dieu prend aux hommages de l'âge pur[3]? Déposer sur les lèvres de l'enfant ces premières formules de

[1] Conférence sur l'enseignement du catéchisme. — [2] Ps. VIII, 3. — [3] S. Matth., XXI, 16.

louange qui plaisent tant à Dieu et qui attireront sur ces âmes innocentes les regards d'amour du Père céleste, quelle mission digne des Anges et de Dieu lui-même! Qui pourrait en mesurer l'importance et la grandeur!

4. Excellence de l'enseignement religieux.

19. La science religieuse ne l'emporte pas seulement, comme nous venons de le voir, sur toutes les sciences humaines, par les avantages qu'elle nous procure en ce monde et en l'autre. Considérée en elle-même, elle l'emporte aussi par la source d'où elle procède, par l'excellence de son objet et par son absolue certitude. Ce sont les trois points que nous allons brièvement examiner.

Source de la science religieuse. — 20. Cette source n'est autre que Dieu lui-même. C'est sa divine parole qu'il a daigné annoncer aux hommes par des messagers remplis de son Esprit, et ensuite par son propre Fils, venu sur la terre pour nous sauver et nous instruire. *Après avoir à plusieurs reprises et en diverses manières parlé autrefois à nos pères par les Prophètes*, dit saint Paul, *Dieu, dans ces derniers temps, nous a parlé par son Fils, qu'il a établi héritier de toutes choses, et par qui même il a créé le monde*[1].

Tous les siècles passés nous montrent ce divin Instituteur enseignant les individus et les nations et les conduisant comme par la main dans les sentiers de la vérité et de la justice[2]. Les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament contiennent l'histoire de cette révélation par laquelle Dieu faisait l'éducation de l'humanité. Ces livres sacrés et la tradition orale de l'Église sont des fontaines inépuisables où les générations viennent successivement s'abreuver. Une fois ouvertes, elles ne doivent plus tarir : elles jaillissent jusqu'à la vie éternelle.

Objet de la science religieuse. — 21. C'est Dieu d'abord; Dieu, l'Être par excellence, cet Être si grand, si parfait, qu'on ne peut rien imaginer qui en approche; Dieu, la Beauté ineffable que, pendant l'éternité entière, les Anges et les Bienheureux ne pourront se rassasier de contempler. C'est ce grand Dieu que nous avons à faire connaître aux jeunes intelligences qui commencent à s'ouvrir à la lumière. Quel objet plus sublime pourrions-nous leur présenter?

---

[1] Hebr., I, 1 et 2. — [2] Deut., VIII, 5.

Puis, c'est Jésus-Christ, le Verbe de Dieu incarné, Celui *dont nous avons vu la gloire,* dit saint Jean, *et qui s'est montré parmi nous plein de grâce et de vérité*[1]; Celui en qui résident tous les trésors de la science et de la vertu de Dieu; Celui qui, étant égal à Dieu et Dieu lui-même, n'a pas craint de se rabaisser jusqu'à nous, et par amour pour nous, s'est humilié, *s'est anéanti, s'est fait obéissant jusqu'à la mort, et à la mort de la croix;* mais qui, retourné vers son Père, est maintenant assis à la droite de Dieu, *qui l'a exalté, et lui a donné un nom au-dessus de tout nom, de sorte qu'au nom de Jésus tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers*[2]. Or, c'est ce mystère d'un Dieu si grand par nature, qui s'est fait si petit par amour, que nous avons à faire connaître, à développer devant ses chères petites créatures, devenues ses enfants et ses frères.

A ces deux grands objets, Dieu et Jésus-Christ, viennent s'ajouter tous les mystères qui s'y rapportent, toutes les vérités les plus hautes, et les lois morales les plus parfaites, que Jésus-Christ Notre-Seigneur nous a lui-même enseignées, et qu'il nous charge de publier en son nom.

22. *L'homme ne vit pas seulement de pain,* dit le Sauveur, *mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu*[3]. Quelle est donc cette parole vivifiante, sortie de la bouche de Dieu, et où trouver ce pain mystérieux, aliment des âmes? Cette parole, c'est d'abord le Verbe éternel, c'est le Christ qui se livre à nous en personne. C'est aussi son adorable doctrine, son Évangile, parole divine diluée, émiettée, accommodée à notre usage par ce Maître céleste. Or, cette parole, ce pain supersubstantiel des intelligences, nous l'avons dans le catéchisme. Apprendre le catéchisme à un enfant, c'est donc le nourrir de ce vrai pain de vie, que Jésus-Christ, le Fils de Dieu, nous a lui-même apporté du ciel.

23. Même au point de vue pratique, la religion est encore la plus noble de toutes les sciences. « Une science pratique, dit saint Thomas, est d'autant plus noble que son but est plus élevé et qu'elle satisfait mieux aux besoins de l'homme. Or les sciences humaines n'ont pour but que son bonheur temporel; la science de la religion, au contraire, a pour but final et direct son bonheur éternel. Les sciences humaines sont impuissantes à satisfaire ceux qui les possèdent; elles laissent toujours dans l'âme un vide

---

[1] S. Jean, I, 14. — [2] Phil., II, 6-10. — [3] S. Matth., IV, 4; Deut., VIII, 3.

immense, tandis que la science religieuse satisfait tous les besoins de l'âme, de l'intelligence, du cœur et de la volonté. Enfin les sciences humaines ne sont accessibles qu'à un petit nombre, au lieu que la science religieuse est accessible à tous les hommes de bonne volonté. »

Certitude de la science religieuse. — 24. La science religieuse est d'une certitude absolue, puisqu'elle s'appuie sur la Révélation divine, qui n'est autre que la parole de Dieu. Elle a pour garant la science et la véracité infinies de Dieu.

Il n'en va pas de même pour les autres sciences. Leur certitude ne repose que sur la raison humaine, qui est faillible, et dont les procédés sont lents et laborieux. En effet, toute science humaine est constituée par un ensemble de propositions auxquelles l'esprit est arrivé par voie de spéculation ou par voie d'expérience.

Pour que la première de ces deux voies conduise à des résultats d'une entière certitude, deux conditions sont nécessaires : 1° que les premiers principes sur lesquels s'appuie le raisonnement soient absolument sûrs; 2° que l'esprit ne s'égare jamais dans ses déductions. Il y a donc ici deux sources possibles d'erreurs.

La voie de l'expérience n'y est pas moins exposée. Qui peut se flatter d'avoir embrassé dans ses observations tous les faits qui constituent les bases des hypothèses appelées à se transformer en principes et en lois? Et dans l'analyse de ces faits, qu'il est difficile de séparer toutes les causes qui peuvent influer sur les résultats! Combien de ces causes, peut-être, nous sont encore inconnues!...

Voilà pourquoi nous voyons les systèmes qui paraissaient les mieux établis tomber les uns après les autres, et de nouvelles hypothèses renverser journellement les anciennes. La science humaine n'a donc rien d'immuable : elle reste toujours soumise à un nouvel examen.

Une science seule fait exception à cette règle, c'est la science de la religion chrétienne. Son objet, ses dogmes, ses principes de morale, n'ont été acquis ni par la réflexion ni par l'expérience des hommes; ils ont été directement révélés par l'Esprit de Dieu. Sans doute, dans la suite des âges, les docteurs et les théologiens s'appliquent à développer la doctrine et à déduire des premiers principes les conséquences dogmatiques ou pratiques qui en dérivent; mais ce travail si utile s'accomplit sous le contrôle de

l'Église, qui, elle-même, est assistée du même divin Esprit, afin d'être à jamais préservée d'erreur dans ses décisions doctrinales, et de pouvoir ainsi se dresser en face du monde comme un phare toujours étincelant, comme la colonne inébranlable de la vérité.

25. De ces deux faits, savoir : la *Révélation divine*, qui est la source des vérités de la foi et des principes de la morale, et l'*assistance divine* qui en garantit la conservation intégrale, découle une autre conséquence, c'est que la matière de la science religieuse est éternelle et immuable comme Dieu lui-même, principe éternel et immuable du vrai et du bien.

Nous avons donc raison d'affirmer que l'enseignement religieux l'emporte en excellence sur tout autre enseignement, soit par la source d'où il procède, soit par l'importance et la dignité de son objet, soit enfin par la certitude absolue qui lui vient de la parole de Dieu.

CHAPITRE II

LE CATÉCHISTE

SOMMAIRE

1. Mission du Catéchiste, nécessité de cette mission, à qui elle appartient. Le clergé, les instituteurs, les Frères des Écoles chrétiennes. — 2. Sublimité des fonctions de Catéchiste. — 3. Mérite et récompense du Catéchiste : l'œuvre en elle-même, sa difficulté. Encouragements de l'Église, indulgences. Récompense ici-bas, au ciel.

1. Mission du Catéchiste.

1. *Comme mon Père m'a envoyé, ainsi je vous envoie moi-même*[1]. C'est en ces termes que Notre-Seigneur communique à ses Apôtres la mission que lui-même avait reçue de son Père, de travailler au salut du monde par la prédication de sa doctrine et l'administration des autres moyens de sanctification. Être envoyé de Dieu, avoir reçu mission de porter sa parole, voilà donc la première condition pour avoir part à ce ministère sacré et pour espérer d'y faire quelque fruit. C'est qu'en effet, il ne s'agit pas ici d'une œuvre purement naturelle, à laquelle les forces humaines puissent suffire. Le salut de l'homme est une œuvre divine. Elle a pour fondement la foi, qui est une vertu surnaturelle et infuse. Et s'il est vrai que *la foi vient par l'audition*[2], c'est à la condition que ce qu'*on entend soit la parole de Dieu*[2], et que le Saint-Esprit collabore avec ceux qui l'annoncent[3], en prenant occasion de leur parole pour répandre la foi dans les cœurs bien disposés[4]. Or Dieu ne coopère ordinairement de la sorte qu'avec ceux qu'il a lui-même choisis et envoyés pour être les messagers authentiques de sa vérité. C'est l'ordre établi par la Providence dès l'origine du monde, comme l'Écriture en témoigne à chaque page. Jésus-Christ lui-même, bien que Fils de Dieu, et, comme Dieu, en tout égal au Père, Jésus-Christ ne dit rien,

[1] S. Jean, xx, 21. — [2] Rom., x, 17. — [3] S. Marc, xvi, 20. — [4] Act., xiii, 48.

ne fait rien de sa propre autorité, mais, au contraire, se réclame à tout instant de la mission qu'il a reçue. Saint Paul à son tour interprète fidèlement cette loi providentielle lorsqu'il dit : *Comment y aura-t-il des prédicateurs, s'ils ne sont pas envoyés*[1] ?

2. C'est à l'Église et à ses ministres qu'appartient le droit d'enseigner la doctrine religieuse, car c'est aux Apôtres seuls et à leurs successeurs que Jésus-Christ adresse ces paroles : *Allez, enseignez toutes les nations*[2], et c'est à eux seuls aussi qu'il a promis son assistance effective jusqu'à la fin des siècles[3]. Sous ce rapport, l'autorité et la responsabilité des ministres de l'Église varient avec l'étendue de leur juridiction. Ainsi le Pontife romain, Vicaire de Jésus-Christ et successeur de saint Pierre, a une autorité souveraine et universelle. Quand il enseigne *ex cathedra*, sa parole est une expression infaillible de la vérité : tout fidèle lui doit une entière soumission.

Au-dessous de cette autorité suprême se trouvent les évêques, établis eux aussi pour régir le troupeau du Christ, c'est-à-dire pour l'enseigner et le gouverner. Juges de la foi, chacun dans son diocèse[a], c'est d'eux que les ministres inférieurs reçoivent leur autorité. Curés, vicaires, ou autres prêtres, ne sont que leurs délégués dans l'instruction des fidèles.

3. Mais si les ministres de l'Église ont reçu spécialement la mission d'enseigner, rien ne les empêche de se faire aider dans cette tâche par des auxiliaires instruits et zélés.

Les parents, d'abord, doivent inculquer à leurs enfants les premiers éléments de la doctrine chrétienne. C'est pour eux une obligation de justice dont ils ne peuvent jamais se décharger entièrement. En particulier, ils doivent apprendre à leurs enfants les formules ordinaires de prière, et les accoutumer de bonne heure à les réciter avec dévotion.

4. A leur tour, les instituteurs ne peuvent se désintéresser de l'instruction et de l'éducation chrétiennes de leurs élèves. Pour ce qui regarde l'enseignement proprement dit, leur rôle peut varier suivant leurs aptitudes personnelles et la confiance que l'Église leur accorde ; et cette confiance est souvent subordonnée aux rap-

---

[a] Les évêques sont juges de la foi, mais ils ne jugent pas définitivement. Dispersés ou rassemblés, leur jugement n'est définitif ou infaillible que par la confirmation ou l'assentiment du Pape, unique juge en dernier ressort de toutes les controverses.

[1] Rom., x, 15. — [2] S. Matth., xxviii, 19. — [3] S. Matth., xxviii, 20.

ports qui existent en matière d'éducation entre l'Église et l'État, et, en particulier, au contrôle plus ou moins étendu ou efficace qui est laissé à l'Église sur des écoles organisées en dehors d'elle. L'Église ne peut autoriser un maître à enseigner la doctrine chrétienne, que si elle a le moyen de s'assurer de son orthodoxie et de contrôler ses leçons [a].

D'autre part, comment concevoir une éducation complète et harmonieuse de toutes les facultés de l'enfant sans un enseignement sérieux de la religion? Sans la religion, on pourra peut-être *dresser* des enfants, on ne pourra jamais les *élever* au sens vrai et complet du mot. L'enseignement religieux donne à l'école sa dignité, et au maître une sorte de consécration. Il inspire aux enfants le respect, l'amour et l'obéissance; il les rend modestes, sincères et appliqués. « Celui-là, dit un auteur, arrache le soleil du firmament, et ravit à l'année son printemps, qui bannit le catéchisme de l'école [1]. »

5. Au point de vue du droit d'enseigner la religion, une situation particulière est faite dans l'Église aux Instituts religieux approuvés par elle, surtout à ceux qui ont pour but spécial la direction des écoles. Leurs Règles mentionnent ce devoir, et l'approbation solennelle de l'Église le transforme en une obligation plus rigoureuse, qui, du même coup, constitue pour ces religieux une sorte de droit. Ainsi en est-il en particulier pour la Congrégation des Frères des Écoles chrétiennes, comme nous le verrons plus loin.

6. Mais sur une question de cette importance il est à propos de connaître le sentiment de l'Église elle-même. Nous le trouvons exprimé de la manière la plus claire et la plus complète dans une Encyclique de l'illustre pontife Léon XIII, en date du 10 janvier 1890.

« De droit divin, dit-il, la charge d'enseigner appartient aux docteurs, c'est-à-dire aux Évêques, que l'Esprit-Saint a établis pour régir l'Église de Dieu. Elle appartient par-dessus tout au Pontife romain, Vicaire de Jésus-Christ, préposé avec une puissance souveraine à l'Église universelle, et maître de la foi et des

---

[a] En principe, l'autorité ecclésiastique a un droit de direction sur toutes les écoles, même non érigées par elle, où s'élèvent des enfants catholiques; car elle a le droit et le devoir de veiller à ce que l'enseignement ne soit pas nuisible à la foi ou aux bonnes mœurs. C'est donc par un odieux abus de pouvoir que certains gouvernements mettent entrave à cette autorité.

[1] Trotzendorf.

mœurs. Toutefois on doit bien se garder de croire qu'il est interdit aux particuliers de coopérer d'une certaine manière à cet apostolat, surtout s'il s'agit des hommes à qui Dieu a départi les dons de l'intelligence, avec le désir de se rendre utiles. Toutes les fois que la nécessité l'exige, ceux-là peuvent aisément, non certes s'arroger la mission des docteurs, mais communiquer aux autres ce qu'ils ont eux-mêmes reçu, et être pour ainsi dire l'écho de l'enseignement des maîtres. D'ailleurs la coopération privée a été jugée par les Pères du Concile du Vatican tellement opportune et féconde, qu'ils n'ont pas hésité de la réclamer : « Tous les « chrétiens fidèles, disent-ils, surtout ceux qui président et qui « enseignent, nous les supplions par les entrailles de Jésus-Christ « et nous leur ordonnons en vertu de l'autorité de ce même Dieu « Sauveur, d'unir leur zèle et leurs efforts pour éloigner ces « maux et les éliminer de la sainte Église. »

C'est donc la volonté formelle de l'Église, en même temps que c'est un devoir de charité chrétienne, que tous ceux qui en sont capables, et surtout ceux qui enseignent, travaillent, sous l'autorité des pasteurs, à combattre l'ignorance et à répandre les vérités de la foi.

7. Or cette mission a été conférée très spécialement à l'Institut des Frères des Écoles chrétiennes. Voici en effet ce que nous lisons dans la Bulle *In apostolicæ dignitatis solio*, de notre saint Père le Pape Benoît XIII :

« Institués sous la tutelle du très saint Enfant Jésus et le Patronage de saint Joseph, les Frères doivent surtout avoir soin d'instruire les enfants, principalement les pauvres, de ce qui concerne la manière de vivre honnêtement et chrétiennement ; le zèle pour l'éducation de l'enfance, suivant les règles de la loi chrétienne, doit être le principal caractère et comme l'esprit de leur Institut. »

Par ces paroles, le vénérable Pontife ne faisait que confirmer ce que le saint Fondateur avait écrit dans sa Règle : « La fin de cet Institut est de donner une éducation chrétienne aux enfants ; et c'est pour ce sujet qu'on y tient les écoles, afin que les enfants y étant sous la conduite des maîtres depuis le matin jusqu'au soir, ces maîtres leur puissent apprendre à bien vivre, en les instruisant des mystères de notre sainte Religion, en leur inspirant les maximes chrétiennes, et ainsi leur donner l'éducation qui leur convient[1]. »

[1] Règles comm., I, 4.

Les Règles des Frères contiennent d'autres textes aussi explicites qu'il est inutile de rapporter ici. Contentons-nous de tirer de ce qui précède les conclusions suivantes, que d'autres congrégations enseignantes peuvent également s'approprier :

1° L'enseignement du catéchisme est une œuvre de notre Institut. C'est pour cela qu'il a été établi, et cette mission lui a été formellement reconnue par l'Église.

2° C'est même l'œuvre capitale de l'Institut, puisque le catéchisme bien compris est le premier moyen d'éducation chrétienne. Tous les autres moyens s'y rapportent, soit pour le préparer, soit pour en assurer les fruits.

3° Non seulement l'enseignement du catéchisme, dans les conditions expliquées, est pour nous un droit, c'est encore un devoir, devoir rigoureux qui nous oblige en conscience.

8. Insistons sur ce dernier point. Il est certain que la mission d'enseigner comporte, pour tous ceux qui en sont honorés, l'obligation de s'appliquer à cette œuvre avec tout le zèle dont ils sont capables. Le salut des âmes est en quelque sorte lié à leur ministère. Quelle responsabilité! *Fils de l'homme*, dit le Seigneur à son prophète, *voici que je t'ai établi pour servir de sentinelle à la maison d'Israël... Si tu ne parles pas à l'impie pour qu'il se garde de sa mauvaise voie, et qu'ensuite l'impie vienne à mourir dans son iniquité, c'est à toi que je réclamerai son sang*[1].

Ce devoir devient d'autant plus rigoureux que les adversaires de l'Église se montrent plus acharnés à détruire son prestige, à entraver sa mission, particulièrement dans les écoles. Dans quel état lamentable se trouve, hélas! notre société moderne! Combien d'enfants, privés de toute instruction religieuse, deviennent la proie des pires ennemis de Dieu et de leurs âmes! N'est-ce pas sur ces ruines morales du peuple chrétien, beaucoup plus que sur les ruines matérielles de la Jérusalem antique, que le Prophète gémissait et versait des larmes amères, disant : *Mes yeux se consument à force de pleurer, mes entrailles sont émues, mon cœur se répand sur la terre,... lorsque je vois les petits enfants tomber en défaillance sur les places publiques... Les enfants demandent du pain, et il n'y a personne pour leur en donner*[2].

9. Par ses Conciles, ses Docteurs, ses souverains Pontifes, l'Église n'a cessé de recommander à tous ceux qui ont charge

---

[1] Ezech., XXXIII, 2, 8. — [2] Lam., II, 11 ; IV, 4.

d'âmes ce grand devoir de la prédication et de l'enseignement. Elle a même indiqué, par rapport à la quantité, des limites rigoureuses, et fulminé des peines sévères contre les transgresseurs. A peine assis sur le siège de saint Pierre, le glorieux pontife Pie X, profondément touché des maux incalculables que cause au monde l'ignorance des principes de notre sainte foi, a rappelé et résumé dans son Encyclique *Acerbo nimis* toutes les Constitutions de ses prédécesseurs et prescrit les règles qu'il désire voir observer dans l'Église entière.

Obéissant avec un empressement filial à la voix du Père des pasteurs, tous les Catéchistes redoubleront de zèle et de dévouement pour une si noble cause. Ils voudront avoir une large part dans ce grand travail de rénovation chrétienne dont le saint Pontife, s'appropriant une parole de saint Paul, a tracé le sublime programme :

« RESTAURER TOUTES CHOSES EN JÉSUS-CHRIST »

2. Sublimité des fonctions de Catéchiste.

10. « Vous devez, dit saint Jean-Baptiste de la Salle, regarder votre emploi comme une des fonctions les plus considérables et les plus nécessaires dans l'Église, où vous l'exercez en lieu et place des pasteurs et des pères et mères[1]. » « Qu'y a-t-il, en effet, de plus grand, dit saint Chrysostome, que de gouverner les âmes et de former les mœurs des jeunes gens? Il n'est certes ni peintre, ni statuaire, ni artiste d'aucune sorte qui atteigne à la hauteur de celui qui possède l'art de façonner l'âme des jeunes gens[2]. » Ce n'est pas, en effet, en jetant des couleurs sur une toile que le catéchiste fait son œuvre, mais en gravant dans les âmes les traits divins, et en y imprimant les couleurs de l'éternelle vérité.

Les saints Pères célèbrent à l'envi cet emploi de Catéchiste. Ils l'appellent une fonction royale, apostolique, angélique, divine. C'est une fonction royale, dit Clément d'Alexandrie, puisque l'office d'un roi est de sauver les peuples. C'est une fonction apostolique, ajoute saint Jérôme, puisque c'est l'emploi des Apôtres que Jésus-Christ a établi les maîtres, les docteurs et les sauveurs des hommes. C'est une fonction angélique. Que font en effet les Anges dans le ciel? Les supérieurs, dit saint Denis, éclairent et perfectionnent les inférieurs. Que font-ils sur la

---

[1] 199e méd., p. 547. — [2] Hom. Office de S. J.-B. de la Salle.

terre? Tous travaillent au salut des hommes, comme l'enseigne l'Apôtre dans son Épître aux Hébreux. Enfin cette fonction est divine, puisque toute l'occupation de Dieu, dit Tertullien après saint Denis, est de travailler à notre salut.

11. Et ce n'est pas seulement par des paroles que les Saints et les Docteurs nous apprennent l'excellence de cet emploi, c'est surtout par leurs exemples. « Les saints Évêques de la primitive Église le regardaient, nous dit saint Jean-Baptiste de la Salle[1], comme leur premier devoir, et se faisaient honneur d'enseigner eux-mêmes les catéchumènes et les nouveaux chrétiens en leur donnant des instructions familières. Saint Cyrille, patriarche de Jérusalem, et saint Augustin ont laissé des catéchismes écrits qu'ils enseignaient eux-mêmes et qu'ils faisaient enseigner par les prêtres qui les aidaient dans leurs fonctions pastorales. Saint Jérôme, dont la science était si profonde, témoigne, dans son Épître à Léta, qu'il se faisait un plus grand honneur de catéchiser un jeune enfant que d'être précepteur d'un grand monarque. Gerson, grand chancelier de l'Université de Paris, a si fort estimé cette fonction, qu'il y a employé les dernières années de sa vie[a].

« La raison pour laquelle ces grands saints et ces docteurs en usaient ainsi, dit-il encore, c'est parce que ce fut la première fonction dont Jésus-Christ chargea ses saints Apôtres, puisque saint Luc rapporte qu'aussitôt qu'il les eut choisis, il les envoya prêcher le royaume de Dieu. C'est aussi cette même fonction qu'il leur recommanda très expressément, immédiatement avant de les quitter, leur disant : *Allez, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit*[2].

« C'est d'ailleurs la première chose que fit saint Pierre dans le temple de Jérusalem après la descente du Saint-Esprit, et ce qui détermina aussitôt trois mille personnes à embrasser la foi de Jésus-Christ. C'est aussi l'emploi spécial que saint Paul se réserva, comme il paraît par ses discours dans l'Aréopage et par ceux qu'il fit devant Félix et Festus, rapportés dans les Actes des Apôtres. Il témoigne même aux Corinthiens la peine qu'il aurait de venir à eux sans leur être utile en les instruisant et les catéchisant.

---

[a] Pour toute récompense, il ne demandait aux enfants que d'adresser à Dieu pour lui cette humble prière : « Seigneur, ayez pitié de votre pauvre serviteur Gerson. »

[1] 199e méditation. — [2] S. Matth., XXVIII, 19.

« Jésus-Christ ne s'est point contenté de confier à ses Apôtres l'emploi de faire le catéchisme; il l'a exercé aussi lui-même, enseignant les principales vérités de notre religion, comme il est rapporté dans un grand nombre d'endroits de son Évangile, et disant à ses Apôtres : *Il faut que j'annonce l'Évangile du royaume de Dieu, car c'est pour cela que j'ai été envoyé*[1]. »

12. Pour tout dire en un mot, dans cette œuvre suréminente du salut des enfants, le Catéchiste est l'instrument du Saint-Esprit, l'auxiliaire et le coopérateur de Dieu[2]. Il est encore le *sel de la terre*[3], qui préserve les cœurs de la corruption, la *lumière du monde*[4], un *flambeau luisant et ardent*, qui éclaire pour les enfants le sentier de la vie, et embrase les cœurs des jeunes gens d'amour pour la vertu.

3. Mérite et récompense du Catéchiste.

13. « Trois choses, dit le Père Crasset, rendent une aumône d'un grand mérite : le prix de la chose donnée, la qualité et l'indigence de la personne à qui l'on donne, l'intention ou la pureté du motif. »

Or que donne le Catéchiste? Un trésor d'un prix inestimable, qui surpasse infiniment l'or et l'argent, comme dit l'Écriture. C'est la connaissance de Dieu et de tout ce qui regarde son service, la science des saints, la sagesse du paradis.

A qui le donne-t-il? A des enfants de Dieu, à des princes déchus de leur première origine, plongés dans la plus extrême indigence, mais que leur Père céleste a résolu de relever, de rappeler à lui, de rétablir en son royaume. *C'est sa volonté que pas un seul de ces petits ne se perde*[5]. Il compte pour cela sur le concours charitable de ceux qu'il a préposés à leur instruction. Et son désir de les sauver est si efficace, qu'il nous promet de considérer comme fait à lui-même ce que nous ferons au moindre des siens.

Quelle est enfin l'intention du Catéchiste? C'est la plus pure et la plus élevée qu'il soit possible de se proposer. Il cherche à établir le règne de Dieu dans les cœurs des enfants, à étendre les limites du royaume de Jésus-Christ, à lui assurer la pleine possession des âmes qu'il a rachetées au prix de son sang.

---

[1] S. Luc, IV, 43. — [2] I Cor., III, 9. — [3] S. Matth., V, 13. — [4] S. Matth., V, 14. — [5] S. Matth., XVIII, 14.

14. Et ce pieux labeur s'accomplit par lui dans des conditions qui en rehaussent singulièrement le mérite. Si la mission du Catéchiste est glorieuse aux yeux de Dieu, elle est souvent bien humble et obscure aux yeux des hommes. Son auditoire est restreint, l'esprit de ses enfants est borné. Avide pour lui-même de la science divine, et obligé par état de s'y perfectionner sans cesse, il doit mettre son industrie à dépouiller cette science de tout apparat, de tout éclat, pour la rendre accessible à de jeunes intelligences. Comme le saint prophète du Seigneur, le Catéchiste doit apprendre à se rapetisser pour se proportionner à la taille de ses élèves[1].

De plus, que de difficultés et de déboires ne l'attendent-ils pas : de la part des enfants, faiblesse et légèreté, inattention ou inconstance; de la part des parents, indifférence ou négligence, et de la part de la société, c'est-à-dire du milieu où vivent les enfants, influences contraires, doctrines perverses, mauvais exemples. Tout semble parfois se réunir pour rendre pénibles les fonctions du Catéchiste. Quelle désolation lorsqu'il voit la semence tomber sur un sol pierreux ou couvert d'épines, ou bien de jeunes pousses, espoir d'une abondante moisson, étouffées par les plantes nuisibles qui croissent en même temps et plus vite que le bon grain! Dans ces occasions, pour exciter son courage, il doit penser à Dieu, témoin de ses efforts, et se rappeler la parole si consolante du Prophète : *En allant ils marchaient et pleuraient, répandant leur semence; mais ils reviendront avec des transports de joie, portant les gerbes de leur moisson*[2].

15. En attendant ce jour heureux, l'Église tient à montrer qu'elle apprécie la dignité du Catéchiste; elle reconnaît les obligations qu'elle contracte à son égard; elle le récompense et l'encourage en lui accordant de nombreuses et riches indulgences[a].

---

[a] INDULGENCES ACCORDÉES PAR LES SOUVERAINS PONTIFES AUX FIDÈLES QUI ÉTUDIENT LE CATÉCHISME

Le souverain Pontife Paul V, par un bref du 6 octobre 1607, accorde :

Une *indulgence de sept ans* aux instituteurs qui, les jours de fête, conduiront leurs élèves à la doctrine chrétienne et la leur enseigneront;

Une *indulgence de cent jours* à ceux qui les jours ordinaires expliqueront cette même doctrine dans leurs propres écoles;

Une *indulgence de cent jours* aux pères et aux mères de famille chaque fois

[1] III Rois, XVII, 21; IV Rois, IV, 34. — [2] Ps. CXXV, 5, 6.

16. La récompense que Dieu destine à ceux qui auront été ses coopérateurs ici-bas est digne du prix qu'il attache au salut des âmes. Elle est, pourrait-on dire, immense : *Celui qui reçoit en mon nom l'un de ces enfants, me reçoit, et celui qui me reçoit, reçoit celui qui m'a envoyé*[1]. Quelle abondance de grâces ici-bas, et quelle richesse de gloire dans le ciel nous promet une semblable parole ! C'est qu'en effet, suivant l'ordre de sa Providence, Dieu n'attend pas l'éternité pour récompenser nos œuvres méritoires. Chacune d'elles nous attire de sa part un regard favorable, une grâce nouvelle qui devient à son tour une source de plus

---

que, dans leur maison, ils exposeront ou expliqueront la doctrine chrétienne à leurs enfants, serviteurs ou domestiques;

Une *indulgence de cent jours* aux fidèles qui, pendant une demi-heure, étudieront le catéchisme, soit pour l'apprendre eux-mêmes, soit dans le but de l'enseigner aux autres.

Le souverain Pontife Clément XII, par un bref du 16 mai 1736, accorde :

Une *indulgence de sept ans et sept quarantaines,* chaque fois, aux adultes qui, s'étant confessés et ayant communié, prennent part au pieux exercice du catéchisme, lorsqu'on l'enseigne aux enfants dans les églises et les oratoires ;

Une *indulgence plénière,* aux fêtes de la Nativité et de la Résurrection de Notre-Seigneur, de saint Pierre et de saint Paul, aux adultes qui auront participé assidûment à ce pieux exercice, soit pour l'apprendre, soit pour l'enseigner. Conditions ordinaires, c'est-à-dire confession et communion, et prières aux intentions du souverain Pontife.

Le souverain Pontife Pie IX, par un Rescrit de la sacrée Congrégation des Indulgences du 18 juillet 1877, accorde :

Une *indulgence de trois ans,* à toutes les fêtes de la très sainte Vierge, aux fidèles de tout âge qui ont coutume de s'assembler dans les écoles ou dans les églises pour apprendre la doctrine chrétienne. Ils doivent s'être confessés. S'ils communient à ces fêtes, l'indulgence est de sept ans *.

INDULGENCES SPÉCIALES ACCORDÉES A L'INSTITUT DES FRÈRES DES ÉCOLES CHRÉTIENNES PAR LE SOUVERAIN PONTIFE PIE X

I. POUR LES FRÈRES. — Une *indulgence de trois cents jours,* une fois par jour, aux Frères qui pendant une demi-heure au moins enseignent, ou étudient, ou écoutent le catéchisme.

Une *indulgence plénière,* le jour des fêtes principales des saints Apôtres, aux Frères qui auront au moins une fois la semaine, pendant une demi-heure, enseigné, ou étudié, ou écouté le catéchisme, pourvu qu'ils se confessent, communient, visitent une église ou oratoire de l'Institut et qu'ils y prient aux intentions du souverain Pontife.

Ces indulgences peuvent être gagnées, aux mêmes conditions, par les petits novices et par les maîtres séculiers qui habitent ou enseignent dans les maisons de l'Institut **.

III. POUR LES ÉLÈVES. — Une *indulgence de trois cents jours,* chaque fois qu'ils écoutent le catéchisme fait par les Frères ***.

* *Raccolta di orazioni e pie opere*, p. 558. — ** Bref du 5 décembre 1904. — *** Bref du 23 avril 1906.

[1] S. Luc, IX, 48.

grands mérites. Mais laissons parler ici le saint Fondateur des Écoles chrétiennes, et reproduisons au moins quelques traits du ravissant tableau qu'il se plaît à nous tracer de la récompense que Dieu réserve aux éducateurs de la jeunesse :

« Pour récompenser d'un si grand bien, et de ce service qu'il estime tant, dit-il, Dieu donne à ceux qui s'occupent infatigablement du salut des âmes, deux sortes de récompenses dès ce monde :

« Premièrement, une abondance de grâces pour eux; en second lieu un ministère plus étendu, et une grande facilité à procurer le salut des âmes.

« Une autre récompense qu'ils reçoivent dès cette vie, c'est la consolation qu'ils ont souvent de voir Dieu bien servi par plusieurs de ceux qu'ils ont instruits. Ils y trouvent la preuve que leur travail n'a pas été inutile, mais qu'il a servi à sauver ceux qu'ils étaient chargés d'instruire. »

Cette sorte de récompense, le Catéchiste la goûte immédiatement, selon le saint, par la consolation qu'il ressent au fond de son cœur lorsqu'il voit ses disciples se conduire avec sagesse et piété, et s'efforcer de bien savoir leur religion. « Mais, ajoute-t-il, vous devez encore en attendre une autre; car, si vous vous êtes bien appliqués à votre devoir et si vous avez su bien affermir vos disciples dans l'esprit du christianisme, vous aurez une satisfaction toute particulière, quand, devenus grands et obligés de se diriger eux-mêmes, vous les verrez vivre avec justice et piété[1], dans l'éloignement des mauvaises compagnies et la pratique des bonnes œuvres... Vous pourrez dire alors, dans la consolation que vous éprouverez, qu'ils sont votre espérance, *votre joie* et *votre couronne*[2] de gloire devant Jésus-Christ. »

17. Mais quelle sera au ciel la récompense du Catéchiste? Écoutons encore notre saint : « Considérez, dit-il, que votre récompense dans le ciel sera d'autant plus grande que vous aurez plus travaillé à faire du fruit dans les âmes des enfants. Saint Paul disait aux Corinthiens : *Vous serez notre gloire au jour de Jésus-Christ*[3]. Vous pouvez dire la même chose de vos disciples, savoir : qu'au jour du jugement ils seront votre gloire si vous les avez bien enseignés et s'ils ont profité de vos instructions.

« Qu'il sera consolant à ceux qui auront procuré le salut des

---

[1] Tit., II, 12. — [2] Phil., IV, 1. — [3] II Cor., I, 14.

âmes d'en voir un grand nombre dans le ciel auxquelles ils auront facilité l'avantage de jouir d'un si grand bonheur. C'est ce qui arrivera à ceux qui auront instruit des vérités de la Religion beaucoup de personnes, comme un Ange l'annonçait au prophète Daniel : *Ceux*, lui dit-il, *qui en instruisent plusieurs dans les voies de la justice, brilleront comme les étoiles dans toute l'étendue de l'éternité*[1]. Ils brilleront au milieu de ceux qu'ils auront instruits, car ceux-ci leur témoigneront une grande reconnaissance de tant d'instructions qu'ils auront reçues d'eux, les regardant après Dieu comme la cause de leur salut... »

Et pour finir : « Ah ! quel tressaillement de joie n'aurez-vous pas lorsque vous entendrez ceux que vous aurez conduits au ciel comme par la main dire de vous, au jour du jugement, et dans le ciel, durant l'éternité, ce que disait de saint Paul et de ceux qui l'accompagnaient une jeune possédée du démon, dont cet apôtre la délivra ensuite : *Ces hommes sont les serviteurs du grand Dieu, qui nous ont annoncé la voie du salut*[2]. Ces élus rappelleront ainsi le bien que vous leur aurez fait : les uns représenteront à Jésus-Christ leur robe d'innocence, que vous leur aurez aidé à conserver dans toute sa blancheur; les autres, qui après leur péché auront lavé la leur par vos soins dans le sang de l'Agneau, lui représenteront les peines que vous vous êtes données pour les ramener dans le chemin du salut. Tous uniront leurs voix pour vous obtenir de Jésus-Christ un jugement favorable, le priant de ne pas différer à vous mettre en possession d'un bonheur dont vous leur aurez aidé à faire la conquête. Oh ! quelle gloire ne sera-ce pas pour les personnes qui auront instruit la jeunesse, quand leur zèle et leur application à procurer le salut des enfants seront publiés devant tous les hommes, et que le ciel retentira des actions de grâces que ces enfants bienheureux rendront à ceux qui leur auront appris le chemin du ciel[3].»

---

[1] Dan., XII, 3. — [2] Act., XVI, 17. — [3] 20ᵉ médit., p. 587.

CHAPITRE III

LE CATÉCHISTE (SUITE)

SOMMAIRE

Qualités du Catéchiste. — 1. Qualités professionnelles : science, habileté pédagogique. — 2. Qualités morales : amour des enfants, prudence, piété. — 3. Extérieur du Catéchiste : sa tenue, sa parole, son action.

QUALITÉS DU CATÉCHISTE

1. Cette mission si méritoire et si sublime est pour le Catéchiste un honneur et une grâce inappréciables; mais en même temps elle entraîne, comme nous l'avons dit (p. 18), une lourde responsabilité. — Que fera donc l'éducateur chrétien? Pénétré de l'importance et de l'étendue de ses devoirs, il s'appliquera sans relâche à l'acquisition des vertus et des talents propres à en assurer le succès. Il prendra pour lui-même cet avis de l'Apôtre à son disciple Timothée : *Efforcez-vous de vous montrer, dans le service de Dieu, comme un homme éprouvé, un ouvrier qui n'a point à rougir, dispensant comme il convient la parole de la vérité*[1].

2. Quelles sont ces vertus et ces qualités nécessaires au Catéchiste pour réussir dans son emploi? — D'une manière générale, on peut dire que les qualités d'un bon Catéchiste sont celles qui conviennent à tout bon Maître. On en trouve le détail et la description dans tous les ouvrages de pédagogie. Nous nous contenterons de relever ici quelques points qui se rapportent plus directement à notre sujet.

Dans un premier article, nous dirons un mot de deux qualités professionnelles nécessaires au Catéchiste : la *science* et l'*habileté pédagogique*. Dans le deuxième, nous parlerons de ses qua-

[1] II Tim., II, 15.

lités morales, c'est-à-dire de quelques vertus qui doivent imprimer le mouvement à son travail, ou le diriger ou le compléter : l'*amour des enfants*, la *prudence* et la *piété*. Enfin, dans le troisième article, nous traiterons particulièrement de l'extérieur du Catéchiste, c'est-à-dire de sa *tenue*, de sa *parole* et de l'*action* qu'il exerce sur ses élèves au dedans et au dehors, principalement par ses bons exemples.

1. Qualités professionnelles du Catéchiste.

Science du Catéchiste. — 3. Elle doit être solide et étendue. S'il n'est pas nécessaire que le Catéchiste possède la science profonde d'un habile théologien, il doit avoir au moins des idées claires, sûres, exactes, sur les parties essentielles du dogme et de la morale. Il doit être en état d'expliquer toutes les matières de la doctrine chrétienne avec ordre, justesse et précision. Or, pour cela, des connaissances superficielles ne suffiraient pas.

Pour donner l'enseignement avec l'assurance qui convient à un maître de la doctrine chrétienne, il est nécessaire que le Catéchiste se sente en possession d'une provision plus que suffisante. « J'ai toujours remarqué, écrit un auteur américain, que lorsqu'un professeur, en train d'enseigner, arrive en vue de son horizon, et qu'il sent qu'il approche des limites de son savoir personnel, il hésite, il s'embarrasse, il perd confiance en lui-même ; les enfants ne tardent pas à découvrir sa faiblesse, et la leçon perd immédiatement en intérêt[1]. »

Mais l'inconvénient le plus grave auquel s'exposerait le Catéchiste de science trop médiocre serait, sans nul doute, le manque d'exactitude. La science religieuse est de toutes la plus délicate, la seule aussi qui ait sur la vie de l'homme une influence vraiment décisive. Soit donc qu'il expose le sens des dogmes chrétiens ou qu'il développe les règles de la vie morale, le Catéchiste doit toujours être absolument sûr de sa doctrine, et, pour simples qu'ils soient, n'employer que des termes d'une exactitude rigoureuse. Quelles suites déplorables n'aurait peut-être pas sa négligence à cet égard ? Vérité méconnue ou défigurée ; foi des enfants mal éclairée, consciences faussées ; doutes, erreurs ou scrupules capables de troubler ou d'égarer leur vie entière !...

4. Un double travail s'impose donc au maître chrétien : que,

[1] *The Sunday School Teacher.*

par la prière et par une étude attentive et constante, il s'assimile le fond de la doctrine; mais, en même temps, qu'il s'exerce à la mettre à la portée de son jeune auditoire, en simplifiant l'expression, sans toutefois lui faire jamais rien perdre de sa clarté ou de son exactitude. « Il est de votre devoir, dit saint Jean-Baptiste de la Salle, de monter tous les jours à Dieu par l'oraison pour apprendre de lui ce que vous devez enseigner à vos élèves; mais il est nécessaire que vous descendiez ensuite vers eux en vous accommodant à leur portée, pour les instruire de ce que Dieu vous aura communiqué [1]. »

5. Cette science que réclame saint Jean-Baptiste de la Salle ne porte pas seulement sur les vérités dogmatiques. Constamment préoccupé du but principal de l'éducation religieuse, qui est de former les enfants à une conduite sage et vraiment chrétienne, il veut que le Catéchiste soit également instruit de tout ce qui regarde la vie morale et spirituelle, et qu'il se rende compte des différentes opérations du Saint-Esprit dans les âmes afin de seconder son action. Il attache surtout une importance particulière aux maximes morales du saint Évangile; il veut que les Frères s'appliquent avec tout le soin possible à en donner l'intelligence et le goût aux enfants, et à les leur faire pratiquer. « En effet, dit-il, vos disciples ont besoin que vous soyez à leur égard des anges visibles qui les animent tant par leurs instructions que par leurs bons exemples à goûter et à pratiquer les maximes de l'Évangile, afin que, par ces deux moyens, ces maximes saintes, faisant une forte impression sur leur esprit et sur leur cœur, deviennent la règle de toute leur conduite [2]. »

Habileté pédagogique. — 6. Savoir est une chose, savoir enseigner en est une autre. Toutes deux sont également nécessaires au Catéchiste. La science est un trésor utile pour celui qui la possède; elle ne devient profitable aux autres que s'il a de plus le talent de la communiquer. On pourrait appliquer ici la comparaison qu'établit saint Paul entre le don des langues et celui de prophétie. *Dans l'Église,* dit-il, *j'aime mieux dire cinq mots avec mon intelligence, afin d'instruire aussi les autres, que dix mille mots en langue étrangère* [3]. Avec une science ordinaire, un Catéchiste qui sait enseigner produira des fruits bien plus considérables qu'un maître savant, peut-être, mais inhabile en cet art.

---

[1] 198e méd., p. 543. — [2] 197e méd., p. 540. — [3] I Cor., XIV, 19.

7. Il faut au Catéchiste une intelligence lucide pour bien saisir le sens et la portée des formules du catéchisme et de tout l'ensemble de la doctrine. Il lui faut aussi un esprit logique pour bien classer les idées, composer et décomposer les définitions et conduire sûrement toutes ses déductions. De plus, il doit posséder une grande souplesse d'adaptation pour se proportionner aux différentes dispositions de ses élèves, et pour passer rapidement d'un mode à un autre suivant le besoin. Mais surtout il doit s'efforcer d'acquérir une grande habileté à poser des questions, à percevoir rapidement dans une réponse ce qu'elle renferme de juste ou d'inexact, pour être en état de faire ou d'amener aussitôt les rectifications nécessaires.

A ces dispositions naturelles soigneusement cultivées, le Catéchiste joindra la connaissance indispensable des procédés méthodologiques, et surtout une étude attentive de la psychologie de l'enfant, qui en est la base principale. Il n'est aucune autre branche d'enseignement où ces connaissances lui soient aussi utiles. En effet, d'une part, la Religion s'adresse à toutes les facultés, et, d'autre part, elle s'occupe le plus souvent de vérités abstraites qu'il faut expliquer et rendre sensibles à de jeunes intelligences. Pour cela, toutes les ressources de la pédagogie la plus ingénieuse n'auront rien de superflu.

2. Qualités morales du Catéchiste.

Amour des enfants. — 8. L'amour est la clef des cœurs. Il est la condition indispensable du bien. Un maître animé d'un véritable amour de l'enfance paraît-il dans sa classe, tout dans son extérieur manifeste cet amour : son regard s'illumine, sa parole est douce et affectueuse, son geste bienveillant. Les enfants ne s'y trompent pas, ils sont aussitôt séduits. Un courant de sympathie réciproque s'établit entre eux et leur maître; leur âme s'ouvre pour recevoir docilement la doctrine; le maître a toute puissance pour les former à son gré.

9. Il faut avant tout que cet amour soit *surnaturel*. C'est Dieu que nous devons aimer dans les enfants, comme c'est Dieu aussi qui les aime en nous et par nous, puisque l'amour que nous avons pour eux n'est autre que *la charité de Dieu, qui a été répandue dans nos cœurs par le Saint-Esprit*[1].

---

[1] Rom., v, 5.

10. Si notre amour des enfants est surnaturel, il sera *impartial, universel.* Tous nos élèves ont les mêmes droits à notre affection; ils sont tous au même titre les enfants de Dieu, et leurs âmes sont également précieuses aux yeux du Seigneur. Nous sommes redevables à tous, dit saint Paul, mais particulièrement à ceux qui sont les plus faibles, les plus bornés, les plus abandonnés. Sans négliger les autres, c'est donc à ces derniers qu'il faut avec discrétion donner des soins plus assidus, afin de les attirer. Ils ont davantage besoin de lumière, de consolation et d'encouragement. En raison de leurs mauvaises inclinations et peut-être d'habitudes vicieuses déjà contractées, ils sont plus exposés au mal et dans un péril plus prochain de ruine éternelle. Nous devons donc nous attacher à procurer leur salut avec un amour persévérant et un zèle infatigable. *Je suis venu dans le monde*, dit Notre-Seigneur, *pour sauver ce qui était perdu. Ce ne sont pas ceux qui se portent bien qui ont besoin de médecin, mais les malades*[1].

11. La charité est *patiente :* elle sait attendre le résultat et ne se rebuter d'aucune difficulté. Ce n'est pas pour le temps que nous travaillons. Gardons-nous donc d'un empressement excessif qui pourrait décourager les enfants. Nous semons; comptons sur Dieu pour donner l'accroissement.

12. La charité est *douce.* Saint Paul nous recommande d'instruire le prochain dans un esprit de douceur. Le cœur humain veut être ainsi traité; on n'en peut rien faire qu'en le maniant doucement. Mais cela est particulièrement vrai pour les enfants. La rigueur les intimide, la dureté les rebute; un ton sévère, des manières brusques, des termes injurieux, des expressions ironiques les aigrissent et leur font perdre la confiance.

13. La charité est *joyeuse.* Si nous aimons les enfants, si nous aimons Dieu et la doctrine que nous annonçons, une sainte allégresse remplira nos cœurs, et tout en sera illuminé. « On nous écoute avec bien plus de plaisir, dit saint Augustin, lorsque nous nous délectons nous-mêmes dans ce que nous disons. »

14. Mais il ne faudrait pas confondre la douceur et la bonté avec une molle condescendance qui flatte les défauts des enfants au lieu de les corriger. La véritable charité s'allie fort bien avec la réserve, la dignité et la fermeté. Habituellement douce, affable

---

[1] S. Marc, II, 17

et sereine, elle sait, quand il le faut, prendre le ton de l'autorité, reprendre avec force, exciter avec vigueur. C'est le bien des âmes qui est le mobile unique et la règle de tous ses mouvements.

Prudence. — 15. Nous ne parlons pas de la prudence nécessaire à tout éducateur dans ses rapports avec les enfants, prudence qui consiste soit à veiller constamment sur soi-même pour ne laisser échapper ni une parole ni un geste capable de porter le trouble dans les âmes, soit à varier sa conduite suivant les âges et les caractères, n'exigeant ni trop, ni trop peu, et conduisant chacun selon ses propres aptitudes.

Nous parlons principalement ici de la prudence nécessaire au point de vue de la doctrine. C'est elle qui porte le Catéchiste à préparer sérieusement toutes ses instructions, et pour le fond et pour la forme, afin de ne laisser échapper aucune inexactitude, et de rester pour ses explications et ses preuves dans la limite convenable.

16. Dans l'enseignement de la morale, il ne faut rien exagérer, ni dans un sens, ni dans l'autre. Une grande réserve est nécessaire dans la distinction des péchés mortels et des péchés véniels. On doit inspirer aux enfants l'horreur de tout péché ; mais il faut bien prendre garde de fausser leur conscience, en leur faisant prendre pour mortel ce qui est seulement véniel, ou réciproquement pour véniel ce qui serait mortel.

Il en est de même lorsqu'on expose la morale évangélique. Il faut alors bien distinguer ce qui est de précepte et ce qui est de conseil, et comme cette distinction ne ressort pas toujours des textes avec la même évidence, il faut avoir soin de ne rien dire que ce qu'on sait être la doctrine de l'Église, et ce qu'on a puisé dans des auteurs approuvés.

Enfin, une prudence vraiment céleste est nécessaire pour traiter convenablement avec les enfants de ce qui a rapport à la sainte vertu de pureté. Nous aurons à revenir plus loin sur ce sujet, aussi important que délicat[a]. Il suffit pour le moment que le Catéchiste soit averti de la réserve qui s'impose à lui en pareille matière.

Piété. — 17. *La piété est utile à tout*, dit saint Paul : *elle a des promesses pour la vie présente et pour la vie future*[1]. On peut

---

[a] Voyez quatrième partie, chap. IV, par. 7.

[1] Tim., IV, 8.

dire aussi que la piété est utile à tous, mais qu'elle est particulièrement nécessaire au Catéchiste.

C'est par elle d'abord qu'il parvient à comprendre et à goûter les vérités du salut. Car autre est la science que l'on trouve dans les livres et qu'on acquiert par l'étude, autre cette science suréminente dont parle saint Paul, que l'on puise dans le sein de Dieu même par le moyen des pieux exercices, particulièrement de l'oraison. — Et tandis que la première est une science froide et aride, capable tout au plus d'intéresser l'esprit, la seconde, fruit de la grâce, est pleine d'onction. Elle embrase et dilate le cœur en même temps qu'elle élève et satisfait l'esprit; enfin elle porte en elle-même le principe de la fécondité qui rend l'homme propre à tout bien. Cette science expérimentale de Dieu et des choses divines est celle que le Catéchiste doit rechercher par-dessus tout, parce que c'est elle qu'il doit s'efforcer de communiquer à ses disciples pour les éclairer véritablement et les sanctifier.

18. Avec la piété, le maître chrétien possède la clef des trésors célestes. C'est par elle qu'il fera descendre sur lui-même et sur son ministère les bénédictions les plus abondantes. Or, sans la bénédiction et la grâce divine, quel bien pourrait-il opérer? Airain sonnant, cymbale retentissante, il ferait entendre à ses élèves des paroles agréables aux oreilles peut-être, mais inefficaces; partant, le but de ses efforts ne saurait être atteint.

19. C'est aussi la piété qui rend le maître ingénieux dans le choix des moyens, courageux et constant dans leur emploi. Le maître pieux cherche et trouve ce qui plaît davantage et ce qui convient le mieux aux enfants; il sait choisir et varier les pratiques extérieures nécessaires pour nourrir leur piété; il les anime et les soutient par son exemple. Il en est facilement écouté; car entre le cœur d'un maître pieux et les cœurs innocents des petits enfants, il s'établit une secrète et mystérieuse affinité, qui fait que maître et élèves se devinent et se comprennent. Pour ces tendres agneaux, le Catéchiste est vraiment le bon pasteur envoyé de Dieu.

Qu'il s'exerce donc à la piété, qu'il demande instamment à Dieu pour lui-même lumière, force, douceur et onction; qu'il sollicite en même temps pour ses élèves un esprit et un cœur dociles pour bien recevoir la doctrine, et la force nécessaire pour la mettre en pratique.

3. Extérieur du Catéchiste.

Tenue du Catéchiste. — 20. Si le Catéchiste est bien convaincu de l'importance et de la sublimité de sa mission, s'il a au cœur l'amour et le respect de l'enfance, ces sentiments intimes ne pourront manquer de paraître au dehors. Ils donneront à sa tenue et à toute sa conduite extérieure cette dignité, cette noble affabilité qui conviennent à un emploi aussi relevé.

C'est au nom de Dieu que le Catéchiste se présente à ses enfants; c'est la parole du Roi du ciel qu'il est chargé de leur apporter. *Nous faisons,* dit saint Paul, *la fonction d'ambassadeurs pour le Christ, comme si Dieu exhortait par nous*[1]. Dès lors le maître doit se rappeler qu'il ne s'agit plus maintenant d'une leçon profane, et qu'ayant à remplir une mission sacrée, il cesse d'être un simple professeur. Qu'il prenne donc conscience de ce changement qui s'opère en lui, et que tout dans sa tenue, son regard, le ton de sa voix, avertisse les enfants que la classe est finie et qu'un exercice religieux d'une haute importance va commencer.

21. Pendant le catéchisme, le maître demeure assis sur son siège avec modestie et dignité. Sa physionomie, empreinte d'une aimable gravité, son air ouvert et agréable, inspirent à la fois le respect et la confiance. Il évite avec soin toute légèreté, toute bouffonnerie, toute posture indigne de sa fonction : jambes croisées ou allongées, mouvements brusques ou violents, contorsions du corps, haussements d'épaules, extension des bras, bruits sur le bureau, etc. Avec non moins d'attention, il surveille les mouvements de son cœur pour ne rien laisser paraître qui sente l'impatience ou la colère. Toutes ces choses, déplacées déjà dans une leçon profane, iraient ici directement à l'encontre du but qu'il doit se proposer, et détruiraient en grande partie le bien que le catéchisme est appelé à produire dans les âmes.

Parole du Catéchiste. — 22. Dans la parole du Catéchiste doivent briller ce que nous pourrions appeler des qualités morales et des qualités pédagogiques. Les premières sont le reflet des vertus et des sentiments intimes de son âme; les secondes sont le fruit d'un don naturel ou d'un talent acquis par l'exercice de l'enseignement.

---

[1] II Cor., v, 20.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE LIBRARY

23. Une foi vive, un respect souverain pour Dieu, pour les vérités de la religion et en général pour la parole divine, telle est la première qualité qui doit éclater dans le ton et la parole du maître. Les choses saintes doivent être traitées avec révérence, déclare le concile de Trente. Or, quoi de plus saint, quoi de plus vénérable que les doctrines, les sacrements, les cérémonies, les pieuses pratiques de l'Église ? Jésus-Christ lui-même est venu sur la terre pour les instituer et les proclamer; il nous oblige à les croire et à les pratiquer; et, de cette foi, de cette pratique, il fait dépendre le salut éternel ou la damnation de tous les hommes.

Le maître, plein de cette foi, pénétré de ce respect pour Dieu et pour tout ce qui touche à la religion, fait passer ces sentiments dans l'âme de ses disciples et leur rend ainsi le plus éminent des services. D'instinct, il évite dans son langage toute expression grossière ou triviale, toute comparaison basse, toute plaisanterie ou allusion peu décente. Au contraire, il parle toujours d'une manière sérieuse, quoique sans rudesse; il conserve la gravité douce et affable par laquelle il est obligé d'honorer son ministère.

Il témoigne en particulier de son respect par l'emploi fréquent des mots *saint, sacré,* et autres qualificatifs analogues, lorsqu'il parle de personnes ou de choses saintes. Il dira, par exemple, la *sainte* communion, la *sainte* hostie, l'*adorable* sacrement de l'autel, la *très sainte et très douloureuse* passion de Notre-Seigneur, la *sainte* Écriture, les *saints* noms de Jésus et de Marie, le Cœur *sacré* de Jésus, la *très sainte* Trinité, les *saints* Anges gardiens, nos *saints* patrons, les *saints* martyrs, etc. On peut difficilement imaginer le bon effet que ces petits mots produisent sur le moral et les habitudes des enfants. Mais il ne faut rien d'affecté. Que le maître les emploie comme naturellement, sans vouloir attirer l'attention des élèves sur l'usage qu'il en fait. L'impression n'en sera que plus forte[1].

24. La seconde qualité qui doit briller dans la parole du maître, c'est un ardent amour pour Dieu et un zèle brûlant pour le salut des âmes; en un mot, c'est la charité dont nous avons esquissé les principaux caractères au paragraphe précédent. Avoir dit ses qualités, c'est avoir du même coup indiqué les défauts qu'il convient d'éviter. Il n'y a donc pas lieu d'insister plus longuement.

---

[1] *The Sunday School Teacher.*

25. En parlant aux élèves, le Catéchiste se propose un triple but : les intéresser, les instruire, les toucher.

Il faut d'abord les intéresser. Sans cela on ne pourrait ni obtenir ni retenir leur attention, et tout le fruit de l'enseignement serait perdu. Mais pour intéresser les enfants, trois choses sont nécessaires : il faut que le sujet convienne à leur âge, qu'il soit présenté d'une manière attrayante et surtout que le langage soit approprié à leur puissance actuelle de compréhension.

26. L'un des meilleurs moyens d'attacher les enfants, c'est le sérieux et l'accent de vérité que le Catéchiste sait donner à son récit ou à son exposition. Il arrive souvent qu'une chose peu importante devient intéressante par le sérieux qu'y apporte l'orateur. Un prélat anglais, raconte un écrivain déjà cité, demandait un jour à un acteur : « Pourquoi l'auditoire est-il affecté plus profondément par des récitations dramatiques, qu'on sait être de pure fiction, que par les vérités les plus graves et les plus sublimes de la religion, annoncées du haut de la chaire par un ministre consacré? » L'acteur répondit fort judicieusement : « Nous déclamons la fiction comme si c'était une vérité, et vous dites la vérité comme si c'était une fiction[1]. » Le Catéchiste peut faire son profit de cette excellente remarque.

27. D'ailleurs, il doit s'efforcer d'acquérir un style correct, agréable et coulant. Il doit aussi s'appliquer à prononcer distinctement, sans précipitation ni lenteur, appuyant sur les idées principales, *disant bien,* en un mot. « Dites merveilles, remarque saint François de Sales, mais ne dites pas bien, c'est ne rien dire; dites peu et dites bien, c'est beaucoup. »

28. Ici quelques conseils ou règles plus détaillées trouveront utilement leur place.

1° Le style d'un maître, en général, et d'un Catéchiste en particulier, doit être incisif, rapide, *coupé.* N'employez que des phrases courtes, ne contenant qu'une proposition, deux au plus. Les phrases longues ou composées sont pour les enfants un labyrinthe inextricable. Ils s'y perdent. Par conséquent, peu ou point de conjonctions ou de pronoms conjonctifs.

2° Il doit être *simple.* Ce sont des idées qu'il faut, non des mots. Évitez donc les termes techniques ou scientifiques, sauf

---

[1] *The Sunday School Teacher.*

ceux qui s'imposent à vous et aux enfants, parce qu'ils se trouvent dans des textes de la sainte Écriture ou dans les réponses du catéchisme. Ayez soin, dans ce cas, de les bien expliquer.

3° Il doit être *varié :* mais cette variété est plutôt dans le tour des phrases que dans les changements de mots. Il faut mettre en relief les idées principales et pour cela ne pas craindre de répéter les *noms*. Employez peu de pronoms, mais surtout rejetez bien loin les *celui-ci, celui-là, ceux-ci, ceux-là, le premier, le dernier,* qui obligent à des efforts de mémoire et à des retours en arrière tout à fait contraires au génie de l'enfant.

Une formule importante doit se répéter en termes identiques. Il en est de même, le plus souvent, pour les récits historiques faits aux jeunes élèves.

4° Évitez les noms abstraits, préférez les adjectifs et les verbes. Ainsi au lieu de dire : « Il y a *obligation* de communier à Pâques, » dites : « Vous êtes *obligés de*... Il faut faire ceci ou cela... » De même, au lieu de dire : « La *sagesse* de Dieu est infinie, » dites plutôt : « Dieu est *infiniment sage,* » etc.

Quand il s'agit de phénomènes intérieurs, on choisit plutôt le signe ou la manifestation extérieure. Par exemple, au lieu de dire d'un enfant qu'il eut *honte,* qu'il eut la *contrition* de sa faute, dites plutôt : il *rougit,* il se *repentit,* il *pleura* [1].

Avec des enfants jeunes, on emploie de préférence le passé indéfini, qui leur est plus familier. Paul *a rougi* ou Paul est *devenu tout rouge.* Il *s'est repenti,* il *a pleuré.*

On se forme à ce style en observant les enfants dans leurs conversations ou en écoutant les maîtres dans cet art. Les mères le possèdent d'instinct, et les vieux instituteurs l'ont acquis par la pratique. On en trouve aussi d'excellents modèles dans la sainte Écriture.

Action du Catéchiste. — 29. Par ce mot, nous entendons l'influence que le maître chrétien exerce sur ses élèves, non seulement par sa parole et sa tenue, pendant le temps consacré à l'enseignement religieux, mais encore par tout l'ensemble de sa conduite dans l'école, à l'église et même en dehors. Sous ce rapport, ce n'est pas seulement à des heures déterminées qu'il est Catéchiste, c'est partout et toujours. Partout et toujours, son exemple

[1] Noser, *Katechetik.*

doit confirmer sa parole et servir de preuve et d'illustration vivante à la doctrine. Pour des enfants, surtout, l'exemple est l'argument le plus convaincant. Si la parole éclaire, c'est l'exemple qui entraîne. Les yeux des enfants sont constamment ouverts sur leur maître, et chez eux l'œil du corps voit beaucoup plus vite que l'œil de l'esprit; l'action extérieure laisse dans leurs âmes une impression plus profonde et plus durable que les paroles.

D'ailleurs, le penchant à l'imitation est inné chez l'homme et, pour l'enfant, c'est le premier et principal moyen de formation. Que le maître veille donc avec soin sur sa personne, sur ses paroles, sur sa conduite, afin d'être toujours pour ses élèves un miroir vivant de toutes les vertus. C'est l'avis que donne saint Paul à ses disciples Timothée et Tite : *Soyez l'exemple des fidèles dans vos sentiments et dans toute votre manière d'agir*[1]. — *Montrez-vous en toutes choses un modèle de bonnes œuvres, dans la pureté de la doctrine, dans l'intégrité des mœurs, dans la gravité de la conduite*[2].

30. Un point spécial mérite l'attention de l'éducateur chrétien : c'est surtout lorsqu'il prend part, en présence des enfants, à quelque exercice de religion, qu'il est pour ainsi dire exposé en spectacle à leurs yeux. Tout alors dans son maintien, dans sa physionomie, dans son regard, doit respirer le plus vif esprit de piété et manifester la plus profonde révérence à l'égard de Dieu, de l'Église, du lieu saint, de la prière, des sacrements, de toutes les choses saintes. Ce sentiment de révérence et de respect semble trop disparaître de notre société moderne, et c'est l'un de ceux que le Catéchiste doit avoir le plus à cœur d'inculquer à ses élèves (n° 23). Mais, à cet égard encore, qu'il se persuade que son exemple sera la plus efficace des prédications. La parole est nécessaire; mais, nous ne saurions trop le répéter, l'exemple est beaucoup plus puissant, d'autant plus puissant qu'il est plus souvent renouvelé.

31. Concluons ce chapitre par ces belles paroles de Mgr Dupanloup : « Avant tout, disait-il aux jeunes Catéchistes, nous devons être des apôtres, des hommes de Dieu dans toute la force du terme, des hommes livrés à la grâce, résolus à ne plus vivre pour eux-mêmes, mais uniquement pour Dieu, pour l'Église, pour les âmes, et à mourir à la peine s'il le faut, comme ces grands

---

[1] I Tim., IV, 12. — [2] Tite, II, 7.

hommes apostoliques qui renversèrent le paganisme, établirent sur ses ruines la religion du Fils de Dieu, et cimentèrent l'édifice de leur sang. Jésus-Christ le premier y a mis son sang; les Apôtres, après lui, y mirent leur sang; nous, après eux, nous devons y mettre nos sueurs et notre vie même, s'il est nécessaire. C'est à ce prix que nous réussirons [1]. »

---

[1] *L'Œuvre par excellence*, p. 46.

CHAPITRE IV

L'AUDITOIRE

SOMMAIRE

1. Les auditeurs : le prix des âmes, les auxiliaires. — 2. Division et degrés : petits enfants, préparants, persévérants. — 3. Dispositions des auditeurs : désir de s'instruire, attention, docilité, générosité. — 4. Conditions extérieures : local, tenue des élèves, solennité religieuse de l'exercice.

1. Les auditeurs.

1. Lorsqu'un orateur chrétien monte dans la chaire de vérité et qu'il aperçoit autour de lui une foule nombreuse et recueillie, remplissant les nefs d'une vaste cathédrale, le sentiment de la haute mission dont il est investi le pénètre d'une émotion bien facile à comprendre, et la vue de cet auditoire d'élite, agissant sur toutes ses facultés, les élève et les stimule, et lui fait trouver des accents de l'éloquence la plus magnifique.

Tel n'est pas le cas de l'humble Catéchiste. Ses auditeurs, ce sont des enfants. Nulle gloire humaine ne s'attache à son ministère; pour s'encourager à le remplir, ce n'est point à ce qui frappe les sens, mais à la raison et surtout à la foi qu'il faut faire appel. Or rien n'est plus propre à renouveler en lui le sentiment de sa dignité et de sa responsabilité que de considérer souvent le prix des âmes qu'il est chargé de former. Rien aussi n'est plus capable de lui inspirer confiance et courage dans l'accomplissement de ses devoirs que de penser aux auxiliaires tout-puissants qui l'assistent dans sa fonction.

2. Que sont donc les enfants? Rien moins que des images vivantes du Dieu infini, et les chefs-d'œuvre de sa puissance créatrice. Ils sont l'objet de sa tendre prédilection, ses enfants bien-aimés, appelés à régner un jour avec lui dans le ciel. Pour les sauver de la ruine éternelle qui les menaçait, Dieu n'a pas

hésité à livrer son Fils unique, qui s'est offert libéralement à la mort et a versé pour ces chères âmes jusqu'à la dernière goutte de son sang. C'est lui qui, après avoir effacé sur la croix la sentence de leur condamnation [1], les a rétablis dans tous leurs droits et leur a rendu l'héritage perdu au Paradis terrestre. Comme gage de cette parfaite réconciliation, il a répandu dans leurs cœurs son divin Esprit, Esprit d'adoption et de sanctification, par lequel, en toute vérité, ils peuvent appeler Dieu du nom si doux de Père [2].

Et si de tels prodiges nous étonnent, c'est que, dit saint Jean, *ce que nous serons n'a pas encore été manifesté* [3]. Dieu seul connaît la gloire qu'il nous réserve. Nul homme sur la terre ne peut s'en faire une idée [4]. Personne, par conséquent, n'est capable de comprendre la sublime dignité de l'âme d'un enfant. Tout ce que nous en savons, dit encore le même saint Jean, c'est que, *lorsque cette gloire sera manifestée, nous serons semblables à Dieu, parce que nous le verrons tel qu'il est* [5].

Prenez donc votre essor, ô Catéchiste, déployez vos ailes, élevez-vous au-dessus de cette atmosphère terrestre, de ces brouillards épais, qui vous empêchent d'apercevoir ces glorieuses réalités. Essayez de percer le voile du sanctuaire. Montez au ciel, contemplez Dieu; comprenez son amour : c'est la clef du mystère. *Nous avons cru*, dit saint Jean, *à l'amour que Dieu a eu pour nous* [6]. Muni de cette mesure, *de ce roseau d'or* [7], mesurez, si vous le pouvez, toute l'étendue de ses desseins miséricordieux sur ces chers enfants. *Avec tous les saints*, tâchez d'en saisir *et la largeur, et la longueur, et la hauteur, et la profondeur* [8]. Puis revenez vers eux. Sous cette enveloppe infirme et caduque, que votre œil, illuminé d'un rayon du Paradis, aperçoive déjà les richesses de gloire qui doivent éclater en eux au jour de Jésus-Christ [9]. C'est ainsi que Dieu les voit. Apprenez à les regarder de même, et vous aurez conquis l'un des plus grands secrets de la pédagogie chrétienne; vous aurez, en même temps, fait jaillir pour votre âme une source intarissable de consolations et d'encouragements.

3. Pour commencer et préparer l'union éternelle et béatifique de ces âmes avec Dieu dans le ciel, le Saint-Esprit vient en elles dès cette vie. Il les éclaire, les purifie et les sanctifie, et, par son onction divine, il les consacre comme les temples vivants de

---

[1] Col., II, 14. — [2] I Jean, III, 1. — [3] I Jean, III, 2. — [4] I Cor., II, 19. — [5] I Jean, III, 2. — [6] I Jean, V, 16. — [7] Apoc., XXI, 15. — [8] Eph., III, 18. — [9] Col., III, 4.

l'adorable Trinité. Il y demeure; il les garde, les protège, et continue à leur égard, durant tout le cours de la vie, son action éducatrice et sanctifiante. Après les avoir enrichis de ses dons et des vertus infuses, il ne cesse de les éclairer, de les diriger, de les exciter au bien par ses grâces actuelles.

Le Catéchiste est son représentant visible, son coopérateur.

Nature sensible et spirituelle tout à la fois, l'enfant a besoin de cette instruction et de cette influence extérieure. Mais l'Esprit divin, qui appelle le maître à un emploi si sublime, ne peut l'abandonner à ses propres ressources. Il est là, personnellement, dans chaque enfant, pour féconder sa parole et lui donner toute son efficacité. C'est son œuvre, plutôt que la nôtre, qui s'accomplit. Le Catéchiste peut donc se présenter à son auditoire avec une pleine confiance. C'est Dieu qui l'envoie et qui l'inspire; c'est Dieu aussi qui, dans chaque enfant, écoute sa parole et collabore avec lui.

4. Objecterait-on que parmi ces auditeurs plusieurs, peut-être, sont actuellement privés de la grâce ou même qu'ils n'ont pas la foi? — Nous répondrons : par le péché, il est vrai, l'état de grâce est perdu; le temple de Dieu est souillé; le Saint-Esprit en a été chassé. Mais si le péché n'est pas directement contre la foi, cette vertu, comme un arbre profondément enraciné, résiste à l'infernal ouragan; elle demeure pour devenir à nouveau le principe du salut. Le Saint-Esprit ne s'éloigne donc pas tout à fait de ce sanctuaire profané. Il y reste, comme caché, épiant, pour ainsi dire, l'occasion de faire produire à cette vertu de foi des fruits de pénitence qui lui permettront de restaurer ce tabernacle et d'y rentrer en triomphateur.

A l'égard des infidèles, la conduite de ce divin Esprit est la même. Il agit par ses grâces actuelles aussi longtemps que dure l'épreuve de ces âmes, c'est-à-dire jusqu'à l'heure de la mort. Ainsi le Catéchiste et le Prédicateur ne sont jamais seuls; ils peuvent et doivent compter sur le concours de ce collaborateur tout-puissant, infiniment désireux de couronner leurs efforts.

5. Dieu nous a donné d'autres auxiliaires. A chaque enfant qui naît en ce monde, il adjoint un prince de sa cour céleste pour le garder : touchant témoignage de sa divine sollicitude, pensée bien capable de relever à nos yeux la dignité de l'enfant et l'importance de notre œuvre, nouveau stimulant pour notre zèle et puissant motif d'encouragement et de confiance.

C'est aussi à ces enfants que Jésus-Christ a donné sa propre Mère, en la personne du disciple bien-aimé.

Les saints du paradis pensent à eux, s'intéressent à leur salut, intercèdent sans cesse pour eux.

« Réfléchissez donc, éducateurs, dirons-nous avec saint Jérôme, voyez quels devoirs vous impose le précieux joyau qui vous a été confié, et avec quel soin vous devez élever une âme destinée à devenir le temple de Dieu. »

2. Divisions et degrés.

6. C'est dès l'âge le plus tendre que doit commencer l'éducation religieuse de l'enfant. Déjà sur les genoux de sa mère, aussitôt que son intelligence commence à s'éveiller et son cœur à s'ouvrir, il faut que le divin soleil rayonne sur ces facultés naissantes et sanctifie leur premier épanouissement. C'était la pratique de la primitive Église, ainsi que le rapporte saint Jean Chrysostome. « Dès que les enfants parviennent à l'usage de la raison, dit-il, on leur apprend le symbole des Apôtres, les prières, les chants et les usages du service divin. » Et il ajoute : « Le retard dans la formation religieuse a pour effet que les cœurs des enfants s'endurcissent, qu'il s'élève une *génération méchante et rebelle, une génération qui ne rectifie pas son cœur, et dont le cœur n'est pas fidèle à Dieu*[1]. »

7. Nous voyons dans ces mêmes paroles quel était, à cette époque, l'objet du premier enseignement religieux : c'était la prière, les pratiques du culte divin. Et avec raison, car l'enfant, dans l'état d'innocence, a une propension naturelle à prier, pourvu qu'on le lui enseigne. La prière, fleur divine, a été implantée dans son âme au baptême par le Saint-Esprit. Il faut se garder de la laisser périr, mais, au contraire, la cultiver avec le plus grand soin dès que l'enfant peut en être capable.

Pour prier, en effet, point n'est besoin que l'intelligence soit entièrement développée ni qu'elle pénètre le sens profond des formules. L'essence de la prière ne consiste pas en un acte intellectuel. C'est une élévation de l'âme vers Dieu, une élévation du cœur, autant et plus encore que de l'esprit. Dès que l'enfant peut comprendre qu'au-dessus de nous existe un Être infiniment grand

---

[1] Ps. LXXVII, 8.

qui domine et gouverne tout, le moment est venu de tourner vers lui ses regards, de lui apprendre à le louer, à l'aimer, à l'adorer, à l'invoquer.

8. C'est donc par la prière que doit débuter l'initiation du jeune chrétien. Mais bientôt la raison commence à s'éveiller. C'est l'aurore, en attendant la splendeur du jour. Le moment est venu alors d'entreprendre une instruction plus positive. — Un premier fondement en est déjà posé par ces formules de prières que l'enfant sait et récite chaque jour. Toutes les principales vérités du dogme y sont contenues, et, dans les commandements, tous les principaux devoirs. Expliquer, commenter sobrement et pieusement ces prières, sera donc le premier moyen qu'emploiera le Catéchiste pour instruire les enfants et continuer l'éducation de leur cœur par la piété.

9. Il aura recours à d'autres moyens. A cet âge, l'enfant est curieux d'entendre des histoires. Or, par une providence admirable, il a plu à Dieu d'incorporer tous les dogmes importants de la religion dans des faits historiques dont les auteurs sacrés nous ont laissé le récit. Un choix judicieux de ces histoires et un commentaire approprié formeront un aliment convenable pour ces jeunes intelligences, qui ne peuvent saisir et goûter les vérités abstraites qu'autant qu'on a soin de les leur présenter revêtues de formes sensibles.

10. L'enfant a grandi. Il a huit ans. Déjà luit dans le lointain le jour heureux où il pourra prendre sa part au banquet divin et recevoir le sacrement des forts. De jour en jour ses facultés se dégagent des langes de la première enfance et prennent plus entière possession d'elles-mêmes. Un enseignement plus systématique peut et doit lui être donné. Tout en restant soumis pour la forme et les moyens aux règles générales de la pédagogie, l'enseignement religieux doit alors embrasser tout l'ensemble de la doctrine chrétienne, si admirablement résumée dans les catéchismes diocésains. Le dogme, la morale, le culte, seront donc exposés successivement, afin que l'enfant qui se prépare à la première communion soit parfaitement instruit de tout ce qu'il doit croire et pratiquer.

11. Ce grand acte est enfin accompli ; la première communion est faite. Époque mémorable, mais critique, dans la vie de l'enfant. La grâce a été reçue abondante : l'enfant s'était si bien pré-

paré !... Mais il est encore bien jeune. — Entouré de soins dans sa famille, à la paroisse, à l'école, il a parcouru sans trop d'accidents cette première étape de la vie. Maintenant pour lui tout va changer. Jeté peut-être prématurément au milieu d'un monde qu'il ne connaît pas, sans défiance du péril, peu expérimenté dans la lutte, au moment où ses propres passions commencent à s'éveiller, quels dangers ne va-t-il pas courir? C'est l'heure où il aurait le plus besoin d'être instruit, soutenu, encouragé. Heureux alors s'il vient prendre place au giron de l'Église, dans un catéchisme de persévérance bien dirigé, ou si, plus favorisé que la foule de ses jeunes frères, il peut, de longues années encore, continuer à fréquenter une école vraiment chrétienne. Ses maîtres ne pourront manquer de comprendre toute l'étendue des devoirs qui leur incombent. Il s'agit de compléter une instruction religieuse trop rudimentaire, de fortifier l'âme de l'adolescent contre les assauts de l'erreur, des préjugés et des passions, de l'armer pour la lutte contre lui-même et contre les ennemis du dehors. Quelle tâche! Tâche sublime mais ardue, pour laquelle, appuyés sur le secours de Dieu, nous devons mettre en œuvre tout ce qu'il nous a donné de grâce et de talent, et n'épargner aucun effort.

12. On voit, par ce rapide exposé, que l'ensemble du cours d'instruction religieuse se partage en trois périodes principales :

La première commence dès la plus tendre enfance et s'étend jusqu'à l'âge de huit à neuf ans ;

La deuxième constitue la préparation immédiate et directe à la première communion ;

La troisième se prolonge aussi loin que possible après ce grand événement.

Petits enfants, préparants, persévérants : voilà donc nos trois classes d'auditeurs.

Cette division est fondée non seulement sur l'âge des enfants et sur la grande action qui est comme le centre de toute la formation catéchistique, mais encore sur la nature même des choses, sur le développement graduel des facultés et sur les besoins moraux de ces différentes catégories d'élèves. On aura l'occasion de revenir sur cette division, car c'est elle qui doit servir de base à la distribution des matières que nous aurons à traiter dans notre troisième partie.

3. Dispositions des auditeurs.

13. Pour que l'enseignement religieux produise tous ses fruits, le travail du Catéchiste ne suffit pas : l'enfant lui-même doit se disposer par la prière et la bonne volonté à profiter d'une grâce si précieuse. Il doit en particulier apporter à la leçon du catéchisme un grand *désir de s'instruire* des vérités du salut, une *attention* pieuse et recueillie, la *docilité* de l'esprit et du cœur et enfin la *générosité* de la volonté.

Désir de s'instruire. — 14. Le désir de la science est l'un des plus nobles stimulants à l'étude. L'élève qui en est possédé est capable de tout effort. Chaque vérité nouvelle qu'il apprend devient pour lui une récompense. Mais lorsqu'il s'agit d'une vérité religieuse, cette récompense acquiert pour le présent et pour l'avenir une valeur tout exceptionnelle.

Allumez donc dans le cœur de vos enfants ce vif désir de l'instruction religieuse. Le meilleur moyen pour cela consiste à leur en inspirer une haute estime. Faites-leur apprécier la grandeur et l'importance de la doctrine sacrée, sa valeur pratique et son efficacité. C'est elle qui a formé les saints et qui, tous les jours, multiplie le nombre des élus. Elle peut produire en eux les mêmes effets. Qu'ils en demandent la grâce par des prières ferventes; car pour accroître leur estime des vérités religieuses, aucun raisonnement ne vaudra l'expérience du profit qu'ils en tireront personnellement par une vie plus pure et plus pieuse.

15. L'art du professeur est aussi pour beaucoup dans le goût que les enfants prennent à une branche quelconque d'instruction, et en particulier au catéchisme. Efforcez-vous donc de rendre cet enseignement attrayant pour l'esprit et pour le cœur. « L'enfant, disait Fénelon, se laisse prendre surtout par la variété et le plaisir. Tout doit être aimable dans les premières leçons de religion... Un enfant hait l'étude et la vertu, s'il est prévenu d'aversion pour ce dont on lui parle[1]. »

Attention. — 16. Une attention respectueuse est due à la parole de Dieu. Elle est aussi une condition indispensable pour en profiter. Cette attention doit être, de la part des enfants, *volontaire* et *affectueuse*, c'est-à-dire que l'âme doit, en quelque sorte, se porter au-devant de la doctrine par un élan spontané.

---

[1] *Éducation des filles.*

17. Mais une telle attention, surtout avec les jeunes enfants, ne peut être de longue durée, si l'enseignement lui-même ne les captive par l'intérêt qu'on sait y mettre. Avec des enfants, l'attention ne se réclame pas, elle se prend; on s'en empare. Voulez-vous donc que vos élèves soient attentifs? Ayez d'abord à leur dire quelque chose qui, pour eux, mérite d'être écouté; puis dites-le de façon à ce qu'ils sentent que cette chose est digne de leur attention. Tout est là : intérêt du sujet, intérêt dans la manière de le traiter.

Docilité. — 18. L'éducation religieuse est avant tout une œuvre d'autorité. C'est au nom de Dieu que l'Église et ses ministres parlent aux fidèles. Le plus grand nombre des vérités qu'elle enseigne sont des dogmes de foi, des mystères, que nous devons accepter et croire sans les comprendre. De là, pour les disciples, nécessité d'une docilité entière. Cette docilité est principalement un effet de la grâce, un fruit de la vertu infuse de foi. Mais, d'autre part, l'acte en est *libre* et demande, par conséquent, la participation de notre volonté.

19. Cette docilité, nous la devons non seulement aux vérités spéculatives, mais encore aux préceptes moraux. L'enfant doit donc accepter d'esprit et de cœur tout enseignement qui lui traduit, soit la doctrine, soit les commandements de Notre-Seigneur et de la sainte Église. Attitude d'âme facile et comme naturelle à ceux qui ont conservé la pureté du cœur, mais plus difficile à mesure que les jeunes gens laisseraient prédominer en eux les passions mauvaises, l'orgueil et la sensualité. Il faut alors prier et faire prier avec plus d'instance, pour rétablir dans les âmes troublées l'équilibre et la paix.

Générosité. — 20. Ce n'est pas celui qui connaît la vérité, ni même celui qui la goûte, qui sera sauvé, mais celui-là seul qui la pratique. Il faut *faire la vérité*[1], suivant le mot énergique de l'Écriture. Lorsqu'on l'écoute, il faut que ce soit toujours avec la volonté de la mettre à exécution, quelque effort ou quelque sacrifice qu'elle nous impose. Voilà ce que nos élèves, et surtout les plus grands, ne doivent pas ignorer, et voilà dans quelles dispositions ils doivent recevoir l'instruction religieuse.

21. De son côté, le Catéchiste ne négligera rien pour faire naître et pour établir solidement en eux cette rectitude de vouloir et cette générosité courageuse. Il aura soin de leur montrer sou-

[1] Eph., IV, 15.

vent l'excellence de la loi divine, et il excitera leur volonté par les motifs les plus propres à la déterminer. *Par vos préceptes*, disait David, *je deviens intelligent. C'est pourquoi je hais tous les sentiers du mensonge... Je hais l'iniquité, je l'ai en horreur; mais j'aime votre loi de toute mon âme*[1].

22. Il est dit de la Mère du Sauveur qu'elle conservait soigneusement au fond de son cœur les paroles et les actions de son divin Fils. Ainsi doit-il en être de nos jeunes disciples. Si vous avez su leur inspirer pour l'instruction religieuse l'estime qu'elle mérite, elle continuera à les occuper en dehors des exercices proprement dits. Cette divine semence germera dans leur cœur et s'y développera ; elle y produira toute une végétation de saintes pensées, de pieux désirs, de ferventes résolutions. C'est toute leur vie qui en sera sanctifiée et bénie.

Nous devons, selon saint Césaire, avoir le même respect pour la parole de Dieu que pour la très sainte Eucharistie. Saint Augustin parle dans le même sens. « La parole de Dieu, dit-il, n'est pas moins excellente que le Corps de Jésus-Christ. Aussi devons-nous apporter autant de sollicitude à conserver dans notre cœur la parole de Dieu, que nous en apportons à ne pas laisser tomber la moindre parcelle du Corps de Jésus-Christ, lorsqu'on nous le distribue. »

4. Conditions extérieures.

23. Dans ce livre nous parlons surtout du catéchisme fait à l'école, et, généralement, par chaque professeur dans sa propre classe. Il est, par conséquent, des conditions que nous sommes obligés d'accepter ; nous n'avons ni à les créer, ni à les changer. N'oublions pas toutefois que le catéchisme est un exercice religieux et faisons tout le possible pour en relever l'importance aux yeux des élèves, et pour préparer, par l'appareil extérieur, l'impression que nous voulons produire. Quelques détails pratiques auront ici leur utilité. Ils se rapportent au *local*, à la *tenue des élèves* et à la *solennité religieuse* de l'exercice.

Local. — 24. D'après des hommes de haute expérience, le local convenable pour l'enseignement religieux devrait être une chapelle spécialement aménagée pour cet usage[2]. A l'école, nous ne

---

[1] Ps. CXVIII, 104, 169. — [2] Voyez *Méthode de Saint-Sulpice*, ou Mgr Dupanloup, *l'Œuvre par excellence*.

sommes pas dans une chapelle, mais dans une classe. C'est toutefois une classe chrétienne. Le crucifix, un peu au-dessus de la chaire du professeur, domine à la place d'honneur. Autour de lui, les images ou les statues de la très sainte Vierge, de l'Ange gardien et des saints patrons. Des maximes, écrites ou peintes en gros caractères, rappellent aux enfants leurs principaux devoirs. Ce n'est donc pas en un lieu profane que les enfants se trouvent réunis. Néanmoins, au moment où le catéchisme va commencer, il faut encore en modifier l'aspect de manière à séparer nettement cet exercice des leçons qui précèdent.

25. Pour cela, quelques minutes de préparation et d'intervalle sont nécessaires. Au signal donné, les enfants serrent livres et cahiers, crayons et porteplumes. Rien ne doit rester dehors, si ce n'est le livre de cantiques pendant qu'on chante, ou le catéchisme lorsque le maître désire que les enfants l'aient en main pour le lire; par exemple, lorsqu'on prépare une leçon à étudier par cœur.

Les enfants chargés de la propreté passent rapidement, mais soigneusement, le torchon sur les tables, et chaque enfant ramasse autour de lui le papier tombé sur le sol.

Autant que possible, on ne laisse rien d'écrit sur les tableaux noirs. Ils doivent être soigneusement essuyés. Si un devoir, un croquis géographique ou un dessin ne peuvent être enlevés, on les recouvre ou bien on retourne le tableau lorsqu'il est mobile. Les cartes murales sont relevées.

Pendant le même temps, on a soin d'ouvrir les croisées et de renouveler l'air de la classe.

Toutes ces menues précautions ont leur importance et produisent un excellent effet, comme chacun peut s'en convaincre par la pratique. Inutile d'ajouter que le maître doit s'empresser le premier de débarrasser son bureau, de serrer à l'intérieur livres et papiers. Ce bureau maintenant n'est plus un pupitre de professeur, c'est une chaire de Catéchiste.

Tenue des élèves. — 26. A moins que le maître n'ait jugé à propos de leur assigner une place spéciale pour cet exercice, les élèves demeurent à celle qu'ils occupent pendant les autres leçons.

Pour bien placer les élèves, il faut tenir compte de la taille, de la capacité intellectuelle et du caractère.

Ils doivent être à égale distance les uns des autres, dans un ordre qui ouvre les rangs et facilite la surveillance. Les enfants

dissipés, babillards ou suspects sous d'autres rapports, sont distribués à côté d'élèves plus sérieux, près du maître et en pleine lumière, pour qu'ils ne puissent s'échapper sans être aperçus.

27. Pendant le catéchisme, les enfants se tiennent assis, le corps droit, dans une attitude digne et respectueuse. Si le siège est à dossier, ils s'y appuient modestement. Ils ont les yeux fixés sur le maître, les bras croisés sur la poitrine ou les mains jointes sur le bord de la table. Les pieds reposent sur le sol, presque réunis, et en ligne les uns avec les autres.

28. Le plus grand ordre et un silence religieux doivent régner pendant toute la leçon. C'est une condition indispensable de succès, tant au point de vue intellectuel qu'à celui de la formation chrétienne des enfants. En dehors d'une atmosphère de silence et de recueillement, la grâce de Dieu ne descend guère sur les âmes.

29. Pour obtenir l'ordre, c'est toujours l'autorité personnelle du maître qui est le moyen principal. On peut y ajouter les trois suivants :

1° Ne rien se permettre à soi-même ni aux élèves qui puisse le troubler, surtout si l'on se sait peu habile ou peu puissant pour le rétablir. Aucune légèreté par conséquent. Point d'éclats de rire. Un mouvement de gaité provoqué par une saillie heureuse et inattendue ranime l'intérêt, mais il ne faut pas qu'il dégénère ou dure trop longtemps.

On ne doit pas tolérer que les enfants demandent la parole bruyamment en faisant claquer les doigts, qu'ils répondent plusieurs ensemble, qu'ils suggèrent les réponses aux voisins, qu'ils *soufflent*, comme on dit, ou qu'ils répondent sans être interrogés. Lorsqu'ils désirent la parole pour répondre ou pour adresser au maître une question, ils lèvent verticalement l'avant-bras droit et l'index; le coude reste appuyé à la hauteur de la table.

2° Maintenir tous les élèves dans une participation active à la leçon. Le Catéchiste ne doit pas parler longtemps seul, mais entremêler ses explications de questions nombreuses. Interroger chaque jour tous ses élèves, ne pas toujours suivre l'ordre des bancs, s'adresser souvent à ceux qu'il voit distraits ou rêveurs [a].

3° Enfin et surtout, répétons-le, il faut intéresser. Un Caté-

[a] Voyez deuxième partie, chap. v.

chiste, plein de son sujet, s'y intéresse lui-même, et, par l'expression de son regard, le ton de sa voix, l'air de sa physionomie, le maintien de son corps, adaptés et variés suivant les circonstances, il s'empare de son auditoire, le conduit, le fascine, en fait ce qu'il veut. L'ordre s'établit et se maintient de lui-même, sans aucun effort de la part du maître ou des élèves.

Solennité religieuse de l'exercice. — 30. Elle est préparée par les précautions matérielles que nous avons indiquées (p. 48). Le moment venu, le maître et les élèves rectifient leur tenue et composent leur maintien. Un changement notable doit surtout apparaître dans la physionomie du maître, reflet des sentiments intérieurs de religion et de respect qui l'animent.

Aussitôt commence le chant du cantique. Cette pratique, malheureusement délaissée dans plusieurs écoles, est pourtant très efficace pour aider les enfants à se recueillir, pour les disposer à écouter le catéchisme avec une attention pieuse et, par suite, à tirer de l'instruction les plus grands fruits.

Le cantique repose, édifie, forme une transition heureuse entre les autres leçons et le catéchisme, et accuse le caractère nettement religieux de ce dernier exercice [a].

31. Après le cantique, un élève récite posément et distinctement la prière avant le catéchisme. Tous les autres s'y associent et répondent. Cette prière si courte est pleine d'idées; elle vaut à elle seule une instruction. Par elle le maître et les élèves s'établissent dans l'ordre surnaturel. Le Catéchiste, ministre et collaborateur de Dieu, l'appelle à son aide; les enfants se disposent à recevoir la doctrine comme venant de lui et demandent la grâce de la bien pratiquer. On ne doit jamais l'omettre, et il faut tenir à ce qu'elle soit récitée pieusement.

Il serait bon d'en commenter quelquefois le texte, s'assurant par des questions que les élèves en possèdent le sens et s'y rendent attentifs.

32. Il faut tâcher d'entretenir, pendant le catéchisme, cette impression religieuse du début. Les élèves interrogés se tiennent debout. Notre ancienne *Conduite des Écoles* voulait qu'avant de répondre ils fissent le signe de la croix d'une manière digne et respectueuse. C'est un usage qui s'est conservé dans les catéchismes de Saint-Sulpice. Il convient de le maintenir dans les

[a] Voyez plus loin, pages 61 et suivantes.

écoles où il n'est pas tombé en désuétude, et, ailleurs, de le rétablir prudemment, surtout lorsque les élèves ont à répondre un peu longuement ou qu'on interroge dans l'ordre des tables. Lorsque les questions sont brèves ou se succèdent rapidement, les élèves seraient exposés à le mal faire, ce qu'on doit éviter par-dessus tout.

33. En s'adressant aux élèves pour les interroger ou pour les avertir, s'il en était besoin, le Catéchiste emploiera toujours des formules polies et respectueuses. C'est le moyen de leur faire prendre conscience de leur propre dignité de chrétiens, d'enfants de Dieu, de temples de l'Esprit-Saint, et de leur inspirer à l'égard d'eux-mêmes la révérence et le respect, sentiments éducatifs au premier chef. — C'est aussi un puissant moyen d'obtenir pour soi-même respect et docilité; car le respect que l'on témoigne aux autres et la retenue qu'on observe à leur égard produisent chez eux un respect réciproque, comme la familiarité, au contraire, engendre le mépris.

34. Le catéchisme se termine par une courte mais fervente exhortation, après laquelle on récite pieusement la prière du soir.

CHAPITRE V

L'ÉCOLE

SOMMAIRE

Exercices principaux. — 1. Le catéchisme à l'école. Temps consacré dans l'école à l'enseignement religieux : durée, distribution, choix de l'heure. — 2. Les réflexions ou exhortations : but et moyens. — 3. La prière : son importance à l'école; règles pratiques. — 4. Les cantiques : usage dans les Écoles chrétiennes, avantages, règles pratiques.

EXERCICES PRINCIPAUX

1. Nous l'avons dit, la formation religieuse doit agir sur toutes les facultés : c'est l'âme tout entière qu'il faut christianiser. De là, variété de moyens et d'exercices. Tantôt le Catéchiste s'adresse principalement à l'intelligence pour l'éclairer, tantôt à la volonté pour l'exciter. Ou bien il exerce le disciple à la pratique des devoirs les plus importants, ou encore il lui apprend à s'ouvrir les sources de la grâce par une prière fervente et par une digne préparation aux sacrements.

Tous ces moyens ont pour base l'instruction, car chez l'homme l'intelligence est la faculté directrice; c'est elle qu'il faut éclairer avant tout. L'instruction elle-même est théorique et pratique : elle fait connaître les vérités qu'il faut croire et les devoirs qu'il faut remplir; elle fixe le but à atteindre et montre la voie qui doit y conduire.

A l'instruction se joint l'exhortation, qui cherche surtout à entraîner la volonté, puis la prière récitée ou chantée, qui dirige l'âme vers Dieu, l'unit à lui et fait descendre sa grâce, sans laquelle le travail de l'homme resterait stérile. Voilà ce que nous entendons par les exercices principaux dont nous voulons parler dans ce chapitre : l'instruction ou le *Catéchisme* proprement dit; les exhortations, connues chez nous sous les noms de *Réflexions* et d'*Examens;* le chant des *Cantiques spirituels,* et enfin la *Prière.*

2. Il convient d'y ajouter tous les autres secours qu'on peut trouver dans une école chrétienne : formation de la volonté par la pratique assidue de tous les devoirs d'écolier, discipline, émulation; atmosphère de foi et de piété; direction, conseils, correction; en un mot, toutes les ressources qu'un éducateur animé de l'esprit apostolique peut mettre au service de l'Église et des âmes pour aider à leur développement chrétien. Ces divers moyens feront l'objet du chapitre suivant.

1. Le Catéchisme.

3. Que l'enseignement religieux, le catéchisme, ait sa place dans l'école, et qu'il en soit même l'exercice principal, c'est ce que nous avons déjà montré (page 15, n° 4). On a peine à concevoir qu'une vérité aussi évidente ait pu être contestée, si ce n'est par ceux qui, adversaires déclarés de toute religion révélée, ont résolu de ravir à l'homme toute foi et toute espérance en une vie meilleure.

Écoutons encore à ce sujet l'illustre Pontife Léon XIII. Cette page magistrale était adressée par lui, le 26 juin 1878, au Cardinal Vicaire, à l'occasion d'un arrêté municipal supprimant à Rome l'enseignement religieux obligatoire dans les écoles publiques. Elle résume admirablement tout ce qui a été dit jusqu'ici.

« C'est un grand malheur que la plupart de ceux qui condamnent le catéchisme à sortir des écoles, aient oublié ou ne veuillent plus considérer ce qu'ils ont appris eux-mêmes du catéchisme lorsqu'ils étaient enfants. Autrement, il leur serait bien facile de comprendre la valeur d'un enseignement qui apprend à l'enfant qu'il est sorti des mains de Dieu, que tout ce qu'il voit est soumis à Lui, Roi et Seigneur de la création; qu'il est si grand, et d'un tel prix aux yeux de son Créateur, que le Fils éternel de Dieu n'a point dédaigné de se revêtir de sa chair pour le racheter; que son front est baigné, dans le baptême, du sang de l'Homme-Dieu; que sa vie éternelle s'alimente de la chair de l'Agneau divin; que le Saint-Esprit demeurant en lui, comme en un temple vivant, lui communique une vie et une vertu toute divine. Ils comprendraient que cet enseignement équivaut à donner à la jeunesse l'impulsion la plus efficace pour garder soigneusement la qualité glorieuse d'enfants de Dieu, et pour l'honorer par une conduite vertueuse. Ils comprendraient aussi qu'il est permis d'attendre de grandes choses d'un enfant qui apprend, à l'école du catéchisme, qu'il est appelé à un but très élevé, tel

que la vision et l'amour de Dieu; qui s'instruit à veiller sans relâche sur lui-même, et se trouve soutenu par les secours de toute nature dans la guerre que lui font des ennemis implacables: que l'on exerce à la soumission et à l'obéissance, en lui apprenant à vénérer dans ses parents l'image du Père qui est dans les cieux, et dans le prince l'autorité qui vient de Dieu et qui puise en Dieu sa raison d'être et sa majesté; qui est conduit à respecter dans ses frères la divine ressemblance qui resplendit sur son propre front, et à reconnaître sous les haillons du pauvre le Rédempteur lui-même; qui est soustrait de bonne heure aux angoisses du doute et de l'incertitude par un bienfait de la doctrine catholique, doctrine qui porte les titres de son infaillibilité et de son authenticité gravés dans son origine divine, dans le fait prodigieux de son établissement sur la terre et dans l'abondance des fruits très doux et très salutaires qu'elle produit. Enfin ils comprendraient que la morale catholique, fortifiée par la crainte du châtiment et par l'espérance certaine des plus hautes récompenses, ne court pas le sort de cette morale civile qu'on voudrait lui substituer, ou ils n'auraient jamais pris la funeste résolution de priver la génération présente de tant et de si précieux avantages en bannissant des écoles l'enseignement du catéchisme. »

Temps consacré dans l'école à l'enseignement religieux.

4. Nous avons à examiner ici trois questions :

1° Combien de temps convient-il d'affecter à l'enseignement religieux?

2° Comment ce temps doit-il être distribué?

3° Quelle heure faut-il choisir pour le catéchisme?

I. Durée. — 5. Sur ce point, les opinions varient; les auteurs les moins exigeants ne descendent pas au-dessous de deux heures par semaine, tandis que d'autres réclament jusqu'à une heure par jour. Pour les catéchismes des paroisses, un minimum a été fixé par l'Église et rappelé dernièrement par le souverain Pontife dans son Encyclique *Acerbo nimis*.

Dans nos écoles, le temps de l'instruction religieuse est fixé par la Règle et la Bulle d'approbation. Nous devons faire le catéchisme une demi-heure les jours de classe, une heure les veilles de congé, une heure et demie les dimanches et fêtes d'obligation. C'est un total de quatre heures et demie par semaine. Dans ce total n'est pas compris le temps que les enfants emploient à

étudier par cœur le catéchisme ou l'évangile, ni celui des simples récitations, non plus que le temps affecté à l'enseignement de l'Histoire sainte dans les classes où cet enseignement est distinct de celui du catéchisme. Si l'on y ajoute les Réflexions du matin et du soir, qui font partie de notre système d'instruction et d'éducation religieuse, on verra qu'en moyenne nous consacrons plus d'une heure par jour à cette branche la plus importante de notre enseignement. C'est donc une large mesure.

6. Mais il appartient au maître de lui donner toute sa valeur, par l'excellence de sa méthode et par le soin religieux qu'il met à en bien employer tous les instants. Que l'on commence toujours le catéchisme exactement à l'heure, et que jamais on ne sacrifie à une exigence quelconque une seule minute du temps qui doit lui être attribué. Cette fidélité est d'une grande édification pour les enfants. Elle en dit plus sur les sentiments du maître que de longues exhortations. Si le temps du catéchisme est sacré pour lui, il le sera aussi, et doublement, pour les élèves.

II. Distribution. — 7. Le catéchisme, à l'école, doit se faire tous les jours; c'est l'opinion de notre saint Fondateur, qui en a fait une règle. C'était aussi le sentiment du savant et pieux Overberg :

« Pour obtenir un bon résultat d'un enseignement quelconque, il est nécessaire de ne prendre à la fois qu'une petite quantité de matière. Cela est surtout vrai lorsque cette matière est par elle-même difficile et abstraite, comme le catéchisme. L'esprit de l'enfant n'est pas capable d'une longue application sur un même objet. Dès que la fatigue se fait sentir, le goût se perd, et avec le goût l'un des fruits principaux de l'instruction. »

Les enfants attachent aussi beaucoup plus d'importance à une leçon qui revient tous les jours que si elle n'arrivait qu'à des intervalles éloignés. Et par ce moyen on entretient leur esprit dans la pensée des choses religieuses; le catéchisme est pour eux le pain quotidien, une alimentation régulière et substantielle.

8. Cette distribution du temps par demi-heures les jours ordinaires oblige à se limiter pour la matière. C'est un avantage, en général; mais parfois cela peut aussi occasionner une certaine gêne. Rien n'empêche alors le professeur de réserver, pour les jours où la leçon est plus longue, les sujets qui demanderaient à être traités avec plus d'ampleur. Ces cas, du reste, sont d'assez rares exceptions.

III. Heure du catéchisme. — 9. Si un règlement officiel fixe l'heure où doit se faire le catéchisme, il faut se conformer à ce qui est marqué. Mais comme la question a par elle-même un intérêt particulier, il ne sera pas inutile de l'étudier ici. Supposant donc que le choix reste libre, quel moment faut-il préférer pour le catéchisme? le matin ou le soir, le commencement ou la fin de la classe?

10. Pendant plus d'un siècle, dans notre Institut, l'usage s'est conservé de faire la réflexion et la prière à la fin de la classe du matin[a], et le catéchisme le soir à la fin de l'école[1]. Mais depuis un certain nombre d'années, dans quelques établissements, on a préféré placer le catéchisme au commencement de la classe du matin. Voici les raisons alléguées en faveur de cette innovation :

1° Le maître est mieux disposé le matin; il n'est pas encore fatigué par le travail de la classe, et l'heure de la préparation du catéchisme est moins éloignée.

2° Il paraît montrer plus d'estime pour l'enseignement religieux en lui donnant la première place.

3° Les élèves aussi sont mieux disposés; leur esprit n'est pas fatigué, et rien n'est encore survenu, réprimande, punition, etc., qui ait produit sur eux quelque impression fâcheuse.

11. A première vue, ces avantages paraissent en effet considérables; mais si l'on y réfléchit, il semblera d'autant plus surprenant qu'ils aient pu échapper à un esprit aussi perspicace que celui de saint Jean-Baptiste de la Salle. Si le saint Fondateur s'est déterminé pour la pratique contraire, il a dû avoir, sans doute, des motifs qui, à ses yeux, contrebalançaient de beaucoup ces avantages supposés. Quels pouvaient être ces motifs? C'est ce que nous allons examiner.

1° Au commencement de la classe, l'enfant est préoccupé des leçons qu'il vient d'apprendre. Tant qu'il ne les a pas récitées, c'est un fardeau qui lui pèse. Elles reviennent à sa pensée, il les repasse malgré lui. Admettons toutefois que, la récitation étant faite, il n'en soit pas distrait pendant le catéchisme. Il écoute attentivement l'instruction; mais aussitôt après, le voilà plongé dans des idées d'un ordre tout différent qui absorbent toutes ses facultés. Si la vérité demeure dans son esprit, l'impression qu'elle a faite sur son cœur s'efface rapidement. La bonne

---

[a] On commençait l'école par l'audition de la sainte messe et une courte prière.

[1] *Conduite des Écoles*, éditions de 1720 et de 1819.

semence, emportée par les oiseaux du ciel, est perdue en grande partie.

Il en est autrement si le catéchisme se fait à la fin de l'école. Tout le reste du jour l'enfant est livré à ses propres réflexions. En se rendant à la maison, en vaquant à ses occupations domestiques, en faisant les commissions de ses parents, ce sont les dernières impressions de l'école et non les premières qui lui reviennent et qui alimentent sa vie intellectuelle et morale.

2° Nous venons de dire *sa vie morale*. En effet, tandis que l'enfant est à l'école, il reste sous l'égide protectrice de son maître. Des prières courtes, mais fréquentes, le souvenir souvent rappelé de la sainte présence de Dieu, écartent de lui presque tout péril de péché. Mais à l'instant où il quitte la classe, commence pour lui une vie plus personnelle. Il doit agir par lui-même. Il pourra se trouver exposé à de réels dangers. C'est le moment de mettre en pratique les enseignements reçus. Il importe donc que l'enfant sorte de l'école muni de toutes ses armes, emportant avec lui une abondante provision de bonnes pensées qui le préservent et le fortifient.

Il y a plus. Si le Catéchiste a su donner à son instruction le cachet vraiment religieux qui lui convient, en s'aidant des accessoires qui doivent en favoriser le succès : prières, cantiques, traits historiques bien choisis, l'enfant rentre dans sa famille l'âme pénétrée d'une suave onction; il reste longtemps sous le charme de l'impression qu'il a ressentie. En marchant, en travaillant, il fredonne l'air du cantique aimé, il en redit les paroles; il pense, il médite presque à son insu la vérité qui l'a frappé; son esprit demeure élevé, appliqué à des objets nobles et saints. Si une tentation survient, elle est vite repoussée; en un mot, la vie entière de l'écolier hors de classe est animée, vivifiée, comme informée par la doctrine religieuse, qui vient de faire le couronnement de sa journée.

3° Il ne reste pas seul à en profiter. La joie qu'il éprouve, vrai charme sanctifiant, devient communicative. L'enfant chrétien se fait apôtre. Cette vérité qu'il a entendue va devenir le sujet des entretiens de la famille. C'est un bonheur pour les parents de faire répéter à leurs enfants ce qu'ils ont appris à l'école. Si le catéchisme est la dernière leçon, c'est lui qui reviendra le plus facilement à la mémoire. On racontera les traits édifiants; on redira les pensées les plus saillantes, les conseils pratiques. Ces heureux effets ne se produiraient pas au même degré si le catéchisme avait eu lieu le matin.

4° Enfin, placé le soir, à la clôture des exercices de l'école, le catéchisme occupe aussi une place prédominante. En effet, il y a deux manières de marquer la supériorité : la gradation est descendante ou ascendante. Un supérieur peut marcher le premier ou le dernier. Un général se met à la tête de son armée; à l'église, au contraire, c'est le prêtre ou le pontife qui vient le dernier.

12. Contre cet arrangement, une seule objection semble sérieuse : c'est la fatigue des élèves, et surtout celle du maître, à la suite d'une longue journée de classe, souvent pénible. Cette difficulté est réelle, on ne peut le nier. Mais il est un moyen d'y parer en grande partie, c'est de faire précéder immédiatement le catéchisme d'un exercice tranquille, reposant pour le maître et les élèves : écriture, dessin, copie d'un devoir, etc. Le calme, le silence d'une telle leçon sera même un excellent moyen pour recueillir les élèves, et les disposer à un plus grand effort d'attention pendant l'enseignement religieux qui doit suivre.

2. Les Réflexions ou Exhortations.

13. Sans négliger la formation du cœur et de la volonté, le catéchisme a pour but immédiat et principal de répandre la lumière dans l'esprit, d'aviver et de fortifier la foi, de rendre claires les notions relatives au dogme et à la morale chrétienne. Dans l'exhortation, au contraire, c'est principalement la volonté que l'on cherche à mouvoir. Partant des vérités connues que l'on présente à nouveau et plus brièvement à l'esprit, on en déduit des principes de direction, on propose des motifs qui engagent l'enfant à les accepter, et l'on s'efforce d'exciter sa volonté pour la porter à la pratique effective du bien.

14. Le but de l'exhortation est double. Il faut : 1° inspirer aux enfants la crainte et l'amour de Dieu, et 2° former leur conscience.

Pour répondre au premier objet, le livre des *Exercices* donne, pour les Réflexions du matin, une série de sujets se rapportant aux grandes vérités de la religion : la fin de l'homme, le salut, la mort, nos devoirs envers Dieu, envers l'Église, envers le prochain et envers nous-mêmes.

Le soir, il indique des sujets d'examen sur ces mêmes devoirs ou sur les défauts principaux dans lesquels les enfants sont

exposés à tomber. C'est l'occasion de leur donner une direction très pratique et de former leur conscience.

15. La loi morale est gravée dans le cœur de l'homme, l'enfant la porte en lui-même, et, parmi ses divers instincts, il ne tarde pas à distinguer ceux qu'il doit combattre et ceux qu'il doit développer. C'est le rôle du maître de l'aider dans ce travail. Habituez donc l'enfant à se recueillir pour lire au fond de son cœur, et pour entendre la voix intérieure de la conscience. Apprenez-lui à discerner les mouvements de son âme, et à s'arrêter aux impressions qu'il éprouve. « Que fais-tu maintenant? — A quoi penses-tu? — Pour quel motif agis-tu? — Pourquoi es-tu troublé? — D'où vient cette joie? ce déplaisir, cette tristesse? — Cette action est-elle bonne, ou mauvaise? — Me suis-je proposé de bons motifs? — Ne pourrais-je en prendre de meilleurs? — Mon application est-elle suffisante?... » Voilà les questions qu'on peut suggérer comme le moyen de sonder son cœur pour mieux discerner les défauts à corriger et les qualités ou les vertus à perfectionner.

16. Nous devons agir sur la volonté, mais pour la fortifier, non pour la supprimer en lui substituant la nôtre. Ne perdons pas de vue la vocation de l'enfant. Il est destiné à devenir un homme, et, comme tel, à être un jour son propre maître, peut-être aussi le supérieur de beaucoup d'autres. Il convient donc de l'accoutumer par degrés à prendre lui-même l'initiative de ses actes. Il faut que, dans l'accomplissement des devoirs moraux, il soit mû par des motifs librement choisis et acceptés, plutôt qu'entraîné ou forcé par une pression étrangère. C'est sur son propre effort, secondé par la grâce divine, qu'il doit s'appuyer. Qu'il s'agisse d'acquérir la science ou la vertu, aucun progrès sérieux ne peut se faire sans nous, sans l'effort énergique et constant de notre propre volonté.

17. Tel est le but de l'exhortation et le moyen de l'atteindre. Quant à la forme, la parole du maître doit être vive, animée, chaleureuse, mais douce et affectueuse, variée quant à l'expression et adaptée aux sujets qu'il traite.

« Assaut des âmes, dit Mgr Dupanloup, vive attaque des cœurs, l'exhortation doit toucher, frapper, émouvoir profondément, tendre à convertir, à arracher au vice, à exciter au bien, et pour cela laisser tour à tour dans les consciences des impressions douces et fortes, consolantes ou terribles. Du reste, les motifs

de se convertir doivent être courts, évidents, frappants, et exprimés d'une manière vive et saisissante. »

18. En parlant des défauts des enfants, évitez les allusions trop directes, à moins qu'il ne s'agisse de faits connus de tous. Lorsqu'ils ont déjà été l'objet d'une réprimande ou d'une correction, n'y revenez jamais, et abstenez-vous absolument de les rappeler. On ne corrige pas un enfant de ses défauts en les lui jetant perpétuellement à la face; ce serait bien plutôt le moyen de le conduire au découragement ou au désespoir, et par là de perdre toute chance d'amendement. Ce n'est pas non plus par des invectives ou des reproches amers, ou par des airs de mépris, que vous corrigerez les enfants. Représentez-leur la peine qu'ils font à Dieu et à leurs parents, le tort qu'ils se causent à eux-mêmes. Qu'ils voient dans vos yeux, et qu'ils entendent par le ton de vos paroles que c'est votre cœur qui parle, que c'est la charité qui anime votre zèle, que c'est leur bien que vous cherchez, et qu'il n'y a en vous ni amertume ni ressentiment, ni même aucun souvenir des peines personnelles qu'ils pourraient vous avoir causées.

19. Puisque l'exhortation revient régulièrement matin et soir, il importe d'avoir un plan tracé à l'avance et de le suivre. Dans les écoles chrétiennes des Frères, c'est le programme du livre des *Exercices* qui est le meilleur fil conducteur. Cela n'empêche pas le Catéchiste de choisir parfois un autre sujet, à l'occasion d'une fête, d'un mois de dévotion, etc. Mais il fera bien de ne pas trop multiplier ces écarts, et de maintenir toujours quelque point de liaison entre la réflexion du matin et l'examen du soir. Et comme chaque mois les mêmes sujets reviennent à leur tour, il sera bon de préparer par écrit, sur chaque article, des projets variés, présentant la vérité sous un aspect nouveau pour maintenir l'intérêt.

3. La Prière.

20. La prière est l'un des objets les plus importants sur lesquels nous aurons à revenir dans la suite de cet ouvrage. Elle constitue un élément essentiel de la vie chrétienne. Pour le moment, nous l'envisageons, au point de vue scolaire, comme l'un des principaux moyens, dans l'école, d'atteindre le but de l'instruction religieuse.

21. Tout d'abord, la prière est une mise en pratique immédiate de l'instruction. Nous venons, par l'instruction, d'apprendre à l'enfant à connaître Dieu; par la prière, nous le mettons aussitôt en contact avec lui. Dans l'instruction, nous disons à l'enfant qu'il faut aimer Dieu et le servir; dans la prière, nous lui faisons produire des actes d'amour, d'adoration et de louange; nous lui mettons sur les lèvres les formules des plus saintes résolutions. Elles pénètrent par cette voie dans le cœur et la volonté, et, une fois acceptées et mises en pratique, elles constituent le véritable culte, le véritable service de Dieu.

De plus, la prière, et surtout la prière des enfants, est le grand moyen d'attirer les bénédictions divines sur l'œuvre entreprise. N'oublions jamais que l'éducation chrétienne de la jeunesse est avant tout une œuvre surnaturelle, pour laquelle l'assistance continuelle de la grâce est indispensable. *Sans moi, vous ne pouvez rien faire,* dit Notre-Seigneur[1]. Mais avec lui, nous pouvons tout. Prions donc et faisons prier. Formons nos élèves à cet art divin qui sera pour eux la source de tous les biens dans le temps et dans l'éternité.

Enfin, la prière à l'école exerce la plus heureuse influence sur le maître et sur les élèves. Elle transforme la classe en un asile béni, en une sorte de sanctuaire où Dieu occupe la première place, où les Anges habitent avec nous, où les Saints du ciel portent leurs regards bienveillants sur leurs petits frères de la terre, pour être témoins de leurs efforts et les bénir. — La prière calme les enfants, les rappelle au sentiment de leur dignité et de leur devoir, adoucit leurs peines, leur rend facile tout travail, leur fait éviter un grand nombre de fautes, et par conséquent épargne aussi au maître la nécessité toujours pénible de reprendre, de menacer ou de punir.

22. A défaut de la famille qui, trop souvent, néglige ce devoir, c'est à l'école surtout que l'enfant doit être formé à la prière. Il faut viser à la fois l'extérieur et l'intérieur, le corps et l'âme de la prière.

23. L'extérieur d'abord. Il faut faire apprendre aux enfants les formules ordinaires, les faire réciter posément et distinctement, corriger les défauts de prononciation, et bien marquer le sens par les pauses.

---

[1] S. Jean, xv, 5.

On doit prendre, pour les prières communes, un ton de voix modéré, ni trop haut, ni trop bas, et garder la même note, ou réciter, comme on dit, *recto tono*. Il faut absolument proscrire ces sortes de cantilènes bizarres, qu'on trouve encore dans certaines écoles, qui offensent l'oreille et sont même contraires au sens des paroles, qu'elles dénaturent en faisant porter l'accent à tort et à travers sur des mots ou des syllabes qui ne doivent pas l'avoir.

24. Pendant la prière, la tenue des enfants doit toujours être digne et respectueuse. Pour les longues prières, ils sont à genoux ou debout, les mains jointes ou les bras croisés sur la poitrine, les yeux baissés ou fixés sur le crucifix. Pour les petites prières, ils restent assis; mais tout travail et tout mouvement doit cesser avant de les commencer. Chacun se recueille et prend une attitude correcte et respectueuse. Ces détails sont de la plus haute importance. Un maître chrétien ne tolérera jamais la moindre irrévérence ni la moindre légèreté pendant un acte aussi solennel que la prière. Le soin qu'on apporte aux petites prières, en particulier, est un moyen des plus efficaces pour inspirer aux élèves l'esprit de religion et de piété.

25. On doit choisir pour *récitateur* un enfant sage et de voix agréable. Il est bon qu'il apprenne les prières par cœur. Le maître veille à ce qu'il les dise posément et distinctement. On peut le remplacer de temps en temps, pour former de la même manière d'autres élèves. Il convient de relever cet emploi en y attachant quelque privilège.

26. La prière est un devoir personnel. Il ne suffit donc pas que l'ensemble de la classe la récite convenablement. Le maître doit s'assurer par un examen minutieux que chaque enfant possède parfaitement les formules principales. Cet examen doit être renouvelé de temps à autre, car les enfants sont sujets à oublier ou à déformer certaines parties des prières, dont ils ne saisissent pas bien le sens ou auxquelles ils font peu de réflexion.

27. L'application extérieure à la prière est une première condition pour la bien faire. C'est une condition indispensable. Elle aide l'âme à se recueillir. Elle est un hommage à la souveraine Majesté de Dieu, et, par conséquent, chez le maître comme chez les élèves, cette application extérieure doit être le premier effet, comme elle est aussi le signe, de la religion intérieure qui les anime. Là où cette religion intérieure est vive, le respect exté-

rieur se produit naturellement et sans effort. Mais quand elle est absente ou trop faible, ce respect extérieur, bien que nécessaire, est plus difficile à obtenir; et en tout cas, s'il était seul, il serait de peu de valeur devant Dieu. Nos enfants mériteraient alors ce reproche de l'Écriture : *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi*[1]. Que le maître chrétien s'efforce donc de procurer à ses élèves la dévotion intérieure en même temps que le respect extérieur; qu'il leur apprenne à prier non seulement avec les lèvres, mais encore avec l'esprit et le cœur.

28. Pour obtenir ce résultat, le premier moyen est d'habituer les enfants à se rappeler vivement, au commencement de chaque prière, le souvenir de la sainte présence de Dieu. « Dieu est ici, mes chers enfants, il vous voit et vous entend. Mais il n'écoute pas seulement vos paroles; son regard pénètre au fond de votre âme, et c'est à la voix de votre cœur qu'il fait surtout attention. Pensez donc aussi à lui pendant que vous lui parlez, et demandez-lui tout d'abord la grâce de le prier comme il faut. »

29. Un autre moyen consiste à expliquer de temps en temps une prière, faisant remarquer aux enfants les différents actes qui la composent : foi, adoration, amour, résolution, etc.; attirant leur attention sur le mérite de chacun de ces actes, et sur les grâces qu'ils peuvent leur obtenir, et les invitant à prononcer les pieuses formules du fond de leur cœur, avec toute leur âme. « Si la prière était bien faite, dit Mgr Dupanloup, les enfants s'instruiraient par les saintes vérités dont les prières sont remplies; ils seraient touchés des pieux sentiments qui y sont exprimés; leur cœur suivrait l'oreille et la langue; ils entreraient dans l'esprit de la prière, et la prière elle-même les pénétrerait. »

30. Pénétrer les enfants de l'esprit de prière, voilà bien, en effet, le but auquel il faut tendre; car, dans la vie chrétienne, la prière ne doit pas être un acte isolé. La prière est la lumière du cœur et la respiration de l'âme. Sans elle, tout se flétrit et meurt; avec elle, tout s'anime, se développe et s'épanouit. « Priez, priez sans cesse, » dit Notre-Seigneur[2]. *Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite*[3]. C'est parce qu'il était convaincu de la nécessité de la prière et rempli de l'esprit de Notre-Seigneur, que le saint Fondateur des Écoles chrétiennes

[1] S. Matth., xv, 8; Is., xxix, 13. — [2] S. Luc, xviii, 1. — [3] S. Jean, xvi, 24.

établit parmi les enfants l'usage de la prière fréquente et même continuelle. A toutes les heures, une invocation à la très sainte Vierge, la direction de l'intention et un acte de foi sur l'une des vérités les plus importantes de notre salut; aux demi-heures, le souvenir de la sainte présence de Dieu. Ces petites pratiques, fidèlement et pieusement observées, sont très propres à former et à entretenir dans les enfants cet esprit de prière, le plus riche trésor que nous puissions leur procurer; car, dit le cardinal Antoniano, « la prière est la clef qui ouvre le ciel, la chaîne d'or qui nous rattache à Dieu, un messager fidèle et un puissant intercesseur qui porte nos demandes à Dieu, et nous obtient de lui le pardon de nos péchés et toutes les autres grâces dont nous avons besoin. »

4. Les Cantiques.

31. « Après le divin sacrifice et les sacrements, dit Mgr Dupanloup, deux choses sont tout dans la religion et dans le culte public, la parole de Dieu et le chant sacré : l'une soutient, anime, fortifie l'autre. Par l'une Dieu fait entendre sa voix à son peuple, par l'autre le peuple élève sa voix jusqu'à Dieu [1]. »

32. Il est de règle, dans les Écoles chrétiennes, de chanter quelques couplets de cantique :

1° Au commencement du catéchisme, à titre d'invocation;

2° Au milieu du catéchisme des veilles de congé et de ceux des dimanches et fêtes;

3° Tous les jours après la prière du soir, avant la sortie de l'école;

4° Au moment de la réunion, les dimanches et fêtes. C'est alors surtout que l'on apprend des cantiques nouveaux [2].

Dans les pensionnats et dans les écoles où les enfants sont conduits à la messe les jours de semaine, il est bon de varier la manière d'assister au saint sacrifice, et, dans ce but, de faire alterner quelquefois les prières avec le chant des cantiques.

33. Nous avons dit (p. 50) l'utilité du cantique au commencement du catéchisme; les avantages que nous avons signalés ne sont pas les seuls. En effet, dans les cantiques on trouve à la fois l'*instruction*, l'*exhortation* et la *prière*. *Instruisez-vous*, dit

---

[1] *L'Œuvre par excellence*, p. 178. — [2] *Conduite des écoles*, p. 133.

l'apôtre saint Paul, *et avertissez-vous les uns les autres en toute sagesse, par des psaumes, par des hymnes, par des cantiques spirituels*[1].

Dans les cantiques on trouve l'*instruction :* toutes les vérités de la foi et les grands préceptes de la morale y sont exprimés. On y trouve l'*exhortation :* les plus pressants motifs de fuir le vice et de pratiquer la vertu nous y sont présentés, et souvent sous une forme très pathétique. Enfin on y trouve surtout la *prière :* les cantiques sont principalement une prière chantée. Ils font produire à l'heure même toutes sortes d'actes religieux. Et quel charme, quelle énergie, le rythme, la poésie, la musique n'ajoutent-ils pas à l'expression ! L'âme embaumée de ces parfums les conserve longtemps. Un cantique bien chanté produit sur les enfants une impression profonde. S'ils le savent par cœur, c'est un trésor que leur mémoire gardera; c'est, dit un auteur allemand, « un capital qui produira surtout ses intérêts alors que beaucoup d'autres capitaux auront perdu toute valeur. »

34. Voici maintenant quelques règles pratiques :

I. Il faut donner aux enfants l'intelligence des cantiques, leur en faire sentir la beauté, la force, l'onction. Mais l'explication doit s'adresser plus au cœur qu'à l'esprit. Le cantique est un chant, c'est-à-dire une œuvre de sentiment plutôt que de logique. N'y cherchez donc point de minutieux détails de doctrine. Visez à l'effet d'ensemble, tâchez de retrouver le plan qu'a suivi l'auteur, et mettez bien en relief l'idée ou le sentiment exprimé dans chaque couplet. Soyez bref. A l'aide de questions, faites redire vos explications pour obliger l'élève à bien saisir le texte et à relier les pensées.

II. Choisissez autant que possible un cantique ayant quelque rapport avec le sujet du catéchisme. Pourtant il faut éviter une trop grande variété. Un nombre restreint de cantiques bien choisis, que l'on sait parfaitement, sont d'un plus grand prix pour le présent et pour l'avenir qu'un nombre plus considérable que l'on ne ferait qu'effleurer. Trois ou quatre couplets chaque fois sont suffisants. Mais il faut s'arranger de manière qu'à la longue les cantiques soient sus par cœur et d'un bout à l'autre. C'est seulement alors qu'ils deviennent pour les enfants une propriété agréable et utile. Ils les répètent volontiers en leur parti-

[1] Col. III, 16.

culier ou dans la famille, ce qui n'aurait pas lieu si, de chacun, ils n'avaient retenu que le refrain et un ou deux couplets.

III. On doit chanter à demi-voix, sans crier, ni trop vite ni trop lentement. La rapidité dénature la musique au point de rendre parfois le texte ridicule. Une lenteur exagérée est intolérable aux enfants. Pour eux, un mouvement légèrement accéléré est toujours plus facile.

IV. Pour apprendre des cantiques aux enfants, le meilleur moyen est de les chanter soi-même devant eux et de les leur faire répéter; ou, si la classe est nombreuse, de les enseigner d'abord à un chœur restreint d'enfants mieux doués. Les autres écoutent et répètent. Il faut dire de suite les paroles, et avec l'expression convenable. La musique sans expression n'a aucun sens; c'est un corps sans âme. Les airs des cantiques doivent être simples et agréables, faciles à retenir, sans recherche d'effets artificiels. S'ils remplissent ces conditions, point n'est besoin de solfier. Lorsqu'on solfie d'abord un air de cantique, c'est le nom des notes qui se fixe le plus fortement dans l'esprit, et non pas les paroles. L'effet moral est manqué.

CHAPITRE VI

L'ÉCOLE (SUITE)

SOMMAIRE

Moyens auxiliaires. — 1. Rôle de l'enseignement profane : valeur intrinsèque et relative, appât, véhicule. — 2. Le milieu chrétien : abri nécessaire, occasion de formation chrétienne. — 3. La discipline : caractère, effets et moyens. — 4. L'émulation : utilité, moyens.

MOYENS AUXILIAIRES

1. On vient d'exposer les principaux exercices religieux qui, dans l'école, ont directement pour but l'instruction et la formation chrétiennes de la jeunesse. Répartis, comme ils le sont, sur tous les jours de la semaine et à toutes les heures du jour, ils impriment à l'école ce caractère de famille chrétienne, nous pourrions dire de noviciat chrétien, que les ennemis de l'Église s'acharnent à lui ravir.

Par ce tableau, on peut voir aussi quelle différence radicale existe entre l'ÉCOLE CHRÉTIENNE, telle que l'a conçue et organisée saint Jean-Baptiste de la Salle, et ces classes neutres d'où la prière est bannie, et où le catéchisme, quand il y est toléré, se trouve relégué en dehors des heures d'enseignement. Nous ne voulons rien dire de cet autre système abominable où l'on affecte d'ignorer Dieu, quand on ne le blasphème pas directement. Comme si l'ignorance volontaire n'était pas déjà un outrage sanglant à tous ses droits, en même temps qu'au sens commun de l'humanité!...

On parlera dans le présent chapitre de quelques moyens secondaires que l'école chrétienne peut employer pour aider l'enseignement religieux et en assurer les fruits.

1. Rôle de l'enseignement profane.

2. Si l'enseignement religieux est un facteur considérable, même pour le développement purement naturel de nos facultés,

(page 8), on ne peut nier le rôle important que joue aussi, dans cet ordre, l'enseignement des sciences humaines. Ces sciences ont de plus et par elles-mêmes une valeur incontestable ; elles ornent l'esprit de notions utiles qui pourront devenir pour l'enfant une ressource précieuse au point de vue de son avenir terrestre. Sans aucun doute, le rôle en ce monde est grand de ceux qui s'emploient à faire épanouir chez l'enfant les facultés dont le Créateur a doué l'âme humaine. Si l'aumône du pain matériel est un devoir, si un verre d'eau froide donné au nom du Seigneur ne doit pas rester sans récompense[1], combien plus grande ne sera pas la charité, et combien plus brillante la récompense de celui qui, avec un dévouement infatigable, s'applique à procurer aux enfants le pain de l'esprit, à leur distribuer la lumière qui fait grandir l'intelligence, et qui, du même coup, leur met en main l'outil précieux qui leur permettra de gagner aussi, pendant de longues années, le pain matériel, pour eux et pour leur famille !

3. A l'école chrétienne, ce développement des facultés, résultat de l'instruction profane, devient une excellente préparation à l'enseignement religieux. L'esprit des enfants plus ouvert, leur mémoire plus exercée, leur jugement mieux formé, voilà autant d'avances que l'éducateur chrétien saura mettre à profit pour son œuvre capitale. Le champ de l'âme est élargi, le sol est mieux préparé. Le Catéchiste peut y jeter maintenant la semence de la divine parole avec l'espoir de lui voir produire des fruits abondants.

4. D'ailleurs, dans une foule de cas, l'enseignement profane bien donné est la condition indispensable sans laquelle l'enseignement religieux ne serait pas même possible. En effet, de nos jours surtout, bien des parents n'apprécient guère que les avantages d'ordre temporel qui doivent résulter, pour leurs enfants, de leurs années d'école. Dans leur estime, les avantages spirituels disparaissent ou passent au second plan. L'éducateur religieux voit, lui, et plus haut et plus loin ; mais il est obligé de tenir compte des conditions dans lesquelles s'exerce son apostolat. Il faut qu'il attire à lui les élèves qu'il veut sauver, et pour cela, qu'il s'applique à donner à l'ensemble de son enseignement l'éclat et les autres qualités propres à frapper et à séduire

[1] S. Matth., x, 42.

aussi bien les parents que les enfants. Dans sa pensée, l'enseignement profane devient l'appât, l'amorce que, *pêcheur d'âmes*[1], il est obligé de leur jeter pour les amener dans ses filets.

5. Amorce ou appât intellectuel, la science profane peut encore devenir comme une sorte de *véhicule* pour la vérité chrétienne. Le médecin n'a garde de donner au patient un remède dans toute son amertume. Il le dissimule dans un sirop qu'on a soin de préparer selon le goût du malade. La substance médicamenteuse est en proportion minime, presque infinitésimale. Cependant c'est elle seule qui doit opérer. Et de fait, elle opère, grâce à l'excipient qui la fait accepter sans répugnance et parfois même avec plaisir. Ainsi les sciences humaines peuvent souvent servir de véhicule à la vérité religieuse. C'est à elles que le Catéchiste empruntera le plus ordinairement les comparaisons et les images propres à faire mieux saisir une vérité abstraite. Un maître habile saura profiter aussi de l'enseignement profane pour glisser à sa faveur quelque vérité utile ou quelque maxime de conduite.

6. Ces sortes d'applications doivent se faire discrètement, sans exagération ni affectation. L'occasion s'en présente facilement dans les cours d'histoire ou de littérature. On peut utiliser dans le même but les sentences que l'on donne à copier comme exercices de calligraphie.

Mais c'est surtout dans l'enseignement des sciences naturelles qu'un vaste champ s'ouvre devant le professeur apôtre. La création est une échelle par laquelle notre âme doit monter vers Dieu, qui a fait de ce monde le brillant reflet de ses perfections infinies. C'est un livre ouvert où tout homme peut apprendre à le connaître, et les caractères en sont si clairs et si évidents, que ceux qui l'ignorent, dit saint Paul, sont inexcusables. Apprenons donc à nos élèves à parcourir les pages de ce livre, à gravir les degrés de cette échelle. En cela, du reste, nous ne ferons que correspondre à un secret et puissant besoin de leur cœur. « La vue des créatures, dit l'abbé de Clèves, ne peut contenter l'enfant. Une puissance irrésistible emporte son intelligence et son cœur vers des régions plus élevées. Il faut favoriser ces nobles élans. La profondeur des cieux, les myriades de créatures qui peuplent la terre, l'air et les mers, les hautes montagnes et les

[1] S. Matth., IV, 19.

profonds abîmes, l'Océan et la goutte d'eau, le cèdre et l'hysope, le rugissement du lion et le bruissement de l'insecte, disent également la puissance de Dieu; toutes les créatures le louent; l'harmonie des mondes publie sa sagesse. Cette sollicitude qui veille sur toute créature, qui donne le grain à l'oiseau, le rayon de soleil et la goutte de rosée à la fleur, le pain de chaque jour à l'homme, annonce sa bonté. Le nom du Créateur est inscrit sur le grain de sable comme sur la voûte du firmament. « Gloire « à Dieu au plus haut des cieux [1] ! »

2. Le milieu chrétien.

7. C'est l'école elle-même qui constitue ce milieu, et sans répéter ce que nous avons dit jusqu'à présent, nous lui attribuons ici un double rôle. En tant que milieu chrétien, l'école est un asile de préservation pour l'enfance; elle est aussi une occasion de formation pratique. A l'un comme à l'autre point de vue, elle est un des plus puissants auxiliaires de l'Église pour l'éducation religieuse de la jeunesse.

8. L'école, aujourd'hui, est le moyen presque unique de retirer l'enfance d'un milieu dangereux et de le retenir dans une atmosphère propice à sa formation morale.

« Tous les désordres, dit saint Jean-Baptiste de la Salle, surtout des artisans et des pauvres, viennent ordinairement de ce qu'ils ont été abandonnés à leur propre conduite et très mal élevés dans leur bas âge, ce qu'il est presque impossible de réparer dans un âge plus avancé, à cause que les mauvaises habitudes qu'ils ont contractées ne se quittent que très difficilement, et presque jamais entièrement, quelque soin qu'on prenne de les détruire soit par les instructions fréquentes, soit par l'usage des sacrements. Et comme le fruit principal qu'on doit attendre de l'institution des écoles chrétiennes est de prévenir ces désordres et d'en empêcher les mauvaises suites, on peut aisément juger quelle en est l'importance et la nécessité [2]. »

Ces paroles, vraies déjà il y a deux siècles, au moment où le saint Fondateur les écrivait, ne le sont-elles pas beaucoup plus aujourd'hui, que trop souvent la maison paternelle a cessé elle-même d'être un refuge assuré pour la vertu des enfants? « Nous frissonnons, écrit un auteur déjà cité, à la pensée du langage qui

---

[1] *Éducation des filles*, p. 201. [2] Règles comm., 1, 6.

tombe parfois des lèvres des parents en présence de leurs enfants, et de l'intempérance, des disputes, du complet oubli des devoirs religieux, et d'autres crimes qui envahissent la retraite sacrée du foyer domestique. Mais ni les regrets ni les larmes ne les corrigeront. Le seul espoir qui demeure pour ces malheureux enfants, c'est de les armer pour la lutte que leur innocence, et peut-être leur vertu, devra subir; et, dans cette œuvre, il est certain que le succès dépend du Catéchiste plus que de toute autre personne[1]. »

C'est à l'école chrétienne seule, que l'enfance trouvera cet abri si nécessaire dans un temps où tout au dehors n'est que séduction et menace pour sa vertu. C'est là qu'elle viendra se former sous le regard vigilant et ami d'un éducateur zélé. L'école chrétienne est pour les enfants le foyer qui réchauffe leur âme, un sanctuaire où le Seigneur les rassemble dans la paix, où, comme disait saint Bernard, le cœur est plus ouvert, le ciel plus pur, et Dieu plus familier.

9. A cause du séjour prolongé que l'enfant doit y faire, l'école fournit au maître chrétien le moyen de compléter ses instructions par une action éducatrice intense. Il apprend à ses élèves à « bien vivre », selon l'expression de la *Règle*[2], en leur inspirant les maximes chrétiennes, et les exerçant à la pratique des vertus de leur âge : piété, charité, douceur, amour du travail, modestie, humilité. En particulier, il les accoutume à se tenir et à travailler sous l'œil de Dieu, à sanctifier leurs actions ordinaires et leurs études par une intention fréquemment renouvelée.

Ce côté pratique de l'éducation est bien l'un des objets principaux que s'est proposés saint Jean-Baptiste de la Salle en établissant les Écoles chrétiennes. Écoutons ses paroles : « Il aurait été peu utile que les saints Apôtres eussent instruit les premiers fidèles des vérités essentielles de notre religion, s'ils ne leur avaient fait prendre une conduite chrétienne, conforme à celle qu'ils avaient tenue eux-mêmes dans la compagnie de Jésus-Christ. Aussi ne se contentaient-ils pas de leur apprendre les choses spéculatives, mais ils avaient un soin merveilleux de les faire entrer dans la pratique de ce qu'ils enseignaient; et Dieu bénissait tellement leurs soins, qu'il est dit de ceux qui reçurent les premiers la foi : *Ils persévéraient dans la doctrine des Apôtres, dans la communion de la fraction du pain et dans la prière, continuant d'aller tous les jours au temple dans l'union du même*

[1] *The Sunday School Teacher.* — [2] Ch. I, 4.

esprit[1]. C'est-à-dire qu'après avoir été baptisés, ils vivaient conformément à la doctrine des Apôtres[2]. »

3. La discipline.

10. Parmi les moyens propres à former le caractère des enfants, la discipline scolaire est sans contredit l'un des plus efficaces. Mais pour qu'elle possède cette vertu éducatrice, il faut qu'elle soit librement acceptée, et pour que son influence soit chrétienne, il faut que l'enfant s'y soumette par un motif surnaturel. Si du côté du maître elle est seulement imposée, et du côté de l'élève seulement subie, son effet, loin d'être salutaire, sera plutôt pernicieux; elle ne fera qu'aigrir le cœur et déprimer la volonté. La discipline chrétienne est faite de force et de douceur. Elle a pour but d'étayer la volonté encore faible de l'enfant, non de l'accabler. A force de charger un véhicule, le ressort se brise; l'animal qu'on surmène ne tarde pas à s'abattre. Ainsi en est-il des enfants; si l'on exige trop d'eux, ou si l'on réclame un effort trop continu, ils perdent courage, se rebutent, refusent d'avancer. L'éducateur chrétien devra donc garder en toutes choses une exacte mesure, et ne pas compromettre le succès final par des exigences de détail trop étroites et agaçantes.

11. L'un des effets principaux de la discipline doit être de corriger les enfants de leurs défauts. On use pour cela des réprimandes, et, lorsqu'on ne peut l'éviter, des punitions. L'éducateur religieux est strictement obligé de reprendre ceux qui font mal, car la correction est le moyen ordinaire d'amender les coupables. Mais il faut toujours y procéder avec patience et charité. « Soyez exact, dit saint Jean-Baptiste de la Salle, à ne pas souffrir que vos élèves fassent des fautes considérables sans que vous y apportiez un prompt remède. »

Le maître doit d'ailleurs tenir compte du degré de culpabilité de la faute, et comme cette culpabilité ne réside pas uniquement dans la matière, il faut voir de quel principe la faute procède. Souvent les enfants pèchent par manque de réflexion. Un avertissement ou une légère punition suffit à les corriger. Mais d'autres fois c'est l'inclination perverse qui les entraîne; « car, dit encore saint Jean-Baptiste de la Salle, l'homme est si enclin au péché, qu'il semble parfois ne prendre plaisir qu'à le com-

---

[1] Act., II, 46. — [2] 200e méd., p. 552.

mettre. C'est ce qui a lieu particulièrement chez les enfants, qui, n'ayant pas encore le jugement assez formé, et n'étant pas capables de longues et sérieuses réflexions, semblent n'avoir d'inclination que pour contenter leurs passions et leurs sens, et pour satisfaire ainsi les penchants de la nature corrompue. C'est ce qui fait dire au Saint-Esprit[1] : *La folie est attachée au cou des enfants, la verge de la discipline l'en chassera*[2]. »

12. Un autre effet de la discipline est d'habituer les enfants à la pratique du bien. A cet âge, la raison n'est pas encore développée ; les enfants ne peuvent guère saisir les motifs qui doivent nous porter à faire telle ou telle action ou à nous en abstenir. On supplée à ce défaut de connaissance par l'habitude qu'on leur fait contracter d'accomplir le bien et de repousser le mal. Plus tard, devenus raisonnables, et l'instruction ayant fait son œuvre, cette habitude restera pour eux un bienfait inappréciable par la facilité qu'elle leur donnera pour la vertu. Pour augmenter alors le mérite de leurs bonnes actions, ils n'auront qu'à y ajouter des intentions librement choisies.

Les habitudes dont nous parlons doivent être fondées sur le roc solide de notre dépendance à l'égard de Dieu, sur la soumission, le respect et l'amour que nous devons à notre Créateur. Celui qui aime ne sent pas le fardeau de la loi. Pour lui se réalise cette parole du divin Maître : *Prenez mon joug sur vous, car mon joug est doux et mon fardeau est léger*[3]. Ce mobile général de soumission à Dieu, et surtout de soumission par amour, remplace pour les enfants une foule de motifs de détail. C'est l'âme de la discipline chrétienne.

13. Si la rigueur et la crainte sont parfois nécessaires, on doit faire en sorte de n'en user que rarement. L'atmosphère habituelle de la classe doit être plutôt la confiance et la joie. C'est alors que l'âme s'épanouit et se trouve le mieux disposée pour recevoir toutes sortes de bonnes impressions. La crainte peut arrêter sur la pente du mal, mais elle a peu d'efficacité pour exciter au bien.

14. Lorsqu'on se trouve obligé de punir un enfant d'une faute commise pendant le catéchisme, il faut choisir la pénitence de manière à obtenir l'effet désiré, mais sans rien compromettre de plus important. En donnant, par exemple, à copier, comme punition, des pages de catéchisme ou des prières, on aurait à craindre

---

[1] Prov., XXII, 15. — [2] 203e méd., p. 563. — [3] S. Matth., XI, 29, 30.

de rendre odieux un livre qui doit être aimé et considéré comme quelque chose de sacré.

4. L'émulation.

15. Sagement comprise, l'émulation est un puissant ressort pour le bien. Ressort nécessaire, car l'homme, et surtout l'enfant, n'est pas capable de comprendre ni de vouloir le bien pour lui-même, le bien abstrait. Pour lutter contre les tendances déprimantes de sa nature, pour susciter un effort généreux, surtout un effort continu, il faut faire appel à ce qu'il y a de plus noble en lui, au sentiment de l'honneur, au désir de la récompense, en un mot à l'émulation. Nul ne connaît le cœur de l'homme et ses besoins comme Celui qui l'a fait. Or Dieu, dans la sainte Écriture, encourage perpétuellement son peuple à l'accomplissement de la loi par la promesse de récompenses même temporelles. Et pour l'arrêter sur la pente du mal, il ne craint pas d'employer les plus terribles menaces.

De nos jours, il n'est pas jusqu'aux partisans de la « pure morale », de la « morale absolue », qui ne comprennent la nécessité de l'émulation. Voici ce qu'écrit à ce sujet M. Vessiot, dans son livre *l'Éducation à l'école :* « Je sais, dit-il, que la vertu pure est désintéressée, que la certitude de la récompense diminue le mérite (?), qu'il serait dangereux de substituer l'habitude du calcul à l'élan spontané vers le bien, et qu'il faut prendre garde d'altérer le principe même de la vertu sous prétexte de rendre vertueux ; mais je sais aussi que les enfants ne sont pas des hommes, que l'idée abstraite du bien a peu de prise sur leur esprit, que le devoir n'est d'abord pour eux qu'un mot vague et vide, qui ne se précise et ne se garnit de sens qu'à la longue et par des accroissements insensibles ; enfin je crois que si l'on récompense la vertu dans l'homme fait, il y a au moins inconséquence et imprévoyance à ne pas la récompenser dans l'enfant. La loi morale toute seule, l'impératif catégorique tout sec ne suffit pas à l'éducation du premier âge ; la conscience elle-même ne se borne pas au commandement strict, elle qui récompense toute bonne action et presque toute bonne pensée d'une secrète douceur, et qui, à la rigueur de ses ordres, mêle une promesse, et comme un avant-goût du bonheur pressenti. Ne soyons pas plus exigeants que la conscience, imitons-la, mais avec prudence et discernement. »

Ces observations ne manquent pas de justesse, et voilà comment le bon sens et l'expérience finissent par triompher des

théories fausses ou exagérées d'une philosophie orgueilleuse, qui prétend se passer de Dieu, et même, ô folie! faire mieux que lui!...

16. Mais dans l'emploi des moyens d'émulation, la prudence est nécessaire. Le sentiment de l'honneur, surexcité, pourrait facilement faire place à des passions plus subtiles et plus dangereuses que celles que l'on voulait combattre : l'orgueil, la présomption, l'égoïsme, l'envie. « Il en est, disait Fénelon, de l'émulation comme des louanges; quoiqu'elle soit à craindre à cause de la vanité, il faut tâcher de s'en servir pour animer les enfants sans les enivrer. »

17. Il y a donc lieu de faire un choix parmi les moyens d'émulation; il y faut aussi observer une certaine gradation. Les moyens tangibles, extérieurs, doivent servir d'introduction à des moyens d'ordre plus élevé. Profitez de la satisfaction que l'enfant éprouve de se trouver honoré de quelque distinction parmi ses condisciples, pour lui rappeler que la véritable gloire consiste à être estimé de Dieu et à lui plaire. La gloire humaine est inconstante et passagère, celle des Saints est éternelle. Que l'enfant trouve sa principale récompense ici-bas dans le témoignage de sa conscience; qu'il estime par-dessus tout la qualité d'enfant de Dieu, qu'il a reçue au saint baptême, et qu'il pense à la gloire qui l'attend au Paradis. Il se trouvera ainsi encouragé à faire tous ses efforts pour vivre d'une manière conforme à la noblesse qu'il tient de Dieu, et à la dignité qui doit être la sienne pendant l'éternité.

Lorsque ces pensées arrivent à prendre dans l'esprit de l'enfant le rang qu'elles doivent y occuper, l'émulation n'a plus rien de périlleux. Elle est à sa place et dans son rôle, au second rang. C'est le bâton qui vient en aide au voyageur gravissant une montagne escarpée. Ce n'est pas le principe de la force, mais un secours accidentel fort utile en certains cas donnés.

18. Efforcez-vous d'allier en vos disciples une émulation convenable avec l'humilité chrétienne. Combattez l'amour-propre et les excès du sentiment de l'honneur, qui pourraient se produire, surtout chez les plus avancés. Imprimez profondément dans leur esprit cette pensée de saint Paul : *Qu'avez-vous que vous n'ayez reçu*[1]? ou ces paroles de Notre-Seigneur : *On demandera beaucoup à celui à qui on aura beaucoup donné*[2]. A l'occasion,

[1] 1 Cor., IV, 7. — [2] S. Luc, XII, 48.

ne craignez point de leur montrer qu'ils sont encore loin de la perfection possible. Faites-leur comprendre qu'ils n'ont aucun sujet de s'enorgueillir et de s'élever au-dessus des autres. Souvent un mot, un signe, un geste suffit pour atteindre ce but.

19. Les récompenses, à l'occasion du catéchisme ou des autres parties de l'enseignement, peuvent devenir un nouveau moyen d'apostolat. En réservant les plus belles pour la science religieuse et la bonne conduite, on relève aux yeux des enfants et des parents l'importance de l'instruction et de l'éducation chrétienne. Cette leçon en vaut bien une autre.

On doit se préoccuper de munir les enfants, et indirectement leurs familles, des objets utiles à l'entretien de la piété : crucifix, statuettes, bénitiers, chapelets, livres édifiants, paroissiens, etc. Un zèle éclairé sait trouver les occasions les plus favorables pour distribuer ces objets. On choisira, par exemple, les approches de la semaine sainte pour donner des crucifix ou des tableaux représentant quelque scène de la Passion du Sauveur. Au commencement du mois de Marie, les enfants préfèrent des statues ou des images de la très sainte Vierge, etc.

Pour tous ces objets, spécialement pour les images, il faut savoir choisir. Ne donnez point de ces gravures qui représentent les Saints d'une manière trop vulgaire, ou même ridicule; les premières impressions reçues par les enfants ne s'effacent jamais.

Quant aux livres, serait-il besoin d'avertir le Catéchiste de ne jamais distribuer que des ouvrages irréprochables? On ne peut pas toujours se fier pour cela aux catalogues des maisons de commerce, même jouissant d'une bonne réputation. Un ouvrage douteux peut facilement se glisser dans une série.

Constituer dans les familles de nos enfants une petite bibliothèque instructive et édifiante, n'est-ce pas l'un des meilleurs moyens de prolonger notre apostolat, peut-être pendant plusieurs générations? On atteint par là non seulement les enfants, mais leurs parents, leurs voisins. Un grand nombre de personnes, peut-être, trouveront dans ces lectures un germe de conversion, un réconfort dans leurs peines ou leurs maladies, un puissant encouragement à la vertu.

CHAPITRE VII

LE MODÈLE

SOMMAIRE

1. Jésus ami de l'enfance et de la jeunesse. Jésus enfant. Vie publique. Prédilection du Sauveur pour les enfants. — 2. Jésus modèle du Catéchiste : sa méthode. Jésus modèle des enfants. Ils doivent lui ressembler, moyens. Rôle du Catéchiste.

1. Jésus ami de l'enfance et de la jeunesse.

1. *Dieu a tellement aimé le monde, qu'il lui a donné son Fils unique*[1]. — Ainsi s'exprime Notre-Seigneur parlant à Nicodème et lui exposant le grand mystère du salut et de la régénération du genre humain. Mais le Fils de Dieu, le Verbe incréé, venant sur la terre pour accomplir ce grand ouvrage, aurait dû, ce semble, y apparaître dans la splendeur de sa gloire, ou tout au moins dans toute la force de l'homme parfait; car s'il est impossible que l'homme déjà grand, comme l'objectait le docteur de la loi, se fasse petit pour naître de nouveau, combien plus impossible devait-il sembler que le Dieu de toute majesté pût s'abaisser à ce degré et se rapetisser jusqu'à se faire lui-même humble enfant! Tel était pourtant le dessein éternel de Dieu, tel était le pas de géant par lequel le divin Soleil de justice avait résolu de commencer sa course glorieuse à travers le monde[2].

2. Ce prodige de grâce avait été figuré dans l'Ancien Testament et entrevu par les saints Prophètes. Isaïe le salue avec enthousiasme : *Un ENFANT nous est né*, s'écrie-t-il, *un fils nous a été donné. L'empire a été posé sur ses épaules. On le nomme le Conseiller admirable, le Dieu fort, le Père du siècle futur, le Prince de la paix*[3].

---

[1] S. Jean, III, 16. — [2] Ps. XVIII, 5, 6. — [3] Is., IX, 5.

3. L'ENFANT, tel est le nom sous lequel Jésus a voulu être désigné pendant toute la première période de sa vie sur la terre, nom plein de charme et de douceur, qu'il échangera plus tard contre celui de *Fils de l'homme*, jusqu'à ce que le temps soit venu d'achever la révélation des mystères cachés en son adorable personne. Jusque-là, si le nom de Jésus, enseigné par l'Ange à Marie et à Joseph, revient délicieusement sur leurs lèvres dans l'intimité du foyer familial, pour tous les autres, et pour l'écrivain sacré lui-même, Jésus est L'ENFANT, rien que L'ENFANT. « Vous trouverez, dit l'Ange aux bergers, UN ENFANT couché dans une crèche[1]. » « Et ils trouvèrent Marie et Joseph et L'ENFANT[2]. L'ENFANT fut circoncis le huitième jour[3]. L'étoile qui conduisait les Mages, venant au lieu où était L'ENFANT, s'y arrêta[4]. Ils entrèrent dans la maison, et ils y trouvèrent L'ENFANT avec Marie sa mère[5]. Marie et Joseph portent L'ENFANT au temple. Siméon le prend, c'est toujours L'ENFANT[6]. Le ciel et la terre ne le connaissent pas autrement. » « Prenez L'ENFANT et sa mère, dit à Joseph le messager céleste, et fuyez en Égypte. » Joseph se leva, et, prenant L'ENFANT et sa mère, il se retira en Égypte[7].

A ce roi ENFANT il fallait une cour. Qui la formera? Comme Dieu, il a les Anges du ciel qui entourent d'une éclatante lumière son humble berceau et font retentir les airs de leurs chants harmonieux. Comme homme, comme ENFANT, il aura pour compagnons et pour témoins un peuple D'ENFANTS. « Informez-vous exactement de L'ENFANT, » avait dit Hérode aux rois de l'Orient[8]. Mais l'Ange du Seigneur a déjoué son dessein perfide, et, plein de colère d'avoir été trompé par les Mages, ce roi cruel fait tuer tous les enfants qui se trouvaient dans Bethléem et aux environs[9], offrant ainsi au Sauveur Enfant cette moisson de lis et de roses dont aucun souffle terrestre n'avait encore terni l'éclatante beauté.

Au sortir de l'Égypte nous le retrouvons grandi, mais c'est encore L'ENFANT[10]. A douze ans il est adolescent, mais pour l'Évangéliste c'est toujours L'ENFANT[11]. A Nazareth L'ENFANT grandit et se fortifie, et jusqu'à son âge mûr on ne connaît que L'ENFANT, le fils de Joseph[12].

4. Pendant sa vie apostolique, Jésus fait éclater de mille

---

[1] S. Luc, II, 12. — [2] S. Luc, II, 16. — [3] S. Luc, II, 21. — [4] S. Matth., II, 9. — [5] S. Matth., II, 11. — [6] S. Luc, II, 22, 27, 33, 34, 38. — [7] S. Matth., II, 13, 14. — [8] S. Matth., II, 8. — [9] S. Matth., II, 16. — [10] S. Matth., II, 20, 21. — [11] S. Luc, II, 43, 48. — [12] S. Luc, II, 40; III, 23.

manières son amour pour le jeune âge. Les enfants font en quelque sorte partie de son cortège. Ils le suivent et l'accompagnent partout, jusque dans le désert. Quelques-uns comme pourvoyeurs : *Il y a ici un petit garçon qui a cinq pains d'orge et deux petits poissons*[1]. Les autres, en bien plus grand nombre, comme auditeurs, avec leurs parents. « Le nombre de ceux qui avaient mangé était environ de cinq mille hommes sans les femmes et *les enfants*[2]. » C'était la première multiplication des pains. Nous les retrouvons à la seconde. « Le nombre de ceux qui mangèrent fut de quatre mille personnes, sans compter *les enfants* et les femmes[3]. »

Au jour de l'entrée triomphale de Jésus à Jérusalem, les enfants sont là qui acclament avec enthousiasme leur ami divin. Autour de lui et jusque dans le temple ils crient de toutes leurs forces : *Hosanna au Fils de David*[4]. Les princes des prêtres et les scribes s'indignent et s'adressent à Jésus : « N'entendez-vous pas ce qu'ils disent, faites-les taire. » Mais que répond Jésus? « Je vous le dis en vérité, s'ils se taisent, les pierres même crieront[5]. N'avez-vous jamais lu : *C'est de la bouche des enfants et de ceux qui sont encore à la mamelle, que vous avez tiré la louange la plus parfaite*[6]. »

Attirés par son Esprit, les enfants accourent en foule auprès de lui, ils le suivent, ils écoutent sa parole, ils acclament son triomphe; mais en retour, le doux Sauveur leur prodigue les trésors de sa tendresse. Il leur ouvre ses bras et les presse sur son cœur : *On lui présenta de petits enfants pour qu'il les touchât*[7], *pour qu'il leur imposât les mains et les bénît*[8]. Et il leur imposa les mains et les embrassa.

Les Apôtres veulent-ils repousser leur importunité, Jésus les défend et les protège : *Laissez*, dit-il, *laissez les petits enfants venir à moi, et ne les empêchez pas; car c'est à ceux qui leur ressemblent qu'appartient le royaume des cieux*[9]. Il va jusqu'à se substituer à eux, assurant qu'il tient pour fait à lui-même ce que nous ferons au plus petit des siens. C'est surtout leur innocence qui le charme et qu'il veut à tout prix conserver. Il voit les dangers qui les menacent, son cœur s'émeut, sa sollicitude s'inquiète, son langage s'anime, son regard s'enflamme, et contre ceux qui oseront s'attaquer à ces âmes sans défense, il fulmine l'anathème :

---

[1] S. Jean, VI, 9. — [2] S. Matth., XIV, 21. — [3] S. Matth., XV, 38. — [4] S. Matth., XXI, 15. — [5] S. Luc, XIX, 40. — [6] S. Matth., XXI, 16. — [7] S. Marc, X, 13. — [8] S. Matth., XIX, 13. — [9] S. Marc, X, 14.

Malheur, s'écrie-t-il, *malheur à l'homme qui scandalisera l'un de ces petits qui croient en moi ! Il vaudrait mieux pour lui qu'on lui attachât au cou une meule de moulin et qu'on le précipitât au fond de la mer.* Et, pour inculquer plus fortement encore le respect dû à l'enfance, il montre le prix que Dieu attache à ces âmes en leur donnant pour les protéger des Princes de sa glorieuse milice : *Gardez-vous de mépriser un seul de ces petits, car je vous dis que, dans le ciel, leurs Anges voient sans cesse la face de mon Père qui est dans les cieux* [1].

Il les propose comme modèle à ses Apôtres. Veulent-ils savoir qui est le plus grand dans le royaume des cieux? Jésus appelle un petit enfant, et le place au milieu d'eux, disant : *En vérité, je vous le dis, si vous ne devenez comme les petits enfants, vous n'entrerez point dans le royaume des cieux. Celui donc qui s'humiliera, et se fera petit comme cet enfant, c'est celui-là qui est le plus grand dans le royaume des cieux* [2].

5. Pour les enfants, pour les jeunes gens, le cœur de Jésus déborde d'affection et de tendresse. Il les guérit de leurs maladies et les délivre du démon. Il compatit à leur faiblesse et les reçoit après leurs égarements. Enfin il les arrache aux entrailles de la mort et du tombeau. Il les appelle à sa suite, et veut en former sa troupe d'élite, et s'ils ne correspondent pas tous à son amour, il s'attriste en les voyant s'éloigner.

Parmi ses Apôtres, a-t-il quelque prédilection, c'est pour Jean, le plus jeune et le plus pur. Il lui donne son cœur pour lieu de repos, et sa Mère pour héritage. Et, dans ses moments de plus grande expansion, il oublie tous les titres qu'il donnait à ses Apôtres pour ne plus les appeler que ses enfants, ses petits enfants, ses enfants bien-aimés [3].

6. Jusque dans le ciel, Jésus réserve ses plus précieuses faveurs, ses privilèges les plus enviés aux âmes d'enfants, aux âmes vierges. « Ils étaient, dit l'Apôtre bien-aimé, cent quarante-quatre mille qui entouraient l'Agneau sur la montagne de Sion et qui portaient son nom, et le nom de son Père écrit sur leur front... Ils chantaient un cantique nouveau devant le trône, et devant les quatre animaux et les vieillards, et nul ne pouvait apprendre ce cantique, si ce n'est les cent quarante-quatre mille. Ils sont vierges, ils accompagnent l'Agneau partout où il va. Ils

---

[1] S. Matth., XVIII, 3-10. — [2] S. Matth., XVIII, 1-4. — [3] S. Marc, X, 24.

ont été rachetés d'entre les hommes comme des prémices pour Dieu et pour l'Agneau[1]. »

7. Enfin, lorsque Jésus, dans sa bonté, se manifeste sur la terre à quelques-uns de ses fidèles serviteurs, quelle forme extérieure semble-t-il affectionner davantage? sous quels traits se montre-t-il le plus souvent? Sous les traits d'un *enfant*. Les exemples en sont nombreux dans l'histoire des Saints. Il suffit de rappeler quelques-uns des plus connus, saint Bernard, saint Dominique, saint Antoine de Padoue, saint Stanislas Kostka, sainte Claire, sainte Thérèse, sainte Rose de Lima.

8. Aimez donc aussi les enfants, ô Éducateurs chrétiens, soyez auprès d'eux les représentants, les substituts de leur divin Maître et ami, Jésus. Puisez dans son cœur sacré ces trésors de tendresse et de dévouement qui vous sont nécessaires pour mener à bien l'œuvre si importante qu'il vous a confiée. Travaillez avec courage; ne craignez rien : Jésus lui-même est avec vous pour vous éclairer, vous fortifier et vous bénir.

2. Jésus modèle du Catéchiste.

9. Le divin Sauveur est le modèle de l'amour que le Catéchiste doit avoir pour l'enfance : il est aussi le modèle le plus accompli de la véritable manière d'enseigner. De lui nous devons apprendre et la *vérité* elle-même, et la *méthode* à suivre pour la communiquer.

10. A douze ans, dans le temple de Jérusalem, assis au milieu des docteurs, Jésus était-il maître ou disciple? « Il écoutait, dit l'Évangile, il interrogeait et il répondait[2]. » Voilà bien toute la catéchistique. Selon toute apparence, le saint Enfant Jésus se présenta aux docteurs, avec d'autres enfants de son âge, comme un humble disciple; mais peu à peu le rôle changea. Par ses questions et par ses réponses, il répandit dans leurs esprits une lumière nouvelle qui leur fit apercevoir dans l'Écriture des sens profonds et insoupçonnés. Tous ceux qui l'entendaient, les docteurs les premiers, étaient ravis de son intelligence et de ses réponses.

11. Les trois années de sa vie publique se passent à enseigner. *C'est pour prêcher l'Évangile*, dit-il, *que j'ai été envoyé*[3]. Il va

[1] Ap., XIV, 1-4. — [2] S. Luc, II, 46, 47. — [3] S. Luc, IV, 43.

d'un lieu à un autre, annonçant partout la bonne nouvelle du royaume de Dieu. Il instruit toutes sortes de personnes, ses Apôtres et ses disciples, la foule, le peuple juif et parfois même les Gentils. Il enseigne dans le temple, dans les synagogues, sur les montagnes, dans les maisons privées, sur le bord de la mer, dans le désert. Partout où il trouve une âme à instruire, il s'arrête et catéchise. Il n'a besoin ni de la tribune des synagogues, ni de la chaire des docteurs; la margelle d'un puits, le rivage de la mer, une barque sur les flots lui suffisent. Il s'assied, et de ses lèvres s'échappent aussitôt les plus merveilleuses doctrines, les enseignements les plus féconds.

12. Quelle est sa méthode? Elle varie avec ses auditeurs. Tantôt il parle seul, tantôt il interroge, tantôt il répond. Il s'adapte à toutes les circonstances; ses discours sont pleins d'intérêt, les foules le suivent des jours entiers sans se lasser.

Aux docteurs de la loi il propose des vérités sublimes, et par une simple question il les conduit parfois bien au delà des limites de leur science prétentieuse : *Si le Christ est fils de David, comment donc David, inspiré d'en haut, l'appelle-t-il son Seigneur? Et si David l'appelle son Seigneur, comment est-il son fils*[1] ?

Il s'abaisse avec les simples, et, pour mettre sa doctrine à leur portée, il multiplie les paraboles et les comparaisons. Il en emprunte le sujet aux choses et aux actions les plus connues. C'est un semeur qui jette sa semence sur différentes sortes de terrains, ou qui voit son champ tout couvert par l'ivraie qu'un ennemi y a semée. C'est le grain de sénevé, qui germe, se développe et devient un grand arbre; c'est du levain mêlé à la pâte pour la faire fermenter. C'est un figuier stérile, c'est la vigne, ce sont les oiseaux du ciel et les lis des champs, ce sont des guérisons, c'est une pêche miraculeuse, dont il fait autant de symboles de vérités plus élevées, soit théoriques, soit pratiques.

13. Car c'est là un autre caractère de l'enseignement de Notre-Seigneur. Il vise surtout à la pratique. Le sermon sur la montagne et la plupart de ses autres discours contiennent principalement des maximes de conduite. Sans cesse il revient sur la nécessité d'observer ses commandements, de pratiquer sa parole : *Ce ne sont pas ceux qui me disent : Seigneur, Seigneur, qui entreront dans le royaume des cieux, mais celui qui fait la volonté de mon Père qui est dans le ciel*[2]. *Qui est ma mère, et qui sont mes*

[1] S. Matth., XXII, 42-45. — [2] S. Matth., VII, 21.

frères? s'écrie-t-il ailleurs. Et il répond : *Quiconque fait la volonté de mon Père qui est dans les cieux, celui-là est mon frère, et ma sœur, et ma mère*[1].

14. Admirez avec quel art divin Jésus conduit les âmes à la vérité. Veut-il, par exemple, révéler aux hommes ce grand mystère qui est par excellence le *mystère de la foi,* l'adorable Eucharistie? Il commence par une préparation matérielle. La circonstance est choisie. C'est aux approches de la fête de Pâques, qui rappelle aux Juifs des souvenirs si chers et de si éclatants prodiges accomplis en leur faveur : l'agneau pascal, le passage de la mer Rouge, la manne. Puis il opère lui-même l'un de ses plus grands miracles, la multiplication des pains.

Mais puisqu'il veut faire de ce miracle le point de départ d'un si grave enseignement, il importe de frapper l'attention des disciples, afin qu'aucune circonstance ne soit perdue. Il y a là une foule, plus de cinq mille personnes selon saint Matthieu. Jésus s'adresse à ses Apôtres : « Comment ferons-nous, dit-il à Philippe, pour nourrir tant de monde? Où achèterons-nous assez de pain pour leur donner à manger? » Mais, remarque saint Jean, c'était pour le tenter que Jésus parlait ainsi, car il savait bien ce qu'il voulait faire. Philippe répond. D'autres disciples interviennent : « Il y a ici, dit André, un enfant qui a cinq pains d'orge et deux poisssons; mais qu'est-ce que cela pour tant de monde?... » *Qu'est-ce que cela pour tant de monde?* Jésus attendait cette question. C'était là qu'il voulait en venir. Maintenant les esprits sont disposés : le Maître va agir. « Faites-les asseoir, » dit-il. Tout avait été prévu, rien ne manquait aux préparatifs, le tapis même était mis : il y avait là beaucoup d'herbe, dit l'Évangéliste, et ils s'y assirent.

Alors Jésus prend les pains, et d'une manière solennelle, qui figure par avance le sacrifice de la Cène, il rend grâces à son Père, puis distribue les pains, qui se multiplient dans les mains des Apôtres.

Ce miracle affirmait sa puissance divine et devait servir de symbole et de preuve pour un autre prodige beaucoup plus grand qu'il allait leur annoncer. Mais le moment n'est pas encore venu. Jésus les laisse à leur admiration, à leur enthousiasme. Et lui-même se retire sur la montagne. — Qu'était-ce, en effet, que cette couronne périssable qu'on voulait lui offrir, en comparaison du

---

[1] S. Matth., XII, 48, 50.

royaume éternel qu'il est venu préparer, et qu'était-ce aussi que ce pain miraculeusement multiplié, en comparaison du festin royal qu'il allait bientôt servir au monde?

La foi de ses Apôtres avait besoin d'être particulièrement fortifiée, car l'épreuve était proche, une épreuve qui serait fatale à un grand nombre. C'est pourquoi, la nuit même, un second miracle, accompli en leur faveur, vint rendre un nouveau témoignage à la divinité du Seigneur.

Voici l'heure du solennel enseignement. La foule s'est rassemblée de l'autre côté du lac. Jésus aussitôt prend occasion du pain matériel qu'il leur a donné, et qui périt, pour les exhorter à chercher une autre nourriture qui demeure pour la vie éternelle. Par degrés, il les amène à désirer, à demander cette nourriture. Les Juifs alors se souviennent de la manne, pain descendu du ciel. « Ce n'est pas la manne, leur dit Jésus, qui était le vrai pain du ciel. Le vrai pain de vie, c'est moi-même... »

Bientôt s'élèvent des murmures. Ce peuple grossier ne peut comprendre. Comment, disent-ils, cet homme peut-il nous donner sa chair à manger?... Mais il s'agit ici d'un mystère de foi, d'*une parole de vie éternelle*, comme va bientôt le confesser le chef des Apôtres, et Jésus, loin de reculer devant l'objection, loin d'affaiblir une doctrine qu'il a suffisamment appuyée par ses œuvres, Jésus l'affirme, au contraire, avec une plus grande netteté et renforce, par l'anathème, l'ordre formel de communier à la chair du Fils de l'homme : *En vérité, en vérité, je vous le dis, si vous ne mangez la chair du Fils de l'homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. Celui qui mange ma chair et qui boit mon sang a la vie en lui-même, et je le ressusciterai au dernier jour*[1].

Cette page de saint Jean mérite d'être étudiée dans ses moindres détails. Outre les enseignements de haute théologie qu'elle contient, c'est, au point de vue qui nous occupe, un admirable modèle. Dans le même Évangile, on peut voir d'autres exemples non moins remarquables : par exemple, au chapitre III, le catéchisme à Nicodème; au chapitre IV, l'instruction ou le catéchisme à la Samaritaine; au chapitre XV, une instruction magnifique sur la vie spirituelle et l'union à Notre-Seigneur.

15. Une doctrine aussi pure, aussi élevée que celle de Jésus-Christ, ne pouvait manquer de trouver des contradicteurs.

---

[1] S. Jean, VI, tout entier.

Quelle était sa conduite à leur égard? Comment s'y prenait-il pour les réfuter? Ici encore le Seigneur lui-même va servir de modèle au Catéchiste.

Sur les matières de foi, Jésus-Christ n'accepte pas la discussion. « La parole que je vous ai dite n'est point ma parole, dit-il; mais le Père qui m'a envoyé m'a prescrit lui-même ce que je dois dire et ce que je dois enseigner[1]. » Il en appelle au témoignage de son Père, au miracle : « Comment dites-vous à Celui que le Père a sanctifié et envoyé dans le monde : Vous blasphémez, parce que j'ai dit : Je suis le Fils de Dieu? Si je ne fais pas les œuvres de mon Père, ne me croyez pas; mais si je les fais, lors même que vous ne voudriez pas me croire, croyez en mes œuvres[2]. »

Aux contradicteurs de mauvaise foi, Jésus ne répond rien. « Dites-nous par quelle autorité vous faites ces choses, » lui demandèrent un jour les princes des prêtres, les scribes et les anciens. Jésus leur répondit : « Moi aussi, je vous ferai une question, répondez-moi. De qui était le baptême de Jean, du ciel ou des hommes?... » Ils lui répondirent : « Nous ne savons. — Et moi, leur dit Jésus, je ne vous dis pas non plus par quelle autorité je fais ces choses. »

16. Au contraire, si quelqu'un l'interroge avec un vrai désir de s'instruire, Jésus-Christ répond toujours avec bienveillance et le tire charitablement de son erreur. C'est ainsi, par exemple, qu'avec une douceur ineffable il répond à tous les doutes de la Samaritaine, lui expliquant en même temps de quelle manière le Père, qui est esprit, veut maintenant être adoré[3].

S'il veut relever une objection répandue malicieusement par ses ennemis, ce n'est pas à des arguments subtils qu'il a recours, mais à des preuves de sens commun qui forcent l'adhésion des gens de bonne foi. « C'est par Béelzébub, prince des démons, qu'il chasse les démons, » disent les pharisiens. Et Jésus de répondre : « Tout royaume divisé contre lui-même se détruit... Si donc Satan est divisé contre lui-même, comment son royaume subsistera-t-il? Et si je chasse les démons par Béelzébub, vos fils, par qui les chassent-ils[4]? »

17. Mais comme l'esprit de l'homme est borné, et ses aspirations restreintes, Notre-Seigneur avait toujours soin d'ajouter un complément à ce qui lui était demandé, et de conduire ses audi-

---

[1] S. Jean, XII, 49. — [2] S. Jean, X, 36, 38. — [3] S. Jean, X, 27-38. — [4] S. Luc, XI, 17-20.

teurs au delà du point où ils semblaient s'arrêter. Les pharisiens et les hérodiens demandent s'il faut payer le tribut à César : « Oui, dit-il, rendez à César cé qui est à César; *mais rendez aussi à Dieu ce qui est à Dieu*[1]. »

Un docteur de la loi lui demandait, pour le tenter, quel est le plus grand commandement de la loi. Jésus répond à sa question, puis il ajoute : *Il en est un second en tout semblable au premier : Tu aimeras ton prochain comme toi-même. Dans ces deux commandements sont renfermés toute la loi et les Prophètes*[2].

Ainsi Jésus répondait aux besoins secrets des âmes, et profitait de toute occasion favorable pour leur donner une instruction utile, qu'elles ne pensaient pas toujours à demander.

3. Jésus modèle des enfants.

18. *Ceux que Dieu a connus d'avance,* comme appelés à la gloire éternelle, *il les a aussi prédestinés à être conformes à l'image de son Fils, afin que son Fils soit le premier-né d'un grand nombre de frères*[3]. Jésus-Christ est donc le type éternellement présent dans la pensée du Père, d'après lequel tout a été fait. *Ce Fils est lui-même l'image du Dieu invisible, né avant toute créature, et c'est en lui que toutes choses ont été créées, celles qui sont dans les cieux et celles qui sont sur la terre, les choses visibles et les choses invisibles, Trônes, Dominations, Principautés, Puissances : tout a été créé par lui et pour lui*[4].

Et lorsqu'au paradis terrestre Dieu semblait se recueillir et disait : « Faisons l'homme à notre image et ressemblance, » n'était-ce pas ce type souverainement parfait, qu'il contemplait en lui-même pour le reproduire dans cette nouvelle créature qui allait sortir de ses mains? Il imprima dans cette image une double ressemblance : une ressemblance de nature avec l'humanité future de son Christ, et une ressemblance de grâce, qui dès lors la rendait en quelque manière participante de la sublime dignité de ce Verbe fait chair, héritière avec lui de sa gloire éternelle.

Cette deuxième ressemblance, la principale, fut perdue par le péché; mais Jésus-Christ nous l'a rendue par son Incarnation et par sa mort. Et sur le front de tout enfant que l'on présente au saint Baptême est imprimé à nouveau ce sceau divin qui en fait

---

[1] S. Marc, XII, 17. — [2] S. Matth., XXII, 35-40. — [3] Rom., VIII, 29. — [4] Col., I, 15, 16

un enfant de Dieu, le temple du Saint-Esprit, le frère et le cohéritier de Jésus-Christ.

19. Cette ressemblance, œuvre divine, est parfaite en son genre; le Père la contemple avec amour, et si la mort vient enlever prématurément à la terre cette créature purifiée, le Père la reconnaît pour son véritable enfant, la reçoit aussitôt dans ses bras et la comble de bonheur et de gloire pour l'éternité.

20. Parfaite en son genre, comme nous venons de le dire, cette ressemblance est pourtant capable d'accroissement et de perfectionnement indéfini. Quelques traits, jetés par une main habile sur la toile ou sur le papier, peuvent produire un portrait fidèle et reconnaissable. Mais qu'il y a loin de cette esquisse rapide à un tableau achevé, plein de vie et de chaleur! Transformer cette première esquisse, tracée dans l'âme de l'enfant de la main de Dieu même, en un chef-d'œuvre de l'art le plus parfait, voilà quelle tâche sublime est confiée pour une bonne part à l'éducateur, au Catéchiste!...

21. Comment y réussir? En tenant les yeux fixés sur le divin Modèle. Le peintre et le sculpteur ne perdent point de vue l'idéal qu'ils veulent reproduire. Ainsi doit faire l'éducateur chrétien. Pour lui, l'*idéal*, c'est Jésus-Christ. C'est donc Jésus-Christ qu'il doit étudier attentivement pour en bien saisir tous les traits, c'est-à-dire toutes les vertus, afin de les reproduire d'abord en lui-même, puis en chacun de ses disciples : vertus intérieures, vertus extérieures, humilité, piété, charité, modestie, obéissance, travail.

Mais Jésus a passé par tous les âges, par tous les états de l'humanité pour servir d'exemple à tous. Si donc le maître contemple ce divin modèle dans son âge mûr, pour le reproduire en sa propre personne, il s'attachera aussi avec une affection singulière à le considérer dans les mystères et les occupations de sa sainte enfance, afin de se rendre capable, autant qu'il est en lui, de graver ces traits dans l'âme et la conduite de ses élèves.

22. L'enfant, à son tour, n'est point une matière inerte comme la toile ou le marbre. Être vivant, doué d'intelligence et de liberté : il doit personnellement collaborer au travail de son développement et de sa perfection. Lui aussi doit apprendre à regarder son modèle, à l'étudier, à l'imiter. De là, pour le maître, un nouveau devoir. C'est au Catéchiste, en effet, qu'il incombe, le plus souvent, de présenter au regard de l'enfant ce divin

exemplaire sur lequel sa vie doit être modelée. Il faut le lui montrer, l'aider à l'analyser, lui en faire admirer les beautés, le lui faire aimer, enfin exciter en lui un vif désir de lui ressembler.

Jésus dans sa crèche, nous instruisant par son divin silence, et nous montrant tout son amour; Jésus au Temple, à l'âge de douze ans, adorant avec Marie et Joseph, puis restant au milieu des docteurs, écoutant et interrogeant; Jésus à Nazareth, soumis à ses parents, croissant en âge, en sagesse et en grâce devant Dieu et devant les hommes : voilà le type ravissant proposé par Dieu à vos chers élèves. Apprenez-leur donc à le contempler. Fixez en lui leur esprit et leur cœur, et, par les impressions de sa grâce, Jésus formera lui-même et perfectionnera en eux son image. Ils se connaîtront réciproquement; ils s'aimeront, se chercheront, et se trouveront enfin pour ne plus se séparer. « Si vous aimez bien Jésus-Christ, nous dit saint Jean-Baptiste de la Salle, vous vous appliquerez avec tout le soin possible à imprimer son saint amour dans le cœur des enfants que vous formez pour être ses disciples. Faites donc en sorte qu'ils pensent souvent à Jésus, leur bon et unique Maître, qu'ils parlent souvent de Jésus, qu'ils n'aspirent qu'à Jésus, qu'ils ne respirent que pour Jésus[1]. »

---

[1] 102e méd., p. 290.

DEUXIÈME PARTIE

MÉTHODOLOGIE GÉNÉRALE

CHAPITRE I

QUELQUES NOTIONS DE LOGIQUE

SOMMAIRE

1. Idées ou notions : nature, extension et compréhension, universaux, classification des idées. — 2. La division : division et généralisation; règles de la division. — 3. La définition : nature, sortes; règles de la définition. — 4. La méthode : induction et déduction, analyse et synthèse.

1. Idées ou notions.

1. On entend par *idée* ou *notion* la représentation d'un objet dans l'esprit; l'idée est l'équivalent intellectuel d'un objet.

2. Toute idée a une *extension* et une *compréhension*.

L'*extension* d'une idée est l'ensemble des objets auxquels elle s'applique; ainsi l'idée d'oiseau s'étend aux rapaces, passereaux, grimpeurs, gallinacés, échassiers, palmipèdes, etc.

La *compréhension* d'une idée est l'ensemble des propriétés ou caractères qui lui conviennent : ainsi l'oiseau est un animal vertébré, ovipare, couvert de plumes, etc.

3. Parmi les caractères d'une idée, les uns sont *essentiels :* ils appartiennent nécessairement à la nature, à l'essence de l'objet, et servent à distinguer cet objet de tous les autres. D'autres caractères sont seulement *accidentels;* ils peuvent se trouver ou non dans un objet sans que cet objet cesse d'être essentiellement le même. Par exemple, l'homme est un être *sensitif* et *raison-*

nable : voilà deux caractères essentiels; ils conviennent à tous les hommes. Mais qu'un homme soit grand ou petit, savant ou ignorant, ce sont là des qualités qui ne modifient en rien sa nature : ce sont des caractères accidentels.

De même on définit le triangle une *figure plane limitée par trois lignes droites.* Cette définition renferme les caractères essentiels à tout triangle. Par rapport au triangle en général, la longueur des côtés, la grandeur des angles, ne sont que des caractères accidentels; mais ces caractères deviendront essentiels quand, à leur tour, on définira les espèces particulières de triangles.

Ainsi un caractère accidentel dans une notion devient essentiel dans une autre, selon le plus ou moins d'extension de cette notion.

4. L'extension et la compréhension d'une idée sont toujours dans un rapport inverse. Quand l'extension augmente, la compréhension diminue, et réciproquement. Ainsi l'idée d'*homme* a plus de compréhension, mais moins d'extension que l'idée d'*animal;* celle-ci a plus de compréhension, mais moins d'extension que l'idée de *substance.*

5. On peut classer les idées d'après leur extension, d'après leur objet, et d'après la manière dont elles représentent les objets.

6. Sous le rapport de l'extension, l'idée est *universelle, particulière* ou *singulière.* Elle est *universelle,* quand elle est prise dans toute son extension, quand elle représente toute une classe; par exemple : l'homme, le chêne. Elle est *particulière,* quand elle est prise dans une partie indéterminée de son extension; par exemple : quelque homme, quelque chêne; quelques hommes, quelques chênes; il y a des riches, il y a des pauvres. Elle est *singulière,* quand elle ne s'applique qu'à une réalité individuelle déterminée; par exemple : Charlemagne, saint Louis, Rome, Paris.

Il faut observer ici qu'on ne peut rien conclure d'une idée particulière. De ce qu'il y a des riches avares, on ne peut conclure que tous les riches sont avares.

Parmi les idées universelles se placent les cinq UNIVERSAUX : le *genre,* la *différence,* l'*espèce,* le *propre* et l'*accident.*

Le *genre* comprend les caractères communs à plusieurs espèces; par lui-même il est indéterminé, et doit être déterminé par la *différence* pour constituer l'*espèce.* Le *propre* est l'en-

semble des propriétés constitutives de l'espèce, et l'*accident*, ce qui peut se trouver ou non dans un être sans qu'il perde son essence. Ainsi l'homme appartient au genre *animal*; il diffère de la brute par son caractère d'être *raisonnable*, et constitue ainsi l'espèce *humaine*: le *propre* de l'homme est d'agir librement, d'être responsable de ses actes, etc.; l'*accident* en lui sera d'être grand ou petit, de couleur blanche ou noire, d'être pauvre ou riche, etc.

Dans le genre, il y a divers degrés selon qu'il a plus ou moins d'extension. On distingue : le *genre prochain*, qui contient immédiatement sous lui l'espèce : exemple, animal par rapport à homme; triangle en général, par rapport à triangle isocèle; le *genre éloigné* : par exemple, vertébré, substance, par rapport à homme, figure par rapport à triangle; le *genre suprême*, qui n'est l'espèce d'aucun autre genre : exemple, être.

On voit par là qu'un genre peut être espèce par rapport à un genre plus élevé : ainsi le *vertébré* est une espèce d'*animal*; l'*animal*, une espèce d'*être vivant*; la *plante*, une espèce de *substance matérielle*; celle-ci, une espèce de *substance*.

7. Si l'on classe les *idées* d'après l'objet qu'elles représentent, on aura :

1° Des idées *simples*, comme maison, porte, homme, âme; et des idées *complexes* : la porte de la maison, l'âme de l'homme.

2° Des idées *positives* : fidèle, heureux, animé; et des idées *négatives* : infidèle, malheureux, inanimé.

3° Des idées *concrètes* et des idées *abstraites*.

Les premières peuvent représenter un objet, un être, par exemple : *Dieu, esprit, corps;* ou bien une qualité aperçue dans son objet : horizon *immense*, âme *spirituelle*, caractère *aimable*; ou encore une action exprimée par le verbe : *marcher*, Pierre *travaille*, nous *lisons*.

Les secondes représentent des qualités considérées à part, indépendamment du sujet qui les possède, comme *immensité*, *spiritualité*, *amabilité*, ou bien une action exprimée par le nom au lieu du verbe : la *marche*, le *travail*, la *lecture*.

4° Enfin, sous le rapport de l'objet, on distingue encore des idées *absolues*, homme, corps, et des idées *relatives* renfermant l'idée de quelque relation avec d'autres êtres, comme fils, père, membre, Créateur, etc.

8. D'après la manière dont elles représentent les objets, les idées sont *claires* ou *obscures*, *distinctes* ou *confuses*.

L'idée *claire* est celle qui fait reconnaître son objet; l'idée *obscure*, celle qui ne permet pas de le reconnaître. De bonne heure, l'enfant a l'idée claire d'un grand nombre d'objets et sait les désigner par leur nom : *table, chaise, cheval*, etc. Mais parlez-lui d'une plante, d'un animal inconnus dans le pays qu'il habite, d'un cèdre, d'un hippopotame, par exemple; il n'en a qu'une idée obscure.

L'idée *distincte* est celle qui non seulement fait reconnaître son objet, mais encore en fait connaître les principaux caractères.

Un jardinier, qui ignore la botanique, aura l'idée claire d'une plante, il saura la distinguer parmi les autres; mais il n'en aura qu'une idée *confuse*, c'est-à-dire une idée qui ne représente point les éléments dont cette plante est constituée.

Il ressort de là que toute idée obscure est confuse, mais une idée peut être claire sans être distincte.

La plupart des erreurs ont leur source dans l'obscurité et la confusion des idées. On y remédie par la division et la définition.

2. La Division.

9. La *division* est la distribution d'un tout en ses parties : c'est l'analyse intégrale de l'extension d'une idée. En divisant, on va d'une idée plus générale à des idées plus particulières.

Au contraire, si on groupe d'après les caractères qui leur sont communs les individus d'une espèce, puis qu'on réunisse plusieurs espèces dans un même genre, et plusieurs genres dans un genre plus éloigné, on s'élève du particulier au général, on *généralise*, on forme une *classification*.

Ces deux opérations de l'esprit, la *division* et la *généralisation*, sont l'inverse l'une de l'autre et obéissent aux mêmes règles.

10. Notre esprit ne saisit point tout d'abord toutes les particularités d'un objet et ne peut s'en faire une idée suffisante qu'en l'envisageant sous plusieurs points de vue, et successivement. Tel un voyageur s'approchant d'un palais aux aspects multiples, aux appartements nombreux. Il en fait le tour, examine et fixe dans son imagination chacune de ses faces et de ses perspectives. Il entre et visite en détail les différentes pièces. Puis il se recueille, réunit ses impressions et reconstruit dans son esprit le plan et la vue d'ensemble.

Pour suppléer à cette impuissance, notre entendement a reçu la faculté de concevoir l'un dans le multiple, et inversement le multiple dans l'un. « Il peut être comparé, dit Balmès, à un prisme qui décompose un rayon de lumière en un grand nombre d'autres de couleurs variées. De là, différentes conceptions relatives à un même objet. Lorsqu'il s'agit de ramener la multiplicité à l'unité, la faculté intellectuelle agit d'une manière absolument contraire. Au lieu de disperser, elle réunit. La variété des couleurs disparaît, et le rayon lumineux est rétabli dans sa pureté et sa simplicité.

« Ainsi le pouvoir de diviser et de généraliser est à notre esprit d'un grand secours en même temps qu'il est un indice de sa faiblesse dans l'ordre intellectuel, et qu'il l'avertit d'être constamment sur ses gardes et d'user d'une grande circonspection, lorsqu'il s'agit de décider sur la nature intime des choses [1]. »

21. Et ce pouvoir lui-même, nous ne pouvons l'exercer que dans des limites assez étroites. Combien d'objets notre esprit peut-il facilement embrasser et comparer d'un seul coup d'œil ? Condillac estime que nous ne pouvons pas aller au delà de trois ou quatre. Encore sommes-nous obligés de faire usage de signes pour permettre à notre mémoire de retenir ces objets et la comparaison que nous en avons faite. Pour nous en convaincre, le même auteur nous donne un moyen fort ingénieux. Qu'on essaye, dit-il, de compter jusqu'à dix de cette manière : *un* et *un*, et *un*, et *un*... sans groupes intermédiaires, on verra que l'on est vite arrêté; la confusion s'établit dans l'esprit. Quand nous disons *un* et *un* font *deux*, et *un* font *trois*, nous n'embrassons chaque fois que deux éléments. A la rigueur nous pouvons encore dire *un* et *un* et *un* font *trois*. Mais si nous dépassons, nous nous apercevons bientôt que notre puissance de perception est en défaut, et nous sommes obligés de diviser les objets en groupes, que nous employons comme de nouvelles unités pour continuer la classification [2]. Cette remarque est importante, car elle sert à fixer l'une des principales règles de la division.

---

[1] *Philosophie fondamentale.* — [2] Cité par Balmès. (*Phil. fond.*)

Règles de la Division.

12. Ces règles sont au nombre de quatre :

1re *Règle.* — La division doit être *complète.* Aucune partie ne doit être exclue, et les parties ensemble doivent épuiser le tout. Exemple : les *vertus cardinales* sont la *prudence*, la *force* et la *tempérance;* il manque la *justice.*

2e *Règle.* — Les parties de la division doivent être *distinctes.* Elles doivent s'exclure mutuellement, ne point entrer les unes dans les autres. Un exemple est donné plus bas, n° 13.

3e *Règle.* — La division doit être *ordonnée.* Commencer par les parties les plus générales et descendre graduellement jusqu'aux parties les moins générales.

Le point de vue adopté doit rester le même pour la division entière. Si l'on divisait, par exemple, les triangles en *équilatéraux, isocèles* et *rectangles*, la division serait mauvaise; le point de vue n'est pas le même pour les deux premières parties et pour la dernière.

4e *Règle.* — La division doit être *simple.* Ne renfermer d'abord qu'un petit nombre de membres, que l'on subdivise ensuite en d'autres parties selon le besoin. Il ne faut pas non plus pousser la division trop loin, de peur de produire la confusion.

13. Lorsqu'en divisant une idée on trouve un grand nombre de parties, c'est que l'esprit n'a pas aperçu d'abord quelques caractères communs à certaines d'entre elles, ou quelques différences qui permettent, et même parfois obligent logiquement, à faire des groupes secondaires.

Quelles sont, par exemple, les différentes sortes d'actes humains?

Il y a, répondra l'élève, des actes *intérieurs*, des actes *extérieurs*, des actes *bons*, des actes *mauvais*, des actes *naturels* et des actes *surnaturels.*

Cela fait six sortes d'actes, dira le maître. On aurait pu ajouter les actes *indifférents*, bien qu'il y ait de bonnes raisons pour les omettre. On aurait eu sept sortes d'actes. Six ou sept sortes d'actes humains : c'est trop.

Les membres de cette division rentrent les uns dans les autres, ce qui est contraire à la deuxième règle. En effet, les actes *naturels* et *surnaturels* ne sont que des subdivisions des actes *bons.* D'autre part, les actes *bons* peuvent être *intérieurs* ou *extérieurs;* il en est de même des actes *mauvais.*

Les actes humains sont donc divisés ici à des points de vue différents. Il convient de trouver ces points de vue.

(1) Sortes d'actes : intérieurs, extérieurs, bons, mauvais, naturels, surnaturels.

(2) Sortes d'actes : intérieurs ou extérieurs ; bons ou mauvais ; naturels ou surnaturels.

En ne considérant que la *nature* des actes, les facultés qui les produisent ou y participent, on peut les diviser en deux sortes, les actes *intérieurs* et les actes *extérieurs*.

Si l'on envisage ensuite leur valeur morale, ou leur *moralité*, on a des actes *bons* et des actes *mauvais*.

Enfin les actes *bons* se subdivisent en *naturels* et *surnaturels*. Cette classification rationnelle est représentée par le tableau (3), où toutes les divisions sont binaires.

(3) Sortes d'actes :
- d'après leur nature : intérieurs, extérieurs
- d'après leur moralité : bons (naturels, surnaturels), mauvais.

Il n'est pas toujours facile de trouver le terme exact qui peut servir à représenter le caractère commun de deux notions et à les grouper. Ainsi, dans le tableau (3), le mot *nature*, reliant les termes *intérieurs* et *extérieurs*, est entendu dans un sens spécial et restreint. Pour éviter cet embarras, on se contente quelquefois d'opposer l'un à l'autre les termes exprimant les divisions d'un même point de vue, comme on le fait dans le tableau (2). Mais ici les mots *naturels* et *surnaturels* apparaissent comme formant une division de même rang que les mots *intérieurs* et *extérieurs*, *bons* et *mauvais*, ce qui est inexact.

14. Autre chose est une *nomenclature* ou *énumération*, autre chose une *division* ou *classification*. Combien y a-t-il de péchés capitaux? — Il y a sept péchés capitaux, savoir : l'*orgueil*, l'*avarice*, la *luxure*, l'*envie*, la *gourmandise*, la *colère* et la *paresse*. C'est une nomenclature. Si l'on veut une classification, il faut se rappeler les trois concupiscences dont parle saint Jean : la concupiscence des yeux, la concupiscence de la chair et l'orgueil

de la vie [1]. Chacune d'elles embrasse un ou plusieurs vices capitaux.

De même, il y a sept principales vertus chrétiennes : trois sont théologales, quatre sont cardinales.

Il y a sept dons du Saint-Esprit. Mais les uns éclairent l'intelligence ; les autres échauffent, stimulent, fortifient la volonté.

Il y aussi sept sacrements, mais on peut les diviser de plusieurs manières. On distinguerait d'abord les sacrements des morts et les sacrements des vivants. A un autre point de vue, il y aurait les sacrements qu'on pourrait appeler individuels, et les sacrements sociaux. Enfin il est des sacrements qu'on ne peut recevoir qu'une fois, d'autres qu'on peut recevoir plusieurs fois, mais rarement, et d'autres encore qu'on peut recevoir fréquemment.

Ce dernier exemple montre comment une même série d'objets est parfois susceptible de classifications différentes, suivant le point de vue où l'on se place.

3. La Définition.

15. Résumer, dans une proposition aussi courte que possible, les caractères essentiels d'un objet, c'est ce qu'on appelle le *définir*.

La *définition* est donc une explication de la nature d'un objet, l'analyse intégrale de la compréhension d'une idée. On l'appelle ainsi parce qu'elle *définit*, c'est-à-dire qu'elle fixe les limites d'une notion en la séparant de toutes les autres.

16. Quelquefois la définition porte sur le terme employé pour désigner l'objet, c'est alors une définition *nominale* ou définition *de nom*.

Par exemple, qu'est-ce qu'un *préjugé* ? — Un *préjugé* est un jugement que l'on forme avant d'avoir suffisamment approfondi une question. Cette définition repose sur le sens étymologique des deux parties du mot : *pré* (avant) et *jugé*.

De même : Qu'est-ce que la grâce *sanctifiante* ou *habituelle* ? — La grâce *sanctifiante* ou *habituelle* est une grâce qui demeure en notre âme, et qui la rend sainte et agréable aux yeux de Dieu. Ici la définition porte sur le sens des deux mots *habituelle, sanctifiante*.

Dans ces deux exemples, la définition s'appuie sur l'étymologie.

---

[1] I S. Jean, II, 16.

« Mais, dit Balmès, il est à propos de ne point confondre l'une et l'autre. L'étymologie étant l'explication de l'origine du mot, il arrive souvent que le sens usuel est devenu très différent du sens étymologique. L'étymologie aide à connaître le sens véritable, mais elle ne le détermine point. Ainsi, par exemple, le mot *évêque, episcopus*, qui par son étymologie grecque signifie *vigilant*, et dans son acception latine *surintendant*, indique d'une certaine manière les attributions pastorales, mais il est loin de les déterminer dans leur véritable sens. Ce mot, chez les Latins, désignait le magistrat chargé de pourvoir aux subsistances[1]. »

Quelquefois le sens étymologique du mot lui est resté; mais l'usage en a restreint la signification, de sorte qu'une définition purement nominale ou étymologique serait insuffisante.

Qu'est-ce que *médire?* par exemple. — *Médire* ou *mal dire*, c'est dire du mal du prochain. Une telle définition serait vraie, mais trop générale et partant incomplète. Le catéchisme la précise en ces termes : *médire*, c'est révéler sans nécessité les fautes ou les défauts du prochain. Par lui-même, le mot *médire* pourrait exprimer toutes sortes de paroles contre la charité, et même plus généralement toutes sortes de mauvaises paroles. C'est l'usage qui en a restreint le sens, et dans le langage théologique il désigne aujourd'hui une espèce particulière de péchés contre la charité.

17. Lorsque la définition fait connaître la nature de l'objet, c'est une définition *réelle*, ou définition de *chose*.

La définition réelle est *essentielle* lorsqu'elle exprime l'essence de la chose. C'est alors la définition scientifique proprement dite; par exemple : *L'homme est un animal raisonnable.*

La définition réelle peut se faire aussi par l'*origine* de la chose, c'est-à-dire par le principe qui la produit; par exemple : *La sphère est un solide engendré par un demi-cercle tournant autour de son diamètre.*

Enfin, la définition réelle est seulement *descriptive*, lorsque, sans pénétrer la nature de l'objet, elle le fait connaître en expliquant ses principales qualités ou quelques-uns de ses traits caractéristiques. Par exemple : *Le Ciel est un lieu de délices où les Anges et les Saints jouissent d'un bonheur éternel et parfait par la vue et la possession de Dieu.*

Dans la description on peut s'aider de la *comparaison*, de l'*analogie* et du *contraste*.

[1] *Art d'arriver au vrai*, p. 133.

18. Une bonne définition est chose difficile à faire, souvent même impossible. La définition devrait expliquer l'essence de la chose définie; or comment expliquer ce que l'on ne connaît point, ou ce que l'on ne connaît qu'imparfaitement? Il est bon que le maître soit averti de cette difficulté pour qu'il n'exige pas des enfants un effort d'esprit et une précision de langage dont un savant est à peine capable. Qu'est-ce que ceci? Qu'est-ce que cela? Voilà une question vite posée, mais qui souvent reste sans réponse. Faites redire à l'enfant les définitions qu'il a apprises, interrogez-le sur le sens des termes qu'il emploie; mais défiez-vous de ces embarrassants *qu'est-ce que...* Prenez la chose par un autre côté, donnez à votre question un tour différent; amenez l'enfant à dire ce qu'il sait, mais sans l'obliger à définir. « Je ne sais ce qu'est le soleil, dit encore Balmès, je ne connais point sa nature, il m'est donc impossible de le définir. Toutefois, comme je sais ce que j'entends par le mot *soleil*, il doit m'être facile d'expliquer le sens que j'attache à ce mot. Qu'est-ce que le soleil? Je l'ignore. — Qu'entendez-vous par le mot *soleil*? J'entends cet astre dont la présence amène le jour et dont l'absence produit la nuit[1]. »

19. Les qualités d'une bonne définition sont la *clarté* et l'*exactitude*.

La définition est *claire* si tout homme peut la comprendre dès qu'il connaît le sens des mots.

Elle est *exacte* si elle explique la chose définie sans y rien ajouter ni en rien retrancher.

Règles de la Définition.

20. Il y a quatre principales règles de la définition :

1re *Règle*. — La définition proprement dite ou définition logique se fait par le *genre prochain* et la *différence spécifique*. De cette manière l'objet défini est connu dans tous ses caractères et se distingue de toute autre chose.

On conçoit la raison de cette règle. Si l'on voulait, pour chaque objet, entrer dans le détail de tous ses caractères, la liste en serait beaucoup trop longue et l'esprit aurait de la peine à les embrasser. On réunit donc d'abord en un seul mot les caractères qui lui sont communs avec des notions analogues. Ce mot est

---

[1] *Art d'arriver au vrai*, p. 114.

celui qui exprime le genre immédiatement supérieur, ou *genre prochain*. Puis, à ce premier terme, on ajoute les caractères qui distinguent la notion à définir des autres notions du même genre, et qui en font une espèce différente. Il y a donc dans la définition la notion du genre et la distinction de l'espèce, ou *différence spécifique*.

Si l'on dit, par exemple : *L'homme est un animal raisonnable*, le mot *animal* représente le genre prochain, auquel appartient l'homme par ses facultés sensitives, et le mot *raisonnable* exprime la différence spécifique, c'est-à-dire le caractère qui distingue l'espèce *homme* des autres êtres animés.

De même dans la définition : *Le parallélogramme est un quadrilatère dont les côtés sont parallèles deux à deux*, le mot *quadrilatère* représente le genre prochain ; et la différence spécifique se trouve dans ceux-ci : *dont les côtés sont parallèles deux à deux*.

2e *Règle*. — La définition doit être plus claire que le terme à définir.

3e *Règle*. — La chose définie ne doit pas entrer dans la définition sous le rapport où on la définit, autrement ce serait expliquer l'inconnu par l'inconnu.

4e *Règle*. — La définition doit être *adéquate*. Elle doit couvrir complètement l'objet défini et ne convenir absolument qu'à lui. En d'autres termes, la définition ne doit être ni *trop large*, ni *trop étroite*.

Elle est *trop large* lorsque le genre est trop élevé. Par exemple, si l'on dit : *L'homme est une créature raisonnable*, la définition est trop large, *créature* et *raisonnable* pouvant convenir à d'autres êtres qu'à l'homme. Pour préciser et limiter cette définition, le catéchisme ajoute : *composé d'un corps et d'une âme*.

Il en serait de même si l'on définissait le *parallélogramme* : un *polygone dont les côtés sont parallèles deux à deux*. Pour avoir pris le genre *polygone* supérieur à *quadrilatère*, on aurait une définition qui s'étendrait au moins à tous les polygones réguliers d'un nombre pair de côtés, et par conséquent ne serait pas spéciale au parallélogramme.

Au contraire, la définition est *trop étroite* si la différence spécifique est trop restreinte, c'est-à-dire si elle contient un ou plusieurs caractères de trop. Dire, par exemple, qu'un *polygone* est une *figure plane* limitée par des *droites parallèles deux à deux*, serait une définition inexacte, parce que trop étroite, le caractère *parallèle deux à deux* ne lui convenant pas nécessairement.

21. Le meilleur moyen de s'assurer qu'une définition est bonne, c'est de l'appliquer sur-le-champ aux choses définies et d'examiner si elle les comprend toutes, et ne comprend qu'elles.

On peut aussi renverser l'ordre des termes, c'est-à-dire mettre le défini à la place de la définition et réciproquement.

Qu'est-ce que le péché mortel? — *Le péché mortel est une désobéissance à la loi de Dieu en matière grave et avec plein consentement.* Renversement : *Une désobéissance à la loi de Dieu en matière grave et avec plein consentement est un péché mortel.*

A cause de cette possibilité de renverser les termes, on exprime souvent la même règle en disant que la définition doit être *convertible* ou *réciproque.*

4. La Méthode.

22. La science est une connaissance certaine que nous avons de quelque objet.

Pour l'ange, dont le regard intellectuel pénètre la substance des choses et leurs causes, la science résulte d'une simple intuition.

Il n'en est pas de même pour l'homme. Dans la plupart des cas, la certitude qui constitue la science est chez lui le fruit du raisonnement. Partant d'un fait connu, l'esprit en recherche la cause, ou s'il se trouve en possession d'un premier principe évident, il s'appuie sur cette vérité pour en trouver d'autres qui en sont comme l'application ou la conséquence.

Ce procédé est laborieux, souvent incertain. Pour ne point nous égarer et parvenir sûrement au but, il faut avoir soin de suivre un sentier bien tracé, et prendre garde de ne jamais nous en écarter.

Cette route ou ce sentier que suit notre esprit à la poursuite de la vérité, c'est ce qu'en logique on appelle la *méthode.*

Induction et déduction.

23. Dans tout chemin, on peut considérer trois éléments : le point de départ, le point d'arrivée et la voie elle-même. Ainsi en est-il de la méthode.

Son point de départ, ce sont ces principes ou ces vérités évidentes par elles-mêmes et non démontrables qui, dans toute science, sont admises dès le début.

Son terme ou point d'arrivée, c'est la science elle-même. C'est vers elle qu'est dirigée la méthode, c'est à elle qu'elle se ter-

mine, et lorsqu'on y est parvenu, les opérations de la méthode prennent fin.

La route, c'est la série d'actes employés par l'esprit pour arriver des principes à la science[1].

24. Or les sciences diffèrent par leur objet. Le point de départ n'est pas le même pour toutes. Comme, par ailleurs, du point de départ dépend le chemin à parcourir, la méthode ne peut être la même pour toutes les sciences. Celui, par exemple, qui remonte des effets à leur cause, ne suivra pas la même méthode que celui qui, de la cause, descend aux effets.

Nous venons de dire que le point de départ de la méthode n'est pas le même pour toutes les sciences. Pour chacune d'elles, ce point est constitué par des vérités d'ordre spécial. Ces vérités peuvent être ou bien des faits constatés par l'expérience : *Le monde existe. L'animal sent. Je pense, je suis libre;* ou bien ce sont des principes de pure raison : *on doit faire le bien. La somme des trois angles d'un triangle vaut deux angles droits.*

De là une classification des sciences en *sciences expérimentales* et en *sciences de raison.*

25. Pour les sciences expérimentales, la méthode commence par l'observation exacte des faits. Ces faits sont classés; leurs ressemblances et leurs différences sont notées avec soin; les faits semblables, rapprochés, sont soumis par l'esprit à des lois provisoires. On contrôle ces lois en les appliquant à chaque cas supposé, et, si c'est possible, on les vérifie au moyen de l'expérience. Des lois suffisamment établies, on passe à la recherche des causes, au moyen d'hypothèses successives, qui essayent de rendre raison des faits et des lois; et c'est ainsi que se constitue la science proprement dite.

Dans cette marche, qui remonte des faits aux lois et des lois aux causes, c'est l'*induction* qui est principalement employée, et la méthode est appelée *méthode inductive.*

26. Tout autres sont le point de départ et la marche des sciences de raison, des sciences mathématiques, par exemple. Ici nous partons des principes les plus simples obtenus par l'abstraction, et, comparant entre elles des vérités connues, nous en tirons, par le raisonnement, d'autres vérités théoriques ou des conséquences d'application. Le procédé est la *déduction*, et la méthode est appelée *méthode déductive.*

---

[1] Mgr C. Pagnani, O. S. B. *First notions of Logic, Metaphysics and Ethics*, p. 57.

27. Ces deux méthodes, essentiellement différentes, ne sont pourtant point exclusives ni opposées l'une à l'autre. Elles se prêtent, au contraire, un mutuel appui. Ainsi, lorsque par l'induction on est parvenu à découvrir la loi qui régit un groupe de phénomènes ou à en pénétrer la cause, l'esprit s'empare de cette vérité, et, à l'aide des principes de la raison, il en déduit d'autres vérités qui lui permettent de multiplier les applications et d'étendre indéfiniment le champ de ses recherches.

Règles. — 28. Mais quelle que soit la méthode employée, il faut observer les trois règles suivantes :

1° Aller d'une vérité plus connue à une vérité moins connue.

2° Procéder avec ordre, et lentement, passant par degrés d'une vérité à l'autre.

3° Ne rien accepter sans preuve.

Ces trois règles sont rationnelles, car elles sont l'expression des lois naturelles auxquelles notre esprit est assujetti; aller du connu à l'inconnu, avancer graduellement, et vouloir la raison de chaque chose.

29. La science religieuse a pour point de départ les vérités révélées de Dieu. Bien qu'un certain nombre de ces vérités, les mystères, ne forcent pas, par leur évidence, l'adhésion de notre esprit, elles sont néanmoins indiscutables à cause de l'autorité absolue du témoignage divin, et nous devons y adhérer par la foi. De ces vérités premières notre intelligence tire, par voie déductive, d'autres vérités secondaires et surtout un grand nombre de conséquences pratiques, qui doivent servir de règle à notre conduite. Sous ce rapport, on pourrait donc dire que la méthode déductive convient tout particulièrement à la science religieuse.

30. D'autre part, la religion révélée présuppose tout un ensemble de vérités d'ordre naturel, auxquelles l'esprit humain peut arriver par le raisonnement.

Des diverses manifestations de l'activité humaine nous remontons par induction aux facultés qui les produisent. On démontre ensuite par la nature de ces facultés et de leurs opérations la spiritualité, l'immortalité, la liberté de l'âme raisonnable.

Partant des divers genres de faits ou phénomènes que l'on constate dans l'univers, on remonte de la même manière aux lois qui les régissent, et, de l'existence de ces lois, on conclut à la nécessité d'un Créateur et Ordonnateur de toutes choses.

C'est ainsi que pour l'homme établi sur la terre, le monde entier devient une échelle par laquelle il peut s'élever des choses visibles aux invisibles, des effets et des causes secondes à la cause première, du fini à l'infini; en un mot, des créatures au Créateur.

Et cette méthode est parfaitement accessible à son esprit. C'est même, dit saint Paul, ce qui rend les hommes inexcusables pour n'avoir pas connu Dieu, ou, s'ils l'ont connu, pour ne l'avoir pas glorifié comme Dieu. *Car*, ajoute-t-il, *ce qui est connu de Dieu est manifeste pour eux. Dieu le leur a fait connaître: car ses perfections invisibles, son éternelle puissance et sa divinité sont depuis la création du monde aperçues par l'intelligence au moyen de ses œuvres*[1].

31. Voilà donc les deux voies qui nous sont ouvertes pour parvenir à la science, ou à la vérité perçue avec certitude : l'*induction* et la *déduction*. Entrons maintenant un peu plus dans le détail des opérations auxquelles l'esprit doit se livrer pour avancer dans cette route vers la vérité.

Analyse et synthèse.

32. Ce qui est connu par notre esprit lui apparaît comme un tout, quelque simple ou quelque compliqué que soit l'objet. Mais, à proprement parler, on ne connaît un tout que si l'on connaît ses parties et la manière dont elles sont réunies. Nous voyons par là quelles sont les opérations de la méthode.

En effet, pour connaître les parties d'un tout et la manière dont elles sont réunies, deux moyens sont à notre disposition : nous pouvons décomposer le tout en ses parties, ou bien réunir les parties pour reconstituer le tout. Un chimiste, par exemple, veut donner une idée de l'eau et de sa composition. Il peut prendre de l'eau et la décomposer ou la résoudre en ses éléments, ou bien prendre de l'hydrogène et de l'oxygène et les combiner pour en former de l'eau. Des deux manières le résultat est obtenu. On peut donc arriver à connaître un objet, soit par *décomposition*, soit par *composition*. Le premier moyen s'appelle l'*analyse*, et le second la *synthèse*.

Nous n'entrerons pas dans le détail des sens divers que les savants ont donnés à ces deux mots. Celui que nous venons d'ex-

[1] Rom. I, 19-20.

pliquer suffit à l'objet de cette étude. Décomposer une notion en ses éléments principaux, ou bien partir des éléments pour reconstituer la notion, sont deux opérations intellectuelles d'un usage presque constant dans l'enseignement de la religion. On en trouvera plus loin des exemples nombreux [a].

33. Ces deux opérations, d'ailleurs, se complètent réciproquement. Un tout n'est qu'imparfaitement connu sans une analyse consciencieuse de ses parties; de même les parties n'ont leur valeur entière que par leur relation avec le tout. « Percevoir un objet, dit Balmès, c'est embrasser du même coup d'œil et les parties constitutives et les relations. Une machine démontée présente d'une manière plus distincte, sans doute, les pièces qui la composent; mais pour bien comprendre l'usage de ses parties, pour apprécier le concours particulier qu'elles apportent au mouvement général, il faut qu'elles aient été remises à leur place [1]. »

34. L'*analyse* et la *synthèse* ne vont pas seules. Il ne suffit pas, en effet, de décomposer un tout d'une manière quelconque; mais il est nécessaire de le faire attentivement et en suivant les règles d'une bonne *division*. La *définition* vient ensuite, qui délimite exactement chaque notion et détermine avec précision la nature de chaque partie et de l'ensemble.

Il existe d'ailleurs un lien étroit entre ces quatre opérations de la méthode. Si l'analyse doit se guider d'après les règles de la division, une division bien faite est à son tour le fruit d'une analyse attentive et sérieuse, comme une bonne définition est le produit d'une synthèse méthodique et complète.

---

[a] Voyez en particulier troisième partie, chap. IV.

[1] *Art d'arriver au vrai* ou *El Criterio*, p. 92.

CHAPITRE II

MÉTHODES D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

SOMMAIRE

1. Méthodes générales : méthode d'invention, méthode d'enseignement. — 2. Principal caractère d'une bonne méthode; méthode naturelle, psychologique ou intuitive. — 3. Moyens de rendre les idées sensibles : comparaisons, paraboles, exemples, histoires. — 4. Méthode historique : méthode traditionnelle. Ancien Testament, Nouveau Testament. Saint Augustin; mode d'emploi. — 5. Les images : utilité, qualités, emploi.

1. Méthodes générales.

1. La méthode est nécessaire à notre esprit lorsqu'il cherche la vérité, et que, par ses découvertes successives, il travaille à constituer la science. Elle est encore plus nécessaire, peut-être, lorsqu'il s'agit de communiquer cette science aux autres par l'enseignement. « Le succès de l'enseignement, dit M. Rendu, ne dépend pas uniquement des connaissances de l'instituteur; pour qu'il les communique avec fruit, il faut qu'il enseigne avec régularité, d'après des principes fixes et arrêtés, sinon l'esprit des élèves s'égarera dans une voie où il marche lui-même au hasard. »

« Toute instruction qui n'est pas méthodique, dit aussi Mgr Dupanloup, n'est suivie qu'avec peine, ne laisse que confusion dans l'esprit, ne tarde pas à sortir de la mémoire. Bien méthodique, au contraire, elle est saisie plus facilement, elle est écoutée plus volontiers, elle se retient plus longtemps. »

2. On peut se demander d'abord s'il existe une différence essentielle entre la méthode de recherche ou d'invention, et la méthode d'enseignement. Saint Thomas ne voit entre ces deux méthodes que celle qui existe entre la nature et l'art. « Car, dit-il, dans la méthode d'invention, nous nous servons de notre propre esprit pour trouver la vérité; tandis que dans la méthode d'ensei-

gnement, nous avons besoin de l'art du professeur au moyen duquel la vérité nous est communiquée. » La méthode d'enseignement doit donc être une imitation de la méthode d'invention.

3. Si nous parlions ici des sciences d'observation, nous aurions à distinguer entre l'enseignement élémentaire et l'enseignement supérieur. Un élève du cours primaire ne peut être traité comme un aspirant à la profession de savant. Il apprend par la voie d'autorité les quelques notions scientifiques qui lui sont nécessaires. La méthode d'induction, qui sert à former et à développer ces sciences, serait, à l'école élémentaire, beaucoup trop longue, trop laborieuse, et, à cause des expériences nécessaires, absolument impraticable. Mais lorsque l'élève est déjà un peu plus avancé, il est très utile de lui donner au moins une première initiation à cette méthode si féconde en résultats.

4. Pour l'enseignement religieux, nous n'avons pas à faire cette restriction. Les premières vérités sont enseignées d'autorité, comme ayant été révélées de Dieu. Les vérités secondaires et les applications pratiques en seront déduites par des raisonnements simples, appropriés à l'âge et à la capacité des élèves.

On emploiera aussi l'induction. Si l'on veut, par exemple, donner aux élèves une haute idée et un profond sentiment de la bonté de Dieu, quel moyen plus efficace que de passer d'abord en revue la série de ses bienfaits? — Le pardon si libéral accordé à de grands pécheurs : Adam, David, saint Pierre, etc.; les sacrements établis dans l'Église pour faciliter la réconciliation des hommes avec Dieu : voilà des faits qui peuvent servir de base à une excellente instruction sur sa miséricorde.

Veut-on faire voir que la confession, l'aveu du péché est une marque de la vraie contrition, un intime besoin de l'âme repentante? qu'on étudie cette vertu dans les modèles de pénitence que la sainte Écriture nous fournit : David, humilié sous la parole du prophète, s'écrie : *J'ai péché*[1]. Le bon larron, au milieu de son supplice, s'adresse à son compagnon de crime et d'infortune : *Pour nous*, dit-il, *c'est avec justice que nous souffrons*[2]. L'enfant prodigue, ramené au bien par l'excès même de sa détresse, veut revenir à son père : *Je me lèverai*, dit-il, *et j'irai vers mon père, et je lui dirai : Mon père, j'ai péché contre le Ciel et contre vous*[3].

---

[1] II Rois, XII, 13. — [2] S. Luc, XXIII, 41. — [3] S. Luc, XV, 18.

Il serait facile de multiplier les exemples; ceux-que nous venons de donner suffisent pour montrer le parti que le Catéchiste peut tirer de cette méthode.

5. Comme le but premier de l'enseignement religieux est de rendre claires à l'esprit des élèves les formules dans lesquelles l'Église a résumé sa doctrine, l'analyse de ces formules et une explication détaillée des termes s'imposent presque toujours. Même lorsque le Catéchiste, pour expliquer un texte, veut suivre la voie synthétique, un premier travail a dû se faire dans son esprit. Il a dû reconnaître et séparer les caractères principaux de la notion à expliquer; de sorte qu'une analyse personnelle a servi de préparation à son enseignement synthétique[a].

L'analyse a d'ailleurs sa valeur propre. Elle sert à donner aux idées de la précision et de la clarté. C'est une sorte d'inventaire intellectuel de tous les détails de la chose qu'il s'agit de connaître. Pour l'esprit d'un jeune homme studieux, l'analyse a sûrement son attrait; mais, dans l'enseignement religieux surtout, il faut éviter d'en abuser. L'analyse est sèche; si elle plaît à l'esprit, elle laisse le cœur froid. C'est un instrument d'étude fort utile, mais qui a peu d'action sur la volonté.

6. A l'analyse, il faut donc unir la synthèse; à la connaissance des détails, les aperçus généraux, les vues d'ensemble.

Et tout d'abord au point de vue intellectuel. Ce que disait Pascal de la science du monde est particulièrement vrai de la science religieuse : « Les parties du monde ont toutes un tel rapport et un tel enchaînement l'une avec l'autre, que je crois impossible de connaître l'une sans l'autre et sans le tout[b]. Donc toutes choses étant causées et causantes, aidées ou aidantes, médiatement et immédiatement, et toutes s'entre-tenant par un lien naturel et insensible qui lie les plus éloignées et les plus indifférentes,... je tiens pour impossible de connaître les parties sans le tout, non plus que de connaître le tout sans connaître en même temps les parties[1]. »

La science religieuse nous offre la synthèse la plus grandiose que l'on puisse imaginer. Du sommet élevé où elle réside, elle

---

[a] Voyez troisième partie, chap. IV.

[b] Pascal aurait dû dire *connaître parfaitement;* car, absolument parlant, il est possible de connaître une chose sans l'autre et sans le tout auquel elle se rattache.

[1] *Pensées.*

embrasse du regard tout ce qui existe. Son horizon est plus vaste même que cet univers. Il s'étend jusqu'au monde des esprits et jusqu'aux abîmes de la Divinité. Rien ne lui échappe de ce qui peut être connu par l'esprit humain. La philosophie est son humble servante et lui apporte le fruit de ses recherches. Mais son domaine principal, ce sont les mystères révélés : c'est la Trinité adorable, c'est l'Incarnation du Verbe et la Rédemption du genre humain, c'est enfin le monde de la grâce, promesse et prélude du monde de la gloire. Quoi de plus grand, quoi de plus noble, quoi de plus satisfaisant pour une intelligence!

Oui, mais en même temps quoi de plus propre à élever le sentiment, à échauffer la volonté? C'est ce côté éducatif et sanctifiant de l'enseignement religieux qu'il faudrait surtout ne jamais perdre de vue. Or c'est principalement par la synthèse, c'est-à-dire par des coups d'œil d'ensemble sur des vérités ou des groupes de vérités religieuses, que l'on porte dans les cœurs la flamme de l'amour, en même temps que l'on fait briller aux yeux de l'esprit une plus éclatante lumière.

7. Nous avons parlé de la méthode et de ses éléments constitutifs, l'induction et la déduction, l'analyse et la synthèse, la division et la définition. Mais comment ces éléments vont-ils entrer en œuvre, quel sera le point de départ de notre enseignement, sous quelle forme sera-t-il donné, quelle part respective devront y prendre le maître et les élèves, quels en seront les principaux caractères? Autant de questions qui réclament maintenant notre attention et seront traitées dans les paragraphes suivants.

2. Principal caractère d'une bonne méthode.

8. Une bonne méthode est avant tout une méthode *naturelle*, c'est-à-dire une méthode qui s'adapte aux dispositions naturelles de l'élève et aux lois qui régissent le développement de ses facultés.

Or, chez l'homme, la vie intellectuelle commence par les sens. Rien n'arrive à l'esprit que ce qui a d'abord passé par les sens, excepté toutefois l'esprit lui-même, comme l'observe justement Leibnitz. Les sens sont donc pour l'homme les portes du savoir.

Les sens perçoivent les objets extérieurs; ces perceptions sont recueillies par l'imagination et conservées par la mémoire. Elles forment en quelque sorte les premiers matériaux de la pensée.

L'entendement s'en empare, et, par des abstractions successives, les transforme en idées et en notions générales. Il compare entre elles ces notions et forme des jugements et des raisonnements qui peuvent se multiplier à l'infini. Telle est, en quelques mots, l'histoire de notre pensée. C'est l'observation sensible qui en est la base, le commencement et la condition indispensable.

9. D'autre part, l'intelligence humaine ne se développe que lentement. Chez l'enfant, ce sont les sens qui dominent. « On peut dire qu'en naissant, les enfants sont comme les êtres qu'anime seulement la vie animale, et que l'esprit, ne se distinguant en eux de la matière qu'avec le temps, n'arrivera que peu à peu à la pleine possession de lui-même[1]. »

Voilà pourquoi les termes abstraits, les phrases générales, les définitions sont pour eux une nourriture indigeste, qui ne leur inspire que du dégoût. Les enfants ne peuvent y fixer leur attention. Ces termes abstraits et ces idées générales correspondent à un âge intellectuel qu'ils n'ont pas encore atteint, et, pour le moment, ils n'y prennent aucun intérêt. C'est le particulier et le concret, le visible et le palpable, en un mot, tout ce qui est accessible aux sens, qui leur convient.

10. Cette loi psychologique montre la voie que doit suivre tout enseignement rationnel. Il doit partir de l'observation sensible et conduire l'élève pas à pas, en développant son activité spontanée, jusqu'aux notions abstraites.

Cela est facile quand l'objet de l'étude appartient au monde matériel et qu'on peut le soumettre à l'action des sens, soit directement, soit au moins en image.

Mais s'il s'agit de notions abstraites ou supra-sensibles, il faudra les transformer et les présenter à l'esprit des enfants sous une forme sensible, au moyen d'exemples ou de comparaisons. Dans ce cas, à défaut des sens, c'est surtout à l'imagination que l'on s'adresse. Or, écrit un auteur moderne, « le cerveau de l'enfant est très imaginatif et n'est sollicité que par ce qui frappe son imagination[2]. »

11. C'est ce qui a lieu particulièrement pour l'enseignement religieux, dont la matière est si souvent relevée, et où les idées

---

[1] S. Jean-Baptiste de la Salle, 197e méd., p. 538. [2] Docteur X, *Conflits de la science*, p. 38.

abstraites et générales abondent. C'est ici surtout que l'éducateur doit s'ingénier pour se mettre à la portée de ses élèves et trouver des images accessibles à leur esprit. Cela est d'autant plus nécessaire que les enfants sont plus jeunes, puisque, en raison même de leur âge, ils sont naturellement plus incapables de s'élever à des conceptions abstraites. « Les enfants, dit encore saint Jean-Baptiste de la Salle, ayant l'esprit plus borné parce qu'il est moins dégagé des sens et de la matière, ont besoin qu'on leur développe les vérités chrétiennes d'une manière plus sensible et proportionnée à la faiblesse de leur intelligence, ces vérités, pour la plupart, étant d'ailleurs supérieures à la raison humaine [1]. »

12. Pour désigner cette qualité essentielle à tout bon enseignement, les pédagogues modernes ont imaginé un mot qui, du reste, n'a eu parmi nous qu'un succès médiocre : ils l'ont appelé *enseignement intuitif.* Le mot nouveau fit croire à plusieurs que nouvelle aussi était la chose. Il n'en était rien pourtant. L'enseignement intuitif, en vérité, est aussi vieux que le monde. C'est l'enseignement divin par excellence. Qu'est-ce en effet que la Création tout entière, sinon un procédé *intuitif* destiné à rendre visibles et pour ainsi dire palpables les perfections invisibles de Dieu [2]? Et combien merveilleux ce langage, combien magnifique ce tableau!... Avec quelle évidence irrésistible ne manifeste-t-il pas les choses les plus élevées et les plus secrètes, la toute-puissance, la sagesse infinie, la divinité même du Créateur!

Après avoir écrit pour l'homme ce livre immense, Dieu continue à l'instruire à travers les âges par les mêmes moyens, par des événements, des cérémonies symboliques, des monuments, des histoires. Les cantiques sacrés rappellent le souvenir des prodiges anciens opérés en faveur du peuple élu. Ce sont souvent des histoires chantées. Les prophètes n'emploient pas une autre méthode. Leurs discours sont remplis de comparaisons et d'allégories.

13. Et Jésus-Christ, le Maître par excellence, comment enseignait-il? Nous ne trouvons dans son Évangile ni dissertation, ni définition savante. Et pourtant, qui mieux que lui aurait pu en formuler? Au lieu de cela, il s'attache à revêtir de formes sensibles les vérités les plus sublimes. Veut-il, par exemple, donner une idée de la Providence de son Père? Il ne la définit pas, mais

---

[1] 197e méd., p. 539. — [2] Rom., I, 20.

il la montre en action dans le monde, revêtant le lis des champs d'une parure que n'égala jamais aucun manteau royal, donnant au passereau le grain qui le nourrit, et veillant avec une sollicitude toute maternelle jusque sur les cheveux de notre tête[1].

Un docteur de la loi lui demande : « Qui donc est mon prochain? » Ce n'est point par une définition que Jésus répond, mais par l'admirable parabole du bon Samaritain[2]. Ses discours n'étaient que paraboles et comparaisons : *Il les enseignait ainsi*, dit saint Marc, *par diverses paraboles, selon qu'ils étaient capables de l'entendre. — Et il ne leur parlait point sans paraboles*, ajoute-t-il, mais en particulier il expliquait tout à ses disciples[3].

Et lui-même, le Christ Jésus, n'est-il pas comme une création abrégée, un livre sublime, dans lequel Dieu s'est en quelque sorte mis à notre portée, un livre où sont enfermés tous les trésors de la science et de la sagesse de Dieu[4]? C'est Dieu lui-même devenu visible, marchant et conversant avec nous; c'est le Verbe divin, parole unique et substantielle du Père, se traduisant pour nous en un langage humain, tangible, concret[5]. *Et le Verbe a été fait chair et il a habité parmi nous, plein de grâce et de vérité, et nous avons contemplé sa gloire, une gloire comme celle du Fils unique du Père*[6].

14. L'Église a continué d'enseigner par la même méthode. Dans ses offices reviennent périodiquement les traits d'histoire les plus instructifs et toutes les paraboles de Notre-Seigneur. Histoires et paraboles sont commentées au peuple par ses ministres. Elle appelle à son aide la peinture et la sculpture pour placer sous les yeux des fidèles la représentation des mystères et l'image de ses héros. Son culte, sa liturgie, les cérémonies des sacrements, qu'est-ce autre chose encore qu'un magnifique enseignement intuitif? « De même, dit le R. P. Ruiz Amado[7], qu'elle spiritualise les choses matérielles pour les faire servir à la gloire de Dieu, de même elle donne un corps aux choses spirituelles enseignées par son divin Maître, » pour les rendre plus accessibles à l'esprit des ignorants.

15. Parler aux yeux des enfants, quand c'est possible, et en tous cas parler à leur imagination, est donc la voie la plus naturelle, la plus raisonnable, pour arriver à leur intelligence et à

---

[1] S. Matth., VI, 26, 28, 29. — [2] S. Luc, X, 29, 36. — [3] S. Marc, IV, 33, 34. — [4] Col., II, 3. — [5] I Jean, I, 1. — [6] S. Jean, I, 14. — [7] *Enseñanza popular de la religión.*

leur cœur. Dieu, qui est un Esprit souverainement pur et immuable, n'a pas dédaigné, pour se faire comprendre des hommes, d'emprunter leur langage et de s'attribuer à lui-même des formes corporelles, et jusqu'aux vicissitudes de notre changeante nature. Ne craignons donc pas de l'imiter. « Suivez, dit Fénelon, la méthode de l'Écriture : frappez vivement l'imagination des enfants; ne leur proposez rien qui ne soit revêtu d'images sensibles. Représentez Dieu assis sur son trône, avec des yeux plus brillants que les rayons du soleil, et plus perçants que les éclairs; faites-le parler; donnez-lui des oreilles qui écoutent tout, des mains qui portent l'univers, des bras toujours levés pour punir les méchants, un cœur tendre et paternel pour rendre heureux ceux qui l'aiment. Viendra le temps où vous rendrez ces connaissances plus exactes. Observez toutes les ouvertures que l'esprit de l'enfant vous donnera; tâtez-le par divers endroits, pour mieux découvrir par où les grandes vérités peuvent mieux entrer dans sa tête; surtout ne lui dites rien de nouveau sans le lui rendre familier par quelque comparaison sensible[1]. »

3. Moyens de rendre les idées sensibles.

(Moyens d'intuition.)

16. Les moyens de rendre sensibles les idées abstraites sont les *comparaisons* et les *paraboles*, les *exemples* et les *histoires*. On peut y ajouter les *images*, qui se rapportent indirectement aux idées, puisque généralement elles représentent des personnages ou des scènes historiques. C'est comme un moyen de second ordre qui se rapporte lui-même aux premiers.

Les comparaisons.

17. Les comparaisons servent à faire saisir plus facilement un objet inconnu, abstrait ou subtil, à l'aide d'un objet connu et sensible dans lequel on découvre quelque analogie avec le premier. Dans l'enseignement religieux, les comparaisons sont d'un fréquent usage. Elles peuvent aider à faire comprendre soit des vérités d'ordre intellectuel ou vérités spéculatives, soit des vérités morales ou vérités pratiques.

18. Pour que la comparaison plaise et porte son fruit, la pre-

---

[1] *Éducation des filles*, ch. VII.

mière condition est qu'elle soit *claire*. Pour cela, le point de départ, ce que l'on appelle le *terme de comparaison*, doit être pris dans un objet connu des enfants. Si le terme de comparaison est lui-même inconnu de la plupart des auditeurs, il n'explique rien, et l'esprit ne peut s'y attacher. Prenez pour modèle Notre-Seigneur prêchant son Évangile. Lorsqu'il parlait aux pauvres, dont l'esprit inculte a souvent beaucoup de rapport avec celui des enfants, il tirait ses comparaisons des choses les plus communes : un père de famille, un fils, un serviteur, un repas, un flambeau, le sol, un champ, un arbre, une fleur, etc.

19. Une deuxième qualité de la comparaison est qu'elle soit *juste*. Il faut que l'auditeur trouve dans la comparaison quelque chose d'ingénieux qu'il n'aurait pas remarqué lui-même, que le rapport entre les deux objets éclate tout à coup aux yeux de son esprit. Alors il s'y arrête et y prend plaisir. La surprise et la joie qu'il éprouve ouvrent toutes grandes les portes de son âme, et la vérité y est accueillie avec bonheur.

20. Enfin la comparaison doit être *brève*, sans pour cela devenir obscure. Si on l'étend trop, elle dégénère en description; les enfants, incapables d'une application suivie, se lassent bientôt et ne voient plus le rapport entre les deux idées. Une comparaison trop longue ou trop subtile détourne du sujet au lieu d'y ramener.

21. On peut indiquer trois sources principales de comparaisons :

1° Les choses naturelles ou artificielles, qui frappent les sens et dont les propriétés sont connues de l'auditoire. « Le livre de la nature, dit saint François de Sales, est bon pour les similitudes, pour les comparaisons du moins au plus, et pour mille autres choses. » On sait combien il en usait lui-même. « C'était un contentement non pareil, dit son historien, d'ouïr combien familièrement il exposait aux enfants les rudiments de notre foi; à chaque propos les riches comparaisons lui naissaient en la bouche pour s'exprimer[1]. »

2° L'Écriture sainte. Outre les comparaisons, employées comme telles, et qu'on y trouve en grand nombre, le langage biblique est rempli d'expressions figurées dont chaque mot est une métaphore que l'on peut développer : « J'ai *couru* dans la *voie* de vos com-

[1] Le P. de la Rivière, *Vie de saint François de Sales*, p. 362.

mandements, lorsque vous avez *dilaté* mon cœur[1]. » — « La vérité *germera* de la terre, et la justice *regardera* du haut du ciel[2]. »

3° La lecture d'ouvrages choisis, riches en comparaisons, tels que ceux de saint François de Sales, de Rodriguez, etc.

22. Mais les meilleures comparaisons sont celles que nous tirons de notre propre fonds. Après en avoir été frappés nous-mêmes et en avoir fait l'aliment de nos réflexions, nous trouvons plus facilement et l'occasion de les employer, et le tour heureux qui les fait accepter. Pour acquérir cette fécondité d'esprit si désirable, le grand moyen est de s'accoutumer, comme le prescrit saint Jean-Baptiste de la Salle, à faire toutes ses actions dans des vues et des sentiments de foi, soit à l'aide d'un texte de la sainte Écriture que l'on se met dans l'esprit, soit en considérant ces actions elles-mêmes comme des symboles, et nous en servant comme d'échelons pour nous élever à Dieu.

Si tout l'Ancien Testament est une grande allégorie, qui montre en figure ce qui devait arriver[3], nous pouvons dire que ce vaste univers en est une autre. Le monde matériel est une image du monde intellectuel; et l'un et l'autre figurent ce qui se passe dans le monde de la grâce. Mais pour beaucoup ce livre merveilleux est écrit en caractères inintelligibles. Ils regardent et ne voient pas. Leur esprit est distrait ou absorbé par les apparences, par les phénomènes matériels. Il faut apprendre à lire cette langue inconnue, et pourtant si facile; il faut arriver à déchiffrer ces hiéroglyphes et à pénétrer ces symboles. Pour cela un peu d'attention et de bonne volonté suffisent. Et quel profit n'en peut-on pas tirer pour soi-même et pour les autres?...

23. Il ne reste qu'à ajouter quelques conseils pratiques :

1° Dans son objet ou dans sa forme, la comparaison doit toujours être digne, n'avoir rien de bas ni de trivial. Nous employons la comparaison pour élever l'esprit des enfants, non pour le ravaler. C'est une échelle pour monter, non pour descendre. L'esprit de l'homme, et surtout de l'enfant, n'est déjà que trop enclin, hélas! à se porter vers les choses basses et les régions animales de la nature. Cherchons plutôt à l'en dégager.

2° Il ne faut pas trop les multiplier, mais les entremêler habi-

---

[1] Ps. CXVIII. [2] Ps. LXXXIV, 11. [3] Gal., IV, 24; I Cor., X, 6.

lement avec le fond des choses, de manière que l'auditeur, attentif à ce qu'on lui enseigne, remarque à peine l'artifice.

Pour expliquer une même idée, une seule comparaison suffit. Si l'on en donne plusieurs, l'esprit ne sait à laquelle se fixer. Il est distrait. « C'est, dit un auteur, comme si l'on enfonçait plusieurs chevilles dans un même trou. Chacune d'elles est chassée par la suivante. »

C'est surtout lorsqu'on expose les mystères de la foi qu'il faut user d'une grande réserve. Toute comparaison cloche. Souvent la notion d'un mystère est plutôt obscurcie qu'expliquée par une comparaison.

3° Il faut amener les comparaisons par des tours de phrase variés. Tantôt on emploie les conjonctions *comme, de même que,* etc.; tantôt ces manières de parler : *figurez-vous, représentez-vous, vous savez;* tantôt des interrogations : *qui n'a vu telle chose? qui ne sait que...?* etc.

Les paraboles.

24. La *parabole* est une comparaison plus développée ou une allégorie que l'on déguise sous la forme d'une fiction historique, dans laquelle on fait apparaître tous les traits principaux de la vérité que l'on veut expliquer. Le saint Évangile est rempli de paraboles admirables, et, comme nous l'avons dit, c'était le mode presque exclusif d'enseignement qu'avait adopté Notre-Seigneur. C'est une mine que le Catéchiste peut exploiter, et, s'il veut en composer lui-même, c'est là qu'il trouvera ses meilleurs modèles. Qu'il les étudie donc pour le fond et aussi pour la forme, afin d'apprendre comment on y enferme un concept, une idée, et comment on l'expose à ses auditeurs.

25. Les paraboles évangéliques sont de plusieurs genres. Quelques-unes sont purement narratives. C'est une histoire simplement racontée, dont Notre-Seigneur tire ensuite des enseignements. Par exemple, la parabole de la semence qui tombe sur différentes sortes de terrains[1]. D'autres se dramatisent : les personnages parlent et agissent, l'intérêt devient beaucoup plus puissant. Nous en trouvons un exemple dans le même chapitre de saint Matthieu. « Le royaume des cieux, dit Notre-Seigneur, est semblable à un homme qui avait semé du bon grain dans son

[1] S. Matth., XIII, 3 et suiv.

champ. Mais pendant qu'il dormait, son ennemi vint, sema de l'ivraie et s'en alla. Lorsque les serviteurs s'en aperçoivent, ils viennent trouver le père de famille : Seigneur, disent-ils, n'avez-vous pas semé du bon grain dans votre champ? D'où vient donc qu'il s'y trouve de l'ivraie? Le maître répond : C'est un ennemi qui a fait cela. » Et le dialogue continue. Et lorsque le père de famille annonce aux serviteurs ses intentions pour l'époque de la moisson, c'est encore le discours direct qui est employé : « Je dirai aux moissonneurs : Cueillez d'abord l'ivraie et liez-la en gerbes pour la brûler, et amassez le froment dans mon grenier. »

Quelquefois des sentiments et des passions viennent se mêler au récit, et l'intérêt se trouve encore augmenté. Voyez, par exemple, la parabole du serviteur gracié, qui refuse de pardonner à son tour[1]. Menacé de perdre sa liberté avec toute sa famille, il se jette aux pieds de son maître; il le conjure, disant : « Ayez patience envers moi, et je vous rendrai tout. » Le roi en a pitié et lui remet sa dette. Et voilà qu'à peine sorti, il rencontre un de ses compagnons qui lui devait cent deniers. Il le saisit à la gorge en criant : « Rends-moi ce que tu me dois. » L'autre se jette à ses pieds et le supplie; mais rien n'est capable de l'émouvoir. Impitoyable, il le fait mettre en prison. Les autres serviteurs, contristés, racontent au roi ce qui se passe. Celui-ci rappelle le serviteur méchant, lui reproche sa dureté et le livre aux exécuteurs. — Quelle belle occasion pour expliquer aux enfants la nécessité de pardonner aux autres si nous voulons que Dieu nous pardonne! Quel touchant commentaire à la cinquième demande de l'Oraison dominicale : *Pardonnez-nous...* C'est d'ailleurs le but évident de cette parabole. Elle vient en réponse à cette question de saint Pierre : « Combien de fois pardonnerai-je à mon frère? » Et Notre-Seigneur la termine par ce grave avertissement : « Ainsi vous traitera mon Père céleste, si chacun de vous ne pardonne à son frère du fond du cœur. »

D'autres paraboles sont doublées d'un contraste qui en multiplie la force. Dans le saint Évangile, nous avons sous cette forme la double parabole de l'homme qui bâtit sa maison sur le roc et de celui qui la bâtit sur le sable[2], la parabole des vierges sages et des vierges folles[3], celle des talents[4], celle du mauvais

---

[1] S. Matth., XVIII, 23 et suiv. — [2] S. Matth., VII, 24, 27. — [3] S. Matth., XXV, 1-13.
[4] S. Matth., XXV, 14-30.

riche et du pauvre Lazare [1], celle du pharisien et du publicain [2], du mercenaire et du bon Pasteur [3], etc.

26. Au point de vue de l'enseignement, les actions et les miracles de Notre-Seigneur jouent souvent le même rôle que les paraboles. Ils sont instructifs au même degré. « Notre-Seigneur, dit saint Augustin, voulait que ce qu'il faisait corporellement fût compris spirituellement. Il n'opérait pas ses miracles seulement pour faire des miracles, mais pour que ses œuvres parussent des merveilles à ceux qui les voyaient, et des vérités à ceux qui les comprenaient [4]. »

27. Les règles pour la composition et l'emploi des paraboles sont les mêmes que pour les comparaisons : la dignité du fond et de la forme, une brièveté relative, une certaine sobriété et l'exactitude dans le choix des caractères qu'on veut représenter. Il ne faut rien de subtil ni d'exagéré. Ne pas vouloir tirer en une seule fois d'un sujet tout ce qu'il pourrait donner, mais avoir un but bien précis et s'y tenir; en un mot, envisager le sujet sous un seul point de vue à la fois.

28. Sous le rapport du style et de la diction, les paraboles sont assimilées aux histoires [a]. Il faut les exposer à l'aise, sans se presser, ne pas se contenter de les rappeler en peu de mots, si ce n'est lorsque les enfants les savent très bien. Imitons l'Église, qui ne craint pas de les répéter tous les ans. La doctrine qu'elles renferment est presque toujours de la plus haute importance.

Les exemples.

29. Il ne s'agit pas ici de traits édifiants, propres à encourager les enfants à la pratique du bien. Cette sorte d'exemples appartient plutôt à l'article suivant, où nous traiterons des histoires. Le mot *exemple* est employé ici dans le même sens que dans les grammaires ou d'autres traités didactiques. C'est un cas d'application de la doctrine, une illustration, comme on dirait aujourd'hui, pour en préciser le sens et la portée.

C'est surtout dans l'enseignement de la morale que nous avons besoin de recourir aux exemples. Ce sont alors comme de petits cas de conscience que l'on propose aux enfants et qu'on leur fait

---

[a] Voyez plus loin, page 122, n° 37.

[1] S. Luc. XVI, 19-31. — [2] S. Luc. XVIII, 10-14. — [3] S. Jean, X, 11-16. — [4] *De Verb. Dom.*, serm. 44.

résoudre. Ils le font en appliquant les principes et les règles qu'on vient de leur expliquer, et, par cet exercice sagement conduit, ils arrivent à se faire une idée exacte de ce que nous appelons matière *grave*, matière *légère*, consentement *parfait*, consentement *imparfait*, *connaissance*, *advertance* ou *inadvertance*, ignorance *vincible* ou *invincible*, etc. C'est surtout lorsqu'on veut leur faire comprendre en quoi consistent les péchés intérieurs de *pensée*, de *désir*, de *volonté*, de *complaisance*, que de tels exemples sont nécessaires[1].

Louis entre un soir chez Paul, son ami, pour le saluer. Paul est sorti; mais là, sur la table, se trouve sa montre, qui attire le regard de Louis par son léger tic-tac. Louis n'a pas de montre. La pensée de prendre celle de son ami se présente aussitôt à son esprit. « Personne ne m'a vu, se dit-il, on ne saura pas que c'est moi. » Et le voilà déjà qui s'approche de la table et qui tend la main pour la saisir.

Au moment même, il entend du bruit dans l'escalier. C'est Paul qui rentre. Louis se retourne et salue son ami, sans laisser voir aucune impression. Il s'éloigne ensuite, regrettant la montre, mais se croyant la conscience pure, parce qu'effectivement il ne l'a pas volée. — Dites-moi, Étienne, a-t-il raison? — A-t-il péché, ou n'a-t-il pas péché ?

Étienne. — Non, monsieur, il n'a pas péché.

Le Maitre. — Et vous, Joseph, qu'en pensez-vous?

Joseph. — Si, monsieur, il a péché.

Le Maitre. — Étienne, pourquoi Louis n'a-t-il pas péché?

Étienne. — Parce qu'il n'a pas volé la montre.

Le Maitre. — Et vous, Joseph, pourquoi Louis a-t-il péché?

Joseph. — Il a voulu prendre la montre. S'il ne l'a pas fait, c'est qu'il n'a pas pu.

Le Maitre. — C'est vrai, Louis a consenti au vol dans son cœur. Il a donc péché. C'est un péché intérieur, un péché de *volonté*.

Ce cas étant résolu, on en propose un autre :

Le Maitre. — Je suppose maintenant que Louis n'a pas consenti à voler. Au moment où la pensée lui en est venue, il s'est dit : « Certainement je voudrais bien prendre la montre, mais on me verrait, ou l'on saurait que c'est moi, et on me mettrait en prison. Je ne

[1] Hamon, *Traité de la prédication*, p. 478.

veux pas aller en prison, alors je ne prends pas la montre. C'est dommage!

— Dans ce cas, Louis a-t-il péché?

— Quel péché a-t-il commis?

— Quelle différence y a-t-il entre ce péché de *désir* et le péché de *volonté?*

Le Maitre. — Si Louis avait repoussé la première idée du vol, en se disant à lui-même : Non, Dieu défend de voler, je ne volerai pas, aurait-il péché?

— Pourquoi n'aurait-il pas péché?

— Et si la pensée était restée longtemps dans son esprit, la montre lui paraissant de plus en plus jolie, mais que chaque fois il ait répondu : Non, je ne volerai pas, aurait-il péché?

— Quand est-ce qu'on pèche par pensée?

C'est quand on prend volontairement plaisir à l'idée de mal faire. Mais lorsqu'on repousse énergiquement cette idée, au lieu de pécher, on fait un acte bon, agréable à Dieu, et d'autant plus méritoire que la tentation est plus forte.

Je suppose encore que Louis a réellement pris la montre. Il la porte sur lui et il s'en sert, et voilà qu'au lieu de se repentir de son péché et de restituer ce qui ne lui appartient pas, il s'attache au contraire à cet objet, s'approuve lui-même de l'avoir pris et s'en réjouit. — Commet-il encore un péché? — Comment nomme-t-on ce nouveau péché?...

On le nomme péché de *complaisance.*

Le Maitre. — Récapitulons. Combien connaissez-vous de péchés intérieurs?

— Quand est-ce qu'on pèche par *pensée?* par *désir?* par *volonté?* par *complaisance?*

— Montrez quand Louis a péché de chacune de ces manières.

— Tâchez de trouver d'autres exemples...

30. Les exemples doivent être bien choisis, et pour cela trois conditions sont nécessaires :

1° Il faut que l'exemple soit vraiment un cas de la vérité ou de la règle qu'on explique. Autrement, au lieu d'éclairer, il rendrait la question plus confuse et détournerait l'esprit du point étudié;

2° Il faut prendre les exemples parmi les choses connues des auditeurs auxquels on s'adresse. Que l'exemple s'adapte à leur âge, à leur état d'esprit, en un mot, qu'il soit facilement compréhensible;

3° L'exemple doit être toujours digne et n'avoir rien qui puisse

blesser la décence ou l'amour du prochain. On évitera de porter l'esprit des enfants sur des matières délicates. Et si l'on veut leur apprendre à distinguer la tentation du péché, on choisira ses exemples ailleurs, dans des matières qui ont avec celle-là des analogies suffisantes, et qui rentrent parfaitement dans le cadre des expériences des enfants : le vol, comme nous l'avons fait plus haut, ou surtout la gourmandise.

Il faut aussi rejeter avec soin tout ce qui aurait l'air d'allusions à des fautes qu'on sait avoir été commises par les enfants, ou aux défauts de leurs parents ou des personnes qu'ils doivent respecter. Loin de là, on aura toujours grand égard à la délicatesse si légitime des enfants. On leur dira, par exemple : « Je sais, mes enfants, que vous ne commettez pas ces sortes de péchés. Si j'en parle, c'est pour vous instruire et parce que je suis obligé de vous donner des exemples pour vous faire mieux comprendre ce que je vous enseigne. »

Témoigner de l'estime aux enfants est le moyen de les provoquer à faire des efforts pour la mériter.

Les histoires.

31. Rien n'est plus propre à éveiller l'attention des élèves et à la soutenir que des histoires bien choisies. Les enfants les aiment avec passion. Elles rendent le catéchisme agréable, éclaircissent les vérités, se gravent aisément dans la mémoire, et laissent dans l'âme des impressions durables de vertu. Ainsi les histoires réunissent au plus haut point les avantages de la comparaison, de la parabole et de l'exemple. Par elles, on ménage aux vérités une entrée facile dans le cœur. Elles sont aussi un excellent moyen de discipline; car souvent la promesse de leur raconter une histoire intéressante, s'ils sont sages, suffit pour contenir les enfants dans un ordre parfait pendant toute la durée d'un exercice. « Les histoires, disait Fénelon, semblent allonger l'instruction, mais elles l'abrègent beaucoup et lui ôtent la sécheresse des instructions ordinaires. Anciennement, c'est principalement par des histoires qu'on instruisait. » C'est pourquoi saint Jean-Baptiste de la Salle recommandait aux jeunes maîtres « de choisir quelquefois une histoire que les enfants puissent goûter, et de la raconter d'une manière qui puisse renouveler leur attention ».

32. Pour être adaptées au but que poursuit le Catéchiste, les histoires doivent posséder plusieurs qualités :

1° Elles doivent être *vraies*. Nous devons ce respect à l'enseignement religieux de n'y rien introduire qui ne soit certain. Les histoires apocryphes déconsidèrent la religion et font naître le doute sur la révélation.

Vraies pour le fond, qu'elles le soient aussi pour les détails, sans lacune ou exagération qui en changerait le caractère.

2° Elles doivent être *graves* et avoir un rapport réel avec le sujet traité. Des histoires insignifiantes, racontées dans le seul but d'intéresser les enfants, sinon de les faire rire, mettraient la dissipation dans l'auditoire et lui feraient perdre le respect de la parole de Dieu. Le Catéchiste aurait à répondre d'un temps précieux ainsi gaspillé à des futilités.

3° Elles doivent être *remarquables* par le fond des choses ou par quelque circonstance qui leur donne actuellement une valeur exceptionnelle. Les enfants ont un goût particulier pour le merveilleux. Ils s'intéressent à tout ce qui est grand, héroïque. C'est mal les connaître que de croire qu'on les captivera par des histoires communes, empruntées à la vie ordinaire.

33. Les meilleures histoires sont celles que nous fournit la sainte Écriture. Nous y trouvons abondamment, soit des exemples propres à expliquer la doctrine, soit des modèles dignes de notre imitation, soit aussi des manifestations de la justice divine pour nous éloigner du mal. L'Écriture a été inspirée de Dieu pour l'instruction des hommes, et il y a renfermé tout ce qui pouvait leur être utile ou nécessaire. De plus, la vérité de ces événements est incontestable, appuyée qu'elle est sur la science et la véracité de Dieu, tandis que les autres récits ne reposent que sur des témoignages purement humains.

34. Après les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament, rien n'est plus beau ni plus édifiant que la vie des Saints, ces héros chrétiens dont l'Église s'honore à si juste titre. Comme le reconnaît un protestant célèbre, « ces histoires sont éminemment propres à servir de types et de modèles à la jeunesse et au peuple, à donner une noble direction à l'imagination, à appuyer les principes qui devront les diriger toute leur vie. »

35. Il faut citer avec plus de réserve les exemples de l'histoire profane. Ce n'est pas qu'il ne s'y rencontre aussi des traits d'héroïsme dignes d'admiration ; mais parce que le principe de ces actes ne s'élève pas ordinairement au-dessus des mobiles naturels, ils ne peuvent être considérés par un chrétien que comme

des modèles incomplets. Ce sont des ébauches ou des statues inanimées : il y manque la vie, la vie surnaturelle de la grâce, qui seule perfectionne nos actes et les rend agréables à Dieu.

Au contraire, les histoires tirées de la sainte Écriture, étant elles-mêmes la parole de Dieu, ont une efficacité particulière pour éclairer les âmes et les porter à la sainteté. Il en est ainsi à proportion des exemples des Saints. Car si Dieu se plaît à donner à leurs reliques une puissance miraculeuse pour le soulagement des corps, combien plus efficace ne sera pas le souvenir de leurs grandes actions pour leur susciter des imitateurs!

36. Lorsqu'on raconte des événements contemporains, il faut user d'une grande discrétion dans les appréciations et les applications morales, surtout si l'on présente ces événements comme des récompenses ou des châtiments de la Providence divine. A l'égard des faits bibliques, nous avons pour garant l'autorité de la sainte Écriture, de l'Église et des Saints; mais ici nous serions facilement exposés à tirer des conclusions injustifiées, qui, un jour ou l'autre, pourraient mettre en péril la foi de nos auditeurs.

Dans la loi nouvelle, plus encore que dans l'ancienne, les événements extérieurs ne sont pas toujours en rapport exact avec les mérites des hommes. La Providence conduit souvent les peuples et les individus d'après des principes supérieurs à ce que nous pouvons apercevoir, et en vue de fins dont la réalisation, encore lointaine, nous demeure cachée. C'est ainsi que souvent Dieu afflige les justes en ce monde pour les purifier et les sanctifier davantage, tandis qu'il traite avec douceur des pécheurs notoires, soit pour donner lieu à leur repentir, soit pour les récompenser de quelques bonnes actions. Il lui reste l'éternité pour châtier les endurcis qui auront méconnu sa bonté et résisté opiniâtrément à sa miséricorde.

37. Dans vos récits mettez de l'ordre, de la clarté, de la simplicité et de l'intérêt. Pour bien conter, il faut d'abord bien savoir. Peignez les faits comme s'ils se passaient sous vos yeux. Décrivez les lieux, les personnes. Abstenez-vous des digressions, des longues considérations; mais n'omettez point les petites circonstances qui frappent l'imagination. Faites agir et parler vos personnages : que les enfants s'imaginent les voir et les entendre. Prêtez-leur des colloques courts et animés, et si ce ne sont pas les discours mêmes rapportés par les historiens, que du moins ils soient très vraisemblables.

Vous-même, ne perdez pas de vue votre but principal. Vous proposez-vous d'expliquer une idée abstraite? faites-en bien ressortir dans l'histoire les caractères principaux. Est-ce, au contraire, un effet moral que vous voulez obtenir? mettez en relief, par le contraste, la laideur du vice et la beauté de la vertu.

Ne laissez pas l'esprit des enfants s'égarer sur des détails accessoires, mais ramenez leur attention et fixez-la sur le point principal. La narration doit se faire d'un trait. Évitez donc les histoires trop longues, à moins qu'elles ne puissent se partager en deux ou trois parties formant chacune le sujet d'un récit particulier. D'ordinaire, ne vous interrompez ni pour interroger, ni pour expliquer des mots. A l'avance vous avez dû prévoir les mots ou les expressions qui auraient besoin d'explication, et cette explication elle-même a dû précéder le récit. Quant aux questions, réservez-les pour la fin.

Lorsque votre narration est finie, reprenez-la par fragments pour aider la mémoire des élèves. La première fois qu'ils entendent une histoire, leur attention est tout absorbée par le fond du sujet. Rarement seraient-ils en état de la répéter de suite. Mais, leur curiosité une fois satisfaite, ils remarqueront mieux la trame du récit et les diverses circonstances. Il faut même qu'ils puissent compter sur cette répétition. Sans cela l'effort qu'ils feraient pour retenir nuirait à l'effet principal : bien plus que sur le fond, leur attention se porterait sur les détails et sur les expressions dont ils auront besoin pour redire l'histoire à leur tour; l'impression d'ensemble serait manquée.

38. Votre récit est terminé, la parole est maintenant aux élèves. Faites-leur donc répéter l'histoire. Au début, aidez-les par des questions. Corrigez et complétez ce qu'ils disent. Faites-la redire encore, jusqu'à ce qu'ils aient bien retenu.

Assurez-vous qu'ils ont compris la vérité ou la leçon morale qui formait l'objet principal de la narration. Habituez-les à porter des jugements. — Que pensez-vous de tel personnage? de tel autre? — Quel est celui qui a le mieux ou le plus mal agi? — Qu'auriez-vous fait à sa place? etc. — Que faut-il faire pour éviter telle faute? — Dans quelle circonstance pouvons-nous imiter tel exemple? etc.

A la fin, résumez l'histoire, et, si les enfants en sont capables, faites-la rédiger par écrit.

39. Il faut tâcher d'amener peu à peu les enfants à bien dire une histoire. C'est là un exercice des plus utiles : il apprend à

penser, à retenir, à classer, à raisonner et à parler. De plus, l'enfant qui sait une histoire aime à la raconter, soit dans sa famille, soit au dehors; sa naïveté et son innocence ajoutent au charme du récit et disposent les auditeurs à en tirer du fruit. Apprendre à un enfant des histoires édifiantes et l'exercer à les bien dire, c'est préparer un moyen d'apostolat dont il est difficile d'apprécier la portée.

4. Méthode historique.

40. Non seulement les histoires de l'Ancien et du Nouveau Testament peuvent fournir des exemples d'application des points de doctrine, ou des modèles pour encourager à la pratique du bien, mais leur usage principal est de servir de base et de point de départ à l'enseignement catéchistique lui-même. « Dieu, dit Fénelon, qui connaît mieux que personne l'esprit de l'homme qu'il a formé, a mis la religion dans des faits populaires qui, loin de surcharger les esprits simples, les aident à concevoir et à retenir les mystères. » — « Toutes les vérités dogmatiques ou morales, dit à son tour Kellner, ont leur fondement sensible dans l'Histoire sainte. Elles en sortent en quelque manière comme une plante sort de sa racine. »

En effet, Dieu n'enseigne pas par des systèmes. Il agit; il opère sous les yeux des hommes; puis il fait consigner ses œuvres et ses enseignements dans les Livres sacrés. C'est en rappelant le souvenir de ces faits qu'il veut que les Israélites instruisent leurs enfants. *Lorsque vos fils vous demanderont ce que signifient ces pierres, vous leur répondrez : Les eaux du Jourdain ont été coupées devant l'arche du Seigneur, et c'est ici qu'Israël a passé le Jourdain à pied sec*[1].

41. Il fallait faire l'éducation du peuple, en même temps que celle des individus. Pour instruire le genre humain des vérités surnaturelles et le préparer aux merveilles de la loi de grâce, Dieu fit précéder leur réalité de nombreuses figures qui, frappant l'esprit de ces peuples encore enfants, les disposaient par degrés à recevoir la révélation des profonds mystères dont elles présentaient comme une esquisse ou une ébauche. Tous les sacrifices de la loi ancienne avaient été institués dans ce but symbolique.

Pour nous rendre compte de ce procédé divin, considérons,

---

[1] Josué, IV, 6, 7; 21, 22.

par exemple, le sacrifice d'Isaac. Quoi de plus étonnant, quoi de plus propre à faire réfléchir, à laisser deviner quelque grand dessein du Seigneur? surtout lorsqu'on voit le sacrifice resté incomplet, suspendu, pour ainsi dire, s'achever néanmoins par l'immolation du bélier qu'Abraham avait découvert, la tête embarrassée dans les épines. Comment, sous cette double image, ne pas entrevoir au moins confusément, vingt siècles à l'avance, la grande Victime du Calvaire, le divin Messie, le Fils unique du Père, s'immolant en ce même lieu pour la rédemption du genre humain!

De même, le mystère de l'Eucharistie, mémorial des bienfaits divins, foyer de vie surnaturelle, source de grâce, centre du culte catholique, avait été figuré et annoncé de mille manières : le fruit de l'arbre de vie, le sacrifice de Melchisédech, les pains de proposition, les épis que l'on devait offrir à Pâque, la manne, etc.

42. Telle fut la méthode employée par Dieu pour instruire son peuple jusqu'à la venue du Messie : des faits sensibles, des histoires. Notre-Seigneur l'emploie à son tour. Il a fait et enseigné[1], dit l'Écriture. C'est par ses actions plus encore que par ses discours qu'il nous instruit. Et dans l'enseignement lui-même, comme nous l'avons vu déjà, l'action joue encore un grand rôle. Ses miracles servent souvent de prélude à une instruction importante[a]. Il multiplie les paraboles, qui sont l'un des modes de l'enseignement historique; en outre, il se réfère souvent à l'Ancien Testament et en évoque les personnages principaux.

Après Notre-Seigneur, c'est aussi par l'histoire que les Apôtres enseignent. Ils racontent la vie, la passion et la résurrection du Sauveur; ils font de larges emprunts aux histoires et aux prophéties de l'Ancien Testament, dont ils s'appliquent à montrer l'accomplissement dans le Nouveau.

43. Ce procédé, perpétué dans l'Église, a été en quelque sorte codifié par saint Augustin. Le diacre *Deogratias*, de l'Église de Carthage, dont il devint plus tard évêque, se trouvant chargé de l'instruction des catéchumènes, consulta le grand docteur sur la méthode qu'il devait adopter. Ce fut à cette occasion que saint Augustin composa son beau traité *De catechizandis rudibus*, « De la manière d'enseigner la religion aux ignorants, » dont

---

[a] Première partie, chap. VII, n° 14, page 83.

[1] Actes, I, 1.

l'Église a retiré de si grands profits. Dans cet ouvage, le saint docteur ne parle que de narration : c'est en racontant les faits, qu'on doit instruire. Le modèle de catéchisme qu'il y donne lui-même n'est qu'un abrégé de l'histoire sacrée auquel il mêle des réflexions. « L'instruction, dit-il, est pleine et entière quant à ce qui regarde l'histoire, lorsqu'on expose les choses à celui que l'on instruit depuis ce qui est écrit à l'entrée de la Genèse qu'*au commencement Dieu créa le ciel et la terre,* jusqu'à l'état où nous voyons présentement l'Église.

44. « Mais, ajoute-t-il, et la remarque est importante, ce n'est pas qu'il faille pour cela réciter tout le Pentateuque, avec les livres des Juges, des Rois, d'Esdras, et ensuite tout l'Évangile avec les Actes des Apôtres. Il suffit de traiter les choses d'une manière générale et abrégée, choisissant celles qui, étant les plus merveilleuses, donnent plus de plaisir à entendre et composent les articles fondamentaux de notre foi. »

En effet, la méthode historique a ses limites; il ne s'agit pas de faire ici un cours d'histoire sainte proprement dit, mais d'utiliser des passages choisis de l'histoire sacrée comme base et point de départ de l'enseignement doctrinal. Sous ce rapport, il convient, comme le reconnaît saint Augustin, de se restreindre à l'essentiel, en donnant toutefois la priorité au Nouveau Testament; car ce serait une erreur de remplir les petites têtes des enfants de tous les noms des patriarches et des prophètes, au lieu de leur faire connaître Notre-Seigneur Jésus-Christ.

45. Ce n'est pas non plus une succession de petits tableaux indépendants qu'il faut emprunter à la sainte Écriture, c'est plutôt une vue d'ensemble qu'on essayera de donner aux enfants. Le symbole des Apôtres nous sert de guide. « Il faut dessiner à grands traits, ou mieux présenter aux enfants, profondément ciselés, les faits principaux de l'économie de notre salut : la création, la rédemption et la sanctification de l'homme par la puissance, la sagesse et la bonté du Dieu en trois personnes. Rien que les grandes lignes, mais en haut relief. Surtout avec des commençants, laissez de côté tout ce qui pourrait gêner cette vue d'ensemble. Qu'ils soient saisis d'étonnement en voyant tout ce que Dieu a fait pour l'homme. Sous le souffle de l'Esprit-Saint, ce sentiment de respect et de crainte s'embrasera et s'élancera vers le ciel en une brillante flamme d'amour [1 et 2]. »

---

[1] I Jean, IV, 18 et 19. — [2] G. Mey, *Vollständige Katechesen*, Introduction, p. 11.

46. Saint Augustin ne veut pas que le Catéchiste, au cours de la narration, perde jamais de vue le but principal de son enseignement. Ce but c'est *une charité venant d'un cœur pur, d'une bonne conscience et d'une foi sincère*[1]. Tout ce qu'il dit doit y tendre, et il doit faire en sorte que son disciple dirige aussi son regard et ses efforts vers le même objet[2].

Mais l'amour ne peut exister sans la foi et l'espérance, voilà pourquoi le saint docteur ajoute : « Ayant donc toujours devant les yeux ce divin amour comme le but auquel vous rapportez tout ce que vous dites, racontez de telle sorte que celui à qui vous parlez, *en vous entendant, croie;* qu'*en croyant, il espère;* et qu'*en espérant, il aime*[3]. »

Et lorsque nous cherchons à pénétrer les cœurs d'une crainte salutaire, et que dans ce but nous peignons la sévérité des jugements de Dieu à l'égard des pécheurs, ne manquons pas, même alors, de prendre occasion de ces récits pour élever dans les cœurs l'édifice de la charité, « afin que le disciple, se réjouissant de l'amour de celui qu'il craint, ose l'aimer à son tour et qu'il appréhende de lui déplaire[4]. »

47. Ainsi, d'après saint Augustin, les fruits que nous devons chercher dans l'enseignement religieux, et en particulier dans celui de l'Histoire sainte, sont principalement la foi, l'espérance, la crainte de Dieu, l'horreur du péché, mais par-dessus tout la charité, c'est-à-dire l'amour de Dieu et du prochain.

Or ce n'est pas en traitant directement et d'une manière didactique de ces vertus qu'on les fera pratiquer, mais en disant des choses qui les inspirent effectivement, soit qu'on les nomme ou non; car, dit encore le saint docteur, « il importe beaucoup plus au disciple de les *avoir* que de les *savoir*. »

Vous entretiendrez la crainte de Dieu dans les esprits si vous savez bien représenter la création, les miracles du désert et les autres faits qui montrent sa grandeur et sa toute-puissance; si vous racontez comme il convient, le déluge, l'embrasement de Sodome, les plaies d'Égypte, la captivité de Babylone et les autres effets de sa justice. Ces faits suffisent à montrer Dieu terrible, sans qu'il soit besoin de le dire. Par contre, vous ferez voir combien le Seigneur est aimable, en racontant les faveurs qu'il fit à Abraham, les soins qu'il eut de son peuple dans le désert, les bénédictions qu'il répandit sur David et Salomon, etc. Mais

---

[1] I Tim., I, 5. — [2] *De Catechiz.*, ch. III. — [3] *De Catechiz.*, ch. IV. — [4] *De Catechiz.*, ch. V.

surtout vous ferez éclater son immense bonté et son infinie miséricorde par l'Incarnation, par la vie et la mort sur la croix de Jésus-Christ, son Fils bien-aimé. En entendant ces choses, vos disciples ne pourront manquer d'aimer Dieu, sans que vous le leur disiez, ou bien ils ont un cœur insensible[1].

48. L'histoire renferme, concrétée et rendue sensible, la vérité que l'on veut enseigner, c'est comme une incarnation de la vérité; mais cette vérité elle-même a maintenant besoin d'être dégagée et traduite en une formule courte et concise, que la mémoire puisse aisément retenir. Pour nous ces formules sont données; ce sont les réponses du catéchisme. De quelle manière le texte du catéchisme devra-t-il se rattacher à l'histoire? dans quel ordre les réponses devront-elles venir? quelles explications complémentaires leur seront ajoutées? Autant de questions qui, chaque jour, doivent faire l'objet d'une étude spéciale : c'est là une partie essentielle de la préparation du Catéchiste.

49. Avec de jeunes enfants, nous le verrons plus loin, la méthode historique est prédominante. L'histoire constitue le fond même de l'instruction. Le Catéchiste la divise en trois ou quatre points, et il expose chacun d'eux dans un langage simple, attrayant, varié. Après chaque point, il pose une série de questions pour faire redire ce qui vient d'être raconté Des sous-questions lui permettent de voir s'il a été compris. Les phrases importantes et surtout les formules doctrinales doivent être répétées plusieurs fois, soit en chœur par tous les enfants, soit par groupes, soit par des élèves séparément.

Quand les diverses parties du sujet ont été exposées et répétées de la même manière, on tire la conclusion morale, et, par une courte mais vive exhortation, on engage les enfants à la pratique de ce qui doit être le fruit spécial de l'instruction du jour.

A la fin du volume, nous donnerons plusieurs exemples complets de catéchismes rédigés d'après cette méthode; nous n'avons donc pas lieu d'insister plus longuement ici.

50. Lorsqu'on s'adresse à des élèves plus âgés, l'histoire est encore très utile; mais son rôle est différent. Elle sert plutôt de point de départ, et pour ainsi dire d'amorce, à un enseignement plus systématique de la doctrine. Par l'histoire ou la parabole,

[1] S. Augustin, *De Catechiz.*

l'esprit des enfants est saisi dès le début de l'instruction. Leur cœur s'ouvre aux bonnes impressions, et les explications qui suivent sont plus facilement comprises et goûtées, parce qu'elles trouvent dans le récit comme un point d'appui intuitif et concret. C'est l'avantage que Bossuet voyait surtout dans cette méthode. « Rien ne s'insinue mieux dans les esprits que les narrés, dit-il, et il n'y a rien de meilleur que d'y insinuer la doctrine, comme Dieu l'a fait faire à Moïse et aux évangélistes... C'est pourquoi, ajoute-t-il, lorsque vous aurez à expliquer un mystère ou un sacrement, vous devez poser comme fondement ce qui se sera passé dans l'accomplissement de ce mystère ou dans l'institution de ce sacrement[1]. » Et pour faciliter cette tâche au Catéchiste, il avait indiqué lui-même, en tête de chacun des chapitres de son *Catéchisme*, une histoire par laquelle il voulait que l'on en commençât l'explication.

51. Donnons un exemple. Supposons que le Catéchiste se propose d'expliquer le sacrement de Pénitence, ses parties, ses effets. Il commence par raconter la parabole si touchante de l'*Enfant prodigue*, appuyant sur les textes qui ont le plus de rapport avec le but qu'il poursuit. La narration se fait tout d'un trait, pour ne pas affaiblir l'impression. Vient ensuite le commentaire qui peut être fait par le Catéchiste seul, ou par le Catéchiste et les élèves, que l'on interroge dans ce but. En voici les principaux traits :

Le père de famille, c'est Dieu. Ses enfants, ce sont tous les hommes. Le plus jeune, celui qu'il chérissait le plus, mais aussi le plus étourdi, le plus inexpérimenté, ramasse tout ce qu'il possédait, et s'en va dans un pays éloigné. — Voilà bien le jeune pécheur, qui abandonne son Père et s'en va loin, bien loin, dans la région du péché et de la mort. Tous ses biens : la grâce, ses mérites, ses vertus, sont dissipés, gaspillés, perdus.

Le jeune homme est réduit à la plus affreuse misère; rongé par le chagrin, ne sachant plus que devenir, il va se mettre en service chez un habitant de ce pays, qui l'envoie garder ses pourceaux. Quelle peinture! — N'est-ce pas l'image de l'état de pécheur? Loin de Dieu!... Pour maître, le démon cruel; les passions incapables de satisfaire sa faim et sa soif de bonheur, etc.

Mais il se réveille, il rentre enfin en lui-même; l'excès même de sa détresse, le souvenir des biens qu'il a perdus sont le prin-

[1] *Avertissement du premier Catéchisme.*

cipe de sa conversion. Sans doute, le motif du repentir est encore bien imparfait; mais soudain il pense à son Père. Il connaît sa bonté, son cœur se retourne vers lui et il dit : « Je me *lèverai*, et *j'irai vers mon Père et je lui dirai :* Mon Père, *j'ai péché.* Je ne suis plus digne d'être appelé votre enfant. *Mettez-moi au nombre de vos serviteurs.* »

Que voyons-nous dans ces paroles? — Tous les signes d'une conversion sincère :

1° La douleur et la détestation du passé;
2° La résolution de se confesser;
3° La volonté de réparer, de satisfaire.

Le prodigue se met en route. Son père l'attend : il a hâte de l'embrasser. — Dieu voit de loin son fils revenir. N'est-ce pas lui qui secrètement inspire au pécheur le repentir? — Enfin le jeune homme arrive; il se jette aux pieds de son Père et commence sa confession. Mais le Père a lu au fond de son cœur, et déjà il a pardonné. L'absolution est complète, tellement que ce tendre Père ne veut même pas entendre parler de satisfaction. Tout se trouve ici, la contrition parfaite et l'absolution. Le Père se jette au cou de son fils et l'embrasse. Il le rétablit aussitôt dans toutes ses prérogatives : robe festivale, chaussure aux pieds, anneau d'or au doigt, richesses retrouvées. — Et, pour finir, le festin de bienvenue, la divine Eucharistie qui, en attendant le festin céleste, suit souvent de si près l'absolution sacramentelle.

Quel cadre splendide! et qui ne voit le parti qu'on peut tirer de tous ces détails, soit pour expliquer la doctrine, soit pour impressionner vivement les auditeurs et semer dans leurs cœurs des germes de repentir et d'amour!

52. De la même manière, on pourrait montrer les caractères de l'orgueil et de l'humilité dans la parabole du pharisien et du publicain; la cause et les effets de l'envie dans les histoires de Caïn et d'Abel, des frères de Joseph, de Saül; la nature et les effets du péché dans le récit de la chute d'Adam, etc. La parabole du mauvais riche trace une vive peinture des tourments de l'enfer. L'histoire d'Achan et celle du traître Judas pourront faire comprendre la laideur et les suites funestes de l'avarice. — L'arche de Noé, la parabole du grain de sénevé, la vision de Daniel, rendront sensibles la nature et les caractères de l'Église. Enfin, la parabole de la vigne et des branches montre la nécessité de la grâce et de l'union des chrétiens avec Jésus-Christ.

5. Les Images.

53. Ce qu'est l'histoire à la doctrine, l'image à son tour l'est à l'histoire. Elle la représente à nos yeux, nous en offre une vue d'ensemble, la fixe plus fortement dans notre mémoire. C'est le moyen intuitif par excellence. La vue d'une image sainte rafraîchit les idées religieuses; elle excite ou ravive les sentiments de piété; elle rappelle à notre souvenir les exemples et les vertus des Saints et nous encourage à les imiter.

Dès les catacombes, l'Église s'en est servi pour enseigner sa doctrine et pour édifier les néophytes. Au moyen âge, elle les a multipliées sur les murs et sur les vitraux des basiliques. Elle les a défendues contre les iconoclastes au VIII^e^ siècle, et au XVI^e^ contre les protestants.

En cela l'Église montrait sa profonde connaissance de la nature humaine. Le protestantisme, au contraire, apparaît, selon le mot d'un auteur contemporain, « comme la plus antipsychologique des religions. Par l'horreur qu'il professe pour le culte des images, il enlève à la pensée religieuse le plus robuste de ses soutiens[1]. »

C'est principalement aux enfants et aux ignorants que les images sont utiles. Saint Grégoire nous dit que la peinture est la Bible des ignorants. « Ce que l'écriture est aux lettrés, dit-il encore, la vue des images l'est à ceux qui ne savent pas lire. » Saint Thomas d'Aquin et saint Bonaventure parlent dans le même sens.

54. Aux avantages généraux que nous venons de signaler s'en ajoutent quelques autres plus particuliers :

1° Les images sont un auxiliaire très utile de l'explication orale. Nombre d'objets inconnus aux enfants y sont représentés : l'arche de Noé, les tentes des patriarches, le Tabernacle, le Temple, l'Arche d'alliance, les autels, la table des pains de proposition, les palmes, divers instruments de musique, etc. Il serait souvent difficile de décrire ces objets de manière à en donner une idée exacte. Les dessiner au tableau exigerait du temps et un talent que tous ne peuvent posséder.

2° Les images animent l'enseignement. Elles localisent le fait en représentant le lieu et quelques-unes des circonstances les

---

[1] Docteur X, *Conflits de la science.*

plus importantes. Les attitudes des personnages, l'expression des physionomies font connaître leurs sentiments intimes. Au moyen des images, les enfants assistent, pour ainsi dire, à l'action. Ils se figurent voir les personnes; ils sentent, souffrent, combattent avec elles.

3° Elles aident les enfants à pénétrer dans leur propre intérieur. C'est comme un miroir qu'on leur met sous les yeux. Veut-on, par exemple, les rendre attentifs à tel ou tel état d'âme : haine, envie, colère, avarice, humilité, etc., qu'on leur montre une image où apparaissent les phénomènes extérieurs qui résultent ordinairement de cet état. En contemplant sur l'image cette expression figurée des sentiments intimes des personnes représentées, ils reconnaîtront plus facilement en eux-mêmes les impressions ou les sentiments analogues qu'ils pourraient éprouver.

4° Si les images sont bien choisies, elles peuvent contribuer à développer, chez les grands élèves surtout, le sentiment du beau. De plus, elles inspireront aux jeunes gens un goût particulier pour les peintures religieuses. Ils chercheront à se rendre compte de celles qu'ils voient dans les églises et y puiseront ainsi édification et dévotion.

55. Pour être utilisées dans un enseignement collectif, les images doivent posséder plusieurs qualités :

1° Elles doivent être *assez grandes* pour que, de leur place, les enfants puissent voir, non seulement l'ensemble, mais encore les détails de quelque intérêt. Exposer un tableau trop petit serait plutôt propre à produire le désordre; les enfants se dérangeraient, chercheraient à s'avancer, etc. Mieux vaudrait alors se contenter des images d'un catéchisme illustré. Chaque élève suivrait sur son livre les explications que, de sa place, le maître donnerait.

Autant que possible, on doit préférer les images coloriées. Elles se rapprochent davantage de la réalité et frappent, surtout les jeunes enfants, beaucoup plus que de simples gravures ou lithographies en noir.

2° Elles doivent être *claires*, peu chargées de personnages et d'accessoires. L'artiste a dû si bien choisir le *moment* de l'action, qu'on puisse facilement deviner les principales circonstances qui l'ont précédé et celles qui l'ont suivi. Dans une collection, chaque image doit, par son effet d'ensemble, se différencier nettement de toutes les autres.

3° Elles doivent être *dignes,* d'une décence parfaite et d'un dessin au moins très correct. Les images burlesques, bariolées de couleurs trop vives ou mal dessinées, sont plutôt propres à ridiculiser la religion et ses mystères.

4° Enfin elles doivent être *vraies,* c'est-à-dire ne rien renfermer qui soit en contradiction flagrante avec l'histoire biblique ou avec les usages de l'antiquité.

56. Généralement, c'est *après* la narration qu'il convient de montrer l'image et non *avant,* ni *pendant.* Avant la narration, elle serait peu comprise, et pendant, elle distrairait les enfants. Commencez donc par raconter l'histoire, puis exposez l'image. Expliquez-en les parties en passant des personnes aux actions, aux sentiments, aux impressions et à toutes les circonstances dignes d'intérêt. Par des interrogations, faites redire les détails et l'ensemble. L'enfant qui raconte, montre en même temps sur l'image, à l'aide d'une baguette, les personnes et les objets.

57. Ici se place une remarque importante. Parfois les peintres ont représenté certains détails qui ne sont pas positivement relatés dans l'histoire. Le Catéchiste doit s'en rendre compte à l'avance et les introduire dans son récit, de manière à le faire concorder avec l'image, sans toutefois rien avancer qui soit opposé à la vérité. Ainsi en est-il, par exemple, de la fumée du sacrifice de Caïn, qui descend vers la terre, tandis que celle du sacrifice d'Abel monte directement vers le ciel. De tels détails ne sont point marqués dans l'Écriture; mais ils ne lui sont pas non plus contraires, et c'est parfois le seul moyen dont dispose l'artiste pour rendre sensible une idée.

58. Si l'image a surtout pour but de produire un effet d'édification : par exemple, Jésus priant au jardin des Oliviers, ou quelqu'une des stations du chemin de la croix, c'est au moment de l'application morale ou de l'exhortation qu'il convient de l'exposer.

59. Lorsqu'une image a été expliquée, on la laisse quelque temps sous les yeux des élèves, pour que le souvenir et l'impression se gravent plus profondément. Ensuite on la retire. On la montre de nouveau à l'occasion de la récapitulation, puis on la met en réserve pour une autre année. Les enfants la revoient alors avec plus de plaisir, et l'effet obtenu est plus considérable.

60. Outre les collections d'images murales et les catéchismes illustrés, on trouve aujourd'hui dans le commerce des appareils

de projections avec des clichés assortis représentant des sujets religieux. Dans les écoles qui possèdent ce matériel si utile, on peut organiser de temps en temps une séance récapitulative dans laquelle on fait passer un certain nombre de tableaux. Souvent les parents assistent à ces réunions. Il ne faut pas manquer d'en tirer tout le fruit possible. Pour cela, avant chaque tableau, on expose brièvement le point de doctrine, ou l'on raconte l'histoire qui s'y trouve représentée; puis on fait apparaître le tableau en l'expliquant de nouveau d'une manière intuitive et sensible. On ne produit à chaque séance qu'un nombre assez restreint de vues. Mieux vaut donner plusieurs séances à intervalles suffisants, plutôt que d'épuiser en une seule fois une riche collection, au risque de ne laisser, avec une vaine satisfaction de curiosité, qu'une impression religieuse trop superficielle et fugitive.

61. La leçon d'instruction religieuse diffère essentiellement, même par son aspect extérieur, de toutes les autres leçons du jour; cependant il ne faut pas négliger, pour atteindre son but, d'user de tous les moyens qu'une salle d'école peut offrir. Parmi ces moyens, l'un des principaux est le *tableau noir*. Le Catéchiste peut s'en servir en diverses circonstances, soit pour esquisser un objet inconnu aux enfants, soit pour écrire certains mots nouveaux pour eux.

D'après le principe pédagogique des *impressions simultanées*, tout mot nouveau doit se présenter à la fois sous trois aspects : le sens, le son, la forme. Le sens est pour l'esprit, le son pour l'ouïe et la forme pour la vue. Ces trois images se complètent, se fortifient et se rappellent réciproquement.

On peut encore écrire au tableau noir soit le titre du sujet traité, ou ses divisions; soit les parties d'une définition ou quelque mot plus difficile que l'on veut décomposer pour l'expliquer par l'étymologie.

Enfin le tableau noir est utile pour aider à l'intelligence de certaines comparaisons empruntées aux sciences, ou susceptibles par ailleurs d'une représentation graphique; tels, par exemple, les symboles de la sainte Trinité, des vertus, etc.

CHAPITRE III

FORMES DE L'ENSEIGNEMENT

SOMMAIRE

Trois formes d'enseignement : — 1. Forme expositive : quand et comment il convient de l'employer. — 2. Forme socratique : utilité, limites, principales règles. — 3. Forme catéchétique ; son caractère particulier, conditions pour bien catéchiser.

1. On peut donner l'enseignement sous trois formes différentes :

1° Le maître développe lui-même, dans un discours suivi, l'objet de sa leçon : c'est la forme *expositive*.

2° Le maître essaye de faire trouver par ses élèves la vérité ou ses éléments, en guidant par des questions le travail de leur esprit : c'est la forme *socratique*.

3° Enfin le maître se livre avec les élèves à un dialogue, où tantôt il interroge et tantôt il répond : c'est alors la forme *catéchétique*.

Chacun de ces procédés a sa valeur et peut être employé avec fruit dans l'enseignement de la religion. Une preuve d'habileté chez le Catéchiste est de savoir choisir promptement celui qui convient le mieux à chaque cas particulier, et de passer aisément d'une forme à l'autre, quand cela est nécessaire.

1. Forme expositive.

2. Cette forme convient particulièrement en deux circonstances :

1° Lorqu'on traite de choses dont les enfants n'ont encore aucune notion, et que, par conséquent, on ne peut leur faire trouver par eux-mêmes.

D'une manière générale, on ne doit demander aux enfants que

ce qu'ils savent déjà ou ce qu'ils peuvent facilement trouver. Agir autrement serait aller à l'encontre de la nature et ressembler, dit Pestalozzi, « à un oiseau de proie qui veut prendre des œufs dans un nid où on n'en a pas déposé. »

Avant d'interroger les enfants, il faut donc d'abord leur enseigner ce qu'ils ne savent pas. Et ici trois cas peuvent se présenter :

S'agit-il d'un fait historique, on le raconte : c'est une *narration*.

Veut-on faire connaître des objets ignorés, on en détaille les caractères, on en fait la *description*.

Enfin, par l'*explication* on fait saisir des points de doctrine, ou comprendre des formules qui sans cela resteraient obscures.

2° La forme expositive convient encore lorsqu'on veut agir principalement sur le cœur et sur la volonté, comme cela a lieu dans les exhortations finales et dans les Réflexions du matin et du soir. Pour produire une impression profonde, la parole vivante du maître est beaucoup plus puissante que tous les autres moyens.

3. Il est aisé de voir, d'après ce qui précède, que dans l'enseignement de la religion la forme expositive doit être considérée comme fondamentale.

En effet, la doctrine religieuse se compose en grande partie de faits historiques ou de dogmes que nous avons appris par révélation divine, et que le Catéchiste est chargé de communiquer aux enfants de la part de l'Église et au nom de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Comme son divin Maître, il doit parler avec autorité, et le disciple, en l'écoutant, doit soumettre sa raison et accepter, sur le témoignage de Dieu, la vérité qui lui est annoncée.

D'un autre côté, le but poursuivi dans l'enseignement religieux n'est pas tant le perfectionnement des facultés intellectuelles que le développement des vertus infuses de foi, d'espérance et de charité. Il s'agit beaucoup moins d'exercer l'esprit que de faire jaillir du cœur les pieux sentiments et les saintes résolutions. C'est à quoi, de sa nature, la forme expositive est beaucoup plus propre que les interrogations.

4. Mais il y faut de la mesure. Les enfants ont besoin de variété. Ils sont, en général, incapables d'écouter un long discours. Plus ils sont jeunes, plus il est nécessaire d'interroger souvent par des questions rétrospectives. Cela est vrai surtout à l'égard des explications doctrinales. Racontez-leur une histoire, ils écoutent

volontiers et sans fatigue; mais dès que vous arrivez à des définitions ou à d'autres matières abstraites, leur attention ne peut se soutenir.

Si l'exposition est un peu longue, vous devrez donc la diviser en parties d'autant plus brèves que les intelligences sont plus jeunes et moins cultivées. Ces divisions, préparées d'avance, formeront chacune un petit ensemble bien ordonné et facile à retenir.

5. Après avoir exposé une partie, on la reprend aussitôt par des questions. L'interrogation procure un triple avantage :

1° L'attention est soutenue et renouvelée;

2° L'explication est répétée sans que les enfants le remarquent;

3° Le maître s'assure si elle est comprise.

« Une bonne exposition, dit M. Mey, se reconnaît à l'épreuve de l'interrogation. Il faut que, par des questions, l'on puisse en reprendre tout le contenu, comme avec un vase on pourrait enlever d'un bassin le liquide qu'on y aurait versé[1]. » En préparant la narration ou la description, le Catéchiste doit avoir en vue ce travail subséquent des interrogations, de même qu'en posant les questions, il doit avoir dans l'esprit les réponses qu'il désire obtenir. Ainsi, dans la pensée du maître, la réponse précède la question, comme la question future règle la forme qu'il donne à l'exposition.

6. Si les réponses des enfants ne sont pas satisfaisantes, le maître en cherche la cause. Reconnaît-il qu'elle est de son côté plutôt que de celui des élèves? il reprend sous une forme un peu différente l'exposition qui n'a pas été bien saisie. Au contraire, si le défaut est du côté des élèves, il tâche de les aider par des sous-questions. Dans tous les cas, il ne devra se reposer qu'après avoir réussi à leur faire bien comprendre le point qu'il explique.

Ne regrettez jamais le temps que vous employez à élucider une vérité. Toute vérité bien comprise est comme une clef qui aide à en comprendre beaucoup d'autres. Mieux vaut se restreindre pour la quantité que d'expliquer trop superficiellement un grand nombre de notions.

7. Au point de vue de l'élocution et du débit, observez dans l'exposition les règles suivantes :

1° Que votre langage soit bref et énergique, libre et sans figures, lumineux et sûr dans le choix des expressions.

---

[1] *Vollständige Katechesen*, Introduction, p. 28.

2° Prononcez clairement et distinctement. Arrêtez-vous bien après chaque phrase.

3° Parlez avec une chaleur sensible, d'une manière convaincue; mais évitez toute déclamation affectée, toute gesticulation peu naturelle.

2. Forme socratique.

8. La forme socratique s'adresse surtout à l'intelligence; elle la provoque par des questions, et la guide à la recherche des vérités accessibles à la raison. Ce procédé pédagogique a pris son nom du célèbre philosophe grec qui l'employait avec ses disciples.

Faisant un appel constant à la raison, il est par là même très apte à développer cette faculté. Il convient donc surtout pour l'étude et l'enseignement des sciences que nous avons appelées *sciences de raison*.

Mais il a aussi sa place dans l'enseignement religieux. En effet, si les vérités principales de la religion sont des dogmes révélés que nous devons croire sur l'autorité de Dieu, rien n'empêche que notre esprit ne s'applique à réfléchir sur ces vérités pour s'en nourrir, ou en déduire les conséquences morales qu'elles comportent. Non seulement cet exercice est légitime, mais il est encore le plus noble auquel nous puissions nous employer.

Il existe aussi un vaste champ d'observations, de faits extérieurs ou de phénomènes intimes, qu'il faut apprendre à l'enfant à explorer, à juger et à gouverner.

Certaines vérités, appartenant au dogme chrétien, sont en même temps du domaine de la raison naturelle; on peut en étudier les preuves, au moins les plus faciles.

Dans tous ces cas, la méthode socratique peut être employée avec profit.

9. Il faut toutefois prendre garde d'en abuser. Jamais elle ne pourra devenir l'instrument principal de l'enseignement religieux, qui, par sa nature même, est au-dessus de ce mode d'enseignement et lui échappe dans ce qu'il a de plus essentiel. Vouloir faire trouver par cette méthode toutes les vérités religieuses, serait prendre une voie opposée au but et acheminer inconsciemment les élèves vers le doute et le scepticisme.

En outre, le Catéchiste s'adresse à de jeunes enfants dont les facultés sont encore peu développées. Même pour des objets

accessibles à la raison, ce procédé serait souvent bien lent, et occasionnerait une dépense excessive du temps parfois si parcimonieusement mesuré à l'instruction religieuse.

Enfin, si la méthode socratique est spécialement efficace pour développer l'esprit et le jugement, elle l'est beaucoup moins pour émouvoir le cœur ou exciter la volonté. Donc pas d'excès dans l'emploi de cette méthode. Usons-en avec discrétion, l'alternant et la combinant avec d'autres.

10. Sous ces réserves, la forme socratique peut être très utile dans les cas suivants :

1° Lorsqu'on veut faire appel aux facultés de l'enfant : jugement, raison, mémoire, conscience; ou à certains états d'âmes : foi, espérance, amour, remords, contrition.

C'est ce qui a lieu, par exemple, lorsqu'on se propose de faire réfléchir l'élève sur la portée ou les conséquences de certaines idées, ou de l'amener à en trouver d'autres par analogie ou comparaison avec des objets connus; lorsqu'il s'agit de rectifier une erreur en retournant à son point de départ, ou lorsqu'on veut préparer une question plus difficile par des questions préliminaires, qui conduisent l'intelligence vers la vérité comme pas à pas et par degrés.

2° Dans le développement de certaines preuves d'ordre rationnel pour des vérités dogmatiques ou morales, comme on l'a insinué plus haut.

3° Enfin pour faire trouver, apprécier ou résoudre des exemples ou des cas de morale, ou tirer des applications pratiques d'une doctrine ou d'un récit déjà connus.

11. Si on sait bien la manier, cette méthode est très propre à maintenir l'attention. Comme elle s'adapte à la nature de notre esprit, elle le satisfait pleinement. Les vérités acquises de cette manière deviennent pour lui une possession agréable, à laquelle il s'attache par une forte conviction. Mais pour produire ces heureux résultats, elle exige de la part du maître une parfaite connaissance du sujet, une pleine possession de lui-même, une grande habileté dans l'art d'interroger, et surtout une grande patience à l'égard des élèves. Il ne faut jamais s'offusquer d'une réponse inexacte, et ne point se hâter d'adresser la question à un élève plus avancé pour en finir au plus vite. Ce n'est pas parce qu'un élève intelligent aura bien répondu qu'on est assuré que les autres ont compris.

12. Voici, pour la pratique, les principales règles à observer :

1° Les questions ne doivent être ni trop faciles ni trop difficiles. Elles sont trop faciles quand les élèves peuvent les résoudre de primesaut, sans effort ni réflexion. Elles sont trop difficiles quand elles sont trop complexes ou qu'elles dépassent la portée des enfants. Trop faciles, elles favorisent la paresse et sèment la dissipation ; trop difficiles, elles rebutent et portent au découragement.

2° Le Catéchiste interroge d'après un plan prévu et dans un ordre déterminé, en rapport avec l'objet. Mais cet ordre est sujet à quelque dérangement. En général, une question nouvelle est amenée par la réponse précédente. Si l'enfant répond mal ou s'il ne répond pas, c'est un signe qu'il n'a pas compris l'explication, ou qu'il ne possède pas les notions préliminaires indispensables. Force est alors de retourner en arrière, ou de faire quelques pas à côté du sujet, pour mettre l'élève en état de résoudre la question. On y revient par le chemin le plus court, pour reprendre immédiatement l'ordre interrompu.

3° On doit laisser aux enfants le temps nécessaire pour trouver les réponses, et les aider le moins possible par signe, par geste ou par d'autres moyens purement mécaniques, en suggérant, par exemple, le commencement du mot ou de la phrase. Lors d'une simple récitation, on peut parfois aider la mémoire par un moyen de ce genre ; mais ce n'est pas ici le cas ; c'est par des sous-questions qu'on mettra l'enfant sur la voie.

4° Surtout il faut avancer lentement. On ne doit quitter le point actuel que lorsqu'il a été parfaitement compris. Une hâte fébrile, le désir de terminer au plus tôt une question ou d'arriver à la fin d'un chapitre, sont un péril en tout genre d'enseignement ; mais quand il s'agit de la méthode socratique, on peut dire qu'ils en sont les ennemis mortels. La patience et la souplesse d'esprit, répétons-le, sont des conditions indispensables pour y réussir.

13. En étudiant attentivement les modèles donnés à la fin du volume, mais surtout les nos XVII et XVIII, le lecteur pourra se rendre compte de toute la petite stratégie intellectuelle que comporte l'application de la méthode socratique à un sujet de catéchisme. Voici, pour le moment, un exemple plus court, emprunté à une revue allemande déjà citée[1] :

---

[1] *Quartalheft der katholischen Schulzeitung*, article signé Fr. Zenotty, doyen du chapitre de Saint-Pölten.

Un Catéchiste, nous dit l'auteur de l'article, venait de raconter dans une petite classe, avec toute la dignité et la solennité convenables en un pareil sujet, l'institution de la sainte Cène.

Aussitôt après il pose les questions suivantes[a] :

— Lorsque le doux Sauveur dit au paralytique : *Prends ton lit et marche!* qu'arriva-t-il?

— Lorsque le divin Sauveur dit à l'aveugle : *Regarde!* qu'arriva-t-il?

— Et lorsque le divin Sauveur, voyant Lazare mort, lui cria : *Lazare, viens dehors!* qu'arriva-t-il encore?

— Ainsi quand le divin Sauveur dit quelque chose, qu'arrive-t-il toujours?

— Et ses paroles sont donc toujours... Comment?

— Or, à la dernière Cène, le divin Sauveur prit du pain et dit quelles paroles?

— Il prit ensuite le calice dans lequel il y avait du vin et dit encore quelles paroles?

— Et puisque tout ce que dit le divin Sauveur est toujours vrai et arrive tout de suite, en quoi a-t-il réellement changé le pain lorsqu'il a dit : *Ceci est mon corps?*

— Et qu'est-ce que le vin est devenu lorsqu'il a dit : *Ceci est mon sang*?

Les jeunes enfants, ajoute l'auteur, et on le croira sans peine, trouvèrent exactement les réponses à ces questions, qui portaient cependant sur le mystère si relevé de la sainte Eucharistie.

3. Forme catéchétique.

14. D'après la définition que nous en avons donnée (page 135), la forme catéchétique consiste en un dialogue entre le maître et ses disciples. Elle se distingue des deux autres, en ce que les élèves n'ont pas seulement à répondre aux questions qui leur sont adressées, mais qu'ils sont aussi admis à interroger pour proposer leurs doutes ou demander quelques explications complémentaires. C'est ainsi qu'au Temple de Jérusalem Jésus écoutait les docteurs, répondait à leurs questions et les interrogeait[1]. Nous voyons aussi que, dans sa vie publique, il se laissait volontiers interroger par ceux qui l'approchaient. L'Évangile en four-

---

[a] Dans la traduction de ce fragment on a respecté la construction de l'auteur, qui, volontairement, s'écarte de l'ordre grammatical pour rendre ses questions plus compréhensibles aux enfants.

[1] S. Luc, II, 46.

nit des exemples nombreux. Les Apôtres et les disciples en usaient avec lui tout à fait librement. Mais ils n'étaient pas les seuls. Qu'il suffise de citer ses entretiens avec le jeune homme riche[1], avec le docteur de la loi[2], avec Nicodème[3], avec la Samaritaine[4], etc.

15. Cette forme dialoguée convient plus spécialement lorsqu'on instruit un auditoire très restreint. C'est rarement le cas dans les écoles, à moins que ce ne soit peut-être dans une classe d'adultes ou dans un groupe spécial de grands jeunes gens. On pourrait alors permettre aux élèves d'interroger, pourvu qu'ils le fassent en toute bonne foi, et que l'entretien ne dégénère pas en polémique ou en discussion stérile.

16. Sous les mêmes réserves, on peut aussi permettre à des enfants de questionner sur le sens d'un mot qu'ils ne connaissent pas, ou sur un point de l'explication qu'ils n'ont pas bien compris. Mais généralement ces sortes de questions ne peuvent guère s'admettre que lorsque le professeur a terminé son exposition; car il arrive souvent qu'il répond de lui-même dans la suite du catéchisme aux doutes qui auraient pu naître dans l'esprit de ses auditeurs.

Cette liberté de questionner laissée aux enfants est de nature à entretenir une confiance réciproque entre eux et le Catéchiste; mais elle suppose que ce dernier possède à fond la doctrine et qu'il jouit d'une grande autorité.

17. Pour éviter les interruptions ou les digressions auxquelles ces questions pourraient donner lieu, plusieurs Catéchistes les réservent pour certaines séances spéciales, placées de préférence à la suite d'une récapitulation plus ou moins générale. Les enfants sont prévenus qu'après cette revision, à tel jour déterminé, le temps du catéchisme sera employé à répondre aux questions qu'ils auraient à poser sur les chapitres étudiés. Ils peuvent préparer leurs questions et même, ce qui est toujours très prudent, les remettre par écrit au professeur, un jour ou deux à l'avance. On écarte absolument les questions oiseuses, trop subtiles, ou propres seulement à satisfaire la curiosité; mais on se prête de bonne grâce à donner tous les éclaircissements vraiment utiles. On est parfois surpris, en constatant combien

---

[1] S. Marc, x, 17 et suiv. — [2] S. Matth., xxii. — [3] S. Jean, iii. — [4] S. Jean, iv.

des choses, très simples en elles-mêmes et très claires dans l'esprit du maître, restent obscures dans celui des enfants. L'obstacle qui arrête la lumière est souvent bien petit, mais il n'est pas moins nécessaire de l'enlever. Que le Catéchiste se garde, en ces occasions, de rire ou de laisser rire, au sujet de questions parfois trop naïves. L'interrogateur, et peut-être beaucoup de ses condisciples, seraient intimidés et n'oseraient plus rien demander.

18. Abstraction faite de cette latitude laissée aux élèves, en certains jours, d'interroger leur maître, il n'existe à proprement parler que deux formes d'enseignement : la forme expositive, complétée, comme nous l'avons dit, par des séries de questions récapitulatives, et la forme socratique.

Qu'appelons-nous donc à présent *méthode catéchétique*? Désignant par ce mot la méthode qui convient par-dessus tout à l'enseignement de la religion, nous disons qu'elle consiste en une combinaison habile de tous les procédés que nous avons énumérés. Tout ce qui peut servir à l'instruction et à l'édification a sa place dans l'enseignement du catéchisme, l'*œuvre par excellence*, comme l'appelle si bien Mgr Dupanloup.

19. Résumons les conditions nécessaires pour bien catéchiser.

1° Le maître doit avoir une connaissance claire et précise de la matière qu'il enseigne. Il doit la posséder à fond et pouvoir traiter le sujet de toutes les manières possibles. Il lui faut aussi une connaissance suffisante de la langue. Celui qui est pauvre en expressions ne peut aisément interroger.

2° Il doit avoir un coup d'œil rapide pour s'apercevoir instantanément si l'élève qu'il interroge a bien compris la question, s'il a l'intelligence de la réponse qu'il donne, ou encore si les enfants sont convenablement impressionnés par ce qui leur est dit. On le reconnaît aisément au ton de la voix, à l'air et aux traits du visage. S'aperçoit-on qu'ils ont compris, on passe outre sans les ennuyer par des répétitions fastidieuses. S'ils n'ont pas compris, on tâche de redire la chose plus clairement et plus simplement.

Lorsque la manière dont les enfants répètent ou répondent semble affaiblir l'impression qu'on a voulu produire, on y supplée en relevant la réponse et en ajoutant quelques mots propres à entretenir ou à renouveler les premiers sentiments.

3° Le maître doit avoir le talent de poser, sans longue réflexion, une nouvelle question appropriée. — « L'interrogation, dit Valuy, doit être vive et animée, de sorte qu'il y ait toujours quelqu'un qui parle, ou le maître en interrogeant, ou l'enfant en répondant. »

Ce talent s'acquiert par un long exercice et par un travail assidu, même en dehors des heures de classe. On se suppose en présence de ses élèves, et l'on institue mentalement une interrogation suivie. Pour bien formuler ses questions, on se met en esprit à la place des élèves, en essayant de se rendre compte de la tournure de leur esprit, de leur manière de concevoir les choses et de les exprimer, non seulement en général, mais aussi pour chacun d'eux en particulier. « Je demande telle chose à tel élève. Que va-t-il me répondre? » Un bon maître ne doit être satisfait de sa préparation que lorsque, venant en classe, l'expérience confirme de tout point ses prévisions. Comme alors son labeur lui semble bien récompensé! Et quels fruits abondants il se met ainsi en état de produire!

4° Il faut être engageant avec les élèves, les traiter de manière à éloigner d'eux la crainte et la timidité. On doit s'adapter à leur faiblesse et se montrer patient et charitable, surtout avec les moins doués, se souvenant qu'il y va de leur formation chrétienne et peut-être de leur salut. « Les paroles dures pendant le catéchisme, dit un auteur allemand, sont semblables à des pas lourds et maladroits au milieu d'un jardin nouvellement planté. Ils écrasent les tendres germes au moment où ils commençaient à se former[1]. »

---

[1] Kehrein-Keller, *Allgemeine Unterrichts-Kunde.*

CHAPITRE IV

QUALITÉS DE LA MÉTHODE

SOMMAIRE

1. L'unité : dans chaque instruction, dans l'enchaînement des parties du cours et des diverses branches de l'enseignement religieux. — 2. L'ordre : cadres généraux, plan d'ensemble et détails. — 3. La clarté : sa nécessité ; clarté dans la pensée, dans l'exposition ; mots abstraits, termes techniques.

1. Que l'on envisage la méthode en général, ou qu'on la considère appliquée à une instruction particulière, ses qualités principales seront toujours l'*unité*, l'*ordre* et la *clarté*.

1. L'Unité.

2. L'unité est nécessaire dans chaque leçon ; il faut aussi qu'elle règne dans l'ensemble d'un même cours, et qu'elle se montre encore par le rapport et l'enchaînement des divers cours entre eux.

3. Tout d'abord l'unité dans chaque instruction.

Il faut apporter chaque jour un objet nouveau et bien défini. Si un sujet, par son ampleur, exige plusieurs séances, on le divise de telle sorte que chaque partie, bien distincte, puisse être étudiée en une seule fois. Il vaudrait mieux, dans certains cas, restreindre la matière et renoncer à certains détails, que de manquer à cette règle fondamentale.

Cette unité est nécessaire pour l'esprit et pour le cœur. Grâce à elle, l'intelligence embrasse plus facilement l'ensemble du sujet traité; les parties s'expliquent les unes par les autres : tel détail, telle expression, qui demeureraient obscurs, s'ils étaient isolés, sont plus facilement compris par leur relation avec d'autres détails et avec l'ensemble du sujet. L'unité est *lumière*.

Elle est aussi une *force* pour agir sur le cœur. En traitant chaque sujet, le Catéchiste se propose un but spécial vers lequel il fait tout converger, même à l'insu des élèves. Les explications, les remarques, les questions, les comparaisons, les histoires, les réflexions, tout s'achemine vers ce but et le prépare. Il est l'objet visé directement par l'exhortation finale et la résolution. Chaque leçon devient ainsi, par sa disposition, son développement et sa conclusion, un levier puissant pour le cœur et la volonté. Ce levier perdrait beaucoup de sa force, s'il prenait son point d'appui dans plusieurs leçons éparses, ou datant déjà de plusieurs jours.

4. Dans son Encyclique *Acerbo nimis*[1], le souverain Pontife Pie X insinue cette unité de but et d'action, lorsque, traçant le cadre d'une instruction, il dit : « L'office du Catéchiste consiste à choisir quelque vérité relative à la foi ou aux mœurs chrétiennes, à l'exposer, à la mettre en lumière sous tous ses aspects; et comme le but de l'enseignement doit être l'amendement et le perfectionnement de la vie, le Catéchiste établira une comparaison entre les préceptes que Dieu a donnés et la manière dont les hommes agissent réellement; puis, à l'aide d'exemples appropriés et sagement choisis dans les saintes Écritures, l'histoire ecclésiastique ou la vie des Saints, il montrera à ses auditeurs et leur fera comme toucher du doigt la règle suivant laquelle ils doivent ordonner leur conduite; il terminera en les exhortant à détester et fuir le vice et à pratiquer la vertu. »

C'était aussi la doctrine de saint Charles Borromée, de saint François de Sales et d'autres Saints et illustres prédicateurs. Le cardinal Newman la résume en ces termes : « La grande vertu d'un prédicateur est d'avoir un sujet bien défini. Cela signifie qu'à son point de départ doit se trouver l'intention d'apporter aux autres quelque profit spirituel, et, dans cette vue, il doit, comme seul moyen ordinaire, choisir un fait ou une scène particulière, un passage d'histoire, une vérité simple ou profonde, une doctrine, un principe ou un sentiment. Il doit l'étudier complètement et s'en pénétrer d'abord lui-même, puis s'employer, comme si c'était le seul but de son discours, à faire comprendre aux autres et à graver en eux profondément ce qu'avant de leur parler il avait d'abord bien compris lui-même[2]. »

---

[1] 15 avril 1905. — [2] *Idea of a University*, p. 412.

5. L'un des plus grands obstacles à cette unité viendrait du désir de renfermer en une seule instruction une trop grande abondance de matière, ou de se créer, pour un cours entier, un programme disproportionné avec les aptitudes des élèves ou avec le temps dont on peut disposer. Modérez cette ambition, vous rappelant que l'essentiel n'est pas de faire *beaucoup*, mais de *bien faire*. « J'aime mieux, dit Overberg, que l'enfant ait bien compris quelques idées religieuses essentielles et fondamentales, que d'en avoir effleuré un grand nombre dont il n'a qu'une connaissance superficielle. » Fénelon, de son côté, exprimait la même pensée d'une manière plus imagée lorsqu'il disait : « Il faut écrire dans la tête des enfants, non beaucoup de choses, car un réservoir si petit et si précieux n'en peut contenir qu'un petit nombre, mais des choses exquises. On ne doit, à cet âge, verser dans les esprits que ce qu'on souhaite qui y demeure toute la vie. »

6. Deux moyens servent particulièrement à faire ressortir l'unité dans une leçon. Le premier consiste à énoncer clairement au début le sujet, ainsi que sa division. Le titre principal et celui de chaque partie pourraient même rester écrits au tableau noir pendant toute la durée de l'exercice.

Dans les classes de préparants ou de persévérants, on pourrait aussi annoncer dès la veille le sujet de la leçon, afin que les enfants aient le loisir de s'y préparer.

Le deuxième moyen consiste à résumer brièvement le sujet avant la conclusion. D'ordinaire, ce résumé est fait par le Catéchiste lui-même; mais on pourrait aussi amener les élèves à grouper les idées principales et à les exprimer en texte suivi. D'ailleurs, s'ils ne le font pas le jour même, on pourra le leur demander le lendemain avant de commencer le nouveau sujet.

7. L'unité est l'un des caractères essentiels de chaque instruction; mais elle doit aussi apparaître dans la disposition et l'enchaînement des diverses leçons. Chaque leçon doit être liée à la précédente, et la série entière, constituer un tout harmonieusement disposé, dont toutes les parties soient unies entre elles comme les anneaux d'une même chaîne.

Pour conserver l'unité d'ensemble, un plan est nécessaire; il ne faut pas sauter d'un endroit à l'autre, du dogme aux sacrements, des sacrements à la morale, etc. A moins de circonstances exceptionnelles, comme serait, par exemple, l'approche d'une

fête ou la nécessité de préparer les enfants à la réception de sacrements, on suit l'ordre des matières et l'on ne passe à u traité que lorsque le précédent est terminé.

La liaison d'une leçon à l'autre se fait par quelques mots d rappel au début de la nouvelle leçon :

« Nous avons dit, mes chers enfants, qu'il y a trois vertus théolo gales. Jusqu'ici nous avons expliqué la Foi et l'Espérance; il nou reste à parler de la Charité, la plus belle des trois. Par la Foi, nou croyons en Dieu; par l'Espérance, nous attendons le bonheur de l posséder au ciel; mais par la Charité, nous l'aimons dès ici-bas d tout notre cœur. »

Cette introduction peut être faite également sous forme dialo guée par questions et réponses.

8. Si la méthode exige que l'on traite séparément et successi vement les diverses parties du catéchisme, il n'est pas moin important de les relier entre elles toutes les fois que l'occasio s'en présente. Explique-t-on, par exemple, un point du dogme on fait remarquer les conséquences pratiques qui en découlent S'agit-il, au contraire, d'une question de morale? on rappell certaines vérités dogmatiques qui en sont comme la racine o lui servent de point d'appui.

On rattache de même, comme nous l'avons déjà dit, l'enseigne ment de l'histoire sainte à celui du catéchisme, en faisant sorti de l'histoire les vérités dogmatiques ou morales, ou bien, inver sement, en cherchant une confirmation de la doctrine dans de faits déjà connus de l'histoire sacrée.

9. Enfin l'unité doit encore exister entre l'enseignement de différentes classes, de telle sorte que les programmes, plus o moins étendus, suivant l'âge et les besoins des élèves, soien néanmoins, dans les grandes lignes, calqués les uns sur le autres[a].

C'est en procédant ainsi, c'est-à-dire en reliant entre elle toutes les parties de la doctrine, que les enfants acquièrent pe à peu cette notion d'ensemble de la religion, si importante au point de vue éducatif : synthèse lumineuse et féconde, plein d'attraits pour l'esprit, source de chaleur et de force pour l volonté.

---

[a] Voyez troisième partie, ch. I.

2. L'Ordre.

10. L'ordre est de l'essence de la méthode. Il résulte ordinairement d'une division bien faite. Peu d'idées, mais des idées claires et bien coordonnées. La division doit surtout être *complète* pour l'ensemble, embrassant le sujet dans son entier, et *distincte* dans ses parties[a].

On peut avoir un petit nombre de cadres généraux qui servent comme de passe-partout et s'adaptent à différents genres de sujets. Il faut alors les considérer plutôt comme un secours que comme une règle invariable. Saint François de Sales, par exemple, nous dit qu'en tout mystère on peut considérer ces trois points : *Qui? — Pourquoi? — Comment?*

« *Qui est ressuscité?* — Notre-Seigneur. — *Pourquoi?* — Pour sa gloire et pour notre bien. — *Comment?* — Glorieux et immortel.

« *Qui est né?* — Le Sauveur. — *Pourquoi?* — Pour nous sauver. — *Comment?* — Petit enfant, pauvre, souffrant du froid, dans une étable. »

Pour le mystère de la Passion, une quatrième question s'ajoute. Qui souffre? — *Que souffre-t-il?* — Comment souffre-t-il? — Pourquoi souffre-t-il?

Dans le passage cité plus haut de l'Encyclique *Acerbo nimis*, le souverain Pontife esquisse un cadre de ce genre, en indiquant au Catéchiste les quatre points suivants :

1° Choisir un point de foi ou de morale que l'on étudie sous toutes ses faces ;

2° Faire l'application du sujet aux auditeurs, en comparant la volonté de Dieu, sa sainte loi, avec la conduite réelle des hommes ;

3° Produire des exemples appropriés, puisés dans la sainte Écriture ou dans la vie des Saints ;

4° Exhorter les auditeurs à fuir le vice et à pratiquer la vertu.

En résumé : Proposition du sujet avec développement doctrinal ou Explication, Application, Exemples, Exhortation ; voilà bien tous les éléments d'une instruction complète, un vrai cadre qui peut s'adapter à un très grand nombre de sujets.

L'extension relative de chacune de ces parties peut varier sui-

---

[a] Voyez page 94, n° 12.

vant les conditions de l'auditoire et la nature du sujet. Si l'on expose une vérité dogmatique, par exemple, on ressérre les trois parties morales pour donner plus d'importance et d'étendue à l'explication. Celle-ci peut, à son tour, se décomposer et fournir deux ou trois subdivisions.

11. Pour le maître, le cadre facilite l'*invention;* pour l'élève, il aide la *mémoire.* Dans ce but, il doit être à la fois simple et transparent. Il faut que les élèves l'aperçoivent clairement et que, par son secours, ils puissent suivre l'instruction avec facilité. « J'approuve, dit encore saint François de Sales, que la méthode soit claire et évidente, et je blâme ceux qui pensent que ce soit un grand coup de maître de faire que nul ne connaisse leur méthode. De quoi, je vous prie, sert la méthode si on ne la voit pas et que l'auditeur ne la connaisse pas? »

12. Les termes abstraits n'appartiennent pas au vocabulaire de l'enfant. Jusque dans l'énoncé d'une division, il convient de les éviter. C'est donc sous la forme de quelques questions brèves et très claires qu'on indiquera la division.

En effet, la question joue un grand rôle dans le langage des enfants. Leur esprit, avide d'apprendre, interroge presque toujours. Dans leurs conversations avec leurs parents ou avec leurs condisciples, cette tendance naturelle se manifeste presque continuellement. Quel maître n'a pas remarqué cent fois que, d'instinct, les enfants répètent la question du livre ou celle qu'on leur adresse avant de donner la réponse! La réponse, pour eux, ne se conçoit guère sans la question. La question et la réponse ne font qu'un.

C'est pourquoi, au lieu de dire, par exemple :

Aujourd'hui, mes enfants, nous allons parler de *la foi.* Nous expliquerons d'abord *sa nature,* puis *sa nécessité,* et enfin nous dirons *les obligations* qu'elle nous impose;

Il faudrait préférer cette autre manière :

Aujourd'hui, mes enfants, je vous parlerai de cette belle vertu qu'on appelle *la foi.* Je vous expliquerai trois choses :

1° *Qu'est-ce que la foi?*

2° *Peut-on être sauvé sans la foi?*

3° *Que faut-il faire pour bien pratiquer la vertu de foi?*

Quand le maître a ainsi énoncé sa division, il la fait répéter par deux ou trois élèves pour s'assurer qu'elle a été comprise, et pour la mieux fixer dans leur mémoire.

13. Il ne suffit pas au maître d'arrêter les grandes lignes du catéchisme; il doit ensuite descendre dans le détail et mettre de l'ordre dans la distribution des pensées et des preuves, des exemples et des histoires. Chaque chose doit venir en son temps, en vue de l'effet à produire. Un exemple ou une comparaison qui arriverait trop tôt ne ferait presque aucune impression[1].

Mais cet ordre de détail ne doit pas être communiqué d'avance aux enfants. Il faut pour eux laisser quelque chose à l'imprévu. Le cadre général leur suffit pour suivre l'instruction et en profiter; les subdivisions viendront le remplir plus opportunément au moment de la répétition ou de la récapitulation. Si on les donne trop tôt, elles ne font qu'encombrer l'esprit des enfants, ou, ce qui est encore plus regrettable, elles occasionnent un effort exagéré de mémoire ou d'intelligence dans une direction qui n'a qu'une importance relative, au détriment de l'impression que le Catéchiste devait produire sur le cœur et sur la volonté. En d'autres termes, l'exercice a une tendance à dévier, à devenir trop exclusivement intellectuel, au lieu d'être avant tout un exercice religieux.

3. La Clarté.

14. Par nature, l'enfant ne sait pas s'appliquer. Son esprit papillonne, va d'un objet à l'autre, selon qu'il se sent attiré, et il ne retire le plus souvent de ce qu'il voit ou de ce qu'il entend que des impressions isolées, incohérentes, qui ne produisent qu'une connaissance vague et confuse des choses.

Pourtant il aime la lumière. Mais il faut en quelque sorte que cette lumière s'impose à lui; que les idées apparaissent à son intelligence sans réclamer de sa part aucun effort, comme le soleil qui, à midi, se montre dans tout son éclat, même aux regards qui ne le cherchent pas.

Dans l'ordre des idées religieuses, qui sera pour lui ce soleil bienfaisant? Ce sera le Catéchiste, mais à une double condition : la première, qu'il possédera lui-même abondante cette lumière qu'il doit répandre, et la seconde, qu'il en saura distribuer les rayons avec l'art et la discrétion nécessaires, afin d'éclairer les élèves sans les offusquer ou les éblouir. Il faut que l'enseignement soit pour eux une jouissance et non une fatigue. Donc clarté dans la pensée du maître, clarté et mesure dans l'exposition de

---

[1] *Méthode de Saint-Sulpice*, p. 76.

la vérité : voilà le moyen de produire aussi la clarté dans l'esprit des élèves.

Clarté dans la pensée. — 15. La lumière du soleil se compose de plusieurs rayons différents inégalement déviés par le prisme. Ainsi en est-il de la pensée du maître. Trois rayons la constituent. Ou, si l'on aime mieux, pour que la lumière de son esprit soit complète et capable d'éclairer les autres, il faut qu'il voie distinctement et simultanément trois objets :

1° La matière qu'il veut enseigner ;
2° Le fonds intellectuel et psychologique des enfants ;
3° La voie ou la méthode qu'il convient d'adopter.

Nous n'avons pas à insister sur le premier point. On l'a dit et répété, le Catéchiste doit d'abord se rendre parfaitement compte à lui-même de ce qu'il veut dire, non seulement d'une manière générale, mais dans tous les détails. C'est le premier rayon.

Le deuxième scrute l'âme des auditeurs. Il faut que le maître sache quel fonds de connaissances déjà acquises préexiste dans leurs intelligences ; quel est, à raison de l'âge et de la culture, le degré de développement de leurs facultés ; quelle est leur tournure d'esprit ; quelles sont leurs dispositions morales ; en un mot, quelles sont leurs aptitudes pour l'enseignement qu'il veut donner. C'est en raison de ces prémisses, qu'il choisit et dose, en quelque sorte, la quantité et la qualité, le degré d'élévation ou de difficulté de la doctrine qu'il croit possible de communiquer.

Le troisième rayon éclaire le chemin. Le maître examine quelle direction il devra prendre pour faire pénétrer facilement, agréablement *telles vérités* dans *tels esprits*, ou pour produire *telles impressions* dans *telles volontés*. Il faut que chaque pensée se présente à l'esprit des élèves sous un jour tel qu'elle soit saisie comme forcément, sans difficulté. « Non seulement l'élève doit pouvoir comprendre, dit Quintilien[1], mais il faut qu'il ne puisse pas ne pas comprendre. »

Clarté dans l'exposition. — 16. Elle résulte de l'ordre des idées, de leur enchaînement et du choix des expressions.

Le premier point vient d'être expliqué à l'article précédent.

Au sujet de l'enchaînement des idées, nous ne ferons qu'une observation, mais elle est très importante.

---

[1] Livre III, ch. II.

Entre un esprit déjà formé, comme celui du maître, et l'esprit d'un enfant, il existe une notable différence. Le premier saisit facilement un groupe de vérités et les rapports qui les unissent; il va d'un principe à une conclusion, parfois un peu lointaine, sans avoir besoin de s'arrêter aux idées intermédiaires. Un ensemble de connaissances acquises et une grande habitude du raisonnement lui abrègent la voie. Il n'en va pas de même pour les enfants. Difficilement peuvent-ils concevoir une idée abstraite, combien plus toute une série! Si donc nous voulons les entraîner à notre suite dans quelque raisonnement, prenons toujours deux précautions : d'un côté appuyons-nous sur des idées sensibles et concrètes, sur des comparaisons; de l'autre, veillons à ne point laisser de lacunes dans la suite des idées, à ne faire aucune enjambée : nous risquerions de n'être plus suivis.

Cet avertissement est surtout nécessaire aux jeunes maîtres. Ils sont toujours trop pressés. Ils partent, vont de l'avant et s'étonnent qu'on ne marche pas, qu'on ne coure pas derrière eux. Et cela est naturel. A peine sorti de l'enfance, le jeune homme en ignore pourtant la psychologie. C'est que l'enfant, absorbé par le dehors, le regard tourné vers l'avenir, n'éprouve aucune inclination à se replier sur lui-même pour analyser ses opérations et contempler le jeu de ses facultés. Il faudra bien des années pour que le contact des autres lui fasse acquérir cette science si importante. Toutefois, par une observation attentive, on peut abréger beaucoup cette période d'expérience. Nul doute que le dévouement pour les âmes et le désir de leur être utile ne portent nos jeunes confrères à faire volontairement cet effort, dont les saints Livres nous offrent une figure si gracieuse en la personne du patriarche Jacob : *Vous savez*, dit-il à son frère Esaü, *que les enfants sont délicats... Prenez donc les devants, et moi je suivrai doucement, au pas du troupeau qui marche devant moi, et au pas des enfants*[1].

17. Rappelons encore cette grande règle pédagogique, qui vaut à elle seule tout un traité, et qui trouvera bien souvent son application dans la suite : Dans l'enseignement, allez toujours du *connu* à l'*inconnu*, de ce qui est *proche* à ce qui est plus *éloigné*, de ce qui est *simple* ou *élémentaire* à ce qui est *complexe* ou *composé*, du *concret* à l'*abstrait*, du *particulier* au *général*; et, comme conséquence, de l'*exemple* au *précepte*, de l'*objet à*

[1] Gen., XXXIII, 13, 14.

définir à la *définition*, et de l'*idée* ou de la *notion* au *mot* qui l'exprime.

Ce qui intéresse d'abord notre esprit, ce n'est pas, en effet, la définition ou le mot qui sert à représenter une idée, c'est la *chose* même qui fait l'objet de la définition, c'est l'IDÉE.

Mais une fois que nous possédons l'idée, un besoin nouveau se fait sentir : nous voulons un signe au moyen duquel nous puissions la fixer, nous la dire à nous-mêmes et l'expliquer aux autres. Ce signe, c'est la définition, ou mieux encore, c'est le MOT. Venant à son heure, en seconde ligne, quand l'esprit l'appelle et qu'il en a besoin, le mot est bien accueilli. Au contraire, amené trop tôt, avant l'idée, il apparaît plutôt comme un fardeau inopportun, comme une sorte d'épouvantail; l'esprit s'offusque, se rebute et se distrait... Et que serait-ce donc si le *mot* ou même une *foule de mots* arrivaient seuls, sans les idées? Ce phénomène, ou plutôt cette monstruosité pédagogique est-elle cependant tout à fait inconnue?...

Voici donc, redisons-le, dans quel ordre s'accomplissent les opérations de notre esprit : Un objet se présente à nous, nous le considérons, nous en étudions les caractères, nous les classons. Ces caractères bien choisis constituent la description abrégée ou la *définition*. L'objet ainsi connu, analysé, défini, a besoin d'un *nom* pour le désigner plus rapidement. Ce nom, s'il existe, nous le cherchons; s'il n'existe pas, nous le créons. Et ainsi, comme la définition résume les caractères de l'objet, le mot, à son tour, résume la définition.

18. Quant au choix des expressions, nous n'ajouterons que deux remarques à ce qui a été dit, première partie, page 35, sur le langage du Catéchiste.

1° S'il est vrai que l'esprit, même d'un enfant, prend plaisir à connaître les mots qui rendent bien les idées connues, c'est à la condition que ces mots ne tombent pas sur lui comme une avalanche, qu'ils expriment des distinctions vraiment importantes et que, par leur facture, ils se rapprochent de la langue qu'il a l'habitude de parler. Si, pour les bien comprendre, il faut savoir presque autant de grec et de latin que des académiciens, ces mots demeurent au-dessus de sa portée et doivent être réservés pour une époque ultérieure. C'est le sort des langues qui ne portent pas en elles-mêmes leurs propres racines, d'avoir à composer leurs mots nouveaux à l'aide des langues mortes, inconnues du vulgaire et surtout des enfants. Par le fait, ces mots, très clairs et très expressifs pour les hommes lettrés, restent long-

temps pour les autres aussi étrangers que les racines dont on les a formés.

Voilà pourquoi la Méthode de saint Sulpice nous dit très justement que « le Catéchiste doit éviter avec grand soin les expressions techniques usitées parmi les savants, et se borner à mettre à la portée des enfants celles qui sont dans le catéchisme diocésain sans leur en apprendre de nouvelles ». Le même ouvrage ajoute l'exemple suivant, que nous lui empruntons : « Si le Catéchiste parle de diverses espèces de grâces, après avoir divisé la grâce en *actuelle* et en *habituelle*, selon la méthode du catéchisme, qu'au lieu de subdiviser la grâce actuelle en grâce *prévenante*, *concomitante* et *subséquente*, il exprime les mêmes idées sans se servir de mots qui aient besoin d'explication; qu'il dise plutôt : La grâce ou l'assistance de Dieu nous est nécessaire, non seulement pendant que nous faisons nos actions, afin de les faire saintement, mais sans cette assistance de Dieu nous ne pourrions pas même les commencer ni les finir utilement pour notre salut. C'est pour cela que les bons chrétiens font le signe de la croix au commencement et à la fin de leurs actions principales. Par le même motif, il doit éviter de se servir des termes de *principe*, de *conséquence*, d'*essence*, et généralement de tous les termes abstraits, à moins cependant que ces expressions ne se trouvent dans le catéchisme du diocèse qu'on leur fait apprendre par cœur. — Enfin la règle générale, pour celui qui enseigne, est d'éviter tous les mots qui n'apprennent rien aux auditeurs[1]. »

2° Insistons sur la netteté et la brièveté du style. Pas de phrases incidentes ni de parenthèses. Les jeunes Catéchistes tombent presque tous dans ce défaut. La remarque, cette fois, est de Mgr Dupanloup, et il ajoute : « La plupart ont aussi une malheureuse prodigalité de termes inutiles; ils ne savent pas couper une phrase ou l'abréger; ce sont des longueurs, des redondances, des expressions embarrassées. » « Les enfants, dit Fleury, ne peuvent embrasser à la fois plusieurs idées, ni en connaître les rapports; ils ne parlent pas longtemps de suite, et leurs phrases sont courtes. En leur parlant, il faut les imiter et avoir un style sentencieux, bref et précis[2]. »

---

[1] *Méthode de Saint-Sulpice*, p. 71. — [2] *L'Œuvre par excellence*, p. 146.

CHAPITRE V

L'INTERROGATION

SOMMAIRE

Division du sujet. — 1. Les questions : sortes, qualités, défauts à éviter. Sortes d'interrogations : récitation, catéchisation, examen. — 2. Réponses : leurs qualités. Conduite du Catéchiste lorsque la réponse est bonne, défectueuse, lorsque l'élève ne répond pas.

1. Quelle que soit la forme d'enseignement adoptée pour le catéchisme, l'interrogation y joue toujours un rôle principal; c'est pourquoi nous avons cru devoir rassembler, en un même chapitre, tout ce qu'on peut dire de plus essentiel sur cet important sujet.

Or l'interrogation est une des formes, et même la plus ordinaire, de la conversation; elle suppose toujours au moins deux interlocuteurs, celui qui interroge et celui qui répond. On aura donc à s'occuper des *questions* et des *réponses*. C'est la division toute naturelle de ce chapitre.

1. Les Questions.

2. « Une sage question, dit Bacon, est la moitié de la science. » On applique la question à toute espèce d'éducation, c'est une preuve de son importance et de son utilité. Pour le Catéchiste en particulier, la question est l'outil intellectuel par excellence. C'est par elle qu'il excite les esprits, qu'il éveille la curiosité, qu'il rappelle la mémoire à ses souvenirs, qu'il met l'intelligence en activité, qu'il apprend aux enfants à réfléchir et à raisonner, qu'il développe, en un mot, toute leur vie intellectuelle. Il est donc nécessaire qu'il connaisse parfaitement les qualités et les ressources de cet instrument, et qu'il apprenne à le manier avec toute la dextérité possible.

3. Suivant le but que l'on se propose en interrogeant, nous pouvons distinguer plusieurs sortes de questions :

1° S'agit-il d'abord de constater le savoir actuel de l'élève? On s'adresse par la question à sa mémoire et à son intelligence. On voit ce qu'il a retenu, on examine ce qu'il a compris. Ce travail porte soit sur un ensemble de leçons antérieures, que l'on récapitule, soit sur une instruction ou sur une partie de l'instruction qui vient d'être donnée.

En plus de l'information indispensable que ce genre de questions apporte au maître, il procure aussi aux élèves un fruit très précieux. Par ce moyen la mémoire se rafraîchit, les notions acquises s'y fixent solidement, et plus d'un point, demeuré obscur, se trouve éclairci.

2° On s'adresse à l'intelligence, à la raison. Mais cette fois la question a pour but principal de mettre ces facultés en exercice, de provoquer les réflexions personnelles de l'enfant, de l'aider, de le diriger dans la recherche d'une notion nouvelle, d'une vérité ou des conséquences qui en découlent. Elle peut aussi servir pour amener un enfant à découvrir de lui-même une erreur ou un défaut quelconque dans une réponse précédente. Cette sorte de question a une importance exceptionnelle, c'est l'instrument éducatif par excellence.

3° La question est simplement un moyen d'attirer l'attention des auditeurs sur un point de doctrine que l'on veut traiter. On sait d'avance que personne ne répondra; mais par la question la curiosité de l'enfant est piquée, son esprit se porte vers l'objet proposé, il s'ouvre pour le comprendre et pour le retenir. En réalité, une question de ce genre est plutôt une forme de style, un artifice oratoire, qu'une interrogation proprement dite.

On a donc en résumé :

1° Des questions de *contrôle*, d'examen ou d'épreuve pour vérifier l'exactitude des souvenirs, ou s'assurer que les enfants ont compris les explications données ;

2° Des questions d'*investigation*, ou questions socratiques pour diriger l'esprit à la conquête de vérités nouvelles ;

3° Des questions d'*excitation* ou d'appel pour le disposer à l'attention.

Ces trois genres de questions, habilement entremêlés, forment comme la trame de l'enseignement.

4. Hors le cas où la question n'a d'autre objet que d'attirer

l'attention des élèves, on peut dire que toute question appelle une réponse, réponse fournie par le second interlocuteur, et non par celui qui interroge. Ce n'est pas dans son propre esprit que le maître doit la chercher, mais dans celui des enfants.

Or, on l'a déjà dit, page 135, le maître n'a le droit de demander aux élèves que ce qu'ils savent ou ce qu'ils peuvent trouver d'eux-mêmes. Toute question qui s'écarte de cette règle n'est plus une question pédagogique; elle appartient à un ordre de choses suranné; elle suppose que le maître, après avoir interrogé, répondra toujours lui-même et que les élèves n'auront qu'à répéter mécaniquement sa réponse. En fait, c'est la question d'*appel* qui se substitue aux deux autres et absorbe toute la place. C'est la mémoire qui prend le rôle prédominant ou presque unique, les autres facultés se trouvant reléguées à un arrière-plan.

Que par ce moyen on puisse communiquer aux enfants une somme de connaissances utiles, qu'on puisse amasser dans les greniers de la mémoire des provisions substantielles sur lesquelles plus tard les autres facultés pourront s'alimenter, personne ne le conteste. Il est même des cas, surtout dans l'enseignement de la religion, où l'on est obligé de recourir à ce moyen, et il faut alors le faire sans ombre de scrupule; mais ce n'est pas le cas ordinaire, et on ne peut l'ériger en système.

Nous avons sous les yeux des modèles de catéchismes publiés dans une revue très compétente en matière de philosophie et de théologie; mais dès la première question, nous voilà interdits, arrêtés net. Pour y répondre, l'enfant devrait être déjà littérateur, théologien et même quelque peu poète. Les idées sont excellentes, le style agréable, les comparaisons brillantes. C'est un charmant traité en forme dialoguée, mais ce n'est pas de la méthodologie.

5. Nous insistons sur ce point, car il est capital. Au jeune Catéchiste, deux causes d'erreur doivent être signalées :

La première, c'est l'entraînement de la nature. Il est beaucoup plus facile et plus agréable de composer de toutes pièces un catéchisme idéal, en tirant de son propre fonds les questions et les réponses, que de se placer en face d'un auditoire inculte, et de se condamner à n'accueillir dans son projet que ce qu'on prévoit devoir arriver, souvent même des réponses informes ou inexactes qu'il faudra corriger, rectifier, en prenant mille détours, en faisant chaque fois un nouvel appel à des facultés engour-

dies, gardant pour soi les belles formules, les expressions savantes, etc. C'est pourtant là le véritable travail du Catéchiste et de l'apôtre, et c'est au prix de ce labeur et de cette abnégation qu'il achète la bénédiction divine, et qu'il peut espérer de son œuvre des fruits abondants.

La deuxième cause d'erreur, et celle-là inéluctable, se trouve dans les manuels de toute nature rédigés sous forme soi-disant catéchistique et destinés aux enfants. Le manuel de religion, ou catéchisme proprement dit, n'est pas excepté.

Dans tous ces ouvrages, c'est la question d'*appel* qui domine; elle est presque la seule employée. En effet, puisque le livre enseigne des choses que l'enfant ignore, si la question est supposée dans la bouche du maître, elle devra fatalement rester sans réponse. Pour être logique, il faudrait admettre que c'est l'enfant qui adresse la question ; le maître, ou à sa place le livre, répond. Dans les Catéchismes anciens, celui de Lantages [1] par exemple, ce dessein est évident. Deux exemples au hasard :

Vous nous avez dit qu'une partie des Esprits célestes, peu de temps après la création, tomba dans le crime et dans la damnation; apprenez-nous quel fut leur péché et leur chute [2].

Comment pourrons-nous apprendre plus en détail ce que notre divin Législateur a ajouté de plus parfait à ses dix commandements [3] ?

Les auteurs modernes ne semblent pas avoir conservé la même notion des rôles respectifs attribués aux interlocuteurs.

Quoi qu'il en soit, et sous quelque forme qu'elle se présente, la question du livre n'a d'autre fin que d'éveiller l'attention de l'élève, et de la porter sur le point de doctrine qui va faire l'objet de la réponse. C'est donc, comme nous le disions, une question d'*appel*. Quant à la réponse, elle ne pourra sortir de la bouche de l'enfant que lorsque celui-ci l'aura étudiée et qu'il la saura par cœur. A ce moment, la question deviendra pour lui comme une question d'*examen* ou de *contrôle*.

Sous ce double aspect, appel ou examen, la question peut être un secours très utile pour la mémoire, où elle se fixe, intimement liée avec la réponse, qu'elle suggère, si elle a été bien rédigée (p. 150). Mais là s'arrête son objet et son utilité.

On peut donc dire que le manuel, ou catéchisme, présente au

---

[1] M. DE LANTAGES († 1694), *Catéchisme de la foi et des mœurs chrétiennes*. Cet excellent ouvrage, rempli de doctrine et d'onction, fut imprimé pour la première fois en 1674. Depuis, et jusqu'à nos jours, il a eu des éditions successives. La dernière, à nous connue, est de 1687. Retaux-Bray, Paris. — [2] Page 53. — [3] Page 233.

professeur, sous une forme concise et dialoguée, la *matière* de la catéchisation; mais il ne peut être considéré comme un modèle pour la *manière* de catéchiser.

6. Il importe que les jeunes élèves comprennent parfaitement le sens des questions qu'on leur adresse. Le maître ne saurait donc apporter trop de soin à les bien formuler.

Pour être bien faite, toute question doit posséder quatre qualités : elle doit être *courte, simple, claire* et *précise*.

1° *Courte.* — Si, en général, le style du maître doit être bref et coupé, c'est surtout dans les questions que cette qualité devra se manifester; car il faut que du premier coup l'enfant saisisse et retienne la question, afin de pouvoir y répondre.

2° *Simple.* — Pour le fond, rester toujours à la portée des enfants et, pour la forme, ne contenir que des mots et des tournures familières. Toutefois la question sera toujours digne et grammaticalement correcte. Le but de la simplicité, c'est la clarté; les barbarismes ou les solécismes n'y ajouteraient rien.

3° *Claire.* — Lorsqu'on pose une question, il faut d'abord que l'enfant ne puisse s'empêcher de reconnaître qu'on l'interroge, et ensuite qu'il puisse voir immédiatement quelle réponse on lui demande.

La question sera donc toujours construite sous la forme interrogative et non sous la forme d'une phrase affirmative, dans laquelle l'inflexion de la voix révélerait seule l'intention d'interroger. Par exemple :

— Dieu nous or*donne?* — Il récom*pense?* — Et il pu*nit?*

En énonçant la question, le maître accentue le mot interrogatif ou celui qui contient l'idée principale :

— Qu'est-ce qu'une vertu THÉOLOGALE?

— COMBIEN y en a-t-il?

— EN QUOI la médisance diffère-t-elle de la calomnie?

D'ordinaire, la question est formulée en une phrase complète. Cependant, lorsque, d'après ce qui précède, le sens est très clair, le mot interrogatif peut être quelquefois employé seul : *Pourquoi? Comment?*

Enfin la question doit être prononcée d'un ton de voix suffisamment élevé pour être entendue de toute la classe. Il faut la dire assez lentement et surtout très distinctement.

4° *Précise.* — Chaque question vise un but bien déterminé,

auquel l'enfant doit être conduit directement, sans doute possible. Il faut donc que chaque question renferme *une idée principale*, appelant et suggérant *une seule* réponse. C'est déjà beaucoup pour l'enfant de construire une phrase satisfaisante sur un point donné, sans l'obliger à grouper au même moment plusieurs idées ou propositions principales.

7. Sont contraires à ces principes :

1° Les *questions doubles*, par exemple : *Quand* et *comment* Jésus-Christ a-t-il institué le sacrement de l'Eucharistie?

Quel jour et de *quelle manière* le Saint-Esprit est-il descendu sur les Apôtres?

2° Les *questions ambiguës*, par exemple : *La messe est-elle d'obligation?* — OUI et NON. On est obligé de l'entendre les dimanches et fêtes, mais non les autres jours.

Que pensez-vous de Saül? — Que savez-vous de David? etc.

Ces questions sont trop vagues, elles manquent de précision. Elles ne sont pas à leur place dans un catéchisme ordinaire.

Mais dans une revue d'ensemble, à la fin d'une leçon ou au commencement de la suivante, on peut proposer des questions plus amples, comme par exemple :

Dites ce que vous avez retenu du catéchisme d'hier.

Rappelez-nous les principaux points, et, dans chaque point, une ou deux idées.

Racontez en abrégé l'histoire de la Création, etc.

On peut encore employer des questions complexes lorsqu'on trace le programme d'un travail écrit. C'est à l'élève à les décomposer.

8. Envisagée dans son ensemble, l'interrogation revêt des formes différentes suivant le genre d'exercice auquel on l'applique. On distinguerait alors la *récitation*, la *catéchisation* et l'*examen*. Chacun de ces exercices a ses règles spéciales que nous allons indiquer successivement.

Récitation. — 9. La récitation a pour but de s'assurer si les enfants ont étudié leur leçon. C'est un contrôle. Il faut qu'il soit suffisant pour maintenir toute la classe en haleine, mais il n'est pas nécessaire d'y dépenser beaucoup de temps. Observez particulièrement les points suivants :

1° Ne commencez pas toujours la récitation par le même élève ni par le commencement de la leçon. Ne suivez pas toujours le même ordre; changez quelquefois subitement de banc ou de

section, afin que chaque enfant puisse à tout moment s'attendre à être questionné.

2° Interrogez chaque jour le plus grand nombre possible d'enfants. Si la classe est nombreuse, il peut être avantageux de la diviser en groupes et de se faire aider par des moniteurs. Dans ce cas, le maître se réserve chaque fois un groupe différent. Personne ne doit savoir à l'avance quel groupe il choisira.

3° La récitation doit être vive et animée. On s'aperçoit vite si un enfant sait très bien. Dès lors n'insistez pas, allez rapidement au suivant.

4° Lorsque vous passez d'un élève à l'autre, ne répétez pas la question; c'est le moyen de les obliger tous à se tenir constamment attentifs.

5° Encouragez les enfants timides en leur disant quelquefois le premier mot. Cela peut leur être d'un grand secours, surtout lorsque le commencement de la réponse n'est pas suggéré par la question.

D'ordinaire, cependant, c'est plutôt par une question qu'il faut venir en aide à la mémoire, en provoquant la réflexion de l'enfant et lui faisant ainsi retrouver le fil de la pensée.

6° Ne mêlez à la récitation ni réflexions ni commentaire. Réservez-les pour un autre moment.

La récapitulation, ou le résumé qui se fait au commencement de chaque leçon, de ce qui a été dit à la précédente, tient en quelque manière de la récitation. « Ne demandez alors aux enfants, dit M. Hamon, que ce qui leur a été dit, répété et clairement expliqué dans le catéchisme précédent, de manière que ce soient les mêmes définitions, les mêmes preuves, et presque toujours les mêmes mots. Par là ils s'habituent au langage doctrinal, et répondent avec facilité, hardiesse et plaisir[1]. »

Catéchisation. — 10. Commençons par le côté négatif, et signalons les questions qu'il convient d'éviter. Ce sont les suivantes :

1° Les questions oiseuses, trop subtiles; celles qui détournent de l'objet principal, qui éloignent du but au lieu d'y conduire.

2° Les questions imprudentes, c'est-à-dire celles qui pourraient faire naître dans l'esprit des enfants des réflexions dangereuses, des doutes sur la foi, une curiosité déplacée par rapport

---

[1] *Traité de la prédication*, p. 450.

aux mystères de la religion, ou des pensées contraires aux bonnes mœurs. A plus forte raison faut-il écarter celles qui supposeraient une erreur comme un fait admis. Exemple : *Quels péchés les indulgences peuvent-elles remettre?*

3° Les questions qui n'amènent pour réponse qu'un *oui* ou un *non*. Ces questions doivent être très rares. On les adresse à de tout jeunes enfants ou à des élèves extrêmement bornés ou timides, afin de les encourager. En dehors de ce cas voulu, s'il s'en glisse quelqu'une de ce genre, exigez que l'enfant réponde par une phrase complète dans laquelle la question entière se trouve transformée en réponse.

11. Voici les règles positives :

1° L'interrogation doit généralement commencer par des questions faciles, afin d'engager doucement les enfants dans la conversation. S'ils se trouvent dès l'abord réduits au silence, ils se découragent et ne cherchent plus à répondre. Il faut donc les conduire par degrés de ce qui est facile à ce qui est plus difficile : c'est par de petits succès dans leurs réponses qu'ils s'enhardiront peu à peu.

2° Dans le même but, on proportionne les questions à la capacité des enfants, demandant les choses faciles à ceux qui sont les moins intelligents et des choses plus difficiles à ceux qui sont plus intelligents et plus avancés.

3° Le maître qui a beaucoup d'élèves est porté à se tourner le plus souvent vers ceux qui répondent le mieux. En tout ordre d'enseignement, c'est un grave abus et une source d'illusions; mais dans l'enseignement de la religion, ce serait plus funeste encore. Il faut donc aviser à ce que tous les élèves soient interrogés à leur tour et qu'aucun d'eux ne soit oublié. On suivrait, par exemple, un certain ordre qu'on se serait tracé. Mais, comme pour la récitation, il convient d'interrompre souvent cet ordre, afin que tous les élèves se tiennent attentifs. On pose alors la question avant de désigner l'élève qui doit répondre, ayant soin de s'adresser de préférence à ceux qui sont faibles ou distraits. S'ils ne peuvent répondre d'une manière satisfaisante, ils devront au moins répéter exactement la réponse que d'autres élèves auront donnée à leur place. Les réponses les plus importantes seront répétées plusieurs fois par des élèves isolément ou en chœur.

4° Les questions doivent se succéder assez rapidement et dans

un ordre convenable. Elles doivent être bien liées entre elles, sortir en quelque sorte les unes des autres.

5° Enfin il faut varier beaucoup la forme pour éviter la monotonie et soutenir l'intérêt.

Examen. — 12. L'examen a pour objet de s'assurer, non seulement que l'enfant a retenu la formule apprise par cœur ou enseignée par le maître, mais encore qu'il en saisit parfaitement le sens et se trouve en état de l'utiliser dans la pratique. Pour cela divers moyens peuvent être suggérés :

1° Décomposer les réponses qui en sont susceptibles. D'une question en faire plusieurs, par exemple :

Quel est le vrai chrétien?

Le vrai chrétien est celui qui est baptisé, qui croit et professe la doctrine chrétienne, et qui obéit aux pasteurs légitimes de l'Église [1].

Cette réponse peut se décomposer en trois parties, que l'on fait dire séparément.

2° Employer des questions équivalentes.

Y a-t-il une distinction entre les membres qui composent l'Église?

Entre les membres qui composent l'Église il y a une distinction très notable : il en est qui commandent et d'autres qui obéissent, il en est qui enseignent et d'autres qui sont enseignés [2].

Questions équivalentes : — Pourriez-vous nous indiquer une distinction entre les membres de l'Église? — Quelle est cette distinction? — Comment les membres de l'Église sont-ils distingués entre eux?

3° Transformer la réponse en question. — Par exemple, la réponse à cette question : Qu'est-ce qu'un sacrement? pourrait être ainsi transformée : Comment appelle-t-on les signes que Jésus-Christ a établis pour nous sanctifier?

4° Interroger sur des cas particuliers. Si on demande : Qu'entendez-vous en disant que Dieu est tout-puissant? L'enfant répondra : J'entends que Dieu peut faire tout ce qu'il veut. Demandez alors : Lorsque vous êtes malade, le bon Dieu peut-il vous guérir? — Pourrait-il, s'il le voulait, créer encore d'autres mondes?...

---

[1] *Catéchisme de Pie X*, leç. prél. — [2] *Catéchisme de Pie X*, ch. x, par. 3, page 122.

5° Interroger sur les semblables et sur les contraires.

On parle, par exemple, de l'Église *enseignante* et de l'Église *enseignée*. Demandez : Dans l'école, de quelles personnes se compose le corps enseignant? — Qui sont ceux qui forment le corps enseigné? — Et dans l'Église?...

La foi est une vertu surnaturelle et infuse. — Quelles sont les autres vertus surnaturelles et infuses? — En quoi la foi et l'espérance se ressemblent-elles? — En quoi sont-elles différentes? — Quels sont les péchés opposés à l'espérance? — En quoi ces péchés se ressemblent-ils? — En quoi sont-ils différents ou opposés? etc.

6° Faire indiquer par les enfants des exemples et des cas particuliers.

En procédant ainsi, non seulement on contrôle le travail accompli, mais on rend de plus en plus claires les notions principales et on les grave profondément dans l'esprit.

2. Les Réponses.

13. Nous ne parlons pas ici des réponses du livre que les enfants ne font que réciter ou de celles qu'ils répètent après que le maître ou un autre élève les a formulées; nous parlons des réponses qu'ils composent eux-mêmes au cours de la catéchisation. Ces réponses sont le second élément de la conversation qui s'engage entre eux et le maître. Pour le fond et pour la forme, elles dépendent nécessairement des questions posées; mais elles doivent aussi posséder certaines qualités qu'il convient d'énumérer. Nous dirons également un mot de la manière de les accueillir, et au besoin de les rectifier.

14. Pour être bonne, toute réponse doit être *personnelle, individuelle* et *réfléchie; claire, exacte, entière* et *correcte*. Les trois premières qualités se rapportent plutôt à la discipline de la classe et à la manière de conduire l'interrogation: les quatre dernières sont proprement les qualités didactiques de la réponse.

1° La réponse doit être *personnelle*. — Elle doit être le fruit de la réflexion de l'élève interrogé, et non le fait d'un voisin qui l'a soufflée, ou du maître qui l'a suggérée par un signe ou amorcée par un mot. Que penser dès lors de cette détestable habitude qui consisterait à prolonger l'amorce, par insinuations successives, jusqu'au dernier mot et, si le mot est long, presque jusqu'à la dernière syllabe? C'est par la question, et non autre-

ment, que le maître peut et doit, dans une juste mesure, suggérer et faciliter la réponse.

2° Elle doit être *individuelle*. — L'élève interrogé doit répondre seul; les autres écoutent en silence, en attendant leur tour. Rien d'antiméthodique comme ces réponses collectives de toute une classe ou de toute une division. Comment, dans cette cacophonie, dans ce bruit confus de voix et de réponses diverses, le Catéchiste pourrait-il saisir une idée? Et pourtant, s'il est nécessaire que les enfants comprennent ses questions, il ne l'est pas moins que lui aussi entende nettement leurs réponses, afin d'en discerner les qualités et les défauts.

Ajoutons que s'adresser à toute une classe par l'interrogation, c'est ne s'adresser à personne, ou tout au plus, c'est ne donner son enseignement qu'à deux ou trois élèves des plus intelligents. Ce sont ceux-là qui répondent toujours et servent aux autres comme de coryphées. La masse les écoute instinctivement et répète ce qu'ils disent à un écart de temps presque imperceptible. Si la réponse est bonne, le maître s'imagine que tout le monde a compris. Pure illusion. Vienne le jour d'un examen, où chacun sera pris individuellement à partie : le vide alors se manifestera, à la douloureuse surprise du maître et des élèves.

Ces réponses collectives et bruyantes occasionnent de plus un grave dérangement : elles sont contraires au recueillement qui doit régner pendant le catéchisme; elles en détruisent le caractère religieux.

3° Elle doit être *réfléchie*. — « Ne permettez jamais aux élèves de répondre à la course, tout d'une venue, sans savoir ce qu'ils disent. Arrêtez-les doucement; demandez-leur compte de chacune de leurs expressions, de chacun des membres de phrase; faites-leur saisir quelle serait la différence si on enlevait de leur réponse telle ou telle partie, ou même seulement tel ou tel signe de ponctuation[1]. »

Pour réprimer cette vivacité trop grande des élèves, qui va parfois jusqu'à l'étourderie, le maître se gardera lui-même dans un grand calme. Il donnera lieu à la réflexion en ne précipitant pas ses questions, et en laissant aux élèves un temps suffisant pour trouver la réponse. En se montrant lui-même agité ou trop pressé d'obtenir les réponses, il provoquerait, au contraire, la pétulance et l'irréflexion.

---

[1] Abbé Baril, Conférence sur l'enseignement du catéchisme.

4° Elle doit être *claire*. — Pour cela ne renfermer aucun détail étranger. L'enfant doit la prononcer posément, à haute et intelligible voix, afin qu'elle puisse être entendue et comprise par tous, maître et disciples.

5° Elle doit être *exacte*. — Il importe que chaque réponse, une fois acceptée par le Catéchiste, renferme l'expression juste d'une vérité.

Si la question posée est susceptible de plusieurs bonnes réponses, on accepte celle que donne l'enfant, lors même qu'elle serait différente de celle que le maître attendait ou désirait.

6° Elle doit être *entière* pour le fond et pour la forme.

D'abord pour *le fond*. Le Catéchiste demande, par exemple : *Qu'est-ce que la contrition ?* L'enfant répond : « La contrition est la douleur d'avoir offensé Dieu. » Cette réponse est vraie pour la partie de la définition qu'elle énonce, mais elle est incomplète. Au Catéchiste de la faire compléter, puis répéter intégralement : « La contrition est la douleur d'avoir offensé Dieu avec le ferme propos de ne plus l'offenser. »

Ensuite pour la *forme*. Si on demande, par exemple, à un enfant : *Où va notre âme après la mort ?* et qu'il réponde simplement : « Au tribunal de Dieu. » Sa réponse est exacte et suffit à la rigueur. Mais pour la graver plus profondément dans son esprit, il vaut mieux qu'il complète la phrase, en y ajoutant le sujet et le verbe ou attribut : « Après la mort notre âme paraît au tribunal de Dieu. »

C'est ce qu'on appelle introduire la demande dans la réponse. Il faut faire prendre aux enfants cette excellente habitude de donner à leur pensée son entier développement.

Ainsi toutes les réponses importantes doivent avoir par elles-mêmes un sens complet et, pour cela, renfermer la demande. Mais pour des questions secondaires on peut tolérer des réponses plus abrégées. On fatiguerait les enfants à les reprendre constamment pour les contraindre à répéter et à compléter leurs réponses.

Nous avons dit que de la forme de la question dépend ordinairement celle de la réponse. Lors donc que le Catéchiste désire une réponse complète, il doit, le premier, construire la question de manière à l'amener. Une question abrégée amène une réponse abrégée. Veut-on une réponse complète, que la question le soit d'abord elle-même.

7° Elle doit être *correcte*. — Le catéchisme n'est pas une leçon

de grammaire; cependant il est bon d'accoutumer les enfants à formuler leurs réponses en bon français.

Le mot propre leur fait souvent défaut; ils doivent alors s'exprimer comme ils savent, de manière à faire voir au moins qu'ils comprennent. Le maître rectifie amicalement l'expression, tout en admettant que l'idée était juste. Demandez en certaines régions à des enfants : Depuis quand le bon Dieu existe-t-il? ou combien de temps le ciel durera-t-il? Ils vous répondront : *Tout le temps,* ce qui pour eux veut dire toujours, éternellement. Le maître accepte l'idée, mais rectifie l'expression. « Vous avez raison. Seulement, pour le bon Dieu, on ne dit pas *tout le temps,* on dit *éternellement*. Donc répétez... »

Si les enfants sont assez grands, on peut même leur dire pourquoi l'expression *tout le temps* manque de justesse. C'est l'occasion de leur faire voir la différence qu'il y a entre le *temps,* manière d'être spéciale aux créatures, et l'*éternité*, propriété incommunicable du Créateur.

15. Lorsqu'un enfant est interrogé, plusieurs cas peuvent se présenter : ou il répond ou il ne répond pas; et s'il répond, sa réponse peut être convenable ou défectueuse.

Quelle qu'elle soit, la réponse d'un enfant doit toujours être accueillie avec bienveillance, à moins qu'elle ne soit impertinente. Tout effort mérite d'être encouragé. Si la réponse est bonne, le maître marque son approbation. Un mot, un signe suffit. Si elle n'est pas exacte, le maître se garde de la repousser *à priori,* ou de rebuter l'enfant par un geste ou une parole dure. Il examine rapidement en lui-même ce qu'elle peut avoir de vrai et d'erroné pour en faire le départ, et aviser au moyen de la rectifier. Si elle est fausse de tout point, il recherche également la cause de l'erreur pour la corriger.

Plusieurs Catéchistes s'impatientent dès qu'ils s'aperçoivent que les enfants n'ont pas compris ou répondent de travers. C'est oublier que, par son insuccès, l'enfant qui se trompe est déjà suffisamment puni.

Pour le maître, au contraire, une réponse inexacte est souvent plus précieuse qu'une bonne. La bonne réponse ne garantit pas toujours que l'enfant a bien compris, elle peut être aussi bien l'effet du hasard; mais la mauvaise apporte avec elle un renseignement certain. On voit que l'enfant ne sait pas ou qu'il n'a pas compris l'explication, et sa réponse permet souvent de reconnaître la source de la confusion qui est dans son esprit.

Ainsi on doit l'encourager et le remettre doucement dans le bon chemin. La manière dont on en use avec lui doit lui faire sentir que le maître est tout heureux de profiter de cette occasion pour le former et lui rendre service.

16. C'est par des sous-questions que l'on vérifie si la bonne réponse est réellement le résultat des connaissances personnelles de l'élève (page 166, 3°). On peut aussi faire appel au jugement des autres élèves. — « Que pensez-vous de ceci, Paul? » « Cette réponse est-elle exacte, Louis? » Toute la classe a l'esprit fixé sur ce tribunal contradictoire et attend avec anxiété la sentence finale du maître. Une fois la réponse acceptée et confirmée par le Catéchiste, si elle est une de ces formules dogmatiques qui servent d'assises à la religion, on la fait répéter par un ou plusieurs élèves.

Il arrive souvent, surtout dans les questions de morale, que plusieurs enfants interrogés sur un même point émettent des opinions différentes. Il ne faut pas alors se hâter de donner la solution, il vaut mieux les tenir quelques minutes en suspens; la curiosité devient plus intense; ils écoutent ensuite la réponse avec plus d'intérêt et la retiennent d'autant mieux.

17. Lorsqu'une réponse est à demi exacte, on approuve la partie qui est bonne, et on continue à interroger l'enfant qui l'a donnée pour lui faire sentir et trouver lui-même ce qu'elle a d'inexact ou d'incomplet. S'il ne peut y arriver, on appelle à son aide d'autres élèves; mais si après deux ou trois essais aucun élève ne semble trouver, le Catéchiste ne cherche pas davantage; il donne lui-même la réponse ou l'explication, et la fait répéter.

18. Un enfant interrogé garde-t-il le silence? le maître tâche de saisir la cause de son embarras. Peut-être n'a-t-il pas bien compris la question ou manque-t-il des termes nécessaires pour formuler sa réponse; peut-être n'ose-t-il pas la dire par timidité, ou même enfin l'ignore-t-il absolument.

Dans le premier cas, essayez d'abord de poser la question d'une autre manière, puis aidez l'enfant par des sous-questions.

Est-ce par timidité que l'enfant hésite à parler? encouragez-le, louez ses efforts et ménagez-lui par des questions simples et faciles quelques petits succès qui l'enhardissent à répondre.

Enfin si l'enfant garde le silence par incapacité, le Catéchiste

devra encore recourir à des sous-questions; il essayera, par quelques demandes incidentes, de lui ouvrir quelque horizon, cherchant dans d'autres objets connus des analogies qui puissent suggérer la solution. Si aucun moyen ne réussit, le Catéchiste donnera lui-même la réponse, ou interpellera un autre enfant sans bruit ni reproches. « Le voiturier intelligent, qui est certain que sa charge n'est pas trop lourde, ne sort point de son calme s'il rencontre un léger obstacle; il serre plus vigoureusement les rênes, dirige son cheval de côté, recule d'un pas ou deux, excite le cheval; et ceux qui l'accompagnent ont à peine remarqué qu'il y avait eu un obstacle à surmonter. Jamais, dans les cas même les plus difficiles, il ne se détournera du chemin. Plus son cheval est jeune et peu habitué au trait, plus il le maniera avec circonspection et douceur dans les endroits critiques[1]. »

19. Pour les enfants précoces, mais présomptueux, un échec est quelquefois un remède utile. « Si vous avez un tel enfant, écrit un auteur déjà cité, adressez-lui les questions les plus difficiles. Mais, s'il ne peut répondre, ne manifestez aucune satisfaction, encore moins devez-vous l'exprimer en paroles. Laissez seulement l'humiliation produire silencieusement son effet. En dehors de ce cas, le Catéchiste ne doit jamais chercher à embarrasser un enfant. Cela pourrait faire du mal, mais ne ferait jamais aucun bien[2]. »

20. Concluons cet important chapitre par cet adage si connu de tous les vrais pédagogues :

LA CLASSE IDÉALE EST CELLE OU LE MAITRE PARLE LE MOINS, ET OU LES ÉLÈVES PARLENT LE PLUS.

---

[1] MEY, *Vollständige Katechesen*, introduction, p. 27. — [2] REV. A. A. LAMBING, *The Sunday school Teacher's Manual*.

CHAPITRE VI

LA MÉMOIRE

SOMMAIRE

1. Rôle légitime et abus de la mémoire; nécessité de l'étude par cœur; choix de la matière; le mnémonisme en général, dans l'étude de la religion. — 2. Directions pédagogiques. Pas de surcharge; expliquer la leçon avant l'étude: méthode orale; répétitions.

1. Rôle légitime de la mémoire. — Abus de cette faculté.

1. De toutes nos facultés intellectuelles, la mémoire est la plus précoce, celle qui se développe en premier lieu. Et comme un certain plaisir accompagne toujours la satisfaction d'une tendance ou d'un besoin de la nature, il n'est pas surprenant que les enfants aiment à apprendre et à retenir par cœur les choses qui ne dépassent pas trop leur compréhension actuelle. Ils se prêteraient même assez volontiers à des systèmes d'enseignement qui donneraient à la mémoire un rôle prépondérant; car, pour eux, ce genre de travail est plus facile que celui qui exige un plus grand effort de réflexion et de jugement.

2. D'autre part, la religion chrétienne n'est pas une simple théorie; elle est bien plutôt une science pratique destinée à devenir la règle constante de toutes nos pensées et de toutes nos actions. Réduite, concentrée, pour ainsi dire, en quelques formules essentielles, elle est la provision où viendront s'alimenter toutes les facultés de l'homme, une source de vie pour son intelligence, pour son cœur et sa volonté. Or ce n'est pas seulement pendant l'enfance et la jeunesse que cette influence des vérités religieuses devra se faire sentir, c'est durant la vie entière. Il importe donc de graver profondément dans la mémoire au moins les formules principales de ces vérités, afin d'y constituer comme un trésor, une réserve indestructible où l'homme puisera, même

à son insu, dans les conditions si diverses et parfois si troublées de son existence, les pensées réconfortantes, les conseils et les avertissements salutaires, les consolations et les encouragements dans ses travaux, dans ses peines et ses souffrances, et jusque dans ses faiblesses et ses égarements.

3. Il faut donc faire étudier par cœur les prières et les formules de la doctrine chrétienne. Exigée par la nature de l'enfant, cette mesure est aussi une précaution indispensable au point de vue de l'avenir.

Elle n'est pas moins une nécessité pour l'enseignement lui-même, car ces formules en sont la base. A chaque instant le maître doit y revenir. D'une manière ou de l'autre, ce sont elles qu'il explique ou auxquelles il se réfère.

Remarquons encore qu'il s'agit ici de vérités absolues et abstraites, et que, dans la plupart des cas, il serait impossible de substituer aux formules consacrées d'autres formules composées librement. Non seulement les élèves ne seraient pas capables d'exprimer dans un langage personnel les vérités de notre sainte religion, mais les savants eux-mêmes ne pourraient prudemment improviser en cette matière.

4. La mémoire, toutefois, ne doit pas marcher seule; il faut faire agir en même temps les autres facultés. Avant d'imposer une tâche à apprendre par cœur, on aura donc soin de l'expliquer, autant du moins qu'il est nécessaire pour donner l'intelligence des termes et des phrases. Car les enfants n'apprennent que difficilement et oublient très vite ce qu'ils ne comprennent pas.

Naturellement cette explication est proportionnée au degré actuel de développement des élèves. Ce qu'on apprend par cœur ne peut pas être aussi bien saisi par un enfant que par un adulte. Cela, d'ailleurs, n'est pas nécessaire. Si le travail de l'enfant est encore en partie mécanique, les textes qu'il confie à sa mémoire pourront plus tard se développer, soit par ses réflexions personnelles, soit par des instructions ou des lectures. C'est la remarque de Bossuet dans son Introduction au Catéchisme de Meaux : « Si vous trouvez quelquefois des choses qui passent la capacité des enfants, dit-il, vous ne devez pas pour cela vous lasser de les leur faire apprendre, parce que l'expérience fait voir que, pourvu que ces choses leur soient expliquées en termes clairs et précis, quoique certaines ne soient pas entendues d'abord, peu à peu en les méditant on en acquiert l'intelligence, joint que, regardant

au salut de tous, nous avons mieux aimé que les moins avancés et les moins capables trouvassent des choses qu'ils n'entendissent pas, que de priver les autres de ce qu'ils seraient capables d'entendre. — Il nous a paru aussi que le fruit du Christianisme ne devait pas être seulement d'apprendre aux fidèles les premiers éléments de la foi, mais encore de les rendre capables peu à peu des instructions plus solides. — Les principes de la religion chrétienne contenus dans le catéchisme ont cela de grand que plus on les relit, plus on y découvre de vérités. »

5. S'il en est ainsi, où se trouverait donc l'abus de la mémoire? Le R. P. Ramón Ruiz Amado, S. J., dans un ouvrage récent[1], étudie à fond cette question et la résout ainsi : « Le *mnémonisme* ou abus de la mémoire consiste *à se servir de la mémoire d'un degré inférieur, lorsqu'il faudrait employer celle d'un degré supérieur.* »

Et il s'explique :

La mémoire est la faculté de retenir les espèces des impressions ou opérations vitales. Tout le monde distingue deux espèces de mémoire : la mémoire *spirituelle* ou *intellectuelle* et la mémoire *imaginative* ou *sensitive*. Il y ajoute la mémoire *infra sensitive*. Car ce ne sont pas seulement les opérations rationnelles de connaître et de vouloir, et les opérations sensibles d'imaginer et de sentir, qui laissent des traces au moyen desquelles nous pouvons les reproduire. Les opérations organiques inconscientes produisent aussi une habitude à la faveur de laquelle nous réussissons à les réitérer, bien que nous ne soyons pas parvenus à découvrir le *comment* de leur production.

Ainsi le chanteur, qui donne aux notes la valeur exacte qu'elles doivent avoir, a besoin pour cela de deux sortes de mémoire : la mémoire *auditive*, au moyen de laquelle il saisit l'acuité de la note qu'il donne, ou, si l'on veut, sa conformité avec un autre son normal qu'il se rappelle, et la mémoire *locomotrice*, en vertu de laquelle il produit la tension exacte des cordes vocales, bien qu'il puisse même ignorer qu'il en possède et n'avoir pas conscience, par conséquent, des muscles qu'il met en jeu pour les tendre ou les relâcher.

Il y a donc en nous trois ordres de mémoire : la *spirituelle*, l'*imaginative* et la *musculaire*. Et la culture de chacune d'elles, loin d'être blâmable, est au contraire très utile pour différents

---

[1] *La Enseñanza popular de la Religión*, p. 61 et suiv.

effets. Les sciences ont besoin des deux premières ; les arts, comme la musique en particulier, se servent plutôt des deux dernières. L'abus commence lorsque l'une d'elles se substitue indûment à l'autre, et c'est généralement l'inférieure qui a tendance à usurper la place qui ne lui appartient pas.

Une démonstration de géométrie, par exemple, suppose avant tout un exercice intellectuel. La mémoire doit représenter la suite des idées, l'enchaînement des théorèmes. Que la figure soit tournée dans un sens ou dans un autre, peu importe, la vérité ne change pas, l'esprit doit s'y retrouver avec la même facilité. Au lieu de cela, supposez un élève qui apprend sa démonstration par cœur. Il vient au tableau, trace la figure exactement comme dans le livre, avec les mêmes lettres. Vous y introduisez le moindre changement,... le voilà perdu. C'est du mnémonisme. Au lieu de la mémoire intellectuelle, il se sert de l'imaginative.

Un adolescent apprend et récite mécaniquement un morceau de poésie sans éprouver aucune impression, sans prêter aucune attention au sens des paroles; il fait agir une mémoire purement sensitive et la mémoire musculaire au lieu de l'intellectuelle et de l'imaginative; c'est encore du mnémonisme.

6. Dans l'étude de la religion, le mnémonisme consisterait à faire apprendre par cœur à de jeunes enfants des quantités de formules abstraites dont ils n'auraient aucune intelligence, qui ne diraient absolument rien à leur esprit.

Pour éviter cet abus, il faut d'abord se limiter pour la quantité de la matière. Personne ne l'a mieux compris que le souverain pontife Pie X. Dans le nouveau Catéchisme qu'il vient de faire publier et de rendre obligatoire pour toute la province romaine, l'abrégé destiné aux petits enfants ne contient, outre les prières, qu'une trentaine de réponses très courtes, relatives à la doctrine. Le petit Catéchisme destiné aux préparants est divisé, comme le grand, en cinq parties; il comprend dix-huit chapitres et ne couvre qu'une soixantaine de pages de texte espacé.

7. Les questions principales ainsi choisies et rendues assez claires par une explication appropriée, voilà ce qu'il faut confier à la mémoire des enfants. Mais on exigera qu'ils les apprennent avec la plus grande exactitude, qu'ils les sachent à la lettre et qu'ils les récitent avec aplomb et sans faute. C'est seulement à cette condition qu'elles pourront se graver d'une manière indélébile dans leur mémoire.

8. Il en est de même des formules de prières. Les formules, nous le savons, ne sont point l'essence de la prière; mais elles la suggèrent, la dirigent, lui fournissent le moyen de se préciser par une expression qui inspire toute confiance. Combien d'hommes n'arriveraient jamais à prier, s'ils n'employaient certaines formules déterminées!

La plupart de ces formules ont, d'ailleurs, une origine vénérable qui mérite tout notre respect. Le *Pater*, par exemple, nous a été enseigné par Notre-Seigneur Jésus-Christ, sur la demande des Apôtres. La Salutation angélique est composée des paroles de l'Ange et de sainte Élisabeth, auxquelles l'Église a ajouté l'humble supplication qui la termine. Les Commandements ont été donnés par Dieu, et, de plus, ils nous rappellent tous nos principaux devoirs et nous aident à nous maintenir dans la voie du salut.

Qui ne voit l'utilité de posséder parfaitement ces formules, qui peuvent être pour nous d'un si grand secours?

2. Directions pédagogiques.

9. Avant tout, sachons éviter la surcharge et proportionner la tâche à la capacité des enfants. Non seulement le programme d'ensemble doit être modéré, mais le travail de chaque jour doit être strictement limité à l'essentiel. Rien n'encourage autant les enfants à étudier que la brièveté et la facilité relative de la leçon, et rien ne les rebute comme la longueur et la difficulté. Leur donner chaque jour à réciter des chapitres entiers de questions difficiles, c'est prendre inconsciemment le moyen de les dégoûter du catéchisme et presque de la religion.

10. L'étude par cœur doit *suivre* l'explication et non la *précéder*. Si elle la précède, deux inconvénients se produisent :

1° Cette étude, pénible par elle-même, garde toute son aridité.

2° Au moment de la catéchisation, l'élève ne prête plus aux explications qu'une oreille distraite. Il compte sur sa mémoire. Ne sait-il pas qu'au jour de l'examen c'est ce qu'il a appris par cœur qui surtout lui servira?

Si elle suit, au contraire, ces inconvénients disparaissent. Une réponse de catéchisme bien détaillée par l'explication est déjà sue; un léger effort suffit pour la fixer définitivement, et l'enfant le fait avec plaisir. (Voyez 3e partie, chap. III.)

Tout au moins convient-il de faire précéder l'étude par cœur

d'une explication sommaire portant sur les divisions de la réponse, sur le sens des mots et des phrases qui ne sont pas compris des enfants :

Qu'est-ce qu'un chrétien ?

Un chrétien est celui qui, | ayant été *baptisé*, | *croit* | et *professe* la doctrine de Jésus-Christ.

C'est le maître qui, le premier, doit dire cette réponse, puisque les enfants sont censés ne pas la savoir. Il la récite posément et distinctement en s'arrêtant aux endroits marqués, puis il interroge :

— Combien de choses faut-il donc pour être chrétien?

On les dit séparément :

1° Il faut avoir été baptisé ;

2° Il faut croire la doctrine de Jésus-Christ ;

3° Il faut la professer.

Le Maitre. — 1° Vous avez tous été baptisés, vous savez ce que c'est qu'être baptisés, nous n'avons pas besoin de l'expliquer.

2° Il faut croire la *doctrine* de Jésus-Christ.

On appuie sur le mot souligné.

— Qu'est-ce que la *doctrine* de Jésus-Christ?

E. C'est tout ce qu'il nous a enseigné.

M. Il faut la *croire* et la *pratiquer*.

3° — Alors que veut dire le mot *professer*?

E. Il veut dire *pratiquer*.

M. On pourrait donc dire :

Un chrétien est celui qui | ayant été baptisé | croit | et pratique la doctrine de Jésus-Christ.

Mais nous garderons le mot *professer*, qui est plus savant. Redisons tous ensemble.

— Qu'est-ce qu'un chrétien?

Tous : Un chrétien est celui...

Nota. — Dans une explication plus détaillée on pourra, si les enfants en sont capables, donner d'autres sens du mot *professer* et, par là, montrer qu'il convient mieux que le mot *pratiquer*. Mais, dans une préparation d'étude, le sens principal suffit.

11. On doit enseigner aux enfants la manière d'apprendre par cœur. Le meilleur moyen est de faire de temps en temps l'exercice avec eux en classe. L'exemple précédent pourrait déjà servir; prenons-en un autre :

Qu'est-ce que la sainte Messe?

La sainte Messe est le sacrifice du corps et du sang de Jésus-Christ | offert sur nos autels, | sous les espèces du pain et du vin, || en mémoire du sacrifice de la croix [1]. ||

Le maître pose la question et fait lui-même la réponse. Il la prononce lentement une première fois, en découpant la phrase aux endroits marqués. — Puis il avertit les élèves de compter les parties sur leurs doigts, pendant qu'il va la redire une seconde fois. Il marque alors davantage les pauses. — Il interroge sur le nombre des parties, et, s'il est nécessaire, il explique incidemment un mot ou deux.

Puis il ajoute : « Écoutez bien maintenant. — Je vais redire la première partie, vous répéterez après moi. » Il la redit et la fait répéter par tous en chœur, puis par un banc séparément, puis par un ou deux élèves. On apprend de même la deuxième partie, — et ensuite on la joint à la première, — puis la troisième. Enfin on récite la réponse entière.

Les Catéchistes qui n'ont jamais essayé de cette méthode, et qui ont l'habitude d'abandonner les enfants à eux-mêmes pour l'étude par cœur, seront surpris de la rapidité et de la sûreté avec lesquelles ils retiennent ce qu'on leur apprend ainsi de vive voix. Il faut moins de temps pour le faire que pour l'expliquer, et, pendant que nous écrivions ces lignes, nous aurions pu faire apprendre plusieurs réponses aussi difficiles à toute une classe d'élèves.

Naturellement, le nombre des fragments varie, dans une même réponse, selon que l'on enseigne à des enfants plus jeunes ou à des élèves plus avancés. Mais c'est toujours d'après le sens qu'il faut diviser, et non d'après la longueur.

Si la réponse est courte, on la dit d'un seul coup.

12. Ce procédé a un autre avantage : la réponse venant de la bouche du maître, surtout s'il la récite avec dignité et onction, impressionne beaucoup plus vivement les enfants. On obtient ainsi un double résultat : non seulement on leur enseigne la méthode qu'ils doivent suivre pour étudier avec fruit, mais de plus les notions qui ont servi pour cet exercice se gravent plus profondément dans leur esprit et dans leur cœur.

13. C'est en même temps une leçon de récitation. De la même

[1] *Catéchisme de Pie X*, p. 65.

manière que le maître récite devant eux, les élèves doivent s'accoutumer à réciter tous les jours. Pas de précipitation. On doit réciter comme on parle, distinctement, s'arrêtant bien aux pauses, et faisant entendre, par les inflexions de la voix, que l'on comprend ce que l'on dit et qu'on en saisit jusqu'aux moindres nuances[a].

A ce point de vue, l'étude par cœur d'après le livre, surtout lorsqu'elle n'a pas été préparée par une explication suffisante, produit ordinairement un effet inverse. Elle engendre une sorte de récitation inintelligente, ridicule et même irrévérencieuse. « Cette méthode endurcit le cœur, dit M. Spirago. Les enfants s'attachent à une lettre morte, et ne pénètrent point dans l'esprit des vérités chrétiennes. Lorsqu'ils récitent ces paroles qu'ils n'ont pas comprises, ils les lancent et les jettent d'une manière si rude, d'un ton si sauvage, que parfois il serait presque impossible de distinguer si les paroles qu'ils disent sont des paroles saintes ou des blasphèmes. » Et il ajoute : « Si la prière qui se fait seulement avec les lèvres est un péché, n'est-ce pas aussi une faute que cette récitation distraite des vérités religieuses? n'est-ce pas même, pour ainsi dire, une profanation de la religion[1]? »

14. Avec des enfants jeunes, ou avec des élèves plus grands, mais qui ne savent pas encore bien lire, la méthode orale est la seule pratique. M. Mey, si expérimenté dans l'art de catéchiser les petits enfants, se déclare énergiquement contre l'étude d'après le livre. Il redoute la routine chez les enfants et la négligence chez le maître. « On se fie au manuel, dit-il, on le fait lire et on se contente de le paraphraser vaguement, au lieu de préparer et de faire de bons catéchismes. » Et plus loin : « En faisant étudier l'enfant dans les livres aussitôt qu'il peut réunir les lettres et les syllabes, on affaiblit la mémoire au lieu de la fortifier, car elle s'appuie beaucoup trop sur la forme des lettres et des mots. Par un tel procédé, on peut difficilement échapper à une routine absurde, dans laquelle les faits religieux et les doctrines sont étrangement maltraités... De la bouche à la bouche, du cœur au cœur, voilà le chemin naturel avec des enfants; ce n'est que plus tard qu'il convient de suivre la voie artificielle de l'écriture[2]. »

S'appuyer sur la place des lettres et la forme des mots, n'est-ce

---

[a] Voyez page 161, n° 9, d'autres règles de la récitation.

[1] *Specielle Methodik des katholischen Religions-Unterrichtes*, p. 57. — [2] *Vollständige Katechesen*, p. 34.

pas justement substituer la mémoire sensitive à la mémoire intellectuelle, et tomber dans cet abus que le P. Ruiz Amado stigmatise sous le nom de *mnémonisme?*

15. « La répétition est la mère des études. » Une impression, même vive, ne tarde pas à s'atténuer et même à s'effacer si l'on ne prend la précaution de la renouveler de temps en temps. C'est pourquoi le Catéchiste doit s'ingénier pour faire revenir et répéter souvent les choses déjà apprises, s'attachant surtout aux vérités les plus essentielles. Nous lui indiquerons les moyens suivants :

1° Dans une même instruction, présenter les choses sous différentes formes, afin que l'esprit s'y applique plus longtemps et les voie plus clairement. S'il s'agit de vérités plus importantes, les traiter de temps à autre, régulièrement, chaque année.

2° Résumer, à la fin de chaque leçon, ce qui vient d'être expliqué.

3° Répéter brièvement, au commencement de chaque leçon, ce qui a fait l'objet de la précédente.

4° Récapituler souvent ce qui a été appris : par exemple, à la fin d'un chapitre ou d'une section importante. On peut aussi instituer des récapitulations chaque semaine, à jour fixe; on interroge alors sur l'ensemble de la religion, car une récapitulation sur un sujet particulier ne peut se faire régulièrement que lorsque l'explication en est achevée[a].

5° Comme on l'a dit précédemment, relier entre elles les différentes parties de la doctrine catholique : le dogme avec la morale et le culte, l'histoire sainte avec chacune des parties du catéchisme. Par ce moyen, les notions se fortifient mutuellement, l'esprit arrive peu à peu à les posséder de telle sorte qu'il peut se les rappeler à son gré et en tirer le plus grand profit.

16. Il ne faut point isoler la mémoire des autres facultés. A l'occasion d'une récitation, d'une répétition ou récapitulation, assurez-vous, par des questions, que les élèves ont compris ce qui leur a été expliqué[b]; et d'après leurs réponses, si cela est nécessaire, expliquez de nouveau et d'une manière plus détaillée, ou rectifiez les idées erronées. Ce qu'ils ont bien compris ne demande pas de nouveaux détails. Cet avis est de saint Augustin[1].

---

[a] Sur l'important sujet des récapitulations, voyez troisième partie, ch. VIII.

[b] Voyez aussi même partie, page 164, n° 12.

[1] *De Catechizandis rudibus.*

TROISIÈME PARTIE

MÉTHODOLOGIE SPÉCIALE

CHAPITRE I

DIVISION DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

SOMMAIRE

1. Programme d'ensemble : catéchisme, histoire sainte, liturgie. — 2. Degrés divers : les trois catégories d'auditeurs, physionomie générale de chaque cours. — 3. Cercles concentriques; vue d'ensemble, points principaux.

1. Programme d'ensemble.

1. L'enseignement religieux, dans son ensemble, comprend le Catéchisme, l'Histoire sainte et la Liturgie.

1° Le *Catéchisme* est le résumé de la doctrine chrétienne présenté d'une manière didactique sous la forme de propositions brèves et générales. Centre, noyau de tout l'enseignement religieux, il en est la partie essentielle.

2° L'*Histoire sainte*, ou plus exactement l'histoire de la Religion, comprend l'histoire biblique de l'Ancien et du Nouveau Testament, et l'histoire ecclésiastique.

L'histoire biblique nous raconte les principaux faits relatifs à notre salut. Elle contient, incorporés dans ces faits, les points de doctrine les plus importants : Dieu, la création, la chute de l'homme, etc.

Par les promesses, les figures et les prophéties, l'histoire de l'Ancien Testament est de plus une manifestation anticipée du

grand mystère de la Rédemption, et une preuve incontestable de la divinité de la Religion chrétienne.

Le Nouveau Testament nous fait assister à l'accomplissement de ces promesses, à la réalisation des figures et des prophéties. Il contient en outre les enseignements directs de notre Maître et Sauveur Jésus-Christ. Pour ces raisons, il a dans l'enseignement religieux une importance exceptionnelle.

Mais si l'histoire de l'Ancien Testament est une preuve anticipée de la divinité de la Religion et le fondement de ce merveilleux édifice, l'histoire de l'Église en est une preuve subséquente et le glorieux couronnement. Elle nous présente dans un magnifique tableau le développement complet du plan divin que les Prophètes avaient entrevu et annoncé; en particulier, elle est une confirmation éclatante de la doctrine de Jésus-Christ, dont elle montre les prophéties réalisées sous nos yeux.

Tel est, au point de vue de la doctrine, le rôle de l'histoire sacrée. Comme nous l'avons vu (page 121), elle offre encore un autre avantage. Soit dans l'Ancien, soit dans le Nouveau Testament, à côté des préceptes de morale et des conseils de perfection, nous trouvons des exemples nombreux et héroïques des plus sublimes vertus, qui nous font admirer cette doctrine si féconde et nous engagent à la pratiquer. Un choix des traits les plus remarquables de l'histoire de l'Ancien et du Nouveau Testament entre de plein droit dans l'enseignement catéchistique; mais cela ne doit nullement empêcher d'étudier l'histoire sainte à part et d'une manière suivie. Ces deux cours se complètent et se fortifient réciproquement. Mieux vaut répéter certains récits que de les omettre dans le cours d'histoire sainte proprement dit.

3° La *Liturgie* comprend l'ordre et les cérémonies du service divin. Sous ce titre, c'est au fond la vie chrétienne que nous étudions, en la considérant dans ses exercices principaux : l'assistance aux offices, la réception des sacrements, les grandes dévotions.

Au point de vue méthodologique, il a été parlé longuement de l'enseignement historique dans la deuxième partie. On réserve pour la quatrième partie les indications complémentaires qui seront jugées utiles. Il y sera traité aussi d'une manière assez détaillée des devoirs du Catéchiste relativement à l'initiation de ses disciples aux pratiques de la vie chrétienne. C'est donc du catéchisme proprement dit que nous aurons surtout à nous occuper dans cette troisième partie.

2. Degrés divers.

2. On a indiqué déjà[a] une division de l'enseignement religieux en trois cours distincts : celui des *petits enfants*, celui des *préparants* et celui des *persévérants*.

Ce dernier cours pourrait lui-même faire l'objet d'une subdivision. En effet, la période qui suit la première Communion peut être plus ou moins étendue. C'est l'époque du développement rapide de l'enfant, tant au point de vue intellectuel qu'au point de vue moral, double développement intimement lié, du reste, aux phénomènes de la croissance et des transformations physiologiques.

Mais jusqu'à la treizième ou la quatorzième année, les jeunes adolescents ne diffèrent des préparants que par un esprit un peu plus ouvert et des connaissances un peu plus étendues. Pour eux, le cours d'instruction religieuse reste le même, en substance, que celui des préparants, quoique avec des explications plus complètes.

Dans les écoles primaires, d'ailleurs, ces deux catégories d'enfants sont souvent mêlées dans les mêmes classes. Les explications qu'on donne aux uns peuvent convenir aux autres; seulement le Catéchiste a soin d'adresser les questions les plus difficiles aux plus avancés. S'il en est besoin, il établit aussi des sections différentes pour les récitations ou les devoirs écrits.

Un autre motif qui nous porte à confondre en pratique cette première catégorie de persévérants avec les préparants, c'est que l'âge de la première communion est loin d'être uniforme. Chaque diocèse a ses coutumes, et s'il y a d'excellentes raisons pour ne pas trop retarder ce grand acte, il en est aussi pour ne pas trop l'avancer. Il n'appartient pas aux instituteurs de régler ces questions, qui sont du ressort exclusif de l'autorité ecclésiastique. Nous constatons le fait sans insister. En France notamment, les usages varient beaucoup d'un lieu à l'autre; on peut dire que, somme toute, la période de première communion s'étend de neuf à treize ou quatorze ans.

3. D'ordinaire, c'est après quatorze ans qu'un changement notable se produit dans les dispositions et les aptitudes de l'adolescent, et c'est alors que l'enseignement doit changer nettement

---

[a] Première partie, page 44.

de caractère, pour s'adapter à des besoins nouveaux. Si le fond des vérités reste le même, la manière de les présenter varie. Plus grand développement donné aux preuves; applications pratiques plus détaillées; aperçus d'ensemble montrant la liaison et la coordination des différentes parties de la doctrine; horizons plus vastes, avec des échappées discrètes vers l'avenir, où le jeune homme cherche sa voie; avertissements prudents, mais nécessaires, sur les difficultés qui l'attendent : voilà ce qui donne alors à notre enseignement un caractère nouveau et très spécial. Et cet enseignement plus solide et plus étendu, joint à une pratique plus personnelle des devoirs de la religion, à la réception fréquente et fervente des sacrements, constitue, pendant cette période si importante, un système éducatif d'une rare efficacité.

C'est tout cet ensemble de moyens de formation que nous comprenons sous le nom de Catéchismes de Persévérance, que ces catéchismes soient établis sous une forme ou sous une autre dans les paroisses pour les jeunes gens sortis des écoles, ou que, dans les pensionnats, ils soient simplement une adaptation et une continuation des exercices antérieurs, pour les élèves qui poursuivent leurs études.

4. A chacun de ces trois cours, un programme est nécessaire. Sans un plan bien arrêté on s'exposerait à marcher au hasard, à omettre ou à traiter trop superficiellement telle ou telle partie importante, à s'étendre démesurément sur d'autres questions et à fatiguer les élèves par des répétitions fastidieuses. Le but essentiel courrait grand risque d'être manqué.

Pour chaque cours, le programme embrasse l'ensemble de la doctrine religieuse, mais avec des développements plus ou moins étendus et une méthode différente. En l'établissant, le Catéchiste doit faire attention moins au nombre de pages du manuel, qu'à l'importance des matières et aux aptitudes de ses élèves.

5. Au cours des *petits enfants*, les formules doctrinales sont peu nombreuses et généralement très courtes. Ce sont les prières communes du chrétien qui constituent, pourrait-on dire, la trame de l'enseignement. Cette manière de le concevoir apparaît clairement dans le nouveau Catéchisme romain [1].

« Quelles sont, demande-t-on au commencement du chap. II,

---

[1] *Compendio della Dottrina cristiana*, p. 8.

les parties de la doctrine chrétienne? » — Réponse : « Il y a quatre parties de la doctrine chrétienne : le *Credo*, le *Pater noster*, les *Commandements* et les *Sacrements*. » Suivent ces prières et la nomenclature des Sacrements.

Ce programme, très clair et très restreint, laisse au Catéchiste une grande latitude pour le choix de la méthode. On n'impose alors à la mémoire qu'une tâche facile et par là même agréable; tout le reste est libre. Le Catéchiste a donc le choix des moyens qu'il jugera propres à graver dans l'esprit des enfants ce petit nombre de vérités fondamentales, pendant qu'il fera son occupation préférée de façonner leurs jeunes cœurs, en leur faisant goûter ces vérités et en leur inspirant les sentiments qu'elles doivent éveiller en eux. Dans le chapitre suivant, nous traiterons ce sujet avec tout le détail nécessaire.

6. Au deuxième cours, celui des *préparants*, l'enseignement se rattache de plus près au texte du catéchisme, et c'est le texte lui-même qui en constitue le programme. Il doit être vu tout entier au moins une fois chaque année. Pour cela, il est nécessaire de le restreindre à l'essentiel. Si la tâche imposée à la mémoire est trop lourde, on sera conduit fatalement à porter de ce côté presque tout l'effort et à négliger d'autres parties de la préparation des enfants, qui sont pour le moins aussi importantes. Le catéchisme romain s'est évidemment inspiré de ces pensées. Destiné à des enfants relativement jeunes, puisqu'en Italie la première communion se fait de bonne heure, le petit catéchisme ne comprend que dix-huit chapitres et en tout trois cent douze questions. Un grand nombre de ces questions visent la pratique, et, comme il convient pour des enfants qui se préparent à la première communion, les sacrements de Pénitence et d'Eucharistie s'y trouvent traités avec une ampleur particulière. Soixante-douze questions, c'est-à-dire presque le quart du catéchisme entier, sont consacrées à ces deux sacrements.

Si, comme nous le supposons, on joint aux préparants la première catégorie des persévérants, c'est le second cours qui sera suivi dans le plus grand nombre des classes de l'école primaire, principalement dans les classes supérieures. A cause de la variété si grande des sujets qu'on y traite, comme en raison de l'âge des élèves, qui sont alors en pleine période de transformation, ce deuxième cours est aussi celui où le Catéchiste trouvera l'occasion d'appliquer toutes les ressources de la méthodologie. Cela explique la place considérable que nous lui donnons dans cette

troisième partie, dont il absorbe plusieurs chapitres, et non des moins importants.

7. Au troisième cours, celui des *persévérants*, ou pour être plus précis, celui des jeunes gens, le cadre s'élargit en proportion de la culture des élèves et du temps dont on dispose. La base de l'enseignement est constituée par le texte d'un grand catéchisme, que l'on explique, et auquel on ajoute tous les développements utiles. Et tandis qu'aux deux cours précédents on était obligé de voir tout l'ensemble du programme au moins une fois chaque année, au cours supérieur on a la faculté de le répartir sur deux ou même sur trois années, suivant les circonstances. Dans ce cas, on combine les programmes des diverses classes, de manière que les élèves puissent voir le cours entier, soit qu'ils changent de classe chaque année, soit qu'ils redoublent une même classe. Pour cela, le meilleur moyen serait, semble-t-il, d'établir des programmes parallèles, de sorte qu'une même année on développât la même partie dans les deux ou trois classes du groupe ou de la division. Chaque classe verrait successivement toutes les parties.

Si dans une même classe plusieurs professeurs prennent part à l'enseignement religieux, il est nécessaire qu'ils se concertent pour ne pas rompre l'unité de l'ensemble, pour établir une juste proportion dans les développements à donner à chaque partie et maintenir entre elles la corrélation désirable.

3. Cercles concentriques.

8. D'après ce qui précède, on peut voir que l'enseignement religieux doit procéder, comme on dit aujourd'hui, par *cercles concentriques*, d'un rayon de plus en plus grand.

Dès la première année, c'est un enseignement complet, bien que restreint, qu'il faut donner aux jeunes enfants. Parvenus à l'âge de raison, ils sont obligés de savoir et de croire explicitement un certain nombre de vérités; il y a aussi des devoirs qu'ils sont obligés de remplir. Les formules de prières, le *Notre Père*, le *Credo*, les *Commandements*, énoncent ces vérités et ces devoirs. Le Catéchiste les fait apprendre et s'attache à les faire comprendre.

Chaque année le cercle s'agrandit. On s'appuie sur ce qui a déjà été vu ; on le récapitule, on l'étend en y ajoutant des notions nouvelles, de plus amples explications, quelques autres formules

de prières. De cette manière les vérités du salut apportent à l'esprit une lumière de plus en plus vive; l'enfant les saisit plus distinctement et les pénètre plus profondément; elles se gravent dans son âme et y laissent une empreinte indélébile. Par la répétition, ces vérités s'assimilent et créent des habitudes intellectuelles qui influencent aussi sa conduite morale, elles l'animent et la dirigent; elles deviennent ainsi comme la sève, le sang, pourrait-on dire, de sa vie tout entière.

9. Il paraît superflu de démontrer le bien fondé de cette méthode. Dans l'école primaire, un système différent serait absurde et irréalisable. En effet, si l'on voulait étendre la matière de l'enseignement religieux pour la distribuer en deux ou trois années, on serait conduit à entrer dans des détails et des explications qui dépasseraient de beaucoup la portée actuelle des élèves. Au lieu de les intéresser et de les instruire, on les rebuterait.

10. N'oublions pas, d'ailleurs, que dans la religion l'ensemble importe beaucoup plus que les détails; et si les détails sont nécessaires pour produire la clarté dans l'esprit, c'est surtout par des vues et des impressions d'ensemble que l'âme est élevée et sanctifiée.

Voilà pourquoi nous voyons l'Église constamment préoccupée de ramener toutes choses à l'unité. Chacune de ses fêtes a son objet spécial, qui est rappelé dans les diverses parties de l'office; mais jamais l'Église ne se laisse absorber par cet objet particulier au point de perdre de vue le but général de la religion, l'idée d'ensemble. Que la fête ait été instituée en l'honneur d'un Saint ou d'un mystère, ou bien qu'on y honore la personne même du Sauveur, les parties principales de l'office sont toujours les mêmes; c'est toujours à Dieu, à l'adorable Trinité que s'adressent nos chants et nos prières, toujours et uniquement par l'intermédiaire du grand Pontife et seul Médiateur, Jésus-Christ.

Aussi a-t-on remarqué avec raison que dans l'esprit de l'Église la doctrine catholique n'a ni commencement ni fin. Ce qui est le premier est tout aussi bien le dernier, et réciproquement. Tout est dans le tout. Est-ce que le Seigneur lui-même ne l'a pas dit : *Je suis l'alpha et l'oméga, le commencement et la fin, celui qui est, qui était et qui vient, le Tout-Puissant*[1].

Le Catéchiste s'efforcera de concevoir lui-même cette vue

---

[1] Apoc., I, 8.

d'ensemble et de la produire aussi dans l'esprit des élèves. L'ensemble doit avoir la priorité sur les détails, et dans l'impossibilité de tout détailler comme il le désirerait, le maître n'hésitera pas à se restreindre et à sacrifier parfois des explications ou des développements fort intéressants peut-être, mais non nécessaires.

11. Nous n'avons rien dit de la facilité d'oublier qu'ont les enfants. Si le programme est trop vaste, la première partie aura disparu de leur mémoire lorsqu'on s'occupera de la troisième ou de la quatrième; et, comme dans la religion tout se tient, on sera sans cesse obligé à des répétitions et à de longs retours en arrière, ou bien les enfants ne comprendront qu'imparfaitement ce qui fait l'objet des explications actuelles.

12. Une autre raison, d'ordre absolument pratique, oblige à préférer un enseignement complet, quoique restreint, à un autre plus étendu, mais réparti en plusieurs années. C'est que, de nos jours, où les changements de domicile sont si fréquents, bien des enfants seraient exposés à ne jamais entendre l'explication de certaines parties importantes du catéchisme; leur instruction serait tronquée, et leur formation religieuse incomplète. Il est, en effet, pratiquement impossible d'établir une parfaite uniformité de programme entre différentes écoles, à plus forte raison entre différentes paroisses ou différents diocèses.

13. Un excellent moyen pour maintenir l'unité dans l'enseignement de la religion, et pour donner aux élèves ces vues d'ensemble dont nous avons parlé, c'est de revenir souvent sur les points les plus essentiels du dogme et de la morale. On peut le faire périodiquement, dans des instructions spéciales[a], ou bien les toucher comme en passant, à l'occasion d'autres sujets.

Ces points les plus importants sont les suivants :

1. Un Dieu Créateur et Rémunérateur. (Le Ciel et l'Enfer.)
2. La Rédemption et le Rédempteur.
3. Le Saint-Esprit, la grâce et les Sacrements.
4. La sainte Église.
5. La famille chrétienne. (4e commandement.)
6. Les saints Anges, et en particulier l'Ange gardien.
7. La dévotion à la très sainte Vierge, culte et intercession.

---

[a] Voyez même partie, ch. VIII.

8. Le culte et l'intercession des Saints en général.
9. La prière pour les pauvres âmes du Purgatoire.
10. Les temps liturgiques et les fêtes, les offices et les usages de l'Église.

Parmi les exercices de piété et de vertu les plus essentiels de la vie chrétienne, on peut nommer :

1. La digne réception des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie.
2. L'assistance à l'office divin, principalement au saint sacrifice de la Messe.
3. Les actes des trois vertus théologales, de Contrition et de bon Propos.
4. La prière.
5. La mortification et le renoncement.
6. La patience et la douceur.
7. L'humilité.
8. La chasteté.
9. La crainte et l'amour de Dieu.
10. L'amour du prochain.

Répétons, en terminant, que s'il est nécessaire d'exposer aux élèves la doctrine relative à ces vertus, il importe bien plus encore de leur en faire produire des actes soit intérieurs, soit extérieurs, et toujours par des motifs de foi et de religion.

CHAPITRE II

LE CATÉCHISME AUX PETITS ENFANTS

SOMMAIRE

1. Il faut enseigner de bonne heure la religion aux enfants. — 2. But de cet enseignement, choix de la matière. — 3. Méthode : elle est principalement historique; préparation nécessaire; pratique. — 4. Programme détaillé pour une ou deux années.

1. Il faut enseigner de bonne heure la religion aux enfants.

1. A plusieurs reprises, dans les chapitres précédents, on a touché cette importante question. Nous nous adressons d'ailleurs à des lecteurs convaincus, qui savent par expérience combien l'enfance est merveilleusement disposée pour l'enseignement religieux, pourvu qu'on sache le proportionner à ses aptitudes, aussi bien pour le choix de la matière que pour la méthode. Et cette propension des enfants vers les choses religieuses n'a rien qui doive nous surprendre; car Dieu, qui a créé nos âmes pour lui, les attire par des touches secrètes et mystérieuses aussitôt qu'elles sont capables de le connaître; et comme, d'autre part, il a déposé en elles au saint baptême, avec la grâce sanctifiante, les vertus surnaturelles de foi, d'espérance et de charité, rien ne sera plus facile au maître chrétien, qui voudra mettre à profit cette double influence, que d'amener les enfants à produire effectivement des actes de ces vertus.

Le péché n'a point encore porté le trouble dans leur conscience; aucune cause de séparation ou de refroidissement ne s'est interposée entre eux et leur Père céleste; ils vont à lui avec un naïf abandon, et ils acceptent avec la même docilité ses préceptes que sa doctrine. Qu'on se hâte donc de profiter de ces heureuses dispositions. Pour plusieurs, hélas! combien de temps vont-elles durer?

D'ailleurs, avec le premier éveil de la raison, commence pour les enfants l'obligation de tourner leurs facultés vers Dieu, de tendre à lui comme à leur fin dernière et de s'appliquer, autant qu'ils en sont capables, à le connaître, à l'aimer, à le servir. Ils doivent maintenant coopérer à leur propre salut par leur activité personnelle. Ils ont pour cela besoin de secours actuels, qu'ils doivent apprendre à demander. Ils ne peuvent plus, en un mot, ni augmenter la grâce sanctifiante, ni même la conserver sans la prière et les autres actes des vertus chrétiennes. Or c'est le rôle de l'enseignement religieux d'éveiller et de diriger cette activité, d'aider ces jeunes intelligences et ces jeunes cœurs à trouver la voie qui les conduit à Dieu, et d'y soutenir leurs premiers pas.

2. Vainement objecterait-on qu'à cet âge les enfants ne peuvent comprendre la doctrine religieuse. Parler ainsi serait se méprendre sur le véritable but de l'enseignement religieux. Avec les enfants, en effet, il ne s'agit pas de science ni d'une connaissance approfondie des vérités ; c'est la *foi* et la *vie de foi* qu'on cherche à produire ou à exciter en eux. Or, dit saint Paul, *la foi est la conviction des choses qu'on ne voit point*[1]. Pour le savant comme pour l'ignorant, les mystères demeurent incompréhensibles. Il faut, pour les croire, soumettre sa raison à la foi ; et cet acte de foi est, en un sens, plus facile à l'enfant qu'à l'homme fait, à l'ignorant qu'au savant.

N'oublions pas que le baptême, en même temps qu'il est le sacrement de la *régénération*, est aussi celui de l'*illumination*. C'est là que nous recevons ce don inappréciable de *la foi*, lumière divine qui attire les âmes simples, tandis qu'elle éblouit et parfois aveugle les savants. C'est ce qui faisait dire à Notre-Seigneur : « Je vous rends grâces, mon Père, de ce que vous avez révélé ces choses aux petits et aux humbles, tandis que vous les avez cachées aux sages et aux savants[2]. »

« Le raisonnement, dit M. Charton, n'est pas la voie qui conduit à ce Dieu des enfants et des mères, au Dieu qui remplit l'immensité de sa bonté et de son amour, pour qui l'on vit, pour qui l'on meurt, en qui seul dès cette vie l'âme trouve du repos. Ce Dieu n'est point au-dessus de l'intelligence de l'enfant, on n'a même pas besoin de le prouver. Cette idée est si conforme à sa

---

[1] Hebr., xi, 1. — [2] S. Luc, x, 21.

nature, qu'il croit en lui dès qu'on le lui montre, sans qu'il faille le démontrer[1]. »

2. But de cet enseignement, choix de la matière.

3. Le but premier de l'enseignement du catéchisme dans les petites classes, est de mettre les jeunes chrétiens en état de servir Dieu selon leur âge. Pour cela, il faut leur enseigner les vérités essentielles sans lesquelles nul ne peut être sauvé.

Mais souvenez-vous que le service de Dieu consiste moins dans la science que dans la vertu. Efforcez-vous donc principalement de pénétrer leurs cœurs de la crainte de Dieu, de son amour et du désir de lui plaire. Éveillez leur conscience, inspirez-leur une profonde aversion pour tout ce qui est mal, accoutumez-les à rapporter à Dieu tout ce qu'ils font : « Si vous faites bien votre devoir, si vous étudiez bien votre leçon, le bon Dieu vous bénira. — Le bon Dieu regarde avec plaisir un enfant sage. — A qui l'enfant désobéissant fait-il le plus de peine, à son maître ou au bon Dieu? »

Puis, surtout, apprenez-leur à prier, à bien prier : à se tenir respectueusement, à bien prononcer les formules, et à les dire de tout leur cœur. Profitez pour cela de tous les petits exercices qui se pratiquent à l'école. Enseignez-leur aussi à bien assister à la sainte messe et aux offices, aidez-les à suivre dans leur livre, ou à dire quelque autre prière s'ils ne savent pas encore lire.

4. En second lieu, l'enseignement du catéchisme dans les petites classes a pour but de préparer l'enseignement futur et d'en poser solidement les bases. Mais, jusque-là, ce n'est qu'un commencement, ne l'oublions pas. Il faut tendre moins à multiplier les connaissances des enfants qu'à graver en traits ineffaçables les éléments indispensables de la doctrine.

Comme on l'a dit, ce résumé, si succinct qu'on le suppose, doit néanmoins former par lui-même un tout complet. L'enfant en a besoin immédiatement, répétons-le, pour remplir ses devoirs envers Dieu et atteindre la fin de sa création. De plus, il pourrait quitter l'école prématurément. Or il ne suffit pas qu'il ait reçu la vie surnaturelle, il faut qu'il sache comment l'entretenir et la développer. De là, nécessité de le munir au plus

---

[1] Le Chan. Charton, *Instruction des sourds-muets*, ch. xiv.

tôt d'une instruction rudimentaire, sans doute, mais complète.

A cet âge, d'ailleurs, c'est moins à la raison qu'il faut s'adresser qu'à la mémoire et au sentiment. C'est l'ordre de la nature, voulu par la Providence : nous n'avons qu'à nous y conformer.

3. Méthode.

5. Le premier enseignement de la religion doit être surtout historique[a]. Les faits de l'histoire sainte renferment beaucoup plus de doctrine que l'on n'en pourrait trouver dans un petit catéchisme, et la présentent sous une forme plus accessible à l'esprit des enfants. A cet âge, ils n'ont pas encore la force de réflexion nécessaire pour que l'enseignement catéchistique puisse beaucoup leur profiter. Cette méthode est aussi plus intéressante : les enfants aiment les histoires. C'est donc la voie qu'il convient d'adopter.

Au lieu de parler aux enfants en termes abstraits de Dieu, de la création, de l'homme, du péché, de la rédemption, etc., montrons-leur Dieu agissant, faisant sortir le monde du néant; exposons ses œuvres sous leurs regards émerveillés. Faisons-les assister à la formation du premier homme : qu'ils voient son corps modelé par Dieu, étendu inerte sur la terre, attendant le souffle divin; puis Adam debout, admirant la création, conversant familièrement avec Dieu.

Dans ces faits apparaissent lumineuses *les idées* qu'on aurait eu beaucoup de peine à leur faire concevoir d'une autre manière. Telles, par exemple, les suivantes : Dieu, sa puissance, sa sagesse; la distinction dans l'homme du corps et de l'âme, etc.

On raconte ensuite aux enfants la chute d'Adam et d'Ève, dont l'histoire se partage en plusieurs phases : l'état de l'homme avant le péché, la tentation, la faute, le châtiment. — Que de notions importantes renfermées dans ces faits! obligation d'obéir à Dieu, nature et suites du péché, etc.

Vient l'histoire de la promulgation solennelle de la loi sur le mont Sinaï. Le maître, nouveau Moïse, la promulgue à son tour au nom de Dieu, et tâche de la graver profondément sur ces pierres vivantes que sont les cœurs des enfants.

Plus tard, la naissance, la vie et la mort du Sauveur, ses

---

[a] Deuxième partie, pages 124 et suivantes.

actions, ses miracles, sa doctrine, l'institution des Sacrements; la descente du Saint-Esprit, la sanctification des âmes, l'établissement de l'Église, le dernier avènement du Seigneur, l'enfer, le ciel, l'éternité. — Quel tableau! quel magnifique ensemble! quel fonds de doctrine!

6. Toutefois la méthode historique, ou plutôt la narration, ne va pas seule. L'histoire n'est pas à elle-même son propre but : on ne raconte pas simplement pour raconter. Ce n'est qu'un moyen en vue de la fin. Il faudra donc, après le récit, extraire de chaque fait, dans une formule concise et facile à retenir, une ou deux vérités qu'on a eu l'intention d'inculquer. Ces formules n'ont pas la prétention d'épuiser tout ce qu'on aurait pu trouver dans le sujet; elles ne visent qu'un point ou deux, ceux qu'il est actuellement possible et nécessaire d'enseigner.

Il est aussi des sujets que l'on peut traiter plus avantageusement d'une manière didactique, comme, par exemple, certaines notions sur Dieu : Où est Dieu? Dieu voit-il tout? Y a-t-il plusieurs Dieu? etc.

Ce n'est pas qu'en de pareils sujets on ne puisse aussi introduire quelque comparaison ou quelque trait d'histoire; mais ils joueront ici un rôle différent, ce seront des exemples ayant pour but d'appuyer une application pratique, plutôt que d'établir et d'enraciner une doctrine. Au lieu d'avoir ce que nous avons appelé la méthode historique nous n'aurions alors, à proprement parler, qu'un simple procédé d'intuition.

Il est bon, d'ailleurs, qu'un certain nombre de sujets soient présentés aux enfants sous une forme autoritative. Cette forme, en certains cas, convient mieux à la nature des vérités, qui sont des dogmes révélés, imposés par Dieu à notre croyance.

Employons donc de préférence la méthode historique toutes les fois que nous le pouvons, mais sans rien exagérer. Ne craignons pas de nous en écarter lorsque le sujet le demande : ce serait un abus d'en faire un usage exclusif.

7. Avec les petits élèves, l'enseignement religieux doit être purement oral. Un livre ne leur est nullement nécessaire. C'est le maître qui doit l'avoir, non pour s'en servir en classe, mais pour faire choix de sa matière, préparer ses leçons et apprendre lui-même les formules qu'il doit enseigner. Qu'il raconte, ou qu'il explique, ou qu'il veuille graver une formule dans la mémoire des enfants, tout se fait oralement. Ce procédé est le

plus facile, le plus attrayant, le plus rapide et le plus fructueux (page 178).

8. Ce serait une erreur funeste de s'imaginer qu'on peut faire le catéchisme à des petits enfants sans une préparation sérieuse. C'est le contraire qui est vrai. Plus relevées sont les vérités, et plus jeunes les intelligences, plus considérable devient le travail du maître.

Il faut d'abord qu'il choisisse son sujet. Il s'agira, par exemple, de deux ou trois réponses du petit catéchisme à expliquer; il cherche alors par quelle méthode il réussira le mieux à les faire comprendre, et, s'il se détermine pour la méthode historique, il choisit et prépare le trait d'histoire qui doit lui servir.

Enfin, il examine quel fruit moral peut se tirer de ce sujet pour la formation du cœur et la direction chrétienne des enfants. Ce fruit deviendra sa conclusion. Avec le sujet lui-même, c'est le point que le Catéchiste ne doit pas perdre un seul instant de vue. Si d'autres allusions se présentent, il y pourra toucher, mais seulement d'une manière secondaire. Dans chaque sujet, on ne vise qu'à une impression unique mais capitale. Chaque jour, *une pensée, une impression :* avec les enfants, cela suffit.

9. Quelle que soit la méthode adoptée, narration ou exposition doctrinale, le maître partage son discours en petits points, qui ne dépassent pas, par leur longueur, la force d'attention des enfants. Il énonce la première partie de son exposition, puis la résume en une phrase courte, concise, qui peut être une réponse du catéchisme ou une autre formule composée par lui-même. — Il prononce cette formule très distinctement et la fait répéter, en chœur d'abord, ensuite isolément (page 128). — Lorsque tout le jeune auditoire sait bien cette courte formule, il fait répéter son exposition à l'aide de petites questions; il en ajoute quelques autres portant sur le sens de la formule, afin de la mieux faire comprendre et de la fixer plus fortement dans la mémoire. — Il garde, en interrogeant, l'ordre suivi dans le récit ou l'exposition, car les enfants ne peuvent guère répondre que sur ce qu'ils ont entendu, et l'ordre facilite l'intelligence et la mémoire.

Le Catéchiste procède de la même manière pour une seconde, puis pour une troisième exposition; enfin il résume le tout, s'assure que les enfants ont bien retenu les formules, et leur adresse quelques paroles d'exhortation pour terminer.

10. M. Mey, auteur très estimé en Allemagne, pense qu'avec de jeunes enfants on doit commencer chaque leçon directement par

l'annonce précise du nouveau sujet et renvoyer les répétitions à des séances spéciales. Par ce moyen l'attention des enfants est plus vite captivée. Rien ne vient les distraire. La crainte de ne pas savoir la leçon de la veille ne leur cause aucune préoccupation, et, d'après son expérience, l'impression sur l'esprit et sur le cœur est beaucoup plus forte [1].

Dans nos classes, où le catéchisme se fait tous les jours, rien n'est plus facile que de procéder de cette manière. Un jour on traite un sujet, le lendemain on le répète et on le développe un peu plus par des questions. Après deux ou trois sujets formant série, survient une séance de récapitulation. Ainsi les vérités doctrinales et les histoires se gravent de mieux en mieux dans la mémoire des enfants.

11. Si le professeur adopte pour base de ses instructions un petit catéchisme diocésain, il ne doit se considérer comme absolument lié ni par l'ordre des chapitres, ni par celui des questions; c'est à lui de se fixer un programme et de choisir l'ordre des questions qui cadre le mieux avec la suite de ses idées. Il profitera, par exemple, des approches d'une fête pour raconter les histoires ou expliquer la doctrine qui se rapportent au mystère de ce jour. La fête extérieure célébrée à l'église, l'histoire racontée et les instructions entendues au catéchisme formeront ainsi un tout pour l'enfant, et chacune de ces choses, fortifiée par les autres, produira une impression beaucoup plus vive.

De même, dans l'explication d'un chapitre de catéchisme, on est souvent obligé de laisser la question initiale qui est une définition abstraite, pour aller d'abord à d'autres idées plus accessibles. Voulez-vous, par exemple, parler de Dieu à de jeunes enfants? Gardez-vous de commencer par la définition. Débutez par quelque autre question, par exemple : *Où est Dieu?* ou bien : *Qui a créé le monde? — Qui vous a créé?* Lorsque vous aurez étudié une ou deux perfections de Dieu, qui rentrent d'ordinaire dans la définition, vous pourrez faire venir celle-ci, et encore, même à ce moment, n'est-elle pas indispensable [a].

En tout cas la notion *esprit*, et surtout *pur esprit*, semble prématurée avec de jeunes enfants. On s'y butte inutilement. Dans l'expression *pur esprit*, tout le sens porte sur la place de l'adjectif *pur*. Avant ou après le nom, il en change complètement le sens.

---

[a] Voyez même partie, ch. IV, et *Catéchisme modèle*, n° V.

[1] *Vollständige Katechesen für die Untere Klasse der Volksschule*, p. 34 et 35.

Pour des enfants, encore ignorants de nos subtilités grammaticales, c'est une véritable énigme. Avec eux une définition comme celle-ci devrait suffire : *Dieu est le Créateur tout-puissant du ciel et de la terre,* ou bien cette autre empruntée au catéchisme romain : *Dieu est l'Être parfait, Créateur et Seigneur du ciel et de la terre.*

N'est-ce pas d'ailleurs ce que nous récitons tous les jours dans le Credo : *Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre...* Pouvons-nous mieux dire?

4. Programme.

12. A titre de renseignement, nous donnons ici le cadre proposé par l'excellent Catéchiste cité plus haut[a].

Ce plan se restreint aux choses les plus essentielles : il est facile de l'étendre en y insérant d'autres sujets selon le besoin. Il est divisé en deux semestres, un semestre d'été et un semestre d'hiver. Tout ce qui se rapporte à Notre-Seigneur se trouve dans cette seconde partie, qui correspond à la période ecclésiastique où se rencontrent presque toutes les fêtes de ses mystères. Nous ajoutons à la table une courte analyse de chaque sujet. Pour les détails, voyez les *Catéchismes modèles* à la fin de ce volume.

Semestre d'été.

1. **Introduction.** — Adresse aux enfants. Le catéchisme parole de Dieu. Comment il faut l'écouter.
2. **Le signe de la croix.** — On exerce les enfants à le bien faire. Ce qu'il rappelle. Dans quels sentiments il faut le faire. (Catéchisme n° I.)
3. **Dieu.** — Où est Dieu? Ce qu'il aime, ce qu'il déteste. Dieu voit-il tout?
4. **Un Dieu en trois personnes.** — Ce que chaque personne a fait pour nous. Sentiment de reconnaissance; l'associer au signe de la croix, au *Gloria Patri*. Ne pas trop s'étendre sur le mystère lui-même. D'autres explications viennent plus tard.
5. **Dieu créateur.** — Comparaison d'une maison. On passe en revue les principales sortes de créatures. (Catéchisme n° IV.)

---

[a] M. Mey, licencié en théologie, curé au diocèse de Rottenbourg. Son ouvrage a été adopté, et son programme rendu officiel dans plusieurs diocèses d'Allemagne.

6. **Dieu créateur tout-puissant.** — Il a tout fait de rien. On récapitule les choses qu'il a faites. Pourquoi on l'appelle Tout-Puissant. Il peut aussi nous aider quand nous le prions.

7. **Les Anges.** — Dieu a créé un grand nombre d'anges. Ils n'ont pas tous persévéré. Sort des bons, sort des mauvais. Faire ressortir la grandeur et la puissance de Dieu.

8. **Les Anges gardiens.** — On commence par les démons. Dieu nous protège contre eux par les bons Anges. Comment? Nos devoirs envers nos Anges gardiens.

9. **Le premier homme.** — Le sixième jour. Formation du corps. Création de l'âme. Distinction des deux parties. Ce que fait Adam. Éviter les abstractions sur la ressemblance, etc. S'en tenir pour le moment aux notions faciles, concrètes; garder le langage figuré de l'Écriture. (Catéchisme n° XI.)

10. **Le paradis terrestre.** — Création de la femme. Le jardin de délices. Genre de vie d'Adam et d'Ève. La grâce sanctifiante. Il faut la garder pour aller au ciel.

11. **Le Père céleste.** — Instruction sur la Providence, mais sans employer le mot. Notre Père qui êtes aux cieux. Pourquoi Notre Père? Soin qu'il prend de nous. Comparaison avec le père de la terre.

12. **Le premier péché.** — Histoire. Notion du péché. Les suites. Impression. Le péché est un grand mal. (Catéchisme n° XII.)

13. **Le péché originel.** — Tous les hommes malheureux avec Adam et Ève. Ils héritent de leur péché, du malheur, de la mort. Perte du ciel. — Fruit : horreur du péché.

14. **La miséricorde de Dieu envers Adam.** — Crainte d'Adam et d'Ève. Compassion de Dieu. Histoire de la rencontre. Châtiment. Promesse du Sauveur. Foi, repentir d'Adam et d'Ève. Les imiter quand on a péché.

15. **Caïn et Abel.** — Double but : nécessité de la religion intérieure, nécessité de combattre ses mauvaises inclinations. Histoire. Sacrifices des deux frères. Envie de Caïn, le meurtre, le châtiment.

16. **Le déluge.** — Les hommes deviennent méchants. Mauvaises compagnies. Histoire du déluge. L'arche, le châtiment. Quelques-uns se convertissent. Reconnaissance de Noé. — Fruit : la crainte de Dieu.

17. **Les dix commandements** (I). — La promulgation. Récit. Le maître prononce les commandements avec dignité. Pourquoi les hommes doivent les observer.

18. **Les dix commandements** (II). — Le maître les redit, puis les fait réciter si les enfants les savent. Il explique brièvement

les trois de la première Table. On fait dire les actes de foi, d'espérance et de charité.

19. **Les dix commandements** (III). — On explique les sept derniers. Ce qu'ils commandent en général. Quelques mots sur chacun.

20. **Le Notre Père** (I). — Le mot *Père*. Le Catéchiste récite dévotement le Notre Père. Il explique la préface et les trois premières demandes. (Catéchisme n° VII.)

21. **Le Notre Père** (II). — Répétition. Explication des quatre dernières demandes. Veiller ensuite à ce que les enfants les récitent pieusement.

22. **La prière du matin.** — Manière de se lever, de s'habiller. Commentaire des principaux actes de la prière des enfants.

23. **La prière du soir.** — Commentaire de la prière. Manière de se coucher, de se conduire au lit. L'étude par cœur des prières doit précéder l'explication. Enseignement oral.

24. **Conduite à l'église.** — Sujet très important. La maison de Dieu. Eau bénite. Génuflexion. Adoration. Attention à bien prier. Sortie.

Semestre d'hiver.

1. **Jésus-Christ.** — Rappel du péché d'Adam et d'Ève. Le Rédempteur, son nom. Dieu et homme. Le Fils de Dieu fait homme.

2. **L'Annonciation.** — La très sainte Vierge Marie, mère de Jésus. Histoire du mystère. Sa fête. L'Angélus, l'Ave Maria. Image. Cantique.

3. **La Visitation.** — Histoire. Paroles de sainte Élisabeth. Image.

4. **L'Ave Maria.** — Les deux parties : louange et prière. Noms qu'on donne à cette prière. Commentaire. La réciter souvent et pieusement.

5. **L'Angélus.** — Trois fois par jour au son de la cloche. Sa composition. Commentaire. Pratique.

6. **La naissance de Notre-Seigneur.** — Saint Joseph. Nazareth. Voyage. L'étable. Naissance. La crèche. L'Enfant-Dieu. Ce qu'il nous apprend. Ce que nous lui devons.

7. **Les bergers.** — Annonce aux bergers. Cantique des Anges. Commentaire. Les bergers à la crèche, leurs sentiments, les nôtres.

8. **Les Mages.** — Histoire. L'étoile. Le voyage. L'arrivée. Les présents. La fête de l'Épiphanie. Application à Jésus au Tabernacle.

9. **La Présentation au Temple.** — Histoire. Siméon et Anne. Jésus notre Sauveur, notre Modèle.

10. **La fuite en Égypte.** — Hérode. Les Innocents. La fuite. Châtiment d'Hérode.

11. **Jésus retrouvé au Temple.** — Histoire. Le sacrifice. Le retour des parents. Au milieu des docteurs. Il est retrouvé. Leçons.

On peut faire ici une récapitulation de tous les mystères joyeux du Rosaire. Faire de même après la série des mystères douloureux et celle des mystères glorieux.

12. **Jésus à Nazareth.** — Il est soumis à ses parents. Il croît en âge, en grâce et en sagesse devant Dieu et devant les hommes.

13. **Le baptême par saint Jean.** — Saint Jean au désert. Jésus vient pour se faire baptiser. Le ciel s'ouvre : le Père parle, le Saint-Esprit descend.

14. **Jésus enseigne.** — Les trois années de prédication. Jésus enseigne tout ce que nous devons faire pour aller au ciel. Nos devoirs : croire, pratiquer, prier, recevoir les sacrements.

15. **Le grand commandement.** — Quel est ce commandement. Explication de l'amour de Dieu et du prochain. Parabole du bon Samaritain.

16. **Les miracles.** — Que sont les miracles? Les noces de Cana. Malades guéris, — non comme par les médecins! — Morts ressuscités. Jésus est le Fils de Dieu. Acte de foi.

17. **Jésus bénit les enfants.** — Sa bonté pour les enfants. « Laissez les enfants... » Il les appelle, les embrasse, les bénit. Enfants purs et pieux.

18. **Institution du saint Sacrement** (I). — Histoire. Le sacrement. Nombreuses questions. Ordre de renouveler la Cène en son nom. La communion. Bonté de Jésus, sa puissance, son amour pour nous.

19. **Le très saint Sacrement** (II). — *Faites ceci en mémoire de moi.* Le sacerdoce. Les Apôtres se donnent des successeurs. La sainte Messe. La présence réelle.

20. **La sainte Messe.** — Ses parties : Offrande. Consécration. Communion. Les cérémonies. Pourquoi on l'appelle le saint Sacrifice.

21. **La satisfaction de Jésus-Christ.** — En quoi nous a-t-il montré son amour. Histoire de saint Paulin se livrant en esclavage pour racheter le fils d'une veuve. Jésus se livre à la mort pour payer nos dettes. Quelles dettes?

22. **Jésus au jardin des Oliviers.** — L'agonie et la sueur de sang. Cause de ses souffrances. Horreur du péché. Image.

23. **La flagellation et le couronnement d'épines.** — Peinture des deux mystères. — Réflexions.

24. **Jésus porte la croix.** — La condamnation à mort. La voie douloureuse. Rencontre de la très sainte Vierge. Acte de contrition.

25. **Le crucifiement.** — Récit. Le bon larron. Les dernières paroles. Le deuil des éléments. Reconnaissance. Résolution d'éviter le péché.

26. **Sépulture et descente aux enfers.** — Récit. Joseph d'Arimathie, Nicodème. Ensevelissement. L'âme de Jésus-Christ rend visite aux patriarches. Sur la terre, douleur de Marie.

Remarque. — Si le temps le permet, on sépare ces deux sujets en soi si différents, et l'on étend un peu plus chacun d'eux.

27. **La Résurrection.** — Le tombeau scellé et gardé. Le plus grand des miracles. Les qualités du corps glorieux. (Pas de termes abstraits.) Joie de la très sainte Vierge et de l'Église.

28. **L'Ascension.** — Jésus reste quarante jours sur la terre. Ce qu'il y fait. Histoire du mystère. Jésus va au ciel pour nous.

29. **La descente du Saint-Esprit.** — Troisième personne de la très sainte Trinité. Récit du grand événement. Descente visible et invisible. La première prédication des Apôtres.

30. **L'Église catholique.** — Prédication des Apôtres. L'Église. Le troupeau du Christ. Pasteurs et brebis.

31. **Les Sacrements. Les commandements de l'Église.** — Ce sujet peut se décomposer au moins en deux. La matière est trop abondante pour un seul.

32. **La Reine du ciel.** — Mort de la très sainte Vierge. Son Assomption au ciel. Dévotion à Marie. Honorez votre père et votre mère. Jésus nous donne l'exemple. Pratiques.

33. **Les fins dernières.** — La mort. Le ciel. L'enfer. Le purgatoire. Le jugement général. — Il faut plutôt des descriptions que des définitions. Prendre plusieurs séances s'il est nécessaire.

34. **Explication du Symbole des Apôtres.** — Sur le fondement de tout ce qui a été dit. C'est une récapitulation doctrinale. D'après l'auteur lui-même, on doit y employer plusieurs catéchismes.

13. Si les élèves qui suivent ce cours sont répartis en plusieurs classes, comme cela se pratique généralement dans les écoles nombreuses, on pourra, la seconde année, donner plus

d'étendue à la doctrine morale et faire, par conséquent, de plus larges emprunts à l'histoire de l'Ancien Testament, où l'on trouve en grand nombre des exemples appropriés, soit pour expliquer la notion des vertus et pour en inspirer l'amour aux enfants, soit pour leur montrer d'une manière intuitive les suites funestes du péché et du vice, et les pénétrer à son égard d'une vive horreur.

A la première catégorie appartiennent, par exemple, les histoires d'Abel, de Noé, Abraham, Joseph, Moïse, David, Job, Tobie, Daniel, des trois jeunes hommes de Babylone, des sept frères martyrs, de Judas Machabée, etc.

Dans la deuxième, on peut ranger celles de Caïn, de Sodome, le déluge, la tour de Babel, Pharaon, les fils du grand prêtre Héli, Saül, Absalon, Balthazar, etc.

A l'occasion des principales fêtes, on repasse l'histoire du Nouveau Testament. Vers la fin de l'année, on la complète par de nouveaux récits, par exemple quelques miracles de Notre-Seigneur, ou quelques belles paraboles que l'on n'a pu expliquer antérieurement.

Dans le même temps, on explique très brièvement et l'on fait apprendre de mémoire quelques nouvelles formules de prières, et des fragments de doctrine qui forment comme le squelette du catéchisme, tels que : le double commandement de la charité, les œuvres de miséricorde, les vertus principales, les péchés capitaux, les sacrements, etc.[1].

---

[1] Franz Spirago, *Specielle Methodik*, p. 42, et Ruiz Amado, *Enseñanza popular de la Religión*, p. 83.

CHAPITRE III

CATÉCHISME PRÉPARATOIRE

A LA PREMIÈRE COMMUNION

SOMMAIRE

1. But de cet enseignement; division du sujet. — 2. Explication. On peut en distinguer deux sortes. — 3. Explication des mots: mots à sens multiples, mots savants, expressions figurées. — 4. Explication des choses. Cadre général.

1. But, division.

1. Pour tous les jeunes chrétiens, mais surtout pour les élèves des écoles primaires, la période de préparation à la première communion a une importance exceptionnelle. C'est elle qui remplace aujourd'hui dans l'Église le catéchuménat des temps primitifs. En effet, la première communion marque l'entrée définitive de l'enfant dans la vie chrétienne. Par ce grand acte, il arrive au plein exercice de tous les droits qu'il avait reçus au saint baptême, mais dont une partie était en quelque sorte réservée ou suspendue pendant sa minorité spirituelle. Le principal de ces droits est celui que le Seigneur a bien voulu accorder à tous ses disciples sur son corps sacré, qu'il leur offre pour être l'aliment quotidien de leurs âmes. Admis une première fois à ce banquet divin, l'enfant pourra s'y présenter de nouveau aussi souvent qu'il en aura le désir, sans autre limitation que les règles générales imposées à tous les fidèles, c'est-à-dire l'exemption actuelle du péché et la direction d'un sage confesseur.

2. Mais si la première communion marque pour tous l'entrée définitive dans la vie chrétienne, elle marque aussi pour un grand nombre, hélas! la sortie de l'école et du catéchisme. C'est la fin de cette culture bénie, intense et douce à la fois, où l'Église,

l'école et la famille rivalisaient de soins et de sollicitude. Et cette fin arrive au moment où la jeune plante, si tendre et si fragile, si peu capable de résister aux influences malsaines, aurait besoin de rester encore bien des années sous les mêmes influences éducatrices. Raison de plus pour redoubler d'efforts, pour dépenser auprès de nos chers élèves toutes les ressources d'une charité ardente et d'un absolu dévouement.

3. Tel est donc le but qui reste posé devant le Catéchiste pendant toute cette période : préparer l'enfant à faire une bonne et sainte première communion; le préparer en même temps à remplir tous les devoirs et à soutenir toutes les luttes de la vie chrétienne. Cette grande et importante préparation ne diffère pas de l'œuvre catéchistique, telle que nous l'avons définie; comme nous l'avons dit aussi, elle s'adresse à toutes les facultés de l'enfant, à son esprit, à son cœur, à sa volonté. Il faut donner à l'élève une connaissance approfondie et solide des réponses du catéchisme, et fortifier sa conviction par des arguments appropriés à son âge et à la nature de la doctrine; mais surtout il faut lui inspirer le goût des vérités saintes, développer par l'exercice la foi, la charité et toutes les autres vertus chrétiennes.

Donc, explication consciencieuse et détaillée, démonstration claire et solide, exhortation et application morale : voilà ce qu'on doit retrouver dans chaque catéchisme. Séparés ici pour les besoins de l'étude que nous en faisons, ces divers éléments de la catéchisation s'unissent et se compénètrent souvent dans la pratique.

2. Explication.

4. Pour l'élève, tout enseignement doit atteindre un triple résultat : il doit y recevoir des idées, y produire des idées, y exprimer des idées. Cela indique le but que le maître doit poursuivre : donner ou communiquer des idées, éveiller ou faire trouver des idées, faire parler ou faire exprimer des idées.

Ce triple objet est spécialement celui qu'on doit se proposer en expliquant le catéchisme.

1° Il faut *donner des idées.* — Ce sont bien des idées, et les idées les plus hautes, qui sont exprimées dans les réponses du catéchisme; mais souvent ces idées sont enveloppées d'un langage qui les voile au lieu de les découvrir. « Des mots inconnus appartenant à une langue difficile, mystérieuse, dit Mgr Dupan-

loup, des phrases qui ne sont pour l'enfant qu'un agrégat de ces mots étranges : voilà le vêtement luxueux, nécessaire sans doute, mais encombrant, que nous sommes obligés de déchirer, si nous voulons laisser apparaître l'idée qu'ils recouvrent, la vérité. »

« Les mots, dit saint Augustin, sont des vases d'or qui renferment la liqueur de la pensée. » La comparaison est brillante, sans doute; mais l'or est opaque et, pour les enfants, le vase est fermé : il faut ouvrir le vase ou transformer l'or en cristal.

Voilà donc le premier travail du Catéchiste : expliquer le sens des mots du livre, n'en laisser passer aucun sans s'assurer que les enfants l'ont parfaitement compris.

Une fois les mots expliqués, les phrases deviennent plus facilement intelligibles. Encore faut-il s'en préoccuper et ne pas se fier à l'esprit des élèves pour en trouver le sens. D'ailleurs, c'est en tournant et retournant une phrase que l'on voit si les mots sont vraiment compris, et c'est ainsi que la notion finit par devenir claire pour l'intelligence.

2° Il faut *faire produire des idées.* — Celles que le livre fournit ou que nous donnons nous-mêmes aux élèves, sont comme un germe qui doit se développer dans leur propre pensée; mais il nous appartient encore de provoquer, d'aider, de diriger cet épanouissement. Nous le faisons surtout par l'interrogation.

3° Il faut *faire exprimer des idées.* — L'élève exprime celles qu'il a reçues, en répétant les formules que nous lui avons apprises ou expliquées; mais cela ne suffit pas : il faut arriver à lui faire exprimer aussi ses propres pensées dans un langage exact au point de vue de la doctrine, et correct au point de vue de la grammaire. Cela rappelle au maître le soin qu'il doit apporter à formuler ses questions, et celui qu'il doit exiger des élèves dans leurs réponses[a].

5. On peut distinguer deux sortes d'explication du catéchisme. La première est surtout littérale. On suit pas à pas le texte du livre, tâchant d'éclaircir le sens des mots et des propositions à mesure qu'on les rencontre. Le but est surtout de faire bien saisir le sens précis qu'on doit attacher à chaque réponse. C'est l'explication minimum que nous avons réclamée avant l'étude par cœur (page 175). Nous avons indiqué au même endroit la manière d'y procéder.

Faites bien remarquer que dans les réponses du Catéchisme tous

---

[a] Deuxième partie, chap. v.

les mots sont nécessaires. Aucun n'en peut être retranché sans modifier le sens ou sans omettre un point essentiel. Montrez cela par des exemples. Faites observer avec soin les distinctions, les restrictions, les termes explicatifs. Par ce moyen, les élèves comprendront pourquoi l'on exige que le texte soit appris à la lettre.

6. La deuxième sorte d'explication va beaucoup plus au fond des choses. On prend occasion du texte pour donner à la doctrine tout le développement dont les élèves sont capables. C'est la seule qui nous occupera désormais. Nous parlerons d'abord de l'explication des mots, prélude nécessaire de l'explication des choses, des idées et des définitions.

3. Explication des mots.

7. Remarquons d'abord qu'il est des mots qui ne réclament pas d'explication : ce sont les mots parfaitement connus des enfants et employés dans le sens qui leur est familier.

Les mots à expliquer sont surtout les *mots à sens multiples*, les *termes savants* et les *expressions figurées*.

Mots à sens multiples. — 8. Le mot *ciel*, par exemple, peut désigner ou le firmament ou le séjour des bienheureux. Les deux sens sont connus des enfants, il suffit de leur faire remarquer celui dans lequel le mot est actuellement employé. Par le mot *église* on désigne l'édifice où nous allons prier, ou la société des fidèles, ou encore une partie de cette société. C'est le premier sens qui est le plus connu des enfants ; mais, par l'étymologie, le second aurait la priorité. Il faut expliquer ces différentes acceptions et les faire distinguer l'une par l'autre, puis indiquer celle qui est employée. « Hors de l'*Église* il n'y a point de salut, » ou bien : On ne peut pas se sauver hors de l'*Église*. Voilà une phrase très claire pour toute personne un peu instruite, mais elle arrêtera longtemps l'esprit des enfants. Quand ils entendent ou lisent le mot *Église*, c'est naturellement à l'édifice qu'ils pensent ; leur esprit se porte d'abord à la notion la plus matérielle, la plus concrète.

Termes savants. — 9. Ils sont extrêmement nombreux dans la langue du catéchisme, et la plupart inévitables. Ouvrons au hasard le catéchisme de Paris, l'un des plus soigneusement travaillés au point de vue de la simplicité de l'expression. Voici ce

que nous lisons page 174 (Catéchisme illustré) : « Notre-Seigneur a *institué* la sainte *Eucharistie* sous les *espèces* du pain et du vin pour nous montrer qu'il veut être la nourriture de nos âmes par la *communion*, comme le pain et le vin sont la nourriture de nos corps. »

Quatre mots savants dans la même réponse! et si les auteurs avaient sacrifié à l'élégance en écrivant *aliment* au lieu de *nourriture*, nous en aurions eu cinq.

Autre exemple (p. 143) : « Qu'est-ce que la prière? — La prière est une *élévation* de notre âme vers Dieu pour lui *rendre* nos *hommages*, lui *exposer* nos *besoins* et lui demander ses *grâces*. »

Élévation, *hommage*, *exposer*, voilà ce que nous appelons des termes savants. *Rendre* est employé dans un autre sens que celui qui est habituel aux enfants ; *besoins* et *grâces* demandent à être précisés. Donc six mots à expliquer dans l'une des définitions les plus ordinaires.

10. Une remarque s'impose. Bien des mots paraissent simples au Catéchiste, qui sont vraiment difficiles et compliqués pour les enfants ; en les leur expliquant, il faut se garder d'employer d'autres mots tout aussi difficiles, sortes de synonymes dans lesquels notre esprit se joue, tandis qu'ils ne font qu'augmenter la confusion dans celui des petits élèves.

Le but de l'explication n'est donc pas simplement de remplacer le mot par un autre qui ne sera peut-être guère mieux compris ; c'est de rendre *claire à l'esprit* L'IDÉE qu'on a voulu exprimer par ce mot. Or, pour arriver à ce but, dirions-nous volontiers, tous les moyens sont bons, et les plus simples sont les meilleurs. — Si vous habitez une contrée où les enfants parlent un idiome local, un *patois*, et que dans ce patois vous trouviez un mot ou une expression connus des enfants, et rendant bien l'idée exprimée par le mot du catéchisme que vous expliquez, n'hésitez pas à l'employer comme moyen de traduction. C'est l'avis que donnait saint Augustin au diacre de Carthage.

11. Dans certains pays, on peut aussi se servir avantageusement de la décomposition des mots en leurs radicaux. Si les radicaux sont connus et pris chacun dans leur sens propre, le sens du mot composé apparaît aussitôt clairement à l'esprit.

En français, ce procédé de décomposition ne peut s'appliquer que plus rarement, surtout avec des enfants jeunes. Une fois le mot décomposé, on se trouve souvent en face d'éléments encore

plus bizarres et plus incompréhensibles que le mot entier, auquel, du moins, notre oreille est accoutumée. D'autres fois, les éléments, bien que connus, sont pris dans un sens différent de celui que les enfants leur attribuent d'ordinaire. Donnons un exemple très simple.

Soit le mot *infini*. Décomposons : nous avons *in* et *fini*. Il est facile de faire comprendre aux enfants que *in* est une particule négative qui renverse le sens du mot principal : *visible, invisible; patient, impatient;* mais le mot *fini,* tout seul, n'a plus ici le sens ordinaire que les enfants y attachent. Pour eux, *fini* signifie *terminé, achevé;* par conséquent, *infini* voudra dire *qui n'est pas achevé.* Ils comprendront le mot entier *infini* plus facilement que décomposé.

D'ailleurs le procédé analytique de la décomposition, très agréable à des adolescents, dont l'esprit déjà cultivé se plaît à voir les relations des idées et à se rendre compte de la genèse des mots, ne convient pas du tout à l'esprit des enfants, qui va tout droit à l'objet, pour qui un mot est un mot, une idée est une idée, comme une prune est une prune, un gâteau est un gâteau, et rien de plus.

C'est pour ne pas se rendre compte de certaines qualités ou plutôt de certains défauts de notre langue, et surtout pour ne pas réfléchir suffisamment à ces phénomènes psychologiques, que certains Catéchistes s'égarent et perdent un temps considérable à des explications trop savantes, qui, dépassant la portée des enfants, les ennuient et les dégoûtent au lieu de les éclairer.

12. Comment donc faut-il expliquer les mots?

En les décomposant, si les éléments sont connus et pris chacun dans leur sens naturel.

En s'appuyant sur un mot de la même famille, plus ordinaire, par exemple, en allant du nom abstrait au verbe ou à l'adjectif correspondant. Qu'est-ce qu'une fête d'*obligation?* — C'est une fête qu'on est *obligé* de célébrer. Le mot *obligation* est difficile, tandis que le mot *obligé* est très ordinaire.

L'explication d'un mot ne comporte pas une définition proprement dite, une définition savante; voilà pourquoi nous n'avons nul scrupule de faire entrer dans cette apparente définition le terme défini, mais sous une forme plus connue.

De même, pour expliquer le mot *confirmation*, on retourne en arrière vers des mots de sens analogue, mais de facture moins savante.

M. Écrivez au tableau le mot confirmation. — **Confirmation.**

M. Quel est le verbe qui lui correspond? — **Confirmer.**

E. C'est le verbe *confirmer*. — **Affermir.**

M. Bien. — Écrivez-le sous *confirmation*. — **Rendre ferme.**

M. Vous trouveriez bien un autre verbe qui a presque le même sens.

E. *Affermir*.

M. Écrivez-le. — Que veut dire ce mot?

E. Il veut dire *rendre ferme*.

M. Écrivez encore *rendre ferme*.

De là on revient au mot *confirmer*, puis à *confirmation*.

13. **Autre exemple.**

Le bien d'autrui tu ne prendras
Ni retiendras *à ton escient*.

M. Que veut dire cette expression *à ton escient*?

E. Cela veut dire *à ton prochain*. (Réponse et petite scène vécues.)

M. Non. — Écrivez au tableau le mot *escient*. — Cherchez un autre mot qui lui ressemble.

E. Le mot *essentiel*.

M. Non. Écrivez-le à côté. Comparez les deux mots. Vous voyez bien qu'ils ne se ressemblent pas. *Essentiel* a deux *s*, au lieu que *escient* a une *s* et un *c*. — Et puis il y a un *i* après le *c*. — Ces deux mots ne se ressemblent pas : ils ne sont pas de la même famille. Cherchez-en un autre.

(Si les enfants ne trouvent pas, on les aide.)

M. Nous allons faire autrement. Barrez l'*e* du commencement. *Escient* est un vieux mot, l'*e* est inutile, il ne sert que pour la prononciation. (Suivant les pays :) C'est comme du patois, ou c'est comme de l'espagnol. Que reste-t-il maintenant? — Trouvez le mot qui va bien.

E. C'est le mot *science*.

M. Bien. Écrivez-le sous *escient*. — Quand est-ce qu'on a la science d'une chose?

E. C'est quand on la sait.

M. Quand est-ce qu'on fait une chose *à son escient*?

E. C'est quand on sait ce qu'on fait.

M. Quand est-ce qu'on prend le bien d'autrui *à son escient*?

— Pourquoi a-t-on mis ce mot dans le 7ᵉ Commandement?...

14. On peut aussi expliquer un mot par substitution, le rem-

plaçant par un autre qui a le même sens. Si une légère nuance les différencie, on la fait remarquer, et l'on complète le second terme par un qualificatif ou un modificatif. C'est une occasion de faire voir pourquoi on a préféré à tout autre le terme du catéchisme.

15. Malgré ses efforts et son habileté, le Catéchiste peut rencontrer assez souvent des mots ou des expressions auxquels l'intelligence des enfants se montre actuellement rebelle. Qu'il se rappelle alors ces paroles de Bossuet : « Si vous trouvez dans le catéchisme des choses qui semblent surpasser la capacité des enfants, vous ne devez pas pour cela vous lasser de les leur faire apprendre, parce que l'expérience fait voir que, pourvu que les choses leur soient expliquées en termes clairs et précis, quoique ces termes ne soient pas entendus d'abord, peu à peu, en les méditant, on en acquiert l'intelligence. »

Que les termes puissent être compris plus tard, c'est probable et c'est une consolation, mais une consolation dont un vrai pédagogue ne se contentera que rarement.

Expressions figurées. — 16. Le maître les évite dans son propre langage, mais il les trouve souvent dans les textes de la sainte Écriture que la sainte Église a insérés dans ses offices. Notre-Seigneur dit à ses Apôtres : « Vous êtes *le sel* de la terre. » Saint Jean appelle Jésus l'*Agneau de Dieu*. Voilà des expressions dont il faut donner l'intelligence aux enfants. On le fera en revenant au sens propre, et en développant à l'aide de sous-questions les comparaisons qu'elles renferment.

Tous les enfants connaissent le *sel* et l'*agneau*. C'est le point de départ.

M. Que fait-on du sel?

E. On en met dans les aliments.

M. Pourquoi?

E. Pour leur donner du goût, pour les rendre meilleurs.

M. Que fait-on encore du sel?

E. On s'en sert pour saler la viande.

M. Pourquoi sale-t-on la viande?

E. Pour l'empêcher de se gâter, de se corrompre.

M. C'est bien. Écoutez maintenant. Voilà Joseph : c'est un enfant très pieux, très obéissant, très studieux, un très bon élève, un vrai modèle. Il y a près de sa maison un autre enfant du même âge, c'est Paul : il est sage aussi, pieux et laborieux; mais il n'a pas un

caractère bien énergique. Ses parents ont peur de le voir se gâter. Que feront-ils?

E. Ils lui diront d'aller avec Joseph, de jouer avec lui, d'être son camarade.

M. Et que va-t-il arriver?

E. Paul deviendra encore plus sage, plus pieux, plus obéissant.

M. Qui en sera cause?

E. C'est Joseph.

M. Très bien. Les voilà deux maintenant. Mais il y a encore dans la même rue un enfant appelé Louis. Il n'est pas méchant, mais étourdi et un peu paresseux. Ses parents voudraient bien le voir changer, que feront-ils?

E. Ils l'enverront avec Paul et Joseph, ou bien ils diront à Joseph de le prendre pour camarade.

M. Qu'arrivera-t-il alors?

E. Il se corrigera. Il deviendra sage. Il travaillera mieux.

M. Qui en sera cause?

E. C'est encore Joseph.

M. Ainsi Joseph a empêché Paul de se gâter, et il a rendu Louis meilleur. Par quel moyen?

E. Par son bon exemple.

M. A quoi donc pourrait-on comparer ce bon exemple de Joseph?

E. On pourrait le comparer au sel.

M. Qu'est-ce que Notre-Seigneur a donc voulu dire à ses Apôtres par ces paroles : « Vous êtes le *sel de la terre?* »

E. Il a voulu dire qu'ils devaient empêcher les hommes de se gâter, et les rendre meilleurs.

M. Par quel moyen principalement?

E. Par leur bon exemple.

M. Voyez comme c'est beau, mes enfants! Empêcher les autres de se gâter, les rendre meilleurs! Tâchez donc de faire comme Joseph et comme les Apôtres. Donnez toujours le bon exemple.

17. Comment saint Jean-Baptiste appelle-t-il Notre-Seigneur?

E. Il l'appelle l'*Agneau de Dieu*.

M. Notre-Seigneur n'était pas un agneau; vous le savez bien. — Qui était Notre-Seigneur?

E. C'était le bon Dieu; c'était le Fils de Dieu fait homme.

M. Pourquoi alors saint Jean l'appelle-t-il un agneau? (Silence...)

M. Voyons, ce n'est pas difficile. — Qu'est-ce qu'Abel offrait à

Dieu? ou bien, que faisait-on quelquefois des agneaux chez le peuple d'Israël?

E. On les offrait à Dieu en sacrifice. On les tuait.

M. Que demandait-on à Dieu par ce sacrifice?

E. On lui demandait ses grâces, on lui demandait pardon pour les péchés.

M. L'agneau se plaignait-il? se défendait-il quand on l'immolait?

E. Non, M., il ne se plaignait ni ne se défendait.

M. A qui Notre-Seigneur a-t-il été offert en sacrifice?

E. A Dieu son Père.

M. Pourquoi s'est-il offert en sacrifice?

E. Pour demander ses grâces, le pardon de nos péchés...

M. Comment s'est-il laissé crucifier?

E. Sans se plaindre, comme un agneau.

M. Eh bien! pourquoi saint Jean appelle-t-il Notre-Seigneur l'Agneau de Dieu?

E. C'est parce qu'il a été offert en sacrifice, et parce qu'il a souffert sans se plaindre, comme un agneau.

4. Explication des choses.

18. L'explication de la chose se confond souvent avec celle du mot qui l'exprime.

Lorsque l'idée est complexe, il faut la paraphraser, la présenter sous une autre forme, en employant des termes plus familiers, ou bien la rapporter à quelque notion développée antérieurement.

De toutes manières le Catéchiste part d'idées connues, et se sert le plus possible de moyens d'intuition : exemples concrets, comparaisons, histoires. Il fait appel à l'observation, aux expériences personnelles, ou détaille les caractères essentiels et accidentels de la notion; il fait la description de l'objet ou remonte à son origine, ou enfin il en réunit les caractères principaux pour former une définition[a].

19. La description est plus facile. Saint Paul nous en donne l'exemple dans son Épître aux Corinthiens, lorsqu'il énumère tous les caractères de la charité[1]. Elle est aussi plus accessible à l'esprit des enfants. La définition, par elle-même, est aride.

---

[a] Voyez deuxième partie, page 95.

[1] I Cor., XIII.

C'est un produit de l'intelligence et de la raison ; elle n'agit que d'une manière lointaine sur la partie affective de l'âme. En général, il vaut mieux aller droit à l'esprit, y produire une idée claire qui ait de suite son écho dans le cœur et y fasse naître des sentiments d'amour, de reconnaissance, de contrition, etc. Cela sera beaucoup plus profitable aux élèves que les notions les plus distinctes et les définitions les plus exactes : « J'aime mieux, dit l'auteur de l'*Imitation*, sentir la componction que de savoir comment on la définit. » Ou encore : « Que vous sert-il de parler savamment de la Trinité, si, n'étant pas humble, vous n'êtes pas agréable à la Trinité[1] ? »

20. Lorsqu'il s'agit des mystères, l'explication ne peut prétendre à en donner une claire intelligence, mais seulement à bien faire comprendre en quoi consiste la vérité telle qu'elle nous est enseignée par la foi. Avec les jeunes élèves, point d'explications savantes. C'est perdre son temps que de vouloir exposer, par exemple, devant des enfants, la génération du Verbe, la procession du Saint-Esprit, ou d'autres vérités relevées et mystérieuses.

On doit aussi être très sobre de comparaisons ; elles conduiraient à se faire du mystère une conception trop sensible, grossière et parfois très fausse.

La raison de croire un mystère ne réside pas dans la compréhension plus ou moins grande que nous pouvons en avoir, mais dans la parole de Dieu qui le révèle et dans l'enseignement de l'Église, qui est assistée du Saint-Esprit, et par conséquent infaillible dans sa doctrine.

21. Pour l'explication complète d'une notion, on peut adopter le cadre suivant et dire :

1° Le contenu de la notion, en détaillant ses caractères ou ses parties ;

2° Son extension, ses limites, ses espèces ;

3° Ses relations, sa connexion avec des choses déjà connues ;

4° Son rapport à Jésus-Christ et à l'Église.

22. Tout ce qui précède s'applique d'une manière spéciale au développement des définitions si nombreuses dans le catéchisme. L'importance de ce sujet nous oblige à lui consacrer un chapitre spécial qui, de lui-même, se recommande à toute l'attention du lecteur.

---

[1] *Imit.*, liv. I, ch. I.

CHAPITRE IV

DÉVELOPPEMENT D'UNE DÉFINITION

SOMMAIRE

Différentes sortes de définitions. — 1. Méthode synthétique; divers exemples : la foi, la grâce, le péché, l'Église, la communion des saints. — 2. Méthode analytique; exemples : le sacrement, le péché mortel, le mensonge. Emploi des deux méthodes.

1. Les définitions du catéchisme sont de différents genres :

I. Les unes ont un caractère scientifique. Elles résultent d'une classification et d'un choix de notions plus ou moins abstraites. Exemple : *Le péché mortel est une désobéissance à la loi de Dieu en matière grave, avec plein consentement.*

C'est le type d'une définition logique; on y trouve, en effet, les deux éléments principaux : le genre prochain, *désobéissance à la loi de Dieu,* et la différence spécifique, *matière grave et plein consentement*[a].

II. D'autres définitions semblent, au contraire, s'appuyer plutôt sur des faits.

Elles sont elles-mêmes l'expression d'un fait.

Exemple : *Le péché originel est celui que nous apportons en naissant, et dont Adam, notre premier père, nous a rendus coupables par sa désobéissance.*

L'Église est la société des fidèles répandue par toute la terre, soumise à l'autorité des pasteurs légitimes, principalement de notre saint père le Pape.

Ou bien elles rappellent une institution divine : *Un sacrement est un signe sacré institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour produire la grâce dans nos âmes et nous sanctifier.*

---

[a] Deuxième partie, chap. 1, art. 3.

D'autres fois elles impliquent des faits historiques ou doctrinaux qui leur servent comme de fondement : *La foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement toutes les* VÉRITÉS QUE DIEU A RÉVÉLÉES ET QU'IL NOUS ENSEIGNE PAR SON ÉGLISE[1].

Plus souvent elles participent à l'un et à l'autre caractère.

Une notion générale déjà expliquée en forme la première partie, le *genre;* tandis que la seconde partie, ou *différence spécifique,* les rattacherait plutôt à la seconde catégorie. Telles sont, en particulier, les définitions des sacrements et des vertus :

L'Extrême-Onction est un SACREMENT *institué pour le bien spirituel et corporel des malades.*

L'espérance est une VERTU SURNATURELLE, *infuse par Dieu dans notre âme, par laquelle nous désirons et attendons la vie éternelle que Dieu a promise à ses serviteurs, et les secours nécessaires pour y parvenir*[2].

En résumé, nous pouvons distinguer dans les définitions du Catéchisme deux caractères principaux, et, pour fixer les idées, classer les définitions elles-mêmes en deux sortes, savoir : 1° les définitions *logiques;* 2° les définitions que nous pourrions appeler *historiques,* parce qu'elles reposent sur des faits plus ou moins explicitement exprimés.

2. Il importe au Catéchiste de reconnaître le caractère principal de chaque définition; car de ce caractère dépend ordinairement le mode d'exposition qu'il devra préférer. Ce mode est de deux sortes, suivant que l'on procède par *analyse* ou par *synthèse.* Dans presque tous les cas, l'une et l'autre méthode sont possibles; mais elles ne sont pas également profitables et ne s'adaptent pas avec le même degré de facilité à toute définition; il y a donc lieu de choisir.

D'une manière générale, si la définition est d'un genre plutôt didactique, c'est-à-dire si elle renferme une notion ou une distinction d'un caractère abstrait, on préférera l'analyse. Au contraire, si la définition semble reposer sur des faits historiques ou moraux, on devra commencer par la synthèse.

C'est ce dernier mode que nous allons exposer en premier lieu.

---

[1] *Catéchisme de Paris*, p. 108. — [2] Catéchisme de Pie X : *Compendio della dottrina cristiana*, p. 79.

1. Méthode synthétique.

I

3. Il faut d'abord examiner quels sont les faits qui servent de base à la doctrine, ou auxquels il est fait allusion dans la définition. On les place dans leur ordre naturel, chronologique, pourrait-on dire; l'exposition se transforme ainsi en une sorte de narré historique très rapide, très concis, d'où sort, à la fin, la définition.

Soit, par exemple, la définition de la Foi :

— Qu'est-ce que la Foi?

La Foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement toutes les vérités que Dieu nous a révélées, et qu'il nous enseigne par son Église.

Quel est l'ordre des faits? — Le voici :

1° L'homme, destiné à voir Dieu dans le ciel, ne pouvait atteindre par lui-même à la connaissance de toutes les vérités nécessaires à son salut.

2° Dans sa bonté infinie, Dieu a bien voulu les lui *révéler*, c'est-à-dire les lui faire connaître d'une manière extraordinaire, ou surnaturelle.

3° Ce n'est pas à chacun de nous que Dieu a parlé, mais à des hommes choisis : les Prophètes, les Apôtres; et il a chargé son Église de nous enseigner tout ce qu'il a révélé.

4° Nous sommes obligés de croire fermement toutes ces vérités que Dieu a révélées et qu'il nous enseigne par son Église.

5° En les croyant, nous accomplissons un devoir, nous pratiquons une vertu.

6° Puisque ces vérités dépassent notre raison, nous avons besoin pour les croire que Dieu vienne à notre secours.

7° Il y vient, en effet, et met dans nos cœurs une inclination ou une vertu qui nous porte à croire ces vérités.

8° Comme cette vertu a pour principe la grâce, et qu'elle nous porte aussi à croire des vérités qui sont au-dessus de notre raison, on dit qu'elle est *surnaturelle*.

9° Enfin le nom de cette vertu par laquelle nous croyons toutes les vérités que Dieu nous a révélées, c'est la *Foi*.

— Donc : Qu'est-ce que la Foi?

10° *La Foi est une vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement toutes les vérités que Dieu nous a révélées et qu'il nous enseigne par son Église.*

4. Le maître expose les faits dans l'ordre qui vient d'être indiqué. Chacun d'eux contient l'un des éléments de la définition, ou le prépare, ou l'explique. Tous ces éléments rassemblés forment la définition.

Suivent deux séries de questions.

La première reprend l'exposition point par point, et dans le même ordre; elle a pour but de la faire répéter et reconstituer par les élèves.

1° A quoi l'homme est-il destiné après cette vie? — L'homme peut-il connaître par lui-même toutes les vérités nécessaires à son salut?

2° Qui les lui a révélées? — Que veut dire le mot *révéler*?

3° Dieu a-t-il révélé ces vérités à chacun de nous? à vous? — A qui Dieu les a-t-il révélées? — Qui a parlé aux Prophètes? — Qui a parlé aux Apôtres? — Qui Dieu a-t-il chargé de nous les enseigner?

4° Puisque Dieu a bien voulu nous révéler ces vérités, à quoi sommes-nous obligés? — Comment devons-nous les croire?

5° Comment appelle-t-on les actes que l'on fait en accomplissant un devoir? — et l'habitude de répéter ces actes? — Que faisons-nous en croyant les vérités révélées de Dieu?

6° Pouvons-nous pratiquer cette vertu de nous-mêmes? — Pourquoi ne le pouvons-nous pas?

7° Que fait Dieu pour nous aider?

8° Quel nom donne-t-on à une vertu qui a la grâce pour principe?

9° Comment appelle-t-on la vertu surnaturelle par laquelle nous croyons fermement toutes les vérités que Dieu nous a révélées et qu'il nous enseigne par son Église?

10° Qu'est-ce que la Foi? — Répétez, N., et vous aussi, P. — Disons-le tous ensemble. — Dites-le encore, N., N.

5. La seconde série de questions procède en ordre inverse. Après la synthèse vient l'analyse.

— Répétez encore une fois, un tel. — Qu'est-ce que la Foi?
— Qu'est-ce qu'une vertu?
— Pourquoi dites-vous que la Foi est une vertu?
— Quel qualificatif avez-vous ajouté au mot vertu?
— Pourquoi la Foi est-elle une vertu surnaturelle?
— Pourquoi encore?
— Quelle sorte d'actes bons nous fait-elle accomplir?
— De quelle manière devons-nous croire ces vérités?

— Que veut dire le mot *fermement?*
— Combien faut-il croire de vérités?
— Pourquoi faut-il les croire toutes? — Pourquoi fermement?
— Pourquoi Dieu ne peut-il pas se tromper? — ni nous tromper?
— A qui Dieu les a-t-il révélées?
— Qu'étaient les Prophètes? — Et les Apôtres?
— Qui est Jésus-Christ?
— Qui nous les enseigne de la part de Dieu?
— Quand Jésus-Christ a-t-il chargé son Église de nous les enseigner?
— Qui nous aide à croire toutes ces vérités? — De quelle manière?
— Répétons encore : Qu'est-ce que la Foi?

6. Sur ces deux séries de questions, et surtout sur la dernière, on peut en greffer d'autres pour amener les élèves, par voie socratique, à trouver quelques autres détails ou développements : par exemple, les qualités de la foi, les devoirs que la foi nous impose, les péchés contre la foi, etc.

7. Il serait aussi éminemment pratique et avantageux de reprendre l'analyse de la définition, en l'appliquant à la formule de l'acte de foi. Le Catéchiste procéderait à peu près de la manière suivante :

Nous allons maintenant changer la définition en une prière. Je la dirai le premier, puis vous la répéterez tous ensemble après moi.

Le maître posément, distinctement et religieusement :

Mon Dieu, je crois fermement toutes les vérités que vous avez révélées, et que vous enseignez par votre Église, parce que vous êtes la vérité même, et que vous ne pouvez ni vous tromper, ni nous tromper.

M. Répétez cette prière.
— Disons-la encore une fois tous ensemble du fond du cœur.

M. Dans cette prière, mes chers enfants, comme dans la définition, nous disons trois choses :

1° Ce que nous croyons.

2° Pourquoi nous le croyons.

3° Comment nous le croyons.

Nouvelle série de questions pour faire répéter et développer. Puis :

M. Quand nous récitons cette prière, quelle vertu pratiquons-nous?

E. Nous pratiquons la vertu de la Foi.

M. En effet, nous faisons un acte de la vertu de Foi. — A cause de cela, comment appelle-t-on cette prière?

E. On l'appelle un *acte de Foi.*

M. C'est bien; mais pour que cette prière soit vraiment un *acte de Foi,* il ne suffit pas de la prononcer de bouche, il faut toujours la dire du *fond du cœur.*

8. Avec des enfants plus grands, des persévérants, par exemple, on complète la doctrine et on lui donne une forme plus didactique, employant pour cela les termes théologiques consacrés. On dira, par exemple :

1° Ce que nous croyons, c'est l'*objet* de notre foi.

2° Pourquoi nous le croyons, c'est le *motif* de notre foi.

3° Comment ou de quelle manière nous croyons, ce sont les *qualités* de notre foi.

Objet de la foi, *motif* de la foi, *qualités* de la foi, voilà ce que nous trouvons dans la définition de cette vertu et dans l'acte de foi. — Ces trois choses réunies expliquent clairement ce qu'est la foi, ou, comme on dit, la *nature* de la foi.

On fait répéter cette classification, et, par des questions, on développe chacun des points, faisant bien remarquer ce qui est formellement exprimé dans les deux textes, et ce qui s'y trouve renfermé implicitement.

Ainsi, du double objet de la foi Dieu lui-même et les vérités qu'il nous a révélées, la définition semble n'exprimer que le second; mais le premier y est aussi contenu.

En effet : 1° L'existence de Dieu est la première vérité qu'il nous a révélée. Son nom se trouve dans la définition.

2° Parmi les autres vérités, un grand nombre se rapportent directement à lui. Exemple : ses perfections, sa providence, ses jugements, ses récompenses ou châtiments.

3° C'est Dieu qui nous a révélé ce que nous devons croire, et c'est à cause de sa parole que nous croyons.

Dans l'acte de foi, ce premier et principal objet est plus explicitement formulé; on le trouve dans ces paroles : *Mon Dieu.* Puisque c'est à lui que nous nous adressons, nous croyons évidemment en lui.

De même pour les qualités de la foi. On en compte ordinairement cinq. La foi doit être *surnaturelle, ferme, entière, simple* et *agissante.*

Dans la définition, les trois premières sont nettement expri-

mées : la première par le mot *surnaturelle*, la deuxième par le mot *fermement*, la troisième par le mot *toutes*. La quatrième se déduit de la première. Celui qui croit sur le témoignage de Dieu adhère simplement à la vérité ; il ne la discute pas.

Enfin, par des questions socratiques, on amènerait les élèves à comprendre la nécessité de la dernière ; on ferait voir, par exemple, comment la foi aux récompenses et aux châtiments éternels entraîne pour le chrétien l'obligation de faire effort pour mériter ces récompenses et pour éviter ces châtiments. *La foi sans les œuvres est une foi morte*[1].

Ce dernier point sert de transition pour passer de la définition aux obligations que nous impose la foi : *nous instruire*, *croire* et *professer*.

9. En rattachant, comme nous venons de le faire, tous ces développements au texte du catéchisme diocésain et à une courte formule de prière, nous obtenons un double résultat : 1° l'ensemble des explications synthétisé dans la définition sera plus facilement retenu ; 2° le livre du catéchisme prend aux yeux de l'élève une valeur incomparable. Ce n'est plus pour lui un squelette aride de définitions abstraites : le Catéchiste le revêt de muscles, de nerfs et de peau ; il lui rend la chaleur et la vie. L'enfant demeure étonné de l'abondance de doctrine que l'Église a su renfermer dans des textes aussi courts.

Sa prière aussi, dans sa brièveté, prend aux yeux de son esprit une ampleur qu'elle n'avait pas jusque-là. Elle deviendra pour lui désormais l'expression d'un sentiment aussi vif que profond. Ce sera une belle et grande prière, un véritable ACTE DE FOI.

II

10. Si l'on étudie attentivement les définitions du catéchisme, on reconnaîtra que le plus grand nombre sont du même genre que celle de la foi. Elles reposent sur des *faits*, et sont par conséquent susceptibles de cette exposition synthétique. Inutile d'insister sur les définitions de l'espérance et de la charité. Leur ressemblance avec celle de la foi est trop évidente.

Prenons un autre exemple : la définition de la grâce.

— Qu'est-ce que la Grâce ?

La grâce, dit le Catéchisme de Paris, *est un don surnatu-*

[1] S. Jacq., II, 20 et 26.

rel, que Dieu nous accorde par pure bonté, pour nous aider à opérer notre salut.

Quels sont les faits? Telle est la question que doit toujours se poser le Catéchiste.

Les faits, les voici :

1° Dieu appelle tous les hommes à la vision béatifique, c'est-à-dire au ciel; mais ceux qui, par leur faute, n'iront pas au ciel seront rejetés pour toujours; ils iront en enfer. Aller au ciel, c'est donc en même temps se *sauver* de l'enfer. C'est ce que nous appelons faire ou *opérer notre salut.*

2° Le ciel est au-dessus de notre portée, au-dessus de nos moyens; nous ne pouvons y arriver par nos forces naturelles.

3° Dieu, qui nous appelle au ciel par pure bonté, par pure bonté aussi veut bien nous aider à y parvenir.

4° Le secours qu'il nous accorde pour cela dépasse les forces de notre nature, c'est pourquoi on l'appelle *un don surnaturel.*

5° Enfin, ce don surnaturel, que Dieu nous accorde par pure bonté, pour nous aider à faire notre salut, nous l'appelons *grâce*, mot qui veut dire *don, don par excellence.*

— Donc : Qu'est-ce que la grâce?

6° *La grâce est un don surnaturel, que Dieu nous accorde par pure bonté, pour nous aider à opérer notre salut.*

Viendraient ensuite les questions, d'après le cadre indiqué plus haut pour la définition de la foi.

11. Encore un exemple :

— Qu'est-ce que le péché?

Le péché est une désobéissance à la loi de Dieu.

Ici l'ordre synthétique est de rigueur, car la désobéissance présuppose évidemment la *loi.* On dira donc :

1° Pour nous diriger dans la pratique du bien, Dieu nous a donné une loi, c'est-à-dire des commandements.

2° Cette loi ou ces commandements sont saints; nous devons les vénérer et leur obéir.

3° Celui qui connaît la loi de Dieu et ne lui obéit pas fait très mal. Il commet une désobéissance à la loi de Dieu.

4° Cette désobéissance à la loi de Dieu s'appelle un *péché.*

— Donc : Qu'est-ce que le péché?

5° *Le péché est une désobéissance à la loi de Dieu.*

12. On le voit, cet exposé d'une définition varie d'étendue suivant le nombre d'éléments qui la constituent ou le développe-

ment qu'on juge à propos de leur donner. En s'adressant à un auditoire encore jeune, le Catéchiste jugera parfois nécessaire de le diviser en plusieurs parties. Chacune d'elles forme un tout par elle-même, et lorsque toutes les parties ont été étudiées, élaborées de la manière qu'on vient d'expliquer, on les réunit pour composer la définition, qui devient ainsi la synthèse finale de toute la leçon.

Tel serait le cas, par exemple, pour la définition de l'Église :

— Qu'est-ce que l'Église ?

L'Église est la société des fidèles, établie par Notre-Seigneur Jésus-Christ, répandue sur toute la terre et soumise à l'autorité des pasteurs légitimes, principalement de notre saint-père le Pape.

Cette définition comprend tout un ensemble de faits. L'Église elle-même est un fait. C'est une société visible, répandue par toute la terre. C'est une société parfaitement constituée, avec sa hiérarchie de pasteurs pour la gouverner au nom de Dieu. Son établissement par Notre-Seigneur Jésus-Christ est un fait historique de la plus haute importance, qui demande à être raconté avec quelque détail. Ce récit lui-même renfermera les idées principales relatives à la constitution et à la hiérarchie de l'Église. Ici donc le procédé synthétique s'amplifie, et nous ramène au procédé historique.

III

13. Pour d'autres définitions, celle par exemple de la *Communion des saints,* on commencera l'explication par une parabole ou une comparaison :

Une famille se compose de plusieurs membres, le père, la mère et les enfants; parmi ceux-ci, quelques-uns sont plus âgés, d'autres plus jeunes.

Tous contribuent, selon leurs forces, au bien commun de la famille. C'est le père qui travaille le plus; il apporte chaque semaine l'argent qu'il a péniblement gagné. La mère s'occupe du ménage, soigne les enfants et, dans ses moments libres, elle travaille autant qu'elle peut. Les frères aînés, qui sont déjà sortis de l'école, sont tout heureux d'apporter à leurs parents le fruit de leurs premiers travaux. Vous, mes chers enfants, que faites-vous ? Lorsque vous le pouvez, je sais que vous aidez volontiers vos parents, surtout en faisant leurs commissions. C'est bien de votre part, mais pourtant c'est peu de chose. Nous pouvons dire que, pour le moment, vous rapportez peu à vos parents et que vous ne faites guère que dépenser. Il se

rencontre aussi quelquefois dans une famille des infirmes et des malades. Ceux-ci ne gagnent rien du tout; au contraire, les soins et les remèdes qu'il faut leur donner coûtent souvent bien cher. Voilà ce qui se passe dans une famille.

Ainsi en est-il dans l'Église. L'Église est une grande famille. Oh! quelle grande famille, chers enfants! Elle a des membres en très grand nombre. Elle en a partout, au ciel, sur la terre et en purgatoire.

Si un enfant demande : Et en enfer?

Le Maitre. — Ceux qui vont en enfer ne comptent plus!...

Dans l'Église, comme dans une famille, chacun apporte ce qu'il a gagné, c'est-à-dire ses mérites et ses bonnes œuvres; et chacun aussi profite de ce que les autres ont apporté. Nous venons de dire que chacun apporte ce qu'il a gagné; mais tous n'apportent pas également. Il y a même une grande différence entre les uns et les autres!

Celui qui apporte le plus dans l'Église, c'est son Chef. Qui est le Chef de l'Église? qui l'a fondée? C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Notre-Seigneur a laissé à l'Église des trésors infinis. Chaque goutte de son sang suffirait pour racheter des mondes. Et il l'a versé tout entier! Et il renouvelle son sacrifice tous les jours à la sainte messe. Et combien de fois par jour? Quelle fortune immense, inépuisable il a donnée à l'Église!

L'Église a aussi une Mère. — Qui est la Mère de l'Église? C'est la très sainte Vierge. Du haut du ciel, cette bonne Mère prend soin de nous tous, qui sommes ses enfants; mais pendant qu'elle était sur la terre, elle a beaucoup travaillé et beaucoup souffert; elle aussi a laissé à l'Église des trésors de mérites qui dépassent ceux de tous les autres Saints.

Je viens de parler des Saints. Ce sont nos frères, nos frères aînés, nos grands frères. Oh! oui, chers enfants, nous pouvons bien les appeler nos grands frères. Ils étaient grands en effet. Pour le courage et la vertu, plusieurs d'entre eux étaient de vrais géants. Des millions ont répandu leur sang plutôt que de renier Jésus-Christ. Quelle fortune eux aussi ont laissée à l'Église!

Parmi les fidèles qui sont encore sur la terre, il y en a qui sont bien saints; peut-être qu'un jour ils seront canonisés. Ils gagnent beaucoup plus qu'ils ne dépensent. Quand ils mourront, ils auront aussi augmenté le trésor de l'Église. En outre, l'Église possède de nombreux moyens de sanctification, comme les sacrements, la prédication, les saints offices, etc., par lesquels la grâce de Dieu nous arrive et les mérites de Notre-Seigneur nous sont appliqués. Voyez donc, chers enfants, quelle fortune, quel trésor possède l'Église! Ce n'est pas un trésor matériel, c'est un trésor de mérites, un trésor de biens spirituels.

Nous allons récapituler ce qui compose ce trésor.

Cette récapitulation est faite par les enfants. Le maître les dirige par ses questions. Puis il continue :

Mais dans l'Église, comme dans la famille, il y a des membres qui dépensent plus qu'ils ne gagnent, et il y a des malades et des infirmes qui ne gagnent rien et dépensent énormément. — Quels sont ces derniers?

E. Ce sont les pécheurs.

M. Pourquoi ne gagnent-ils rien?

E. Parce qu'ils n'acquièrent aucun mérite.

Pourquoi dépensent-ils beaucoup? — Parce que, comme l'enfant prodigue, ils dissipent leur patrimoine, et pour le recouvrer et se convertir, ils ont besoin de la grâce. — Cette grâce vient des mérites de Notre-Seigneur. Elle leur est souvent accordée; malheureusement ils n'en profitent pas toujours.

Dans une famille on ne chasse pas les malades et les infirmes, on en prend soin, on tâche de les guérir. Il en est de même dans l'Église. D'ailleurs, de ce que les pécheurs ne gagnent rien et dépensent beaucoup, ne croyez pas qu'ils soient tout à fait inutiles, et qu'il faille les chasser. Notre-Seigneur ne le veut pas. Il l'a défendu, excepté lorsqu'ils sont trop méchants et qu'ils font trop de mal aux autres. Pourquoi ne faut-il pas les chasser? — 1° Parce qu'ils exercent la vertu des bons. Les bons doivent les supporter, prier pour eux et travailler à les convertir. — 2° Parce que plusieurs se convertiront réellement. Ils feront ensuite comme des malades qui, une fois guéris, travaillent davantage pour regagner le temps perdu. Il y a dans le ciel plusieurs bienheureux qui sont devenus de très grands saints, après avoir été de grands pécheurs.

On pourrait citer un ou deux exemples.

Au lieu d'être exposées par le maître, et simplement entrecoupées de questions pour piquer et soutenir l'attention, cette comparaison tout entière et son application pourraient être amenées par des interrogations. Au Catéchiste à choisir le procédé qui lui paraîtra le mieux approprié à ses aptitudes personnelles, et aux dispositions de son jeune auditoire.

A la fin, il dira :

Résumons : L'Église est une grande famille dont les membres sont au ciel, sur la terre ou en purgatoire.

Elle a un grand trésor formé de tous les mérites de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge, des Saints et des pieux fidèles, et de tous les moyens de sanctification que Notre-Seigneur lui a laissés.

Ces mérites et ces moyens de sanctification ne sont pas des biens matériels, mais des biens spirituels.

Et ce trésor est commun à tous les membres de l'Église, c'est-à-dire que tous y participent.

Cette participation de tous les fidèles aux biens spirituels de l'Église, s'appelle la *communion des saints*.

Donc, *la communion des saints est une participation de tous les fidèles aux biens spirituels de l'Église.*

On reprend par des questions cette suite d'idées, et on explique les autres points en les rattachant à cette première exposition, ce qui d'ailleurs n'est pas difficile, puisque la comparaison contient tous les principaux éléments de la doctrine.

2. Méthode analytique.

I

14. Lorsqu'on suit la méthode analytique, le développement de la définition se fait dans un sens inverse au précédent. Comme pour la méthode synthétique, on décompose la définition en ses membres principaux et on les étudie l'un après l'autre, mais en suivant l'ordre même dans lequel on les trouve.

Voici par exemple comment le Catéchiste pourrait, d'après cette méthode, développer la définition d'un sacrement :

— Qu'est-ce qu'un sacrement?

Un sacrement est un signe sensible | institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ | pour produire la grâce dans nos âmes et nous sanctifier.

Le maître prononce d'abord cette définition très distinctement et lentement, en marquant par une pause chacune de ses parties, puis il établit la division soit directement, par voie expositive, soit par le moyen d'interrogations.

M. Combien de parties avez-vous remarquées dans cette définition? — Quelle est la première? — Quelle est la seconde? — Quelle est la troisième? — Combien de choses aurons-nous donc à expliquer dans cette définition? ou combien de choses sont nécessaires pour former un sacrement? — Trois choses sont nécessaires pour former un sacrement.

1° Il faut un signe sensible.

2° Il faut qu'il ait été institué ou établi par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

3° Il faut qu'il soit capable de produire la grâce.

Donc le signe sensible, l'institution divine et la production de la grâce ou les effets du sacrement, voilà les trois choses qui sont nécessaires pour constituer ou former un sacrement.

On fait répéter cette division, et l'on passe à l'explication de la première partie :

Un sacrement est un signe sensible.

I. Il y a d'abord l'explication des mots.

M. Que signifie le mot *sacrement?* — Le mot *sacrement* signifie chose sainte ou sacrée. — Il signifie encore chose cachée ou mystérieuse. A la fin de la leçon, vous comprendrez bien, mes chers enfants, pourquoi on a donné ce nom aux moyens que l'Église emploie pour produire la grâce dans nos âmes. Expliquons maintenant les mots *signe sensible.*

Une chose est *sensible* quand on peut la voir, l'entendre, la toucher, la goûter; en un mot, quand elle *tombe sous nos sens,* comme on a l'habitude de s'exprimer.

On appelle *signe sensible* une chose qui tombe sous nos sens et qui en indique ou en fait connaître une autre qui n'y tombe pas. Parce qu'elle tombe sous nos sens, cette chose est *sensible,* et parce qu'elle en indique ou en fait connaître une autre, elle en est le *signe.*

La fumée qui s'échappe d'une maison m'indique que dans cette maison il y a du feu. Bien que je ne voie pas le feu, je sais qu'il existe à cause de la fumée. Autre exemple : quand je parle, ma parole vous fait connaître ma pensée, que vous ne pouvez ni voir, ni entendre. Ma parole est le *signe* de ma pensée, comme la fumée est un signe qu'il y a du feu.

II. Après l'explication des mots, l'explication des choses, c'est-à-dire des propositions et des phrases, ou l'application des mots aux choses qu'elles expriment.

M. Un sacrement est un *signe sensible.* — Pourquoi le sacrement est-il un signe sensible? — C'est qu'une action que nous voyons, et des paroles que nous entendons, nous indiquent ou nous font connaître une grâce que nous ne voyons pas. Par exemple, comment fait-on pour donner le baptême? On verse de l'eau sur la tête de l'enfant, et on dit en même temps ces paroles : *Je te baptise,* c'est-à-dire je te lave (puisque le mot *baptiser* veut dire laver)[a]; *je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.*

---

[a] Littéralement, et d'après son étymologie grecque, le mot *baptiser* veut dire *plonger* dans l'eau. C'est, en effet, par immersion que, d'ordinaire, le baptême se donnait à l'origine.

Voilà donc deux choses : une action qu'on voit, et des paroles qu'on entend, et ces deux choses représentent l'effet invisible du baptême qui est de laver, de purifier l'âme. L'action et les paroles qu'on dit en même temps, forment ensemble le *signe sensible* du sacrement.

Comme l'exposition, les questions portent soit sur le sens des mots, soit sur celui des propositions.

I. Que signifie le mot *sacrement* ?
— Quand est-ce qu'une chose est un signe?
— Que veut dire le mot *sensible*?
— Qu'appelle-t-on signe sensible?
— Donnez des exemples.
— De quoi la fumée est-elle le signe?
— Par quels sens constatons-nous la fumée?
— De quoi la parole est-elle le signe?
— Sous quel sens tombe la parole?

II. Pourquoi dit-on que le sacrement est un *signe*?
— De quoi le sacrement est-il le signe?
— Pourquoi a-t-on ajouté le mot *sensible*?
— Ce mot est-il absolument nécessaire? — Pourquoi?

M. Il n'est pas absolument nécessaire, parce que le mot *signe* tout seul peut suffire. Il renferme déjà l'idée d'une chose sensible.

Dans quelques catéchismes on le remplace par le mot *sacré*.

— Que veut dire le mot *sacré*?
— Pourquoi alors dit-on que le sacrement est un signe sacré?
— De combien de parties se compose le signe dans un sacrement?
— Quelle est la première? — Quelle est la seconde?
— Sous quel sens tombe l'action ?
— Sous quel sens tombent les paroles? etc.

15. Ce n'est pas sans motif que, pour le cours des préparants, nous nous abstenons d'entrer dans des explications au sujet des termes théologiques de *matière* et de *forme* qui seraient peu compris des enfants de cet âge. Au cours des persévérants, ces expressions, convenablement expliquées, ajouteront un intérêt nouveau à l'enseignement religieux. L'esprit des élèves, déjà mieux accoutumé au travail de l'abstraction, se plaît à trouver un *mot* pour représenter une idée qu'il possédait depuis longtemps. Ce mot fixe l'idée et facilite la classification (pages 153 et 206).

16. Après avoir expliqué la première partie de la définition, le maître passe à la seconde.

M. Répétez, Louis, la première partie de notre définition.

E. Le sacrement est un signe sensible.

M. Ajoutez maintenant la seconde.

E. **Institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ.**

M. Quel mot devons-nous expliquer?

E. C'est le mot *institué*.

— Que veut dire ce mot?

— Qui a établi les sacrements?

— Pourquoi a-t-on ajouté cette seconde partie à la définition?..

M. C'est pour marquer que les sacrements ne pouvaient être établis que par Notre-Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire par Dieu lui-même. — Les Prophètes, les Apôtres, l'Église, peuvent-ils établir des sacrements? — Pourquoi cela? — Vous pouvez le trouver. — Que nous donnent les sacrements?

E. Ils nous donnent la grâce.

M. Qu'est-ce que la grâce?

E. La grâce est un don de Dieu.

M. Puisque la grâce est un don de Dieu, qui pouvait l'attacher à des signes sensibles? — Personne, excepté le bon Dieu. Voilà pourquoi c'est Notre-Seigneur qui a institué tous les sacrements. Son Église les administre; mais ce n'est pas elle qui les a établis; elle ne pourrait pas en instituer de nouveaux.

Le maître interroge sur l'ensemble de ce qui vient d'être dit, puis il continue par l'explication du troisième point, la production de la grâce, ou les effets du sacrement. Lorsque les trois parties ont été bien comprises, on les réunit, et l'on répète la définition tout entière.

17. Pour mieux faire saisir la différence des deux procédés, nous allons reprendre le même exposé par la voie synthétique.

Quelques-uns des premiers éléments sont déjà connus, on peut se borner à les faire redire, comme entrée en matière, au moyen de questions, ou bien, si le maître le préfère, il les incorpore dans son exposition.

1° Dieu, mes chers enfants, veut le salut de tous les hommes, et, pour les aider à faire leur salut, il a envoyé sur la terre son Fils bien-aimé, Notre-Seigneur Jésus-Christ.

2° Nous ne pouvons pas nous sauver sans la grâce. C'est la grâce qui nous sanctifie, et c'est Jésus-Christ qui nous a mérité toutes les grâces nécessaires au salut.

3° Mais la grâce est une chose invisible; nous ne pouvons pas savoir quand nous l'avons ou quand nous la recevons.

4° Cependant Notre-Seigneur a voulu nous en donner l'assurance, au moins pour les grâces principales; il a voulu que nous sachions quand nous les recevons.

5° Pour cela il les a attachées à des cérémonies spéciales, qu'il a établies ou instituées dans l'Église.

6° Les cérémonies qu'il a établies dans ce but nous donnent ou produisent la grâce; mais en même temps elles la représentent; elles nous font connaître quelle sorte de grâce nous recevons. Elles sont donc une marque de la production de la grâce, et en même temps un *signe* qui la représente.

On peut donner un exemple, le baptême.

7° Les yeux voient la matière dont se sert le ministre et l'action qu'il fait, et les oreilles entendent les paroles qu'il prononce. Or les yeux et les oreilles sont les organes de la vue et de l'ouïe, qui parmi nos sens tiennent le premier rang. Ainsi le signe de la grâce tombe sous les sens, et, comme on dit, il est *sensible,* c'est un *signe sensible.*

8° A ces choses, qui sont le signe sensible de la grâce, — qui produisent la grâce, — qui la font connaître et qui la cachent en même temps, on a donné un beau nom, un très beau nom. On les appelle *sacrements,* mot qui veut dire chose sacrée, chose mystérieuse, mystère.

Ainsi, mes chers enfants, nous savons maintenant ce qu'est un sacrement.

9° *Un sacrement est un signe sensible, institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ, pour produire la grâce dans nos âmes et nous sanctifier.*

Suivent les questions dans l'ordre des numéros ci-dessus. Puis la reprise du sujet en sens inverse, c'est-à-dire l'analyse après la synthèse, comme on l'a indiqué pour la définition de la foi[a].

II

18. A première vue, la méthode analytique semble plus facile que la méthode synthétique : il est plus facile de démolir que de construire. Cette méthode demande du Catéchiste un effort de préparation moins considérable. L'exposition synthétique exige, en effet, que le maître ne perde jamais de vue les points essen-

[a] Comparez ces deux exemples avec les Catéchismes-modèles nos XVII et XVIII, où le même sujet est traité d'après la méthode synthétique, mais en se servant le plus possible des questions socratiques.

tiels, qu'il les distingue des moins essentiels, et qu'il les classe dans un ordre rigoureux et sans lacune. Pour la méthode analytique, au contraire, il lui suffit ordinairement de suivre la lettre du livre en observant les points déjà signalés, savoir : 1° division de la définition; 2° pour chaque partie, explication des mots, puis explication des choses, c'est-à-dire des locutions, des propositions et des phrases. Le catéchisme diocésain, en effet, détaille souvent la définition et la fait suivre d'une exposition plus détaillée de chacune de ses parties.

19. Mais si la méthode analytique paraît plus facile que la méthode synthétique, elle est, dans la plupart des cas, beaucoup moins naturelle et, partant, moins intéressante et moins profitable que cette dernière. En effet, comme le remarque très justement Balmès, toute définition est une synthèse. Elle est le produit du travail de l'esprit sur un sujet donné. C'est le fruit de la plante tout prêt à être cueilli. Mais le fruit ne vient qu'en dernier lieu, le travail d'élaboration doit précéder. Ainsi la définition devrait plutôt servir de conclusion que de commencement à un traité. Les auteurs d'ouvrages didactiques renversent volontiers cet ordre; il appartient au professeur de le rétablir dans son enseignement.

20. Voilà pourquoi le Catéchiste devra restreindre l'emploi de la méthode analytique aux cas où elle semble s'imposer, à cause du caractère scientifique de la définition.

Comme exemple de ce genre de définition, nous avons cité celle du péché mortel.

— Qu'est-ce que le péché mortel?

Le péché mortel est une désobéissance à la loi de Dieu, en matière grave et avec plein consentement.

Cette définition, avons-nous dit, satisfait aux conditions d'une définition logique. Elle contient :

1° Le *genre prochain :* désobéissance à la loi de Dieu, péché, et, si l'on veut préciser davantage, *péché actuel;*

La *différence spécifique,* c'est-à-dire ce qui caractérise cette sorte de péché : *matière grave, parfait consentement.*

C'est principalement sur ces deux points que devrait porter l'explication ou l'analyse. Cette analyse elle-même ne devrait pas se borner à l'explication des mots et des phrases; mais il faudrait multiplier les exemples et les cas pratiques, afin que la notion du péché mortel et celle du péché véniel, qui lui est cor-

rélative, s'établissent dans l'esprit des enfants avec une clarté et une netteté absolues.

21. Il convient d'ajouter ici deux remarques importantes. La première, c'est que dans les catéchismes diocésains, les définitions d'un genre scientifique proprement dit sont assez rares. La deuxième, c'est qu'en raison même de leur forme, elles présupposent d'autres notions déjà connues; ce sont des définitions de deuxième ou de troisième ordre, appartenant à l'analyse d'une première définition ou notion plus générale.

Ici, par exemple, la notion *péché* est déjà connue; elle a été expliquée par la méthode synthétique.

On connaît aussi la distinction du péché *originel* et du péché *actuel*. Le premier a été exposé par voie historique ou par voie synthétique; le second se confond pratiquement avec le péché en général.

Dans l'analyse de la définition du péché, ou à l'occasion du péché actuel, on a dû faire établir la distinction de la *matière* et du *consentement*, ce dernier impliquant la *connaissance* de la loi, et l'*attention* à l'acte, c'est-à-dire à sa valeur morale, ce que l'on exprime en langage plus savant par le mot *advertance*.

La division du péché actuel en péché *mortel* et péché *véniel* a déjà été faite, au moins par voie analytique.

22. La voie synthétique eût été préférable, et, dans ce cas, on aurait procédé à peu près de cette manière :

1° Mes chers enfants, toute offense de Dieu est un très grand mal. Le bon Dieu est infiniment saint, et il a une souveraine horreur pour tout péché.

2° Cependant les péchés n'offensent pas tous également le bon Dieu. Il y en a dans lesquels l'homme se trouve entraîné presque sans y penser, par faiblesse, et qu'il regrette presque aussitôt.

3° D'autres fois l'homme sait très bien qu'il fait mal, sa volonté est mauvaise; on dirait qu'il prend plaisir à mal faire.

4° Il faut aussi regarder la matière du péché. Ainsi, voler un sou est beaucoup moins grave que voler cent francs. Dire un petit mensonge est bien moins grave que de jurer.

5° Le bon Dieu voit tous ces péchés des hommes et les distingue. Il regarde avec pitié les hommes ou les enfants qui tombent par faiblesse, ou qui ne commettent que des péchés légers; et il est tout prêt à leur pardonner, s'ils se repentent.

6° On appelle ces péchés des *péchés véniels*, parce que le bon Dieu les pardonne plus facilement. Le mot *véniel* veut dire *pardonnable*. Les péchés véniels ne nous séparent pas du bon Dieu; ils ne nous font pas perdre sa grâce, ni le ciel.

7° Mais lorsqu'un homme pèche par malice et qu'il commet un gros péché, le bon Dieu en a une telle horreur qu'il ne peut le supporter et se sépare de lui. Cet homme est comme mort à ses yeux, et s'il ne se repent pas, il ira en enfer, où il sera condamné, loin de Dieu, à une mort éternelle. Voilà pourquoi on appelle ce péché un *péché mortel*.

8° Vous voyez donc, chers enfants, qu'il y a deux sortes de péchés : le péché *véniel* et le péché *mortel*.

Après cet exposé et les questions qui doivent le suivre, que reste-t-il à faire pour expliquer la définition du péché mortel et du péché véniel, sinon à préciser davantage le sens des termes matière *grave*, consentement *parfait*: matière *légère*, consentement *imparfait*? Ce dernier travail se fera naturellement par la voie analytique.

On voit maintenant pourquoi nous avons rangé les définitions de genre didactique parmi celles qui comportent plutôt un développement analytique.

23. Un autre groupe de définitions appartient à la même catégorie : ce sont celles qui expriment une notion déjà connue de l'enfant.

— Qu'est-ce que mentir?

Mentir c'est parler contre sa pensée avec l'intention de tromper.

Aucun enfant n'ignore ce que c'est que mentir ou dire un mensonge. Il n'y a qu'à préciser davantage la notion, à la bien délimiter à l'aide des termes employés dans le catéchisme.

Deux choses sont nécessaires pour mentir : parler contre sa pensée, et avoir l'intention de tromper. Chacune de ces choses comporte quelques explications et surtout des exemples. Le Catéchiste les donnera lui-même ou les fera trouver. La méthode est analytique, et, autant que possible, la forme socratique.

Mais si l'on veut introduire la distinction des trois sortes de mensonge[a] avec leurs noms respectifs, on fera bien de reprendre une voie synthétique, afin de rester fidèle à ce grand principe

[a] Voyez, 4e partie, une remarque où l'on déconseille cette distinction pour les petits enfants.

de la méthodologie : l'*idée* avant le *mot*, l'*exemple* avant la *règle*. Les modèles d'exposition synthétique qui remplissent les pages précédentes montrent suffisamment comment nous entendons l'application de ce principe[a].

24. Au reste, on l'aura sans doute remarqué, c'est surtout la première fois que le maître veut expliquer une notion à une classe d'élèves que le choix de la méthode est important. Une fois que la notion a été formée par la méthode synthétique, qu'elle est conçue clairement par l'esprit, qu'elle est devenue en quelque manière sa *propriété*, c'est là un fait acquis dont il faudra tenir compte dans la suite. Lorsque, à l'occasion, on reviendra sur le même sujet, ou qu'on voudra le traiter plus amplement, on pourra et même on devra reprendre cette notion par la voie analytique, soit pour l'élucider ou la développer davantage, soit pour en tirer les conséquences qu'elle comporte.

25. En résumé, si l'on s'en tient au caractère principal des trois méthodes d'exposition : la méthode historique, la méthode synthétique et la méthode analytique, on comprendra que, sans s'exclure absolument, chacune a son application propre. La méthode *historique* convient d'une manière plus spéciale à l'enseignement des jeunes enfants ou des ignorants ; la méthode *synthétique*, au cours des préparants ou aux personnes qui ont déjà quelque connaissance des principes de notre sainte religion ; et enfin la méthode *analytique*, au cours des persévérants ou des jeunes gens qui possèdent une instruction plus avancée.

---

[a] Voyez aussi le Catéchisme-modèle n° XVI.

CHAPITRE V

LA DÉMONSTRATION

SOMMAIRE

1. Nécessité de confirmer la doctrine par des preuves ; ce qu'il faut entendre par démonstration religieuse ; utilité des preuves. — 2. Différentes sortes de preuves : preuves de la Révélation ; preuves de raison. — 3. Emploi des preuves : nombre, hiérarchie, manière de les présenter.

1. Nécessité de confirmer la doctrine par des preuves.

1. Commençons par faire des réserves sur le titre de ce chapitre. Le mot *démonstration* ne peut être entendu ici dans son sens absolu. La doctrine révélée, en ce qui concerne les mystères, ne se démontre pas comme une vérité de l'ordre naturel. Elle est, de sa nature, au-dessus de la raison, qui doit s'y soumettre avec humilité[1]. La foi est avant tout un acte d'obéissance.

Lorsque saint Paul nous dit que notre foi doit être pour Dieu un *hommage raisonnable*, il n'entend point que nous cherchions à pénétrer des mystères qu'il déclare lui-même impénétrables[2], moins encore que nous prétendions avoir de ces mystères une preuve rationnelle qui force notre adhésion. Ce serait là rendre la foi inutile et saper par la base tout l'édifice du salut[3]. C'est sur la vertu de Dieu, et non sur la sagesse des hommes, que notre foi doit reposer[4].

En quoi donc consiste cet *hommage raisonnable*, expression dont on a si souvent abusé ? Il consiste en ce que chacun, selon son âge et sa condition, ait pour croire aux dogmes de la religion des raisons *suffisantes*, bien que, pour personne, ces raisons ne soient capables de produire dans l'esprit une évidence intrinsèque à l'égard des vérités d'ordre surnaturel.

---

[1] I Pierre, I, 2. — [2] Rom., XI, 33-36. — [3] I Tim., I, 4. — [4] I Cor., II, 5.

Ces raisons ou motifs sont *congénères* aux vérités qu'il s'agit de croire, c'est-à-dire que pour les vérités de la foi elles appartiennent aussi à l'ordre de la foi. Elles sont tirées de la *vertu de Dieu*, selon le mot de l'Apôtre. *Croyez en mes œuvres*, disait aussi Notre-Seigneur[1]. *Ce sont les œuvres que je fais au nom de mon Père qui rendent témoignage de moi*[2].

2. De quoi s'agit-il donc, quand on parle de *démonstration religieuse*? Uniquement de ceci : Constater d'abord le *fait* de la *Révélation divine*, puis vérifier si chaque vérité en particulier appartient réellement au dépôt de la foi, c'est-à-dire à l'ensemble des vérités révélées.

Mais ce double travail ne peut être accompli que par les savants; et si, pour chacun des fidèles, il devait servir de préliminaire à la foi, cette vertu deviendrait pratiquement impossible. C'est pourquoi, dans sa bonté, le Seigneur a bien voulu simplifier les moyens. D'une part, il a chargé son Église de tout ce travail de vérification, et lui a promis l'assistance perpétuelle de son Esprit pour l'empêcher d'errer; d'autre part, il a répandu le même Esprit dans tous les cœurs fidèles pour les disposer à recevoir docilement de la bouche de l'Église la doctrine révélée, et pour rendre intérieurement témoignage en chacun d'eux de la vérité de cette doctrine. *L'onction que vous avez reçue de lui demeure en vous*, dit saint Jean, *et vous n'avez pas besoin que personne vous enseigne; mais comme son onction vous enseigne sur toute chose, cet enseignement est véritable et n'est point un mensonge*[3].

Quelle est cette onction dont parle ici saint Jean? Elle n'est autre que la grâce du Saint-Esprit que Dieu communiquait aux auditeurs des Apôtres à l'occasion de leur prédication, grâce qu'il répand aujourd'hui dans l'âme des petits enfants par la vertu du saint baptême. C'est le don surnaturel de la foi. — Car en quoi consiste la foi? Elle consiste en un attrait surnaturel vers les choses divines et, en même temps, en un témoignage du Saint-Esprit qui nous fait adhérer sans effort aux vérités révélées dès qu'elles nous sont enseignées par l'Église.

S'il en est ainsi, quelle sera donc pour le simple fidèle la *raison suffisante* de croire? Uniquement l'*enseignement de l'Église*. Cet enseignement est pour tout fidèle la preuve nécessaire, mais suffisante, de la vérité.

---

[1] S. Jean, x, 38. — [2] S. Jean, x, 25. — [3] I Jean, II, 27.

Cela n'empêche pas que chacun, suivant son état, ne s'applique à s'instruire plus à fond, et de la doctrine chrétienne, et des sources auxquelles l'Église l'a puisée. Nul travail n'est plus utile à l'esprit, pourvu que jamais on ne fasse dépendre de ses recherches ou de ses découvertes personnelles l'adhésion à la vérité.

3. Mais en ce moment nous nous occupons de l'enseignement de la religion aux enfants, et non de ce qui conviendrait pour des esprits plus cultivés. Nous reviendrons sur cet important sujet dans un autre chapitre. Que faut-il donc faire avec des enfants? Devons-nous leur donner des preuves des vérités? Quelles sortes de preuves conviennent à leur âge? Quelle mesure y a-t-il à garder? et comment convient-il de procéder? — Voilà les questions auxquelles nous allons maintenant répondre.

4. Des preuves! C'est bien la chose dont les enfants ont le moins de souci. Ils viennent à l'école munis d'une double foi : la foi naturelle et la foi surnaturelle.

D'abord la foi naturelle, c'est-à-dire la candeur et la simplicité propres à leur âge. Ils viennent pour apprendre; le maître est là pour leur enseigner. C'est tout. *Le maître l'a dit :* voilà le grand raisonnement de l'enfant. Lui en proposer d'autres, c'est méconnaître le fond de sa nature. « La première éducation de l'enfant se fait par un acte de foi, » dit Jules Simon. « Nulle éducation sans la foi, disait aussi Michelet; l'enfant est d'abord par la foi. »

Ils y apportent aussi la foi surnaturelle, ce don merveilleux de l'Esprit-Saint, caractère distinctif des vrais enfants de Dieu[1], la racine de notre salut[2], et le gage de notre victoire[3]. Ils viennent à nous pour apprendre de notre bouche ce que Dieu a révélé, et ce qu'il faut faire pour aller au ciel. A cet âge, toute autre préoccupation leur est étrangère.

« Étudiez vous-mêmes, ô Catéchistes, ô maîtres dévoués, nous disent ces enfants, dans un langage muet, presque inconscient, étudiez vous-mêmes toute la doctrine de la foi; devenez savants par amour pour nos âmes, puis dites-nous ce qu'il faut croire pour nous sauver. Apprenez-nous ce que nous devons dire à Dieu dans nos prières, et ce que nous avons à faire pour lui être agréables; c'est tout ce que nous désirons. »

5. C'est, en effet, tout ce qui leur est actuellement nécessaire.

---

[1] S. Jean, VIII, 47. — [2] I Pierre, I, 9. — [3] I Jean, V, 4.

Mais le Catéchiste pense à l'avenir, à cet avenir peu éloigné où ces enfants vont échapper de ses mains, et où leur foi, si candide et si heureuse aujourd'hui, va se trouver exposée aux plus graves périls. Attaques du dehors, révoltes au dedans, il faut tout prévoir. Il faut les armer pour cette lutte inévitable ; et dans ce but, autant qu'ils en sont capables, et presque à leur insu, le Catéchiste cherche à asseoir la doctrine sur des preuves solides, sur des bases inébranlables.

2. Différentes sortes de preuves.

6. Les deux assises fondamentales de la Religion sont le grand fait de la Révélation divine et le magistère infaillible de l'Église. Le Catéchiste s'efforcera de mettre ces deux faits en pleine lumière en insistant, chaque fois qu'il en aura l'occasion, sur les rapports de Dieu avec l'homme, dès l'origine du monde et dans la suite des âges, et surtout en racontant avec détail la vie et les enseignements du Fils de Dieu incarné.

Parmi ces enseignements, il aura soin de faire ressortir l'ordre donné aux Apôtres d'instruire toutes les nations, et aux peuples de croire à leur doctrine[1] ; la promesse de son assistance perpétuelle[2], celle de la venue du Saint-Esprit et de son action dans l'Église[3], la réalisation de cette promesse par le mystère de la Pentecôte et la merveilleuse propagation de l'Évangile ; enfin l'institution de la hiérarchie de l'Église, la primauté de saint Pierre et de ses successeurs, et la promesse personnelle qui leur est faite de l'indéfectibilité dans la foi[4].

Ces deux faits solidement établis sont la base de notre croyance ; ils deviennent aussi la source où le Catéchiste va puiser tous ses principaux arguments : la parole de Dieu et celle de l'Église, l'*Écriture sainte* et la *Tradition*.

7. Mais il est des vérités qui relèvent de la science humaine en même temps qu'elles appartiennent à la révélation. Dans ce cas, aux preuves de la foi, on peut joindre quelques arguments fournis par la raison, pourvu qu'ils ne dépassent pas la portée actuelle des enfants.

Nous avons donc deux sortes de preuves : celles qui sont tirées de la Révélation et celles qui sont tirées de la raison naturelle.

---

[1] S. Marc, XVI, 15, 16. — [2] S. Matth., XXVIII, 20. — [3] S. Jean, XV, 26 ; XVI, 7, 13. — [4] S. Matth., XVI, 18, 19 ; S. Luc, XXII, 32 ; S. Jean, XXI, 15-17.

Les premières sont les preuves principales ; les secondes sont des preuves accessoires ou secondaires.

Preuves de la Révélation. — 8. Ici encore une distinction ou une réserve semble nécessaire. Dans ces lignes, nous n'avons nulle intention de traiter, au point de vue théologique, de la valeur relative des preuves tirées de l'Écriture sainte ou de la Tradition. En insistant sur les premières, nous n'ignorons pas que souvent les textes sacrés sont par eux-mêmes obscurs et ont besoin d'être interprétés par la Tradition ; leur sens n'est pas toujours plein. Pour établir des vérités, les théologiens les accommodent et y ajoutent les commentaires des Pères et des Docteurs. Vouloir en faire la base unique de la croyance, et surtout les livrer aux interprétations individuelles, serait en faire un abus coupable et ouvrir la porte aux erreurs les plus extravagantes. A elle seule, la sainte Écriture ne suffirait pas non plus pour établir toutes les vérités de la religion, tandis que la Tradition, qui d'ailleurs a précédé l'Écriture, le pourrait aisément, comme le remarque saint Irénée. Toutes ces considérations et d'autres semblables sont étrangères à notre dessein, surtout en ce chapitre. Nous sommes ici en présence d'enfants qui se préparent à leur première communion, ou de jeunes adolescents de onze à quatorze ans. Nous ne visons pas à en faire des savants, mais de bons et fidèles chrétiens. C'est à ce point de vue qu'il faut rester, pour saisir la portée des conseils ou des règles qui suivent.

9. Cette réserve faite, nous disons que, pour les enfants, les preuves des vérités religieuses consistent le plus souvent en des textes de la sainte Écriture. Ce sont des paroles de Notre-Seigneur, des Apôtres, des Prophètes. L'Ancien et le Nouveau Testament sont également la parole de Dieu; cependant, quand il s'agit d'appuyer quelque vérité de la foi chrétienne, les textes du Nouveau Testament ont la priorité sur ceux de l'Ancien.

Les textes de la sainte Écriture sont donc toujours le premier argument; c'est celui qui a la plus grande force et la plus grande autorité. Mais ils doivent être bien choisis. Il faut que la vérité y éclate par elle-même; que, par conséquent, ils soient pris principalement dans leur sens littéral. Le sens littéral seul est bien probant; les autres[a] sont utiles pour l'édification, mais ne

---

[a] Outre le sens littéral (propre ou figuré) on distingue le sens *typique*, qui s'appelle aussi *mystique, spirituel, allégorique*, et le sens *accommodatice*. Ce dernier ne peut être donné comme preuve d'une vérité religieuse ; mais on peut

peuvent guère servir pour la démonstration. C'était l'opinion de saint François de Sales. « Se jeter dans le sens mystique, avant d'avoir expliqué le sens littéral, serait, disait-il, bâtir le toit d'une maison avant d'en jeter les fondements. » « L'Écriture sainte, ajoutait-il encore, n'est pas une étoffe qu'on puisse tailler à son gré pour s'en faire des parements à la mode. »

Ces textes ont d'autres avantages. D'ordinaire ils sont concrets et sensibles : c'est le caractère même de la langue de l'Écriture. Ils sont concis, par conséquent faciles à retenir. Ils s'adressent au cœur : ils y produisent la conviction par leur propre vertu. Ils n'ont besoin d'aucune autre démonstration de leur vérité [1].

Mais on doit citer ces paroles textuellement, sans altération; et pour qu'on les comprenne mieux, il est bon, très souvent, d'indiquer les circonstances de temps et de lieu où elles ont été prononcées.

Enfin, il ne faut pas les prodiguer. Un seul texte, clair, exprimant nettement la vérité, vaut mieux qu'un grand nombre, qui ne viendraient au point que d'une manière incomplète ou indirecte. Plusieurs textes successifs s'affaiblissent les uns les autres. Quand Dieu parle, un seul mot suffit, il n'a pas besoin de se répéter.

10. Pour les enfants, les arguments les plus convaincants sont encore les histoires, on l'a dit plusieurs fois. A l'exemple de Dieu, de Notre-Seigneur et des saints Apôtres, insistons donc principalement sur les faits historiques de la sainte Bible, de l'histoire ecclésiastique et de la vie des Saints, en montrant bien le rapport qu'ils ont avec les vérités religieuses.

11. Une autre sorte de preuves appartenant aussi à l'ordre de la foi, ce sont les décisions de l'Église, les définitions doctrinales des souverains Pontifes et des Conciles. Déjà le catéchisme est le résumé de la doctrine puisée aux sources divines, élaborée par cette autorité souveraine et infaillible. C'est d'elle que nous la recevons. Il est bon, néanmoins, de citer quelquefois le texte de quelqu'un de ses décrets, pour mettre cette autorité en évidence aux yeux des enfants, les accoutumer à s'en faire une haute idée,

---

tirer du sens typique, comme du sens littéral, des preuves en faveur des vérités dogmatiques ou morales, pourvu qu'il soit constaté par l'Écriture ou par la Tradition. (Voir les *Éléments d'Apologétique chrétienne*, pages 525 et suiv. *Apolog. chrét.*, t. III, ch. xv, art. 4.)

[1] Ps. xviii, 7-9.

et à prendre à son égard l'attitude de respect et de soumission qui convient.

Preuves de raison. — 12. Avec les enfants qui se préparent à la première communion, comme avec la catégorie des jeunes persévérants qui leur sont adjoints, les preuves dites de raison n'ont qu'une valeur secondaire. Beaucoup de ces preuves sont de leur nature subtiles, bien au-dessus de la portée de ces enfants et sans intérêt pour eux. Sans les rejeter entièrement, on se bornera aux plus importantes, aux plus accessibles, à des preuves populaires, de gros bon sens, qui peuvent servir à repousser les plaisanteries grossières du peuple et les calomnies contre la religion. Que serait donc pour l'enfant une preuve *de raison* que sa raison peu développée ne pourrait comprendre? Des comparaisons simples mais ingénieuses, des proverbes dans lesquels la sagesse des générations antérieures s'est pour ainsi dire cristallisée, quelques paroles d'hommes célèbres, un petit nombre d'arguments faciles mais topiques, voilà tout ce qui peut être vraiment utile.

3. Emploi des preuves.

13. La première recommandation à faire sur ce point est de n'en pas abuser. Ne cherchez pas à prouver ce qui n'en a pas besoin. D'un autre côté, le besoin de preuves varie avec l'âge, la situation et l'aptitude des personnes.

Pour des commençants, le simple exposé et l'explication de la vérité suffisent.

Avec les moyens, nous venons d'indiquer pour chaque genre de preuves la mesure à garder. Ce n'est pas avec des premiers communiants ni avec les renouvelants qu'il faut se lancer dans la polémique. « Je n'entends pas, dit Mgr Dupanloup, que l'on fasse aux enfants de la controverse, autre extrémité qui n'irait qu'à ruiner le peu de foi qu'ils ont. J'entends qu'on les traite comme des enfants baptisés, qui ont le germe de la foi, dont l'intelligence commence à se développer, dont la bonne volonté est certaine, et qu'on les instruise fortement, largement, magnifiquement même, quoique toujours simplement, des vérités dogmatiques et morales de la religon. J'entends qu'on les remplisse des lumières de la foi; j'entends qu'on les pénètre, qu'on les saisisse, qu'on les ravisse même, par la plénitude de la vérité et de

la lumière, par la plénitude de l'autorité, et cela sans aucune controverse[1]. »

Ce n'est qu'au degré supérieur qu'il y a lieu de s'étendre davantage, et de produire en plus grand nombre des preuves de toutes sortes. Nous verrons, chapitre VII, dans quel esprit et avec quelles précautions cet enseignement plus complet doit se donner.

14. Gardez-vous bien d'annoncer une preuve par une forme de langage qui semblerait insinuer que cette vérité a, en effet, besoin d'être démontrée, disant par exemple : « Je vais vous prouver telle chose. » Une telle phrase étonnerait les enfants et ferait naître le doute dans leur esprit. Le mieux est de faire entrer la preuve dans l'explication et de l'incorporer avec elle.

Dans les pays de religion mixte, on apporte une attention spéciale à l'explication des notes ou caractères de la véritable Église. On met ainsi les enfants en état de rendre compte de leur foi, si l'occasion s'en présente, même à des dissidents; et en même temps on les munit d'arguments contre leurs attaques. Mais il faut s'abstenir de toute agression à leur égard : un tel zèle ne pourrait avoir que de fâcheux résultats.

15. On agit de même pour les points de doctrine controversés, ou pour la solution des objections répandues contre l'Église catholique par des hérétiques ou des impies. On expose avec plus de clarté et d'ampleur la vérité combattue, et l'on insère dans l'explication la réfutation des objections. Dans un pays semi-protestant, par exemple, on développera davantage la doctrine sur le culte des saints et des images, faisant bien remarquer la différence essentielle qu'il y a entre l'hommage que nous leur rendons et l'adoration due à Dieu. On ajoutera simplement que les protestants se trompent à notre égard, en supposant que nous adorons aussi les Saints, leurs images et leurs reliques.

16. Il importe surtout que le Catéchiste conserve toujours entre ses preuves l'ordre et la subordination que nous avons établis. C'est principalement sur l'autorité de Dieu que tout l'enseignement religieux doit être basé. C'est donc toujours aux preuves de la révélation qu'il donnera la première place, et ce sont elles qu'il considérera comme vraiment *probantes*, comme réellement efficaces pour l'objet dont il s'agit : unir notre âme à Dieu, notre Créateur, par la foi et la charité.

Ce serait donc une grave erreur, par exemple, que de com-

[1] *L'Œuvre par excellence*, p. 154.

mencer l'enseignement religieux en essayant d'établir par la raison seule une série de vérités qui lui sont accessibles, et de vouloir considérer ces vérités ainsi démontrées comme le *fondement* de tout l'édifice. « Base d'argile pour supporter un édifice de bronze, » disait Renan[a]. Le vrai fondement, ce sont les Apôtres et les Prophètes[1], et surtout c'est Jésus-Christ, lui, la pierre principale, que les pseudo-architectes avaient rejetée, mais dont Dieu a fait la pierre angulaire[2], et en qui seul nous pouvons être sauvés.

17. En particulier, n'allez pas vous amuser à prouver à des enfants qu'il y a un Dieu[b]. Nul enfant baptisé n'en a jamais douté. Ils viennent à l'école avec la conviction qu'au-dessus d'eux, au Ciel, règne un Maître souverain, leur Créateur et leur Dieu. Cela ils l'ont appris à la maison paternelle, avec toutes les autres connaissances que l'on considère comme des préliminaires de la foi. Et si, par malheur, cette conviction n'existait pas, vos raisonnements seraient impuissants à la produire. Ils ne pourraient les comprendre. Avec de jeunes enfants, porter la main à ces premiers fondements de la doctrine, sous prétexte de les affermir, c'est le plus sûr moyen de les ruiner. Jeu futile, jeu imprudent et, pourrait-on presque dire, jeu impie. Dieu ne se discute pas. Il s'affirme, il s'impose avec une telle évidence à tout esprit de bonne foi, que quiconque ne croit pas en lui est *inexcusable*[3]. Et l'insensé a beau répéter mille fois en son cœur pour se le faire croire à lui-même : *Il n'y a pas de Dieu*[4], Dieu résiste à ses attaques; il se rit de ses insultes. Malgré toutes les négations, il continue à se manifester par ses œuvres, comme le soleil continue de briller, comme la terre de tourner, et l'esprit de penser. Il a été; il est; il sera. Et, comme le proclamait dans un cri sublime Garcia Moreno, tombant sous le fer des assassins,

« Dios no muere! »
« Dieu ne meurt pas! »

---

[a] « Les spéculations théologiques sur les mystères, écrit l'abbé Vacant, sont comme un édifice qui est construit non sur le sol de la raison, mais sur le vaisseau de la foi, de telle sorte qu'il n'a d'autre fondement, ou plutôt d'autre appui que l'océan de la vérité divine. » (*Études théologiques sur les Constitutions du Concile du Vatican*, t. II, p. 230.)

[b] Voyez, Catéchisme n° 5, la manière de présenter aux enfants les preuves de l'existence de Dieu lorsque le catéchisme diocésain les indique. Il ne s'agit point d'entrer avec eux dans une démonstration scientifique, mais de mettre en relief le témoignage que Dieu se rend à lui-même dans la création, principalement par l'ordre qui règne dans l'univers.

[1] Eph., II, 20. — [2] Actes, IV, 11, 12. — [3] Rom., I, 20. — [4] Ps. XIII, 1.

CHAPITRE VI

APPLICATION MORALE

SOMMAIRE

1. But de l'application; division du sujet. — 2. L'impression : sentiments à produire moyens. — 3. Le fruit pratique : sa nécessité, règles. — 4. Les motifs d'action : leur importance, différentes sortes, leur efficacité relative : directions pratiques; les histoires.

1. But de l'application.

1. Si le Catéchiste se bornait à instruire, son œuvre serait belle, sans doute, mais fort incomplète. La déclarer inutile serait pourtant exagérer, car la parole divine est féconde par elle-même, *elle est vivante et efficace, elle pénètre l'âme jusque dans ses profondeurs, elle juge les pensées et les sentiments du cœur*[1]. On peut toujours espérer que la vérité, après avoir illuminé l'esprit, germera dans le cœur, y fera naître les fleurs des bons sentiments et les fruits des actes généreux.

Mais puisque le Catéchiste prête son concours au Saint-Esprit pour éclairer les intelligences, ne doit-il pas aussi collaborer avec lui pour exciter les cœurs et mouvoir les volontés? L'enseignement religieux sera donc pratique : à la clarté, il joindra la chaleur et l'action ; à la foi, la charité et les œuvres qui en sont le produit et la manifestation[2].

2. La tâche, d'ailleurs, ne paraîtra pas difficile. Chez les enfants, le sentiment s'éveille avant l'intelligence. Si donc nous pensons qu'on peut les instruire des vérités qui s'adressent à l'intelligence, combien plus devons-nous les croire capables des impressions de vertu qui agissent sur le cœur et la volonté!

---

[1] Hébr., IV, 12. — [2] S. Jacq., II, 18.

Ils sont aussi naturellement portés à l'activité. « Que faut-il *faire?* » Voilà une question qui se pose dans leur esprit, et qu'ils adressent souvent, soit à leurs parents, soit à leurs maîtres, et pourvu qu'en leur disant *ce qu'il faut faire* on leur indique aussi avec précision la *manière* de le faire, on est étonné de l'entrain et de la générosité avec lesquels ils se portent quelquefois à exécuter des choses même difficiles.

3. L'application pratique comprend donc plusieurs éléments qu'il est bon de distinguer.

1° Une *impression totale* sur l'âme de l'élève, d'où résultent chez lui des sentiments d'admiration, de reconnaissance, d'amour, d'horreur du péché, de contrition, de désir de plaire à Dieu, de posséder telle ou telle vertu, de ressembler à tel ou tel Saint, etc.;

2° L'indication d'un *but pratique*, c'est-à-dire d'un exercice de vertu, d'une pratique de piété, qui montrent qu'on a effectivement la volonté de servir Dieu;

3° Des *motifs* qui agissent sur la volonté pour la porter à cet exercice de vertu et l'y faire persévérer.

Reprenons chacun de ces trois points et entrons dans quelques détails.

2. L'impression.

4. C'est par le cœur surtout, par les sentiments, que l'on atteint la volonté; car les actes intérieurs de cette faculté ne sont souvent que l'acquiescement aux sentiments du cœur.

Le cœur influe aussi sur la raison, pour l'élever ou la pervertir, et la raison à son tour, s'unissant au sentiment, décide et entraîne la volonté. En effet, nous voyons presque toutes choses au travers du sentiment : suivant la couleur du verre, les objets nous paraissent ou sombres ou brillants; nous les aimons ou nous les repoussons.

5. Quels sentiments le Catéchiste doit-il chercher principalement à éveiller dans le cœur des enfants?

Il faut les impressionner vivement de la grandeur et de la sainteté de Dieu, les remplir d'admiration pour sa puissance, de gratitude pour sa bonté, de respect et de crainte pour sa justice; mais surtout il faut les embraser d'amour, en retour de son infinie charité. De ces sentiments naîtront la crainte et l'horreur

du péché, le désir de mériter la grâce et l'amour de Dieu, et par conséquent la résolution de le servir avec constance et fidélité.

Appliquez-vous aussi à les pénétrer d'un amour tendre et reconnaissant envers Notre-Seigneur Jésus-Christ. Dans ce but, étudiez affectueusement tous ses mystères, faisant surtout bien ressortir le mobile de tous ses actes, son amour : amour pour les hommes, amour pour les enfants, amour pour les pécheurs.

6. Mais ce n'est pas assez de dire aux enfants qu'ils doivent avoir ces sentiments ou de les exhorter à les produire. C'est le maître lui-même qui, par sa parole, doit les éveiller et les développer dans leur cœur. Pour cela qu'il en soit d'abord lui-même rempli; car, en fait de sentiments surtout, on ne peut communiquer que ce que l'on possède. Si, par la prière et la méditation, le Catéchiste s'est bien pénétré du sujet qu'il va traiter, il trouvera facilement la parole, tantôt douce et engageante, tantôt puissante et énergique, qui portera la conviction et enflammera le sentiment.

Toutefois, qu'il n'y ait dans son langage rien d'artificiel, rien d'exagéré. Le respect et l'affection des enfants pour leur maître les disposent merveilleusement à l'écouter. Son action, d'ailleurs, est secondée par le Saint-Esprit résidant en eux. Qu'il laisse donc parler son cœur. Après s'être approché de Dieu par l'oraison et s'être embrasé à ce contact divin, qu'il porte avec confiance à ses élèves ce feu sacré qui ne demande qu'à se répandre[1].

7. Au reste, l'impression générale dont nous parlons n'est pas le fruit de longs discours, mais plutôt de la manière de présenter le sujet, de mettre habilement en relief les points capables de produire de pieux sentiments.

C'est premièrement le point de vue sous lequel on l'envisage. Comme la manne du désert, qui prenait des goûts variés suivant les dispositions de ceux qui s'en nourrissaient, ainsi les vérités chrétiennes sont capables de produire dans les âmes des impressions très différentes, selon leurs aptitudes et leurs besoins. Au maître de deviner les unes et les autres, et d'adapter sa manière de traiter le sujet à l'effet qu'il veut obtenir.

Ce sont ensuite quelques réflexions courtes mais vives, suggérées par la vérité que l'on explique, quelquefois même par

[1] S. Luc, XII, 49.

une réponse d'élève. Ces réflexions, simples, rapides, mais venant bien à propos, exprimées d'un ton pénétré, d'un accent convaincu, font sur les âmes un effet extraordinaire. Simples étincelles, mais qui portent avec elles lumière, chaleur et vie. Une étincelle ne suffit-elle pas quelquefois pour allumer un vaste incendie?

8. Lorsque le sentiment est produit, on peut immédiatement l'exprimer par une pieuse affection.

Pénétré lui-même du sujet, le maître laisse échapper de son cœur un cri semblable à celui du prophète : « O Dieu, que vous êtes grand! que votre nom est admirable dans toute la terre[1]. — Mon Dieu, que vous êtes bon! Comment avez-vous pu tant nous aimer? — Oh! bienheureux l'homme qui craint le Seigneur et qui observe ses commandements de toute la ferveur de son âme[2]. — Bienheureux les innocents, qui marchent constamment fidèles à Dieu[3]. » Et une autre fois : « Oh! bienheureux aussi ceux que le Seigneur a vraiment pardonnés[4]. — Vos autels, Seigneur, Dieu des vertus, vos autels[5]! — Un jour passé auprès de vous, Seigneur, vaut mieux que mille partout ailleurs[6]. »

Ou bien il traduit le sentiment par une oraison jaculatoire, qu'il récite le premier, dévotement, et que les enfants répètent après lui : « Mon Dieu, je vous remercie de ce que vous avez bien voulu me créer pour jouir de vous au Paradis. — Mon Dieu, je vous remercie d'avance de la place que vous voulez bien me réserver au Ciel auprès de vous. — Mon Dieu, je déteste tout le mal que j'ai pu faire jusqu'à présent contre vous. — Mon Sauveur Jésus, je crois que vous êtes réellement présent au très saint Sacrement de l'autel, et je vous y adore de tout mon cœur. — Venez, Seigneur Jésus, venez[7]. »

On peut de même produire des actes de confiance en la très sainte Vierge, en saint Joseph, en tous nos saints patrons, en nos saints Anges gardiens. Ces pieuses aspirations transforment le catéchisme, qui devient ainsi pour les enfants un véritable exercice spirituel.

9. D'autres fois, par des questions, on provoquera ces actes chez les enfants. — On vient d'expliquer une vérité. Au lieu d'interroger, par exemple, de cette manière : Que *savez-vous* de telle vérité? on demandera plutôt : Que *croyez-vous* sur telle

---

[1] Ps. VIII, 1. — [2] Ps. CXI, 1. — [3] Ps. CXVIII, 1. — [4] Ps. XXXI, 1. — [5] Ps. LXXXIII, 4. — [6] Ps. LXXXIII, 11. — [7] Apoc., XXII, 20.

vérité? Si l'on exige la réponse complète, l'enfant répondra : « Je crois telle vérité. — Je crois qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes. — Je crois que Jésus-Christ est mort sur la croix pour l'amour de nous. — Je crois qu'il est réellement présent dans le sacrement de l'Eucharistie. » Dans la bouche de l'enfant, ce mot *je crois* est plein de sens et de vérité, c'est un acte de foi. De la sorte l'enseignement devient plus sérieux et plus digne. Il aboutit aux actes. Séance tenante, vous récoltez des fruits presque en même temps que vous plantez : fruits précoces, mais combien savoureux!...

10. Outre cette impression, qui atteint plutôt la partie affective de l'âme, il en est une autre qui agit plus particulièrement sur les facultés intellectuelles, pour y produire une forte conviction d'une vérité pratique. Cette conviction, qui devient facilement aussi le principe de résolutions généreuses, Notre-Seigneur se la proposait souvent comme but dans ses paraboles. Il condensait ordinairement la vérité en une formule brève, maxime ou sentence qu'il plaçait au commencement et surtout à la fin de ses instructions : « Nul ne peut servir deux maîtres. » « Celui qui s'élève sera abaissé, et celui qui s'abaisse sera élevé. » « Beaucoup sont appelés, mais peu sont élus. » « Les premiers seront les derniers, et les derniers seront les premiers. » « Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît. »

Ces maximes ont l'avantage de résumer admirablement la doctrine, et de se fixer aisément dans la mémoire. Elles jettent aussi un jour très vif sur tout un côté de notre conduite. Elles nous obligent à rentrer en nous-mêmes pour sonder le fond de nos dispositions et voir jusqu'à quel point cette vérité s'applique à nous. C'est surtout de ces divines maximes que l'on peut dire avec le Prophète : *Votre parole, Seigneur, est un flambeau qui éclaire mes pas*[1]. Le Catéchiste fera bien de les apprendre lui-même, et de les répéter souvent dans ses leçons, pour les graver dans l'esprit et le cœur des élèves.

3. Le fruit pratique.

11. L'impression générale du catéchisme et ces actes produits pendant l'exercice même sont déjà un fruit pratique, un fruit

---

[1] Ps. CXVIII, 105.

considérable. Mais ils ne suffisent pas. Quelque précieux qu'ils soient en eux-mêmes, nous devons plutôt les considérer comme la semence d'une récolte plus lointaine, mais aussi plus abondante. C'est la vie entière de l'élève qui doit être modifiée, amendée, perfectionnée par la doctrine. Ces bons sentiments que l'enfant a puisés au catéchisme, il devra les conserver soigneusement et les manifester dans ses actions et dans toute sa conduite. Pratiquer la foi sera pour lui le meilleur moyen de la fortifier. *Affermissez*, dit saint Pierre, *votre vocation et votre élection par la pratique des bonnes œuvres*[1]. Comment l'enfant devra-t-il s'y prendre? C'est au Catéchiste à le lui montrer.

12. De chaque vérité que l'on enseigne il faut tirer des préceptes de conduite. Toutefois les formules générales ne suffiraient pas. Descendez dans le détail, indiquez clairement aux enfants dans quelle circonstance ils doivent éviter telle faute ou pratiquer tel acte de vertu; dites-leur quels dangers ils ont à éviter, quelle mauvaise inclination à combattre, quels obstacles à écarter et quels moyens à employer.

Les enfants n'apercevront pas d'eux-mêmes ces détails, et, l'occasion passée, leur excuse toujours prête ne sera que trop valable : « Je n'y ai pas pensé! » Au Catéchiste à y penser pour eux. Qu'il soit semblable à un sage architecte qui, après avoir fait admirer à ses entrepreneurs ou à ses ouvriers les proportions et la beauté d'un vaste édifice à construire, leur distribue des plans d'exécution où rien n'est oublié. Sans ce renseignement nécessaire, projets magnifiques, matériaux accumulés, tout serait inutile.

13. Nous travaillons pour l'avenir, mais c'est dans le présent que l'avenir se prépare. Il faut donc que les pratiques et les résolutions que l'on suggère s'adaptent d'abord aux besoins actuels des enfants, aux circonstances dans lesquelles ils se trouvent; qu'elles puissent recevoir au moins un commencement d'exécution, le jour même, pendant l'heure qui s'écoule, en un mot qu'elles soient *présentes*, pour employer une expression reçue dans l'ascétisme contemporain. Cette exécution immédiate fixe l'idée et fortifie la résolution. Si celle-ci ne se rapportait qu'à un avenir lointain, on l'aurait vite oubliée.

14. Il faut de l'unité dans l'effort. Ne proposez donc chaque

---

[1] II Pier., I, 10.

fois qu'une ou deux résolutions, mais appuyez-la énergiquement; exhortez fortement les élèves à l'adopter et à la mettre en pratique. Que cette résolution, d'autre part, soit de réelle importance. Point de minuties. Sachez choisir. Revenez souvent sur les pratiques essentielles. Les enfants oublient; ils sont inconstants. Pleins d'ardeur un jour, ils se découragent dès qu'un obstacle les arrête. Il faut sans cesse les relever, les relancer. C'est avec eux surtout qu'il est nécessaire de mettre en pratique ce que dit saint Paul : *Prêchez, insistez à temps et à contre-temps* [1].

15. Indiquez la pratique brièvement. D'ordinaire, c'est à la fin du catéchisme que se placent l'application et l'exhortation; mais on n'est pas obligé d'attendre ce moment. On peut quelquefois proposer la résolution dans le cours de l'instruction, lorsqu'on voit que les enfants sont le mieux disposés. La meilleure forme à lui donner est celle d'une prière dans laquelle on s'adresse à Dieu ou à Notre-Seigneur : « Mon Dieu, je vous promets... » Ou bien : « Pour l'amour de vous, ô mon Sauveur Jésus, je prends la résolution de... » Tous les enfants sont invités à s'associer à cette résolution, et à la former réellement au fond de leur cœur.

16. Ce n'est pas seulement pendant le catéchisme, ou à son occasion, qu'un maître zélé cultive la vie morale de ses élèves et les porte à la pratique de la vertu. De même qu'il sait utiliser les branches profanes de l'enseignement pour corroborer la doctrine religieuse et l'éclairer par de lumineuses comparaisons, de même il profite de toute occasion favorable pour faire du bien à ses élèves, leur donner d'utiles conseils, leur inculquer l'amour du devoir et le désir d'un plus haut degré de perfection. Une maxime de morale insinuée comme par hasard, au milieu d'une leçon ordinaire, sera parfois mieux accueillie et produira une impression plus profonde qu'un enseignement disposé avec art, contre lequel les écoliers sont peut-être en garde. Il est arrivé, par exemple, dans la localité un événement tragique; vous ferez quelques réflexions sur les jugements de Dieu. L'un de vos écoliers est mort ou malade, faites prier pour lui; mais, en même temps, provoquez chez les élèves un salutaire retour sur eux-mêmes : « Sommes-nous prêts? Nous devons toujours l'être. Notre-Seigneur nous en a avertis. — Comment doit-il venir? —

---

[1] II Tim., IV, 2.

Comment a-t-il dit qu'il viendrait?... » Un autre s'est noyé : « Oh! si cela était arrivé à quelqu'un d'ici, peut-être en péché mortel?... » — Un enfant est surpris à mentir : un petit mot sur le mensonge pour en inspirer l'horreur... Il s'est dissipé à l'église : un mot sur la sainteté de la maison de Dieu, sur l'état de Notre-Seigneur au saint sacrifice de la messe, etc.

4. Les motifs d'action.

17. Les motifs qui déterminent l'homme à agir ont une haute importance dans sa vie morale. Ils donnent aux actes leur valeur dernière et définitive ; et pour ne parler que des actes bons qu'aucune fin vicieuse ne vient corrompre, ce sont les motifs ou intentions qui leur impriment un caractère surnaturel, les rendant par là même acceptables aux yeux du Père céleste et dignes d'une récompense éternelle, ou qui, ne leur laissant qu'un caractère purement naturel, ne leur donnent qu'une fin et une valeur terrestres.

18. Qu'on nous tolère ici une comparaison, d'autant qu'elle pourra servir au Catéchiste pour expliquer à ses disciples cette doctrine si importante. Nos actes bons constituent notre fortune spirituelle, chacun d'eux est comme un titre qui nous donne droit à une augmentation de gloire dans le ciel, comme une pièce de monnaie avec laquelle, en quelque sorte, nous devons acheter chaque nouveau degré de cette gloire, de ce bonheur céleste.

Laissant de côté plusieurs points intéressants de la comparaison[a], bornons-nous à indiquer celui qui se rapporte le plus directement au but de cet article. Que signifient dans les pièces de monnaie les différents métaux dont elles sont composées? Nous pouvons y voir une image des intentions ou motifs de nos actes. Non seulement ces motifs classifient nos actes en actes naturels ou surnaturels, mais encore, suivant leur degré d'élévation ou la vertu dont ils émanent, ils leur donnent, dans l'ordre surnaturel même, une valeur très différente.

Notre regard spirituel est-il fixé sur Dieu uniquement? Agis-

[a] Ces autres points seraient, par exemple, le volume, le poids de la pièce, dans lesquels on verrait l'acte considéré en lui-même; sa difficulté, sa durée, l'intensité de volonté qu'on y apporte ; ce seraient encore la forme de la pièce, l'image et l'inscription : symboles de la conformité que nos actes doivent avoir avec ceux de notre divin modèle, Jésus, etc... Voyez aussi la comparaison donnée par saint Paul, I Cor., III, 10-15.

sons-nous purement par amour, dans l'intérêt de sa gloire? c'est alors le motif de charité; c'est l'*or pur*.

Ou bien, nous repliant sur nous-mêmes, envisageons-nous surtout notre propre intérêt, la récompense qui nous est promise, en tant que cette récompense sera notre bien propre plutôt qu'un élément de la gloire divine, c'est alors la vertu d'*espérance* et non plus la charité qui nous fait agir. Ce motif, bon aussi, est pourtant moins noble que le précédent; le mérite de l'action est moindre. Au lieu d'une pièce d'or, nous n'avons plus qu'une pièce d'*argent*.

Enfin, sommes-nous mus principalement par le désir d'éviter les peines de l'enfer ou du purgatoire, le motif est encore moins élevé. Il se rapporte à la crainte, et peut être figuré par le *bronze* ou par quelque autre métal inférieur.

On peut concevoir des alliages intermédiaires où ces différents motifs entreraient dans des proportions variables.

19. Les motifs les plus élevés sont aussi les plus puissants pour nous porter au bien, à condition que l'âme en soit capable, c'est-à-dire qu'elle puisse les comprendre, les goûter, en être saisie. Cette capacité dépend d'une certaine noblesse native, mais surtout de l'état spirituel où elle est parvenue. Une âme innocente est plus portée à l'amour; une âme coupable ou sortie récemment du péché sera généralement plus accessible aux motifs de crainte ou d'espérance. Le Saint-Esprit conduit toutes les âmes, et chacune en particulier selon son état et ses aptitudes. Il les élève d'un motif à un autre plus parfait, suivant leur correspondance à ses inspirations. Pour arracher une âme à une habitude coupable, il ne dédaigne pas de se servir même de moyens d'ordre naturel, si actuellement elle n'est pas capable d'autre chose. Lorsque, par des considérations de cet ordre, elle commence à s'éloigner du péché, le Saint-Esprit insinue des motifs surnaturels, d'abord de crainte, puis d'espérance, ensuite d'amour, et c'est ainsi qu'il la fait passer d'un repentir purement naturel à la contrition imparfaite, et enfin, si l'âme s'y prête, de la contrition imparfaite à la charité.

L'éducateur chrétien, dans sa direction, imitera ce Maître des maîtres; il insistera sur les motifs élevés, mais sans négliger les autres, surtout les motifs surnaturels d'espérance et de crainte.

Il donnera toujours aux motifs naturels un rang secondaire, supposé d'ailleurs qu'il s'agisse de motifs raisonnables, bons en

eux-mêmes. Il montrera leur inefficacité pour le salut. — Les suites naturelles des actes bons ou mauvais sont voulues par la Providence divine, soit pour éloigner du mal et le punir dès cette vie, soit pour attirer au bien et le récompenser. Mais cette rémunération n'est ni complète, ni définitive; au contraire, en ce monde, les bons ont souvent plus à souffrir que les méchants. Dieu leur ménage ici-bas l'occasion de mériter, et il se réserve de les récompenser surabondamment dans l'éternité.

20. La volonté de Dieu doit être à la fois la base et le sommet de tout notre édifice spirituel, la règle souveraine de tous nos actes. Mettez-la toujours bien en relief. « Le bon Dieu nous commande telle chose. — Il nous défend telle autre. — Ne faites jamais cela, le bon Dieu ne le veut pas. — Tel accident est arrivé, le bon Dieu l'a permis, nous devons nous soumettre. »

Cet argument de la sainte volonté de Dieu est pour les enfants le plus facile à comprendre et en même temps le plus efficace. C'est de tous celui qui résistera le mieux aux excuses de la nature corrompue et aux objections spécieuses de la raison. N'est-ce pas aussi le motif que Notre-Seigneur invoquait pour repousser le tentateur? A chacune de ses attaques le divin Sauveur n'avait qu'une seule et même réponse : *Il est écrit* [1]... Dieu l'a défendu.

21. Mais, comme nous l'avons dit, les motifs de l'obéissance sont divers. Pour faire naître l'amour, parlez souvent de la bonté de Dieu, de sa miséricorde. Pour exciter l'espérance, parlez du ciel, de la récompense qui nous y attend. Pour remuer l'âme jusqu'en ses profondeurs, enfoncer la crainte de Dieu jusque dans les chairs et les os, comme dit énergiquement le Prophète [2], parlez de ses jugements, faites une vive peinture des tourments de l'enfer et des souffrances du purgatoire. Joignez à ces considérations le récit des châtiments que Dieu a infligés parfois, même en ce monde, à des pécheurs incorrigibles. L'histoire de l'Ancien Testament et celle de l'Église en fournissent des exemples nombreux.

Cependant, avec les enfants, il faut se garder d'abuser des considérations terribles. Ils sont plus disposés à l'amour qu'à la crainte, et si vous insistez trop sur les châtiments du péché, la religion prend à leurs yeux un aspect repoussant; elle ne leur

---

[1] S. Matth., IV, 4, 7, 10. — [2] Ps. CXVIII, 120.

apparaît plus que comme un nuage orageux, chargé de menaces, toujours prêt à lancer la foudre.

22. Sachez exploiter la tendresse que les enfants ont pour leurs parents, pour leurs frères et sœurs; faites-les prier et remplir leurs devoirs en vue d'attirer sur leur famille les grâces de Dieu : grâces de conversion peut-être, mais sûrement grâces de salut. Vous transformerez ainsi l'amour naturel en un principe de charité à l'égard du prochain. Une fois ce mouvement commencé, étendez-le : faites-les prier, faites-leur pratiquer des actes de vertu pour leurs condisciples, pour les pécheurs ou les malades de la localité, pour ceux de la paroisse, du diocèse, de la patrie, pour les âmes du purgatoire, pour les missions, pour toute l'Église.

Le sens de ce mouvement n'est pas indifférent. Si l'on part des intentions les plus vastes pour revenir à de plus petites, l'âme se rétrécit et se replie sur elle-même, comme en volute ou spirale; c'est, qu'on nous passe le terme, une courbe d'escargot qui s'enfonce dans sa coquille. Prenez plutôt le mouvement inverse, la *développante de cercle*. Partant d'une intention plus petite, allez à des intentions plus larges, plus apostoliques. Il y a dans ce procédé une sorte de gymnastique morale d'une efficacité merveilleuse pour augmenter l'envergure des âmes. D'un nid étroit vous les lancez peu à peu dans un horizon sans limites. Elles trouvent à s'y perdre des délices infinies et sanctifiantes au plus haut degré.

23. S'il faut des motifs pour exciter l'homme au bien, et contrebalancer, en quelque manière, le poids de son égoïsme naturel qui le porte à rechercher sans cesse un avantage passager ou un plaisir trompeur aux dépens de son devoir, n'oublions pas que, pour les enfants surtout, les histoires ont une puissance d'attraction toute particulière. Donnons-leur donc des exemples à imiter. Choisissons-les bien. Qu'ils soient appropriés à l'âge et aux dispositions de nos auditeurs, en même temps qu'au sujet que nous traitons et au but que nous nous sommes proposé. Nous obtiendrons davantage par ce moyen que par les plus beaux raisonnements [a].

Mais parmi tous les modèles qu'on peut offrir à la jeunesse, nul n'est plus attrayant, plus adapté à tous les états, plus puis-

---

[a] Voyez deuxième partie, pages 120 et suivantes.

sant sur les âmes que le Fils de Dieu incarné, le type de toute sainteté, Notre-Seigneur Jésus-Christ. C'est donc lui que nous devons le plus souvent placer sous les yeux de nos élèves. C'est à lui que nous devons les conduire, comptant sur sa grâce pour donner une entière efficacité à nos instructions[a].

Voici, d'après M. Spirago, le cadre d'une instruction sur la loi du jeûne. C'est un exemple de la manière de motiver ou d'appuyer une obligation morale. Comme on le voit par le tableau ci-dessous, les motifs se ramènent à quatre chefs principaux : le précepte, les avantages naturels ou surnaturels, les exemples et l'autorité. Ce dernier point, sous la forme d'un proverbe ou d'une maxime, sert en même temps de conclusion.

I. **Le précepte** : ou la volonté de Dieu manifestée par le commandement de l'Église.

II. **Les avantages du jeûne** : *avantages naturels :* pour l'âme : illumination de l'entendement, accroissement des forces de la volonté. Pour le corps : conservation de la santé, longévité.

Avantages surnaturels : le pardon des péchés, le succès des prières, les récompenses futures.

III. **Les exemples** : Notre-Seigneur, Daniel, les Ninivites, le centurion Corneille, Moïse, Élie; et parmi les païens, Hippocrate, le père de la médecine.

IV. **Maxime** de saint Ambroise : « La gourmandise a perdu le paradis, le jeûne le recouvre. »

---

[a] Première partie, page 86.

CHAPITRE VII

LE CATÉCHISME AUX JEUNES GENS

SOMMAIRE

1. But de cet enseignement. — 2. Programme. Caractère de l'enseignement. Plan d'ensemble, explication, démonstration. — 3. Apologétique. Conférences apologétiques, conférences contradictoires, cercles d'études. Objections, stérilité de la controverse. — 4. Le Catéchisme aux infidèles; exemple des Apôtres.

1. Ce chapitre peut être considéré comme le couronnement de notre troisième partie. On s'y occupe principalement de l'instruction qu'il convient de donner à la jeunesse studieuse qui peuple les classes supérieures de nos pensionnats. Mais, à côté de ces groupes si intéressants et de cet enseignement régulier, il existe d'autres milieux et d'autres formes d'enseignement dont il sera utile de dire quelques mots, bien qu'ici nous paraissions peut-être nous écarter du cadre de cet ouvrage : nous voulons parler des conférences apologétiques, des conférences contradictoires et des cercles d'études. Cette incursion rapide sur un terrain qui semble situé au delà de nos frontières a néanmoins sa raison d'être, si l'on tient compte de l'avenir réservé à nos jeunes gens, et de certains courants à la mode aujourd'hui. Ne perdons pas non plus de vue les Catéchistes nombreux qui ont à exposer les dogmes de notre sainte foi en face d'auditoires mélangés, composés d'élèves appartenant à des sectes diverses, ou même aux religions les plus éloignées du christianisme : le mahométisme, le boudhisme et le paganisme. Pour eux aussi quelques conseils d'un caractère très général auront leur utilité.

1. But de cet enseignement.

2. Tous les principes que nous avons exposés jusqu'ici trouvent une application spéciale à ce degré de l'enseignement. C'est le

moment de parfaire, autant que les circonstances le permettent, l'œuvre commencée. Mais cette œuvre ne change pas de nature ; la sève qui anime la plante est la même à toutes les phases de son développement. Avec les jeunes gens, comme avec les enfants, nous avons donc à poursuivre ce double but : l'instruction et l'éducation chrétienne; en d'autres termes, la formation de l'esprit, du cœur et de la volonté.

Plus que jamais, c'est l'instruction qui devient l'instrument principal. L'esprit des adolescents est plus vigoureux. Des études variées le fortifient chaque jour et lui ouvrent de multiples horizons, et, à mesure qu'il devient plus souple et plus pénétrant, il devient aussi plus apte à recevoir un enseignement religieux plus large et plus élevé. Comme un vase aux parois élastiques, les facultés du jeune homme s'agrandissent par l'effort de l'étude chaque jour renouvelé. Le maître chrétien s'empressera de le remplir de la liqueur exquise d'une sainte doctrine.

3. Le cœur aussi a des besoins nouveaux. Cette affection tendre et naïve de l'enfant pour ses parents et ses proches se transforme peu à peu et cherche d'autres objets. Le feu des passions commence à s'allumer, et, s'il n'est dirigé et modéré, il éclatera peut-être en un terrible incendie. Or, comment détourner ce péril? Quel aliment donner à ce cœur avide d'affection ? C'est à l'enseignement religieux surtout à y pourvoir. Il faut exciter dans ce cœur un amour de plus en plus vif pour Dieu et pour le prochain, éteindre ce feu sombre, ténébreux, qui semble sortir de l'enfer, et y allumer le feu de la divine charité ; à la flamme qui dévore, il faut substituer la flamme qui vivifie : *Rendez vos âmes chastes*, dit saint Pierre, *par une obéissance d'amour, vous aimant ardemment les uns les autres d'un amour simple et sincère*[1].

4. Comment obtenir ce double résultat? C'est en présentant à la jeunesse la vérité religieuse de manière à saisir en même temps son esprit et son cœur. Instruction plus solide et plus détaillée, aperçus d'ensemble dans lesquels on fera surtout apparaître la bonté de Dieu à notre égard, l'étendue de ses desseins miséricordieux, les richesses de sa grâce, les soins continus d'une Providence attentive à tous nos besoins.

Toutes ces choses éclatent d'une manière plus merveilleuse

---

[1] I Pier., I, 22.

dans l'ineffable mystère de l'Incarnation du Fils de Dieu, Jésus-Christ Notre-Seigneur, Dieu visible au milieu de nous, en qui habite toute plénitude, le réconciliateur de toutes choses, la tête du corps de l'Église, le chef et le modèle de tous les élus[1].

Ce grand mystère du Christ, sauveur du genre humain, forme comme le centre de toute la religion chrétienne. C'était l'objet de la prédication des saints Apôtres. Tout est par lui, en lui et pour lui[2]. Comme saint Paul nous le recommande, fixons donc plus que jamais nos yeux et ceux de nos élèves sur Jésus, l'auteur et le consommateur de notre foi[3]. Par l'étude et la méditation, approfondissons ce mystère. Communiquons à nos élèves ce que nous en avons appris. Nous aurons ainsi posé en eux le fondement solide d'une vie véritablement chrétienne.

5. Mais en même temps que par l'enseignement on s'efforce de conduire ainsi les jeunes gens à Dieu et à Jésus-Christ, il faut les accoutumer à s'en rapprocher toujours davantage par la pratique exacte de tous leurs devoirs, considérés comme l'expression de la divine volonté; et de plus leur apprendre à chercher eux-mêmes en Dieu et en Jésus-Christ, par la prière et la fréquentation des sacrements, la lumière et la force qui leur sont nécessaires. La communion surtout! voilà le moyen que Jésus-Christ a établi pour communiquer abondamment aux âmes son esprit et sa vie. Encourageons les jeunes gens à entrer dans ses intentions, en le recevant le plus souvent qu'il leur sera possible.

2. Programme, Caractère de l'enseignement.

6. Le plan d'ensemble est tout tracé par le texte du livre que les élèves étudient par cœur. C'est à ce texte, en général, que le maître rapportera ses explications. Cela paraît nécessaire, ou du moins fort avantageux, au point de vue de l'ordre et de l'unité.

Chaque leçon aura aussi son plan particulier, nettement tracé et indiqué aux élèves dans ses grandes lignes, comme on l'a dit précédemment.

7. Une explication plus ample de la doctrine comporte naturellement un vocabulaire plus étendu; mais ici encore faut-il éviter l'excès. Les jeunes gens, comme les enfants, ont besoin d'idées, non de mots. Nous ne visons pas, à cet âge, à en faire des théo-

---

[1] Col., I, 18-22. — [2] Col., I, 16. — [3] Hébr., XII, 2.

logiens de profession. Donc pas de classifications trop détaillées ni de distinctions subtiles. Restons-en aux grandes idées, aux grands principes. En lisant les écrits des Apôtres, on est émerveillé de voir la quantité de choses sublimes ou pratiques exprimées avec des termes connus de tous. Lorsque dans leur famille ou leur entourage, et plus tard avec leurs enfants, nos jeunes gens auront à parler religion, ce ne sont pas des mots savants ou des termes techniques qu'il leur faudra, mais de belles et nobles pensées exprimées dans un langage simple et familier.

8. A mesure que nous avançons, la démonstration ou la preuve des vérités prend une importance plus grande. Néanmoins les règles fondamentales posées au chapitre V conservent encore ici toute leur valeur.

C'est la foi principalement que nous avons à développer chez les élèves. Or il ne faut ni oublier, ni méconnaître la nature de cette vertu. La foi est un don surnaturel, une habitude implantée en nous par le Saint-Esprit. Trois moyens surtout contribuent à sa conservation et à ses progrès : les grâces du même Saint-Esprit, qui en est l'auteur, la correspondance du fidèle, c'est-à-dire la pratique de la foi, et enfin l'enseignement. Nous avons ici à nous occuper surtout de ce dernier moyen.

Le seul enseignement qui ait la vertu de promouvoir la foi et la vie de foi, c'est celui qui est basé lui-même sur la foi. Il consiste à exposer avec toute la clarté possible les vérités révélées, c'est-à-dire enseignées par Dieu lui-même à l'humanité, et à les appuyer sur des preuves qui appartiennent aussi à l'ordre de la Révélation, savoir : les textes de la sainte Écriture et les décisions de l'Église.

9. Rappelons, à ce sujet, une classification que nous avons déjà sommairement indiquée. On peut distinguer trois sortes de vérités religieuses :

1° Celles qui sont naturellement accessibles à la raison, comme l'existence de Dieu et ses principales perfections, la spiritualité de l'âme, sa liberté, son immortalité. Par une providence infiniment douce et paternelle, il a plu à Dieu de nous révéler aussi ces vérités, afin d'exercer notre foi et de donner du même coup à notre intelligence un point d'appui d'une certitude absolue et inébranlable. De cette manière nous arrivons à le connaître, Lui, notre Créateur, l'auteur et la source de tout bien, et plus promptement, et plus facilement, et plus fermement; et par là nous

sommes mis en état de diriger de bonne heure notre vie vers le but final qui lui est assigné.

2° Les vérités dont l'existence ne peut être connue par la raison, mais sur lesquelles notre intelligence peut s'exercer, et qui lui deviennent accessibles par une foule de côtés, dès que le fait principal d'où elles dérivent nous a été révélé. A cette catégorie appartiennent, par exemple, un grand nombre de mystères de la vie et de la passion de Notre-Seigneur, qui sont des conséquences de l'Incarnation. Nous ne pouvons les connaître qu'en supposant ce mystère. Mais une fois l'Incarnation admise, notre raison peut s'en rendre compte et les comprendre de la même manière que tout autre fait du même genre.

3° Enfin les vérités qui dépassent absolument la portée de notre entendement, et que nous ne pouvons connaître directement ni dans leur essence, ni même dans leur existence. Une fois révélées, notre esprit cherche à s'en faire une idée, par comparaison ou analogie avec d'autres objets connus. Dans cette classe se trouvent les mystères les plus élevés et les plus augustes de la foi, comme, par exemple, la très sainte Trinité, l'Incarnation, etc.[1].

10. Revenons à la première sorte de vérités, à celles qui sont à la fois du domaine de la raison et du domaine de la Révélation. Puisque ces vérités sont accessibles à la raison, nous pouvons y adhérer en vertu de l'évidence que la démonstration rationnelle produit en nous. Les admettre de cette façon, c'est faire un acte raisonnable, mais qui ne s'élève pas au-dessus de l'ordre naturel. C'est un acte de raison, non un acte de foi. Mais, puisqu'il a plu aussi à Dieu de nous révéler ces vérités, elles rentrent par ce côté dans l'ordre de la foi, et, si nous nous y attachons à cause de cette révélation divine, nous faisons alors un véritable acte de foi.

Dans les classes inférieures, l'enfant a été habitué à exercer sa foi sur ces vérités, pour lesquelles, d'ailleurs, sa raison manquait de maturité. Lorsque le moment arrive de compléter l'enseignement, et d'ajouter aux preuves tirées de la Révélation les arguments que nous pouvons trouver dans notre propre raison, il faut user d'une grande prudence pour ne pas bouleverser l'économie du plan divin, et ne pas porter atteinte à l'édifice de

---

[1] Don Miguel Mir, *Harmonia entre la ciencia y la fe*, p. 132.

la foi en paraissant substituer des preuves de raison aux motifs d'ordre surnaturel.

La foi porte en elle-même ses propres témoignages, elle est marquée au front d'un sceau divin qui la fait reconnaître aux âmes de bonne volonté; elle n'a besoin d'aucun autre appui, d'aucune recommandation étrangère. Parlez donc toujours à vos élèves le langage de la foi, produisez en première ligne les preuves de la Révélation : elles suffisent à former la conviction. Puis, d'une manière subsidiaire, développez aussi quelques preuves faciles de la raison. Ce n'est point alors à vos élèves que vous vous adressez, — comme s'ils avaient besoin, pour croire, de cette nouvelle démonstration; — mais, comme saint Paul écrivant aux Romains, vous montrez à ces âmes fidèles combien sont déraisonnables ceux qui peuvent mettre en doute des vérités aussi simples, aussi fondamentales, aussi indiscutables.

C'est d'ailleurs le rôle que saint Thomas attribue à cet ordre de preuves, lorsqu'il les rassemble dans un traité spécial qu'il intitule la *Somme contre les Gentils*[a]. C'est un système de réfutation de l'erreur, le déblaiement du terrain de l'infidélité; ce n'est pas encore la construction du grand édifice de la foi.

11. Nous venons de prononcer le mot de *fondamentales :* c'est que ces vérités sont en effet un fondement, mais dans leur ordre. Sur elles s'appuie tout le système des vérités et de la morale naturelles.

A l'égard des vérités de la foi, elles sont aussi, spécialement pour ceux que l'Apôtre appelle des *étrangers,* une sorte de préliminaire, d'introduction, de fondement, si l'on veut, dans un sens restreint et particulier; car, dit le même Apôtre en un autre endroit, *comment aller à Dieu, si l'on ne croit premièrement que Dieu existe*[1]? Mais lorsqu'on parle à des âmes baptisées, il faut se garder d'exagérer l'importance des arguments qui servent à établir ces vérités. Chaque chose à sa place. La raison et la Révélation sont deux moyens de connaissance émanant de Dieu. Chacune a son domaine; il ne faut pas les confondre.

Nous avons déjà signalé, page 240, l'erreur dans laquelle tomberait celui qui voudrait faire reposer l'enseignement religieux sur les vérités d'ordre naturel, qu'il considérerait comme son

---

[a] *Summa contra Gentes.*

[1] Hébr., XI, 6.

fondement légitime et indispensable, supposant à tort une succession nécessaire entre la raison et la foi, entre la nature et la grâce, entre une religion naturelle et la religion révélée. Ces deux ordres peuvent être conçus par notre raison comme distincts, et même comme possibles, indépendamment l'un de l'autre; mais, de fait, l'ordre naturel seul n'a jamais existé. D'emblée, l'homme a été établi dans l'ordre surnaturel. C'est une conséquence de la fin que Dieu s'est proposée en le créant. Qu'il eût pu agir autrement, c'est possible; mais il ne l'a pas voulu. Il nous a créés pour nous rendre participants de sa félicité propre par la vision intuitive et la jouissance de son essence infinie. Tout le reste découle de là. Fin surnaturelle, moyens surnaturels, tel est l'ordre de la divine Providence. C'est dans cet ordre qu'il faut rester, c'est à cette fin surnaturelle qu'il faut tendre et par des moyens qui lui correspondent, c'est-à-dire par des moyens surnaturels.

12. Si l'on ne peut considérer les vérités naturelles comme le fondement propre et véritable de l'édifice de la foi, à plus forte raison ne convient-il pas d'en faire le couronnement. Ce serait donc une étrange aberration de substituer, dans les classes élevées d'un pensionnat, l'enseignement philosophique, la théodicée, par exemple, au catéchisme proprement dit. Alors, il est vrai, on y parlerait encore de Dieu, mais non pas au nom de Dieu. La philosophie a sa valeur, mais au second plan, non au premier. La mettre à la première place, c'est élever la servante au-dessus de l'épouse légitime, Agar au-dessus de Sara, Ismaël, le fils de l'esclave, au-dessus d'Isaac, l'enfant de la promesse.

De ce que l'enseignement de la philosophie est plus difficile que l'enseignement du catéchisme, de ce que, pour être compris, il exige des esprits plus mûrs, plus accoutumés au raisonnement et à la spéculation, il ne s'ensuit nullement qu'il lui soit supérieur. Au contraire, la simplicité même de l'acte de foi, par lequel nous adhérons sans raisonner aux vérités révélées de Dieu, donne à cet acte une incomparable supériorité sur tout autre mode de connaître. Il est plus simple, plus ample, plus rapide et plus sûr. « Image surnaturelle de la connaissance divine, dit un auteur contemporain, il est plus un, plus simple et plus indivisible que quelque autre connaissance naturelle, qu'elle provienne soit du raisonnement, soit de l'intuition et de l'évidence immédiate. L'acte de foi est supérieur à l'un et à l'autre. Il est supérieur à la connaissance discursive, puisqu'il ne résulte pas d'une

conclusion logique; il est supérieur à la connaissance intuitive, parce que dans son objet formel il n'embrasse pas seulement une vérité isolée, mais virtuellement toute vérité, et qu'il peut comprendre actuellement et immédiatement, sans nécessité d'aucune argumentation, chaque objet particulier de la Révélation[1]. »

13. Faire vivre le jeune homme dans la foi et par la foi, c'est le préparer excellemment à lutter contre les ennemis de la foi. Ces ennemis sont de deux sortes. Il y a les ennemis du dehors et les ennemis du dedans : le monde avec ses erreurs et ses fausses maximes; la nature pervertie avec ses concupiscences, l'orgueil et la sensualité. Or les ennemis de l'extérieur ne sont redoutables qu'en raison de la complicité qu'ils trouvent dans les secrets instincts du cœur. On ne commence à douter de Dieu que lorsqu'on aurait intérêt à ce que Dieu n'existât pas. « Notre système de philosophie, disait Fichte, n'est ordinairement que l'histoire de notre cœur. » Et Leibnitz avait dit avant lui : « Si la géométrie s'opposait autant que la morale à nos intérêts et à nos passions, nous ne la mettrions pas moins en doute et nous ne la violerions pas moins que celle-ci, malgré toutes les démonstrations d'Euclide et d'Archimède, que nous ne trouverions pas grand inconvénient à taxer de rêves et de sophismes. » Si donc l'on veut que la foi pousse des racines profondes et qu'elle se fortifie au point de défier toutes les tempêtes, c'est au cœur qu'il faut viser, c'est le cœur qu'il faut protéger et cultiver. Faites donc briller à l'esprit du jeune homme la splendide lumière de la foi, mais surtout remplissez son cœur d'amour pour la divine vérité, et apprenez-lui à la pratiquer. Voilà pour sa sauvegarde personnelle.

3. Apologétique, conférences, cercles d'étude.

14. Le but de l'apologétique est double :

1° Établir ces vérités premières qui, surtout pour les *étrangers*, les infidèles, servent de préliminaires à la foi. Nous venons, dans l'article précédent, d'indiquer le rôle qui peut être attribué à cette partie de l'enseignement religieux dans les classes composées de jeunes gens catholiques.

2° Réfuter les objections des adversaires de la foi, en montrer

---

[1] Don Miguel Mir, de l'Académie royale de Madrid. — *Harmonia entre la ciencia y la fe*, p. 118.

victorieusement la fausseté, et, s'il se peut, ramener par ce moyen ces pauvres égarés, et les porter à recevoir docilement la doctrine de notre mère la sainte Église. — Quelle peut être à ce point de vue l'action d'un jeune homme chrétien? Quel rôle pourra-t-il avoir à remplir? Quelle efficacité pour le bien et la conversion des âmes peut-on espérer de démonstrations apologétiques? tels sont les points que nous voulons rapidement examiner dans cet article.

15. A l'égard des adversaires ou, en général, des personnes du dehors, le jeune homme chrétien peut avoir à remplir des rôles variés auxquels le Catéchiste doit le préparer.

Soyez toujours prêts, dit saint Pierre, *à répondre, mais avec douceur et respect à quiconque vous demande raison de l'espérance qui est en vous*[1]. Cela suppose évidemment que l'interlocuteur, adversaire ou non de nos croyances, est au moins de bonne foi. Et cette manière douce et modeste de rendre raison de nos espérances n'a rien d'ailleurs qui ressemble à une discussion ou à une polémique amère. C'est une exposition simple, mais claire, de la doctrine avec ses principaux motifs de crédibilité. Pour toute âme droite, cherchant sincèrement la vérité, cette forme de prédication suffit. Mais cette droiture, cette sincérité sont malheureusement des qualités bien rares. L'homme a un penchant presque irrésistible pour l'erreur, il cherche le mensonge[2], et on dirait qu'à la volonté de tromper, chez les propagateurs de l'impiété, correspond chez les autres un secret désir d'être trompé.

16. Avec des adversaires de mauvaise foi, toute discussion est inutile. A leur égard, la meilleure apologie est celle de l'exemple. Rendre témoignage à notre foi par la pratique d'une vie sainte, c'est ce que nous recommande encore saint Pierre dans le verset suivant : *Ayez,* dit-il, *une bonne conscience, afin que sur le point même où l'on vous calomnie, vous couvriez de confusion ceux qui diffament votre bonne conduite en Jésus-Christ*[3].

Ce n'est pas à dire que dans l'Église le rôle des grands apologistes soit inutile; ils sont suscités de Dieu pour venger sa vérité, renverser les remparts de l'erreur, apporter aussi leur puissant témoignage, celui d'un homme d'une vaste science et d'une rare éloquence, humblement soumis à la parole révélée.

---

[1] 1 Pier., III, 15. — [2] Ps. IV, 3. — [3] 1 Pier., III, 16.

Mais telle n'est pas la mission d'un jeune homme sortant de l'école. Comme nous ne pouvons prétendre, on l'a dit plus haut, à en faire à cet âge un théologien de profession, à plus forte raison ne pouvons-nous espérer de le munir de cette somme de science et de talents spéciaux qu'exigerait le rôle d'un apologiste.

17. Il ne faudrait pas d'ailleurs s'exagérer l'efficacité pratique de ces instructions apologétiques, même lorsqu'elles sont données par les ministres autorisés. Certes, ce n'est pas à nous qu'il appartiendrait de porter un jugement sur de pareilles matières; mais nous connaissons à ce sujet la pensée de l'Église, exposée très explicitement dans une lettre circulaire du Saint-Siège aux évêques d'Italie sur le devoir de la prédication[1]. S'appuyant sur la sainte Écriture, sur la doctrine de saint Thomas et du concile de Trente, et sur les recommandations du souverain pontife Pie IX, la sacrée Congrégation ajoute ces paroles : « Il en résulte clairement que le Symbole et le Décalogue, les commandements de l'Église et les sacrements, les vertus et les vices, les devoirs propres des diverses classes de la société, les fins dernières de l'homme et autres vérités éternelles semblables, doivent former la matière ordinaire de la prédication sacrée. »

Le paragraphe IV s'occupe en particulier des conférences apologétiques. Citons au moins ces paroles : « Quant aux conférences qui visent à défendre la religion des attaques de ses ennemis, elles sont quelquefois nécessaires; mais c'est une charge qui n'est pas faite pour toutes les épaules; elle est réservée seulement aux plus robustes. Et encore ces puissants orateurs doivent user en cette matière d'une grande prudence; il convient de ne faire ces discours apologétiques que lorsque, d'après les lieux, les temps et les auditoires, il en est véritablement besoin et qu'on doit en espérer un grand profit, ce dont les juges les plus compétents ne peuvent être évidemment que les Ordinaires; il convient de les faire de manière que la démonstration ait ses profondes racines dans la doctrine sacrée beaucoup plus que dans les arguments humains et naturels; il convient enfin de les faire avec tant de solidité et de clarté, que l'on évite le danger de laisser certains esprits plus impressionnés par les erreurs que par les vérités qu'on y a opposées, plus atteints par les objections que par les réponses. »

---

[1] 31 juillet 1894.

18. Le danger est encore plus grand dans ce qu'on appelle aujourd'hui « les conférences contradictoires ». C'est pourquoi depuis plusieurs siècles l'Église s'y est montrée constamment hostile. On a encore présents à l'esprit les fameux « Colloques » qui eurent lieu si souvent, au XVI^e^ siècle, entre protestants et catholiques. Les protestants les désiraient et les provoquaient, tandis que les plus saints personnages parmi les catholiques y étaient opposés. Le bienheureux Canisius, contraint d'y prendre part, écrivait à l'empereur : « L'expérience de tous les siècles a prouvé que dans de semblables assemblées le temps se perd en discours inutiles. Le colloque terminé, aucun parti ne veut avoir eu le dessous, chacun s'attribue la victoire, et ce qui résulte de tout cela, ce n'est point la paix des consciences, mais un ressentiment plus irrémédiable et des rancunes plus amères. » Enfin Rome intervint, et, le 8 mars 1625, par l'intermédiaire de la Congrégation de la Propagande, le souverain Pontife interdit « les conférences contradictoires avec les hérétiques, parce que, à cause de la faconde, de l'audace des hérétiques, des entraînements de l'auditoire, l'erreur a d'ordinaire l'avantage sur la vérité ». L'Église a maintenu et souvent rappelé cette direction. Les colloques et les disputes publiques entre les catholiques et les hérétiques ne sont permis que lorsqu'on espère qu'il en sortira un plus grand bien, et qu'ils réunissent les conditions déterminées par les théologiens[a].

19. Tout autre est le but de ces réunions amicales où de jeunes chrétiens instruits s'exercent, sous le contrôle de maîtres habiles, à manier l'arme de la parole ; joutes pacifiques où ni la foi ni la charité ne courent le moindre danger. Sous quelques noms qu'on les désigne : *Cercles d'études, Académies chrétiennes populaires,* ces groupements, s'ils sont bien dirigés, peuvent être d'une grande utilité. Ils fournissent aux jeunes gens l'occasion d'étudier par eux-mêmes des questions intéressantes, élevées ou pratiques ; de lire et d'analyser, à leur grand profit, des ouvrages excellents ; de développer le talent de la parole, si utile en tant de circonstances ; de s'exercer à l'argumentation, soit en attaquant, soit en répondant, etc. Ils prennent goût aux idées sérieuses, et accroissent journellement la somme de leurs connaissances. Ces avantages s'ajoutent à ceux d'une chrétienne amitié, à la force que procurent l'association et le bon exemple réciproque.

---

[a] Voir *Études,* numéro du 20 août 1905, article signé Victor Loiselet.

Nous avons dit quelle est la condition indispensable pour obtenir ces résultats : une bonne direction. Les jeunes gens ne peuvent être laissés à eux-mêmes. Choix des sujets d'étude, limites à garder dans les discussions, jugement final porté sur chaque question : toutes ces choses sont de la compétence exclusive du directeur. De son zèle et de sa prudence dépend généralement le succès de ces réunions.

20. Ce qui précède a aussi son utilité pour le Catéchiste de pensionnat ou d'école moyenne, chargé de former l'esprit des jeunes gens, et appelé souvent à prendre une part active à la direction de ces groupes d'études dont nous venons de parler. De plus, dans les documents pontificaux dont on a cité quelques fragments, il trouve une ample confirmation des principes exposés jusqu'ici. Fortifier la foi de ses élèves en développant la doctrine elle-même et en l'appuyant surtout sur les preuves de la Révélation, en particulier sur des textes de la sainte Écriture, tel est bien, en effet, le résumé de ce que nous avons dit. « Celui, écrit encore Léon XIII, qui porte dans son discours l'esprit et la force de la divine parole, celui-là ne parle pas seulement avec des mots, mais avec des miracles, avec l'Esprit-Saint et une grande plénitude de ses dons[1]. »

21. A l'égard des objections, nous avons déjà indiqué, page 240, n° 15, la conduite à tenir. Point d'attaque directe, point de controverse, mais une exposition lumineuse de la vérité contraire, de manière que l'objection n'ait pas le temps de naître. Et si plus tard l'élève vient à l'entendre, qu'elle ne puisse pénétrer dans son esprit, parce que la place est occupée par la vérité et que d'avance l'erreur se trouve réfutée et réduite à néant.

La stérilité de la controverse pour l'édification des âmes ou leur conversion est d'ailleurs un fait d'expérience. Voici ce qu'écrit à ce sujet le savant cardinal Newman, converti lui-même de l'anglicanisme : « Nous ne pouvons nous ranger avec ceux qui prétendent que des sermons de controverse peuvent aider à fortifier des catholiques dans leur foi : l'expérience ne confirme en rien cette assertion. Par suite de sa propre mauvaise tendance, l'esprit humain est si enclin au mal, qu'il s'attachera plutôt à l'objection qu'à la réponse. » « On doit employer la controverse dans les sermons, ajoute-t-il, comme le

[1] I Thess., I, 5.

chirurgien qui cache sa lancette, et qui, frictionnant en apparence l'abcès avec un liniment, presse son instrument et soulage le malade »

Il rapporte à l'appui l'exemple de saint François de Sales. Voici, dit-il, quelle était sa méthode : Aussi bien dans les sermons proprement dits que dans les conférences avec les protestants, il expliquait la vérité de la foi avec cette simplicité lumineuse qui lui était si naturelle. Cette méthode lui réussissait à merveille. Les protestants accouraient en foule à ses prédications. Ils étaient tout surpris de l'entendre citer comme preuve de la vérité les textes mêmes de l'Écriture que leurs ministres employaient pour la combattre ; mais le saint Évêque se gardait bien de laisser paraître l'artifice auquel il avait recours et d'avoir l'air de viser un adversaire. Comme on le sait, des conversions nombreuses étaient ordinairement le fruit de ses prédications. « Celui qui prêche avec charité, disait-il, prêche toujours assez fort contre l'hérésie, alors même que dans son sermon il ne se trouverait pas un seul mot de controverse... Des sermons de morale, prêchés avec zèle et dévotion, ont plus de puissance pour ramener des protestants que des discours de controverse, quelque remarquables qu'ils puissent être par l'habileté et la dévotion. »

Même dans les exercices académiques dont nous avons parlé plus haut, les objections ne sont pas sans danger. « L'erreur des anciens sophistes, dit encore le même savant cardinal, consistait à se livrer sans restriction et sans discernement à des discussions sur des thèmes pratiques, soit politiques, soit religieux, au lieu de choisir des objets qui eussent pu exercer leurs esprits sans les démoraliser. Les rhétoriciens de l'époque chrétienne introduisirent la même erreur dans leur manière de traiter les sujets les plus élevés et les plus sacrés de la théologie. » Saint Grégoire de Nazianze rapporte que Julien l'Apostat commença son opposition à la vraie foi, en défendant le côté païen de certaines questions religieuses, dans des disputes ou exercices de controverse avec avec son frère Gallus[1]. Après avoir cité ce trait, le cardinal ajoute : « Julien lui-même n'aurait probablement pas été capable de fixer le moment où, dans ces discussions, il avait cessé de jouer simplement un rôle, pour devenir réellement infidèle[2]. »

---

[1] S. Grégoire de Nazianze, *Orat*, III, 27, 31. — [2] Card. NEWMAN, *The Arians of the fourth century*, chap. I, sect. II, p. 32 et 33.

4. Le Catéchisme aux infidèles.

22. Cet article, intimement lié au précédent, ne fera que le corroborer. Nulle part, en effet, plus que dans les contrées infidèles, on n'est à même de constater la vérité des grands principes que nous cherchons à inculquer. Ces principes, qui sont en même temps des faits d'expérience, peuvent se ramener aux trois suivants :

1° C'est le catéchisme, c'est-à-dire un enseignement simple et familier de la doctrine chrétienne, qui est presque toujours l'instrument principal de conversion.

2° L'obstacle à la conversion est dans le cœur plutôt que dans l'esprit.

3° Pour la conversion des infidèles, la controverse est de nulle efficacité. C'est la charité, unie à la foi, qui remporte tous les triomphes.

Reprenons ces trois points un peu plus en détail.

23. Aujourd'hui, comme au temps des Apôtres, la victoire est à la croix. Or, la croix, qu'est-ce autre chose, sinon la puissance de Dieu se cachant sous le voile de la faiblesse, la gloire se dissimulant sous l'ignominie, la grâce, richesse inappréciable, nous arrivant par les moyens les plus simples, les plus pauvres, en apparence les plus inefficaces! La croix, c'est le défi de Dieu porté à l'orgueil de l'homme. Il n'a que faire de nos paroles sonores et de nos savants discours, Lui qui, pour nous instruire, nous a donné son Verbe divin. Et de peur que l'homme ne s'attribue follement la gloire de l'œuvre surnaturelle dont il n'est que l'instrument, il continue à travers les siècles à choisir toujours *ce qui est faible pour confondre ce qui est fort, la bassesse et l'opprobre selon le monde, ce qui n'est rien, en un mot, pour confondre ce qui est* [1].

D'après le témoignage des missionnaires, les conversions d'infidèles sont principalement l'œuvre des Catéchistes. Solidement instruits eux-mêmes de la doctrine chrétienne, ils emploient pour l'enseigner la méthode la plus simple et la plus rapide : ils récitent devant les catéchumènes les prières et les principales formules doctrinales, le Symbole des Apôtres et les Commande-

[1] I Cor., I, 17-29.

ments, et les accompagnent de quelques courts commentaires adaptés aux besoins de leurs auditeurs. Par ce moyen, la grâce de Dieu aidant, la foi pénètre dans les âmes qui n'y opposent pas de résistance.

Pour la conserver intacte et vive, et lui faire produire des fruits abondants parmi des populations qui ne peuvent jouir qu'à de rares intervalles des autres moyens de salut : prédication, sainte messe, sacrements, on a introduit dans les formules de prières tous les points principaux de la doctrine. Au lieu, par exemple, d'un acte de foi général, comme celui que nous faisons, la prière annamite rappelle, en détail, tous les articles du Symbole et d'autres vérités qui n'y sont contenues que d'une manière implicite. De même, sous forme de résolutions, on fait réciter un commentaire du Décalogue ou les devoirs détaillés de la vie chrétienne; en un mot, c'est toute la partie essentielle du catéchisme que l'on transforme en prière.

24. Nous avons signalé un second fait sur lequel nous aurons peu à insister : l'obstacle à la conversion se trouve dans le cœur, bien plus que dans l'esprit. Sous ce rapport, les hérétiques et les infidèles ne diffèrent en rien des mauvais chrétiens. D'ordinaire l'homme se trompe parce qu'il veut être trompé, nous l'avons dit plus haut; il reste dans l'erreur, non parce qu'il la prend pour la vérité, mais parce qu'elle flatte ses mauvais penchants et lui laisse une plus grande liberté de mal faire : « C'est en vain, dit M. Miguel Mir, qu'on éclaire les doutes et qu'on détruit les sophismes, la négation lève de nouveau son front rebelle, le doute rassemble de nouveau les brouillards à peine dissipés, et l'esprit humain revient se prendre dans les filets qu'il s'est lui-même tressés[1]. »

Plus que toute autre chose, ce triste phénomène explique la lenteur des conversions chez les peuples infidèles.

D'une manière indirecte il nous suggère aussi, semble-t-il, le moyen de l'accélérer. C'est le cœur qu'il faut atteindre; or ici, trop souvent, la parole est impuissante. Comment d'ailleurs arriverait-elle à des oreilles qui se ferment volontairement, à des hommes qui s'éloignent pour ne pas l'entendre? Pour triompher de cette résistance obstinée, il n'est, à notre avis, que deux moyens vraiment efficaces : une grande abondance de la grâce divine et l'exemple de vertus éclatantes. Demandons instamment

[1] *Harmonia entre la ciencia y la fe*, p. 467.

à Dieu ces conversions tant désirées, et sachons nous imposer les sacrifices nécessaires pour les obtenir. Prière et sacrifice : voilà le moyen de les acheter.

25. Revenons à l'enseignement proprement dit. En s'adressant à un auditoire mélangé, le Catéchiste ne perdra jamais de vue deux éléments de haute importance :

1° Le fond de vérité qui subsiste même dans les religions les plus fausses;

2° La bonne foi, qu'à moins de preuves contraires, on doit supposer chez les auditeurs.

Exposons brièvement ces deux points.

26. Quelles que soient les aberrations dont l'esprit humain a été la victime durant la suite des siècles, la divine Providence a pris soin de conserver parmi les hommes quelques vérités fondamentales et quelques restes de la Révélation primitive, à l'aide desquels les âmes de bonne volonté peuvent encore se rapprocher de Dieu et opérer leur salut. Telles sont, par exemple, les doctrines de la puissance et de la présence d'un Dieu invisible, sa loi morale et son gouvernement, l'obligation d'observer la loi naturelle, la certitude d'un juste jugement, d'une récompense et d'un châtiment qui éventuellement doivent atteindre chaque individu. Ces vérités, presque étouffées par les superstitions et les impiétés que l'ignorance ou la malice des hommes y ont mêlées, n'en subsistent pas moins, et d'une manière suffisamment perceptible, pour ceux que n'aveuglent ni l'intérêt ni la passion. « Quelle vérité, disait Joseph de Maistre, ne se trouve pas dans le paganisme? » La différence essentielle entre le christianisme et les fausses religions, le paganisme en particulier, ne consiste donc pas en ce que nous pouvons atteindre à la béatitude future, tandis que les païens en seraient absolument exclus, la sainte Écriture même fournirait des exemples et des arguments nombreux à l'encontre d'une telle assertion : cette différence consiste, d'après le cardinal Newman, « en ce que l'Église de Dieu a toujours possédé des documents officiels de la vérité divine, et des canaux établis de communication avec lui, tandis que les païens ne les possédaient pas. La parole et les sacrements sont le caractère distinctif du peuple élu de Dieu. Mais tous les hommes ont plus ou moins pour guide la tradition, et de plus ces notions intérieures du vrai et du faux, du bien et du mal, que le Saint-

Esprit a mises dans le cœur de chaque individu [1]. » Et il ajoute : « Cette famille vague et incertaine de vérités religieuses, qui originellement viennent de Dieu, qui séjournent dans le monde, y montent et y descendent, comme des pèlerins, sans une demeure définie, sans la sanction du miracle, que l'homme spirituel seul est en état de discerner et de séparer des légendes corrompues auxquelles elles se trouvent mêlées; ces vérités, disons-nous, pourraient être appelées la *loi* ou *dispensation* (économie providentielle) *du paganisme*, d'après l'exemple du savant Père déjà cité [a]. »

27. Il serait injuste de refuser *a priori* aux jeunes dissidents, ou même aux jeunes infidèles qui fréquentent nos classes, le bénéfice de la bonne foi. Nous savons, hélas! combien, en réalité, cette bonne foi est rare; et l'on se demande parfois anxieusement comment elle peut se prolonger chez des jeunes gens, à l'intelligence ouverte d'ailleurs, qui auront assisté pendant plusieurs années aux instructions catéchistiques. Il y a toutefois de tels préjugés d'éducation, de telles influences au dehors, que tout est possible. Des convertis célèbres nous ont conservé l'histoire de leurs angoisses morales au moment de faire le pas définitif. Pour nous, qui vivons dans la pleine lumière de la foi, ces doutes, ces hésitations ont vraiment quelque chose d'étonnant, d'incompréhensible. Cete sérénité, cette quiétude dans laquelle il a plu à Dieu de nous établir, doit remplir nos cœurs de reconnaissance à son égard, et nous inspirer envers nos frères moins favorisés les sentiments d'une tendre compassion plutôt que d'une austère sévérité.

28. De ces données générales, tirons quelques règles pratiques :

1° Croyant que la main de Dieu est dans tout système pour autant qu'il est conforme à la vérité, dit encore le cardinal Newman, le Catéchiste cherchera dans les superstitions existantes quelques points qu'il puisse prendre comme la base de ses instructions, au lieu de condamner sans distinction et de rejeter en bloc tout l'ensemble des opinions et des pratiques païennes. Il

---

[a] Saint Clément d'Alexandrie. Voici son texte : « La philosophie a été donnée aux Grecs comme une sorte de testament particulier et un support de la philosophie selon le Christ, de la doctrine chrétienne. » (*Stromates*, VI, p. 648.)

[1] Card. NEWMANN, *The Arians of the fourth century*, ch. I. sect. III, p. 80 et 81.

s'adressera à ses auditeurs, non comme à des hommes qui sont actuellement en état de perdition, mais comme se trouvant dans un danger imminent d'encourir « la vengeance à venir » parce qu'ils sont dans l'esclavage et l'ignorance, et probablement dans la disgrâce de Dieu.

2° Il usera de douceur et de charité pour redresser leurs erreurs. En rejetant énergiquement tout ce qui est impie, idolâtre, immoral dans les doctrines païennes, il ménagera les personnes, faisant profession de retrouver, de purifier les principes essentiels de leur croyance, plutôt que de les renverser. Jamais il n'emploiera contre elles le ridicule ou la satire. Il évitera, comme nous l'avons dit plus haut, les controverses et les disputes, se contentant de présenter la vérité catholique d'une manière lumineuse et avec un accent convaincu, appelant en même temps à son aide, du fond de son cœur, la grâce d'en haut pour donner l'efficacité à ses paroles.

29. C'était d'ailleurs la méthode qu'observaient les Apôtres eux-mêmes envers les païens. Au lieu de prendre à leur égard une attitude agressive et de combattre de front toutes leurs erreurs, ils cherchaient plutôt à s'insinuer dans leur esprit, et s'attachaient à découvrir dans leurs doctrines, pour en faire le point de départ de leur prédication, les parcelles de vérité que la Providence divine y avait pu conserver. — Ou bien encore ils annonçaient la foi de Jésus-Christ sans se préoccuper autrement des absurdités du paganisme, certains que la parole de Dieu serait par elle-même assez puissante pour chasser les ténèbres de l'erreur, et faire briller une vive lumière dans les âmes de bonne volonté. Les Actes des Apôtres rendent témoignage de cette tactique aussi habile que charitable. A Éphèse, saint Paul et les disciples s'étaient abstenus par prudence de heurter le sentiment populaire, fanatique du culte de Diane. « Ces hommes, dit le magistrat à leurs accusateurs, ne sont ni des sacrilèges ni des blasphémateurs de votre déesse[1]. » Et qui ne connaît l'admirable exorde du discours du grand Apôtre devant l'Aréopage d'Athènes[2]?

Ce qu'il pratiquait lui-même, saint Paul le recommandait aussi aux autres prédicateurs de l'Évangile. « Évite les disputes de mots, écrit-il à son disciple Timothée; elles ne servent à rien

[1] Act., xix, 37. — [2] Act., xvii, 22 et suiv.

et sont la ruine de ceux qui les entendent[1]. » Et plus loin : « Repousse les questions folles et inutiles; tu sais qu'elles engendrent des disputes. Or il ne faut pas qu'un serviteur de Dieu conteste; il doit, au contraire, avoir de la condescendance pour tous, savoir instruire et supporter, redressant avec douceur les adversaires, dans l'espoir que Dieu leur donnera de se convertir à la connaissance de la vérité, et que, revenus au bon sens, ils se dégageront des pièges du diable, qui s'est emparé d'eux et les asservit à ses volontés[2]. »

[1] II Tim., II, 14. — [2] II Tim., II, 23-26.

CHAPITRE VIII

RÉCAPITULATIONS

SOMMAIRE

Importance et division du sujet. — 1. Récapitulations proprement dites. Différentes formes : récapitulations orales, tableaux synoptiques, analyses. — 2. Autres exercices récapitulatifs : catéchismes sur les principales vérités, aperçus généraux, catéchismes récréatifs. — 3. Examens de catéchisme.

1. Nous n'avons pas à nous étendre ici sur l'importance ou la nécessité des récapitulations. Elles sont le moyen de fixer dans la mémoire des enfants les choses qu'ils ont apprises. Elles servent aussi à relier les différentes leçons qui se rapportent à un même chapitre, ou plusieurs chapitres qui se rapportent à un même sujet; elles concourent, par conséquent, à former dans l'esprit des enfants ces vues d'ensemble dont nous avons parlé à plusieurs reprises. Toute récapitulation suppose évidemment que les détails de la doctrine qu'on récapitule ont été étudiés et compris.

2. Les récapitulations doivent être fréquentes. Elles sont de rigueur à la fin d'un sujet, avant d'en commencer un autre; à la fin d'une série de sujets ou d'une partie du Catéchisme. Mais, à ces récapitulations proprement dites, il convient d'ajouter d'autres exercices récapitulatifs de formes variées. Ces derniers peuvent avoir lieu à jour fixe, ou dans toutes circonstances qui paraîtront favorables.

1. Récapitulations proprement dites.

3. La récapitulation proprement dite peut se faire sous trois formes différentes :

1° Oralement, par demandes et par réponses;
2° Au tableau noir, sous forme synoptique;
3° Par écrit, comme devoir de rédaction ou d'analyse.

Récapitulations orales.

4. Elles s'adressent tout d'abord à la mémoire. Par ses questions, le maître fait revenir, et dans leur ordre naturel, les choses qu'il a expliquées ou que les enfants ont apprises. Cette répétition rafraîchit le souvenir, lui rend la précision qu'il commençait peut-être à perdre, et le fixe d'une manière plus indélébile. Mais il ne faut pas s'en tenir là. On profite de la récapitulation pour s'assurer aussi que les enfants ont vraiment compris la doctrine, pour redresser des idées erronées ou compléter ce qui pourrait en avoir besoin. Sous le titre Examen, nous avons donné, page 164, les règles de ce travail supplémentaire. Le lecteur voudra bien s'y reporter.

Tableaux synoptiques.

5. Au début de chaque leçon, le Catéchiste fait connaître les grandes divisions de son sujet, sans toutefois anticiper sur l'explication, ni indiquer les subdivisions trop en détail. L'esprit des enfants se porterait trop exclusivement sur cette classification d'idées, exprimée d'ailleurs en des termes qui, souvent, ne pourraient être compris. Cette préoccupation nuirait, en général, au fruit du catéchisme, soit au point de vue intellectuel, soit surtout au point de vue de l'impression morale qu'on doit chercher à produire sur le cœur et sur la volonté.

Cet inconvénient n'est plus à craindre lorsqu'il s'agit d'une répétition ou d'une récapitulation. C'est, au contraire, le moment de bien faire ressortir le lien qui existe entre les différentes parties d'un sujet. Pour cela, rien n'est plus propre que la construction d'un tableau synoptique; mais il doit être établi par les élèves eux-mêmes, sous la direction du maître. Ces tableaux, d'ailleurs, varient d'étendue selon l'avancement de la classe. Avec des élèves encore jeunes, par exemple au deuxième degré, ils ne peuvent être que fragmentaires. Voici la manière de procéder :

6. Soit à construire un tableau des espèces de péchés. On invite les élèves à dire tous les mots qu'ils savent, se rapportant à ce sujet. L'un d'eux écrit ces mots au fur et à mesure au tableau noir, en une colonne et tout à fait sur la droite.

Les élèves ne manqueront guère de les nommer en désordre, ce à quoi le maître ne prend pas garde pour le moment. Ce désordre même a son utilité pour la fin pédagogique qu'il se

propose. Voici probablement comment les mots vont se présenter :

Péché mortel,
originel,
— véniel,
— actuel.

Il s'agit, avec ces quatre mots, de construire un tableau bien ordonné.

M. Combien avons-nous écrit de sortes de péchés?

— L'ordre dans lequel on les a écrits est-il bon? — Pourquoi?

— Quel est le premier péché que les hommes ont sur la conscience... en venant au monde?

E. C'est le péché *originel*.

M. Écrivez-le donc le premier, mais plus à gauche. — Barrez maintenant le mot *originel* dans la première colonne.

M. Combien reste-t-il de mots? — Parmi ces espèces de péchés, n'y en a-t-il pas deux qui sont opposées l'une à l'autre?

E. Si, M., il y a le péché *mortel* et le péché *véniel*.

M. On les écrira donc l'un sous l'autre. — Mais le mot *actuel*, qu'en ferons-nous?

E. Le péché *mortel* et le péché *véniel* sont des péchés *actuels*.

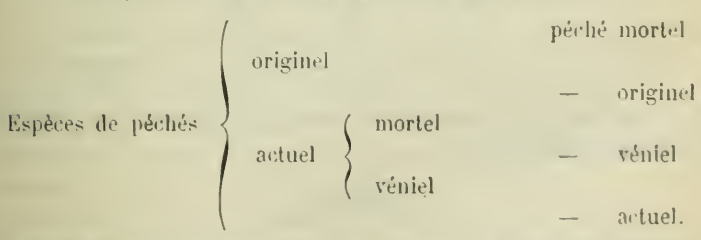
M. C'est bien, mais à quelle sorte le péché actuel est-il opposé?

E. Il est opposé au péché originel.

M. Écrivez-le donc sous le mot *originel*. — Combien y a-t-il de sortes de péchés *actuels*?

E. Il y a deux sortes de péchés actuels, le péché *mortel* et le péché *véniel*.

M. Mettez donc une accolade après *actuel*, puis écrivez ces deux mots. — Mettez aussi une accolade avant *originel* et *actuel*. — Quel titre faut-il écrire devant cette accolade?



E. Il faut écrire : *Péchés* ou bien *Espèces de péchés*.

M. C'est bien. Récapitulons. — Combien y a-t-il de sortes de péchés, en général ?

— Combien y a-t-il de sortes de péchés *actuels?*

— Pourquoi n'y a-t-il pas de subdivisions pour le mot *originel?* — Qu'est-ce que le péché originel? — le péché actuel? etc.

M. Louis, va maintenant effacer ce petit tableau. — Vous le referez chacun en particulier.

7. On conçoit l'utilité de ce genre d'exercice. C'est une leçon pratique de logique, de classement des idées. Les élèves éprouvent un plaisir singulier à voir ce tableau se construire sous leurs yeux, et l'ordre surgir en quelque sorte du chaos. Ils contemplent le résultat avec une satisfaction visible. Les premiers essais sont laborieux, mais après quelque temps les enfants découvrent beaucoup plus vite les rapports des idées et des groupes d'idées; leur horizon intellectuel s'agrandit, et leur mémoire est aidée par un classement méthodique, qui leur devient naturel et s'impose comme de lui-même à leur esprit. Ces résultats seraient sans doute beaucoup moindres si le maître se contentait de livrer aux élèves des tableaux tout faits, qu'il aurait lui seul préparés à l'avance.

8. Avec des élèves plus développés, on embrasse une matière plus ample. On pourrait aussi compléter le tableau ci-dessus par des subdivisions, de la manière suivante :

- Espèces de péchés
  - originel
    - nature
    - suites
    - remèdes.
  - actuel
    - nature
    - sortes
      - mortel
        - nature
        - effets
        - remèdes.
      - véniel
        - nature
        - effets
        - remèdes.

Ce nouveau cadre peut, à son tour, être rempli par d'autres détails ou subdivisions.

Analyses.

9. Dans une école ou dans un pensionnat où le catéchisme se fait tous les jours, il serait difficile de faire rédiger chaque instruction par les élèves; le temps manquerait et pour le travail,

et pour la correction. Voilà pourquoi la rédaction, ou analyse proprement dite, malgré tous ses avantages, ne peut être qu'un exercice assez rare, réservé pour des sujets principaux, ou pour une récapitulation d'ensemble sur un chapitre qui aurait exigé plusieurs séances d'explication.

En dehors des travaux écrits qu'il réclame lui-même, le maître encouragera de tout son pouvoir la rédaction des analyses demandées par messieurs les ecclésiastiques chargés des catéchismes des paroisses, ou par messieurs les aumôniers dans les pensionnats.

10. L'obligation de rédiger un sujet est l'un des plus puissants moyens pour forcer l'attention des élèves. Pendant l'instruction, leur intelligence et leur mémoire sont en pleine activité pour bien comprendre et bien retenir ce qui est dit. Après l'instruction, dans les intervalles libres, ils en sont encore tout occupés, ils en recherchent les détails, les classent dans leur esprit, s'en nourrissent et se les assimilent par leurs propres réflexions, avant de les fixer par l'écriture.

Dans ces analyses, le côté affectif ne doit pas être négligé. Les bons sentiments que le catéchisme a fait naître dans le cœur des enfants y trouveront leur écho, aussi bien que les définitions et les explications doctrinales. Elles se termineront toujours par une résolution et une prière. Ce dernier point a une grande importance; car la résolution, bien que suggérée, et la prière surtout, prennent sous la plume de l'enfant une forme personnelle en même temps que précise, et l'initient d'une manière pratique à deux des plus grands actes de la vie chrétienne.

11. Si l'on veut avoir de bonnes analyses, il faut permettre aux enfants de prendre des notes pendant le catéchisme, et rendre le plan très évident, soit pour les divisions d'ensemble, soit pour les subdivisions, au fur et à mesure qu'elles se présentent. Sans notes, la rédaction d'une analyse exigerait un effort d'attention et de mémoire dont peu d'enfants ou de jeunes gens sont capables. Mais à mesure que ces facultés se développent, les notes peuvent se réduire à l'indication des points essentiels et à certaines formules ou définitions plus importantes.

La rédaction se fera le plus tôt possible après le catéchisme. Autrement les élèves oublieraient une partie des détails et ne pourraient que difficilement produire un travail satisfaisant. Leur insuccès relatif ne tarderait pas à les décourager.

12. Le Catéchiste doit revoir sérieusement ces analyses et signaler en peu de mots les inexactitudes. Dans le compte rendu public, ne s'attacher qu'à ce qu'il y a de meilleur dans chaque composition. Commencer la lecture par les plus faibles, que l'on encourage, et faire croître l'intérêt à mesure que l'on arrive vers les plus forts. — Cette lecture, avec le commentaire ou les rectifications qu'elle comporte, est faite par le Catéchiste et non par les enfants; et, par respect pour les sentiments intimes, qu'ils expriment parfois d'une manière très naïve dans leurs compositions, on s'abstient de nommer les auteurs. Le profit général n'en est pas diminué, au contraire; et la liberté individuelle s'exerce dans une plus large mesure.

2. Autres exercices récapitulatifs.

13. En dehors des récapitulations proprement dites, nous distinguons dans le même ordre d'idées trois sortes d'exercices ayant chacun leur but et leur importance spéciale :

1° Les catéchismes sur les principales vérités;

2° Les aperçus généraux;

3° Les catéchismes que nous appellerons récréatifs, à cause de l'intérêt particulier qu'ils excitent chez les élèves.

Catéchismes sur les principales vérités.

14. Il s'agit ici des vérités nécessaires au salut, soit de nécessité de moyen, soit de nécessité de précepte. On doit y revenir souvent, surtout avec de jeunes élèves. Quelquefois l'examen ou la récapitulation porte principalement sur le texte du livre, afin de le graver de mieux en mieux dans la mémoire des enfants, et de les amener à le posséder imperturbablement. D'autres fois, on interroge en même temps sur le sens, rappelant les explications données antérieurement.

On peut récapituler séparément chaque partie du Catéchisme ou bien passer d'une partie à l'autre, en s'attachant à ce qu'il y a d'essentiel.

Les questions peuvent être posées dans l'ordre où elles ont été apprises; mais le plus souvent il convient de changer cet ordre pour combattre la routine, et pour éviter de ne développer chez l'enfant qu'une mémoire purement mécanique.

Quelquefois on passe d'un sujet à l'autre, sans aucun ordre; on pose les questions « à bâtons rompus », pour employer une

expression reçue; mais, le plus souvent, il est préférable d'établir entre elles un certain lien, de faire sortir, par exemple, toute nouvelle question de la réponse précédente. Si cette réponse est inexacte ou incomplète, la question aura pour but de la rectifier ou de la compléter. Si elle est bonne, on poursuit la marche commencée.

15. Cet exercice, bien compris, est très intéressant pour les élèves; mais il demande à être préparé. Le maître se trace d'avance une sorte d'itinéraire à travers le vaste champ de la doctrine. Il a ses jalons et son fil conducteur; mais ce fil est inconnu des enfants. Il ne devient apparent qu'au fur et à mesure qu'il se déroule. Leur curiosité en est d'autant plus excitée. Si l'on se trouve parfois momentanément détourné par les réponses des élèves, il est facile de revenir sur la voie qu'on s'est choisie.

Voici un exemple de ce genre d'itinéraire :

La fin **de l'homme.**
La vie éternelle, **le ciel.**
Le contraire, la mort éternelle, **l'enfer.**
Condition pour aller au ciel : **la grâce.**
Moyens de l'obtenir : **la prière et les sacrements.**
Comment on la perd : **le péché.**
Moyens pour obtenir le pardon : **la contrition, les sacrements.**
Moyen supplémentaire dans l'autre vie, **le purgatoire.**

En voici un autre :

Qu'est-ce qu'un **chrétien?**
Le baptême et les sacrements en général.
La foi, les principales vérités à croire.
Les autres **vertus théologales.**
L'espérance, le ciel, la grâce, la prière.
Qui nous a mérité la grâce et le ciel? **Notre-Seigneur Jésus-Christ**
La charité, le grand Commandement.
Le Décalogue, les principaux devoirs.
Le péché, moyens pour l'éviter, pour le réparer.
L'absolution, pouvoir du prêtre, **l'Ordre, l'Église.**

Pour réussir complètement dans ce genre d'exercice, le maître doit posséder une grande habileté à interroger, une grande présence d'esprit, et dominer parfaitement la matière.

Aperçus généraux.

16. Quelquefois, se plaçant à un point de vue plus élevé, le Catéchiste choisit une vérité principale dont il fait comme un centre auquel il rattache l'ensemble de la doctrine.

C'est, par exemple, le mystère de la SAINTE TRINITÉ. Après l'avoir défini en lui-même, on rappelle tout ce qui, dans la religion, se rapporte au Père, comme la création et la providence; au Fils, l'incarnation, la rédemption, le jugement; au Saint-Esprit, la sanctification des âmes, la grâce, la prière, les vertus, les sacrements.

Ou c'est le mystère de l'INCARNATION. — Ses causes, sa préparation dans l'Ancien Testament, les circonstances de son accomplissement, ses fruits, sa continuation au Ciel, le rôle de Jésus-Christ sur la terre, le sacrement de l'Eucharistie.

Ou le mystère de la RÉDEMPTION. — Sa nécessité : chute d'Adam, péchés des hommes. — Promesses, figures, accomplissement du mystère; ses fruits, moyens de les appliquer, les sacrements, surtout le Baptême et la Pénitence.

La PROVIDENCE DIVINE. — Son action dans le monde, dans l'Église; soin des corps, des âmes; ce qu'elle fait pour le salut des individus et des sociétés.

Le PÉCHÉ. — Nature, espèces, causes, effets, châtiments, moyens de l'éviter, de le réparer.

Le CIEL. — Fin de l'homme. Nature de la félicité, sa durée, conditions pour y parvenir; ce qui peut le faire perdre, le retarder; combien Dieu le désire pour nous. Ce qu'il a fait et ce qu'il fait encore pour nous aider à le conquérir.

La GRACE. — Sa nature, ses espèces, sa nécessité; qui nous l'a méritée; quand nous la recevons; ses commencements, ses progrès; comment on peut la perdre, la recouvrer, etc.

17. Parfois l'horizon peut s'étendre encore : on ferait voir NOTRE-SEIGNEUR JÉSUS-CHRIST, par exemple, dans tout l'ensemble de la religion, dans le dogme, la morale, le culte, dominant, animant, vivifiant tout.

Dans le *dogme :* il est la sagesse du Père, la lumière du monde, illuminant les siècles qui ont précédé l'Incarnation, y vivant déjà par les promesses, les figures et les prophéties. Né au milieu de nous, il éclaire ceux qui l'écoutent par la sublimité de sa doctrine, la sainteté de sa vie et l'éclat de ses miracles. Il instruit aussi les siècles futurs, et il y continue son action par le magistère infaillible de l'Église.

Dans la *morale :* il est le divin exemplaire de l'humanité, le type de toute perfection, le législateur du Testament nouveau qui confirme et perfectionne l'ancien, le guide des âmes éprises d'un plus haut idéal de perfection.

Dans les *moyens de sanctification :* il est le médecin, le pasteur, la ressource des âmes. C'est lui qui a établi les sacrements, ce sont ses mérites qui nous y sont appliqués; il s'y donne enfin lui-même pour être notre aliment spirituel.

Dans le *culte extérieur :* il est le pontife et la victime de l'humanité, l'objet final de toutes les cérémonies, des solennités et des pratiques de la liturgie. Il est, en un mot, le centre de toute la religion.

18. On peut aussi instituer de temps en temps des revisions de ce genre sur l'ensemble de la loi chrétienne. Par exemple, après avoir étudié en détail les obligations de chaque commandement, on s'attachera, dans une revue générale, à faire éclater aux yeux des élèves la nécessité de la loi divine et la bonté de la Providence dans l'acte de sa promulgation. Otez le Décalogue, et la famille n'a plus de base, la société humaine est à jamais dissoute. On fait toucher du doigt cette vérité, en supposant les commandements supprimés un à un :

— A quoi nous oblige tel commandement?
— Quel avantage nous procure-t-il?
— Quel est celui de nos biens ou de nos droits qu'il protège?
— Qu'arriverait-il si ce commandement n'existait pas?

Les enfants restent effrayés du vide que laisserait l'absence d'un commandement, de l'abîme que creuserait dans le monde la disparition d'un seul précepte; et avec le roi prophète, ils proclament dans leur cœur les excellences de la loi divine : *La loi du Seigneur est sans tache, son commandement est fidèle, ses ordonnances sont droites, son précepte est lumineux.* LES DÉCRETS DU SEIGNEUR SONT VRAIS; ILS SE JUSTIFIENT PAR EUX-MÊMES[1].

19. D'autres fois on récapitulera encore les commandements en considérant, par exemple :

1° A quelle vertu se rapporte chacun d'eux.
2° Ce qu'il défend, ce qu'il ordonne, ce qu'il permet.
3° A quelle vertu est opposé tel ou tel acte défendu.
4° A quel commandement se rapporte tel précepte, tel conseil, telle maxime du saint Évangile.

20. Dans une revue d'ensemble sur les SACREMENTS, il faudrait surtout faire resplendir d'un vif éclat la bonté de Dieu et

[1] Ps. XVIII, 7-9.

l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a pourvu si abondamment, si magnifiquement à tous les besoins spirituels de nos âmes. Chaque sacrement apporte son témoignage, qu'on s'applique à bien faire ressortir[a].

21. Ces catéchismes, s'ils sont bien conduits, ont par eux-mêmes un grande efficacité pour produire de salutaires impressions dans les âmes. Ils sont, dans l'école, la plus large et la plus belle application que l'on puisse faire de la méthode synthétique dont nous avons tant parlé; mais, pour ne pas négliger de recueillir un fruit si précieux, le maître aura soin de préciser l'impression et de donner une expression aux sentiments que ces grandes idées ont pu faire jaillir dans le cœur des enfants. Il terminera donc le catéchisme par une exhortation courte, mais pathétique, accompagnée d'une prière et d'une sainte résolution.

Catéchismes récréatifs.

22. Il est des jours où les enfants sont fatigués, peu disposés à suivre une instruction sérieuse, où le maître n'a pas eu le temps de se préparer, où une série de sujets se trouve épuisée. On peut alors avoir une ou deux leçons disponibles, avant de commencer une nouvelle série d'instructions. C'est le cas de recourir à ces formes spéciales de catéchisme qui répondent à un besoin de changement, de variété. Les enfants y prennent un singulier plaisir, car ils y sont eux-mêmes très actifs; ils ont à faire preuve de mémoire, à rassembler des éléments épars, à les combiner de diverses manières.

Le profit qu'ils en retirent n'est pas moins grand. En même temps que leur mémoire se fortifie, ils exercent leur jugement, et surtout ils approfondissent les connaïssances religieuses, parce que les mêmes sujets sont envisagés successivement à des points de vue divers, et aussi parce que les enfants, en parcourant des portions plus étendues du catéchisme et de l'histoire sainte, prennent des vues d'ensemble et saisissent mieux la liaison des différentes parties.

23. Plusieurs questions ou groupements peuvent fournir la matière de devoirs écrits à la maison. Dans ce cas, les enfants ont la permission de se servir de livres pour faire les recherches nécessaires. Rien n'est plus utile que de les obliger ainsi à par-

---

[a] Voyez quatrième partie, ch. III.

courir leurs livres de religion à diverses reprises, sous un prétexte ou sous un autre. Ils se familiarisent avec une foule d'idées qui pénètrent toujours plus avant dans leur esprit; ils y découvrent des choses que souvent ils ne cherchaient pas et qui peuvent devenir, à un moment donné, une semence de salutaires impressions.

Les questions sur les textes de la sainte Écriture ont une importance particulière. On peut les répéter fréquemment sous des formes variées. Quelquefois on suit l'ordre des matières, d'autres fois on va au hasard ou, comme pour les catéchismes sur les principales vérités, on suit un ordre imaginé pour la circonstance.

Tous les cadres donnés ci-après peuvent être plus ou moins étendus, suivant la force des élèves.

I. **Les nombres.** — On classe les notions dogmatiques ou historiques sous le rapport du nombre. Ce catéchisme se présente sous deux formes différentes :

1° On pose les questions de cette manière :

Dites ce qui est au nombre de **un.** — Un Dieu,
Une personne en Jésus-Christ,
Une seule vraie Église,
Une foi, etc.

Ce qui est au nombre de **deux.** — Deux testaments.
Deux sortes de créatures raisonnables,
Deux parties dans l'homme, etc.

Ce qui est au nombre de 3, 4, 5, 6, 7, etc.

2° On procède inversement : toutes les questions commencent par le mot **Combien?**

Combien y a-t-il de principaux mystères?
— — de marques de la véritable Église? etc.

Il est bon de réclamer l'énumération.

Au sujet des nombres, et, en général, au sujet de cette sorte de catéchismes, une remarque s'impose. On ne doit pas considérer telle ou telle classification comme absolue, ni attacher une importance exagérée à des éléments d'information tout à fait secondaires, et n'intéressant la doctrine que d'une manière très éloignée. Ainsi, par exemple, nous comptons en France six commandements de l'Église. En Allemagne et en d'autres pays,

on n'en mentionne que cinq, et encore ne sont-ils pas toujours identiques aux nôtres. De même, dans l'Évangile, Notre-Seigneur ne nomme que six œuvres de miséricorde corporelle ; la septième a été ajoutée à cause de l'histoire de Tobie. C'est par analogie qu'on a ensuite indiqué sept œuvres de miséricorde spirituelle. Au moyen âge, observe M. Spirago, on aimait les nombres sacrés, 3, 5, 7, 12, 14... et on disposait les choses en conséquence ; mais souvent cela n'a rien de rigoureux.

II. Comme pour les *Combien*, on peut faire d'autres catéchismes commençant toujours par une même question. Les principales sont les suivantes :

1° **Qu'est-ce que.** — Qu'est-ce que Dieu?
— Qu'est-ce que l'homme?
— Qu'est-ce que les anges? etc.

On amène ainsi toutes les définitions du catéchisme.

2° **Comment appelle-t-on...** le Créateur du ciel et de la terre?
— les purs esprits créés par Dieu au commencement du monde?

Cette question est l'inverse de la précédente.

3° **Quel est ou quels sont.** — Quel est le signe du chrétien?
— Le premier article du Symbole?
— Le mystère renfermé dans tel article?
— Les plus parfaites créatures de Dieu?
— Les vertus théologales?
— Les effets des sacrements? etc.

4° **Comment.** — Comment Dieu a-t-il formé le corps du premier homme?
— fait-on le signe de la croix?
— s'est accompli le mystère de l'Incarnation? etc.

5° **Pourquoi.** — Pourquoi les Apôtres ont-ils composé le Symbole?
— l'homme a-t-il été créé?
— Adam a-t-il été chassé du Paradis terrestre? etc.

III. **Les noms.** — Des principaux Patriarches et Prophètes, des Apôtres, de quelques Docteurs.

Les noms donnés à Dieu dans l'Ancien Testament, dans le Nouveau.

Les noms donnés aux personnes divines, spécialement à Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans l'Ancien Testament, dans le Nouveau, à la très sainte Vierge, à saint Jean-Baptiste, etc.

IV. **Les livres** de l'Ancien et du Nouveau Testament. (Pour des élèves déjà instruits.)

V. **Les textes** de la sainte Écriture se rapportent à telle ou telle vérité.

VI. **Les histoires**, paraboles ou comparaisons dans lesquelles on trouve telle vérité ou telle leçon, les exemples qu'on a cités à telle ou telle occasion.

VII. **Les miracles** de Notre-Seigneur : malades guéris, démons chassés, morts ressuscités.

VIII. **Ses vertus.** — Circonstances dans lesquelles il manifeste son humilité, sa patience, sa charité, etc.

IX. **Les Fêtes.** — Petit calendrier. — Les Fêtes mobiles, les principales fêtes de Notre-Seigneur, de la très sainte Vierge, de saint Joseph, de quelques Apôtres ou d'autres grands Saints très connus. — Les saints patrons des enfants, le jour de leur fête. — Les noms de saints qui commencent par A, par B, etc. — Comment ou avec quelles caractéristiques on représente Notre-Seigneur, la très sainte Vierge, saint Pierre? etc.

X. **Les prières.** — Quels sont les actes de la prière du matin? Désignez-les par le titre, par les premiers mots. La prière du soir, — les principaux actes de la messe, les actes avant et après la communion. — Les oraisons jaculatoires au sacré Cœur, à la très sainte Vierge, à saint Joseph, etc., — les prières ou pratiques indulgenciées, les mystères du rosaire, les stations du chemin de la croix.

XI. **Les mots.** — Mots hébreux, mots grecs ou d'origine grecque, mots latins ou d'origine latine. On fait ici une récapitulation des mots, avec leur sens et leur étymologie. (Pour des élèves avancés.)

XII. **Les idées.** — Le maître dit un mot, par exemple le mot *péché*, ou l'écrit au tableau noir, et les élèves doivent citer toutes les réponses du catéchisme qui se rapportent de quelque manière à cette idée. — Des mots de ce genre seraient, par exemple, *anges, démons, âme, esprit, incarnation, rédemption, baptême, pénitence, grâce, foi, charité*, etc. [1].

---

[1] W. Faerber, *Katechetisches Allerlei.*

3. Examens de catéchisme.

24. Après chaque période scolaire : mois, trimestre, etc., l'examen porte sur l'instruction religieuse comme sur les autres branches de l'enseignement, et comprend, comme pour celles-ci, des épreuves écrites et des épreuves orales. Pour en relever la valeur aux yeux des élèves, on doit accorder à ces compositions un nombre de points ou un coefficient au moins égal à celui des spécialités les plus favorisées.

Outre ces examens périodiques, on a institué, dans certaines écoles, un examen ou concours solennel de fin d'année. Parfois, dans des villes importantes, plusieurs écoles sont appelées à concourir ensemble. Rien n'est plus propre à maintenir une louable émulation dans une contrée[a].

---

[a] A Rome, l'examen annuel de catéchisme est entouré d'une grande solennité. Il comprend deux épreuves :

Première épreuve. Les enfants appelés à concourir sont réunis dans une église, et l'examen se fait en présence d'une commission composée des plus hauts dignitaires ecclésiastiques : le Cardinal Vicaire, président; trois ou quatre évêques, douze théologiens de la Commission du Pianto, les curés de la ville; y sont aussi invités des prêtres, des frères et des maîtres des écoles catholiques en grand nombre.

Les enfants sont placés en amphithéâtre. Ils s'interrogent les uns les autres à tour de rôle. On parcourt deux ou trois fois tout le grand Catéchisme jusqu'à ce que la moitié environ des candidats soit tombée. Les réponses sont contrôlées par quatre examinateurs nommés par le Cardinal Vicaire.

Cette première épreuve est éliminatoire; les élèves qui en sortent victorieux sont seuls admis à subir la seconde.

Deuxième épreuve. Les candidats répondent par écrit à quatre ou cinq questions posées par le Cardinal président ou par son délégué. Les copies sont corrigées par la même Commission, et l'enfant qui réunit le plus de voix est déclaré *Empereur du Catéchisme*. Les six élèves suivants forment sa cour. Il y a quatre *princes*, un *capitaine* et un *héraut d'armes*. Les lauréats reçoivent de beaux prix donnés par la confrérie du Pianto; mais de plus l'Empereur et les deux premiers princes ont l'honneur insigne d'être admis en audience privée par le Saint-Père, et Sa Sainteté leur fait elle-même un cadeau en argent.

CHAPITRE IX

LA PRÉPARATION

SOMMAIRE

1. Préparation éloignée : préparation de l'esprit et du cœur; science et méthode, méthode subjective; moyens de se perfectionner. — 2. Préparation prochaine : nécessité et avantages; préparation de l'esprit, fond et forme, préparation du cœur, moyens.

1. Au point où nous sommes arrivés, il ne peut rester aucun doute dans l'esprit du lecteur sur la nécessité d'une préparation sérieuse, pour se mettre en état de remplir dignement et avec fruit les nobles et importantes fonctions que la divine Providence a confiées au Catéchiste. Nous ne voulons pas nous attarder davantage à démontrer cette nécessité. En quoi cette préparation consiste, il le sait maintenant : chacun des chapitres précédents le lui a partiellement appris. Aussi n'est-ce pas sans une réelle hésitation que nous écrivons présentement celui-ci, où nous ne ferons que rappeler et coordonner, dans un but spécial et absolument pratique, des choses déjà connues.

La préparation nécessaire au Catéchiste est de deux sortes : une préparation générale ou éloignée, et une préparation particulière ou prochaine.

1. Préparation éloignée.

2. Elle comprend tout ce que le maître chrétien doit faire pour acquérir et accroître les qualités et les aptitudes nécessaires à sa mission. Elle se rapporte à l'esprit et au cœur. Elle embrasse le travail intérieur, qui a pour but la perfection personnelle, et cet autre travail non moins nécessaire, qui met l'éducateur en

possession de la science et de l'habileté professionnelles indispensables.

Pour un Catéchiste, toutes ces choses doivent marcher de pair. « La piété, lorsqu'elle est seule dans un homme, dit saint Jean-Baptiste de la Salle, n'est ordinairement utile qu'à lui-même; mais la science jointe à la piété est ce qui rend les hommes très utiles à l'Église[1]. »

3. Nous n'insistons pas sur la préparation du cœur. Profond esprit de religion, pureté d'intention, foi ardente qui nous remplit d'une haute estime pour les vérités et les mystères, pour les devoirs de la vie chrétienne et pour toutes les pratiques de la piété et du culte de l'Église, amour de Dieu et zèle des âmes : tels en sont les principaux éléments.

4. On a parlé, page 27, de la science nécessaire au Catéchiste. Elle doit être étendue et solide, et, avec les vérités dogmatiques et morales, embrasser même les principes de direction spirituelle; car le véritable éducateur ne doit pas se contenter de faire briller aux yeux de ses disciples la lumière des vérités spéculatives, il doit encore les initier à la vie chrétienne, et conduire leurs premiers pas dans les sentiers de la sagesse et de la vertu.

Les moyens d'acquérir cette instruction sont d'abord l'étude assidue des ouvrages catéchistiques approuvés[a] et la lecture des bons livres, mais surtout de la sainte Écriture, du Nouveau Testament spécialement. A ces deux moyens principaux, il faut ajouter les notes, les résumés écrits, plans ou tableaux synoptiques, les réflexions personnelles, l'oraison surtout, comme le dit si bien saint Jean-Baptiste de la Salle (p. 28), et enfin la PRATIQUE.

Pour ce qui regarde en particulier la doctrine morale et spirituelle, rien ne vaut ce dernier moyen. C'est par la pratique personnelle que nous pouvons pénétrer, contrôler et compléter ce que disent les auteurs. La science acquise par l'étude seule est en quelque sorte extérieure à l'âme; mais par la pratique l'âme se l'assimile, se la rend propre, et c'est alors que cette science devient en elle la source d'eau vive dont parle Notre-

---

[a] En particulier : *Exposition de la Doctrine chrétienne*, cours élémentaire, 1 vol. — Cours moyen, 3 vol. — *Apologétique chrétienne*, 3 vol. — *Histoire sainte*. — *Histoire ecclésiastique*, etc.

[1] 174e médit.

Seigneur, qui jaillit jusqu'à la vie éternelle[1], ou ce trésor d'où le père de famille tire à volonté pour ses enfants des choses anciennes et des choses nouvelles[2]. Notre propre cœur est vraiment le livre où nous pouvons le mieux apprendre tout ce qui sera excellemment utile aux autres.

5. Nous l'avons dit, pour former un bon Catéchiste, la science seule ne suffirait pas : il faut y joindre la méthode. Les études pédagogiques, que fait tout aspirant à la carrière de l'enseignement, sont une excellente préparation au catéchisme. Pour toutes les spécialités, les principes généraux sont les mêmes, et l'habileté acquise dans un genre sert aussi dans les autres. Il est bon toutefois de bien se rendre compte de la manière d'appliquer ces principes à l'enseignement du catéchisme, le plus important, le plus délicat et le plus difficile de tous. Le jeune maître qui veut devenir un bon Catéchiste s'appliquera donc avec ardeur à l'étude de la méthodologie, et, comme il s'agit ici d'une science éminemment pratique, il s'efforcera de réaliser chaque jour de nouveaux progrès, de perfectionner sa méthode, de modeler son enseignement d'après les principes et les théories qu'il aura étudiés. Ses succès l'encourageront; il prendra goût de plus en plus à son état, à ce doux et saint ministère, et réciproquement, le goût et l'ardeur qu'il apportera à l'accomplissement de ses devoirs professionnels en augmenteront le succès.

C'est ainsi que peu à peu à la *méthode objective*, qui peut s'apprendre dans les livres, il unira, ou plutôt il substituera ce que nous pourrions appeler la *méthode subjective* ou *personnelle* : alors c'est le *maître*, et non plus le *livre*, qui enseigne. Le livre fournit la matière; le maître se l'assimile, non seulement par l'intelligence et la mémoire, mais par le cœur, par l'âme tout entière. Et lorsqu'il la possède de cette façon et qu'il vient dans sa classe pour la distribuer, ce n'est plus une parole étrangère qu'il répète plus ou moins froidement, c'est une pensée devenue sienne qu'il développe avec amour, c'est son cœur, c'est son âme qu'il donne à ses enfants. Alors l'enthousiasme dont il est rempli déborde et devient communicatif. Sous le charme d'un tel enseignement, l'enfant s'intéresse lui-même à ce qui en est l'objet, il y prête une vive attention; captivé, fortement saisi, il y applique aussi toute son âme et s'y fond tout entier. Dans ces conditions, le succès de l'œuvre est assuré.

---

[1] S. Jean, IV, 14. — [2] S. Matth., XIII, 52.

6. Aux maîtres qui désirent avancer dans cet art si important, nous pouvons suggérer les moyens suivants :

1° La *prière fervente*, puisque « tout don excellent vient d'en haut et descend du Père des lumières[1] ». On peut ici demander avec d'autant plus de confiance que la fin de la prière est plus noble et plus nécessaire. Il y va de la gloire même de Dieu et du salut d'un grand nombre d'âmes.

2° L'*étude réfléchie* de bons ouvrages de méthodologie catéchistique. Ils existent sous deux formes : les uns se contentent de donner la théorie ; d'autres, au contraire, cherchent à guider le Catéchiste jusque dans le détail de son action, lui offrant toute préparée non seulement la substance de la doctrine, mais encore la manière de la présenter[a].

Nous avons essayé dans ce *Manuel* de réunir les avantages des deux systèmes, illustrant la théorie par des exemples nombreux, mais évitant de trop multiplier les modèles pour ne pas enlever aux maîtres leur personnalité.

3° La *rédaction* de catéchismes destinés à différentes catégories d'élèves. Astreint à de multiples devoirs, le maître trouverait difficilement le loisir de rédiger par écrit tous ses catéchismes ; mais le faire au moins de temps à autre sera pour lui un exercice des plus utiles.

Rappelons à ce sujet une remarque donnée antérieurement. Le maître qui compose un catéchisme doit se mettre en esprit en face de son auditoire supposé, et ne perdre de vue ni l'âge des élèves, ni leur développement intellectuel, ni leur science acquise. Ses questions doivent être en rapport avec leur capacité, et lorsqu'il écrit les réponses qu'il est censé recevoir, il doit être moralement certain, par l'expérience, qu'il obtiendra ces réponses des élèves. Qu'il sache donc nettement distinguer la part personnelle qui lui revient dans l'explication, et celle qu'il peut raison-

---

[a] Sous ce dernier rapport, la littérature étrangère serait peut-être plus riche que la nôtre. Voyez en particulier : MEY, *Vollständige Katechesen für die untere Klasse der katholischen Volksschule.* (Ouvrage plusieurs fois cité.) SCHMITT, *Erklärung des mittleren Deharbeschen Katechismus*, 3 vol. RATHGER, *Schulkatechesen*, 2 vol. FARBER, *Commentar zum Katechismus für die Kathol. Pfarrschulen der Vereinigten Staaten*, 2 vol. PERRY, *A full course of instruction*, 1 vol. FR. SPIRAGO, *Katholischer Volksatechismus.* (Traduit en français par M. l'abbé Delsor. Lethielleux. Paris.) Plusieurs des autres ouvrages indiqués ont aussi été traduits en français. Pour les éditions étrangères s'adresser : Herder. Freiburg im Breisgau ou Saint-Louis : Mo. U. S.

[1] S. Jacq., I, 17.

nablement espérer des élèves. Nous l'avons déjà dit, les jeunes maîtres surtout sont exposés à excéder, soit dans ce qu'ils expliquent, soit dans ce qu'ils demandent.

4° L'*audition* de bons Catéchistes. On suit la parole du maître et l'on remarque, en même temps, l'impression qu'elle produit sur les élèves; on se rend compte du plan adopté, du juste rapport entre les expositions et les interrogations; on voit les questions auxquelles les enfants répondent facilement et celles qui semblent au-dessus de leur portée; on note au passage les comparaisons heureuses, et l'on observe surtout les procédés par lesquels le Catéchiste sait rendre claire une idée obscure ou abstraite; en un mot, on étudie attentivement de quelle manière et avec quel succès il applique les théories connues.

5° Des *catéchismes* faits en présence de maîtres expérimentés, soit à titre d'essais (catéchisme de communauté), soit en classe, avec les enfants. Dans le premier cas, les confrères qui représentent les élèves doivent se prêter à ce rôle, et répondre naïvement ce qu'ils croient qu'un enfant de l'âge et de l'instruction supposés répondrait à leur place. Cet effort qu'ils s'imposent, ou ce jeu psychologique, n'est pas sans utilité pour eux-mêmes, car il les accoutume à cette fine analyse au moyen de laquelle un professeur marche à coup sûr, et peut à l'avance prévoir tous les détails d'une interrogation.

De quelque manière que se fasse l'expérimentation, le jeune maître en retirera toujours grand profit. A ses remarques personnelles s'ajouteront les observations bienveillantes de ses confrères, lui signalant peut-être plus d'un défaut qu'il n'aurait pas aperçu de lui-même. Il ne craindra pas de solliciter ces charitables critiques, et saura les accepter humblement[a].

---

[a] On sait avec quel zèle N. S. P. le Pape Pie X s'occupe à relever partout l'enseignement du Catéchisme, mais principalement dans la province romaine, où il donne lui-même l'exemple, en catéchisant chaque dimanche les fidèles des différentes paroisses qu'il trouve réunis dans la cour Saint-Damase. Le Cardinal Vicaire fait de même à Sainte-Marie-Majeure.

Et pour que MM. les Curés puissent s'exercer avec plus de fruit dans un ministère aussi difficile qu'avantageux, le Cardinal Vicaire ordonne, par une lettre circulaire, que, dans les conférences paroissiales qui se tiennent à Rome tous les jeudis, chacun d'eux, à tour de rôle, lise une instruction catéchistique rédigée par lui sur un point du catéchisme diocésain, en se guidant, pour l'explication, sur le Catéchisme du concile de Trente. C'est le premier travail qui doit être lu à chaque réunion, et s'il y a lieu, est-il ajouté, on pourra faire imprimer ces essais dans la suite pour le profit de tout le clergé. (*Acta S. Sedis*, l. c., p. 727.)

6° Enfin la *tenue d'un mémorial de classe*, où l'on consigne pour son usage personnel le fruit de son expérience et de ses réflexions. On y inscrit en particulier ce qui a bien ou mal réussi, la cause à laquelle, après examen, on attribue le succès ou l'échec relatif, et diverses remarques se rapportant au langage ou aux idées des enfants, aux comparaisons employées, aux exemples, etc.

2. Préparation prochaine.

7. La science ni l'habileté acquise ne sauraient dispenser le Catéchiste d'une préparation immédiate. Supposé qu'il possède parfaitement la matière, il lui faut encore prévoir comment il la disposera, dans quelles limites il devra se renfermer, quel effet particulier ou quel fruit pratique il pourra en retirer; quelle méthode il devra suivre, en tenant compte de l'âge et des dispositions de son auditoire, et du temps qu'il peut employer. Autant de points très importants qu'il ne faut pas laisser au hasard. Plus grande est la distance entre la capacité des enfants et l'intelligence de celui qui enseigne, plus ce dernier doit faire d'efforts pour se rapetisser et se réduire à la taille de son auditoire; plus il est nécessaire qu'il réfléchisse, qu'il étudie et combine les moyens, qu'il cherche, en un mot, la manière de s'adapter aux dispositions des enfants.

C'est pourquoi, dans son Encyclique précitée[1], le souverain pontife Pie X, glorieusement régnant, insiste si fort sur la nécessité d'une sérieuse préparation avant chaque leçon de catéchisme. « Nous ne voudrions pas, dit-il, qu'en raison de cette simplicité qu'il convient d'observer, quelqu'un s'imaginât que l'enseignement catéchistique ne réclame ni travail, ni méditation. Au contraire, ils sont ici plus nécessaires qu'en toute autre chose. Il est plus facile de trouver un orateur à la parole abondante et brillante qu'un catéchiste dont les explications méritent de tout point d'être approuvées. Et, quelle que soit la facilité de conception ou d'expression dont on se trouve naturellement doué, personne ne peut, avec profit spirituel, parler de la doctrine chrétienne aux adultes et aux enfants, si auparavant il ne s'y est préparé par l'étude et une sérieuse méditation. Ceux-là se trompent qui, se fiant à l'inexpérience et à la lourdeur intellectuelle du peuple, croient pouvoir procéder légèrement en cette matière. C'est tout le contraire. Moins l'auditoire est cultivé, plus il faut de zèle et

[1] Encyclique *Acerbo nimis*, 25 avril 1905.

de soin pour que des vérités si sublimes, si élevées au-dessus de la compréhension de la généralité des hommes, puissent pénétrer dans l'intelligence des ignorants, lesquels néanmoins ont autant besoin de les connaître que les savants, pour parvenir au bonheur éternel. »

8. Une sérieuse préparation allège le travail et multiplie les bénéfices. Bénéfice d'abord *pour le Catéchiste*. Maître de son sujet et de sa méthode, il garde une plus entière possession de lui-même, enseigne avec plus d'ordre, de clarté et d'entrain. Bénéfice ensuite *pour les enfants*. Avec un professeur dont la science et l'habileté sont hors de conteste, ils sont pleins de confiance, se montrent attentifs à une parole persuasive qui atteint l'âme jusque dans ses profondeurs, où elle porte à la fois lumière, force et amour. Bénéfice pour la *discipline*, car les enfants, absorbés par une occupation qu'ils aiment, ne songent pas à se dissiper ; bénéfice enfin pour l'*éducation*, qui se développe comme naturellement dans une atmosphère de famille, tout imprégnée de dévouement et de confiance.

9. D'une certaine manière, la préparation d'un catéchisme commence aussitôt après que le précédent est terminé. Dès ce moment, le maître choisit le nouveau sujet et fixe sur lui son regard intellectuel. Dans l'intervalle de ses exercices religieux ou de ses autres occupations professionnelles, un travail latent se fait en lui. Il pense au sujet, le considère sous divers aspects, se rappelle quelque texte de la sainte Écriture, quelque trait d'histoire, trouve une comparaison, combine un groupe de questions, etc. L'heure venue de la préparation proprement dite, tous ces éléments épars se réunissent et se disposent avec une surprenante facilité.

Du reste, la préparation prochaine, comme la préparation éloignée, se rapporte à l'esprit et au cœur.

10. La première chose à faire au point de vue intellectuel est de bien se pénétrer du sujet. Il convient de savoir par cœur le texte qu'on va expliquer, de manière à n'être jamais obligé de recourir au livre. C'est une jouissance et un fructueux entraînement pour les élèves, de voir que le maître n'a pas besoin de livre pour les interroger, pour les reprendre, corriger leurs réponses et donner les explications voulues.

Il ne suffit pas de savoir la lettre du catéchisme, il faut en étudier le sens, se rendre compte de la distribution des réponses

comme aussi des nuances d'expression, des distinctions, restrictions et correctifs, enfin de tous les éléments fournis par le livre et qui réclament ou qui facilitent l'explication.

S'il y a lieu, on parcourt les chapitres correspondants d'ouvrages plus développés, pour raviver ses souvenirs, s'assurer que l'on possède bien la doctrine, et voir en même temps les détails que l'on pourrait introduire utilement dans son instruction.

11. Voilà pour le fond. On s'occupe ensuite de la forme.

Le sujet étant bien prévu et bien délimité, on se pose les questions suivantes :

1° Comment introduire le sujet? Une récapitulation ou un résumé des chapitres précédents ne seraient-ils pas nécessaires? Quelle forme leur donner?

2° Quelle méthode conviendra le mieux au sujet?

Est-ce la méthode historique? Existe-t-il dans l'Ancien ou le Nouveau Testament une histoire qui contienne les principaux caractères de l'idée ou de la définition à expliquer? (Relire cette histoire et bien méditer la manière de l'appliquer, d'en faire jaillir la doctrine.) — A défaut d'une histoire, quelle parabole ou comparaison pourrait en tenir lieu? (Si l'on en compose une soi-même, veiller à ce qu'elle s'adapte bien au sujet.)

Est-ce la méthode synthétique? ou la méthode analytique? Comment d'après cela disposer la matière? Quelle division adopter? Comment s'y prendre pour faire saisir telle vérité? — Quelles connaissances antérieures l'explication à donner présuppose-t-elle chez les élèves? Comment vérifier s'ils les possèdent? — Quel sera l'ordre des expositions? — des interrogations?...

3° Quelle impression générale le catéchisme doit-il produire? Quel fruit particulier? Quand et comment faudra-t-il l'amener?

4° Quelles preuves faut-il apporter? Où les puiser? Quel développement leur donner?

5° En particulier, quels textes de la sainte Écriture pourront être cités à propos, soit comme preuves, soit comme maximes de conduite?

6° Quelles histoires, exemples ou comparaisons devront être employés, soit comme moyens d'explication, soit comme excitation au bien?

7° A quels autres moyens d'intuition pourrait-on avoir recours? A quel moment et de quelle manière en faire usage?

8° Sur quoi enfin portera l'exhortation finale? Quelle résolution suggérer? De quelle manière y procéder? — Cette dernière partie, pour courte qu'elle soit, sera préparée avec un grand soin. C'est le dernier coup donné à l'œuvre et le plus important; cette exhortation doit fixer l'impression générale du catéchisme et en assurer le fruit.

12. Lorsqu'on peut disposer d'un temps suffisant, cette préparation devrait se faire la plume à la main; au moins est-il utile de prendre quelques notes, de jeter, par exemple, sous forme de tableau synoptique, quelques points de repère qui puissent venir en aide à la mémoire.

Mais, quelle que soit la manière de procéder, que le Catéchiste écrive entièrement son instruction ou qu'il se contente de ces quelques jalons, il doit s'efforcer de posséder si pleinement son sujet dans l'ensemble et les détails, qu'il n'ait aucune appréhension de perdre la suite de ses idées. Il a fixé une marche qui lui paraît convenable, toutefois il ne s'en rendra pas l'esclave. Souvent les enfants donneront des réponses qu'il n'attendait pas, et l'entraîneront ainsi pour quelques moments en dehors de sa voie. D'autres fois, ils lui fourniront l'occasion de dire des choses fort utiles qu'il n'avait pas prévues, mais qui rentrent très bien dans le sujet. Enfin, à l'essai, la marche qu'il avait choisie pourra ne pas produire ce qu'il en attendait : qu'il puisse alors, et sans hésitation, la changer pour une meilleure.

C'est pourquoi, tout en insistant sur la nécessité d'une préparation sérieuse et complète, saint Augustin, et Fénelon après lui, ne veulent pas que le Catéchiste apprenne son instruction par cœur jusqu'aux moindres syllabes : il n'aurait plus alors cette liberté de revenir sur ses pas, d'évoluer suivant le besoin ou l'utilité du moment.

13. Quant à la préparation du cœur, elle comprend :

1° La *pureté d'intention*, une ferme résolution d'accomplir tous ses travaux pour la gloire de Dieu et le salut de ses élèves, et de faire à cet effet tous les sacrifices nécessaires : application, zèle, patience et douceur, malgré les difficultés et les obstacles.

2° La *prière* pour attirer la bénédiction divine sur les enfants et sur l'œuvre que l'on entreprend : « Sans moi vous ne pouvez rien faire, » dit Notre-Seigneur. Le Catéchiste, pleinement convaincu de cette vérité, compte plus sur la grâce que sur ses propres efforts. Il se donne à l'Esprit de Notre-Seigneur pour être son instrument et son coopérateur.

3° La *méditation* et l'*oraison*. Pour certains sujets plus importants, c'est devant Dieu, au pied de l'autel, dans la ferveur d'une oraison ardente, qu'il convient de se préparer, pour se remplir le cœur d'estime et d'amour, et venir en classe tout embrasé soi-même du feu sacré que l'on désire allumer dans les cœurs de ses élèves. « Je passe une heure en contemplation devant Dieu, disait le Père de Ravignan, et quand mon âme est toute en feu, je la jette à mes auditeurs. » Faisons de même. Ne nous contentons pas d'étudier le catéchisme, méditons-le, dévorons-le[1]. Qu'il porte le feu dans nos entrailles, et que de notre bouche mille étincelles jaillissent et se répandent, embrasant, s'il est possible, toutes les âmes à nous confiées de l'amour de notre Dieu !

[1] Apoc., x, 9, 10.

QUATRIÈME PARTIE

DIRECTIONS PARTICULIÈRES

Le plan de cet ouvrage peut être imaginé sous la forme d'un arbre dont les racines profondes constituent notre première partie. Les principes de méthodologie générale en formeraient le tronc solide, lequel se divise, dans l'application, en trois branches mères dont s'occupe la méthodologie spéciale.

A la rigueur, nous aurions pu nous arrêter ici et considérer l'ouvrage comme achevé. Il a paru meilleur, néanmoins, d'entrer encore un peu plus dans le détail, et de montrer comment les théories exposées jusqu'à présent doivent s'appliquer aux différents sujets qui composent un cours complet d'enseignement religieux. Ces études particulières formeront notre quatrième partie. Ce sont là les branches secondaires et les rameaux qui se développent sur les branches principales. Elles en reçoivent la sève et la vie. Enfin, dans les Catéchismes-modèles qui terminent le volume, nous essayons de présenter au lecteur, en quelques types variés, une image imparfaite et raccourcie de cette riche végétation parvenue à son complet épanouissement.

Les directions particulières dont nous allons nous occuper présentement visent un double but :

I. — Nous cherchons à indiquer pour chaque sujet les idées principales qui constituent comme le fond de la doctrine. C'est le point de vue auquel le Catéchiste peut se placer en le traitant, et celui qui doit rester dans l'esprit des auditeurs comme impression générale et dernière de la catéchisation. Pour générale qu'on la suppose, cette impression n'en a pas moins une très grande valeur pédagogique. C'est elle, pour ainsi dire, qui façonne l'esprit et lui imprime un cachet particulier; c'est elle qui donne à la pensée une forme et des habitudes dont l'influence rejaillit ensuite sur le cœur et la volonté, en un mot, sur la vie morale tout entière.

II. — Nous entrons ensuite dans le détail des remarques particulières et des conseils pratiques auxquels chaque sujet peut donner lieu. Cette partie exclusivement méthodologique n'a pas reçu le même développement dans tous les articles, et cela s'explique aisément. Pour un grand nombre de sujets, les règles générales pouvaient suffire. Il n'y avait pas lieu de les rappeler chaque fois ou d'y insister à nouveau.

Dans les exemples donnés au cours des explications précédentes, nous avons dû plusieurs fois effleurer des sujets qui ont leur place marquée dans cette quatrième partie. Il en résultera nécessairement quelques redites que nous n'aurions pu éviter sans mutiler ces traités. Les jeunes maîtres nous sauront gré d'avoir en toutes choses préféré leur avantage réel à une perfection plus idéale, peut-être au point de vue littéraire, mais préjudiciable à la clarté et à l'intégrité de chaque sujet considéré isolément.

CHAPITRE I

LE DOGME

SOMMAIRE

1. Le Dogme en général. — 2. Les mystères. — 3. Dieu, crainte et amour. La très sainte Trinité. — 4. Les Anges. — 5. Jésus-Christ, son rôle dans l'histoire, son amour pour nous; dévotion à ses mystères. — 6. La très sainte Vierge, son rang; rôle éducatif de sa dévotion; doctrine et pratique. — 7. Le Saint-Esprit : son action dans l'Église et dans les âmes; pratiques. — 8. L'Église. — 9. Les fins dernières.

1. Le Dogme en général.

1. Le dogme comprend tout ce que le chrétien est obligé de croire pour être sauvé. L'Église nous en offre l'admirable résumé dans le *Credo*. Un Dieu un en substance, trine en personnes : le Père, tout-puissant créateur du monde et de tout ce qui existe; le Fils, rédempteur du genre humain; le Saint-Esprit, auteur de la grâce, sanctificateur des âmes fidèles; l'Église, mère et maîtresse des hommes, investie par Dieu de la plus haute autorité, et chargée de les conduire à leurs sublimes destinées; la vie future, terme glorieux ou infiniment misérable de notre pèlerinage ici-bas : tel est, en raccourci, le sublime programme de l'enseignement, qu'au nom de Dieu le Catéchiste est chargé de distribuer à ses enfants.

2. Il faut que chacune de ces grandes vérités soit expliquée de manière que l'esprit de l'élève en demeure éclairé et qu'il saisisse parfaitement le sens de l'enseignement de l'Église; que son cœur aussi soit épris d'amour pour cette vérité et qu'il y adhère avec toute la force dont il est capable. C'est donc la foi qu'il faut surtout cultiver : sur les fondements de cette foi viendront s'établir l'espérance et la charité, avec tout l'édifice des vertus et de la vie chrétienne.

Or la foi est l'œuvre de Dieu, c'est son esprit qui la produit en nous par le double concours de sa grâce et de sa parole. C'est elle qui nous justifie[1], et c'est par elle que nous entrons dans l'adoption des enfants de Dieu[2]. Elle forme le caractère distinctif des élus. Cette révélation sublime et ce divin appel ne sont entendus que par ceux dont le cœur est droit, qui sont nés de Dieu, comme dit Notre-Seigneur[3], et qui sont, par cette même foi, rendus dignes de retourner à lui. Pour les autres, leur cœur s'est égaré, ils ont abandonné la voie de la justice; ils refusent d'obéir à l'Évangile, et, à cause de cela, cette divine lumière demeure à jamais voilée pour eux[4].

3. Mais comment le maître, messager de Dieu, peut-il contribuer pour sa part à produire et à fortifier la foi dans le cœur de ses élèves? Nous l'avons déjà dit, répétons-le cependant en peu de mots. Il dispose pour cela de deux moyens principaux : la parole et l'exemple; et souvent, dans l'acte de l'enseignement, ces deux moyens se confondent, car c'est dans sa parole, dans sa manière d'exposer les vérités, dans son attitude, que sa foi éclate le plus vivement et se communique avec le plus d'efficacité. Qu'il enseigne donc avec autorité, fermement convaincu lui-même de la pleine vérité de sa parole et de sa puissance pour éclairer, toucher et convertir les âmes. Nulle parole n'est aussi certaine; par conséquent, point d'hésitation, point de fausse timidité. « Nous entendons souvent, dit le R. P. Ruiz Amado, mettre en doute la vérité de nos dogmes. Ces attaques fréquentes ne suffisent pas, certes, à faire chanceler notre foi, mais elles ne laissent pas cependant de nous inspirer une certaine défiance secrète de pouvoir les faire accepter avec simplicité à nos auditeurs; et, presque sans nous en rendre compte, elles nous induisent à les proposer avec une certaine timidité, pernicieuse surtout dans l'enseignement des enfants et des ignorants[5]. »

Notre foi est une forteresse inexpugnable qui n'a rien à craindre des assauts de l'erreur. Son triomphe est certain. Dans les combats de la vérité, marchons donc avec cette noble assurance d'un soldat absolument sûr de vaincre. Avoir l'air de redouter une défaite serait déshonorer notre foi, et commencer à lui devenir infidèles.

---

[1] Rom., III, 28, 30; V, 1. — [2] Gal., III, 26. — [3] S. Jean, VIII, 47. — [4] II Cor., IV, 3, 4. — [5] *Enseñanza popular de la Religión.*

4. On a parlé suffisamment[a] des preuves de la religion et de la manière de les présenter à nos élèves. Avant toutes choses, rappelons-nous qu'un conflit véritable ne peut exister entre la raison bien éclairée et la foi, entre la science et la Révélation. La raison et la foi sont comme deux fleuves sortis d'une même source, comme deux rayons partant d'un même foyer. Chacune a son objet propre; leur nature est différente, mais toutes deux ont Dieu pour auteur. Ce sont là deux modes de connaître distincts, mais non opposés. « En effet, dit le concile du Vatican, le Dieu qui révèle les mystères et nous accorde le don de la foi est le même qui a mis la raison dans l'esprit de l'homme. Or il est impossible que Dieu se renie lui-même, et qu'une vérité soit jamais contraire à une autre vérité[1]. » Seulement la raison est fragile, et la science souvent incertaine. C'est par ce côté que peut venir une opposition apparente et momentanée dans les questions communes à ces deux ordres de connaissances. Tout progrès véritable dans les sciences humaines doit les rapprocher de la Révélation, en même temps qu'il aide à préciser ou à mieux interpréter le sens de certains textes révélés qui, jusque-là, étaient demeurés obscurs ou incompris.

5. Sans attacher plus d'importance qu'il ne convient aux arguments de la raison, en des matières où la parole de Dieu se suffit à elle-même, on trouve néanmoins un plaisir sensible et un véritable réconfort à voir avec quelle facilité peuvent se réfuter la plupart des erreurs et des objections : c'est dans cet esprit qu'il faut présenter ces réfutations, si l'on juge à propos de s'y attarder. S'occuper avec affection des vérités religieuses, et se complaire dans les preuves de toute nature qui se présentent à l'esprit, est une marque de la vivacité de la foi; c'est un acte de foi, et en même temps un moyen de la développer et de l'affermir.

(L'ordre suivi dans les paragraphes suivants est celui qu'on trouve ordinairement dans les catéchismes. Il est calqué pour ce chapitre sur l'ordre des articles dans le Symbole des Apôtres.)

2. Les mystères.

6. Il faut rendre à Dieu d'infinies actions de grâces de ce qu'il a bien voulu nous instruire directement des vérités fondamen-

---

[a] Troisième partie, chap. V et VII.

[1] Constitution *Dei filius*, chap. IV, par. III.

tales que nous n'aurions pu atteindre que par un effort laborieux de notre raison, mais surtout de ce que, par un dessein de son ineffable sagesse, il nous a rendus participants de sa propre lumière en nous communiquant les secrets de sa gloire et de sa divinité. Cette Révélation prodigieuse qui élève et transforme notre vie, qui nous introduit dans la familiarité, nous pouvons même dire dans la famille de Dieu, est en même temps le gage le plus certain de notre bonheur éternel. Nous ne sommes plus des serviteurs, car le serviteur ne sait pas ce que fait son maître; mais nous, à qui le Verbe de Dieu a révélé tout ce qu'il a entendu de son Père, nous sommes devenus des amis et des fils de Dieu[1]. Serviteurs, nous l'étions par nature; amis et enfants, nous le sommes devenus par la foi, par la révélation des mystères sacrés.

7. Le Catéchiste doit s'efforcer d'inspirer aux enfants une haute vénération pour ces sublimes vérités qui dépassent de tout point notre raison, sans néanmoins lui être contraires. Conformément aux conseils que donne le Catéchisme du concile de Trente, il s'abstiendra d'entrer dans des explications trop détaillées, comme s'il voulait tenter d'en sonder la profondeur. Bien faire comprendre le sens des formules par lesquelles la sainte Église les exprime, y faire adhérer simplement et fortement, et en tirer les applications utiles pour la vie pratique, c'est à quoi il convient de se borner. Être surtout très discret dans le choix et l'usage des comparaisons; n'employer que celles qui nous viennent des saints Pères ou d'autres auteurs estimés.

3. Dieu.

8. Dieu est le premier objet que le Catéchiste doit présenter à ses disciples; c'est aussi le plus grand, le plus élevé.

L'idée de Dieu doit devenir dominante dans l'esprit et le cœur des enfants. Il est notre Créateur, le principe et la fin de toutes choses, le Bienfaiteur universel, la source de tout bien, la félicité des intelligences, le but, le terme, le tout de la religion.

Mais, pour obtenir ce résultat, il ne suffirait pas de donner, d'après le catéchisme, une notion plus ou moins claire de l'Être divin, un en trois personnes; et, lorsque les élèves sont plus grands, il ne suffirait pas non plus de passer en revue ses ado-

[1] S. Jean, xv, 15.

rables perfections, de les classer, de les définir, de les comparer, d'argumenter sur chacune d'elles. Tout cela, c'est le travail de l'esprit; travail utile, sans doute, comme préliminaire et comme moyen, mais travail stérile et presque irrévérencieux, s'il demeurait seul. Ce qu'il faut, c'est, à l'occasion de ces développements, plus ou moins étendus suivant l'âge et la capacité des enfants, de remplir leurs âmes d'un vif esprit de religion, d'un profond sentiment de respect et de crainte à l'égard de Dieu, et en même temps d'un ardent amour pour son excellence infinie.

9. Tout d'abord le respect et la crainte de Dieu. En effet, la crainte du Seigneur est le fondement solide de toute vie chrétienne. *Elle est,* dit le Psalmiste, *le commencement de la sagesse*[1]. Elle se confond même avec la sagesse[2]. Elle en est comme la couronne d'honneur[3].

La crainte de Dieu est aussi la sauvegarde de toute vertu. A l'homme qui craint le Seigneur, dit encore l'Esprit-Saint, aucun mal ne saurait arriver. Au milieu de la tentation, Dieu le conservera et le délivrera[4]. Souvent la crainte de Dieu est seule capable de retenir l'homme entraîné par ses penchants vers les plus dangereux précipices. C'est le lest qui assied le navire sur les flots mobiles ou qui, au milieu des airs, maintient en équilibre le ballon léger et empêche l'audacieux aéronaute d'être précipité de hauteurs vertigineuses. La crainte du Seigneur, c'est encore le rempart inexpugnable qui résiste victorieusement à tous les assauts des ennemis du salut. Aussi la sainte Écriture ne tarit-elle pas d'éloges à son sujet. *La crainte du Seigneur,* dit-elle, *est comme un paradis de bénédiction ; elle est revêtue d'une gloire au-dessus de toute gloire*[5]. *Bienheureux l'homme qui craint le Seigneur, qui met ses délices à observer sa loi*[6].

Que nos élèves soient donc tout pénétrés de la grandeur, de la puissance et de la justice de Dieu. Qu'ils s'accoutument aussi à vivre en sa présence; que ce sentiment les suive partout; qu'ils voient Dieu en toutes choses, et qu'ils se sentent eux-mêmes sous son regard infiniment pur et pénétrant. Cette impression salutaire de la divine présence en nous, autour de nous, en tous lieux, établit l'âme dans une parfaite sécurité. Outre qu'elle éloigne le péril du péché, elle est aussi un puissant motif de confiance, une source abondante de grâces et le principe d'une

---

[1] Ps. CX, 10. — [2] Eccli., XIX, 18. — [3] Eccli., I, 22. — [4] Eccli., XXXIII, 1. — [5] Eccli., XL, 28. — [6] Ps. CXI, 1.

multitude d'actes de vertus. *C'est Dieu qui est notre refuge et notre force*[1], *une tour puissante contre nos ennemis*[2]. *Le Seigneur est ma lumière et mon salut, qui craindrai-je? Le Seigneur est le défenseur de ma vie, qui pourrait me faire trembler*[3]?

10. Avec la crainte, il faut aussi développer l'amour. Pour cela, peignez vivement la bonté infinie du Seigneur. Repassez la longue liste de ses bienfaits; montrez sa libéralité envers les justes, sa miséricorde envers les pécheurs repentants, sa providence attentive à tous nos besoins. Parlez du ciel, bonheur suprême qu'il nous destine, pour lequel il nous a créés et qu'il nous donnera certainement si nous lui restons fidèles. Attribuez directement à Dieu tout ce qui nous arrive d'heureux. Quant aux événements fâcheux, faites voir qu'ils sont permis seulement, parce qu'ils peuvent être l'occasion d'un plus grand mérite. C'est SON AMOUR qui règle tout, et toujours pour notre plus grand bien.

Montrons-nous donc reconnaissants et fidèles, répéterez-vous. Pleins de confiance en sa bonté, abandonnons-nous à son aimable conduite. Ne nous plaignons jamais de ce qui nous arrive. Appliquons-nous avec courage et constance à l'accomplissement de toutes ses volontés. Enfin, attachons-nous étroitement à lui; soyons résolus à tout perdre et à mourir plutôt que de l'offenser.

11. C'est toujours avec un profond respect qu'il faut aborder un sujet aussi grand, aussi vénérable. En la présence de Dieu, les Anges sont muets d'admiration; et, parmi eux, les plus sublimes contemplateurs, les brûlants Séraphins ne savent, en le voyant, que se renvoyer, d'une extrémité du ciel à l'autre, ce cri mille fois répété : SAINT, SAINT, SAINT *est le Seigneur, le Dieu des armées*[4]. Imitons-les. C'est par son attitude, par le choix de ses expressions que le Catéchiste réussit le mieux à imprimer dans les âmes le sentiment de l'Être infini, qui échappe à toutes nos froides analyses, parce qu'il est souverainement élevé au-dessus de nos pensées.

Rappelons encore cet avis de saint Augustin : Dans son instruction, le Catéchiste ne doit pas se contenter de parler de Dieu, mais il doit encore parler à Dieu. Sur ses lèvres, que la doctrine se transforme donc en prière : c'est le moyen d'initier ses élèves

---

[1] Ps. XLV, 1. — [2] Ps. LX, 3. — [3] Ps. XXVI, 1 et 2. — [4] Is., VI, 3.

à cet art si important, qui doit devenir pour eux la source de tant de grâces et de bénédictions.

12. Ce qui a été dit plus haut sur les mystères en général s'applique d'une manière spéciale au plus auguste, au plus impénétrable de tous, à l'adorable Trinité. Avec de tout jeunes enfants, il faut se contenter de la manifestation intuitive qu'il a plu à Dieu d'en faire au baptême de Notre-Seigneur. On raconte l'histoire, et l'on en tire simplement la notion des trois personnes divines en un seul Dieu.

A des élèves plus avancés, vous exposerez la doctrine de l'Église telle qu'on la trouve dans les catéchismes et dans les divers symboles de la foi. Vous vous efforcerez, en même temps, de leur inspirer un très grand respect pour un si profond mystère, et de les pénétrer d'une vive reconnaissance à l'égard des personnes divines pour les bienfaits que nous attribuons à chacune d'elles : à l'égard du Père, qui nous a créés; du Fils, qui nous a rachetés; du Saint-Esprit, qui sanctifie nos âmes, dirige et gouverne la sainte Église. Montrez quelle vénération l'Église professe pour cet auguste mystère, et pour cela faites voir à vos élèves la place qu'il occupe dans la liturgie et dans les prières du chrétien. En particulier, appelez leur attention sur le signe de la Croix, sur le *Credo*, le *Gloria in excelsis*, sur le *Gloria Patri* et la doxologie de toutes les hymnes, sur la conclusion solennelle des oraisons de l'Église, la Préface des dimanches, et enfin sur le *Kyrie eleison* de la messe et du commencement des litanies. Qu'ils apprennent à réciter toujours ces prières, dans un sentiment de profond respect et de véritable dévotion.

4. Les Anges.

13. C'est un grand bienfait pour nous qu'il ait plu à Dieu de nous révéler l'existence des Anges, et de nous manifester les multiples rapports qu'ils ont avec nous. Sans entrer dans des détails trop subtils sur leur nature, le Catéchiste s'efforcera de faire éclater aux yeux de ses élèves la puissance du Dieu créateur qui, en un instant et d'une seule parole, a tiré du néant ces milliards d'intelligences plus sublimes les unes que les autres. Sa justice, à son tour, nous apparaît dans une clarté redoutable, lorsque nous considérons le châtiment aussi subit que terrible qu'il a infligé à Lucifer et à tous les Anges rebelles. Enfin sa bonté à notre égard se manifeste lorsqu'il veut bien nous appeler, mal-

gré une si grande différence de nature, à participer au même bonheur, à la même récompense éternelle que les Esprits célestes. Nous sommes les frères des Anges : voilà une vérité qu'il faut imprimer fortement dans l'esprit de nos enfants. Elle est propre à leur donner conscience de leur dignité surnaturelle, et par conséquent à les préserver de beaucoup d'égarements.

Les Anges nous aiment et nous protègent. Dieu les a chargés du soin de nous conduire dans la voie du salut et de nous assister dans nos combats. Ils le font avec tout le dévouement que leur inspirent leur amour pour Dieu et un zèle ardent pour sa gloire, en même temps qu'une tendre affection à notre égard et un vif désir de nous voir un jour associés à leur béatitude. Quel motif de confiance! Pour un ennemi qui s'élève contre nous, nous pouvons, si nous le voulons, voir accourir à notre aide des milliers de défenseurs. Donc reconnaissance à l'égard de Dieu; reconnaissance aussi à l'égard des Anges, principalement envers nos Anges gardiens.

14. Inspirez à vos enfants un grand respect pour les Anges, qui, parvenus à une sainteté consommée, et contemplant sans intermission la face du Père céleste[1], les regardent eux-mêmes du haut du ciel ou se tiennent assidûment à leurs côtés. Qu'ils craignent d'offenser leurs yeux si purs en commettant le péché, et surtout d'encourir leur indignation en scandalisant quelqu'un de ceux qui leur sont confiés.

Enseignez, au contraire, à vos élèves, à imiter la pureté des Anges, à les invoquer dans tous leurs besoins et à témoigner souvent leur reconnaissance pour les bienfaits qu'ils en ont reçus. Apprenez-leur à cet effet quelque prière courte, mais substantielle, qu'ils puissent répéter matin et soir et en différents moments de la journée, dans les tentations et les dangers.

5. Jésus-Christ.

15. Après Dieu, dont la pensée toujours présente domine et pénètre tout dans la religion, le plus grand objet de l'enseignement chrétien, celui que le Catéchiste ne doit jamais perdre de vue, c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. « Ce qu'il y a de principal à mettre sans cesse sous les yeux des enfants, dit Fénelon, c'est Jésus-Christ, auteur et consommateur de notre foi, centre

---

[1] S. Matth., XVIII, 10.

de la religion et notre unique espérance. » La connaissance de Jésus-Christ est capitale pour l'éducation de la jeunesse. Connaître Jésus-Christ, c'est connaître Dieu [1], c'est connaître l'homme, c'est connaître toute la religion chrétienne, c'est être en possession de la voie du salut [2].

Jésus-Christ est tout dans le monde. Son histoire se confond avec celle de l'humanité, ou plutôt l'histoire de l'humanité, dans ce qui en doit demeurer, n'est que l'histoire de Jésus-Christ. Au moment de la création, il est là dans la pensée du Père, idéal sublime que la main créatrice copie avec amour. L'homme tombe ; il est là aussitôt, s'offrant en victime pour son salut. C'est en lui qu'Adam retrouve la grâce et le pardon. C'est lui qu'aperçoivent dans le lointain les patriarches et les prophètes. C'est vers lui que se tendent tous leurs désirs. C'est pour lui, pour préparer son règne, que s'accomplissent toutes les révolutions des empires. Promesses, figures, prophéties : tout l'annonce et le prépare.

16. Le Catéchiste a soin de faire parcourir en abrégé cette série d'événements si remarquables, puis il arrive à la réalisation de l'ineffable mystère qui unit Dieu à notre humanité ; il en raconte les circonstances si touchantes. Il étudie ensuite le divin Rédempteur dans sa personne unique en deux natures, dans ses mystères : l'Incarnation, la Rédemption, la Résurrection, son Ascension, son règne au ciel. Il rappelle son œuvre admirable pendant sa vie. A grands traits, il en retrace les prodigieux développements après sa mort. Il complète cet exposé par la vie sacramentelle du Seigneur. Non seulement Jésus-Christ reste avec nous par son esprit, mais encore par sa présence personnelle. Il se donne à chacun de ses fidèles dans l'ineffable mystère de la communion.

Ainsi Jésus-Christ est tout en tous, il est tout en toutes choses. *Il était hier, il est aujourd'hui, il sera demain et dans tous les siècles* [4]. *Son Père lui a donné les nations pour héritage* [3]. Tous les hommes lui sont assujettis, amis et ennemis. A son nom, tout genou fléchit, au ciel, sur la terre et dans les enfers. Si l'Église est parfois humiliée, et si les serviteurs du Christ semblent succomber sous leurs adversaires, ce n'est là qu'une vaine et trompeuse apparence. A l'exemple de leur divin Chef, les saints triomphent en s'élevant au-dessus de la douleur et de la mort ; et, l'ayant suivi dans ses humiliations, ils ont conquis le droit

[1] S. Jean, XIV, 9. — [2] S. Jean, XIV, 6. — [3] Hébr., XIII, 8. — [4] Ps. II, 8.

de participer à sa gloire céleste, où ils seront, comme lui, revêtus d'immortalité.

Au grand jour des justices, il reviendra, comme il l'a promis, plein de gloire et de majesté. Ses ennemis trembleront devant lui; ils seront écrasés en sa présence, alors que les Saints exulteront et chanteront des cantiques de joie. Et son règne sera affermi pour l'éternité.

17. Une foi vive à toutes ces grandes vérités doit être le premier fruit de l'enseignement du Catéchiste. Mais en même temps que la foi, il faut cultiver l'amour. Pour cela, le meilleur moyen, c'est de montrer l'amour du cœur de Jésus comme la source d'où jaillirent tous les actes de sa vie, surtout les plus douloureux. *C'est cet amour qui a tout fait,* dit une hymne de l'Église[1]. *Il m'a aimé et il s'est livré pour moi,* s'écrie l'apôtre saint Paul[2]; et saint Thomas, dans une strophe célèbre[a], chante l'amour de Jésus qui se donne à nous de toutes manières : en naissant, il se fait notre frère; à l'autel, il est notre aliment; en mourant, le prix de notre rançon; au ciel même, il se donne encore, il devient notre récompense.

« Non, vraiment, s'écrie saint Augustin, tout Dieu qu'il est, il ne pourrait nous donner davantage. »

Mais l'amour appelle l'amour : *L'amour de Jésus nous presse*[3], dit encore saint Paul. Aimons donc Celui qui nous a tant aimés. Suivons-le, imitons-le, unissons-nous à lui. Puisse cette parole sublime du grand Apôtre devenir le résumé de notre vie, comme elle le fut de la sienne : Pour moi, vivre c'est Jésus-Christ[4].

18. Du sentiment général de foi et d'amour dont nous venons de parler doivent sortir comme de leur source toutes les pratiques de détail. Mais ces pratiques elles-mêmes, en concrétant le sentiment, le fortifient et contribuent singulièrement à le développer. Voici donc quelques points auxquels le Catéchiste devra prêter une attention particulière :

A propos des mystères de la sainte Enfance, inculquez la dévotion au saint Nom de Jésus, comme un puissant moyen de pro-

---

[a] Se nascens dedit socium;
Convescens, in edulium;
Se moriens, in pretium;
Se regnans dat in præmium.
(Hymne *Verbum supernum.*)

[1] Fête du Sacré Cœur. — [2] Gal., II, 20. — [3] II Cor., V, 14. — [4] Phil., I, 21.

tection dans les nécessités et les tentations. Habituez les élèves à le prononcer souvent avec dévotion, soit seul, soit dans quelque courte oraison jaculatoire, et, lorsqu'ils l'entendent prononcer, à se découvrir ou à incliner la tête par respect, imitant en cela les Anges du ciel qui, à ce nom divin, fléchissent le genou avec un saint empressement. Qu'ils s'accoutument surtout à le prononcer intérieurement dans un esprit d'amour et de réparation, lorsqu'ils entendent proférer quelque parole injurieuse à Dieu, ou qu'ils sont témoins de quelque péché.

De toutes les parties de la vie du Seigneur, faites tirer aux enfants des résolutions de l'imiter, et donnez-leur à ce sujet des conseils précis, des indications détaillées.

C'est surtout dans le grand et douloureux mystère de la passion, qu'il faut puiser de féconds enseignements et de puissants encouragements à la pratique des devoirs les plus difficiles de la vie chrétienne : esprit de mortification et de pénitence, désir d'imiter Jésus-Christ, et de souffrir avec lui, chaque vendredi spécialement. De cette manière, on pose le fondement des préceptes de l'Église relatifs à la pénitence, et on écarte, avant qu'elles naissent, les objections au jeûne, à l'abstinence et à tout ce que la loi de Dieu et de l'Église peut présenter de pénible et d'onéreux à la nature.

En même temps, cultivez les pratiques capables d'entretenir la dévotion à Jésus souffrant : le crucifix, la sainte messe, le chemin de la croix et, par-dessus tout, la pratique si courte, si fréquente, si efficace, du signe de la croix[a].

6. La très sainte Vierge.

19. Si l'on considère attentivement le rôle que Dieu a donné à la très sainte Vierge Marie, en l'élevant à la sublime dignité de Mère de son Fils; si, en même temps, on cherche à saisir quelques-unes des admirables vertus qu'une semblable élection présuppose dans une simple créature; si l'on se demande ensuite de quel pouvoir absolument unique cette Mère de Dieu a été investie pour aider les hommes dans l'œuvre de leur salut, on demeure comme ébloui des excellences accumulées dans cette créature incomparable. Tous les textes les plus magnifiques de la sainte Écriture, que l'Église lui applique, n'ont plus rien d'exa-

[a] Voyez les Catéchismes modèles, I, II, III.

géré; on se replie en soi-même, confondu, et l'on goûte délicieusement cette impuissance radicale de lui offrir une louange proportionnée à sa grandeur. « Vraiment, s'écrie l'Église, je ne sais plus quelles louanges vous offrir, ô sainte et immaculée virginité, puisque vous avez porté dans votre sein Celui que les cieux ne peuvent contenir [1]. »

Tous les hommes devraient tressaillir de joie, éclater en cris de triomphe, à la simple pensée de l'honneur qu'une créature si sainte, si pure, si exaltée en toutes sortes de vertus, fait rejaillir sur l'humanité entière. *Vous êtes la gloire de Jérusalem, vous êtes la joie d'Israël, vous êtes l'honneur de notre peuple* [2]. Mais un grand nombre, infidèles ou égarés, ignorent ou méconnaissent les grands mystères de Dieu et la richesse de ses desseins miséricordieux. Ceux, au contraire, qui ont reçu en partage le don inappréciable de la filiation adoptive, attirés qu'ils sont par cette apparition toute de lumière, fixent leurs regards sur elle et sont ravis de sa beauté.

Comme une aurore toujours grandissante, le culte de Marie prend une place de plus en plus large dans la liturgie catholique; les fêtes en son honneur se multiplient, et, accomplissant la prophétie sortie de sa bouche inspirée, les générations s'épuisent en efforts pour se surpasser les unes les autres en leurs hymnes de louanges.

20. A cet égard, la volonté de Dieu et la direction du Saint-Esprit sont tellement manifestes, que l'on pourrait considérer le culte de Marie comme l'une des notes de la véritable Église. Dans son orgueil, l'hérésie manque de cœur et d'intelligence. N'aimant plus, elle a cessé de comprendre. Elle lève en haut sa tête altière, mais l'Esprit de Dieu l'a quittée. Elle a perdu la simplicité et, en même temps, la profondeur de la foi. Ses yeux sont obscurcis; les vastes horizons lui sont devenus ténébreux. Peu à peu la lumière surnaturelle l'abandonne. Au travers de son ciel nébuleux, à peine entrevoit-elle encore quelques rayons du divin Soleil de justice; l'astre des nuits, cet astre à la lumière si bienfaisante et si suave, la lune, par laquelle est représentée Marie [3], a complètement disparu.

S'il en est ainsi pour l'Église considérée dans son ensemble, on peut affirmer sans crainte, à la suite d'un grand nombre de docteurs, que la dévotion à Marie est, pour chaque âme en par-

---

[1] Office de la très sainte Vierge. — [2] Judith, xv, 10. — [3] Cant., vi, 9.

ticulier, un signe des plus évidents de prédestination. La dévotion à Marie, c'est la foi implicite à tous les mystères. Au moment où l'Église est sur le point de remettre entre les mains du Créateur l'âme qui lui avait été confiée, comme une tendre mère anxieuse du salut de son enfant, elle adresse un suprême appel à l'infinie miséricorde. *Cette âme a péché, je le confesse*, s'écrie-t-elle; *mais pourtant elle n'a nié ni le Père, ni le Fils, ni le Saint-Esprit*[1]. Or l'âme qui n'a point renié sa Mère, qui est restée jusqu'au bout fidèle au culte de Marie, cette âme, sûrement, n'a renié ni le Père dont Marie est la Fille, ni le Fils dont elle est la Mère, ni le Saint-Esprit dont elle est l'Épouse immaculée. Cette âme porte en elle-même le germe et le signe du salut, et Marie ne peut l'abandonner à ce moment décisif. C'est la pensée qu'un saint docteur burinait en cette phrase, devenue l'un des adages de la piété chrétienne : « Nul serviteur de Marie ne peut périr. »

21. Il est difficile de se faire une juste idée de l'influence exercée dans l'Église par la dévotion à Marie, de ce que l'on pourrait appeler, en quelque manière, son rôle pédagogique. *Tous les biens me sont venus avec elle*[2], dit la sainte Écriture parlant de la Sagesse. Ainsi en est-il de la dévotion à Marie. C'est une lumière qui éclaire les âmes dans les sentiers de la vertu. Astre du matin, étoile de la mer, aurore éclatante, soleil resplendissant, lune magnifique, telles sont les images par lesquelles la sainte Écriture et l'Église essayent de représenter cette Vierge bénie. Et, comme la lumière du soleil, non seulement elle éclaire, mais elle échauffe, mais elle purifie. A la seule pensée de Marie, les âmes se sentent plus pures, plus détachées de la terre; elles s'enflamment de saints désirs, et se sentent portées à Dieu et disposées à la pratique de la vertu. *Entraînez-nous, nous courrons à l'odeur de vos parfums*[3]. A l'approche de Marie, les miasmes des passions sont chassés et détruits. C'est une brise bienfaisante qui, circulant sans cesse dans l'atmosphère de l'Église, en éloigne toutes les émanations du vice et de l'erreur. *Elle est terrible comme une armée rangée en bataille*[4]. Devant elle, l'hérésie recule, le démon fuit épouvanté. En un mot, la dévotion à Marie est l'antidote le plus puissant contre la tentation et le péché; c'est une puissance d'attraction irrésistible vers la vertu et la sainteté.

---

[1] Prières de la recommandation de l'âme. — [2] Sag., VII, 11. — [3] Cant., I, 3. — [4] Cant. VI, 9.

22. Ce que nous venons de dire est bien peu de chose, sans doute, en présence d'un sujet si vaste et si magnifique. Mais ce peu suffira pour faire comprendre à l'éducateur chrétien toute l'étendue de son devoir, soit au point de vue de la doctrine qu'il doit enseigner à ses élèves, soit au point de vue de la pratique de cette dévotion à laquelle il doit les initier.

Et c'est avec raison que nous donnons à la doctrine le premier rang.

Marie est, après son divin Fils, l'abrégé des merveilles de Dieu. L'étudier, c'est, pour ainsi dire, étudier tous nos mystères; c'est en même temps étudier les voies les plus sûres et les plus hautes pour aller à Dieu. Le Catéchiste devra donc s'efforcer, par la lecture et la méditation, d'acquérir d'abord pour lui-même une connaissance aussi vaste et aussi élevée que possible des excellences de Marie. Ce sera ensuite pour lui un bonheur de faire part à ses élèves des richesses de doctrine qu'il aura pu ainsi s'approprier. Or toute cette doctrine peut se rapporter aux trois points suivants, auxquels nous avons déjà fait allusion.

1° La dignité suréminente de Marie comme Mère de Dieu. Par là elle est élevée d'une manière incompréhensible au-dessus des Anges et de tous les Saints. Elle forme un ordre à part dans la création. Simple créature, elle se rapproche de Dieu autant qu'il était possible de le concevoir, oserions-nous dire, même à l'entendement divin.

2° Ses incomparables vertus. Sa sainte et immaculée Conception et toute une vie de correspondance absolue à la grâce l'ont établie dans une telle sainteté, que le regard si pénétrant du Seigneur ne peut trouver en elle aucune tache.

3° Enfin, comme conséquence de ces deux ordres de prérogatives, le pouvoir presque absolu que la très sainte Vierge a sur le cœur de Dieu, pouvoir tel que les saints Pères n'ont pas craint d'appeler Marie une toute-puissance suppliante, une toute-puissance d'intercession.

23. Ces vérités, exposées à doses convenables par un maître rempli lui-même d'une tendre et forte dévotion envers Marie, formeront le solide fondement de celle de ses élèves. Quant aux pratiques, il ne faut pas les multiplier, mais attacher une grande importance aux plus communes. Nous distinguerons particulièrement :

1° **Les fêtes de Marie.** Elles doivent toujours être signalées.

C'est l'occasion la plus favorable pour bien instruire les enfants et pour les former à une vraie dévotion. Préparez les fêtes principales par une neuvaine ou un triduum. Engagez les plus grands élèves à s'approcher des sacrements. Selon votre pouvoir et vos attributions, contribuez à en rehausser la solennité, faisant chanter, par exemple, quelque beau cantique en son honneur. Surtout, faites le possible pour que vos élèves retirent de ces fêtes un véritable fruit de sanctification.

2° **Les prières en son honneur**, surtout l'*Ave Maria* de la prière du matin et du soir, l'*Angelus*, le *Chapelet*. Habituez vos élèves à réciter toujours ces prières avec un profond respect et une grande confiance. Donnez-leur pour modèle la manière si respectueuse dont le saint archange Gabriel et sainte Élisabeth saluèrent la très sainte Vierge. Profitez du mois de Marie et du mois du saint Rosaire pour leur inculquer une pratique plus personnelle du Chapelet. Que vos élèves trouvent le moyen d'en réciter chaque jour quelques dizaines en leur particulier, ne fût-ce qu'en marchant dans les rues, en allant faire les commissions de leurs parents. Apprenez-leur, à cette fin, à tenir leur petit chapelet enfermé dans la main, et à marcher avec modestie pendant qu'ils s'occupent intérieurement à prier.

3° **Les oraisons jaculatoires.** Enseignez-en un petit nombre, mais qu'elles soient très substantielles et propres à servir d'un prompt recours dans les tentations et les difficultés, par exemple : « O Marie, ma Mère, venez à mon aide! » — « Doux Cœur de Marie, soyez mon salut! » — « O Marie conçue sans péché, priez pour nous, qui avons recours à vous! »

Le bien que peut faire le Catéchiste par ces moyens est incalculable, et la récompense qu'il acquiert pour lui-même est certaine. C'est dans la bouche de Marie que l'Église place ces paroles du Livre sacré : *Celui qui me trouvera, trouvera la vie*[1] *! Ceux qui me feront connaître auront la vie éternelle*[2].

7. Le Saint-Esprit.

24. La doctrine du Saint-Esprit, selon le Catéchisme du concile de Trente, a une très grande importance dans la vie chrétienne, et par conséquent aussi dans l'éducation.

Le point de départ de cet enseignement est la manifestation

[1] Prov., VIII, 35. — [2] Eccli., XXIV, 31.

merveilleuse de la puissance et de tous les dons du Saint-Esprit, dans les Apôtres, le jour de la Pentecôte. Cette puissance éclate ensuite par les effets prodigieux de leur prédication, et par les miracles sans nombre qu'ils opèrent pour accréditer leur mission.

L'action du Saint-Esprit se continue dans l'Église. Il assiste ses chefs pour qu'ils ne puissent errer dans la foi, qu'ils comprennent le vrai sens de la parole de Dieu, et qu'ils l'annoncent avec fruit. Mais surtout, il agit perpétuellement dans les âmes des fidèles : il les délivre du péché et, par la grâce sanctifiante, il leur confère la vie surnaturelle et les établit dans l'amitié de Dieu.

En même temps que la grâce, il répand dans les âmes les vertus infuses et ses dons : tout un ensemble de forces surnaturelles, prêtes à entrer en action sous le souffle de la grâce actuelle. Et cette grâce actuelle : lumière, excitation, force, encouragement, reproche, c'est encore lui qui nous la donne.

Dès ici-bas, il récompense nos efforts par des joies surnaturelles. C'est lui qui chasse les ténèbres de l'erreur et les angoisses du doute, et qui affermit dans nos âmes la foi. C'est lui encore qui fait briller à nos yeux l'espoir des récompenses éternelles. Enfin, lui-même, feu sacré de l'amour éternel, vient en nos cœurs, s'unit à eux et les embrase d'amour pour le Père qui nous a créés, et pour le Fils qui nous a rachetés.

Telles sont nos relations habituelles avec l'Esprit-Saint, et notre dépendance à son égard. *De nous-mêmes, comme de nous-mêmes, nous ne pouvons pas même avoir une bonne pensée*[1]. *C'est le Saint-Esprit qui nous en rend capables. Nul ne peut dire : Jésus est le Seigneur, si ce n'est par le Saint-Esprit*[2]. *Nous ne savons ni ce qu'il faut demander, ni comment il faut le demander : c'est le Saint-Esprit qui prie en nous par des gémissements inénarrables*[3].

25. Il est nécessaire que l'enfant prenne conscience de ce contact incessant de son âme avec le Saint-Esprit, de cette VIE A DEUX, dans laquelle le Saint-Esprit et lui agissent de concert. De cette connaissance, de ce sentiment intime de l'union de son âme avec le Saint-Esprit, il tirera les fruits les plus précieux : respect de soi-même et des autres, estime de la grâce, humilité, esprit de prière, confiance, reconnaissance et fidélité. *Le temple*

---

[1] II Cor., III, 5. — [2] I Cor., XII, 3. — [3] Rom., VIII, 26.

de Dieu est saint, et c'est vous qui l'êtes. Ne savez-vous pas que vos corps sont les temples du Saint-Esprit qui habite en vous? Si quelqu'un profane le temple de Dieu, Dieu le perdra[1]. Au contraire, ces temples sacrés, s'ils savent se conserver au Seigneur, brilleront dans le ciel d'une gloire éternelle. En eux resplendira la gloire même de la Divinité.

26. Faites prendre aux enfants la salutaire habitude d'invoquer souvent le Saint-Esprit par quelque courte prière, comme le *Veni, sancte Spiritus*, ou tout au moins, lorsqu'ils prononcent les paroles du signe de la croix : Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

8. L'Église.

27. L'Église est l'institution providentielle qui résume tous les bienfaits de Dieu à l'égard des hommes. Elle a été constituée la dépositaire de la vérité et des moyens de salut. C'est une autorité vivante, permanente, indéfectible. C'est la montagne issue de la pierre qu'avait vue le prophète Daniel[2]. Elle couvre toute la terre et montre son front majestueux au-dessus de tous les autres sommets. Elle est la cité de Dieu dont les fondements reposent sur les collines éternelles[3].

Dans une Préface propre du diocèse de Paris, nous trouvons, admirablement résumées, toutes les prérogatives de l'Église : « C'est la maison de la prière, le temple où réside la gloire de Dieu, et le siège de l'inaltérable vérité; le sanctuaire de l'éternelle charité, l'arche qui nous préserve du déluge et nous conduit au port du salut; enfin l'épouse unique et choisie de Jésus-Christ[4]. » Pour exprimer ses prérogatives, l'Écriture sainte ne tarit pas de figures et de comparaisons. Les paraboles de Notre-Seigneur se rapportent presque toutes à l'Église. Il a employé sa vie et ses soins à la former, et, pour achever son œuvre, *il s'est livré à la mort pour elle, afin*, dit saint Paul, *de la sanctifier et de se présenter à lui-même une Église toute glorieuse, pure et sans tache*[5].

28. Respect et amour de l'Église, reconnaissance envers Dieu qui a bien voulu nous la donner pour Mère, et par son moyen nous combler d'une multitude de bienfaits : tels sont les senti-

---

[1] Cor., III, 17; VI, 19. — [2] Dan., II, 35. — [3] Ps. LXXXVI, 1. — [4] Fête de la Dédicace des Églises. — [5] Éph., V, 25, 27.

ments que le Catéchiste doit s'efforcer de cultiver dans l'âme de ses élèves. Mais appartenir à l'Église ne suffit pas pour obtenir la vie éternelle : il faut de plus accepter sa doctrine et obéir à ses commandements. Sur ce point, le maître doit servir de modèle à ses disciples. Qu'il se souvienne des recommandations si nettes et si pressantes du saint Fondateur des Écoles chrétiennes. « Attachez-vous universellement à ce qui est de la foi, dit-il à ses frères, fuyez la nouveauté; suivez la tradition de l'Église; ne recevez que ce qu'elle reçoit, condamnez ce qu'elle condamne, approuvez ce qu'elle approuve, soit par les conciles, soit par les souverains Pontifes; rendez-lui en tout une parfaite et prompte obéissance [1]. »

Pénétré lui-même de ces sentiments, le maître chrétien les répandra autour de lui. Une âme remplie de foi est le canal ordinaire par lequel il plaît à Dieu de communiquer cette vertu aux autres. La bénédiction du Ciel ne peut lui manquer.

29. Inspirez surtout à vos enfants une profonde vénération pour tous les pasteurs de la sainte Église, et en particulier pour le souverain Pontife, son chef visible. Invitez-les à bénir souvent le Seigneur de ce que, pour le repos et la sécurité des âmes fidèles, il a bien voulu accorder à son Église et, d'une manière spéciale et personnelle, à son Vicaire ici-bas, le privilège unique de l'infaillibilité doctrinale. Insistez sur le devoir qui incombe à toutes les brebis du troupeau du Christ d'assister de leurs prières ceux que Dieu leur a donnés pour pasteurs, et surtout de leur rendre le gouvernement facile et agréable par une entière docilité à leurs ordres et à leurs conseils.

Apprenez aussi à vos élèves à se faire, selon la mesure de leurs forces, les auxiliaires du clergé dans l'apostolat chrétien; rendez-les capables de lui apporter un concours efficace pour la défense des bons principes et la diffusion des œuvres catholiques. Dans tous pays, le peuple fidèle constitue une base, une réserve solide, sur laquelle le clergé s'appuie pour marcher à de nouvelles conquêtes. De la valeur d'un groupe dépend sa force d'expansion. Or le maître chrétien a pour mission de travailler les âmes qui doivent être un jour dans chaque groupe, dans chaque paroisse, les éléments actifs de conservation et de propagande. Il importe souverainement de leur faire acquérir les qualités et les vertus qui les rendront propres à ce rôle si nécessaire.

---

[1] *Recueil*, p. 151.

9. Les fins dernières.

30. *Pensez à vos fins dernières,* dit l'Esprit-Saint, *et vous ne pécherez jamais*[1]. L'incertitude de l'heure de la mort, la sévérité du Juge, la rigueur et l'éternité des peines de l'enfer : voilà des sujets sur lesquels Notre-Seigneur revient très fréquemment dans ses paraboles ou ses comparaisons. A plusieurs reprises, il a peint le tableau le plus grandiose et le plus impressionnant du Jugement général. Il faut graver profondément ces vérités dans l'âme des enfants et les mettre souvent en face de cette redoutable, mais inéluctable alternative : OU LE CIEL, OU L'ENFER.

31. Parlez souvent du bonheur et de la gloire du ciel, afin d'aviver l'espérance. Cette pensée du ciel est très propre à détacher les âmes des choses de la terre et à les encourager à supporter avec patience les maux de cette vie, pour les transformer en mérites. Portez donc en haut les cœurs, et enflammez-les de saints désirs ; mais représentez aussi très fortement les tourments des damnés, afin que, comme dit le roi prophète, *la crainte de Dieu pénètre jusqu'à nos os et notre chair*[2].

Pour les enfants et pour les âmes ordinaires, la peine du sens, le feu, fait plus d'impression que la perte de Dieu. C'est pourquoi Notre-Seigneur insiste principalement sur ce point. La crainte, utile à tous, est surtout nécessaire aux pécheurs ou à ceux qui sont plus exposés à tomber. Le divin Rédempteur, qui était venu pour chercher et sauver ceux qui étaient perdus, avait surtout en vue les besoins de ces âmes, lorsqu'il faisait retentir de sévères avertissements.

Les âmes qui sont plus sensibles à la perte de Dieu montrent par là même qu'elles sont animées de la charité, et qu'elles vivent habituellement dans une atmosphère spirituelle plus élevée.

32. Au souvenir de la mort et du jugement particulier qui doit la suivre, joignez celui de la résurrection au dernier jour ; résurrection extrêmement glorieuse pour les uns, ignominieuse et misérable à l'excès pour les autres. Apprenez à vos enfants à respecter leurs corps, qui sont les temples du Saint-Esprit, et qui sont destinés à jouir avec leurs âmes de la gloire éternelle. Par les cérémonies des funérailles, et surtout par le culte des saintes reliques, montrez-leur le prix que l'Église attache à ces corps.

---

[1] Eccli., VII, 40. — [2] Ps. CXVIII, 120.

malgré la terrible condamnation que le péché a fait peser sur eux. Inspirez-leur à cette occasion le respect des morts et des cimetières, où les générations qui nous ont précédés attendent, dans l'humiliation du tombeau, l'heure marquée par Dieu pour le grand réveil et les solennelles assises du Jugement général.

Cette pensée du Jugement général et de la manifestation des consciences est très propre à faire éviter les péchés secrets, et à obtenir des confessions sincères. En même temps, elle fait tressaillir les justes qui, dans une ferme espérance, attendent la récompense de leurs travaux et la couronne qui leur a été promise. Transportés d'un saint enthousiasme, ils saluent d'avance le Roi qui doit venir dans tout l'appareil de sa puissance pour triompher de ses ennemis et prendre possession définitive de son royaume éternel. Ils appellent de tous leurs vœux cet avènement glorieux du Seigneur, que les Prophètes avaient entrevu et annoncé, et, avec le saint Apôtre mettant le dernier sceau à nos divines Écritures, ils s'écrient :

VENEZ, SEIGNEUR JÉSUS, VENEZ[1] !

---

[1] Ap., XXII, 20.

CHAPITRE II

LA MORALE

SOMMAIRE

1. La morale en général : but de l'enseignement, règles pratiques. — 2. Le Décalogue, ses avantages, division. Le grand commandement et les œuvres de miséricorde. — 3. Les vertus théologales. — 4. La vertu de religion. — 5. Devoirs envers les parents et les supérieurs. — 6. La justice et la vérité. — 7. La sainteté personnelle, la chasteté. — 8. Les conseils. — 9. Les béatitudes et les maximes évangéliques.

1. La Morale en général.

1. La morale, telle que nous l'entendons ici, comprend l'ensemble des préceptes qui règlent les mœurs et les actions de l'homme. Ces préceptes eux-mêmes ne sont que l'expression de la volonté souveraine et infiniment sainte du Créateur. Ils sont de deux sortes :

Les uns résultent de la nature des êtres et de leurs relations nécessaires. Dans la pensée de Dieu, ces préceptes coexistent éternellement avec ces êtres mêmes, et constituent ce que nous appelons la loi naturelle : loi éternelle, loi immuable comme Dieu et sa volonté nécessaire.

D'autres émanent de sa volonté libre et sont rangés dans la catégorie que nous appelons préceptes positifs. Si de tels préceptes ne sont pas immuables par eux-mêmes, ils s'imposent néanmoins à nous avec la même autorité, et deviennent au même titre la règle obligatoire de nos actes.

2. Nos actes sont bons ou mauvais suivant qu'ils plaisent ou déplaisent à Dieu, suivant qu'ils sont conformes ou non à la loi éternelle, à sa souveraine volonté.

Le type de l'acte essentiellement bon et parfait, c'est l'acte par

lequel l'Être infini aime ses infinies perfections; et pour la créature, l'acte essentiellement moral est aussi l'amour de Dieu. Plus un acte renferme d'amour de Dieu, plus il est moral et parfait.

Pour juger de la bonté de nos actes, nous avons reçu le sentiment moral, qui nous permet de percevoir la beauté de l'ordre voulu par Dieu. « C'est, dit Balmès, une sorte d'instinct d'amour de Dieu. » Ce sentiment est inné, indélébile et indépendant de toute réflexion. Les athées eux-mêmes l'éprouvent.

3. Toute morale, pour être sérieuse et surtout pour être efficace, doit être basée sur la religion. Et par religion, nous entendons ici uniquement la religion révélée. En effet, une religion de pure raison n'aurait aucune autorité sur la conscience. Puisés dans la raison même, ses principes ne s'imposeraient pas à l'homme comme la volonté de Dieu; ils sont bien dans l'homme, mais non au-dessus de lui. Voilà pourquoi, à l'heure du combat, il leur manquerait la force nécessaire pour mouvoir la volonté. « Toute morale naturaliste, dit M. Clodius Piat, a besoin, pour devenir un mobile efficace, de s'achever dans le christianisme[1]. »

A ce point de vue, les lois humaines, qui ne se réclament pas de l'autorité divine, sont également frappées d'impuissance. Produit de la raison et de la volonté humaines, ces lois participent à leur instabilité. « En morale, dit le docteur X***, une règle ne possède l'immutabilité des grandes lignes qui fait sa force, qu'à la condition d'être formulée au nom de Dieu. Ce qui tombe sous le raisonnement est vulnérable; l'homme a bientôt fait de le dissoudre. Promulguée par les hommes, il n'est pas de loi observée sans défaillances. Une loi humaine s'interprète, se tourne, s'accommode aux intérêts et aux sentiments du jour. Seule la loi divine ne se laisse pas entamer. Dieu seul est assez puissant pour inculquer des obligations[2]. »

4. L'enseignement de la morale poursuit un double but :

1° Éclairer la raison, la rendre capable de discerner le bien du mal; — développer, élever le sentiment moral, le rendre plus conscient.

2° Créer dans les enfants l'habitude du bien. Car il ne suffit pas de reconnaître ce qui est bon, il faut le pratiquer. Or, à cause de la faiblesse de la volonté et des mauvaises inclinations qui

---

[1] *Morale chrétienne.* — [2] *Conflits de la science*, p. 41.

l'entraînent au péché, elle a besoin, pour rester fidèle, d'être fortifiée de toute la puissance des bonnes habitudes contractées dès le plus jeune âge.

5. Le premier moyen pour réussir dans cette double tâche, c'est de présenter souvent aux élèves le divin Modèle de toute perfection, Notre-Seigneur Jésus-Christ. Il a revêtu notre chair pour nous montrer jusque dans les moindres détails ce que nous devons faire pour nous rendre agréables à Dieu.

Faites-leur surtout remarquer en lui les vertus qui conviennent à leur âge et qu'ils doivent s'efforcer d'imiter, en particulier sa docilité à l'égard de ses parents : *Il leur était soumis*[1]; et son obéissance à la loi de son Père : *Je ne suis pas venu pour détruire la loi, mais pour l'accomplir*[2]. *Ma nourriture est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé*[3].

Il pousse l'héroïsme de l'obéissance jusqu'au sacrifice complet de lui-même dans les circonstances les plus douloureuses, les plus accablantes pour la nature : *Mon Père, que ce calice s'éloigne de moi, s'il est possible; néanmoins, que votre volonté soit faite, et non pas la mienne*[4].

Apprenez donc à vos élèves à s'unir à ce divin Maître et Sauveur, particulièrement lorsqu'ils récitent l'Oraison dominicale; faites qu'alors ils prononcent avec Lui et du fond du cœur ces paroles de la troisième demande : *Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel*, et qu'ils les prennent effectivement pour règle de leur conduite.

6. Dans l'explication de la morale, attachez moins d'importance à la terminologie qu'à la notion claire des choses. Les mots n'ont de valeur que lorsque l'esprit possède clairement les idées qu'ils expriment. Multipliez les exemples. — Posez des cas faciles et faites-les résoudre; mais évitez les subtilités. Restez dans les cas pratiques.

En traitant de la morale générale ou des actes humains, gardez-vous de prendre toujours vos exemples dans le sens négatif, du côté du péché. L'impression serait fausse et mauvaise; il semblerait qu'en morale il n'est question que de péché. C'est tout le contraire qui est vrai; ce sont les bonnes actions, les vertus, qui constituent le fond de la vie chrétienne; le péché est un accident, une lacune, un déficit. La vie chrétienne, d'ailleurs, commence par la vertu, non par le péché.

---

[1] S. Luc, II, 51. — [2] S. Matth., V, 17. — [3] S. Jean, IV, 34. — [4] S. Matth., XXVI, 39.

Pour cette même raison, lorsqu'on parle des vertus et des vices, la prééminence appartient aux vertus. Elles doivent passer les premières et faire l'objet d'un développement plus considérable. On est mieux disposé à reconnaître la laideur du péché et à le haïr, si l'on a d'abord compris la beauté de la vertu.

Opposez-les l'un à l'autre. Traitez ensemble l'humilité et l'orgueil, la tempérance et la gourmandise ; le contraste facilite l'intelligence et contribue aussi à développer le sentiment. C'était la méthode de Notre-Seigneur. Voyez, par exemple, la parabole du pharisien et du publicain, ou celle du maître compatissant et du serviteur inexorable.

7. Établissez une distinction très nette entre ce qui n'est que de dévotion ou de conseil, et les obligations proprement dites, qui s'imposent à nous sous peine de péché grave; et, parmi celles-ci, distinguez encore entre les Commandements de Dieu, qui ne souffrent aucune dispense, et les Commandements de l'Église, dont l'Église elle-même peut dispenser pour des raisons qu'elle juge suffisantes.

N'employez que rarement l'expression *péché mortel*, surtout en l'appliquant à des cas particuliers. Parlez simplement de la gravité de la matière, en évitant toutefois de trop préciser : souvent la question est controversée, et les théologiens sont loin d'être d'accord. En dehors de la matière, bien des circonstances influent sur la gravité d'une faute : le degré d'instruction, d'advertance, de consentement; et ces choses peuvent être modifiées ou influencées de mille manières. Dieu seul est juge des consciences; lui seul peut discerner le moment précis où une faute cesse d'être vénielle pour devenir mortelle, c'est-à-dire pour l'obliger à rompre complètement avec l'âme qui s'en rend coupable.

N'exagérez donc jamais la doctrine; mais, d'autre part, évitez d'enhardir les enfants au mal par une manière maladroite de la présenter. Enseignez toujours avec une gravité propre à inspirer l'horreur de tout mal, quelque léger qu'il soit.

8. Le précepte général ne suffit pas : apprenez en détail aux enfants la manière de se conduire pour se bien acquitter de leurs devoirs. Souvent dans leur esprit se pose la question : « Que faut-il faire? Comment faut-il s'y prendre? » Avec quelle sollicitude une mère chrétienne forme son enfant pour la manière de prier, de parler, d'agir! Voilà le modèle du Catéchiste.

9. Insistez sur la droiture et la pureté d'intention. L'intention

peut rendre mauvais un acte qui de sa nature est bon ; mais une bonne intention ne rend pas bon un acte mauvais. Il n'est jamais permis de faire le mal pour qu'il en arrive du bien. Expliquez ces principes par des exemples appropriés à l'âge et aux situations actuelles des enfants.

Proposez-leur des motifs encourageants : « Le bon Dieu voit vos efforts et vous en récompensera. — Plus cette action vous coûte, plus grand sera le mérite. — Pensez à Notre-Seigneur lorsqu'il avait votre âge. Pensez à Notre-Seigneur souffrant telle ou telle peine dans sa Passion. — Pensez à vos saints patrons, qui sont aussi vos modèles ; ne voulez-vous pas les imiter, vous rendre comme eux agréables à Dieu, aller un jour au ciel avec eux[a] ? »

10. Un excellent exercice pour former le jugement et aviver le sentiment moral, consiste à mêler à l'enseignement théorique des exemples empruntés à la vie de certains personnages connus dans l'histoire, et de les faire analyser au point de vue moral :

Cet acte est-il bon ou mauvais ? — A quel précepte ou à quelle vertu se rapporte-t-il ? — S'il est bon, quelles circonstances paraissent en rehausser la valeur ou la diminuer ? — S'il est mauvais, quelles circonstances paraissent aggraver ou diminuer sa culpabilité ? — L'intention est-elle connue ? — Est-elle bonne ou mauvaise ? — Que devient l'acte sous son influence ?

Des questions de ce genre ont l'avantage de faire réfléchir les enfants, et de rendre leur conscience plus délicate et plus clairvoyante.

11. Mais, sous ce rapport, rien ne vaut l'attention sur soi-même et l'examen de sa propre conscience. Profitez surtout des réflexions du soir et de la préparation à la confession pour initier vos élèves à cet exercice si important de la vie chrétienne. Engagez-les aussi à choisir, soit un défaut qu'ils désirent corriger, soit une vertu de l'Enfant Jésus qu'ils se proposent d'imiter, et à s'examiner tous les jours quelques instants sur ce sujet. L'examen particulier réduit à ces proportions est tout à fait accessible aux enfants et peut leur être d'un grand profit.

---

[a] Voyez aussi troisième partie, pages 247 et 249.

2. Le Décalogue.

12. *Votre parole est un flambeau qui éclaire mes pas; c'est une lumière sur mon sentier,* dit le Psalmiste[1]. *Tous vos commandements sont justes. — Ils sont la vérité même*[2]. Tels sont les sentiments, telle est la pensée, qui doivent dominer dans l'explication des commandements de Dieu.

Ces préceptes, gravés par la main divine au fond du cœur de tout homme, restent dans la conscience une lumière agréable aussi longtemps que les mauvais instincts n'entrent pas avec eux en rébellion manifeste. Mais à ce moment, où la volonté est obligée de réagir, de se raidir contre des inclinations perverses, il est nécessaire de lui apporter le secours d'instructions nouvelles qui, éclairant l'intelligence, fassent en même temps goûter au cœur de l'homme combien ces lois sont nécessaires, et combien profitables, soit pour notre bonheur présent, soit surtout pour notre destinée éternelle.

En aucune manière, ni à aucun degré, la sainteté infinie de Dieu ne peut pactiser avec l'iniquité. Or tout péché, toute transgression de la loi éternelle est iniquité. Imprimez profondément ces vérités dans l'âme de vos élèves. Qu'ils entrent dans les sentiments du saint roi David qui, dès sa première jeunesse, faisait de la loi de Dieu l'objet de sa méditation du jour et de la nuit[3]. *Combien j'aime votre loi!* s'écriait-il, *je l'aime plus que l'or et les pierres précieuses*[4]. *Oui, je l'ai juré et j'y serai fidèle : j'observerai les préceptes de votre justice*[5].

13. Faites bien comprendre à vos élèves l'immense faveur que Dieu a faite aux hommes en renouvelant dans leurs cœurs l'impression de ses divins préceptes, en même temps qu'il les publiait au milieu d'un appareil formidable d'éclairs et de tonnerres, et qu'il les gravait de son doigt puissant sur deux tables de pierre.

Chacun d'eux est pour nous un bienfait inappréciable, une règle sûre de conduite, une garantie de bonheur. *Il y a une grande paix pour ceux qui aiment votre loi,* dit David, *et rien ne leur est un sujet de chute*[6]. *Prenez mon joug sur vous,* dit à son tour le Sauveur, *et vous trouverez le repos de vos âmes, car mon joug est doux et mon fardeau est léger*[7]. Ne serait-ce pas, hélas! pour s'être accoutumés à considérer ce code divin comme un

---

[1] Ps. CXVIII, 105. — [2] Ps. CXVIII, 172, 151. — [3] Ps. CXVIII, 97. — [4] Ps. CXVIII, 127. — [5] Ps. CXVIII, 106. — [6] Ps. CXVIII, 165. — [7] S. Matth., XI, 29, 30.

joug pénible, écrasant, que tant d'infortunés pécheurs en viennent à le fouler aux pieds, se précipitant vers leur ruine éternelle!

14. Il ne faut pas craindre d'insister sur les avantages, même temporels, que nous procure chaque commandement : *Je me réjouis de votre parole comme si j'avais trouvé de riches dépouilles*, dit encore David[1]. Rien de plus juste. Il n'existe aucune autre source de paix et de bonheur comparable à la loi de notre Dieu.

Le premier commandement nous délivre de l'idolâtrie et de l'impiété, qui sont la cause de tous les maux. Il imprime à notre vie sa véritable direction, en obligeant la créature à se référer à Dieu comme à son premier principe et à sa dernière fin. La vie de l'homme est ainsi élevée et sanctifiée. C'est de ce commandement que découlent tous les autres.

En nous imposant le respect du nom de Dieu, le deuxième commandement protège en nous son amour, car on cesse bientôt d'aimer ce qu'on peut mépriser impunément. De plus, en défendant de proférer de faux serments, il garantit parmi les hommes la bonne foi et la sincérité des conventions, ce qui est la base de toutes les relations, et même de toute vraie société.

Le troisième commandement nous empêche d'oublier notre fin dernière, et dégage notre cœur de l'amour excessif des biens d'ici-bas. Il donne aux pauvres et aux ouvriers le temps de réparer les forces de leur corps et de leur âme, de goûter, au moins par intervalles, les douceurs du foyer domestique. Par la prière et les exercices religieux, il attire sur nos travaux les bénédictions du ciel. — L'homme, échappé un instant à la servitude des occupations quotidiennes, peut entretenir d'agréables et utiles relations avec ses semblables; et la société elle-même s'élève et se transforme en se rapprochant de Dieu son auteur, et en lui rendant, comme corps, le culte solennel qui lui est dû.

En obligeant à respecter les supérieurs, le quatrième commandement affermit la paix des familles et des États. Il adoucit l'exercice de l'autorité; il la rend sage et paternelle. Il rend aussi l'obéissance plus agréable, plus filiale et plus constante, en apprenant aux inférieurs que c'est à Dieu qu'ils obéissent dans la personne de leurs supérieurs. Il unit tous les hommes entre eux, et les fait vivre les uns pour les autres.

---

[1] Ps. CXVIII, 162.

Le cinquième commandement protège le premier bien naturel, qui est la vie du corps, et le plus précieux des biens spirituels, qui est la vie de l'âme.

Le sixième commandement, complété par le neuvième, protège l'honneur des familles et la sainteté personnelle contre les assauts des passions. Il procure à ceux qui l'observent une paix délicieuse pendant la vie et une grande confiance au moment de la mort.

Le septième et le dixième commandements protègent notre fortune contre le vol et la fraude ; ils étouffent dans notre cœur le désir déréglé des choses de la terre, source d'injustices et de désordres de toute nature.

Enfin le huitième commandement cultive l'amour de la vérité ; il conserve la paix et la confiance mutuelle parmi les hommes.

Bien que les deux derniers commandements soient chacun le complément d'un autre, il faut bénir la Providence de les avoir édictés séparément. Elle l'a fait dans un double but. D'abord pour établir autour du précepte principal une espèce de rempart qui empêche d'y porter atteinte. Une pensée est une semence d'actes. Pour éviter les actes mauvais, il faut repousser les pensées mauvaises. Ensuite pour faire comprendre aux hommes, par ces deux exemples, que Dieu ne se contente pas d'une sainteté extérieure, mais que son regard pénètre jusqu'au fond des cœurs, et y juge nos désirs et nos plus secrètes pensées. Ainsi la loi divine est sainte de tout point, elle atteint la créature dans toutes ses opérations. *J'ai vu des bornes à tout ce qui est parfait,* dit encore le Psalmiste, *mais votre commandement n'a point de limites*[1].

En faisant ainsi apprécier aux élèves les avantages qui se trouvent dans le Décalogue, on les amène à comprendre quelle reconnaissance nous devons à Dieu qui l'a promulgué, et combien il est juste que nous nous appliquions à l'observer, non seulement par crainte de la malédiction qui menace tous les transgresseurs[2], mais surtout par l'espoir de la récompense promise[3], par amour de la loi sainte[4] et du Dieu qui nous l'a donnée.

15. Au point de vue didactique, on a l'habitude de diviser les commandements en deux groupes : l'un renferme les trois premiers, qui se rapportent directement à Dieu; et le second, les

---

[1] Ps. CXVIII, 96. — [2] Ps. CXVIII, 21. — [3] Ps. CXVIII, 112. — [4] Ps. CXVIII, 131.

sept autres. On suppose aussi que les commandements étaient disposés de cette manière sur les tables de Moïse. Cela n'est pas probable. Il faut d'abord observer que le Décalogue tel que l'Église nous le propose et qu'on le trouve dans les catéchismes, ne coïncide pas exactement avec celui de Moïse[1]. Les deux premiers commandements de Moïse visaient, l'un, la pluralité des dieux, et l'autre, le culte des idoles, ou images taillées, considérées elles-mêmes comme des dieux. Cette double défense était nécessaire pour le peuple juif entouré de nations idolâtres et si enclin lui-même à l'idolâtrie, mais elle n'avait plus la même importance après la promulgation de la loi chrétienne. L'Église a réuni ces deux commandements en un seul, qui est notre premier. De la sorte, le troisième commandement est devenu le second, le quatrième, troisième, et ainsi de suite.

Par contre, on a décomposé le dixième de Moïse et l'on en a fait nos deux derniers, qui complètent respectivement le sixième et le septième préceptes. Cette nouvelle division, outre qu'elle est parfaitement logique, répond aussi à une idée plus haute de la dignité de la femme chrétienne, qui ne se trouve plus ainsi confondue avec des biens vulgaires, d'ordre tout matériel. De plus, l'attention des fidèles est ainsi attirée sur la perfection de la loi de grâce et sur la nécessité de la pureté, de la justice intérieure; nécessité sur laquelle Notre-Seigneur insistait si fort, soit dans le célèbre discours sur la montagne[2], en commentant la loi de Dieu, soit dans les reproches qu'il adressait aux scribes et aux pharisiens au sujet de leur hypocrisie[3].

En réalité, le Décalogue doit être divisé en trois parties, savoir :

I. Les trois premiers commandements, qui regardent Dieu.

II. Le quatrième, qui regarde les représentants de Dieu.

III. Les six autres, qui se rapportent au prochain et à nous-mêmes.

Il paraît probable que les quatre premiers commandements actuels, qui correspondent aux cinq premiers de Moïse, étaient écrits sur une table, et les six autres ou les cinq derniers de Moïse sur la seconde table. Lorsque Notre-Seigneur est amené à citer les commandements, il est remarquable qu'il commence ordinairement par le cinquième, c'est-à-dire, d'après notre

---

[1] Ex., xx. — [2] S. Matth., v, vi, vii. — [3] S. Matth., xxiii, 25-28.

supposition, par le premier de la seconde table[a]. C'est d'ailleurs la classification que les Juifs ont conservée jusqu'à ce jour.

16. A plusieurs reprises, au cours de sa prédication, Jésus-Christ notre divin Maître a pris soin de détacher du Décalogue le grand commandement de l'amour de Dieu et du prochain. C'est la manière nouvelle d'envisager la loi de Dieu. *Je vous fais un commandement nouveau*, dit Notre-Seigneur à ses Apôtres: *c'est de vous aimer les uns les autres comme je vous ai aimés*[1]. Il en fait la caractéristique de la loi chrétienne : *A ceci tous connaîtront que vous êtes mes disciples, si vous vous aimez les uns les autres*[2]. Tout l'Évangile et les écrits des saints Apôtres sont remplis de cette doctrine. Aussi a-t-on appelé la loi chrétienne une loi de grâce, *la loi d'amour*.

Que le Catéchiste se pénètre donc de l'importance de ce que nous pourrions appeler cette GRANDE INNOVATION, pour que, dans son enseignement, il se mette en quelque sorte à l'unisson du Seigneur et s'efforce, autant qu'il lui sera possible, de pétrir les âmes de cette divine charité.

Dans ce but, nous proposons deux moyens principaux :

1° Avant d'entrer dans l'explication détaillée du Décalogue ou à l'occasion du premier précepte, traiter avec l'ampleur nécessaire le grand commandement de l'amour de Dieu et du prochain.

2° Insister sur le côté positif de chaque commandement. Les formules en sont presque toutes négatives, et par elles-mêmes ne suggèrent que l'idée de ce qui est défendu, ou des péchés. Ainsi présenté, le Décalogue est surtout une barrière qui s'oppose à l'invasion du mal. Mais dans la sainte Écriture, et surtout dans le Nouveau Testament, il a été complété par une foule de préceptes et de conseils positifs que le Catéchiste doit relever avec soin et faire entrer dans son explication.

17. Un admirable résumé de cette doctrine positive, qui forme la substance de l'Évangile, se trouve dans la bouche de Notre-Seigneur au moment où il prononce la dernière sentence sur les justes et sur les réprouvés[3]. C'est ce que nous appelons les *œuvres de miséricorde*. Que le maître les explique en parlant de la charité, ou qu'il les traite à part, à la suite des commande-

---

[a] Voyez en particulier l'histoire du jeune homme racontée par saint Matthieu, ch. XIX, et par saint Luc, ch. XVIII.

[1] S. Jean, XIII, 34. — [2] S. Jean, XIII, 35. — [3] S. Matth., XXV, 34 à la fin.

ments, peu importe; l'essentiel est de ne pas les omettre; elles font nécessairement partie de son programme.

3. Les vertus théologales.

18. Avec la grâce sanctifiante, les vertus théologales sont le plus riche présent que nous fait le Saint-Esprit. Si la grâce sanctifiante est le principe de notre vie surnaturelle, les vertus théologales en sont les puissances ou facultés principales. Leurs actes nous font atteindre Dieu directement et d'une manière ineffable, et leur efficacité est telle que nous ne pourrons la comprendre qu'au jour où nous entrerons dans la gloire. De fait, la pratique des trois vertus théologales est la cause, le principe, la mesure de cette gloire elle-même et des actes béatifiques qui en sont la conséquence, savoir : la vision, la possession, la fruition ou jouissance de Dieu.

Infuses en notre âme au saint Baptême, ces trois vertus informent notre vie spirituelle tout entière, et leurs actes sont aussi les derniers soupirs et la dernière prière du chrétien mourant. Il faut y joindre l'acte de contrition, qui prend ses racines dans la foi et ses motifs dans l'espérance et dans la charité. La contrition, lorsqu'elle est parfaite, qu'est-elle autre chose, en effet, sinon la charité elle-même, l'amour repentant?

19. Pénétré du rôle exceptionnel de ces vertus, le Catéchiste emploiera tous les efforts de son zèle à les cultiver dans le cœur des enfants. Pour cela, deux choses sont nécessaires :

1° Instruisez les enfants de la doctrine relative à ces vertus. Attachez une importance spéciale aux *motifs*, car ce sont eux, à proprement parler, qui les caractérisent. Tel, par exemple, récite un acte de charité et croit faire acte de cette vertu, alors qu'il ne fait en réalité qu'un acte d'espérance, si le motif qui l'incite est l'espoir d'une plus grande récompense.

Expliquez avec un soin particulier les formules des actes que l'on trouve dans le catéchisme ou dans d'autres livres de prières. Ces formules suggèrent les motifs propres à chaque vertu. Invitez les enfants à se les approprier, à y adhérer de tout leur cœur..

2° Excitez les enfants à produire souvent les actes de ces vertus, et fournissez-en vous-même l'occasion[a]. On vient de

[a] Troisième partie, chap. VI, page 245.

définir un mystère; vous ajoutez : *Que croyez-vous* par rapport à ce mystère? L'élève répond : *Je crois* qu'il n'y a qu'un seul Dieu en trois personnes. — *Je crois* que le Fils de Dieu s'est fait homme pour nous sauver, etc. : voilà des actes de foi. Ce sont là souvent, de la part du maître, de simples artifices, mais des artifices féconds en fruits de salut. Si vous demandez à un élève : *Pourquoi devons-nous* aimer Dieu de tout notre cœur? il répondra en énonçant un point de doctrine très important et capable d'engendrer ultérieurement des actes d'amour. Mais si vous tournez la question autrement : Pourquoi *aimez-vous* Dieu de tout votre cœur? vous obtiendrez une réponse aussi vraie, aussi complète au point de vue de la doctrine, et de plus, cette réponse sera elle-même un acte immédiat de charité auquel, sous l'impulsion du divin Esprit, pourront s'associer à l'heure même un grand nombre d'autres élèves qui, mentalement, formulent la même réponse.

4. La vertu de Religion.

20. Après les vertus théologales, cette vertu occupe le premier rang et mérite une attention particulière. Respect de Dieu, respect de son nom, respect de sa présence universelle, respect du lieu saint, respect de la prière : voilà des sentiments et une attitude d'âme qu'on ne saurait cultiver avec trop de soin, surtout de nos jours. Ce respect est un fruit de la foi. L'irrévérence, au contraire, est l'indice d'une foi peu profonde et l'un des symptômes les plus inquiétants de notre époque si troublée : c'est la ruine des âmes.

21. Si nos enfants sont pénétrés du respect de Dieu, ils souffriront d'entendre son saint nom blasphémé par ces multitudes d'ingrats qui ne le connaissent que pour l'offenser. Apprenez-leur à s'élever à Dieu à l'occasion de ces offenses et à protester intérieurement par un acte d'amour. Un jeune homme qui avait puisé cette pieuse pratique dans son enfance, au sein d'une famille chrétienne, racontait, à vingt ans, qu'il ne se souvenait pas de l'avoir jamais omise; et que d'occasions, hélas! il avait eues d'y recourir, au milieu d'ateliers et de sociétés qui n'avaient rien moins que de chrétien! Mais aussi de quelles grâces une telle fidélité ne fut-elle pas la source? Jamais peut-être le monde n'eut autant besoin de cette sorte de réparateurs! Efforçons-nous de les multiplier (page 309).

5. Les devoirs envers les parents et les supérieurs.

22. Il importe d'établir la foi et l'esprit de foi comme le solide fondement des rapports entre les enfants et leurs parents, entre les inférieurs et les supérieurs. Les parents et les supérieurs sont les représentants de Dieu. C'est de lui qu'ils tiennent leur autorité. En leur obéissant, c'est à Dieu qu'on obéit. Les enfants et les inférieurs qui ont ainsi leur regard élevé vers Dieu font plus facilement abstraction des défauts et parfois même des vices de ceux qui leur sont préposés. S'ils en éprouvent une peine bien légitime, cette peine les porte à prier pour eux, mais ne les induit pas à manquer à leur égard de respect ni d'obéissance[a].

28. Il est nécessaire aussi d'indiquer les limites de l'obéissance à laquelle sont tenus les enfants.

Les parents ont droit à l'obéissance lorsque leur volonté est l'expression de la volonté de Dieu, mais non lorsqu'elle y est manifestement contraire, ou qu'elle intervient dans des choses où le droit des enfants, d'après la doctrine de l'Église, devrait être toujours réservé.

Nous parlons surtout ici du choix d'une vocation pour ceux qui ont atteint l'âge d'une discrétion suffisante. Que les parents puissent donner un conseil utile, c'est chose évidente; mais ils ne doivent pas mettre leur volonté à la place de celle de Dieu et empêcher leurs enfants d'embrasser un état de vie plus parfait, si Dieu les y appelle. Leur compétence à cet égard est d'ailleurs très limitée. Les enfants doivent toujours se conduire avec prudence; mais, le cas échéant, ils doivent se souvenir que le salut est une affaire personnelle, et que, dans les projets de perfection, les parents sont souvent mauvais juges, aveuglés qu'ils sont par une affection trop sensible ou par des vues trop intéressées. N'est-ce pas en ces circonstances que se vérifie trop souvent cette parole du Maître : *Les ennemis de l'homme se trouveront dans sa propre maison*[1].

6. La justice et la vérité.

24. Ce sont là deux vertus sœurs. Il est rare que la sainte Écriture parle de l'une sans qu'aussitôt l'autre soit mentionnée.

---

[a] Voyez catéchisme n° XIV.

[1] S. Matth., x, 36.

Elles sont d'ailleurs comme naturelles aux enfants, mais il faut prendre soin de les cultiver et ne jamais rien faire ni rien dire qui soit capable d'y porter la moindre atteinte. Dans son enseignement, dans ses promesses ou ses menaces, dans les récompenses et les punitions, dans sa conduite publique ou privée, le maître chrétien doit rester toujours l'homme de la justice et de la vérité. Pas de dissimulation, jamais l'ombre d'un mensonge, pas de partialité ni d'injustice!

25. Dieu est lui-même la souveraine vérité. Il est le témoin invisible de tous nos actes et de toutes nos pensées. Il a en souveraine horreur l'hypocrisie et le mensonge. Rappelez souvent ces vérités à vos enfants. Rapportez-leur des exemples de personnes qui ont confessé et soutenu la vérité malgré les dangers et les pertes auxquels les exposait leur sincérité. C'est le moyen de les encourager à se montrer eux-mêmes fidèles à la vérité, même dans les cas où leur intérêt temporel semblerait les en détourner.

24. Surtout pas de casuistique imprudente. « On dirait que la théologie morale, mal comprise et mal appliquée, flétrit en nous la fleur de l'honnêteté native. » Ainsi parlait le R. P. Lécuyer, s'adressant à des professeurs pour la plupart revêtus de l'honneur du sacerdoce[1]. Si l'on s'en tient aux principes, ils sont faciles à apprendre; mais si l'on veut faire avec des enfants toutes les distinctions et les sous-distinctions nécessaires à des confesseurs pour juger des cas embrouillés, ou pour tranquilliser des consciences inquiètes, on réussit à faire une œuvre plus néfaste qu'utile. « On trouble, dit-il, la conscience des délicats et on déforme celle des inintelligents. »

Plus loin, il revient sur la même pensée et l'applique plus spécialement au respect de la vérité : « C'est surtout ici, messieurs, que la casuistique dont je vous ai parlé déjà est inopportune et dangereuse. A l'enfant qui vous arrive des genoux de sa mère, pur, loyal et désireux de la lumière, et qui n'a peut-être jamais dit une parole contraire à la vérité, vous apportez vos distinctions subtiles, le mensonge joyeux, le mensonge officieux, quoi encore? le silence respectueux, la restriction mentale et vingt autres choses qui ne peuvent que dessécher et flétrir la fleur de sincérité qui brille en lui. Par pitié, messieurs, res-

---

[1] *Conférences sur l'Éducation*, p. 32.

pectez cette âme. Réservez pour plus tard, quand viendront les combats de la vie, et qu'il y aura des blessures à panser, réservez pour plus tard vos distinctions et vos circonstances atténuantes[1]. »

« Donnez à l'Église des justes et des consciencieux, disait un savant et pieux évêque; il ne faudra qu'une parole pour en faire des chrétiens parfaits, et qu'un rayon de grâce pour en faire des saints et des martyrs. »

7. La sainteté personnelle. — La chasteté.

27. *Dieu ne vous a pas appelés pour être impurs, mais pour être saints*[2], dit saint Paul. *La volonté de Dieu, c'est que vous soyez saints*[3]. Mais en quoi consiste cette sainteté à laquelle les Apôtres, après Notre-Seigneur[4] et Dieu lui-même[5], nous invitent si fortement? Quels en sont les éléments principaux? On peut les ramener aux deux suivants : la pureté de l'âme et la charité. Chasteté, charité, ces vertus ne vont pas l'une sans l'autre : elles s'appellent, se complètent, s'engendrent réciproquement. Ensemble elles constituent le fond de toute vie chrétienne. *La religion pure et sans tache devant Dieu notre Père*, dit saint Jacques, *consiste à prendre soin des veuves et des orphelins dans leur malheur, et à se préserver pur des souillures de ce monde*[6]. Saint Pierre nous enseigne la même doctrine dans un texte déjà cité. *Rendez vos âmes chastes par une obéissance d'amour, vous aimant d'un amour simple les uns les autres*[7].

D'après cette parole du saint Apôtre, la charité est donc le moyen le plus rapide et le plus sûr pour cultiver la chasteté. C'est, en effet, par des moyens indirects que l'on obtient en ce sens les meilleurs résultats. Inspirez à vos enfants une haute estime de leur vocation de chrétiens. Élevez leurs esprits et leurs cœurs, faites-les penser au ciel. Qu'ils s'y voient déjà en espérance auprès de Notre-Seigneur et de sa sainte Mère, au milieu des Anges et des Saints, et que, sur la terre, ils apprennent à se conduire comme il convient à des saints et à des bien-aimés de Dieu[8]. Qu'ils s'habituent à considérer leurs corps comme des temples saints, comme des vases sacrés, destinés à renfermer Jésus-Christ, et même à s'unir à lui par la sainte communion; qu'ils les entourent de respect et d'honneur. Que la pensée de la présence de Dieu et

---

[1] Page 47. — [2] Thess., IV, 7. — [3] Thess., IV, 3. — [4] S. Matth., V, 48. — [5] Levit., XI, 44, 45. — [6] S. Jac., I, 27. — [7] I Pier., I, 22. — [8] Col., III, 12.

de leur saint Ange gardien les accompagne partout, et alors, sans beaucoup d'instructions et d'exhortations directes, sans qu'il soit même besoin d'allusions plus ou moins voilées, vous les aurez rendus chastes effectivement. Il vaut mieux faire croître les ailes que de multiplier les barrières et les liens : les oiseaux de haut vol se souillent moins aux fanges de la terre que les animaux les mieux disciplinés. Développez donc la vertu dans les âmes; nourrissez-les de hautes et de saintes pensées : alors les exhalaisons malsaines des bas-fonds de la nature ne pourront plus les atteindre, ou ne seront pour elles qu'un objet de répulsion et de dégoût.

28. Lorsque la suite des instructions amène ce sujet, il ne faut pas le passer sous silence, mais l'aborder gravement et sans hésitation ; ne point entrer dans des détails et des distinctions spécifiques, mais dire aux enfants en termes dignes ce qu'ils doivent éviter, et les précautions qu'ils doivent prendre pour ne pas s'exposer aux tentations. Pour la solution de leurs difficultés et de leurs doutes, engagez-les à s'adresser avec simplicité et confiance à leur confesseur : c'est lui qui a grâce d'état pour les éclairer.

Aux enfants plus grands, parlez aussi des châtiments terribles dont Dieu menace et punit ceux qui profanent leur propre corps. La sainte Écriture nous fournit à ce sujet des tableaux saisissants : le Déluge, Sodome et Gomorrhe, etc. On y trouve aussi des exemples d'une chasteté héroïque : Joseph, Susanne; mais, à cet égard, l'histoire des Saints du Nouveau Testament surtout est d'une fécondité inépuisable.

Ainsi cherchez à conserver les innocents, et à ramener les coupables par une sincère contrition. Comme il a été dit ailleurs, aux tableaux effrayants de la justice, joignez les peintures plus touchantes encore de la miséricorde : l'enfant prodigue, Madeleine, David, etc. Plusieurs saints et saintes, dont l'Église honore aujourd'hui les vertus, avaient connu ces tristes égarements.

8. Les conseils évangéliques.

29. Sans les conseils, la morale chrétienne demeurerait incomplète, découronnée. Il en est de deux sortes. Les uns s'ajoutent aux commandements et nous montrent dans leur observation des degrés de perfection plus méritoires et plus sublimes : on en trouve plusieurs de ce genre dans le chapitre V de saint Mat-

thieu, versets 39, 40, 41, 44, etc. Les autres, au nombre de trois : l'obéissance, la pauvreté et la chasteté volontaires, embrassés d'une manière perpétuelle, constituent un état de vie particulier, qui est l'état de perfection ou la vie religieuse.

Les conseils sont utiles, même à ceux qui n'en font pas profession. Ils établissent dans l'Église un type de plus haute perfection, et encouragent tous les fidèles dans la pratique des devoirs de leur état. C'est, pour ainsi dire, une force d'attraction vers l'idéal de la vie chrétienne. Les ennemis de l'Église ont conscience de cette force, et voilà pourquoi la vie religieuse a été de tout temps l'objet de leurs premières et de leurs plus violentes attaques.

30. Un maître chrétien ne peut se dispenser d'enseigner les conseils à ses élèves : les omettre volontairement serait amoindrir l'Évangile de Jésus-Christ et mutiler la parole de Dieu. D'autre part, il doit le faire avec prudence. S'il ignore les desseins de Dieu sur les âmes, il sait du moins que toutes ne sont pas capables de la vie parfaite. En relevant l'excellence des conseils, il se défiera donc d'un zèle qui, n'étant pas toujours contenu dans les bornes de la sagesse, pourrait conduire ses disciples à des entraînements irréfléchis.

Instrument et coopérateur de Dieu, le Catéchiste donne, par son enseignement, l'occasion que le Saint-Esprit attend peut-être pour faire entendre son appel ; s'il croit reconnaître à des signes suffisants que cet appel a eu lieu, il aide, par ses avis, le jeune aspirant, mais il doit prendre garde de se subsituer lui-même au Saint-Esprit, et de vouloir faire tout seul une œuvre qui est avant tout l'œuvre de Dieu.

9. Les Béatitudes.

31. Lorsque le Verbe incarné ouvrit la première fois sa bouche divine pour instruire l'humanité, il en sortit une parole qui dut plonger celle-ci dans le plus profond étonnement, en même temps qu'elle captivait du coup son attention et piquait au plus haut point sa curiosité. *Bienheureux!* s'était écrié le Seigneur en face d'un monde qui depuis des milliers d'années cherchait le bonheur sans le trouver. Mais l'homme charnel ne tarda pas à être déçu dans son attente. Les voies qu'ouvrait ce divin Maître pour parvenir au bonheur étaient aussi nouvelles que le bonheur lui-même était peu connu, et de plus, elles se montraient sous un

jour si peu engageant, que la nature devait frémir en entendant pareil discours.

Huit fois cette proclamation et cette invitation retentissent, mais à chaque fois la surprise et la déception ne font que s'accroître; et lorsque Jésus, insistant sur la dernière béatitude, se plaît à la réitérer, à entrer dans les détails, combien de ces Juifs, attachés à la terre, à l'honneur et au plaisir, n'ont pas dû abandonner ce divin Maître, méprisant une parole qui, sans doute, leur promettait un bonheur lointain, dans une vie future, mais qui n'enseignait pour y parvenir qu'une voie toute semée de croix, de renoncements, de sacrifices, de persécutions!

Ils s'étaient trompés. Non seulement Jésus-Christ promettait le bonheur éternel à ceux qui suivraient sa doctrine, mais il déclarait solennellement que, dès ici-bas, toute la part de bonheur compatible avec notre état d'épreuve était réellement attachée à la pratique fidèle de ces maximes.

Les béatitudes sont au nombre de huit, chacune d'elles se rapportant à l'une des principales vertus chrétiennes. On les appelle ainsi à cause du mot qui les commence : Beati. Prélude de tous les enseignements du Seigneur, elles en sont aussi le couronnement. Elles indiquent à la fois la fin et le moyen, nous montrent le but et nous mettent sur la voie. Elles constituent ce qu'on pourrait appeler le fond de l'Évangile. Sous diverses formes on les y rencontre à chaque pas. C'est le code abrégé de la perfection chrétienne. « Si le sermon sur la montagne, dit Bossuet, est l'abrégé de toute la doctrine chrétienne, les huit béatitudes sont l'abrégé de tout le sermon sur la montagne[1]. »

Vraies au point initial de la route, de plus en plus vraies à mesure qu'on avance, elles sont vraies surtout lorsque par une pratique constante, fécondée et mûrie par la grâce divine, l'homme est parvenu à une telle possession de ces vertus que l'exercice lui en devient facile et agréable. C'est alors surtout qu'on peut vraiment les appeler des Béatitudes. L'âme ainsi affermie dans le bien goûte en Dieu une paix, un bonheur qui est comme une anticipation et un avant-goût du bonheur du ciel. *Je surabonde de joie au milieu de mes tribulations,* s'écrie saint Paul[2]. Dans les vies des Saints, les exemples sont nombreux de cette joie surabondante parmi les peines et les souffrances de toutes sortes, au milieu même des tortures du plus cruel martyre.

---

[1] Méditations sur l'Évangile. — [2] II Cor., VII, 4.

32. Ce que nous avons dit sur la nécessité d'enseigner les conseils, s'applique à plus forte raison pour les béatitudes. Car ici, ce n'est plus seulement à un groupe d'élite que s'adresse Notre-Seigneur, mais à tous les fidèles sans exception. Le chemin de la perfection est ouvert à tous; c'est à tous que cette grande parole a été dite : *Soyez parfaits comme votre Père céleste est parfait*[1]. Sans doute, il est des moyens d'abréger la voie, d'arriver plus rapidement, plus sûrement au terme. Que ceux qui ont assez de clairvoyance pour deviner ces chemins raccourcis et assez de courage pour en affronter les aspérités, se hâtent d'y entrer. *Que ceux qui le comprennent le fassent*[2], dit le Sauveur. Mais le but pour tous reste le même, et pour tous aussi demeure ouverte la voie royale, la voie de l'abnégation, du renoncement et de la croix[3], détaillée sous une autre forme dans les Béatitudes.

33. Non seulement il faut faire de ce fragment évangélique l'objet d'une leçon spéciale, soit à la fin du cours de morale, soit à l'occasion de la fête de tous les Saints, où l'Église le propose à la méditation des fidèles; mais encore, à l'exemple de Notre-Seigneur, il faut regarder ces maximes saintes comme le fondement solide de toute la vie chrétienne, et les rappeler fréquemment soit dans les instructions catéchistiques, soit dans les exhortations. C'est ce que saint Jean-Baptiste de la Salle demande de ses disciples. Il veut que, par la lecture méditée du saint Évangile, ils se remplissent eux-mêmes de l'esprit de ces maximes aussi bien que des autres qui se trouvent répandues dans les livres saints, et qu'ainsi ils se rendent capables de les inculquer fortement et suavement à leurs élèves. Sa sollicitude à cet égard allait si loin que, dans son *Explication de la méthode d'oraison*, il consacre de longs développements à la manière de méditer une maxime, pour s'en pénétrer et y trouver une occasion de pieuses affections et de bonnes résolutions. Le saint éducateur avait compris la valeur de ces paroles si courtes mais si incisives, échappées de la bouche du divin Maître, perles précieuses, qui en même temps sont une semence de vie. — Imitez donc son exemple, ô Catéchiste, suivez sa direction. Comprenez que le but de la catéchisation est moins de faire des savants que de vrais chrétiens et des saints. Reconnaissez que pour y parvenir, nulle méthode ne peut valoir celle qu'a employée le

[1] S. Matth., v, 48. — [2] S. Matth., xix, 12. — [3] S. Matth., xvi, 24; S. Luc, ix, 23.

Seigneur lui-même et, après lui, les saints Apôtres et les plus grands docteurs. Attachez donc une importance moindre aux définitions et aux classifications des professionnels de la science, mais en revanche imprégnez votre enseignement de l'esprit de l'Évangile, distribuez-le avec piété et onction. Visez au pratique. Or pour cela rien n'est comparable comme lumière et comme force de persuasion aux saintes maximes évangéliques, dont vous avez l'admirable résumé dans les *Béatitudes*.

CHAPITRE III

LES MOYENS DE SANCTIFICATION

SOMMAIRE

1. La Grâce. — 2. La Prière : sa nature et ses effets, manière d'y former les enfants. — 3. Les Sacrements. — 4. Le Baptême. — 5. La Confirmation. — 6. La Pénitence : effets; utilité pédagogique; devoirs du Catéchiste; préparation de la confession; première confession. La contrition parfaite. — 7. La très sainte Communion : son excellence, ses effets; rôle du Catéchiste. Première communion. — 8. Les trois autres sacrements : l'Extrême-Onction, le Mariage et l'Ordre.

1. La Grâce.

1. La grâce est ce don merveilleux par lequel Dieu nous unit à lui, imprime dans notre âme le sceau de sa ressemblance surnaturelle, et nous rend dignes et capables de la gloire céleste.

Il faut inspirer aux enfants une haute estime de la grâce, et pour cela leur montrer l'énorme distance qui sépare une âme en état de grâce d'une âme en état de péché. Si la mort frappait en même temps deux hommes dont l'un est dans l'amitié de Dieu et l'autre en péché mortel, le premier serait assuré du bonheur du ciel, tandis que le second serait précipité en enfer. Quel sort différent, et pour une éternité! Un enfant en état de grâce est un citoyen du ciel; dès maintenant il le possède, pour ainsi dire, en puissance. Au contraire, un enfant en état de péché est déjà (chose horrible à penser) comme un condamné à l'enfer. La mort n'aurait qu'à frapper, la sentence deviendrait irrévocable, éternelle.

2. La grâce peut se perdre, et la grâce peut se recouvrer. Voilà deux vérités sur lesquelles on doit souvent revenir.

Insistez sur la première, pour inspirer aux enfants une crainte très vive de tout ce qui pourrait leur faire perdre la grâce, et par conséquent, une souveraine horreur du péché.

Rappelez souvent la seconde, pour donner lieu à l'espérance du pardon, si par malheur une faute avait été commise, et pour exciter les enfants à faire dans ce cas de prompts et courageux efforts afin de rentrer au plus tôt dans l'amitié de Dieu.

3. La grâce peut et doit s'augmenter, et à cette augmentation correspondra une plus ample mesure de gloire et de bonheur dans le ciel.

Excitez donc chez vos élèves un désir ardent, une sorte d'avidité de la grâce divine, fortune impérissable, semence de gloire éternelle. Qu'ils se portent avec générosité à la prière et à la pratique des bonnes œuvres, principaux moyens de l'obtenir et de l'accroître.

C'est la grâce qui purifie, entretient, alimente, fortifie les âmes. Plus la grâce est abondante dans une âme, plus cette âme offre de résistance au péché; au contraire, plus la grâce est faible, plus le péché trouve une entrée facile : *On donnera*, dit Notre-Seigneur, *à celui qui a, et il sera dans l'abondance; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même le peu qu'il a* [1].

4. Ce qui précède se rapporte à la grâce sanctifiante, mais on ne doit pas moins estimer la grâce actuelle par laquelle le Saint-Esprit nous éclaire, nous meut et nous fortifie dans la pratique du bien.

Apprenez à vos disciples à se rendre dociles à ses saintes inspirations, à ne pas le contrister par leurs résistances [2], à ne pas épuiser en quelque sorte sa longanimité. Loin d'endurcir leurs cœurs à sa voix [3], qu'ils reçoivent au contraire avec joie l'impulsion divine, et que, comme David, ils commencent à courir dans la voie de ses commandements [4]. *Ce que je suis*, disait saint Paul, *c'est par la grâce que je le suis, mais la grâce n'a pas été stérile en moi* [5].

2. La Prière.

5. Quelle est l'occupation des Anges et des Saints au Paradis? Quelle sera aussi la nôtre après notre sortie de ce monde? Voir Dieu, jouir de Lui, l'aimer, le bénir; se fondre en des transports de louange, d'amour et d'actions de grâces, et trouver dans cet effort

---

[1] S. Matth., xxv, 29. — [2] Éph., iv, 30. — [3] Ps. xciv, 8. — [4] Ps. cxviii, 32. — [5] I Cor., xv, 10.

même des forces nouvelles pour le répéter avec un souverain bonheur et sans interruption pendant les siècles éternels.

D'autre part, quel est le sens et la portée de notre vie sur la terre? C'est une épreuve, une préparation à la vie glorieuse, une sorte de concours d'admission aux fonctions célestes. Or, comment nous préparer à ces actes sublimes qui formeront la trame de notre existence bienheureuse? En nous appliquant dès ici-bas à en produire de semblables, dans la proportion et avec les conditions et les différences que comporte notre état de voyageurs. Pour nous préparer à chanter au ciel les cantiques éternels, il faut dès maintenant répéter avec amour les échos qu'il a plu à Dieu de nous en faire entendre.

Voilà l'une des fins de la prière. Tenir notre âme élevée vers Dieu, non par la vision, qui ne nous est pas encore accordée, mais par la foi, qui en est la condition et le prélude; louer Dieu, le remercier de ses bienfaits, l'adorer et surtout l'aimer de toute l'ardeur de notre âme : occupation sainte qui doit avoir le premier rang dans notre vie, et se mêler à toutes les autres, de sorte que, suivant le précepte du Seigneur, notre prière puisse être à bon droit considérée comme ininterrompue [1].

6. Le second objet de la prière, c'est d'obtenir de Dieu le pardon de nos péchés et toutes les grâces qui nous sont nécessaires. Et parce que fréquentes sont nos chutes, incessant le besoin que nous avons de la grâce, continuelle aussi, pour cette double raison, doit être notre prière. Nous ne saurions trop bénir Dieu de ce que, par une providence ineffable, il a voulu faire dépendre ses grâces de nos prières. C'est de lui, en effet, que nous avons besoin plus encore que de ses dons. Or, en nous obligeant à prier, il nous attire doucement à Lui, il force notre esprit et notre cœur à se tourner vers Lui, et ainsi se trouve atteint, presque à notre insu, le but essentiel de la prière, qui est de nous mettre en relation directe avec Dieu, et de nous unir étroitement à Lui.

La prière de demande s'appuie sur la foi et la développe. C'est l'espérance en action, et c'est aussi la charité lorsque les choses demandées se rapportent à la gloire de Dieu ou au bien du prochain.

La prière est encore un acte d'humilité et un aveu de notre dépendance. Elle contient au moins implicitement une confes-

[1] S. Luc, XVIII, 1.

sion et une louange de la toute-puissance de Dieu et de son infinie bonté. Elle renferme, en un mot, la plupart des actes de la vie chrétienne.

De plus, l'homme qui prie porte en lui-même le sentiment de Dieu, de sa présence universelle, de sa science infinie, qui nous voit et pénètre toutes choses. Au moment de la tentation, la pensée de Dieu et de ses commandements s'offre immédiatement à l'âme, et lui est d'un grand secours pour l'empêcher de commettre le mal. De là cette parole de saint Augustin : « Celui qui sait bien prier sait bien vivre. »

7. Pour atteindre des fins si variées, la prière ne saurait consister seulement en quelques actes isolés. Elle doit devenir dans l'âme chrétienne une habitude profondément enracinée, une sorte d'irrésistible besoin. Bien souvent les exigences d'une situation ou d'un service rendent difficile et même impossible l'accomplissement de certains devoirs ou de certaines pratiques de la vie chrétienne : sainte messe, communion fréquente, confession, etc. Il n'en est pas de même de la prière, qui est toujours possible aux âmes de bonne volonté. On sait, d'autre part, à combien de périls les progrès de l'industrie moderne exposent la vie de multitudes d'ouvriers, d'employés, ou de personnes de toutes conditions. Que de catastrophes soudaines dans lesquelles des milliers d'existences se trouvent subitement brisées! A ces heures critiques, la prière est le seul recours, la seule consolation, le seul moyen de revenir à Dieu, si l'on avait eu le malheur de s'éloigner de lui. Et combien parfois le temps est court! combien rapide et vigoureux, par conséquent, doit être l'élan de l'âme vers Dieu! Cette promptitude et cette ferveur seront ordinairement le fruit d'une solide habitude contractée dès l'enfance ou la jeunesse.

8. Telle est l'importance et la sublimité de la prière. Le maître chrétien peut juger par là du soin qu'il doit apporter pour y bien former ses enfants. Qu'il s'efforce donc de leur en inspirer l'estime, de leur en faire comprendre la nécessité et les avantages, et qu'il les porte à s'acquitter toujours de ce grand devoir avec dévotion et ferveur.

Cette instruction théorique, pour nécessaire qu'elle soit, ne peut néanmoins produire ses fruits que si elle est accompagnée de l'exercice pratique, et de l'explication des principales formules de prière.

Nous avons dit[a] de quelle manière l'école chrétienne peut contribuer, pour sa part, à élever les enfants dans l'habitude de la prière. Quant au programme des prières à apprendre par cœur, il peut être divisé de la manière suivante :

1° Le signe de la sainte croix, l'Oraison dominicale, la Salutation angélique et le Symbole des Apôtres, les Actes de foi, d'espérance, de charité et de contrition.

2° Les prières du matin et du soir, dans la forme adoptée pour le diocèse, les prières avant et après le repas, l'*Angelus*, une prière à l'Ange gardien, une formule pour diriger l'intention ou l'offrande des actions à Dieu, les commandements de Dieu et de l'Église, les mystères du Rosaire, le *Salve Regina*, le *Sub tuum*, le *Memorare*, les litanies de Notre-Dame de Lorette, les réponses de la sainte Messe, et les différentes prières que l'on peut faire à chaque heure du jour.

Il faut exiger que les prières, surtout les plus courtes, soient toujours dites avec attention et respect. Même lorsqu'il s'agit d'une simple récitation de contrôle, le sentiment religieux ne doit pas être absent. Si ce n'est pas une prière proprement dite, les paroles qu'on récite sont pourtant les paroles de la prière; il ne convient pas de les prononcer jamais d'une manière légère ou évaporée.

9. On a montré[b] comment une formule de prière peut être rattachée à l'explication de la doctrine, ou comment de cette formule elle-même on peut tirer les éléments principaux d'une définition. Cela est particulièrement facile pour les formules que nous appelons des ACTES : actes de foi, d'espérance, de charité, de contrition, d'humilité, d'adoration, etc., et, comme nous l'avons dit, cela est aussi très avantageux : les enfants comprennent mieux le sens des prières; ils les récitent avec plus de goût et d'attention; leurs idées et leurs sentiments se développent à l'aide de ces formules mieux comprises, et acquièrent par là plus de force et d'ampleur.

Quelle que soit l'utilité des formules, le Catéchiste ne laissera pourtant pas d'avertir ses élèves qu'ils peuvent aussi prier avec leurs propres paroles, exprimant ainsi devant Dieu les sentiments qu'ils éprouvent à l'heure même, ou donnant un plus large cours à ceux que les formules ont fait naître. On peut leur

---

[a] Première partie, page 161 et suiv.
[b] Troisième partie, page 217 et suiv.

citer comme exemple la prière de Notre-Seigneur au Jardin des Oliviers, et leur suggérer de courtes formules d'oraisons jaculatoires, évitant toutefois, même à cet égard, de tomber dans un excès qui engendrerait la routine. Les jaculatoires ne sont vraiment prières que si elles partent du cœur, comme des *flèches* enflammées, et non si on les récite machinalement, sans presque y penser.

10. Pour former l'esprit de prière dans les enfants, le moyen le plus efficace est sans contredit l'exemple du Catéchiste : c'est l'enseignement pratique par excellence. Combien les enfants sont frappés et leur attention éveillée lorsque, debout devant eux, dans une attitude religieuse, le maître récite pieusement quelque courte prière ! Cette même prière qu'ils ont souvent récitée leur semble alors toute nouvelle. Peut-être n'avaient-ils compris que très imparfaitement l'explication qu'on leur en avait donnée ; mais lorsqu'ils l'entendent tomber des lèvres de leur maître, et qu'ils la voient pour ainsi dire incarnée devant eux, ils en sont saisis, ils en pressentent la profondeur, ils se sentent comme pénétrés du sentiment total qu'elle exprime. « Il en est, dit M. Mey, d'une prière récitée par le maître d'une manière digne et pieuse, comme d'un tableau que l'on transporte en un lieu favorable. Le spectateur qui le regardait auparavant d'un œil distrait, se trouve subitement plongé dans le ravissement en face d'une beauté insoupçonnée qui, éclairée d'un jour convenable, vient de surgir tout à coup devant lui[1]. » Voilà l'effet produit sur de jeunes catéchumènes. Pour des enfants surtout, la vue d'un maître priant avec ferveur est un spectacle inoubliable. On raconte dans la vie de sainte Afre, dit encore le même auteur, que l'aspect de l'évêque Narcisse en prière fit sur elle une telle impression, que dès ce moment le sentiment des choses divines s'éveilla dans son cœur, qui avait été jusque-là adonné à la mondanité.

3. Les sacrements.

11. Voici les suprêmes inventions de l'amour de Dieu pour son peuple. Les sacrements sont des fontaines toujours jaillissantes, où nous puisons avec joie les eaux du salut[2]. Ce sont les canaux divins par où le sang de la Rédemption s'épanche sur toute la terre, répandant de tous côtés la vie et la fécondité. Ce sont les

---

[1] *Vollständige Katechesen*, *p.* 174. — [2] Isaïe, XII. 3.

moyens par lesquels le Saint-Esprit prend possession de nos âmes, les éclaire, les purifie, les élève, les rend dignes de Dieu, et finalement se les unit, ainsi qu'aux deux autres personnes de l'adorable Trinité.

12. La première chose que doit faire le Catéchiste, c'est de remplir ses disciples de vénération pour ces moyens de salut si merveilleux, et de reconnaissance envers Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui a bien voulu les établir.

Il les instruira solidement sur la nature et les effets des sacrements, sur les dispositions qu'ils doivent y apporter, et sur les moyens qu'ils doivent employer pour en retirer tout le fruit possible.

La première communion faite, le Catéchiste encouragera les enfants à s'approcher souvent et dignement des sacrements de Pénitence et d'Eucharistie, et les aidera à s'y bien préparer.

13. Dans l'exposé de la doctrine relative aux sacrements, il ne perdra pas de vue les obligations qu'ils imposent à ceux qui les reçoivent. Le Baptême, par exemple, oblige le nouveau chrétien à renoncer au péché et aux occasions du péché, et à vivre d'une manière conforme à la sainteté de la loi évangélique. La Pénitence réclame une sérieuse préparation, un repentir sincère avec une ferme résolution d'éviter à l'avenir le péché et ses occasions prochaines, et de réparer selon ses forces le mal qu'on a commis et le tort causé au prochain.

Le sacrement, avec la préparation qui le précède et les devoirs qui le suivent, forme un tout dont il serait dangereux de séparer les différentes parties. On le voit par ce qui vient d'être dit sur le sacrement de Pénitence. Celui-là, par exemple, tomberait dans une funeste illusion, qui verrait dans la confession un acte extérieur isolé, capable à lui seul de remettre les péchés. Mais si le pénitent regarde la confession comme l'expression et pour ainsi dire l'effusion d'un vrai repentir, d'une contrition ardente, accompagnée d'un grand désir de pardon et d'une ferme résolution de s'amender; si, de plus, cette contrition se manifeste par un réel changement de vie et par la satisfaction, ce pénitent, remplissant ainsi les conditions nécessaires pour obtenir le pardon, peut avoir confiance que son âme a été réellement purifiée. Ainsi en est-il des autres sacrements.

4. Le Baptême.

14. On ne saurait placer trop haut ce sacrement dans l'estime des élèves. Le baptême est la fontaine mystérieuse où le genre humain trouve la régénération et le salut. C'est là qu'une sublime alliance est conclue entre Dieu et sa chétive créature; là que sont échangées les promesses les plus solennelles. L'enfant jure de repousser le démon et de ne plus redevenir son esclave, et Dieu, l'adoptant pour son fils, lui promet l'héritage de la gloire éternelle. Son âme alors est marquée d'un sceau divin : le nom de Dieu même et de son Christ est imprimé sur son front pour n'en être effacé jamais[1]. Quels espaces pour ainsi dire infinis séparent un enfant baptisé de celui qui ne l'est pas!

Expliquez ces vérités à vos élèves. Traitez-les avec le respect dû à des princes, fils du Roi du ciel[a]. Faites que, pénétrés du sentiment de leur noblesse surnaturelle, ils rejettent bien loin tout ce qui pourrait ternir leur innocence, et leur faire perdre la couronne impérissable qui leur a été promise et qui les attend.

15. Insistez sur la manière de bien administrer le saint baptême en cas de nécessité. C'est un grand honneur que Dieu a fait à tout homme de lui conférer un tel pouvoir. Assurez-vous que chacun de vos élèves saurait s'acquitter parfaitement de cette fonction, le cas échéant. Cela est particulièrement nécessaire dans les pays de religions mêlées. Les païens eux-mêmes écoutent très attentivement cette doctrine ainsi que celle de la contrition, et, en général, tout ce qui se rapporte aux moyens de revenir à Dieu dans le cas de danger ou de maladie. On pourrait citer des exemples d'enfants malades qui se sont fait baptiser par leurs frères ou par des voisins, païens comme eux, mais élèves d'une même école chrétienne.

5. La Confirmation.

16. Bien que ce sacrement ne soit pas absolument nécessaire pour la vie éternelle, dit le Catéchisme romain, le chrétien doit

---

[a] « Reconnaissez Jésus sous les haillons des enfants que vous avez à instruire, et adorez-le en eux, dit saint Jean-Baptiste de la Salle. Que la foi vous fasse remplir votre mission à leur égard avec affection et zèle, puisqu'ils sont les membres de Jésus-Christ. » (96e *Médit.*, p. 279.)

[1] Ap., III, 12.

l'estimer beaucoup à cause de sa haute dignité et de ses fruits précieux. Il y aurait même péché grave à le mépriser ou à négliger de le recevoir par un manque d'estime.

La confirmation achève en nous ce que le baptême a commencé. Elle nous affermit dans la foi et nous consacre à Dieu d'une manière particulière; elle nous donne le Saint-Esprit avec l'abondance de ses dons; elle nous rend soldats de Jésus-Christ et nous arme pour les combats du salut.

A quelle époque les chrétiens eurent-ils un plus grand besoin d'être ainsi fortifiés? Quand la jeunesse fut-elle exposée à de plus graves périls? La transformation de la société, les grandes fabriques substituées aux ateliers familiaux, les relations et les voyages, qui fatalement mettent les enfants et les jeunes gens en contact avec des hommes pervers; le goût passionné pour la lecture et le flot toujours montant des productions impies ou immorales; le renversement de l'ordre chrétien dans les États, le pouvoir détenu par les sectes maudites qui se sont donné pour programme la destruction de toute idée religieuse, etc. etc., que de sources de tentations et de scandales pour un nombre considérable de jeunes chrétiens! Il faut donc faire appel plus que jamais au secours d'En-Haut et, pour cela, préparer nos enfants avec le plus grand zèle à la digne réception de cet auguste sacrement.

17. Cette préparation est de deux sortes : elle est éloignée et prochaine. La première est de beaucoup la plus importante; la seconde se trouve souvent écourtée ou confondue avec la préparation immédiate à la première communion.

Comme l'enseignement de Notre-Seigneur, pendant les trois années de sa vie publique, avait pour but spécial de préparer ses Apôtres à la venue du Saint-Esprit, ainsi l'enseignement religieux tout entier doit préparer les enfants à la réception du grand sacrement de la Confirmation. Profitez de toutes les occasions pour les instruire de ce qui a rapport au Saint-Esprit, à son action dans les âmes et dans l'Église. Notre régénération par le baptême, le péché originel effacé, la grâce sanctifiante reçue ou recouvrée, les grâces actuelles si fréquentes : tout nous vient du Saint-Esprit. Montrez aussi la puissance de ses dons dans les Apôtres, les Martyrs et les Saints de tous les temps; excitez vivement en eux le désir d'y participer, en recevant un sacrement qui a été la source de tant de prodiges de vertu.

18. Lorsqu'un intervalle assez notable sépare la première

communion de la Confirmation, on a l'occasion de donner sur ce dernier sacrement des instructions plus détaillées, et d'y préparer les enfants par des exercices spéciaux. Il faut alors attacher une grande importance à cette préparation prochaine. Insistez surtout sur la pureté du cœur : plus le cœur est pur, plus le Saint-Esprit se communique abondamment. Que les enfants reçoivent plus fréquemment le sacrement de pénitence et qu'ils s'y préparent avec un plus grand soin. Excitez-les à produire des actes de contrition parfaite. Qu'ils s'appliquent à mieux réciter leurs prières, à entendre la sainte Messe avec une plus grande dévotion, à mieux s'acquitter de leurs devoirs. Faites, en un mot, que la Confirmation prenne à leurs yeux les proportions d'un événement des plus importants et des plus sacrés de toute leur vie.

Les jours qui la précèdent immédiatement doivent être passés dans un plus grand recueillement, une plus grande vigilance sur soi-même, pour éviter jusqu'aux moindres fautes, et surtout dans une plus grande assiduité à la prière, à l'exemple des saints Apôtres dont il est dit qu'ils persévéraient dans la prière, Marie, Mère de Jésus, étant avec eux [1].

Si une retraite spéciale se fait à l'église, l'éducateur chrétien prête son concours dans toute la mesure compatible avec ses autres obligations. Dans le cas contraire, il tâche d'y suppléer par les soins particuliers qu'il peut, à l'école, donner lui-même aux jeunes confirmands.

6. La Pénitence.

19. Le tribunal de la Pénitence est le chef-d'œuvre de la miséricorde divine. Tribunal merveilleux, en vérité! Alors que dans les tribunaux humains, le coupable n'apparaît que pour entendre des accusations pénibles, des reproches amers, et souvent une ignominieuse condamnation, il ne vient ici que pour s'humilier lui-même, répandre les larmes de son repentir, et recevoir le plus charitable pardon. Et ce pardon n'est pas un simple oubli de la faute commise, qui bannit la crainte du châtiment; c'est une parole divine, efficace, qui détruit le péché, rétablit l'âme dans la justice, la restaure et, si elle est réellement bien disposée, la renvoie plus belle, plus forte, plus agréable à Dieu qu'elle ne l'était, même avant sa chute. Tout ce que Dieu fait,

[1] Actes, I, 14.

il le fait grandement, et, lorsqu'une âme tombée veut bien se prêter à son action, il la répare magnifiquement.

20. Il importe que les enfants commencent à se confesser de bonne heure, alors qu'ils n'ont encore à s'accuser que de fautes légères. Ils s'accoutument ainsi à vaincre la répugnance à la confession, qui, naturellement, deviendra beaucoup plus grande si, plus tard, il leur arrive de tomber dans quelque péché grave. A mesure qu'ils grandissent, les enfants doivent se confesser plus fréquemment, d'abord pour profiter de la grâce du sacrement, et aussi à cause de ce qu'on pourrait appeler les effets pédagogiques de la confession.

Gerson voit dans la confession le moyen le plus efficace de conduire les enfants à Jésus-Christ et de les former à une vie honnête et chrétienne. Par l'examen de conscience, l'enfant apprend à se connaître lui-même : connaissance qui de toutes est la plus utile et la plus salutaire. Par la douleur, il renonce au péché et à ses mauvais penchants; par les résolutions, il fortifie sa volonté; enfin, par la confession, il triomphe de lui-même, pratique l'humilité et l'obéissance à la loi de Dieu et de l'Église. A tous ces avantages vient s'ajouter l'inappréciable bienfait de l'absolution sacramentelle, qui délivre effectivement l'âme du péché, augmente la grâce sanctifiante et fait croître les vertus.

A un autre point de vue, la confession est encore pour les enfants une école salutaire; elle leur fait comprendre bien des idées qui, sans cela, resteraient obscures : péché, faute, tentation, repentir, punition, pardon, réconciliation, etc. Par l'examen de conscience souvent renouvelé, la connaissance des commandements de Dieu devient aussi plus claire, plus lumineuse.

Enfin la communication intime des secrets de l'âme donne au confesseur une grande influence sur le cœur de l'enfant, et le met pour ainsi dire entre ses mains.

21. Le Catéchiste méditera souvent sur l'excellence de ce sacrement, l'une des sources les plus abondantes de la grâce divine, et formera soigneusement ses disciples à le bien recevoir. « Aucun sacrement, dit un pieux évêque, ne dépend, pour ses effets, autant que le sacrement de pénitence, de la coopération personnelle de celui qui le reçoit. Et peut-être pourrait-on ajouter que les effets des autres sacrements dépendent aussi, en grande partie, de la digne réception du sacrement de Pénitence[1]. »

---

[1] Lettre pastorale de Mgr von Eichstätt, 1882.

Instruisez donc solidement vos élèves de ce qui a rapport à ce sacrement. Parlez-en toujours avec une haute estime, mais d'une manière douce et encourageante. Portez vos élèves à la confession fréquente. Apprenez-leur en détail la manière de s'y prendre, soit pour l'examen, soit pour la confession. Qu'ils sachent par cœur et très exactement toutes les petites formules d'usage, en sorte qu'au moment de se confesser, rien ne vienne les troubler, et qu'ils puissent conserver dans cette action importante la pleine liberté de leur esprit.

22. Veillez surtout à la préparation immédiate. La grâce de Dieu est nécessaire pour sonder sa conscience et connaître ses péchés, mais surtout pour en concevoir une véritable contrition, pour former de bonnes résolutions et se bien confesser. Invitez les enfants à demander cette grâce; demandez-la vous-même avec eux et pour eux.

Si la confession doit avoir lieu le même jour pour un grand nombre d'élèves, vous pourrez profiter de la réflexion du matin ou d'un autre moment pour faire avec eux l'examen de conscience. On parcourt les commandements de Dieu, en indiquant les fautes que les enfants peuvent commettre. Chacun remarque à mesure les péchés qu'il a réellement commis; il en demande immédiatement pardon à Dieu du fond du cœur, et forme la résolution de les confesser.

Cette manière de procéder est de beaucoup préférable à l'emploi d'un mémorial imprimé. Outre qu'elle est plus discrète et mieux appropriée aux différentes catégories d'enfants, elle a aussi l'avantage de leur montrer pratiquement la manière de faire l'examen. Les examens imprimés disent trop et trop peu. Certains enfants s'accusent sans discernement de tout ce qu'ils y trouvent, et d'autres y apprennent des choses qu'il leur vaudrait beaucoup mieux ignorer.

Si pourtant, en certaines circonstances extraordinaires, on jugeait à propos de venir en aide à la mémoire des enfants par quelque formulaire imprimé, il faudrait veiller au moins à ce que cet « examen » soit réellement approprié à la catégorie d'élèves qui doivent s'en servir.

Pour ce qui regarde les péchés véniels, avertissez les enfants qu'il n'est pas nécessaire ni utile de les accuser tous. Qu'ils en choisissent quelques-uns des plus graves et des plus fréquents, et fassent porter sur eux tout l'effort de leur contrition et du ferme propos.

Après l'examen, faites l'acte de contrition, et si le temps le permet, détaillez-le. Faites-y entrer les principales fautes en dirigeant sur elles la détestation et le repentir. Insistez principalement sur les motifs; développez surtout ceux qui sont capables de produire la contrition parfaite, sans néanmoins négliger les autres qui sont plus accessibles au grand nombre. Pendant que vous parlez pour tous, invitez les enfants à s'associer chacun intérieurement aux sentiments que vous exprimez, et à les répéter au fond du cœur.

Entrez aussi dans le détail pour les résolutions. Que les enfants se déterminent surtout à bien combattre leur défaut principal : désobéissance, mensonge, colère, gourmandise, et à fuir les mauvaises compagnies et les occasions du péché.

Lorsqu'il y a quelque dommage à réparer, il vaut mieux le faire avant la confession; c'est la meilleure marque d'un vrai repentir.

Engagez les enfants à une sincérité parfaite, leur rappelant que ce n'est pas à l'homme qu'ils se confessent, mais à Dieu, et que, d'ailleurs, le confesseur est tenu au plus rigoureux secret. (Racontez l'exemple de saint Jean Népomucène.)

Apprenez-leur la manière de s'accuser; indiquez dans quels termes ils doivent dire tels ou tels péchés. Au besoin, faites devant eux une sorte de *confession modèle*, choisissant avec prudence, comme matière d'accusation, des fautes qui leur sont familières, mais sans aucune personnalité.

23. Pendant les confessions, les enfants ne doivent pas s'accumuler près des confessionnaux, mais se tenir à une distance respectueuse, et prier en attendant leur tour.

En sortant du confessionnal, ils font leur pénitence et restent quelques minutes en action de grâces. Apprenez-leur la manière de la bien faire, leur suggérant les actes ou les prières qui pourraient le mieux la composer.

Après la confession, félicitez vos élèves de la grâce qu'ils ont reçue. Montrez-vous heureux de vous trouver au milieu d'enfants que le sacrement de Pénitence vient de rendre à nouveau purs comme des Anges, aidez-les à remercier le bon Dieu. Exhortez-les enfin, ce jour-là et les jours suivants, à bien veiller sur eux pour ne pas retomber dans les fautes qui leur ont été pardonnées.

24. La première confession que font les enfants a toujours une particulière importance; elle exerce souvent sur toute la vie une

influence capitale. Si, la première fois que les enfants se sont approchés du sacrement de pénitence, ils y ont été bien préparés, s'ils se sont accusés de leurs fautes avec une entière sincérité, et avec un véritable regret de les avoir commises, il y a tout à espérer pour leurs confessions futures. Il en serait autrement, si la première confession avait laissé à désirer.

C'est donc le devoir du Catéchiste de préparer cette première confession avec un grand soin. Pour cela il faut de loin attirer le regard des enfants sur cette grande action et leur faire sentir le besoin qu'ils en ont. On les amène peu à peu à constater combien facilement et fréquemment ils tombent dans des fautes ; on tâche de leur inspirer l'horreur et le regret de ces fautes qui souillent leur âme et la rendent désagréable aux yeux de Dieu. On leur fait ainsi désirer de les voir effacées, et on leur laisse entrevoir à ce sujet le grand bonheur qu'ils auront bientôt de pouvoir se confesser, et d'obtenir le pardon de tous leurs péchés. A mesure que le jour approche, on en parle plus souvent, l'on excite en eux un plus grand désir d'innocence et de pureté. On les aide, comme nous l'avons dit plus haut, pour la préparation immédiate, mais en se mettant bien à leur portée. Les enfants arriérés ou peu intelligents méritent des soins particuliers. Il ne s'agit pas ici pour eux d'un intérêt temporel, mais c'est le salut éternel de leurs âmes qui est en jeu. C'est donc pour le Catéchiste un devoir indispensable de charité, de leur donner toute l'assistance dont ils ont besoin.

25. Le sacrement de Pénitence a pour objet principal de restituer la vie de la grâce aux âmes qui l'avaient perdue, et de maintenir les justes dans un état de grande pureté intérieure. Mais le sacrement n'est pas toujours immédiatement à la portée de celui qui en a besoin. Voilà pourquoi il faut enseigner à nos élèves les autres moyens par lesquels, à défaut du sacrement, nous pouvons obtenir les mêmes effets.

Parmi ces moyens, le principal est la contrition parfaite. On instruira donc soigneusement les élèves sur ce qui la constitue, sur les motifs capables de la produire, et en général sur tout ce qui la différencie soit du repentir naturel, soit de l'attrition ou contrition imparfaite. Ces notions sont nécessaires pour qu'à l'occasion les âmes, recherchant d'elles-mêmes sous l'influence de la grâce actuelle les motifs les plus parfaits, correspondent plus promptement et plus efficacement à l'action intérieure du Saint-Esprit. Mais c'est par une culture générale, pourrions-nous

dire, et par une alimentation ordinaire élevée, que l'éducateur chrétien peut contribuer, autant qu'il dépend de lui, à disposer les cœurs à ces élans d'amour divin accompagnés de généreuses résolutions, qui, s'attaquant au péché, le détruisent radicalement et d'un seul coup.

Ne croyons pas d'ailleurs que la contrition parfaite soit une chose absolument difficile et hors de portée. Nous parlons toujours dans l'hypothèse de l'action du Saint-Esprit; mais cette hypothèse est une certitude. Quand il s'agit du salut d'une âme, Dieu n'est jamais en défaut; c'est donc seulement de notre côté que peut se trouver l'obstacle. Or l'obstacle consiste surtout dans une habitude de vulgarité, de médiocrité, nous allions dire de grossièreté spirituelle.

Toutes choses égales d'ailleurs, il est beaucoup plus difficile de produire des actes de contrition parfaite et même imparfaite, à celui qui tombe souvent et lourdement, qu'à celui qui tombe rarement. Une âme qui vit dans la grâce de Dieu possède la charité habituelle, et par conséquent le principe de la contrition parfaite. Si l'âme s'y prête, le Saint-Esprit lui en fera facilement produire des actes. C'est donc à tort, croyons-nous, que parfois on inquiète de bonnes âmes au sujet de la contrition des péchés véniels. Une âme qui n'a que des péchés véniels vit dans la charité, et l'acte de contrition ne saurait lui être difficile, à plus forte raison un acte d'attrition. On pourrait même aller plus loin, et dire que plus les péchés sont légers, plus il y a de probabilité que la contrition est certaine et même parfaite. Comment, autrement, expliquer l'état de pureté dans lequel cette âme se maintient?

Ces considérations, en montrant à l'éducateur où réside le point central de la question, lui marquent, par là même, quel genre d'efforts il devra faire et quelle culture il devra donner à ses élèves pour que, Dieu aidant, ils puissent facilement et promptement recourir à ce grand moyen de salut.

7. La très sainte Communion.

26. Le bonheur que nous avons d'être incorporés à Jésus-Christ par l'Eucharistie est incomparable. Par l'Incarnation, il s'est donné à la nature humaine en général; par la communion, il se donne à chaque fidèle en particulier. L'Eucharistie est la plus haute affirmation des desseins de Dieu, en ce qui regarde le salut des hommes et leur vocation à la gloire éternelle; elle est le mé-

morial, le sommet, et, pourrait-on ajouter, le complément nécessaire de toutes ses merveilles[1].

« Voilà, s'écrie saint Thomas, le pain des Anges qui est devenu la nourriture des voyageurs! » C'est qu'en effet ce mystère est à lui seul toute une révélation : en lui nous voyons resplendir l'unité et la magnificence du plan divin. L'homme, déifié par la lumière de gloire, n'aura pour toute l'éternité d'autre aliment que Dieu lui-même; et avec quelle avidité de désirs toujours insatiables, avec quelles jouissances inénarrables et sans cesse renouvelées, il prendra part à ce banquet divin, à ce repas sans fin de la vie éternelle!

Notre existence terrestre, nous l'avons dit, est une préparation à cette vie glorieuse. La grâce, c'est la gloire en germe, c'est la gloire en puissance, c'est la gloire voilée. Il y a entre les deux vies une similitude nécessaire, une similitude qui, sauf la jouissance, va presque jusqu'à l'identité. Il était donc convenable que Dieu, qui doit être notre aliment éternel, se fît aussi l'aliment de nos âmes ici-bas. Il devait même en être ainsi, puisque lui seul, en se communiquant à nous, peut nous rendre capables de le posséder dans le ciel.

Aliment des âmes, Dieu l'a été de tout temps et il l'est encore tous les jours et à toute heure pour les âmes fidèles, par la grâce qui est, selon saint Pierre, une sorte de participation à sa propre nature[2]. Mais puisqu'il a plu à Dieu de manifester au moyen de signes extérieurs les effets variés de cette divine grâce, n'était-il pas souverainement convenable que cet effet principal, l'alimentation de nos âmes, prélude du banquet éternel, fût aussi représenté par un symbole dépassant en excellence tous ceux des autres sacrements? Et quel symbole, quel véhicule pouvait mieux convenir à un si haut mystère, que la chair divinisée de son Christ, la chair et le sang de son Verbe incarné!

Mais cette chair, aujourd'hui glorifiée, invisible à nos yeux infirmes, voulait à son tour un autre symbole, capable de la voiler et de la révéler tout à la fois, capable surtout de nous faire saisir, autant qu'il était possible, les desseins de Dieu sur nos âmes et les relations ineffables qu'il prétendait nouer avec nous dès ici-bas et pour l'éternité. Or ce symbole nouveau, Jésus-Christ l'a trouvé : c'est le pain, c'est le vin, aliments ordinaires et quotidiens qui, par leur vertu, révèlent tous les effets du sacrement,

---

[1] Ps. cx, 4. — [2] II Pier., I, 4.

et, par leur fragilité, leur instabilité, sont une invitation amoureuse à la recevoir tous les jours.

27. Par l'Eucharistie le Seigneur confirme tous les autres mystères, en particulier celui de notre adoption divine : « C'est le vrai pain des enfants, dit encore saint Thomas, un pain qui ne doit pas être livré aux chiens [1]. » L'Eucharistie est par excellence le *mystère de la foi*. Celui qui croit à l'Eucharistie croit à la révélation tout entière. Il a sur son front le sceau des élus. Celui qui reçoit dignement l'Eucharistie reçoit la vie et le gage de la gloire éternelle. Beaucoup de chrétiens semblent n'avoir en ce mystère qu'une foi timide, une foi incomplète. S'ils le croyaient fortement et d'une foi divine, comment pourraient-ils s'abstenir de s'en approcher fréquemment? *Nous avons connu*, dit saint Jean, *l'amour que Dieu a eu pour nous, et nous y avons cru* [2]. Croire à l'amour, c'est croire à l'Eucharistie, c'est croire à l'Incarnation, c'est croire en Dieu, car DIEU EST AMOUR [3].

28. Quel rôle sublime, dès lors, n'est donc pas réservé au Catéchiste, appelé à révéler ces mystères à l'âme des jeunes baptisés! Quelle initiation! Quels arcanes furent jamais plus sacrés!... Quel aimant plus puissant pour attirer leurs esprits et leurs cœurs vers les choses éternelles! Quelle révélation plus éclatante de leur dignité!... Quel gage plus assuré de toutes nos espérances!

Que l'éducateur se pénètre de ces hautes pensées, et qu'ensuite il explique la doctrine de l'Église sur le sacrement lui-même, sur ses effets, sur les dispositions qu'il exige, etc.

Qu'il exerce les enfants à bien remplir tous leurs devoirs envers la divine Eucharistie : visites au saint Sacrement, assistance pieuse aux offices et aux processions solennelles, génuflexions respectueuses en passant devant le tabernacle, actes d'adoration en entrant dans l'église et avant d'en sortir, surtout préparation lointaine et très sérieuse à la première communion.

29. Nous avons déjà parlé, pages 43 et 202, de cette préparation éloignée à la première communion. Ce grand événement est le but vers lequel étaient dirigés tous les efforts du Catéchiste, toutes les pensées et les désirs de l'enfant. Mais à mesure que le grand jour approche, il faut redoubler de zèle pour perfectionner

---

[1] Prose *Lauda Sion*. — [2] I Jean, IV, 16. — [3] I Jean, IV, 8.

ses dispositions. La plus importante est la pureté de cœur. Le Catéchiste y apportera tous ses soins, et en même temps il s'efforcera d'enflammer de plus en plus dans ses jeunes disciples un ardent désir de s'unir à Jésus-Christ.

Il faut néanmoins se garder de toute exagération de langage. Quelque sainte et importante que soit cette grande action, ce serait trop dire pourtant que d'affirmer d'une manière absolue qu'elle est la PLUS BELLE, la *plus grande*, la *plus sainte* de toute la vie. Les enfants eux-mêmes, pour peu qu'ils réfléchissent, ne pourraient guère manquer d'apercevoir cette exagération. En effet, la vie spirituelle doit être un progrès continuel. Si la première communion est un sommet par rapport à la période antérieure, elle n'est, par rapport à la suivante, qu'un point de départ. C'est l'entrée dans la grande vie chrétienne, et les communions qui suivront, pour n'être pas accompagnées du même appareil et de la même solennité, n'en devront pas moins devenir de plus en plus saintes, en raison d'un perfectionnement des dispositions intérieures. Le vrai point culminant de notre vie n'est donc pas la première communion mais la dernière, celle que nous ferons au moment où, tous les voiles étant sur le point de se déchirer, nous nous munirons de ce viatique sacré pour nous assurer l'entrée au banquet éternel. Cette doctrine, absolument certaine, sera facilement comprise des enfants, et sera pour leur esprit une direction sûre et féconde.

30. C'est au clergé qu'il incombe naturellement de diriger les exercices de la retraite préparatoire à la première communion ; mais le maître chrétien ne saurait s'en désintéresser. Aux approches de cette retraite, il priera et fera prier pour son plein succès. Il aiguisera les désirs de ses élèves, et les excitera à s'y bien préparer. Il veillera d'une manière particulière sur leur conduite à l'église et dans l'école, et les aidera à se corriger de leurs défauts.

Pendant la retraite, il donnera aux exercices toute la collaboration possible. D'avance, il aura fait apprendre les actes de la préparation et de l'action de grâces, après les avoir pieusement commentés.

31. Après la première communion, autant qu'il pourra dépendre de lui, il amènera peu à peu ses élèves à la pratique de la communion fréquente. Il importe que cette habitude commence à se former pendant que les enfants fréquentent encore les classes. Le récent décret de Sa Sainteté Pie X dissipe à ce sujet toutes les

appréhensions, et donne une direction aussi ferme qu'autorisée, en conformité parfaite avec les désirs souvent exprimés du divin Cœur de Jésus.

Avant les vacances, chaque année, le maître ne manquera pas d'inviter les grands élèves à s'approcher spontanément des sacrements pendant cette période. C'est le moyen de leur faire prendre une plus grande initiative dans leurs pratiques religieuses, et par là d'en assurer la continuation.

8. Les trois autres Sacrements.

L'Extrême-Onction. — 32. Relevez dans l'esprit des enfants la vertu et l'efficacité de ce sacrement, qui porte aux malades consolation et force, qui leur est un gage d'un pardon plus libéral, d'une purification plus entière, et d'une entrée plus prompte au Paradis. Entrez dans le détail des cérémonies. « Montrez, dit Fénelon, ce que l'Église fait, ce qu'elle dit en donnant l'Extrême-Onction aux mourants. Quelle consolation pour eux de recevoir encore un renouvellement de l'onction sacrée pour ce dernier combat! Mais pour se rendre digne des grâces de la mort, il faut être fidèle à celles de la vie. »

Rappelez à vos élèves que c'est pour eux une obligation de veiller à ce que leurs parents malades reçoivent en pleine connaissance les derniers secours de la religion, et qu'ils doivent souvent prier pour n'en être pas privés eux-mêmes à leur dernière heure.

Le Mariage. — 33. On doit toujours parler avec estime de ce sacrement, symbole de l'union de Jésus-Christ et de son Église, et source de bénédictions pour les familles chrétiennes. Il est comme la consécration du foyer domestique, qu'il transforme en une sorte de sanctuaire, où les parents sont vraiment les représentants de Dieu, instruments de la Providence pour procurer aux enfants tout ce qui est nécessaire à leur développement, pour les élever et les former à la vie chrétienne. C'est par son moyen que l'Église se peuple d'enfants et, comme le dit encore Fénelon, « que la religion se transmet comme un héritage de génération en génération. »

L'Ordre. — 34. L'Ordre est l'une des plus grandes merveilles de l'amour de Dieu. Ce sacrement élève l'homme à une dignité incomparable, et lui confère des pouvoirs dont les Anges pour-

raient être jaloux. Remettre les péchés au nom de Dieu; faire descendre tous les jours Jésus-Christ sur l'autel, et, dans les degrés supérieurs de la hiérarchie, consacrer de nouveaux prêtres et de nouveaux pontifes : quel sublime ministère !

35. L'éducateur chrétien manifestera de toutes manières le plus profond respect pour le sacerdoce et pour les personnes qui en sont revêtues. Il instruira soigneusement ses élèves des grâces et des devoirs attachés à cet état nécessaire à la perpétuité de l'Église; et si, pour répondre à un appel différent, et par dévouement pour les petits et les humbles, il a renoncé lui-même à un si grand honneur, il demandera instamment au Seigneur la grâce de lui susciter parmi ses élèves des remplaçants dans la tribu sacrée. Il favorisera de tout son pouvoir l'éclosion des vocations saintes, se souvenant que, pour une école chrétienne, la faveur la plus insigne est d'être choisie par Dieu comme une pépinière où il recrute les ministres de ses autels.

CHAPITRE IV

LA LITURGIE

SOMMAIRE

1. La Liturgie en général. — 2. Les saints offices, le chant, les livres. — 3. La sainte Messe : excellence, pratique; les servants de messe. — 4. Les Sermons. — 5. Les Dévotions.

1. La Liturgie en général.

1. Les fêtes et les temps de l'année ecclésiastique ont été établis pour ranimer la piété des fidèles par une succession de souvenirs et d'enseignements variés. En diversifiant les moyens, l'Église soutient le progrès des âmes vers le but unique de la vie, qui est le salut. Le chrétien trouve dans les saints offices de quoi prévenir la satiété et le dégoût. Il évite le danger de la routine, rafraîchit sa piété à ses sources toujours pures et toujours abondantes, et renouvelle sans cesse ses bonnes résolutions.

« L'Église, inspirée de Dieu, dit Bossuet, et instruite par les saints Apôtres, a tellement disposé l'année, qu'on y trouve, avec la vie, avec les saints mystères, avec la prédication et la doctrine de Jésus-Christ, le vrai fruit de toutes ces choses dans les admirables vertus de ses serviteurs et dans les exemples des Saints; et, en sus, un mystérieux abrégé de l'Ancien et du Nouveau Testament et de toute l'histoire ecclésiastique. Par là, toutes les saisons sont fructueuses pour les chrétiens : tout y est plein de Jésus-Christ. Dans cette variété, qui aboutit toute à l'unité sainte tant recommandée par Jésus-Christ, l'âme innocente et pieuse y trouve, avec des plaisirs célestes, une solide nourriture et un perpétuel renouvellement de ferveur. »

« L'année ecclésiastique, dit encore un grand évêque, c'est l'écho permanent et prolongé du divin concert que l'Épouse célèbre en ce monde à la louange de son Époux. Au ciel, le fes-

tin des noces éternelles; sur la terre, l'Église s'unissant de loin à cette partie d'elle-même qui est déjà dans la gloire. » Les fêtes chrétiennes sont donc comme un apprentissage du ciel, comme une image affaiblie, sans doute, mais souvent reproduite, de la fête éternelle. Et si nous les considérons une à une, que dire de leur beauté, de leur harmonie avec les saisons où elles se célèbrent, avec les mystères qu'elles rappellent, avec les besoins de notre cœur? Les solennités de l'Église apportent à chaque saison de l'année ses joies et une abondance de sentiments chrétiens. L'hiver, c'est la naissance du pauvre enfant de Bethléem, vraie lumière dans les ténèbres, joie véritable dans la famille. Au printemps, c'est la Résurrection du Seigneur, alors que la nature semble renaître et reprendre une vie nouvelle. En été, c'est la Pentecôte et la Fête-Dieu, qui sont comme le triomphe du christianisme au milieu des splendeurs des plus beaux jours. En automne enfin, lorsque la nature semble déchoir et mourir, c'est la Toussaint qui entr'ouvre le ciel à nos yeux pour nous montrer un autre monde où la mort n'a plus d'empire. Tel est le caractère des fêtes de l'Église : elles instruisent, elles réjouissent, elles fortifient, elles encouragent; et, en nous montrant dans l'Église terrestre une image de l'Église céleste, elles répandent dans cette vallée de larmes quelques rayons de la joie du ciel, et font de la vie chrétienne le prélude et le vestibule du Paradis.

2. Il appartient au maître chrétien d'initier ses élèves à ces beautés de la liturgie catholique et de leur apprendre à cueillir ces fleurs, à savourer ces fruits, que l'Église a répandus partout avec profusion sur leur chemin. En d'autres termes, il doit les instruire sur les divisions de l'année ecclésiastique, sur l'objet des principales fêtes, sur les cérémonies et autres particularités liturgiques qui les caractérisent. « Quel intérêt, dit Mgr Dupanloup, les offices de l'Église peuvent-ils avoir pour des hommes auxquels une instruction solide n'a pas appris quel est l'objet de ces fêtes, et le sens des cérémonies liturgiques? »

3. Une instruction générale sur l'année et les périodes ecclésiastiques serait bien placée dans la semaine qui précède l'Avent.

Le samedi soir, ou la veille des fêtes, ou encore le dimanche matin, si le catéchisme se fait à ce moment, on expliquerait les particularités de l'office du jour, prières, chants et cérémonies. C'est la meilleure manière de disposer les enfants à y assister avec fruit.

Quelques jours avant les grandes solennités : Noël, Pâques, la Pentecôte, la fête du Saint-Sacrement, il faut instruire solidement les élèves sur les mystères qu'on y célèbre. Ces instructions spéciales, accompagnées de quelques pratiques simples de dévotion, préparent merveilleusement les enfants à bien célébrer ces fêtes, à en prendre l'esprit, à entrer ainsi dans la vie de l'Église.

On peut agir de même à l'occasion des autres fêtes qui ont cessé d'être d'obligation en certains pays, mais qui n'en ont pas moins une très grande portée, tant au point de vue de la foi, qu'à celui d'une pratique fervente de la vie chrétienne. De ce nombre sont, par exemple, l'Épiphanie, la Présentation de Notre-Seigneur, l'Annonciation de la très sainte Vierge, etc.

Il est bon de rattacher aux fêtes chrétiennes les faits de l'Ancien Testament qui s'y rapportent ou qui en sont la figure. C'est d'ailleurs ce que fait l'Église dans ses offices. Sur ce point, comme sur beaucoup d'autres, l'éducateur chrétien n'a qu'à suivre sa direction.

2. Les saints Offices.

4. L'office divin est le principal moyen de rendre à Dieu le culte qui lui est dû. C'est une source abondante de grâces, l'occasion d'affirmer sa foi et par conséquent aussi d'édifier le prochain. De plus, les offices de l'Église sont une mine féconde, inépuisable des instructions les plus élevées et les plus pratiques, des sentiments de la plus haute piété, des émotions les plus douces et les plus profondes, et des plus saintes résolutions. Mais pour que nos enfants, et en général le peuple fidèle, puissent tirer profit de ces richesses, trois conditions sont nécessaires :

1° Leur inspirer l'estime et le respect des saints offices ;

2° Les accoutumer à y prendre une part active;

3° Mettre ces richesses à leur portée en leur donnant le sens des textes qui composent les divers offices.

5. Le respect pour la maison de Dieu et pour tout ce qui tient à la liturgie sacrée, est la condition indispensable pour que la dévotion intérieure puisse naître et se développer. La sainte Écriture nous apprend avec quelle rigueur, sous la loi ancienne, Dieu exigeait ce respect et cette fidélité de la part de son peuple et de ses ministres. *Le Seigneur est dans son sanctuaire*, disait

le prophète Habacuc, *que toute la terre se taise devant Lui* [1]. Combien ces paroles ne sont-elles pas plus vraies aujourd'hui que le Fils de Dieu habite en personne dans nos tabernacles, sous les voiles de l'adorable sacrement de l'Eucharistie !

Qui ne se souvient du zèle qui consumait notre divin Sauveur pour la maison de son Père, lorsque, armé de fouets, il chassait les vendeurs du temple et leur reprochait de transformer la maison de prière en une caverne de voleurs [2] ?

6. Ne vous contentez pas d'instruire vos élèves à ce sujet, mais veillez à ce qu'ils mettent vos conseils en pratique. Entrée à l'église et sortie, signe de la croix, génuflexions, adoration, que tout se fasse avec ordre et recueillement. Pendant l'office, que les enfants se tiennent modestement, les grands occupés à lire ou à chanter, les plus jeunes à dire le chapelet. Pas de rires, ni de bavardages, ni de regards jetés à droite et à gauche ; pas de postures molles ou peu décentes.

Si des enfants arrivent tard ou méritent d'être repris, notez-les ; mais, par respect pour le lieu saint, abstenez-vous de réprimander ou de punir : vous le ferez à l'école au retour. Si des enfants sont habituellement distraits ou dissipés, placez-les près de vous pour les aider à se recueillir, ou derrière les autres pour éviter le mauvais exemple.

7. Il faut, avons-nous dit, accoutumer les enfants à prendre une part active aux offices.

Les uns servent à l'autel, où ils font la fonction des Anges. Par leur bonne tenue et par les cérémonies, ils contribuent à rehausser la splendeur du culte. Faites-leur apprécier cet honneur, et si vous en avez la charge, formez-les avec soin à remplir leurs fonctions exactement et religieusement : des enfants de chœur pieux et bien exercés sont une grande édification pour la paroisse.

Tous ceux qui en sont capables doivent apprendre à chanter, soit les psaumes et les hymnes, soit les parties communes de la messe : le chant est le moyen par excellence d'intéresser les fidèles aux offices. Il est bien regrettable que la coutume de faire chanter les parties ordinaires de l'office par le peuple tout entier soit tombée en désuétude dans une foule d'endroits. Le moyen

---

[1] Hab., II, 20. — [2] S. Matth., XXI, 13.

de la rétablir ne serait-il pas d'exercer au chant d'abord les élèves des écoles, puis des groupes de jeunes gens qui fréquentent les patronages?

8. Pour faire participer les élèves avec fruit et avec goût aux offices de l'Église, il est nécessaire, comme nous l'avons déjà suggéré, de les munir de paroissiens assez complets, qui contiennent toutes les pièces principales des offices des dimanches, et des fêtes pouvant se célébrer le dimanche. Si les enfants ne peuvent se les procurer eux-mêmes, on ne saurait mieux employer qu'à ces acquisitions les ressources affectées aux récompenses scolaires. Il serait même avantageux que le maître prît en main la direction de ces achats, afin d'établir une certaine uniformité qui lui permettrait d'indiquer plus facilement les pages, et ainsi d'aider tous les enfants à suivre les offices.

Il est de plus à désirer, pour répondre à la troisième condition énoncée plus haut, que ces paroissiens donnent le plus possible le latin et le français, principalement pour tout ce qui doit être chanté. Comment, dans le cas contraire, les enfants pourraient-ils comprendre le sens du texte liturgique, en goûter les sentiments? On a souvent cité, à la louange du chant ecclésiastique, les belles paroles de saint Augustin racontant l'effet que produisaient sur lui les cantiques sacrés : « Quelle émotion, dit-il, je ressentis, combien de larmes je versai, en prêtant l'oreille à ce mélodieux concert des hymnes et des cantiques qui retentissent au sein de votre Église! Pendant que mon oreille cédait au charme de ces divins accords, mon cœur était doucement inondé des flots si purs de votre vérité; de pieux élans s'en échappaient avec une impétueuse ardeur; mes larmes coulaient par torrents, et c'était un bonheur pour moi de les répandre[1]. » On oublie peut-être trop, quand on répète ces paroles, que la langue parlée et chantée à l'église était pour saint Augustin sa langue maternelle. Pour la masse du peuple il n'en est plus de même aujourd'hui, et quelle que soit la perfection des mélodies adaptées au texte sacré, elles ne sauraient produire de tels effets sur les âmes, qu'à la condition que ce texte lui-même soit aisément compris. Dans les circonstances actuelles, ce qu'on peut au moins demander avec insistance au maître chrétien, c'est qu'il s'efforce de mettre sous les yeux des élèves de bonnes traductions, qu'il les engage à les lire, et les y provoque par ses explications et ses pieux commen-

[1] *Confessions.*

taires. Il rendra ainsi lumineux un texte incompris, et fera vibrer les âmes de ses enfants à l'unisson du chœur grandiose de l'Église universelle, inspiré, animé, dirigé par le maître de toute harmonie, par *l'Esprit de Dieu*.

3. La sainte Messe.

9. Le saint sacrifice de la Messe est le centre de toute la liturgie catholique. Il en est l'exercice, on pourrait dire l'*événement* capital. Que peut-on, en effet, imaginer de plus grand que ce sacrifice d'un Dieu s'offrant à un Dieu, comme un suprême holocauste d'adoration, de louange et d'action de grâces, ce sacrifice d'un Dieu homme, mort jadis sur la croix, se présentant aujourd'hui et toujours à son Père comme victime d'expiation et de réconciliation, lui montrant ses plaies, son sang répandu, intercédant pour nous, et appelant par ses supplications inénarrables les grâces dont ses enfants et ses frères ont besoin !

Le saint sacrifice de la Messe est la principale richesse de l'Église. En lui, elle sait qu'elle possède un trésor inépuisable. En lui, elle trouve la force au milieu de ses épreuves et le gage de sa perpétuité. C'est là qu'elle puise cette sublime sérénité qui lui permet de regarder, sans s'émouvoir, les empires tomber les uns sur les autres, les révolutions changer la face du monde, les ennemis acharnés à sa perte, multiplier les coups et les embûches; puis, frappés de Dieu, disparaître pour jamais dans le silence et la mort. Quant à elle, appuyée sur le bras de son Époux, elle continue sa marche. Elle marche et elle chante. « C'est en vain, écrit Ernest Hello, que le monde s'écroule. L'Église compte ses jours par ses fêtes[1]. » Et, pour elle, chaque fête c'est Jésus offert sur l'autel, c'est le saint sacrifice de la Messe.

10. C'est avec un langage tout pénétré de respect et de dévotion que le Catéchiste doit expliquer à ses disciples la haute excellence de ce grand sacrifice, qui représente et continue le sacrifice de la croix. Montrez-en la nature et les fins principales; exposez les fruits nombreux et considérables que nous en pouvons retirer si nous y assistons avec piété. Proposez quelques exemples : saint Louis, roi de France, saint Louis de Gonzague, saint Stanislas de Kostka et tant d'autres.

---

[1] *Physionomies de Saints*, page XI.

11. L'explication de détail varie suivant l'âge des élèves. Avec les plus jeunes, l'enseignement peut se rattacher aux objets extérieurs : l'autel, le tabernacle, le crucifix, l'hostie, le calice, les vêtements du prêtre, et quelques-unes des principales cérémonies.

Plus tard, vous montrerez les parties qui composent le saint sacrifice : la *préparation*, contenant des prières et des instructions, l'*oblation* ou l'Offertoire, l'*immolation* à l'Élévation, la *consommation* de la victime à la Communion, et enfin l'*action de grâces*.

Vous indiquerez en même temps le sentiment principal que l'âme fidèle doit exciter en elle-même à chacune de ces parties, pour s'associer au prêtre et s'unir au divin sacrifice.

Enfin vous instruirez vos élèves sur la communion spirituelle, et sur l'ineffable bonheur de communier sacramentellement lorsqu'ils en auront un jour la permission.

12. Accoutumez de bonne heure les enfants à se servir d'un livre pour entendre la sainte messe et pour se préparer à recevoir les sacrements ; mais apprenez-leur la manière de s'en servir avec fruit. Le livre est un secours pour éveiller les sentiments et s'assurer que l'on n'oublie aucun des principaux devoirs de piété; mais il ne faut pas s'y assujettir servilement. Il est bon, au contraire, lorsqu'on se sent pénétré de quelque dévot sentiment, d'abandonner la lecture pour quelques minutes afin de prier intérieurement. On reprend ensuite le livre à l'endroit de la messe où le prêtre est actuellement arrivé. Les enfants doivent donc être avertis que les prières de leur livre ne sont nullement obligatoires. Elles peuvent être très pieuses et très utiles, mais elles ne s'imposent pas nécessairement.

Cela posé, le maître veillera constamment sur ses élèves pendant la sainte Messe, pour rappeler à l'attention ceux qu'il verrait distraits; de temps en temps il indiquera le point où l'on en est, suggérera la prière qu'il faut dire, etc.

Pour éviter l'ennui, fruit ordinaire de l'uniformité, saint François de Sales conseille de varier avec les enfants la manière d'assister au saint sacrifice : suivre quelquefois dans le livre soit les actes ordinaires, soit les prières propres de certaines fêtes; d'autres fois dire le chapelet, ou alterner les prières avec le chant des cantiques.

13. La loi de l'Église est que tous les fidèles assistent à la sainte Messe au moins tous les dimanches et les fêtes; « mais, dit

M. Noser, la discipline chrétienne a maintenu depuis des siècles la louable habitude d'y faire assister tous les jours les maîtres avec leurs élèves[1]. » Ces paroles, écrites pour d'autres contrées, concordent absolument avec les règlements tracés par saint Jean-Baptiste de la Salle pour les écoles chrétiennes dirigées par les Frères. Si des difficultés locales ont parfois obligé de négliger cette excellente pratique, on ne peut que le déplorer, et souhaiter que le zèle des pasteurs et des maîtres, agissant de concert, trouve le moyen de remédier à un état de choses si regrettable. L'enseignement pratique vaut mieux que toutes les théories. Assister à la messe tous les jours est le meilleur moyen de montrer le prix qu'on attache à cette grande action. « On devrait, dit encore le même auteur, inspirer aux enfants un zèle si grand pour la gloire de Dieu et le salut de leur âme, que l'assistance journalière à la messe leur devienne pour ainsi dire un besoin. »

14. Une autre manière pratique d'enseigner aux enfants l'estime qu'ils doivent faire du saint sacrifice de la Messe, c'est de se montrer heureux de la servir soi-même lorsque l'occasion s'en présente, et de veiller à ce que les enfants qui la servent habituellement s'acquittent de cette fonction avec respect et dévotion.

Si le choix dépend du maître, il aura soin de ne le faire porter que sur les enfants sages, de bonne réputation et fidèles à tous leurs devoirs d'écoliers. Il s'entendra d'ailleurs avec MM. les ecclésiastiques pour que ces enfants soient convenablement surveillés à la sacristie, et dérangés le moins possible durant les heures de classe.

Il n'est pas à propos de ne choisir que des enfants très pauvres, qui rendraient ce service en vue d'une rémunération en argent : ce serait déconsidérer aux yeux de leurs condisciples et de la paroisse une fonction qui doit être tenue en haute estime.

15. On doit s'appliquer à bien former les servants de messe, afin qu'ils sachent répondre exactement et remplir leurs offices sans aucun trouble, d'une manière aisée et pieuse, qui édifie les fidèles présents. Cette formation doit se faire à l'école si le maître en est chargé, ou à la sacristie si c'est un ecclésiastique. Ce n'est pas une bonne méthode d'associer, pour le former, un servant nouveau à un ancien, pendant la sainte messe. Tous deux

---

[1] Dr Fridolin Noser, *Katechetik*. Excellente compilation où nous avons puisé plus d'une fois de très utiles matériaux. Herder, Freiburg im Breisgau.

sont distraits du saint sacrifice : l'un cherche à apprendre les réponses et les cérémonies ; l'autre surveille son compagnon pour le corriger.

En général, un même enfant ne devrait servir qu'une seule messe par jour. Au moins ne faudrait-il pas qu'il servit deux messes à la suite l'une de l'autre : ce serait un moyen sûr de faire évanouir sa dévotion.

Ce n'est pas seulement pendant la sainte messe et les offices que les enfants de chœur doivent se comporter dans l'église avec dignité et respect. Le maître veillera à ce qu'en toute occasion, spécialement en entrant et en sortant, ils marchent posément et sans bruit, qu'ils fassent pieusement le signe de la croix et les génuflexions en passant devant l'autel, qu'ils s'abstiennent de parler hors le cas d'une grande nécessité, et qu'alors ils le fassent à voix basse ; en un mot qu'ils se conduisent en tout comme des enfants pénétrés de la sainteté du ministère auquel, malgré leur jeune âge, on les fait participer.

4. Les Sermons.

16. L'audition de la parole de Dieu est un devoir sacré pour le peuple fidèle. C'est le moyen providentiel que Dieu a établi pour éclairer les hommes et les diriger, pour les maintenir ou les ramener dans la voie du salut, pour les exciter au bien ou appeler les pécheurs à la conversion. Le plus souvent, la parole de Dieu est l'occasion, le moyen dont se sert le Saint-Esprit pour agir dans les âmes. Voilà pourquoi l'Église impose la prédication à ses ministres comme une obligation impérieuse. Mais cette obligation de prêcher impose en retour aux fidèles l'obligation d'écouter.

17. La prédication spéciale aux enfants est le catéchisme avec les autres exercices qui s'y rapportent. Mais lorsque les élèves des écoles assistent à des offices avec prône ou sermon, il convient de les placer de manière à ce qu'ils puissent jouir de l'office et entendre le sermon. Les reléguer dans des chapelles écartées ou derrière des piliers qui leur cachent l'autel ou la chaire, serait priver ceux qui en ont le plus besoin, les enfants, du secours que les cérémonies doivent apporter à l'intelligence et à la piété. S'ennuyer à l'église pendant de longues heures, n'est-ce pas le moyen de prendre en dégoût les offices publics, et peut-être l'église elle-même ? Les éducateurs chrétiens ne sauraient donc

trop insister auprès de messieurs les curés afin d'obtenir pour leurs écoliers une place convenable. On oublie trop souvent que les enfants d'aujourd'hui sont les paroissiens de demain, et que l'avenir dépend en grande partie des égards qu'on aura eus pour eux, et de la manière dont on les aura formés.

18. C'est par un enseignement scolaire sérieux qu'on prépare les enfants à bien profiter de la prédication. Les connaissances qu'ils acquièrent en catéchisme, en histoire sainte, en textes bibliques de l'Ancien et du Nouveau Testament, sont le fondement solide sur lequel le prédicateur peut construire en toute sécurité.

Il faut aussi venir en aide à leur légèreté en leur faisant souvent rendre compte de la substance du sermon. Demander à des élèves de rédiger, sur simple audition, le résumé d'un discours assez long, serait exiger un travail ordinairement au-dessus de leurs forces; mais on peut au moyen de questions faire repasser les points principaux; ou bien le maître reprend lui-même le sermon, en insistant sur les pensées les plus pratiques pour les élèves.

Avec des jeunes gens adonnés aux études, les travaux écrits sont plus faciles à obtenir et sont d'ailleurs un excellent exercice. Insister sur le cadre général, les divisions des idées et les applications.

5. Les Dévotions.

19. Nous ne parlons pas ici de certains autres exercices de piété, comme les saluts du très saint Sacrement, le Rosaire, etc., qui peuvent entrer dans la catégorie des offices en général, bien qu'ils en diffèrent par plusieurs côtés. Par le mot *dévotions*, nous avons en vue, dans cet article, les mystères ou objets particuliers sur lesquels peut se porter de préférence la piété des fidèles.

Toute dévotion qui a son fondement dans la doctrine de l'Église et qui est formellement approuvée par elle, doit être recommandée et encouragée; quant aux autres, il convient de laisser à chacun sa liberté, supposé d'ailleurs qu'elles n'aient rien de contraire aux principes de la foi.

20. On peut distinguer dans toute dévotion son objet et ses pratiques.

L'objet de la dévotion est le mystère ou la personne que nous

avons l'intention d'honorer. Sous ce rapport il y a, par exemple, la dévotion à la très sainte Trinité, la dévotion au Saint-Esprit, au saint Enfant Jésus, au très saint Sacrement de l'autel, au Sacré Cœur, à la très sainte Vierge, à saint Joseph, aux saints Anges gardiens, à tel ou tel Saint en particulier.

Au point de vue de la doctrine, ces dévotions se classent d'après la dignité de leur objet. Ainsi, tout ce qui se rapporte à Dieu directement l'emporte sur les dévotions qui ont pour objet la très sainte humanité de Notre-Seigneur ; celles-ci, à leur tour, l'emportent sur celles qui ont pour objet la très sainte Vierge ou les autres Saints. Cet ordre d'excellence intrinsèque, ou ordre doctrinal, doit être fermement établi dans notre esprit sous peine d'errer dans la foi. Remarquons toutefois qu'il ne coïncide pas toujours, au point de vue pratique, avec celui qui s'établit dans nos affections. Il n'est pas rare, par exemple, de trouver des personnes qui s'adonnent plus volontiers aux exercices de dévotion envers la très sainte Vierge ou envers saint Joseph, qu'à ceux qui se réfèrent plus directement à la personne sacrée du Sauveur. Cela tient à l'impossibilité où nous sommes de nous appliquer, avec la même force et simultanément, à toutes les dévotions chrétiennes. Le Saint-Esprit s'accommode à cette infirmité, et souvent, par ses inspirations, fait passer une âme d'une dévotion à une autre, ou d'un exercice à un autre, de manière à lui faire recueillir successivement les fruits particuliers que chacun peut produire. L'âme conserve alors de la dévotion ancienne ce qui en constitue l'esprit ou l'essence, tandis qu'elle abandonne quelques-unes des pratiques qui ont pu lui être chères à un moment donné, mais qui, ajoutées à d'autres, deviendraient maintenant une surcharge.

21. Ces considérations font voir au maître chrétien avec quelle discrétion et quelle délicatesse mérite d'être traitée cette question des diverses dévotions. Il doit promouvoir parmi les enfants, surtout les dévotions les plus importantes, les mieux appropriées à leur âge et à leur situation ; les en instruire solidement, indiquer des pratiques substantielles, mais courtes en général, et s'abstenir d'imposer ses propres préférences, surtout si elles portaient sur des objets restreints ou des pratiques particulières.

22. Les dévotions principales pour les enfants sont la dévotion au saint Enfant Jésus à Bethléem et à Nazareth, la dévotion au Sacré Cœur, surtout associé avec la divine présence au saint Tabernacle, et plus tard avec la sainte Communion.

Ensuite la dévotion à la très sainte Vierge, Mère de Dieu et notre Mère, Reine des Anges et de tous les Saints, protectrice des justes, avocate des pécheurs[a].

Puis la dévotion à son chaste époux, le glorieux saint Joseph, patron de l'Église universelle.

Enfin la dévotion à leur Ange gardien, à leur saint patron et aux saints patrons de la jeunesse, parmi lesquels nous pouvons compter aujourd'hui saint Jean-Baptiste de la Salle, le véritable ami et protecteur de l'enfance chrétienne.

23. Il serait trop long d'entrer ici dans le détail des motifs qui doivent nous porter à ces diverses dévotions, ou des pratiques qu'on peut conseiller aux enfants. Les maîtres sont d'ailleurs abondamment pourvus d'ouvrages qui les renseignent à ce sujet. Écartez soigneusement — est-il besoin de le dire — toute pratique qui impliquerait quelque idée superstitieuse, comme serait d'attacher une importance exagérée au nombre de prières, ou à certaines circonstances extérieures, au détriment du fond et de la ferveur. Ne dites jamais rien qui puisse troubler les âmes. Ne proposez pas de pratiques trop difficiles, ou, si vous le faites quelquefois pour stimuler les plus courageux, faites bien remarquer qu'elles n'ont rien d'obligatoire. D'une manière générale, distinguez toujours très exactement ce qui est de précepte et ce qui est de conseil; et ne chargez pas les épaules de fardeaux trop lourds que l'on serait ensuite tenté de rejeter.

24. Parmi les dévotions, il en est une que vous ne pouvez omettre, c'est la charité envers les saintes âmes du purgatoire. On récite à l'école des prières pour leur soulagement. Réveillez de temps en temps l'attention des enfants sur ce point. Souvent aussi, indiquez-leur cette intention quand ils assistent à la sainte Messe; engagez-les à dire pour elles leur chapelet ou quelques prières indulgenciées. Mais en cela non plus ne soyez pas trop exclusif. Il ne faut pas que le purgatoire nous fasse oublier le ciel. A concentrer son regard sur un seul côté de la piété chrétienne, on risque de perdre de vue bien d'autres points encore plus importants. Pour nous, *voyageurs*, la pensée du *terme*, du *but* auquel nous tendons, est capitale. La dévotion aux Saints du ciel exerce sur nous une attraction puissante vers le bien : l'espérance de partager leur gloire nous porte à imiter leurs vertus.

---

[a] Voyez page 309, art. 6.

Soulageons donc de tout notre pouvoir les âmes souffrantes, mais surtout efforçons-nous de suivre les traces glorieuses des héros qui nous ont précédés.

25. Enfin n'oubliez pas que si les pratiques de dévotion ont pour but principal de nous faire acquérir l'esprit de ces dévotions, de nous en assimiler en quelque sorte la substance, les dévotions, à leur tour, ne sont que des moyens pour produire en nous la *dévotion,* c'est-à-dire, selon l'étymologie du mot, le dévouement à Dieu et aux âmes, la belle et grande vertu de CHARITÉ. « C'est ainsi, comme le disait Bossuet, que toutes choses seront ramenées à l'unité. » Dieu est un, Dieu est amour. L'unité c'est l'amour, c'est la charité. Toute pratique ou dévotion qui n'augmenterait pas en nous la charité manquerait son but; elle devrait nous être suspecte. La charité, l'amour de Dieu et du prochain, est le but de toutes choses; c'est aussi la pierre de touche capable de prévenir toute illusion.

CHAPITRE V

L'HISTOIRE SACRÉE

SOMMAIRE

1. La sainte Écriture en général : son importance, usage que doit en faire le Catéchiste. — 2. L'Histoire sainte : but de cet enseignement ; la leçon et ses parties : narration, explication, commentaire, application, exercice de mémoire. — 3. Histoire de l'Église : but et moyens. — 4. Le saint Évangile : son excellence, règles pratiques.

1. La sainte Écriture en général.

1. Les saints Livres contiennent la parole de Dieu. Ils ont été écrits, comme dit saint Paul, *pour notre instruction, afin que, par la patience et la consolation que donnent les Écritures, nous possédions l'espérance*[1].

La sainte Écriture a toujours été fort estimée dans l'Église. Les premiers chrétiens la lisaient assidûment ; ceux d'entre eux qui étaient issus du peuple juif confrontaient la prédication des Apôtres avec les textes sacrés, et cherchaient surtout à voir dans les Écritures si ce qui était arrivé à Jésus de Nazareth avait été réellement prédit par les Prophètes[2]. — Les Églises particulières se communiquèrent de bonne heure les épîtres ou lettres qui leur avaient été adressées par les Apôtres, et on les lisait publiquement dans les saintes assemblées. Un grand nombre de chrétiens étaient en possession des Livres sacrés, et les persécuteurs se rendaient si bien compte de la force dont ces Livres étaient la source pour les fidèles et pour l'Église, qu'ils faisaient tout pour découvrir les précieux manuscrits, et poursuivaient principalement ceux qu'ils soupçonnaient en être les détenteurs.

---

[1] Rom., xv, 4. — [2] Act., xvii, 11.

2. Mais plus tard, les Albigeois d'abord, puis les protestants, écrivirent des traductions de la Bible en langue vulgaire, altérant les passages qui condamnaient leurs erreurs et faisant, au contraire, ressortir avec exagération ceux qui, mal traduits, semblaient les favoriser. Ce fait d'abuser des Écritures pour la ruine des âmes n'était d'ailleurs pas nouveau. Saint Pierre le signalait déjà et invitait les fidèles à se tenir en garde contre ces faux docteurs qui faussaient (littéralement qui *tordaient*) les paroles de saint Paul et les autres Écritures pour leur propre perdition[1].

Ce même texte de saint Pierre prouve la nécessité de l'intervention de l'Église, soit pour contrôler la fidélité des traductions, soit pour interpréter authentiquement les paroles révélées et, d'une manière générale, pour diriger les fidèles dans l'usage qu'ils doivent en faire.

De fait, l'Église n'a jamais eu d'autre but dans les mesures restrictives qu'elle a jugé à propos d'édicter. Jamais elle n'a eu l'intention de priver les âmes de la bénédiction attachée à la parole sainte, et de fermer pour elles ces sources abondantes de grâces et de vérité.

3. Mais pour en profiter comme il convient, une connaissance préalable et assez complète de la doctrine est nécessaire. Suivant la remarque du prince des Apôtres, la sainte Écriture n'est pas toujours par elle-même d'une clarté évidente; et une interprétation qui ne s'appuierait pas sur le fondement solide de la foi, c'est-à-dire sur l'enseignement de l'Église, serait pour le moins très hasardée, sinon toujours fausse ou dangereuse.

4. C'est à l'école primaire, et au catéchisme surtout, que doit être posé ce premier fondement; c'est là aussi qu'il faut initier les enfants à l'usage saint qu'ils doivent faire des livres sacrés. L'auteur que nous prenons pour guide en écrivant cet article[2], regrette avec raison que l'on ne puisse mettre entre les mains des enfants catholiques le Nouveau Testament et quelques livres choisis de l'Ancien, comme les Psaumes, l'Ecclésiaste, l'Ecclésiastique, la Sagesse, les Proverbes. Il voudrait que dans les *histoires saintes* une plus grande place fût accordée à ces livres didactiques et moraux, et qu'on en donnât au moins de notables extraits. On aurait alors la partie historique et la partie instructive, que l'on pourrait à son gré réunir ou séparer.

---

[1] II Pier., III, 15, 16. — [2] Le Dr Hermann Rolfus, *Real Encyclopädie des Erziehungs = und Unterrichts Wesen*, t. I, 301-303.

A défaut de ce livre de lecture si désirable, le maître chrétien doit recourir largement aux passages des saintes Lettres disséminés dans les livres d'offices, Épîtres, Évangiles, Psaumes, etc. Il doit en inspirer le goût aux élèves, et leur apprendre à les chercher eux-mêmes dans leurs paroissiens et à les lire fréquemment. De fait, ces passages sont admirablement choisis, et leur ensemble constitue comme une quintessence de la sainte Écriture, qui deviendrait un véritable trésor pour celui qui saurait se l'assimiler [a].

5. En deuxième lieu, il faut utiliser le plus possible dans le catéchisme les textes de la sainte Écriture. On peut y trouver, soit le fondement ou la preuve des vérités dogmatiques, soit des applications pratiques ou des préceptes de conduite, soit le résumé et le fruit moral des faits historiques. Vient-on, par exemple, de raconter la création du monde, on en trouve le résumé admirable dans ces paroles du psaume : *Il a dit et tout a été fait; il a commandé et tout a été créé*[1]. *Combien grandes sont vos œuvres, Seigneur, vous avez tout fait avec sagesse*[2]. *La terre et tout ce qu'elle contient est à vous*[3].

On vient de parler de la chute des anges. Voici une application pratique : *Que celui qui est debout prenne garde de tomber*[4].

En voici une autre à propos de la chute du premier homme : *Vous n'êtes pas un Dieu qui prenne plaisir au mal. Le méchant ne saurait habiter près de vous, ni les injustes demeurer devant vos yeux*[5].

Écrire chaque jour au tableau noir, à l'occasion du catéchisme, un verset choisi de la sainte Écriture, et l'expliquer en peu de mots : quelle riche semence ne serait-ce pas de saintes pensées et de bons sentiments! et quel élément d'édification pour l'école! Quelle bénédiction pour le maître et pour les enfants!

On le voit, cette manière discrète et pratique d'employer les textes sacrés ne vise nullement à faire de nos élèves de faux savants en Écriture sainte et, comme le dit le même auteur,

---

[a] Souvent dans les offices, un même passage des Livres sacrés se présente en latin sous deux formes différentes. Cela tient à ce que la liturgie se trouvant déjà constituée au moment de l'apparition de la version de saint Jérôme, dite Vulgate moderne, on ne jugea pas à propos de la transformer entièrement. On introduisit la version nouvelle pour la plupart des pièces un peu longues : psaumes, leçons, épîtres et évangiles; mais pour les fragments plus courts : antiennes, introïts, graduels, etc., on conserva ordinairement le texte de l'ancienne Vulgate, appelée encore Version Italique.

[1] Ps. XXXII, 9. — [2] Ps. CIII, 24. — [3] Ps. XXIII, 1. — [4] I Cor., X, 12. — [5] Ps. V, 4, 5.

des bavards discuteurs, toujours prêts à introduire partout la parole de Dieu. Mais les enfants chrétiens doivent se nourrir l'esprit et le cœur de cette parole de vie, la conserver dans leur mémoire comme un trésor de consolation et de force pour les jours mauvais. Il faut qu'ils puissent répéter pour leur propre compte ces belles paroles du roi David : *Vos enseignements, Seigneur, font mes délices; vos préceptes sont mes conseillers*[1].

2. L'Histoire sainte.

6. L'histoire de la sainte Bible nous raconte l'avènement du royaume de Dieu sur la terre. Création de l'univers et de l'homme en particulier, desseins de Dieu sur lui, chute et rédemption : tout est là.

Jésus-Christ est le centre du monde. Avant lui, tout annonce et prépare sa venue; après lui, tout tend à sa glorification et à l'extension de son œuvre. Qui ne voit pas Jésus-Christ dans l'histoire a les yeux fermés. Aveugle qui palpe à tâtons, pour ainsi dire, quelques bribes d'événements, il n'en perçoit que le côté extérieur, il n'en saisit pas la raison dernière, il n'en voit pas le lien.

7. Déjà nous avons parlé[a] du rôle de l'histoire sacrée dans l'enseignement du catéchisme, dont elle est le fondement et le point de départ, en même temps que l'illustration et une sorte d'explication intuitive.

Si l'on s'en tient à ce seul point de vue, le programme est naturellement restreint. Lorsque les enfants grandissent, il est bon de reprendre ce grand sujet et de l'exposer avec un détail proportionné à leurs aptitudes.

8. Le but que l'on poursuit dans cet enseignement est double :

1° Faire toucher du doigt aux élèves le plan et l'action de la Providence dans l'œuvre du salut du monde; leur faire admirer l'infinie sagesse et la bonté ineffable de Dieu qui atteint, comme dit l'Écriture, d'une extrémité à l'autre, disposant toutes choses avec force et douceur[2]. Car pendant qu'il prépare la venue de son Christ, multipliant les promesses, les figures et les prophéties, séparant, dirigeant son peuple, ordonnant tous les événe-

---

[a] Deuxième partie, chap. II.

[1] Ps. CXVIII, 24. — [2] Sag., VIII, 1.

ments en vue de ce même objet, il a aussi le regard attaché sur chacune de ses créatures. Nul homme n'échappe à sa sollicitude; pas un juste ne reste ignoré, pas un pécheur impuni. Si parfois sa vigilance et sa justice paraissent en défaut, c'est pour éprouver la constance de ses serviteurs et pour éclater, l'instant d'après, dans un jour plus terrible [1].

2° Faire pénétrer les élèves dans leur propre conscience et leur apprendre à diriger leur conduite selon la justice et la vérité. « Chaque trait de l'histoire sainte, dit Hamann, est une prophétie qui s'accomplit dans chaque âme humaine. » C'est une sorte de miroir où nous pouvons nous voir, nous étudier nous-mêmes. Raconté d'une manière très rapide, il renferme souvent une somme considérable d'utiles enseignements. Quelles leçons ne peut-on pas tirer, par exemple, de l'histoire de la chute de nos premiers parents? voilà une histoire qui se renouvelle tous les jours et pour combien d'hommes chaque jour ! Ainsi en est-il d'un grand nombre d'autres. Mais, pour que les histoires puissent ainsi saisir les enfants, et devenir pour eux une véritable école de formation, il ne suffit pas de les leur faire apprendre de mémoire, il faut encore leur en donner l'intelligence.

9. La leçon d'histoire sainte comprend les exercices suivants :

1° La narration;
2° L'explication;
3° Le commentaire et l'application;
4° L'exercice de mémoire.

Narration. — 10. Nous ne pouvons que répéter ce qui a été dit ailleurs : Si l'on veut que la leçon d'histoire sainte produise son effet total sur l'imagination et l'intelligence, sur le cœur et la volonté, il ne faut pas se contenter de la faire lire ou de la faire étudier, il faut d'abord la *raconter*. La lecture personnelle peut convenir à des adultes; pour des enfants, la parole vivante est nécessaire.

On a indiqué les qualités[a] du récit et la manière de le bien faire. Que le débit soit naturel, la prononciation distincte, l'expression simple et imagée, l'attitude digne et respectueuse. Que l'on s'attache le plus possible au texte sacré, n'y ajoutant que les détails nécessaires pour en faciliter l'intelligence.

---

[a] Deuxième partie, page 122.

[1] Ps. LXXII, LXXIV, LXXVI.

Explication. — 11. Elle porte principalement sur le sens littéral. S'il doit se rencontrer dans la narration des mots ou des expressions inconnus des enfants, on peut en donner une courte explication avant de raconter. Une explication plus complète ne vient qu'après le récit. Elle peut même varier d'étendue selon l'âge et la capacité des élèves. On y introduit, suivant les cas, quelques détails sur la chronologie, la géographie, l'archéologie, les mœurs et les usages du temps. Des images bien faites peuvent être sous ce rapport d'une grande utilité.

Commentaire. — 12. Tandis que l'explication s'attache à la lettre de l'histoire, le commentaire en étudie le sens plus profond et cherche à pénétrer l'enseignement dogmatique ou pratique que le Saint-Esprit a voulu y renfermer. Le diacre Philippe, transporté miraculeusement près de l'eunuque de la reine d'Éthiopie, lui adresse cette question : « Comprenez-vous ce que vous lisez? » Et celui-ci de répondre : « Comment le pourrais-je, si quelqu'un ne me guide? » Le texte qu'il lisait ne présentait cependant aucune difficulté quant au sens des paroles; c'est l'application, le sens prophétique qu'il ne pouvait apercevoir. C'est pourquoi il prie Philippe de vouloir bien le lui interpréter[1].

D'ordinaire, Notre-Seigneur enseignait sous forme de paraboles; les mots étaient simples, les objets pris comme termes de comparaison étaient connus, et cependant le sens profond de la parabole n'était pas toujours facilement compris. Alors Jésus reprenait en particulier ses paraboles, et en donnait le commentaire aux Apôtres et aux disciples.

S'il en est ainsi pour des adultes, pour des hommes habitués à la réflexion, à plus forte raison cette sorte d'explication est-elle nécessaire pour des enfants.

13. Le commentaire a surtout pour objet les histoires en tant qu'elles sont des figures d'événements à venir, ou des sources d'enseignements moraux. On peut y ajouter les paraboles et les allégories, les miracles de Notre-Seigneur, qui ont souvent un caractère instructif, et enfin les maximes et les proverbes.

Quel que soit l'objet du commentaire, il faut toujours prendre pour base le sens littéral. C'est le premier qu'il faut complètement expliquer, car c'est lui qui sert de point de départ aux explications doctrinales. Celles-ci, d'ailleurs, doivent être simples et

---

[1] Act., VIII, 27 et suiv.

se restreindre à l'essentiel. Il faut s'en tenir à l'interprétation commune de l'Église et des saints Pères, ne point se perdre dans des subtilités ou des développements trop savants, peu pratiques par conséquent, et au-dessus de la portée du jeune auditoire.

14. Au commentaire se rattache l'*application*. Ce n'est pas, en effet, pour satisfaire une vaine curiosité que Dieu a inspiré les auteurs sacrés; mais, comme dit saint Paul à Timothée, *c'est pour instruire, pour convaincre, pour corriger, pour former à la justice, afin que l'homme de Dieu soit accompli et propre à toute bonne œuvre*[1]. Nous devons donc nous efforcer de tirer ce profit spirituel, de cueillir ce fruit que Dieu a caché dans les saintes Écritures; c'est ce que nous faisons par l'application.

15. Le premier et principal fruit que l'on doit retirer de l'étude de l'histoire sainte, celui qui devient à son tour le principe et la racine de tous les autres, c'est la foi, l'esprit de foi. Il faut voir Dieu dans tous les événements, y reconnaître une manifestation éclatante de ses perfections, de sa puissance et de sa sagesse, de sa bonté et de sa justice. Nous trouvons d'ailleurs dans l'histoire sainte elle-même un exemple frappant de cette vive foi. Elle était le caractère principal de la religion, nous dirions aujourd'hui de la spiritualité, des patriarches et de tous les saints de l'Ancien Testament. Ils voyaient Dieu partout, attribuaient tout à Dieu. *Le Seigneur m'a tout donné*, disait Job, *le Seigneur m'a tout ôté, que le nom du Seigneur soit béni*[2]. Les psaumes, les prophètes, et généralement toute l'Écriture, sont remplis de ces sentiments.

Sur la foi doivent venir se greffer la crainte et l'amour de Dieu, le respect et l'obéissance, la justice et la piété. De ces vertus l'histoire sainte fournit de magnifiques exemples, en même temps qu'elle suggère les motifs les plus puissants pour nous inciter à les pratiquer.

16. L'application doit être courte mais concluante et proportionnée à l'âge des enfants. Une même histoire pourrait souvent donner lieu à des applications variées. Il vaut mieux se restreindre et se contenter chaque fois d'un seul fruit pratique.

17. Au point de vue du procédé, le commentaire et l'applica-

---

[1] II Tim., III, 16, 17. — [2] Job, I, 21.

tion peuvent revêtir tantôt la forme expositive et tantôt la forme socratique, suivant le but que le maître se propose et les facultés auxquelles il s'adresse principalement. S'il veut agir davantage sur le cœur et la volonté, c'est la forme expositive qui convient le mieux; si au contraire il veut mettre en œuvre l'intelligence des élèves et provoquer leurs réflexions personnelles, il emploiera de préférence la forme socratique. Ce dernier moyen a de plus l'avantage d'apprendre aux élèves à trouver par eux-mêmes leur nourriture intellectuelle et morale dans les histoires de la sainte Bible.

On a expliqué précédemment[a] le parti que l'on peut tirer des images pour l'enseignement de l'histoire sainte. Le lecteur voudra bien se reporter à cet article.

Exercice de mémoire. — 18. Cet exercice est indispensable. L'histoire sacrée n'est pas un enseignement destiné à produire seulement sur les élèves une impression passagère. Elle est bien plutôt un trésor qu'on leur confie pour y puiser plus tard instruction, édification, consolation, encouragement et direction. Or la mémoire est la faculté destinée à garder ces réserves si précieuses pour l'avenir.

L'histoire sainte contient en substance la parole de Dieu, et à ce titre, il convient de l'apprendre par cœur, à la lettre. Cette pensée devrait guider les auteurs qui écrivent des livres pour l'enfance. Plus ces manuels se rapprochent du texte sacré, plus ils ont de valeur réelle. En tout cas, par des guillemets ou toute autre disposition typographique, on devrait toujours pouvoir distinguer ce qui est emprunté textuellement à la sainte Écriture, de ce qui est paraphrasé plus librement par l'auteur.

Dans cette étude, ce qu'il importe surtout de retenir fidèlement, ce sont les saintes maximes, les prophéties, les discours de Notre-Seigneur et les principaux passages qui servent de preuves à la doctrine. Un texte tronqué ou mal traduit n'a aucune valeur comme argument pour prouver la vérité, ni pour réfuter l'erreur.

19. Quant au procédé, qu'il nous suffise d'indiquer ou de rappeler les points suivants :

1° La narration et l'explication doivent précéder l'étude par cœur et non la suivre.

2° Aussitôt après la narration, on fait répéter l'histoire, d'abord

---

[a] Deuxième partie, page 131 et suiv.

par parties, puis dans son ensemble, en aidant, s'il en est besoin, les enfants par des questions. On pourrait en écrire le cadre au tableau noir, sous forme synoptique; ce résumé resterait sous les yeux des élèves pendant l'interrogation.

3° Il ne faut pas surcharger les élèves. Avec des enfants jeunes, une histoire un peu longue doit être divisée en parties bien distinctes, et apprise en plusieurs fois.

4° En étudiant leur leçon, les enfants ne doivent pas se contenter d'apprendre mécaniquement, comme des perroquets. Qu'ils mettent en jeu leur intelligence, s'adressant à eux-mêmes des questions telles que celles-ci : « De qui parle-t-on dans cette histoire? — Combien y a-t-il de personnages? — Que font-ils? — Que disent-ils? — Que pensent-ils? — Quels sentiments les animent? — Pourquoi les choses se passent-elles ainsi? — Pourquoi le bon Dieu l'a-t-il ainsi voulu ou permis? — Quelle a été la cause de cet événement? — Qu'en est-il résulté? » Ces questions d'ailleurs se présenteront d'autant plus facilement à l'esprit des enfants, qu'elles leur auront déjà été adressées pour la plupart au cours de l'explication ou du commentaire.

5° La récitation est un contrôle nécessaire, mais il ne faut pas le rendre trop onéreux; l'effet en serait contraire au but que l'on poursuit. Ce but, on l'a déjà dit, c'est principalement d'entretenir dans les enfants le goût de l'étude et de s'assurer qu'ils s'y appliquent consciencieusement. Dès qu'un élève en fournit la preuve par une récitation aisée, coulante, distincte, on passe à un autre. Il ne faut pas s'opposer à ce que les enfants racontent librement au lieu de réciter mot à mot; bien au contraire, on doit plutôt les y encourager. Insistez seulement pour qu'ils sachent bien par cœur les textes proprement dits, généralement assez courts, empruntés littéralement à la sainte Écriture (n° précédent).

6° Avec des enfants plus avancés, les travaux écrits sont une méthode d'étude excellente. On peut demander soit un résumé en forme de tableau synoptique, soit une rédaction complète. S'il s'agit d'une figure, d'une parabole ou d'une allégorie, on peut écrire en deux colonnes, ou en deux pages se faisant face l'une à l'autre : d'un côté, on écrit la figure ou la parabole divisée en petits alinéas, contenant chacun l'un des caractères de la similitude; de l'autre, parallèlement, on écrit la réalité ou l'explication.

De quelque manière que l'on procède, il faut toujours terminer par une application pratique et une résolution.

Il va sans dire que les travaux écrits doivent être soigneusement revus. On peut aussi en lire et en critiquer quelques-uns publiquement, en prenant les précautions nécessaires pour que cet exercice soit utile à tous, sans être préjudiciable ou décourageant pour personne[a].

7° Revenez souvent sur les choses déjà vues, mais variez la forme des répétitions. — Rattachez les histoires à la doctrine, rapprochez les faits les uns des autres; faites souvent des récapitulations, quelquefois dans l'ordre chronologique, d'autres fois en dehors de cet ordre. — Faites trouver les histoires qui se rapportent à telle vérité, à tel commandement de Dieu. — Parcourez les figures et les prophéties et faites voir leur réalisation en Notre-Seigneur. — Servez-vous d'une carte de Palestine et suivez les lieux célèbres en faisant raconter ce qui s'y rapporte. — Ou bien parcourez une collection d'images; — ou enfin suivez l'ordre du catéchisme, et prenez-le pour fil conducteur[b].

3. Histoire de l'Église.

20. L'histoire de l'Église est la suite de l'histoire sainte. L'histoire sainte nous raconte l'établissement du règne de Dieu sur la terre; l'histoire de l'Église nous en montre le progrès, l'affermissement, la propagation dans toutes les parties du monde. Ce qui était écrit en figure dans l'Ancien Testament[1], nous le voyons réalisé dans le Nouveau. La main de Dieu n'y est pas moins apparente, ses adorables perfections ne se montrent pas moins dans le maintien et la direction de son Église, que dans la protection qu'il accorda jadis à son peuple choisi. L'histoire de l'Église est donc pour les enfants, au même titre que l'histoire sainte, une école de foi, d'amour et de reconnaissance envers Dieu, de zèle et de respect pour la religion.

Quoi de plus instructif, en effet, quoi de plus édifiant que l'histoire de l'établissement de l'Église? Nous y voyons le zèle des Apôtres et la ferveur des premiers chrétiens, une admirable effusion de tous les dons du Saint-Esprit et la puissance des miracles. La présence et l'action de Dieu furent-elles jamais plus manifestes sur la terre? Bientôt arrivent les persécutions sanglantes, où des

---

[a] Troisième partie, page 278.

[b] NOSER, *Katechetik*. — Voyez aussi troisième partie, ch. VIII.

[1] Gal., IV, 24.

millions de martyrs rendent à la vérité le témoignage le plus éclatant. Quel plus beau triomphe pour Dieu et son Église? Après les persécutions, ce sont les hérésies, qui ne servent qu'à donner un nouveau lustre à sa doctrine et qui, par leur impuissance à détruire l'œuvre de Dieu, apportent aussi leur témoignage involontaire à sa miraculeuse indéfectibilité. A chaque nouvelle épreuve correspond un nouveau secours. Contre les hérésies ce sont les grands docteurs; contre le relâchement ou l'indifférence, chaque siècle voit surgir quelques grands Saints, de nouveaux ordres religieux qui, animés d'un même esprit, savent néanmoins s'adapter avec une merveilleuse souplesse aux besoins particuliers de leur époque.

Dans la main de Dieu les obstacles deviennent moyens : le vent des persécutions, s'ajoutant au souffle de l'esprit de Dieu, disperse au loin la bonne semence de l'Évangile; le règne du Sauveur s'étend; et bientôt finira de s'accomplir la magnifique prophétie souvent répétée dans les Psaumes et dans les autres Écritures : *Le Christ est roi, son royaume s'étendra par toute la terre, toutes les nations deviendront son héritage*[1].

21. Voilà le splendide tableau que le maître chrétien doit dérouler sous les yeux de ses élèves; mais il ne faut pas omettre de leur faire remarquer en même temps que, de même que Jésus-Christ a conquis le monde par sa croix, de même il a posé la souffrance comme la condition de tous les progrès de son Église. « Le monde vous hait, — *le monde vous persécutera..., mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde*[2]. » Cette seconde leçon n'est pas moins importante que la première : la gloire de Dieu ne resplendit pas moins dans la constance qu'il accorde à ses saints au milieu des tribulations, que dans les victoires qu'ils remportent sur l'erreur, et dans l'extension du règne de l'Évangile.

C'est d'ailleurs à notre tour, à nous membres actuels de l'Église militante, à nous trouver sous le pressoir; c'est l'heure de notre épreuve, c'est l'heure d'apporter aussi le témoignage de notre foi et de notre courage; c'est le moment par conséquent de nous souvenir de la prophétie de Notre-Seigneur, *afin*, comme il le dit à ses Apôtres, *de n'être point scandalisés*[3].

Pour nous affermir, nous avons toute la série des prodiges accomplis jusqu'à ce jour, en particulier le plus éclatant de tous, la conservation de l'Église au milieu du sang, des ruines et des

---

[1] Ps. II, 8. — [2] S. Jean, XV, XVI. — [3] S. Jean, XVI, 1.

tempêtes. *Les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle*[1], a dit le Sauveur, voilà bientôt dix-neuf siècles. Ce ne sont pourtant point les assauts qui ont manqué. Or le passé garantit l'avenir. Les peuples peuvent recommencer à perpétuité leurs complots et leurs attaques; ceux qui vivront après nous trouveront l'Église debout; reine toujours méconnue, mais toujours glorieuse; persécutée, mais toujours vivante; accablée, mais féconde; sans cesse occupée à former pour Dieu des multitudes de nouveaux enfants. « Lisez, dit saint Augustin, lisez ce qui a été prédit, voyez ce qui a été accompli, et concluez que le reste s'accomplira infailliblement. »

22. Il ne saurait être question, à l'école primaire, d'embrasser le vaste champ que nous offre l'histoire ecclésiastique. Un choix des principaux événements est nécessaire, et, comme pour l'histoire sainte, ce choix est guidé par une double considération.

1° Faire voir Dieu et l'établissement de son règne, comme nous venons de l'esquisser à grands traits. — Pour cela un petit nombre de tableaux peut suffire. Ce ne sont que des jalons posés de loin en loin sur le long cours des siècles, mais ces jalons marquent la route et font apercevoir les éléments principaux du plan divin.

2° Fournir des modèles de vertu. Sous ce rapport l'histoire de l'Église est encore beaucoup plus riche que l'Ancien Testament. Ses héros se comptent par milliers et le nombre s'en accroît tous les jours. Le maître fixera son choix, surtout en vue du profit que les élèves peuvent en retirer.

23. Il n'est guère possible non plus, dans les écoles élémentaires, d'établir un cours régulier d'histoire ecclésiastique. Réduit aux proportions que nous venons de dire, ce ne serait plus qu'un squelette. Or des enfants de dix à quatorze ans trouvent peu d'intérêt et de profit à une suite de noms, de dates ou de chiffres. Il vaut mieux rattacher les événements aux personnes. On présentera donc des portraits des grands héros chrétiens et, à leur occasion, on ajoutera quelques détails sur les temps, les lieux, les événements principaux auxquels ils se sont trouvés mêlés. Ces portraits ne formeront pas non plus une série suivant exactement l'ordre chronologique. C'est à l'occasion des fêtes de

[1] S. Matth., XVI, 18.

l'Église, aux jours anniversaires, qu'on les entremêle avec le reste de l'enseignement religieux.

On s'arrêtera naturellement aux faits et aux personnes en qui se manifeste au plus haut degré cette action de Dieu et de son Esprit sur son Église. Ce sont donc surtout les faits glorieux, les faits encourageants qu'il faut choisir. Parlez peu des hérésies ou d'autres événements de cette nature. Ces histoires ont un effet déprimant sur les âmes. S'il est nécessaire d'en dire un mot pour faire comprendre la suite des événements, soyez bref; tenez-vous-en à ce qui paraît indispensable. N'est-ce pas ainsi qu'on agit dans une famille? Ne laisse-t-on pas plutôt dans l'ombre les histoires tristes ou déshonorantes? Au contraire, tout ce qui peut causer de la joie, rejaillir en honneur pour la race, soulever l'enthousiasme, provoquer l'imitation : voilà ce qu'on raconte volontiers. Pour une raison analogue, une part spéciale doit être faite aux Saints du pays et aux événements remarquables dans lesquels notre patrie s'est particulièrement distinguée.

Dans les classes supérieures, il serait utile de suivre un manuel et de consacrer des leçons spéciales à l'histoire ecclésiastique.

24. La méthode ou le procédé d'enseignement ne diffère pas sensiblement de celui qui a été indiqué pour l'histoire sainte. Le but est le même; ce sont aussi, à peu de chose près, les mêmes moyens.

4. Le saint Évangile.

25. Le saint Évangile occupe une place à part dans les livres sacrés. Il en est comme le résumé et la substance. Il nous présente la vie, les actions, les paroles de Notre-Seigneur Jésus-Christ, Fils de Dieu incarné, *Dieu lui-même, élevé au-dessus de toutes choses, et béni éternellement*[1]. L'Évangile contient la révélation de ce grand mystère qui avait été, dit saint Paul, *caché de toute éternité et dans tous les âges, et qu'il a manifesté aujourd'hui à ses saints*[2]. L'Évangile est pour l'Église et pour toute âme fidèle une source de vie et une force divine[3]. La justice et toutes les perfections de Dieu s'y montrent à découvert pour celui qui sait le parcourir avec des yeux éclairés de la lumière de la foi[4].

Rien d'étonnant donc que l'Église ait toujours professé pour

---

[1] Rom., IX, 5. — [2] Coloss., I, 26. — [3] Rom., I, 16. — [4] Rom., I, 17.

l'Évangile un si profond respect. Elle l'entoure de gloire et d'honneur. A la messe elle l'encense et le porte comme en triomphe. Dans les conciles, c'est l'Évangile qui préside, déposé sur un trône. C'est lui aussi qui est comme le témoin de nos serments sacrés. Pour l'Église, en un mot, l'Évangile c'est le Verbe de Dieu, c'est Jésus-Christ.

26. Pain des forts, ce livre sublime est en même temps par sa simplicité et sa douceur le lait des enfants. Nulle lecture plus attrayante et plus instructive, à condition toutefois qu'on ait soin de lui conserver sa forme divinement inspirée, si naturelle, si suave et si féconde. Les circonstances si touchantes de la naissance du Sauveur, les admirables vertus de sa vie cachée, ses miracles, ses discours, surtout ses paraboles, tous les travaux de sa vie publique, les douleurs de sa Passion, la gloire de sa Résurrection, le spectacle grandiose de son Ascension, quoi de plus propre à frapper ces jeunes imaginations, à faire naître dans ces jeunes cœurs le sentiment de la piété, à y établir en même temps les fondements solides d'une foi sûre et éclairée?

C'était la pratique des premiers siècles de l'ère chrétienne. L'Évangile tenait alors une large place dans l'éducation des jeunes enfants. Saint Jérôme demande qu'on le leur fasse apprendre dès l'âge de sept ans, c'est-à-dire aussitôt que la raison et le sentiment commencent à s'éveiller. Il désire les voir en faire leur aliment de chaque jour et le trésor de leur cœur[1].

27. Mais pour que ce texte sacré produise tous ses effets, pour qu'il nourrisse l'intelligence des enfants, qu'il embrase leur cœur et leur volonté, et surtout pour qu'il devienne la règle de leur conduite, il est nécessaire qu'on le leur explique et qu'on leur apprenne à le goûter. Sans cela, le livre divin resterait pour un grand nombre un livre scellé, dont ils ne tireraient que peu ou point de fruits.

Le meilleur plan pour cette explication consiste à suivre l'ordre adopté par l'Église elle-même dans la distribution qu'elle a faite des diverses parties de l'Évangile, entre les dimanches et les fêtes de l'année.

28. Voici les principales règles à suivre.

Le Catéchiste raconte lui-même l'histoire contenue dans le passage du jour, et s'efforce de bien mettre en relief la pensée prin-

[1] Lettre à Prudentius.

cipale. Pour cela, il est quelquefois avantageux de remonter un peu plus haut, et de rattacher le passage que l'on explique à ce qui le précède chronologiquement. Consulter à cet effet le Nouveau Testament ou une concordance autorisée.

Avec des élèves déjà avancés, on peut aussi montrer quelquefois la liaison qui existe entre l'évangile et l'épître du jour, et indiquer, s'il y a lieu, le motif qui a fait choisir ces passages précisément pour ce dimanche ou cette fête.

L'introït et la collecte ont souvent aussi une relation étroite avec ces textes, et alors l'ensemble de ces morceaux donne à l'office une physionomie et un esprit tout particuliers. Cela est surtout remarquable pour certaines fêtes, où l'épître et l'évangile racontent le même événement ou s'y rapportent d'une manière très directe, par exemple l'Ascension et la Pentecôte. Lorsqu'il y a dans l'office quelque particularité liturgique, on la mentionne et on en rattache l'explication à celle de l'Évangile.

29. Les passages de l'Évangile que l'Église a insérés dans ses offices contiennent ordinairement ou un trait de la vie du Sauveur, ou un miracle, ou une prophétie, ou une parabole, ou enfin quelques préceptes particuliers. L'explication varie suivant ces différents cas.

30. S'il s'agit de miracles, on en profite pour fortifier la foi des élèves en la divinité de Notre-Seigneur : c'est par sa propre puissance que Jésus-Christ les a opérés, les donnant même souvent comme preuve de sa divinité. Il en est de même des prophéties : c'est en vertu de sa science propre, comme Fils de Dieu, qu'il connaissait et prédisait l'avenir.

Très souvent, les miracles de Notre-Seigneur étaient la figure des transformations opérées par la puissance de la grâce, comme les maladies elles-mêmes étaient l'image du malheureux état des âmes souillées par le péché ou paralysées par de vicieuses habitudes. En expliquant ces miracles, on trouve l'occasion de donner aux élèves des instructions fort utiles.

Enfin, les miracles manifestent la tendre bonté du cœur de Jésus, sa compassion pour les malheureux et pour les pécheurs. Il ne faut pas manquer de faire ressortir cet amour si charitable, et d'exciter les enfants à des sentiments de confiance et d'amour réciproque envers cet aimable Sauveur. Attirez aussi leur attention sur les conditions qu'il mettait à ses bienfaits, la foi, l'humilité, la confiance, la conversion du cœur.

31. Lorsqu'on veut expliquer une parabole, il faut d'abord en découvrir le sens principal et s'y attacher. Généralement la vérité que le divin Maître avait en vue est une; elle se trouve souvent indiquée au commencement ou à la fin de la parabole Le Catéchiste doit en faire ressortir les caractères principaux, et ne point se laisser entraîner à des considérations étrangères.

Il faut aussi en faire aux enfants une application immédiate. C'est le moyen de faire pénétrer l'enseignement et d'en assurer le fruit.

32. Pour expliquer des fragments de discours ou des préceptes particuliers, on commente les enseignements au fur et à mesure qu'ils se présentent, cherchant toujours à faire remarquer aux jeunes gens de quelle manière ils peuvent les mettre actuellement en pratique.

Dans ces sortes de commentaires, soyez bref, évitez le flux de paroles. Trop sermonner ou trop moraliser affaiblit plutôt l'impression qu'on veut produire.

Embrassez d'abord l'ensemble, expliquez ensuite le texte phrase par phrase, puis interrogez les enfants. Dans cette interrogation vous vous proposez deux choses : 1° leur faire répéter les paroles saintes que vous voulez fixer dans leur mémoire ; 2° les faire réfléchir sur le sens de ces paroles et sur leurs applications dogmatiques et morales. — A la fin, reprenez le tout, mettez en relief le point principal, et terminez par quelques réflexions propres à encourager vos auditeurs à la pratique de ce qu'ils ont entendu et compris.

33. Il est de règle dans les Écoles chrétiennes de faire étudier par cœur, chaque semaine, le passage du saint Évangile choisi par l'Église pour le dimanche ou pour la fête. Cet usage doit être religieusement conservé. C'est un trésor inappréciable que par là nous confions à la mémoire de nos élèves. Ils doivent apprendre ces textes à la lettre. Pour le temps et la manière de procéder à cette étude, les règles générales que nous avons formulées peuvent suffire. L'étude par cœur doit suivre plutôt l'explication que la précéder, surtout la première fois que les enfants prennent en main ce livre sacré. La récitation doit se faire debout, posément, distinctement, en un mot, d'une manière respectueuse.

Loué soit Jésus-Christ! Amen!

CATÉCHISMES-MODÈLES

CATÉCHISMES-MODÈLES

Sur le but de cette dernière partie, nous ne pouvons que répéter ce qui a été dit dès les premières pages du volume. L'épithète « modèles » ajoutée au mot catéchismes ne doit pas être prise dans un sens absolu. Le but de cette méthodologie est de former des maîtres, non d'imposer à tous des moules uniformes. Ainsi le terme « modèles », appliqué à ces catéchismes, ne signifie pas qu'ils soient, chacun en son genre, un type parfait, ni qu'on ne puisse traiter les mêmes sujets d'une manière différente et peut-être meilleure. Leur intention principale serait, comme on dit aujourd'hui, d'être surtout suggestifs. Ce sont des spécimens dans lesquels le jeune Catéchiste trouvera l'application des principes exposés dans les quatre parties de l'ouvrage. Il y verra, en particulier, comment on doit s'efforcer d'unir, en catéchisant, l'instruction et l'éducation, la théorie et la pratique. Les divers procédés, historique ou didactique, expositif ou socratique, y sont entremêlés dans des proportions variables, en rapport avec les sujets et l'âge des auditeurs.

Pour les jeunes enfants, c'est l'histoire ou l'exposition qui forment la base de l'enseignement, mais avec de fréquentes interruptions, remplies par des questions rétrospectives ou socratiques, dont le but est de travailler, de triturer en quelque sorte, et de graver plus fortement dans l'esprit, la matière fournie par les expositions.

Avec des enfants d'âge moyen, de neuf à quatorze ans, ceux que nous appelons *préparants*, ce sont au contraire les procédés didactiques et les interrogations de toute nature qui dominent.

Une telle méthode convient particulièrement à cette période de la vie où les facultés intellectuelles entrent dans leur plein développement.

Il était plus difficile, et aussi moins nécessaire, de préciser le caractère méthodologique des catéchismes destinés aux jeunes gens. Les spécimens que nous donnons s'adressent aux élèves des classes supérieures de l'enseignement moderne. En les comparant aux Catéchismes similaires préparés pour des auditoires plus jeunes, les éducateurs verront comment un même sujet s'amplifie quand on l'envisage à un point de vue plus élevé, et comment aussi le style peut et doit se modifier pour s'adapter soit à la grandeur du sujet, soit aux facultés plus développées des élèves.

La proportion et le caractère des expositions et des interrogations varient nécessairement suivant les cas et le but qu'on se propose. Dans les modèles III, VI, IX et XX, par exemple, les points de vue auxquels on s'est placé paraissant nouveaux pour l'auditoire hypothétique, l'exposition prenait fatalement la plus large place, et les interrogations devaient être surtout récapitulatives ; mais avec un groupe de jeunes gens nourris habituellement de ces fortes doctrines et accoutumés à de vastes aperçus, le mode de présentation du sujet pourrait être différent, et l'interrogation reprendre une place prépondérante. Naturellement les questions elles-mêmes doivent se proportionner à la capacité des élèves. A des jeunes gens formés, on adresse des questions plus amples qu'à des enfants qui se préparent à la première communion.

N'oublions pas non plus que lorsqu'il s'agit de produire une forte impression morale, la parole vivante du maître, le discours suivi, doit être préféré à l'interrogation. C'est ce qui a toujours lieu pour l'exhortation finale, et c'est ce qui peut se présenter aussi de temps en temps, mais d'une manière plus brève, dans le cours de la catéchisation.

Ces « Catéchismes-modèles » sont partagés en deux séries.

Une première série comprend des groupes de catéchismes *concentriques*, c'est-à-dire qu'un même sujet a été traité à trois degrés différents : pour les plus petits élèves, pour les moyens ou « préparants » et pour les plus grands. Entre ces degrés, sur-

tout entre les deux derniers, on peut en concevoir plusieurs autres intermédiaires.

La seconde série comprend des sujets variés, destinés aussi à ces différentes classes, mais sans connexion entre eux.

On n'a pas cru devoir s'imposer une mesure rigoureuse relativement à la durée de ces Catéchismes. Comme on l'a déjà dit, ce ne sont pas des types absolus. La préparation d'un catéchisme consiste, en partie, à prévoir la quantité de matière que l'on pourra traiter dans le temps fixé. Mais cette quantité dépend d'éléments variables : méthode employée, facilité du maître, succès probable des interrogations, et enfin temps disponible. Ce dernier élément lui-même diffère parfois d'un jour à l'autre dans une même école, et à plus forte raison d'une école à une autre. Dans quelques pensionnats, par exemple, on donne trois quarts d'heure chaque jour au Catéchisme, pour compenser celui du jeudi et une partie de celui du dimanche, auquel le règlement n'accorde pas l'heure et demie prescrite par la Bulle. — C'est à chaque professeur à se faire son expérience, à diviser sa matière suivant son milieu, et à se procurer une assez grande maîtrise du sujet et une suffisante souplesse d'esprit, pour pouvoir modifier son plan instantanément si les circonstances l'exigent.

PREMIÈRE SÉRIE

CATÉCHISMES CONCENTRIQUES

PREMIER GROUPE

I. — CATÉCHISME POUR LES PETITS ENFANTS

LE SIGNE DE LA CROIX

Programme. — Ce programme donne le résumé du catéchisme en trois réponses que les enfants devront savoir par cœur à la fin de l'instruction ; mais on ne les leur fait pas connaître au commencement.

1. *Faites le signe de la croix.*

   † Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.

2. *A qui faut-il penser en faisant le signe de la croix?*

   En faisant le signe de la croix, il faut penser au bon Dieu, et surtout à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est mort sur la croix pour nous.

3. *Qu'est-ce que le bon Dieu nous donne quand nous faisons le signe de la croix?*

   Quand nous faisons le signe de la croix, le bon Dieu nous donne sa bénédiction.

Le Maitre. — Chers enfants, je vais vous parler aujourd'hui du signe de la croix. C'est la première chose qu'un bon chrétien fait en

se levant pour commencer la journée. Nous le faisons aussi au commencement de nos prières et de toutes nos principales actions. C'est donc la première chose qu'il faut que je vous explique. Apprenez à le bien faire afin que le bon Dieu vous bénisse dans toutes vos actions.

1. Comment fait-on le signe de la Croix?

Le Maitre. — Vous savez presque tous le faire : vos mères chrétiennes vous l'ont appris; mais nous allons répéter la leçon pour ceux qui ne savent pas encore.

Regardez bien. Je vais tracer une croix avec la craie au tableau noir. Pour faire une croix, il faut deux traits : d'abord un grand trait qui va de haut en bas; puis un trait en travers, de gauche à droite. — C'est avec la main droite qu'on fait la croix.

— Montrez tous votre main droite. — C'est bien. Baissez la main.

— Louis, montrez votre main droite; — votre main gauche; — encore une fois votre main droite.

On répète ce petit exercice jusqu'à ce que tous les enfants sachent bien trouver la main droite. Pour l'abréger au catéchisme, on aurait pu le faire pendant une autre leçon, à l'occasion de l'écriture, par exemple : Avec quelle main tient-on la plume pour écrire?...

— Avec quelle main fait-on le signe de la croix? — Montrez tous la main avec laquelle on fait le signe de la croix.

— Combien de traits faut-il pour faire une croix?

— Quel est le premier? — Quel est le second?

— Joseph, allez faire une belle croix au tableau.

Le Maitre. — Mais ce n'est pas sur le tableau que nous traçons la croix, c'est sur nous. Regardez-moi maintenant, je vais vous montrer comment il faut tracer les deux traits.

Le maître fait face aux élèves, place sa main gauche un peu au-dessous de sa poitrine, et, de la main droite, trace lentement les deux traits en continuant l'explication :

Le premier trait commence au front, et il va jusqu'au bas de la poitrine.

Pour faire le deuxième trait, on allonge le bras, et la main touche l'épaule gauche. C'est là que commence le deuxième trait. Pour le tracer, on amène la main à l'épaule droite, comme cela :

Le maître fait le geste.

Je vais recommencer sans parler pour que vous voyiez mieux.

Le maître trace les deux traits bien distinctement. Ensuite :

En faisant le signe de la croix, on ne se touche avec la main que quatre fois, aux deux bouts de chaque ligne; d'abord au front et au bas de la poitrine; ensuite à l'épaule gauche et à l'épaule droite.

A votre tour maintenant. Vous allez tous faire le signe avec moi. Mais avant, je veux voir si tout le monde sait bien distinguer les points qu'il faut toucher avec la main.

— Jules, montrez votre front, — votre poitrine ;

— Lucien, montrez votre épaule gauche, — votre épaule droite, etc.

— Maintenant, nous allons commencer. — Montrez tous votre main droite. — Montrez votre main gauche. — Mettez votre main gauche un peu au-dessous de la poitrine, comme moi.

— Ouvrez bien la main droite, les doigts réunis. — Portez-la au front, — à la poitrine, — à l'épaule gauche, — à l'épaule droite.

Le maître fait le signe en même temps que les élèves; on recommence l'exercice deux ou trois fois ensemble, puis on le fait répéter par quelques élèves en particulier.

Le Maitre. — C'est bien. Tout le monde sait bien faire le signe; maintenant, il faut apprendre à dire les paroles. Ces paroles sont très belles; c'est le nom du bon Dieu que l'on prononce, il faut toujours le faire bien respectueusement. — Regardez-moi. Je vais les dire le premier.

Le maître, très religieusement, fait le signe de la croix en prononçant distinctement les paroles.

— Qui veut le faire après moi?

Le maître choisit un enfant déjà ancien et bien formé.

— Étienne, venez au milieu de la classe, faites un beau signe de croix.

L'enfant se place debout, au milieu de la classe, ou devant les élèves; il met la main gauche comme il a été dit, un peu au-dessous de la poitrine, puis, regardant le crucifix, il fait le signe de la croix, très pieusement. On peut le faire répéter par un ou deux autres élèves; puis toute la classe le fait en chœur, en même temps que le maître; ensuite les élèves de quelques tables isolément, puis quelques enfants en particulier.

Pendant ce temps, le maître regarde les élèves et s'assure que tous font le signe correctement, en prononçant bien les paroles. Les enfants doivent regarder le crucifix; mais si quelqu'un d'eux tourne plutôt les yeux vers le maître pour voir comment il fait le mouvement de la main, il ne faut pas l'en empêcher.

Quelques maîtres croient aider les élèves en faisant le signe de la main gauche, ou en portant d'abord la main à l'épaule droite, mais ce procédé ne réussit pas; il est plutôt capable d'engendrer la confusion. Le vrai geste, après avoir touché la poitrine, consiste à étendre le bras vers l'épaule gauche.

Si quelques jeunes élèves, après une ou deux séances, ne parviennent pas encore à bien faire le signe de la croix, le maître charge des enfants plus anciens de compléter leur formation. Il les encourage par quelque bon point.

2. A qui faut-il penser en faisant le signe de la Croix ?

Le Maitre. — Quand on fait le signe de la croix, on a l'intention d'honorer le bon Dieu. C'est pour cela qu'on s'applique à bien faire la croix et à bien dire les paroles. Mais on ne peut pas honorer le bon Dieu rien qu'avec le mouvement de la main, ou avec des belles paroles bien dites. C'est le cœur que le bon Dieu regarde surtout. Pour que le bon Dieu soit content quand vous faites le signe de la croix, il faut donc que vous ayez de bonnes pensées dans l'esprit et de bons sentiments dans le cœur.

— Qui veut-on honorer en faisant le signe de la croix?

— Pour honorer le bon Dieu, à quoi faut-il d'abord s'appliquer?

— A quoi encore?

— Le bon Dieu ne regarde-t-il que le mouvement de la main, et n'écoute-t-il que les paroles?

— Qu'est-ce qu'il regarde surtout?

— Que faut-il donc avoir dans l'esprit? — et dans le cœur?

Le Maitre. — Je vais vous dire comment il faut faire pour cela. Tâchez de bien retenir.

A qui faut-il penser en faisant le signe de la croix?

En faisant le signe de la croix, il faut penser au bon Dieu.

— Répétez cela, Edmond, à qui faut-il penser?...

— Répétons-le tous ensemble.

Le Maitre. — C'est bien. Pourquoi faut-il penser au bon Dieu quand on fait le signe de la croix? C'est parce qu'on dit son nom.

Quand on dit le nom de quelqu'un, c'est qu'on pense à lui, ou bien le nom nous y fait penser. Quand vous dites: Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, c'est donc au bon Dieu qu'il faut penser.

Pourquoi dit-on : **Au nom du Père, | et du Fils, | et du Saint-Esprit?** — C'est parce qu'il y a trois personnes en Dieu.

La première s'appelle *le Père.*
La seconde s'appelle *le Fils.*
La troisième s'appelle *le Saint-Esprit.*

— Recommençons. A qui faut-il penser quand on fait le signe de la croix?

— Pourquoi faut-il penser au bon Dieu?

— A qui pensez-vous quand vous dites le nom de votre frère? — de votre père? — de votre mère?

— A qui devez-vous penser quand vous dites le nom du bon Dieu?

— Pourquoi disons-nous : Au nom du Père, | et du Fils, | et du Saint-Esprit?

— Combien y a-t-il de personnes en Dieu?

— Quelle est la première? — la seconde? — la troisième?

LE MAITRE. — Et ces trois personnes ne font qu'un seul Dieu. C'est pour cela qu'on dit « au nom » une seule fois.

LE MAITRE. — Quand on fait le signe de la croix, il faut encore penser à quelqu'un.

— Charles, montrez-moi une belle croix, dans la classe. — C'est bien. Qui est attaché à cette croix?

CHARLES. — C'est le bon Dieu.

LE MAITRE. — C'est vrai, c'est le bon Dieu. C'est le Fils de Dieu qui s'est fait homme pour nous. On l'appelle Notre-Seigneur Jésus-Christ. Son nom plus court, c'est JÉSUS.

C'est le même Jésus qui s'est fait petit enfant dans la crèche, et quand il a été grand, les hommes méchants l'ont attaché à une croix avec des clous. Ils l'ont *crucifié*. Voilà pourquoi on appelle cette croix où Jésus est cloué un *crucifix*. Quand Jésus n'est pas sur la croix, c'est **une croix**; mais quand il y est, c'est **un crucifix.**

— Pourquoi dit-on alors que la croix est un crucifix?

— Qui a été cloué à la croix?

— Par qui a-t-il été cloué à la croix?

LE MAITRE. — Ce sont les hommes méchants qui ont cloué Jésus à la croix, mais lui l'a bien voulu. Il s'est laissé faire. S'il ne l'avait pas voulu, les méchants n'auraient pas pu le crucifier.

Pourquoi Jésus a-t-il voulu mourir sur la croix? — C'est par amour pour nous; — c'est pour expier nos péchés; — c'est pour nous mériter le Ciel.

— Quand vous regardez le crucifix, à qui devez-vous penser?

— Et quand vous faites une croix sur vous?

— Nous avons déjà dit autre chose. A qui faut-il penser en faisant le signe de la croix, Eugène? — Lucien, etc.

— **En faisant le signe de la croix, il faut penser au bon Dieu.**

— A qui faut-il encore penser?

— Pourquoi faut-il penser à Notre-Seigneur Jésus-Christ?

Le Maitre. — Maintenant, nous allons dire toute la réponse. Écoutez-moi, je la dirai le premier, vous la répéterez après moi.

A qui faut-il penser en faisant le signe de la croix?

En faisant le signe de la croix, il faut penser au bon Dieu, et surtout à Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est mort sur la croix pour nous.

On répète cette réponse plusieurs fois, ensemble, ou par bancs, ou individuellement.

Le Maitre. — Mes chers enfants, puisque Jésus vous a tant aimés, qu'il a voulu mourir sur la croix pour vous, vous devez aussi l'aimer de tout votre cœur, le remercier souvent pour sa bonté, et lui promettre de ne jamais l'offenser.

Voilà les bons sentiments qu'il faut que le bon Dieu voie dans votre cœur, quand vous faites le signe de la croix et que vous regardez le crucifix: — Voyons si vous avez bien retenu.

— Puisque Jésus vous a tant aimés, que devez-vous faire pour lui? — et encore? — et enfin?

Le Maitre. — Nous allons faire tout de suite une petite prière, vous la réciterez après moi, en regardant le crucifix :

O bon Jésus, qui avez bien voulu mourir pour moi sur la croix, — je vous aime de tout mon cœur; — je vous remercie de toutes vos bontés; — je vous promets d'être bien sage et de ne jamais vous offenser.

† *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. — Ainsi soit-il.*

Les enfants répètent cette prière fragment par fragment, et ils font le signe de la croix en même temps que le maître.

3. Ce que le bon Dieu nous donne quand nous faisons le signe de la Croix.

Le Maitre. — Chers enfants, lorsque vous faites un beau signe de croix, que vous prononcez bien les paroles, et que vous pensez au bon Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ, le bon Dieu vous regarde du haut du ciel et il est content de vous. Vous avez marqué sur vous la croix de son Fils, et, en vous regardant, c'est comme s'il voyait une belle image de son Fils Jésus; et il vous aime, et il vous bénit.

En même temps que vous faites la croix et que vous dites : Au

nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, le bon Dieu étend aussi sa main, et il trace sur vous une croix pour vous bénir.

Il vous donne sa bénédiction. — Voilà une pensée qu'il faut bien retenir; nous allons la dire tous ensemble quand je l'aurai répétée une fois le premier.

Qu'est-ce que le bon Dieu nous donne quand nous faisons le signe de la croix?

Quand nous faisons le signe de la croix, le bon Dieu nous donne sa bénédiction.

On fait répéter plusieurs fois.

— Comment faut-il faire le signe de la croix pour que le bon Dieu nous donne sa bénédiction?

— Faites-le encore une fois, Edmond.

— Comment faut-il dire les paroles?

— A qui faut-il penser?

— Qu'est-ce que le bon Dieu voit en vous, quand vous faites un beau signe de croix?

— De qui êtes-vous l'image?

— Et ceux qui ne le font pas bien, sont-ils une belle image de Jésus?

Le Maitre. — Aussi le bon Dieu ne les aime pas et ne les bénit pas.

C'est une grande chose, mes chers enfants, que de recevoir la bénédiction du bon Dieu. Par sa bénédiction, le bon Dieu efface vos fautes, et il chasse tous les démons. Les démons ne peuvent pas faire de mal à un enfant qui fait bien le signe de la croix; ils ont peur de lui. Au contraire, les Anges aiment cet enfant de tout leur cœur; ils viennent autour de lui; ils le protègent comme leur petit frère, qui doit aller un jour au ciel avec eux.

Je vais maintenant vous raconter une belle histoire.

Après la mort de Notre-Seigneur, on avait mis sa croix dans la terre, et comme il y avait eu deux voleurs crucifiés avec lui, on avait aussi enterré leur croix avec la sienne. Et, beaucoup de temps après, on ne savait plus où était la croix de Notre-Seigneur.

Trois cents ans plus tard, il y avait une grande reine, nommée sainte Hélène, et son fils était l'empereur Constantin : c'était le premier empereur chrétien. Sainte Hélène désirait retrouver la croix de Notre-Seigneur. Elle a fait creuser partout sur la montagne du Calvaire où Notre-Seigneur était mort. Alors on a trouvé les trois croix ensemble, la croix de Jésus et les croix des voleurs. Seulement on ne pouvait pas savoir quelle était celle de Jésus. Il n'y avait pas de signe pour la reconnaître.

Mais l'évêque de cette ville était un saint. C'était saint Macaire. Et il a bien su trouver le moyen de reconnaître la vraie croix de Notre-Seigneur. Vous allez voir.

Il y avait à Jérusalem une femme très malade que les médecins ne pouvaient pas guérir. L'évêque a prié le bon Dieu, puis il a commandé de faire toucher les croix à la femme malade. On lui a fait toucher la première croix, puis la seconde, et elle n'a pas été guérie. Alors on lui a fait toucher la troisième, et aussitôt elle a été guérie. C'était la vraie croix de Notre-Seigneur.

Voyez comme la croix est puissante; elle chasse la maladie. Beaucoup de Saints guérissaient les malades, rien qu'en faisant sur eux le signe de la croix.

A vous, maintenant, voyons si vous retiendrez bien cette histoire.

— Comment a-t-on fait pour reconnaître la croix de Notre-Seigneur?
— Combien y avait-il de croix?
— Où étaient-elles?
— Quelle est la Sainte qui les a fait chercher?
— Comment s'appelait son fils? etc.

Le Maitre. — Il y a aussi une belle histoire sur l'empereur Constantin; je vous la raconterai une autre fois.

Conclusion.

Puisque le signe de la croix plaît tant au bon Dieu et qu'il nous obtient sa bénédiction, il faut le faire souvent et le faire bien pieusement. Faites-le tous les jours, le matin en vous levant. C'est la plus belle manière de commencer la journée. Faites-le aussi le soir en vous couchant, pour chasser les démons pendant la nuit.

Faites-le plusieurs fois dans la journée, au commencement de vos prières, de vos repas, de vos actions principales. Faites-le surtout dans l'église, quand vous y entrez.

Mais il faut toujours que ce soit un beau signe de croix, un signe de croix comme je vous ai montré à le faire; sans cela le bon Dieu ne vous bénirait pas, et les Anges ne seraient pas contents. Au contraire, les démons riraient, ils seraient contents, et se rapprocheraient de vous pour vous tenter et vous faire offenser le bon Dieu. — Vous ne voulez pas avoir les démons auprès de vous, eh bien! c'est en faisant très bien le signe de la croix qu'on est sûr de les éloigner.

Nous allons terminer ce catéchisme en le faisant encore une fois tous ensemble, de tout notre cœur. — Tenez-vous debout. Regardez bien le crucifix et pensez à Notre-Seigneur, qui est mort pour nous.

✝ **Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.**

II. — CATÉCHISME POUR LES PRÉPARANTS

LE SIGNE DE LA CROIX

Le Maitre. — Aujourd'hui, chers enfants, nous parlerons d'une action religieuse que vous faites bien souvent, et que plusieurs d'entre vous ne font peut-être pas toujours avec assez de piété. Cette action, c'est le signe de la croix. Je vous expliquerai principalement ces quatre demandes du catéchisme :

1° Quel est le signe du chrétien?

2° Comment faites-vous le signe de la croix?

3° Que nous rappelle le signe de la croix?

4° Quand faut-il faire le signe de la croix?

Mais comme vous savez très bien par cœur tout ce chapitre, nous dirons en même temps beaucoup de choses très belles et très utiles dont vous aurez soin de bien profiter.

1. Quel est le signe du chrétien?

Je commence par une histoire.

Lorsque Dieu eut créé nos premiers parents, il les plaça dans le Paradis terrestre. Là se trouvaient toutes sortes d'arbres qui portaient les plus beaux fruits, pour leur servir de nourriture. Au croisement des allées principales, en deux endroits différents, le bon Dieu avait planté deux arbres plus magnifiques que les autres, et dont les fruits paraissaient encore plus excellents. Vous connaissez les noms de ces deux arbres. On a appelé le premier : l'*arbre de la science du bien et du mal*. Son vrai nom aurait dû être plutôt : l'*arbre de l'épreuve* ; et maintenant, nous pourrions l'appeler : l'*arbre de la mort*.

— Pourquoi l'a-t-on appelé l'*arbre de la science du bien et du mal?*

— Pourquoi disons-nous que c'était plutôt l'*arbre de l'épreuve?*

— Comment est-il devenu l'*arbre de la mort?*

Le Maitre. — Le second arbre s'appelait l'*arbre de vie* ; son fruit devait conserver la santé à l'homme innocent, le guérir de ses

blessures et le garder vivant jusqu'à ce que le bon Dieu l'appelle au vrai Paradis, au Ciel.

Vous savez bien ce qui est arrivé après qu'Adam eut péché. Le bon Dieu l'a chassé du Paradis terrestre, pour qu'il ne puisse pas manger du fruit de l'arbre de vie. C'était inutile de conserver si longtemps la vie du corps à des hommes pécheurs qui avaient perdu la vie de l'âme. Cet arbre de vie ne servait plus à rien. Il en fallait un autre, un arbre dont le fruit puisse guérir et ressusciter les âmes, et les sauver de l'enfer. Cet arbre, c'est l'*arbre du salut*. Il n'a pas de feuilles, ni de fleurs. Il ne porte qu'un fruit, un seul fruit; mais c'est un fruit qui suffit à guérir et à sauver tous les hommes, parce que ce fruit, c'est le bon Dieu lui-même, le bon Dieu uni à notre nature. Il n'y a que le bon Dieu qui puisse guérir nos âmes et les sauver.

— Qui va me dire quel est le nouvel arbre de vie?
— Quel est le vrai fruit de vie qui y est attaché?
— A quel endroit cet arbre de vie a-t-il été planté?
— Pourquoi l'appelons-nous l'arbre du salut?
— Quand est-ce que nous mangeons de ce fruit?

Le Maitre. — C'est ce que vous ferez bientôt, mes chers enfants, lorsque vous serez admis à la première Communion.

Mais ce fruit est tellement merveilleux qu'on n'a même pas besoin de le manger pour être guéri et fortifié. Jésus, mort sur la croix, a laissé échapper de son cœur du sang et de l'eau. C'est comme le jus de ce fruit divin, et ce jus s'est répandu sur toute la terre comme un grand fleuve. Sa vertu est communiquée à nos âmes par les sacrements, surtout par le baptême et la pénitence. C'est ainsi que vous avez été purifiés et sanctifiés, et que vous le serez de nouveau chaque fois que vous en aurez besoin et que vous le voudrez.

— Qu'est-ce que Jésus a laissé échapper de son cœur après sa mort sur la croix?
— De quoi l'eau et le sang étaient-ils la figure?
— Par quels moyens principalement recevons-nous la grâce?
— Quelle grâce recevons-nous au baptême?
— Quelle grâce recevons-nous par le sacrement de pénitence?
— D'où nous viennent ces grâces?
— Qui nous les a méritées? — Comment?

Le Maitre. — Il y a encore quelque chose de plus extraordinaire. Comme notre mère Ève a commencé à être séduite et à pécher avant de manger le fruit de l'arbre de l'épreuve, rien qu'en le regardant, le bon Dieu veut aussi que nous commencions à trouver le salut de nos âmes en regardant le nouvel arbre de vie et le fruit qui s'y trouve attaché.

Ève a regardé le fruit comme une gourmande, avec un violent désir d'en manger. Nous devons aussi regarder le fruit de vie qui est sur l'arbre du salut avec un grand amour, et un grand désir de recevoir les grâces que Jésus veut nous donner.

— Quelle autre ressemblance y a-t-il entre l'arbre de mort et l'arbre du salut?

— Comment Ève a-t-elle commencé à pécher?

— Comment devons-nous regarder Jésus en croix?

— Quelles grâces recevons-nous si nous le regardons avec piété ?

M. ou E. Nous recevons le pardon de nos péchés et toutes les grâces dont nous avons besoin.

Le Maitre. — Vous le comprendrez encore mieux tout à l'heure.

Le bon Dieu aime tant ce nouvel arbre de vie, qui porte le salut du monde, qu'il veut en voir des copies partout. Depuis le péché d'Adam, avant de le planter sur le Calvaire, il a attendu bien des siècles; mais il voulait en avoir des images de toutes sortes. C'est ce qu'on appelle des *figures*. Nous expliquerons cela en détail une autre fois. Aujourd'hui, nous en choisirons deux seulement. Vous verrez quelles belles leçons ces figures vont nous donner.

Voici la première. Vous savez que les Israélites étaient malheureux en Égypte et que le roi Pharaon ne voulait pas les laisser partir. Le bon Dieu envoya plusieurs fléaux, mais inutilement. A la fin, comme Pharaon refusait toujours, le Seigneur résolut de le forcer en frappant les Égyptiens d'un grand malheur. Il envoya un Ange pour tuer le fils aîné dans toutes les familles.

Mais pour que l'Ange exterminateur n'entre pas dans les maisons des Israélites, le bon Dieu avait dit à Moïse, son serviteur, de faire tracer des croix sur les poteaux des portes avec le sang d'un agneau. Voyez-vous la belle figure!

— Que représentait l'agneau?

— Et les croix qui éloignaient l'Ange exterminateur?

— Quand est-ce que nous imitons les Israélites?

— Qui éloignons-nous par le signe de la croix?

Le Maitre. — Les croix peintes avec du sang marquaient les maisons des Israélites et faisaient reconnaître les serviteurs du vrai Dieu.

— Et la croix que nous faisons sur nous, pour qui nous fait-elle reconnaître?

— Qu'est-ce qu'un chrétien?

— Que veut dire être chrétien?

— Quel est le signe du chrétien?

— Pourquoi dit-on que le signe de la croix est le signe du chrétien? etc.

Le Maitre. — Je vous dirai la seconde figure un peu plus tard.

2. Comment faites-vous le signe de la Croix?

Parmi les images de l'arbre du salut qui sont répandues partout : les croix, les crucifix, etc., les plus belles, celles qui plaisent le plus au bon Dieu, ce sont les images vivantes.

— Où sont ces images vivantes?

— Quand est-ce que nous faisons de nous-mêmes les images vivantes de Jésus-Christ?

E. C'est quand nous faisons le signe de la croix.

Le Maitre. — C'est vrai. Mais pour que le bon Dieu voie en nous une belle image de son Fils crucifié, il faut que le signe de la croix soit très bien fait.

— Comment fait-on le signe de la croix?

— Répétez, Gustave...

— Faites le signe de la croix, Louis, — Joseph...

Le Maitre. — Pour que le signe de la croix soit très bien fait, nous avons dit autrefois que trois choses sont nécessaires. Voyons si vous vous les rappellerez.

— Quelle est la première?

E. Il faut bien faire le signe.

— Quelle est la seconde?

E. Il faut bien prononcer les paroles.

— Quelle est la troisième?

E. Il faut penser à Dieu, et surtout à Notre-Seigneur Jésus-Christ, mort sur la croix pour nous.

Le Maitre. — C'est bien. Mais nous pourrions dire la même chose autrement : il faut avoir la dévotion du cœur.

— Répétons encore une fois. Quelle est la première chose nécessaire pour bien faire le signe de la croix? — la seconde? — la troisième?

— Qu'entendez-vous par la dévotion du cœur?

E. Il faut penser à Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Le Maitre. — C'est bien cela; mais quand on pense à Dieu et à Notre-Seigneur, deux sentiments surtout doivent venir dans notre cœur : l'amour pour Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui nous a aimés jusqu'à mourir pour nous, et un grand désir de lui ressembler, d'être une belle image vivante de Jésus crucifié. En faisant le signe de la croix, il faut demander au Père, au Fils, et au Saint-Esprit de graver en vous les traits de cette image, et de faire de vous de très bons chrétiens, c'est-à-dire de vrais disciples et de vrais portraits de Jésus-Christ.

— Quels sentiments doit-on avoir en pensant à Notre-Seigneur Jésus-Christ?

— Que faut-il demander à Dieu en faisant le signe de la croix?

Le Maitre. — En touchant le front avec la main, nous demandons au bon Dieu de graver l'image de Notre-Seigneur dans notre esprit.

— Quand est-ce que notre esprit ressemble à celui de Jésus-Christ?

— En touchant la poitrine, que doit-on demander?

— Quand est-ce que notre cœur est semblable à celui de Jésus-Christ?

— En touchant les épaules, que doit-on demander?

— Que met-on ordinairement sur les épaules?

— De quoi les fardeaux sont-ils la figure?

— Quelle vertu faut-il pratiquer dans les peines et les afflictions?

— Quand est-ce donc qu'on peut dire que nos épaules ressemblent à celles de Jésus-Christ?

Le Maitre. — Nous allons maintenant faire tous ensemble un beau signe de croix, pour demander que le bon Dieu fasse de nous tous de bons chrétiens, c'est-à-dire de belles images de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Regardez bien Notre-Seigneur en croix, et demandez au bon Dieu la grâce de lui ressembler. — Lentement :

† Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. — Ainsi soit-il.

C'est ainsi et avec la même dévotion qu'il faut le faire toujours, principalement le matin et le soir, et quand vous entrez en classe ou à l'église, avec de l'eau bénite.

3. Que nous rappelle le signe de la Croix ?

Nous avons dit que le signe de la croix est le signe du chrétien, mais il est aussi l'abrégé de notre foi. En effet :

— Que nous rappelle le signe de la croix?

— Quels sont les principaux mystères de la religion?

— Comment le signe de la croix nous rappelle-t-il le mystère de la très sainte Trinité?

— Qu'est-ce que le mystère de la très sainte Trinité?

— Comment par le signe de la croix rappelons-nous les trois personnes divines?

— Comment exprimons-nous l'unité de Dieu?

— Pourquoi disons-nous : « Au nom » une seule fois et au singulier?

— Comment rappelons-nous le mystère de la Rédemption?

— Qu'est-ce que le mystère de la Rédemption?

— Comment le mystère de l'Incarnation se trouve-t-il rappelé en même temps?

Le Maitre. — Ainsi, chers enfants, quand nous faisons le signe de la croix, nous faisons un acte de foi au mystère de la sainte Trinité, aux mystères de l'Incarnation et de la Rédemption, et à toute la religion chrétienne. De cette manière, nous ravivons notre foi, nous la renouvelons et la fortifions. En même temps, nous prions le bon Dieu de nous appliquer les grâces et les mérites de tous ces mystères. Voyez donc combien de grandes choses sont renfermées dans un acte si petit! et comme il faut toujours le faire pieusement et religieusement.

4. Quand faut-il faire le signe de la Croix?

Voici maintenant la seconde figure. Les Israélites avaient murmuré contre Dieu dans le désert parce qu'ils s'ennuyaient de ce long voyage. Pour les punir, Dieu envoya contre eux des serpents brûlants. Les serpents mordaient les hommes, et les hommes mouraient. Alors ils se repentirent et demandèrent à Moïse de prier pour eux. Moïse pria, et le bon Dieu lui commanda de planter une grande croix et d'y attacher un serpent d'airain. Et tous ceux qui étaient mordus regardaient le serpent, et ils étaient guéris.

— Que représentent les serpents brûlants qui mordaient les Israélites?

— Que représentent les morsures?

— Quand est-ce que nous sommes mordus par les démons?

— Que représente le serpent d'airain?

— Que faut-il faire quand nous avons eu le malheur d'offenser Dieu?

E. Il faut regarder la croix.

— Ou encore?

E. Il faut faire pieusement le signe de la croix, en demandant pardon de nos péchés. C'est le moyen d'être guéris.

— Qu'est-ce qui vaut mieux encore que de guérir d'une blessure?

E. C'est de s'en préserver.

— A quel moment vaut-il donc mieux regarder la croix ou faire le signe de la croix, avant le péché ou après le péché?

Le Maitre. — Oui, mes chers enfants, il vaut mieux éloigner le serpent infernal, le démon, aussitôt qu'il vient vous tenter.

— Comment le repousse-t-on?

E. En regardant pieusement la croix ou en faisant le signe de la croix.

Le Maitre. — Si on ne fait pas le grand signe de croix, on peut en faire un petit avec son pouce sur son front, pour chasser les mauvaises pensées, ou sur son cœur, pour éteindre les mauvais sentiments.

Puisque le signe de la croix a le pouvoir de repousser les démons, nous pouvons dire que c'est une arme, l'*arme du salut*. Voilà trois choses que nous avons dites du signe de la croix, et que vous devez retenir. Je vais les redire encore une fois; vous les répéterez ensuite.

1° Le signe de la croix est le *signe du chrétien;*

2° Le signe de la croix est l'*abrégé de notre foi;*

3° Le signe de la croix est l'*arme du salut.*

— Pourquoi le signe de la croix est-il le signe du chrétien?

— Pourquoi le signe de la croix est-il l'abrégé de notre foi?

— Pourquoi le signe de la croix est-il l'arme du salut?

— Quels ennemis le signe de la croix met-il en fuite?

— Pourquoi le signe de la croix met-il en fuite les démons?

— Dans quelles occasions convient-il de vous servir de cette arme du salut?

Le Maitre. — Il ne faut même pas attendre qu'on soit attaqué pour s'en servir. En temps de guerre, un bon soldat ne se sépare jamais de ses armes. Il les prend dès son réveil, et ne paraît jamais sans elles. La nuit même, il les garde à la portée de sa main. Ainsi devez-vous faire, chers enfants.

Avant de terminer ce catéchisme, répétons encore une fois trois effets principaux du signe de la croix que nous avons expliqués séparément :

1° Le signe de la croix ravive notre foi;

2° Le signe de la croix chasse les tentations;

3° Le signe de la croix nous obtient de Dieu beaucoup de grâces.

— Répétez : Quel est le premier effet du signe de la croix?

— Comment cela?

— Quel est le deuxième effet du signe de la croix?

— Pourquoi cela?

— Quel est le troisième effet du signe de la croix?

— Pourquoi nous obtient-il tant de grâces?

— Que représentons-nous au bon Dieu quand nous faisons le signe de la croix?

— Quelles figures avons-nous expliquées pendant ce catéchisme?

E. La croix avec le sang de l'Agneau, et le serpent d'airain.

Le Maitre. — L'arbre de mort et l'arbre de vie sont aussi une belle figure. Ne l'oubliez pas.

Conclusion.

Puisque le signe de la croix est une action si agréable à Dieu et si utile pour nous, il faut le faire souvent et le bien faire. Servez-vous donc, chers enfants, de cette arme puissante pour éloigner les démons. Servez-vous-en aussi pour attirer sur vous la bénédiction du bon Dieu. Le matin à votre réveil, le soir en vous couchant, ne manquez jamais de vous marquer de ce signe de salut. Dans la journée, au commencement de vos prières et de vos principales actions, avant et après vos repas; en entrant à l'église et en en sortant avec de l'eau bénite. Faites-le toujours avec une grande dévotion. Pour vous y encourager, l'Église a encore ajouté à cette pratique de précieuses indulgences. Chaque fois qu'on fait bien le signe de la croix, on gagne cinquante jours d'indulgence, et si on le fait avec de l'eau bénite, on en gagne cent jours.

Servez-vous aussi du petit signe de croix que l'on fait avec le pouce, sur le front, sur la bouche et sur le cœur [a]. A l'Évangile de la sainte Messe, nous les faisons tous les trois; mais on peut aussi les faire chacun séparément. Faites-le ainsi principalement lorsque vous êtes tentés. Les hommes n'ont pas besoin de s'en apercevoir; mais le bon Dieu le voit, et il comprend que vous demandez son secours. Le démon aussi le voit, et il fuit épouvanté.

Lorsque vous entendez des hommes blasphémer ou dire de vilaines paroles, faites aussitôt un petit signe de croix sur votre cœur avec une petite prière intérieure, comme par exemple : « Mon Dieu, je vous aime de tout mon cœur! » ou simplement : « Mon Dieu! » ou encore : « Jésus! » Et si vous ne pouvez pas faire le signe de croix, parce que vous avez les mains embarrassées, la petite prière suffit. Vous montrez par là au bon Dieu que vous ne consentez pas au mal et que vous en avez horreur; et, en même temps, vous lui offrez une réparation pour le mal qui se fait et que vous ne pouvez pas empêcher. Alors le bon Dieu vous regardera avec complaisance et vous bénira. Sa bénédiction vous fera ressembler de plus en plus à son divin Fils Jésus, et lorsque vous mourrez, il vous reconnaîtra pour son enfant et vous ouvrira son Paradis. Mais ceux qui ne ressembleront pas à Jésus, il ne les reconnaîtra pas. Ce sont de vilaines images. Il les déchirera et les jettera au feu pour brûler éternellement.

---

[a] Ce petit signe de croix ne doit pas se faire avec l'ongle, mais avec le dedans du pouce, la main étendue.

III. — CATÉCHISME POUR LES JEUNES GENS

LE SIGNE DE LA CROIX

Dans notre catéchisme d'hier soir, nous avons parlé des symboles de notre foi; nous en avons dit l'utilité et la composition; nous en avons raconté l'histoire, et enfin nous avons indiqué l'usage que l'Église en fait encore de nos jours dans ses offices publics. Aujourd'hui, mes chers amis, j'ai l'intention de vous expliquer un autre symbole, le plus court, le plus abrégé de tous, mais non le moins excellent, je veux dire le signe de la croix. Et parce que vous avez été accoutumés dès votre enfance à voir et à faire souvent ce signe sacré, parce qu'il est devenu pour vous comme une action banale, trop banale, peut-être, ne vous imaginez pas que ce sujet soit sans importance, ou peu digne de votre attention. C'est au contraire l'un des plus beaux et des plus amples que je puisse traiter devant vous. Pour y réussir comme je le souhaite, je demande au bon Dieu sa sainte bénédiction.

Voici les trois idées que je me propose de vous exposer :

1° Excellence du signe de la croix;

2° Vertu ou puissance du signe de la croix;

3° Pratique ou usage du signe de la croix.

— De quel sujet allons-nous parler?

— Répétez la division.

— Écrivez au tableau le titre et les trois mots principaux de la division.

1. Excellence du signe de la Croix.

Sans vouloir épuiser cette vaste matière, nous toucherons trois points principaux :

1° L'importance du signe de la croix pour nous-mêmes?

2° Sa valeur aux yeux de Dieu;

3° Son rôle dans l'histoire.

I. — **Son importance pour nous.** — Je pourrais dire aussi sa *perfection intrinsèque comme symbole*, si je ne craignais, même avec vous, d'abuser des termes savants. Mais, puisque le mot a été prononcé, expliquons-le.

Un symbole, un signe, est d'autant plus parfait qu'il est plus simple en lui-même et qu'il représente une plus grande somme d'idées.

Chaque mot de notre langue est un symbole. C'est le signe d'une idée. Cette idée est plus ou moins large, mais, en général, elle est unique. Et si quelques mots ont la malencontreuse fortune de représenter plusieurs objets différents, c'est plutôt un indice de pauvreté dans la langue et une source d'équivoques.

Voyez maintenant le signe de la croix. Quelle simplicité dans le signe, dans le symbole! Une croix tracée avec la main sur votre personne, ou même, plus brièvement encore, avec le pouce sur le front, sur la bouche ou sur le cœur!...

Si vous y ajoutez les paroles, très simples elles-mêmes, vous le rendez plus solennel, plus explicite, mais non plus compréhensif. En effet :

— Quel mystère de la foi chrétienne nous rappelle une croix tracée sur nous-mêmes ou sur un objet quelconque?

— Qu'est-ce que le mystère de la Rédemption?

— Quel autre mystère de la foi chrétienne suppose le mystère de la Rédemption?

— Qu'est-ce que le mystère de l'Incarnation?

— Quel autre grand mystère venez-vous de rappeler implicitement, en récitant cette définition?

— Qu'est-ce que le mystère de la sainte Trinité?

— De quelle manière ce mystère se trouve-t-il rappelé dans la définition du mystère de l'Incarnation?

Le Maitre. — Voilà, chers amis, comment la vue d'une croix suffit à rappeler à notre mémoire les trois grands mystères qui forment la base, et tout à la fois la sublime charpente du dogme catholique.

Beaucoup d'autres vérités s'y lisent avec la même clarté.

— Pourquoi Jésus-Christ est-il mort sur la croix?

— Pourquoi avions-nous besoin d'être rachetés?

— Que serions-nous devenus si Jésus-Christ ne nous eût pas rachetés?

— Quel sera pour nous, si nous le voulons, le fruit de la Rédemption?

Le Maitre. — Nous pourrions continuer, mais résumons.

Outre les trois grands mystères, nous voyons donc encore dans le signe de la croix : la création et la chute de l'homme, sa destinée surnaturelle, la nécessité de la grâce, les fins dernières : le Paradis et

l'enfer. Le signe de la croix est donc l'abrégé, le résumé admirable de notre sainte foi.

Il est aussi l'abrégé de toute la morale chrétienne.

— Qu'est-ce qu'un chrétien?

— Que signifie le mot *chrétien*?

— Comment Jésus-Christ a-t-il résumé l'ensemble de sa loi? — la vie de ses vrais disciples?

Le Maitre. — Toute la morale chrétienne se résume dans la doctrine de la croix : *Si quelqu'un veut venir après moi*, dit Notre-Seigneur, *qu'il se renonce lui-même, qu'il porte sa croix tous les jours, et qu'il me suive* [1].

— Répétez cette maxime si importante.

Nous devenons vraiment disciples de Jésus-Christ dans la mesure où nous nous appliquons à le suivre, c'est-à-dire à lui ressembler : *Les prédestinés doivent lui être conformes*, dit l'apôtre saint Paul [2]. Et cette ressemblance doit surtout éclater dans le mystère principal de sa vie, dans le mystère de la croix, prélude et condition de la gloire. *Nous ressusciterons avec lui*, dit encore le même Apôtre, *si nous mourons avec lui* [3].

Que faisons-nous donc, chers amis, lorsque nous traçons sur nous le signe de la croix?

1° Nous faisons profession de croire à toute la doctrine catholique.

2° Nous adhérons en même temps à la morale du saint Évangile.

Nous y adhérons de tout notre esprit : c'est pour cela que nous portons la main droite au front.

Nous y adhérons de tout notre cœur : c'est pour cela que nous touchons la poitrine.

Nous y adhérons de toutes nos forces, et c'est pour cela que nous portons la main aux épaules. Nous offrons nos épaules pour porter courageusement le joug de la loi chrétienne et toutes les adversités de la vie.

Et cette protestation de foi, d'amour, de fidélité, nous la faisons au nom et sous la protection de la Trinité adorable, lorsque nous y ajoutons les paroles :

Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Enfin, par le dernier mot : **Amen** ou **Ainsi soit-il**, nous la ratifions de nouveau, et la scellons comme d'un sceau qui la rend définitive et perpétuelle.

Comprenez-vous maintenant, chers amis, l'importance du signe de

---

[1] S. Matth., xvi, 24. — [2] Rom., viii, 29. — [3] Rom., vi, 6, 8.

la croix par rapport à nous, et voyez-vous l'ampleur de la doctrine renfermée dans cette simple question du catéchisme que vous avez récitée si souvent sans y penser :

Quel est le signe du chrétien?

Le signe du chrétien, c'est le signe de la croix.

Avant de passer au paragraphe suivant, on peut reprendre par des questions tout l'ensemble de ce qui vient d'être dit en insistant sur ces points : la simplicité du symbole, dans lequel nous trouvons pourtant l'abrégé de notre foi et l'abrégé de la morale chrétienne; sa portée comme acte de foi et d'adhésion à l'Évangile.

II. — **Sa valeur aux yeux de Dieu.** — Je me suis étendu sur cette première pensée et vous ne le regrettez pas. Aussi bien est-elle le fondement solide qui porte tout le reste de nos explications. Je tâcherai d'être plus bref par la suite.

Quelle valeur le signe de la croix a-t-il aux yeux de Dieu? — Vous avez vu tout ce que ce signe rappelle à nos intelligences bornées et superficielles et à notre mémoire infirme? — Mais, à l'esprit infini de Dieu, que représente-t-il? — que rappelle-t-il?

C'est d'abord la vie éternelle de son ineffable et bienheureuse Trinité, dont nous prononçons le nom adorable. C'est son Verbe, son Fils unique et infiniment aimé, s'élançant du sein du Père pour courir à la recherche de la race humaine perdue. C'est ce Fils, né d'une Vierge, couché dans une crèche, embrassant pour l'amour de son Père et pour l'amour de nous une vie de douleur et d'ignominie; ce même Fils poussant l'obéissance jusqu'à la mort et à la mort de la croix. C'est cette agonie terrible du Calvaire dont les cieux ne purent supporter l'horreur[1]. Ce sont ces plaies béantes, ces cris déchirants[2] par lesquels Jésus-Christ implorait notre pardon. C'est la grande Victime expirant sur le bois, et cette Victime insatiable de sacrifices, continuant, à travers les siècles, à s'immoler sur nos autels et dans des millions de martyrs.

Voilà ce que rappelle à Dieu, aux Anges et aux Bienheureux chacun de nos signes de croix. Quels tressaillements de complaisance, d'amour, de pitié pour nous, dans le sein de la Trinité! Quelle joie parmi les Anges, quels chants d'actions de grâces parmi les Saints rachetés! Dès maintenant, chers amis, vous pouvez entrevoir la vertu et la puissance du signe de la croix, mais je ne veux pas anticiper. Contentons-nous, pour le moment, d'une remarque pratique. Vous la devinez sans qu'on vous la dise...

— De quelle manière devons-nous toujours faire le signe de la croix?

---

[1] S. Matth., xxvii, 45. Aussi S. Marc et S. Luc. — [2] S. Matth., xxvii, 50; Hébr., v, 7.

Reconnaissons devant Dieu que si nous l'avons fait quelquefois négligemment, c'était par étourderie et par ignorance. Demandons-lui-en pardon. A l'avenir, je suis sûr que nul d'entre vous ne se laissera plus distraire et n'osera plus, en quelque sorte, caricaturer un signe aussi vénérable, aussi sacré. Formez-en la résolution.

III. — **Son rôle dans l'histoire.** — Le rôle du signe de la croix dans l'histoire est un sujet trop vaste pour être traité en détail. Je ne puis que l'indiquer et poser à peine quelques jalons.

L'histoire de la croix et du signe de la croix se partage en deux périodes, que nous pourrions ainsi caractériser : la période **ignominieuse** et la période **glorieuse**. Et, chose singulière, ces deux périodes, bien que distinctes, se compénètrent et marchent parallèlement pendant des siècles.

La première part du commencement du monde, et va jusqu'à Jésus-Christ. — Mais elle se prolonge et dure encore aujourd'hui pour les peuples qui n'ont pas embrassé sa doctrine.

La deuxième commence pour les peuples chrétiens à la mort du Sauveur, mais elle n'éclate qu'à la conversion de Constantin ; elle devient encore plus brillante après la victoire d'Héraclius sur Chosroès, et la reprise du bois sacré, que l'empereur chrétien reporte triomphalement à Jérusalem (628).

Première période. — N'est-ce pas une chose étrange, chers amis, que cet instinct de presque tous les peuples, de faire de la croix un instrument de supplice. L'homme avait péché par le bois. C'est par le bois que sont châtiés tous les grands criminels. Et telle est l'ignominie de ce tourment que l'Écriture y attache la malédiction. *Maudit tout homme qui sera suspendu au bois* [1]. Les Juifs ne crucifiaient pas leurs criminels, ils les lapidaient. Il a fallu que la Judée tombât sous la domination romaine pour que le supplice de la croix y fût introduit. Encore les Romains ne le pratiquaient-ils qu'à l'égard des esclaves en signe de mépris. Si le coupable était citoyen romain, on lui tranchait la tête.

Et c'est ainsi, chers amis, que Jésus, le Juste, l'Innocence même, a pu être confondu, parce qu'il le voulait, avec la foule des scélérats, rebut non seulement du peuple juif, mais encore de tous les peuples de la terre, et qu'il a pu absorber lui seul ce calice, cet océan d'ignominie accumulé depuis des siècles. Il était impossible de pousser plus loin l'humiliation et la douleur. *Il s'est anéanti*, dit saint Paul, *en prenant la forme de l'esclave, se faisant obéissant jusqu'à la mort, jusqu'à la mort de la croix* [2].

Deuxième période. — Il s'est anéanti, mais aussitôt Dieu l'a relevé. *Il l'a exalté*, continue l'Apôtre, *et il lui a donné un nom*

---

[1] Deut., XXI, 23. — [2] Phil., II, 7, 8.

au-dessus de tout nom, afin qu'au nom de Jésus tout genou fléchisse, au ciel, sur la terre et dans les enfers [1].

La gloire de la croix commence donc à la résurrection du Sauveur, mais elle n'éclate d'abord qu'aux yeux des Apôtres et des pieux fidèles, éclairés de la lumière de la foi. Entre tous se distingue l'apôtre saint Paul : *A Dieu ne plaise*, s'écrie-t-il, *que je me glorifie en autre chose que dans la croix de Jésus-Christ* [2], et ailleurs : *Je ne veux savoir qu'une seule chose, c'est Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié* [3].

Pendant que cette brillante aurore éclaire l'Église naissante, l'obscurité règne partout ailleurs, et la croix continue à être un instrument de supplice, le plus honteux et le plus redouté. Dieu le permet, sans doute, pour donner à un grand nombre de ses martyrs le bonheur de ressembler à leur divin Modèle, jusque dans les circonstances extérieures de sa Passion.

Saint Pierre, le chef des Apôtres, meurt sur la croix, mais la tête en bas, par respect pour la croix du Seigneur.

Saint André salue de loin la croix sur laquelle il va demeurer trois jours, prêchant jusqu'à épuisement la sainte doctrine de son divin Maître.

Arrêtons-nous là, chers amis. Vous savez comment la croix a pris possession du monde. Elle orne la couronne des rois et la tiare des pontifes. Elle se montre au sommet des monuments et des églises.

Mais, si la croix est le signe du chrétien, la haine de la croix est le signe de l'infidélité. Nous voyons aujourd'hui des peuples rejeter la croix. Nous vivons dans un siècle d'apostasie. La puissance toutefois ne restera pas aux mains de l'impiété. Les croix abattues se relèveront, et un jour apparaîtra dans les nues le signe éclatant du salut. C'est la croix qui annoncera l'arrivée du Juge suprême. A sa vue, les justes chanteront des cantiques de joie, pendant que les pécheurs, les ennemis de la croix, seront consternés et grinceront de douleur et d'épouvante. Vous ne serez pas parmi eux, chers amis; au contraire, tous, je l'espère, vous vous trouverez au nombre de ceux qui auront aimé la croix et lui seront restés fidèles.

Ce paragraphe doit être repris par des questions récapitulatives, pour fixer au moins les points principaux.

2. Puissance du signe de la Croix.

Nous pouvons résumer ce point en deux mots :

1° Puissance du signe de la croix sur le cœur de Dieu;

2° Puissance du signe de la croix contre les démons.

---

[1] Phil., II, 9, 10. — [2] Gal., VI, 14. — [3] I Cor., II, 2.

Sur le cœur de Dieu, la puissance du signe de la croix est sans bornes.

— Pourquoi?

— Que peut-il nous obtenir de lui?

E. Ses grâces et ses bénédictions.

— Que représentons-nous à Dieu quand nous faisons le signe de la croix?

Le Maitre. — Alors Notre-Seigneur unit ses prières aux nôtres. Dieu ne saurait rien lui refuser.

Contre les démons, la puissance du signe de la croix est formidable et souverainement efficace.

— Par quel moyen Jésus-Christ a-t-il remporté la victoire sur le démon?

Le Maitre. — L'animal craint le bâton qui l'a frappé, et le soldat vaincu, l'arme qui l'a blessé ou subjugué. Ainsi en est-il du démon. Vaincu par la croix du Seigneur, il redoute la croix plus que toutes choses.

Pour le chrétien, au contraire, le signe de la croix est une protection et une arme de salut.

Dans l'histoire de l'Ancien Testament nous trouvons plusieurs figures par lesquelles Dieu annonçait d'avance la puissance future de la croix :

1° Pour éloigner l'ange exterminateur, les Hébreux marquent les poteaux et les linteaux de leurs portes de croix tracées avec le sang de l'agneau [1].

2° Dans le désert, Moïse élève, par l'ordre de Dieu, le serpent d'airain suspendu à une croix. Les Israélites mordus par les serpents brûlants regardent le serpent d'airain et sont guéris [2].

3° Voici qui est encore plus expressif : Josué combattait contre les Amalécites. Et Moïse priait les bras étendus en forme de croix. Lorsque Moïse, vaincu par la fatigue, laissait fléchir les mains, Amalec l'emportait; mais, lorsqu'il les relevait, Israël était vainqueur.

4° Enfin une vision montre au prophète Ézéchiel que, dans un châtiment public, la mort épargnait ceux qu'un Ange avait marqués au front de la lettre hébraïque *Thau* (†), qui a la forme d'une croix [3].

Sous la loi nouvelle, la puissance du signe de la croix éclate de mille manières. Il suffit de vous rappeler le **Labarum de Constantin**, avec sa devise : *Tu vaincras par ce signe.* Il triomphe, en effet, et sa victoire marque la fin des grandes persécutions, et ouvre pour l'Église une ère nouvelle.

---

[1] Ex., xii, 7, 13. — [2] Nomb., xxi, 6-9. — [3] Ez., ix, 1, 6.

Les miracles opérés par le signe de la croix sont innombrables. C'est par lui que les Saints guérissaient les malades, rendaient la vue aux aveugles et l'ouïe aux sourds, et même ressuscitaient les morts.

On peut faire une série de questions récapitulatives et socratiques sur ce paragraphe.

3. Pratique ou usage du signe de la Croix.

Je ne vous parlerai pas, mes chers amis, de l'usage très fréquent que la sainte Église fait du signe de la croix dans ses offices. Vous n'avez qu'à regarder le prêtre à l'autel. Il se signe lui-même, il bénit par le signe de la croix l'eau et l'encens; il bénit l'hostie et le calice, tantôt séparément, tantôt ensemble, pour mieux marquer l'unité du sacrifice et de la victime.

Dans les autres offices, le signe de la croix revient aussi très fréquemment, et il n'y a pas lieu de vous en étonner. L'Église, comme Dieu lui-même, voit partout Jésus-Christ, et Jésus-Christ, c'est principalement sa croix, son grand sacrifice.

Parlons donc du signe de la croix que nous faisons nous-mêmes. Nous aurons à considérer :

1° La forme extérieure du signe de la croix;

2° La dévotion intérieure qui doit l'animer;

3° Les circonstances où nous devons surtout l'employer.

Toutes ces choses peuvent être amenées à l'aide de questions, sous forme socratique. Nous donnons ici simplement le résumé de la doctrine.

I. — **Forme extérieure.** — On distingue ordinairement le grand signe de croix et le petit signe de croix.

Le grand signe de croix, ou signe de croix *latin* est en usage en France, en Italie, en Angleterre, en Belgique, au Canada, etc.

Le petit signe de croix se fait avec le pouce de la main droite, sur le front, sur la bouche et sur le cœur, en disant les mêmes paroles : † *Au nom du Père,* † *et du Fils,* † *et du Saint-Esprit.*

A l'église, on se signe ainsi à l'Évangile, mais sans dire de paroles spéciales. Dans certaines contrées de l'Allemagne, ce signe de croix est le plus en usage. C'est pourquoi on l'a aussi appelé signe de croix *allemand.*

En Espagne et dans tous les pays autrefois colonisés par cette nation si catholique, le signe de croix est plus compliqué. Il comprend les deux que nous venons d'expliquer. On commence par le petit, en disant : † *Par le signe de la sainte croix,* † *de nos ennemis* † *délivrez-nous, Seigneur, notre Dieu.* On y ajoute aussitôt le grand : † *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.* Puis on forme

une croix en plaçant le pouce de la main droite sur l'index, et on la baise en disant : *Ainsi soit-il.*

Pour ce qui regarde la pratique extérieure, chacun doit s'en tenir à l'usage de son pays. L'important est de faire toujours ce signe sacré avec toute la révérence dont on est capable. Vous en avez bien compris les raisons.

II. — La dévotion intérieure comprend tous les sentiments que nous avons exposés dans la première partie de ce catéchisme. Rappelons-les brièvement :

1° Une foi vive à tous les mystères de notre sainte foi;

2° Une adhésion pleine et entière à la morale chrétienne;

3° Un désir ardent de ressembler à Notre-Seigneur Jésus-Christ, et d'avoir part aux mérites de sa sainte Passion, pour être un jour glorifié avec lui.

III. — Si vous possédez ces sentiments, chers amis, vous serez heureux de faire souvent le signe de la sainte croix; vous vous en servirez pour attirer sur vous la grâce et la bénédiction de Dieu dans toutes les occasions importantes, à votre réveil, à votre coucher, au commencement et à la fin de vos prières et de vos principales actions. Par le signe de la croix, vous bénirez votre nourriture et vous en rendrez grâces à Dieu. Dans vos combats spirituels, vous manierez avec dextérité cette arme de salut. Par elle vous éloignerez le démon et vous vous revêtirez vous-mêmes de la force de Dieu. Sa grâce croîtra dans vos âmes, et, avec elle, la ressemblance surnaturelle avec son divin Fils Jésus. La croix si souvent imprimée sur vos personnes, sur vos fronts, sur vos lèvres, sur vos cœurs, deviendra pour vous le sceau du Dieu vivant dont parle la grande Révélation de l'Apôtre saint Jean [1], un signe qui vous fera reconnaître comme des élus de Dieu, et vous assurera l'entrée dans la Cité céleste.

Que la croix de Jésus vous protège donc tous les jours de votre vie, et qu'au terme de votre carrière, à l'heure du suprême combat, elle soit le dernier geste que tracera votre main défaillante, geste vainqueur que vous achèverez dans la gloire éternelle.

† *Au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. Ainsi soit-il.*

---

[1] Apoc., VII, 3.

DEUXIÈME GROUPE

IV. — CATÉCHISME POUR LES PETITS ENFANTS

DIEU CONNU PAR LES CRÉATURES

Aujourd'hui, mes enfants, je vais vous parler du bon Dieu. Je le ferai bien souvent. Dieu est si grand et si beau qu'on ne peut tout dire en une fois. Dans ce catéchisme, je vous montrerai la terre remplie de toutes sortes d'êtres, et vous verrez que tous ces êtres ont besoin de Dieu. C'est le bon Dieu qui les a créés: c'est encore lui qui les conserve et qui donne à chacun tout ce qu'il lui faut.

I

Vous avez tous vu une échelle. Une échelle est formée de petits barreaux ou échelons. Pour y monter, on met le pied sur le barreau le plus bas, puis sur le second, ensuite sur le troisième, et ainsi on s'élève. Sur la terre, il y a un grand nombre d'êtres; ces êtres ne sont pas tous égaux; il en est de plus parfaits, de plus élevés que d'autres; ils forment comme une échelle à quatre barreaux. Nous allons nous en servir pour monter jusqu'à Dieu.

— Cette jolie maison qui nous sert d'école s'est-elle faite toute seule?

— Qui a fait cette maison?

— Avec quoi les maçons l'ont-ils construite?

— Auraient-ils pu la bâtir s'ils n'avaient pas eu de pierres?

— Et qui a fait les pierres?

— Le bon Dieu a-t-il eu besoin de quelque chose pour faire les pierres?

— N'y a-t-il pas aussi des espèces de petites pierres rouges qui servent à construire les maisons?

— Comment les appelle-t-on?

— Avec quoi les hommes font-ils les briques?

— Feraient-ils des briques s'ils n'avaient pas de terre et de sable?

— Et qui a fait la terre et le sable?

— Le bon Dieu a-t-il eu besoin de quelque chose pour faire la terre?

Le Maitre. — Vous avez bien répondu; le bon Dieu n'a eu besoin de rien du tout. Au commencement du monde, le bon Dieu a dit une seule parole : « Que la terre soit faite, » et la terre a été faite aussitôt. Voyez, mes enfants, comme il est puissant! Mais le bon Dieu n'a pas fait la terre tout d'abord comme nous la voyons maintenant. C'est une histoire que je vous raconterai un autre jour.

— La terre, les pierres, peuvent-elles remuer par elles-mêmes?

— Grandissent-elles?

— Nommez d'autres objets qui ne peuvent remuer, ni grandir, qui n'ont pas la vie.

E. Le fer, le verre, etc.

Le Maitre. — Ces objets sont les moins parfaits de ceux que le bon Dieu a créés. Nous les appellerons **créatures qui n'ont pas la vie**. Elles forment l'échelon le plus bas de notre échelle. La matière dont ces créatures sont formées a été créée par le bon Dieu au commencement du monde, et on ne peut pas compter leurs années.

— Quelles sont les créatures les moins parfaites que Dieu a créées?

— Connaissez-vous quelque chose de vert qui pousse sur la terre?

E. L'herbe, les plantes, les arbres.

— Les herbes, les plantes, les arbres se sont-ils faits tout seuls?

— Ce noyer qui est là tout près, s'est-il fait tout seul?

— Qui a planté ce noyer (ce sapin, ce marronnier, etc.)?

— Le jardinier ne s'est-il pas servi de quelque chose?

E. Il s'est servi d'une noix (d'une graine, d'un marron, etc.).

— Aurait-on ce noyer, si le jardinier n'avait pas mis une noix en terre?

— Où le jardinier a-t-il pris cette noix?

— Très bien. Mais ce dernier noyer, d'où provient-il?

E. Il provient d'une autre noix fournie par un noyer.

M. Nous pourrions continuer ce petit raisonnement et nous arriverions après beaucoup de temps jusqu'au premier noyer.

— Mais qui a créé ce premier noyer?

— Et qui a donné au noyer le pouvoir de produire des noix qui ont chacune le pouvoir de produire un noyer?

Le Maitre. — Voyez, encore une fois, comme le bon Dieu est puissant! Il peut tout ce qu'il veut. Et comme il est savant pour faire des choses si difficiles! Il sait tout. Et en même temps, comme il est bon pour nous! Sans ce premier noyer créé par le bon Dieu, tous les autres n'auraient jamais existé. Le bon Dieu a créé aussi le

premier poirier, le premier cerisier, les premiers arbres et les premières plantes de toutes les espèces. Si le bon Dieu n'avait pas créé ces premiers arbres et ces premières plantes, il n'y aurait jamais eu aucun arbre, ni aucune plante. La terre serait encore toute nue, et les animaux eux-mêmes ne pourraient l'habiter. Je vous ai dit tout à l'heure que les pierres, la terre ne grandissent pas; elles ne vivent pas.

— En est-il ainsi des plantes, des arbres?

Le Maitre. — C'est cela : les plantes, les arbres grandissent; ils vivent. Ce n'est pas la même vie que celle des animaux, mais c'est une vie tout de même; pour cette raison on appelle les plantes, les arbres, des **êtres vivants**. On compte les années des êtres vivants. On dit : Voilà un vieux pommier, il doit avoir quinze ans; ce jeune cerisier n'a que trois ans.

— Nommez des êtres qui n'ont pas la vie.

— Quels sont ceux qu'on appelle *êtres vivants*?

— Quels sont les plus parfaits de ces deux sortes d'êtres?

— Quel pouvoir les êtres vivants ont-ils de plus que les êtres non vivants?

Le Maitre. — Les êtres vivants, qui sont plus parfaits, plus élevés que les êtres qui n'ont pas la vie, forment le second échelon de notre échelle.

— Comment s'appellent les êtres qui vivent dans l'eau?

— Et ceux qui volent dans les airs?

— Et ceux qui, sans être des hommes, parcourent la terre?

— Les poissons, les oiseaux, les animaux à quatre pieds se sont-ils faits tout seuls?

— Qui donc les a créés?

Le Maitre. — Oui, mes amis, après avoir créé les premières plantes, le bon Dieu a créé les premiers poissons, les premiers oiseaux, les premiers animaux de chaque espèce, et de ces poissons, de ces oiseaux, de ces animaux créés par le bon Dieu, sont venus tous ceux qui existent. Si le bon Dieu n'avait pas créé les premiers, il n'y aurait sur la terre aucun poisson, aucun oiseau, ni aucun autre animal.

— Connaissez-vous une différence entre une plante et un animal, entre un arbre et un chien, par exemple?

E. L'arbre ne marche pas; le chien marche.

— Très bien. Mais n'en connaissez-vous pas une autre? Voyons, si on frappe un arbre, criera-t-il?

— Et si l'on frappe un chien?

— Pourquoi le chien crie-t-il et l'arbre ne crie-t-il pas?

— Un arbre peut-il voir et entendre?

— Pourquoi le chien peut-il voir et entendre?

— Qui lui a donné ses yeux et ses oreilles?

Le Maitre. — C'est cela; les arbres ne sentent pas le mal, tandis que les chiens le sentent; le chat, le cheval, tous les animaux sentent ce qui leur fait mal et, à cause de cela, on les appelle **êtres sensibles**. Retenez ce mot. Les animaux sont plus parfaits que les plantes, puisqu'ils sentent le mal et qu'ils peuvent marcher, voir et entendre. Ils forment le troisième échelon de notre échelle. On compte leurs années comme pour les plantes; on dit : Ce cheval a dix ans, quinze ans.

— Comment avons-nous appelé les êtres les moins parfaits qui forment le plus bas échelon?

— Et ceux du deuxième échelon?

— Et ceux du troisième échelon?

— Pourquoi ces derniers sont-ils appelés des *êtres sensibles?*

— Connaissez-vous sur la terre des êtres encore plus parfaits que les animaux?

— Les hommes se sont-ils faits eux-mêmes?

— Qui a créé les hommes?

Le Maitre. — Oui, mes enfants, le bon Dieu a créé tous les hommes; il a créé chacun de vous. Il y a vingt ans, vous n'existiez pas. Pour vous donner la vie et vous la conserver, le bon Dieu a voulu se servir de vos parents. Votre père et votre mère avaient aussi des parents qui ont pris soin d'eux, comme ils ont pris soin de vous. Le premier père et la première mère de tous les hommes s'appellent Adam et Ève. Après avoir créé les premiers animaux de chaque espèce, le bon Dieu a aussi créé Adam et Ève. C'est encore une belle histoire que je vous raconterai une autre fois. Si le bon Dieu n'avait pas créé Adam et Ève, vous n'existeriez pas; je n'existerais pas, aucun homme n'existerait. Vous le voyez, le bon Dieu a créé tous les hommes.

— Connaissez-vous une action que l'homme peut faire et que les animaux ne peuvent pas faire?

E. L'homme peut parler.

— Très bien. En connaissez-vous une autre?... Je vais vous aider à la trouver.

— Pourquoi vos parents vous envoient-ils à l'école?

— Et pourquoi n'y envoie-t-on pas les animaux?

— Ainsi, nommez une seconde chose que les animaux ne peuvent pas faire et que vous faites.

Le Maitre. — Les animaux ne peuvent pas s'instruire parce qu'ils ne sont pas intelligents. Les hommes peuvent s'instruire parce qu'ils sont des êtres intelligents. Ils sont plus parfaits que tous les autres êtres de la terre. Ils forment le quatrième échelon de notre échelle.

Petite récapitulation.

— Comment s'appellent les êtres les moins parfaits, ceux du premier échelon?

— Comment s'appellent les êtres du deuxième échelon?

— Et ceux du troisième échelon?

— Et les êtres les plus parfaits, ceux du quatrième échelon, comment s'appellent-ils?

— Qui a fait tous les êtres qui n'ont pas la vie?

— Montrez que Dieu a fait aussi tous les autres êtres.

— Qu'est-ce que le bon Dieu a donné aux hommes de plus qu'aux autres êtres?

Le Maitre. — Voyez, mes enfants, comme le bon Dieu est puissant! Les hommes, même les rois et les empereurs, sont incapables de créer le plus petit grain de sable; et le bon Dieu, par sa seule parole, a fait tout ce qui existe. En créant tous ces êtres, il a voulu que les moins parfaits servent aux plus parfaits. Ainsi un arbre, pour grandir, a besoin de nourriture.

— Mais où prend-il sa nourriture?

M. La terre, qui n'est pas un être vivant, sert donc aux plantes et aux arbres.

— Et les animaux, de quoi se nourrissent-ils?

— Que boivent-ils?

M. Ainsi, les êtres du premier et du deuxième échelon fournissent aux animaux l'eau et les herbages.

— Et les animaux, comment servent-ils à l'homme?

E. Ils donnent leur travail, leur chair, etc.

— Et les plantes, les arbres, servent-ils à l'homme?

E. Ils donnent du bois, des fruits, etc.

— Et les êtres qui n'ont pas la vie, à quoi lui servent-ils?

E. Ils lui servent à bâtir, comme les pierres; à fabriquer divers instruments, comme on en fait avec le fer, l'acier; à s'éclairer et à se chauffer, comme le feu, etc.

M. Vous voyez, mes enfants, que l'homme se sert de tout; tout a été fait pour l'homme.

— Et l'homme, pour qui a-t-il été fait?

Le Maitre. — Oui, mes amis, l'homme est créé pour connaître, pour aimer et pour servir le bon Dieu, qui est infiniment parfait. La terre et l'eau, le soleil, la lune et les étoiles, les plantes et les arbres, les poissons et les oiseaux, et tous les animaux de la terre doivent nous faire penser au bon Dieu, qui les a créés exprès pour nous. C'est comme cela que nous montons les degrés de l'échelle dont nous avons parlé, et que nous arrivons jusqu'au bon Dieu. Ce Dieu si bon est tout à fait digne d'être aimé et servi; aimez-le et servez-le de tout votre cœur.

II

Non seulement le bon Dieu a créé tous les êtres; c'est encore lui qui les conserve et donne à chacun tout ce qu'il lui faut. Prenons une plante, le blé, par exemple.

— Pour avoir une tige de blé, avec un bel épi, qu'a-t-on mis en terre?

E. On y a mis une graine.

— Pourquoi l'a-t-on mise en terre?

E. Pour qu'elle y trouve sa nourriture.

— Le blé pousse-t-il dans les pays très froids?

— En plus de la nourriture, que faut-il au blé pour pousser?

E. Il faut de la chaleur.

— Et si la terre était tout à fait sèche, donnerait-elle du blé?

— Quelle est la troisième chose qu'il faut au blé pour pousser?

E. Il faut de l'eau.

— Avant de mettre le grain en terre, que fait le laboureur?

E. Il remue, il laboure la terre.

M. Il le fait pour donner de l'air à la terre, car les plantes en ont besoin. Il leur faut donc, pour vivre, quatre choses : de la nourriture, de la chaleur, de l'air et de l'eau.

— Mais qui a créé la nourriture, l'air, la chaleur, l'eau?

— De qui les plantes ont-elles donc besoin pour vivre?

Le Maitre. — Ainsi, mes enfants, quand vous voyez de magnifiques champs de blé, de belles prairies, de grands arbres, de belles fleurs, pensez comme ceci : les hommes ont bien semé ou planté, mais le bon Dieu a fait croître tout cela en donnant la nourriture, l'air, l'eau, la chaleur.

— Et au petit oiseau, que faut-il pour vivre?

E. Il faut de la nourriture.

— Et pour ne pas périr quand il fait froid?

E. Il lui faut de la chaleur.

— Pendant l'hiver, n'en avez-vous pas trouvé quelquefois morts sur le chemin?

— Et qui les a fait périr de la sorte?

— Que faut-il donc au petit oiseau pour vivre?

— Mais qui donne au petit oiseau la nourriture et la chaleur?

— Et les choses avec lesquelles il construit son nid, qui les a faites?

Le Maitre. — Vous comprenez, chers enfants, combien l'oiseau a besoin du bon Dieu pour vivre. Ce qui est vrai pour ce petit oiseau est vrai pour tous les oiseaux, pour tous les poissons, pour tous les animaux. Le bon Dieu n'en oublie aucun; il a soin de tous. Notre-Seigneur nous dit que les oiseaux ne sèment pas et ne mois-

sonnent pas; ils n'amassent pas dans les greniers, mais le bon Dieu a répandu partout la nourriture qu'il leur faut, et il n'en tombe pas un seul sur la terre sans sa permission.

Et vous aussi, chers enfants, vous avez besoin du bon Dieu. Vous avez besoin de nourriture pour vous nourrir, d'une maison pour vous abriter, d'habits pour vous défendre du froid, d'air pour respirer, de soleil pour vous échauffer. Vous n'auriez rien de tout cela sans le bon Dieu. Il y a plusieurs choses qu'il vous donne lui-même, et il a chargé vos bons parents de vous procurer les autres. Mais c'est lui qui vous a d'abord donné vos parents et c'est lui qui les conserve en bonne santé par amour pour vous. Et si vous jouissez vous-mêmes d'une bonne santé, c'est encore au bon Dieu que vous le devez. Si le bon Dieu le voulait, la maladie vous aurait vite saisis, et les hommes les plus puissants de la terre ne pourraient pas vous guérir.

Je vais maintenant vous raconter une belle histoire. Écoutez-la bien. Vous avez entendu parler de Louis XIV : c'est un des plus grands rois qu'ait eus la France; il avait un illustre général qui avait gagné beaucoup de batailles et qui s'appelait le maréchal de Luxembourg. Or, Luxembourg vint à tomber gravement malade. Le roi alla le visiter. Arrivé auprès du malade, il lui dit : « Maréchal, demandez-moi ce que vous voudrez; en récompense de vos services, je me ferai un plaisir de vous l'accorder. » Et Luxembourg répondit très lentement : « O roi, donnez-moi encore quelques heures de vie, afin que je puisse régler mes comptes avec le bon Dieu. » Et le roi baissa la tête. Hélas! on lui demandait une chose impossible. Le roi ne pouvait pas prolonger la vie du général. Il n'y a que le bon Dieu, qui nous a créés, qui peut aussi nous conserver la vie; c'est lui seul qui peut nous donner quelques heures de vie de plus.

Réflexion.

Voilà, mes enfants, ce qu'a fait le bon Dieu : il a créé et il conserve toutes choses. De quelque côté que vous tourniez vos regards, vous y voyez son ouvrage. Le soleil, la lune et les millions d'étoiles qui sont dans le ciel, les nombreux oiseaux qui volent dans les airs, les milliards de poissons qui nagent dans les eaux, les plantes variées qui ornent la terre, les animaux qui la parcourent et les hommes qui l'habitent, tout cela a été créé par le bon Dieu; tout cela est conservé par le bon Dieu; tout cela appartient au bon Dieu. Et puisque le bon Dieu vous a donné une âme intelligente et un cœur aimant, servez-vous de cette âme et de ce cœur pour penser au bon Dieu et pour l'aimer de plus en plus.

Aujourd'hui, dites tous avec moi : « Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné la vie; je vous remercie de me la conserver; vous êtes bien bon pour moi; je vous aime de tout mon cœur et je vous promets de vous aimer toujours. »

V. — CATÉCHISME POUR LES PRÉPARANTS

DIEU. EXISTENCE ET NATURE

Le Maitre. — Récitez le premier article du Symbole.

E. Je crois en Dieu, le Père tout-puissant, créateur du ciel et de la terre.

Dans cet article, chers enfants, nous aurons à distinguer plusieurs choses. Remarquez-les pendant que je vais le répéter moi-même. J'indiquerai par des pauses les différentes parties.

Je crois en Dieu | le Père | tout-puissant | , créateur du ciel et de la terre.

— En combien de parties ai-je divisé la réponse?

— Quelle est la première? — la seconde? — la troisième? — la quatrième?

Chacune de ces parties du premier article du Symbole me donnera l'occasion de vous raconter et de vous expliquer beaucoup de belles choses. Pour aujourd'hui nous prendrons seulement la première partie : **Je crois en Dieu**, et nous expliquerons ces deux questions :

1° Comment savons-nous qu'il y a un Dieu?

2° Qu'est-ce que Dieu?

I

Comment savons-nous qu'il y a un Dieu? — Nous savons qu'il y a un Dieu parce que lui-même s'est fait connaître à nous.

D'abord il nous a donné un esprit capable de le connaître. C'est ce que nous appelons notre intelligence; si nous n'avions pas d'intelligence, nous serions comme les animaux qui peuvent bien voir et sentir les corps, distinguer un objet agréable d'un objet désagréable, mais qui ne peuvent ni réfléchir, ni penser, ni raisonner. Et comme le bon Dieu n'est pas un objet corporel, les animaux ne peuvent pas

le connaître, parce qu'ils ne le voient pas, et qu'ils ne peuvent pas raisonner pour savoir qu'il existe.

Les hommes non plus ne voient pas Dieu, mais ils voient beaucoup de choses que le bon Dieu a faites, et ils peuvent raisonner pour savoir que c'est lui qui les a faites; puisque c'est lui qui les a faites, donc il existe.

M. Quelle est la profession de votre père, Lucien?

L. Il est menuisier.

M. Que fait-il?

L. Il fait des tables, des armoires, etc.

M. Et votre père, Émile, que fait-il?

E. Il est charron, il fait des voitures.

M. Et le vôtre, Joseph?

J. Il est maçon, il fait des maisons.

— De quoi se sert votre père pour faire des meubles, Lucien?

— Et le vôtre pour faire des voitures, Émile?

— Et le vôtre, Joseph, de quoi se sert-il pour faire des maisons?

— Où prend-il ces pierres?

— Pourquoi ne les fabrique-t-il pas lui-même? Il n'aurait pas besoin d'aller les chercher si loin.

— Et vous, Lucien, Émile, où vos pères vont-ils chercher leur bois?

L. E. Ils vont le chercher à la forêt.

— Ne pourraient-ils pas le faire eux-mêmes? — ou bien faire des arbres?

Le Maitre. — Il y a des ouvriers qui font ce qu'on appelle des pierres artificielles, des briques, ou du béton. Pour les briques, ils mêlent ensemble de la terre et du sable et les font cuire. Pour le béton, ils mélangent des cailloux ou des pierres cassées avec de la chaux et du ciment. Au fond cela revient au même. Ils n'ont fait ni la terre, ni le sable, ni les cailloux, ni les pierres qui ont servi à préparer le ciment. Mais pour le bois ou les arbres, aucun homme n'en peut faire, même de cette manière.

Continuons notre petit raisonnement.

— Lucien, une table peut-elle se faire toute seule?

— Et une voiture, Émile?

— Et une maison, Joseph?

Le Maitre. — Alors aucune de ces choses ne se fait toute seule. Rien de ce que nous voyons ne s'est fait tout seul. La terre, avec ses pierres, ses rivières, ses océans, ses arbres, ses animaux; l'air, le vent, les nuages, la pluie; le soleil avec la lune et les étoiles, rien de tout cela ne s'est fait tout seul; et puisque les hommes ne peuvent pas faire seulement un caillou, ni un brin d'herbe, encore moins

peuvent-ils faire un grand arbre, ni une mouche, ni un cheval; c'est un autre qui les a faits. — Qui est-ce?

E. C'est le bon Dieu.

Je viens de vous montrer, chers enfants, comment les hommes, même les païens, peuvent savoir, en raisonnant, que Dieu existe. Je vous ai fait ce raisonnement un peu long, un peu détaillé. Dans votre catéchisme, il est beaucoup plus court; il est contenu dans deux réponses que vous allez facilement retenir :

1° *Comment la raison nous dit-elle qu'il y a un Dieu*[1]?

La raison nous dit qu'il y a un Dieu parce que, s'il n'y avait pas de Dieu, le ciel et la terre n'existeraient pas.

2° *Pourquoi dites-vous que s'il n'y avait pas de Dieu, le ciel et la terre n'existeraient pas?*

Je dis que s'il n'y avait pas de Dieu, le ciel et la terre n'existeraient pas, parce que s'il faut un ouvrier pour bâtir une maison, à plus forte raison a-t-il fallu un Dieu pour faire de rien le ciel et la terre.

— Répétez ces deux réponses. Comment la raison nous dit-elle qu'il y a un Dieu?

— Pourquoi dites-vous que, s'il n'y avait pas de Dieu, le ciel et la terre n'existeraient pas?

Le Maitre. — C'est surtout la dernière réponse qui est importante, et qui résume notre petit raisonnement.

— Répétez-la une fois, les élèves de la dernière table; — ceux de la première; — tous ensemble.

Le Maitre. — Vous voyez, chers enfants, combien ce raisonnement est simple. Il est si simple, qu'on n'a pas même besoin de le mettre dans une phrase. En regardant le monde, on voit si clairement qu'il a fallu le bon Dieu pour le créer, que personne ne pourrait faire croire le contraire. Supposez qu'en allant vous promener, vous rencontriez un homme qui vous arrête et qui vous dise : « Voyez-vous ce grand chêne, mes enfants, eh bien! moi, je prétends qu'il s'est fait tout seul. » S'il vous parlait ainsi, que feriez-vous? que diriez-vous? Vous ne pourriez vous empêcher de rire et vous diriez : Il est fou. Ce serait tout votre raisonnement, et il serait très juste. Et si quelqu'un de vous osait répondre à cet homme, vous lui diriez : « Ce chêne est plus vieux que vous. Comment savez-vous qu'il s'est fait tout seul? Nous savons bien que le chêne est venu d'un gland, et le gland d'un chêne plus ancien; mais le premier chêne, d'où est-il venu? »

Récapitulons tout ce que nous avons dit jusqu'à présent.

---

[1] Catéchisme de Paris.

— Qu'y a-t-il en nous qui nous permet de raisonner?

— Pourquoi les animaux ne peuvent-ils pas connaître Dieu?

— Pourquoi pouvons-nous le connaître?

— Qu'est-ce que le bon Dieu a mis autour de nous pour nous faire réfléchir?

— Comment, en regardant les créatures, voyons-nous que le bon Dieu existe?

Le Maitre. — Le bon Dieu ne s'est pas contenté de nous donner une intelligence capable de le connaître, et de nous environner de tous côtés d'objets qui nous font penser à lui; il aime tant les hommes, qu'il a voulu se manifester à eux d'une autre manière. Après avoir créé Adam et Ève, il les a placés dans le paradis terrestre, et chaque jour il se manifestait à eux et s'entretenait avec eux. L'Écriture sainte nous dit qu'il les instruisait comme un père instruit ses enfants. Et même après leur péché, il n'a pas cessé tout à fait de leur parler. Il est venu le jour même pour les punir et leur promettre un Sauveur. Un peu plus tard, il a aussi parlé à Caïn.

Puis il est apparu de plusieurs manières et a parlé aux Patriarches et aux Prophètes. Enfin, il est venu lui-même sur la terre et s'est fait homme. Il est resté trente-trois ans parmi nous. C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et les hommes pouvaient bien savoir que Jésus était le bon Dieu, le Fils de Dieu fait homme, par les miracles qu'il faisait tous les jours.

Vous voyez, chers enfants, comment le bon Dieu s'est manifesté aux hommes. On dit aussi qu'il s'est *révélé*, c'est-à-dire qu'il s'est fait connaître en parlant lui-même aux hommes; au lieu que par les créatures, on le connaît sans l'entendre, comme nous connaissons, à la vue d'une orange, qu'elle a poussé sur un oranger qui est loin de nous.

— De quelle manière le bon Dieu s'est-il encore fait connaître aux hommes?

— Racontez comment il s'est révélé à nos premiers parents, — avant leur péché, — après leur péché.

— A qui principalement s'est-il révélé?

— N'a-t-il parlé qu'aux saints et aux justes?

Le Maitre. — Le bon Dieu s'est révélé encore à plusieurs hommes même parmi les païens. — Vous savez l'histoire des songes de Pharaon, roi d'Égypte, et de Nabuchodonosor, roi de Babylone.

— Quelle a été la plus grande révélation du bon Dieu aux hommes?

— Combien de temps Notre-Seigneur Jésus-Christ a-t-il conversé avec nous sur la terre?

— Comment pouvait-on savoir qu'il était Dieu?

— Citez deux ou trois de ses principaux miracles.

Le Maitre. — Nous venons de dire comment de la part de Dieu s'appelle cette manière de se faire connaître par sa parole. Elle s'appelle *la révélation*. Or c'est par la foi que nous croyons ce que le bon Dieu nous a révélé. Voilà pourquoi on peut dire que nous connaissons Dieu par *la révélation* ou par *la foi*. Vous allez bien comprendre maintenant une réponse du grand catéchisme qui résume tout ce que nous venons de dire. La voici :

— *Comment savons-nous qu'il y a un Dieu*[1] ?

Nous savons qu'il y a un Dieu parce que la raison nous le démontre, et que la foi nous le confirme.

— Répétez cette réponse, Étienne.

— En combien de parties se divise-t-elle?

— Redites-les séparément.

— Combien cela fait-il de manières de connaître que Dieu existe?

— Comment peut-on appeler la première?

E. On peut l'appeler la connaissance par la raison.

— Et la seconde?

E. On peut l'appeler la connaissance par la révélation ou par la foi.

Le Maitre. — Ce n'est pas simplement aux Patriarches et aux Prophètes que le bon Dieu s'est fait connaître et qu'il a parlé. Il se fait aussi connaître d'une manière intime à chacun de nous, et nous parle au fond du cœur. Ce ne sont pas des paroles que l'oreille puisse entendre; mais le cœur les comprend.

Quand nous faisons une bonne action, par exemple, nous savons bien que le bon Dieu nous voit, qu'il est content de nous et qu'il nous récompensera. Si nous faisons le mal, nous sentons aussi le bon Dieu présent : il nous voit, il nous reproche notre mauvaise action, il cherche à nous convertir, et il menace de nous punir, si nous ne nous repentons pas sincèrement.

Les enfants sages et les hommes vertueux sentent bien la présence du bon Dieu, et ils en sont contents. Mais les méchants ont peur de Dieu, parce qu'ils font le mal, et qu'ils ne veulent pas se convertir. Ils voudraient bien que Dieu n'existât pas pour qu'il ne pût pas les punir. Ils ressemblent à l'autruche du désert. Vous savez ce que c'est que l'autruche. C'est le plus grand des oiseaux qui sont encore sur la terre. L'autruche peut courir et même très vite, plus vite qu'un cheval, mais elle ne peut pas voler. Ses ailes ne sont pas assez puissantes pour l'enlever de terre. Lorsque l'autruche aperçoit un ennemi, savez-vous ce qu'elle fait? — Au lieu de fuir, elle cache la tête sous ses ailes, et comme alors elle ne voit plus l'ennemi, elle

[1] Catéchisme de Pie X, *Compendio della dottrina cristiana*, p. 89.

croit qu'il n'existe plus. Les méchants font comme l'autruche. Ils ont peur de Dieu ; ils rejettent l'idée de Dieu ; ils se replient en eux-mêmes ; ils essaient, pour ainsi dire, d'enfoncer leur tête dans leur poitrine pour se cacher. C'est ce que la sainte Écriture nous explique par ces paroles : *L'insensé a dit dans son cœur : Il n'y a point de Dieu*[1].

Mais Dieu est toujours là ; on ne peut le fuir, et si l'impie ne se convertit pas, il le trouvera comme Juge au moment de la mort.

Vous n'êtes pas de ces insensés, chers enfants ; vous aimez le bon Dieu et vous le servez. Voilà pourquoi vous n'avez pas besoin de vous cacher devant lui. Vous savez qu'il existe, et rien ne pourra jamais vous en faire douter. Tenez-vous donc debout, joignez les mains, et regardez le crucifix qui est une image du bon Dieu sur la terre, et dites après moi :

Mon Dieu, je crois en vous, parce que vous avez bien voulu me révéler votre existence ; j'espère en vous, et je vous aime de tout mon cœur.

II

Nous venons d'expliquer la première question :

Comment savons-nous qu'il y a un Dieu ? Nous expliquerons maintenant la seconde :

Qu'est-ce que Dieu ?

En créant l'univers, mes chers enfants, le bon Dieu n'a pas seulement montré aux hommes qu'il existe, mais il leur a encore donné le moyen de savoir ce qu'il est.

1. Il y a d'abord une chose qui frappe tout le monde. C'est que pour faire tout ce qui existe : le soleil, la lune et les étoiles ; la terre, les plantes et les animaux ; et pour faire tout cela de rien, il faut que Dieu soit *tout-puissant*.

— Que veut dire ce mot *tout | puissant?*

— Qu'entendez-vous en disant que Dieu est *tout-puissant?*

— Pourquoi faut-il que Dieu soit tout-puissant?

Le Maitre. — Vous n'avez qu'une vague idée de cette puissance du bon Dieu. Pour la mieux comprendre, il faudrait savoir combien le monde est grand, — calculer la vitesse des astres dans leur course à travers l'espace, — et après avoir étudié ce que le bon Dieu a fait de grand, il faudrait regarder aussi ce qu'il a fait de petit ; car la puissance de Dieu n'est pas moins admirable dans les petites choses que dans les grandes. Dans une goutte d'eau, par exemple, il y a

[1] Ps. XIII et LII, 1.

des êtres vivants si petits qu'on ne peut les apercevoir. Il faut un microscope. Mais si on regarde la goutte d'eau à l'aide de cet instrument, on y voit de petits animaux qui remuent, qui nagent, qui ont tous les organes et tous les membres nécessaires pour se mouvoir, pour se nourrir et pour vivre. Jugez comme tout cela est petit, et comme il faut être puissant pour avoir créé et organisé tous ces petits êtres.

— En quoi la puissance de Dieu éclate-t-elle dans le monde?

— Dans quelles grandes choses particulièrement?

— Dans quelles petites choses?

Le Maitre. — Chers enfants, tout cela est matériel. Mais il y a une chose où la puissance de Dieu éclate encore davantage. C'est à créer des esprits intelligents, qui peuvent penser, aimer, raisonner. Le bon Dieu en a créé de deux sortes. Il a créé des esprits qui n'ont pas de corps du tout, et des esprits qui sont unis à des corps.

— Dites-nous en quoi éclate le plus la puissance de Dieu.

— Combien a-t-il créé de sortes d'esprits?

— Comment appelle-t-on les esprits de la première sorte?

— Ceux de la deuxième sorte?

Le Maitre. — Cette création se continue encore maintenant. Le bon Dieu crée plus de cent mille âmes par jour.

2. Ce n'est pas seulement la puissance de Dieu que l'on peut voir dans le monde. Quand on considère comme tout est bien arrangé, comme les saisons viennent chacune à leur tour, comment les arbres produisent toujours dans le même ordre, des feuilles, des fleurs et des fruits; comment chaque animal trouve la nourriture qu'il lui faut, et tant d'autres choses que vous ne pouvez pas soupçonner, mais que vous connaitrez plus tard, on voit que pour faire tout cela, il ne fallait pas seulement être très fort, très puissant, mais encore très savant ou très sage, comme nous disons, et même infiniment sage. Cela fait donc une seconde chose que nous apprenons sur le bon Dieu.

— Quelle est cette chose?

— Comment voyons-nous que Dieu est infiniment sage?

— Avec la puissance, quelle autre qualité de Dieu connaissons-nous donc?

Le Maitre. — En Dieu les qualités sont tout à fait parfaites. Voilà pourquoi on les appelle des **perfections**. Retenez bien ce mot.

— Comment appelle-t-on les qualités du bon Dieu?

— Pourquoi les appelle-t-on *des perfections*?

— Écrivez au tableau le mot *perfection*.

— Quelles perfections de Dieu venons-nous d'expliquer?

— Écrivez ces mots au tableau.

Le Maitre. — Pour bien faire comprendre que le bon Dieu possède ces qualités ou ces perfections à un degré infini, on ajoute souvent un mot. Par exemple, on dit que Dieu est **tout-puissant**, qu'il est **infiniment** sage. On ajoute ces mots lorsque des créatures peuvent avoir ces mêmes qualités, mais à un degré bien moindre. Ainsi les Anges sont puissants, mais pas **tout-puissants**. Il y a des hommes qui sont *savants* ou *sages*, mais pas **infiniment** savants, ni **infiniment** sages. Quand la perfection appartient au bon Dieu seul, on n'a pas besoin d'ajouter un mot. Vous allez en trouver une de cette sorte, faites bien attention.

3. — Le ciel et la terre ont-ils toujours existé?

— Qui les a créés?

M. Puisque le bon Dieu les a créés, c'est qu'il existait avant eux.

— Depuis quand existait-il?

— Combien de temps existera-t-il?

— Pour dire que le bon Dieu n'a jamais eu de commencement, qu'il a toujours existé et qu'il existera toujours, il y a un mot. Qui sait ce mot?

— Comment dit-on que le bon Dieu est...?

E. Dieu est éternel.

— Écrivez encore ce mot au tableau.

— Si nous voulions exprimer cette perfection par un nom commun, comme *puissance* et *sagesse*, quel mot dirions-nous?

— A qui convient cette perfection?

— Pourquoi convient-elle à Dieu seul?

— Combien de temps vivront les Anges?

— Et les hommes après la résurrection?

— Pourquoi ne peut-on pas dire malgré cela qu'ils sont éternels?

— Quel mot emploie-t-on pour dire qu'ils ne mourront jamais?

— Quelle différence y a-t-il donc entre ces deux choses, être éternel et être immortel?

— Quelles sont donc les trois perfections de Dieu que nous venons d'expliquer?

Le Maitre. — Le bon Dieu a encore bien d'autres perfections. Il a toutes les perfections, et ses perfections sont sans bornes, c'est-à-dire qu'elles sont infinies. C'est pourquoi on dit que Dieu est *infiniment parfait*. Nous ne pourrons pas expliquer aujourd'hui toutes les perfections du bon Dieu; nous en nommerons seulement quelques-unes parmi les principales.

Dieu est infiniment bon, infiniment juste et infiniment miséricordieux. Il est présent partout, il voit tout, il sait tout, il prend soin de tout. Voyez, chers enfants, combien de belles choses vont nous rester encore à expliquer. Rappelez-vous seulement pour aujourd'hui quelques-unes de ces idées et de ces perfections.

— Pourquoi dites-vous que Dieu est infiniment parfait?

— Citez quelques perfections de Dieu en plus de celles qui sont écrites au tableau.

Le Maître. — Le bon Dieu nous a révélé aussi ces perfections, et il nous en a donné des preuves sans nombre. Nous allons faire, comme tout à l'heure, un acte de foi. Vous répéterez après moi :

Mon Dieu, je crois que vous êtes infiniment parfait, tout-puissant et éternel. Je mets en vous toute ma confiance, et je vous aime de tout mon cœur.

4. — A qui appartient cette maison?

— Pourquoi la maison appartient-elle à cette personne?

— Lucien, avant que votre père ait vendu la table qu'il a faite, à qui appartenait-elle? — Pourquoi?

— Que peut-il en faire?

— S'il en est ainsi, à qui appartient le monde, le ciel, la terre, et tout ce qu'ils renferment?

— Pourquoi le ciel et la terre, les Anges et les hommes, appartiennent-ils au bon Dieu?

— Votre père peut-il se défaire d'une chose qui lui appartient? — Peut-il la vendre ou la donner?

— A qui appartient-elle alors?

— Le bon Dieu peut-il aussi abandonner ce qui lui appartient?

Le Maître. — Voilà, mes chers enfants, une grande différence. Quand votre père a fait une chose et qu'elle est finie, il n'a plus besoin d'y toucher. Cette chose continue à exister sans lui; il peut la vendre ou la donner, mais il n'en est pas de même du bon Dieu. Les êtres qu'il a créés ont toujours besoin de lui pour continuer à exister. C'est lui qui les conserve. Il ne peut les abandonner, ni céder à personne les droits qu'il a sur eux. Ils continuent à lui appartenir et ils lui appartiendront toujours. Voilà pourquoi nous disons que Dieu est le créateur et le *souverain Maître* ou *Seigneur* de toutes choses. Il peut en faire ce qu'il veut. Il peut donner la vie ou l'ôter. Il peut commander ou défendre. Mais comme il est en même temps infiniment saint, il ne peut jamais commander que ce qui est bien, et défendre que ce qui est mal; et comme il est infiniment bon, et qu'il aime toutes ses créatures, il ne commande et ne défend que pour leur bien, et il fait tourner toutes choses au plus grand bien de ceux qui le servent. Voilà pourquoi encore nous l'appelons *le bon Dieu*.

— Pourquoi le bon Dieu ne peut-il pas abandonner ses créatures?

— Qu'arriverait-il si, par impossible, il les abandonnait?

— De quel mot se sert-on pour exprimer que toutes choses appartiennent à Dieu, et qu'il peut en faire ce qui lui plaît?

— Qu'est-ce que Dieu commande? — Qu'est-ce qu'il défend?

— A quoi fait-il tourner tout ce qui arrive?

— Comment l'appelons-nous à cause de cela?

Le Maitre. — Nous n'avons pas fini d'expliquer ce qui a rapport au bon Dieu. Pourtant vous pouvez déjà répondre à cette question : *Qu'est-ce que Dieu?* Vous n'avez pour cela qu'à rassembler les principales choses que nous venons de dire. Je vais le faire pour vous. Écoutez-moi.

Qu'est-ce que Dieu?

Dieu est l'Être infiniment parfait, Créateur et Seigneur du ciel et de la terre [1].

— Répétez, François, — Émile : Qu'est-ce que Dieu?

— Répétez encore, toute la troisième table, — la seconde.

Le Maitre. — Disons-le tous ensemble, avec un grand sentiment de respect, comme si c'était un acte de foi.

— Qu'est-ce que Dieu?

— Pourquoi dites-vous que Dieu est l'Être infiniment parfait?

— Rappelez quelques-unes des principales perfections de Dieu.

— Pourquoi l'appelez-vous Créateur du ciel et de la terre?

— Que signifie le mot Seigneur?

— Pourquoi dites-vous que Dieu est le Seigneur de toutes choses?

Résumé et conclusion.

Nous venons, chers enfants, de vous expliquer principalement deux demandes du catéchisme. Rappelez-vous la première. *Comment savons-nous qu'il y a un Dieu?* J'ai d'abord répondu : nous savons qu'il y a un Dieu parce qu'il s'est fait lui-même connaître à nous. — Il s'est fait connaître à nous de deux manières :

1° Il a créé le monde, et il nous a donné un esprit capable de raisonner. En regardant tout ce qu'il y a de beau et de grand dans le monde, nous comprenons que c'est le bon Dieu qui l'a créé. Voilà pourquoi le catéchisme nous dit que **la raison nous le démontre.**

2° Le bon Dieu s'est révélé en parlant lui-même aux hommes, et surtout en envoyant son Fils se faire homme, au milieu de nous. Cela est une vérité que la foi nous enseigne. Voilà pourquoi le catéchisme dit que **la foi nous le confirme.** Elle le confirme, c'est-à-dire qu'elle enseigne la même chose que la raison, mais avec beaucoup plus de force et d'autorité, parce qu'ici c'est le bon Dieu lui-même qui parle. Voilà quelle était la première partie de notre catéchisme.

Nous avons ensuite expliqué une seconde demande : *Qu'est-ce que*

---

[1] *Compendio della dottrina cristiana*, p. 5.

Dieu? Nous avons encore regardé le monde, et nous avons vu que Dieu, le créateur de toutes choses, est tout-puissant; qu'il est infiniment sage ou savant, et qu'il est éternel.

Nous savons aussi ces mêmes choses, et beaucoup d'autres, par la révélation que le bon Dieu nous en a faite; et ainsi nous pouvons répondre à cette question : *Qu'est-ce que Dieu?*

Dieu est l'Être infiniment parfait, Créateur et Seigneur du ciel et de la terre.

Combien nous devons être pénétrés de respect, chers enfants, quand nous pensons au bon Dieu, quand nous lui parlons, ou que nous parlons de lui! Il ne faut jamais faire ces choses légèrement. Surtout quand vous priez, pensez que c'est à Dieu que vous parlez. Tenez-vous toujours respectueusement, comme les Anges dans le ciel, qui sont tout saisis de respect, et qui tremblent en sa présence, parce qu'ils le voient face à face. Pour nous, nous ne le voyons pas encore, mais nous voyons ce qu'il a fait; et en regardant ce qu'il a fait, nous devons chercher à devenir ce qu'il est.

En terminant, vous allez dire au fond de votre cœur les belles paroles que je prononcerai tout haut. C'est le saint roi David qui nous les a apprises. Écoutez bien, et prononcez-les tout bas après moi, mais du fond de votre cœur :

O Dieu, notre souverain Maître, que votre nom est admirable dans toute la terre! — Votre gloire resplendit dans les hauteurs des cieux[1]*! — Vous êtes infiniment grand*[2]*. — Votre trône est avant tous les siècles, et vous êtes, vous, de toute éternité*[3].

Mon Dieu, je crois en vous; j'espère en vous, et je vous aime de tout mon cœur.

---

[1] Ps. VIII, 1. — [2] Ps. CIII, 1. — [3] Ps. XCII, 2.

VI. — CATÉCHISME POUR LES JEUNES GENS

NATURE ET PERFECTIONS DE DIEU

Rappel et résumé du catéchisme précédent.

Dans une précédente instruction, nous avons déjà parlé de Dieu, et parce que, de nos jours, son existence même est follement attaquée par des hommes égarés ou impies, nous avons dû logiquement commencer par établir cette vérité fondamentale. Ce n'est pas, chers amis, que vous ayez besoin, pour vous-mêmes, d'une discussion de cette nature. Vous croyez en Dieu, vous aimez Dieu, vous le servez; et, aussi longtemps que vous resterez fidèles à sa sainte loi, à son saint amour, votre foi n'aura rien à craindre des sophismes de l'erreur. Mais pour des âmes fidèles, et pour des jeunes gens intelligents comme vous, il y a néanmoins un véritable plaisir à constater combien solides sont les bases de notre croyance, et combien inexcusables ceux qui s'en écartent, ou qui refusent volontairement d'y adhérer. C'est ce plaisir, cette pieuse délectation intellectuelle, que j'ai voulu vous procurer, en parcourant avec vous les principales preuves de ce premier de tous nos dogmes.

— Veuillez résumer cette instruction. — Quel en a été le sujet?

— Sur combien de sortes de preuves avons-nous établi cette vérité?

— Rappelez, à grands traits, la preuve tirée de la révélation.

— Indiquez les principales preuves de la raison.

— Pour qui surtout ces preuves sont-elles utiles?

— Quelle est celle sur laquelle nous avons insisté davantage?

— Pourquoi cette preuve est-elle particulièrement importante?

— Citez le passage de saint Paul auquel j'ai fait allusion [1].

— Quel a été, même ici-bas, d'après le même Apôtre, le châtiment de ces philosophes incrédules?

---

[1] Rom., I, 19-23.

Aujourd'hui, chers amis, nous parlerons encore de Dieu. Autant que notre faiblesse nous le permettra, nous tâcherons d'étudier sa nature et quelques-unes de ses perfections.

Introduction.

Un jour, le roi de Syracuse, Hiéron, fit venir le philosophe Simonide et lui posa cette question : *Qu'est-ce que Dieu?* — « Prince, répondit le philosophe, donnez-moi deux jours, et je vous le dirai. » Le prince accorda les deux jours. Ce délai passé, Simonide se présenta devant le roi. « *Qu'est-ce que Dieu?* lui demanda encore une fois Hiéron. — Avant de vous répondre, dit Simonide, j'aurais encore besoin de quatre jours; qu'il plaise à Votre Majesté de me les accorder. — Soit, reprit Hiéron, prenez ces quatre jours. » Mais après ce nouveau délai, le philosophe n'était pas plus prêt à répondre. Au lieu de quatre jours, il en demanda huit autres, doublant ainsi chaque fois le temps qu'il croyait nécessaire à l'étude de cette grande question. A la fin, Hiéron, impatienté, lui demanda ce que signifiaient ces délais de plus en plus considérables. — « C'est, répondit Simonide, que plus je réfléchis sur l'Être divin, plus je me sens incapable de le définir. »

C'est par un aveu du même genre, chers amis, que nous devons commencer notre instruction. Au moment où nous jetons nos regards sur Dieu, pour essayer de vous en dire la nature, notre premier devoir est de reconnaître humblement notre impuissance, de confesser que Dieu est absolument incompréhensible, infiniment élevé au-dessus de nos pensées. « Dieu est si bonne chose, disait Joinville, interrogé par saint Louis, que meilleure ne peut être. » Tout ce que les hommes peuvent concevoir de plus beau et de plus relevé n'est jamais qu'une ombre, en présence de cette splendeur infinie.

Qu'il vous plaise donc, ô mon Dieu, d'agréer cet hommage de notre humilité! Éclairez notre esprit pendant que nous pensons à vous, pour que nos faibles conceptions ne soient pas trop indignes de votre glorieuse Majesté. Embrasez nos cœurs du feu de votre saint amour. Purifiez-les de toute souillure, et mettez-les en tel état, qu'ils soient dès à présent rendus dignes de vous contempler éternellement dans les cieux.

Développement.

I

Non seulement les créatures visibles sont un témoin irrécusable et toujours présent de l'existence de Dieu, mais elles nous aident encore à concevoir quelque idée de la Divinité et de ses attributs. Considérez, par exemple, l'étendue des cieux, le nombre, l'énormité et l'éclat de

ces corps lumineux que nous appelons des étoiles; les distances prodigieuses qui les séparent, la précision et la rapidité de leurs mouvements, et tâchez de comprendre la puissance de ce Dieu, dont l'immensité contient ces mondes, sans être limité par eux, de ce Dieu qui, d'une parole, a fait surgir du néant les éléments qui les composent, et qui les a jetés, comme en se jouant, dans les espaces presque-infinis qu'il a créés pour eux. En présence d'un tel spectacle, on ne peut que s'écrier avec le prophète royal : *Les cieux racontent la gloire de Dieu et le firmament annonce l'œuvre de ses mains. Le jour redit au jour sa louange, et la nuit l'enseigne à la nuit* [1].

Des infiniment grands, descendons aux infiniment petits. La puissance de Dieu n'y apparaît pas d'une manière moins éclatante. Dans ce monde d'êtres invisibles à nos faibles yeux, que vous avez observés au microscope, protozoaires, microbes, etc., qui possèdent tous les organes nécessaires aux fonctions de la vie, à quelle ténuité la matière animée n'a-t-elle pas été réduite? Quelle puissance et quelle dextérité n'a-t-il pas fallu aux doigts de l'Artiste qui les a façonnés!

Et dans ces forces nouvellement découvertes par la science moderne : dans ces *ions*, ces *électrons* à la rapidité prodigieuse; dans ce *radium*, à l'énergie presque incroyable, ne voyez-vous pas apparaître comme un reflet de plus en plus brillant de la puissance du Créateur? Ces forces existaient, mais inconnues. Combien d'autres merveilles, plus étonnantes peut-être, nous sont encore cachées!

Voilà, chers amis, comment les créatures visibles sont pour nous un miroir dans lequel nous pouvons contempler au moins quelque reflet de la puissance de Dieu et de ses autres perfections.

Récapitulons, si vous le voulez bien, ce que nous avons dit jusqu'à présent.

— Rappelez le trait d'histoire par lequel nous avons commencé.

— Dans quel but vous l'ai-je proposé?

— Quelle attitude d'esprit devons-nous prendre à l'égard de Dieu, lorsque nous pensons à lui?

— Qu'est-ce que les créatures visibles nous apprennent de Dieu?

— Quel attribut divin avons-nous considéré jusqu'ici?

— Dans quelles créatures avons-nous d'abord entrevu sa puissance?

— Quel contraste avons-nous établi pour mieux la faire ressortir?

Le Maitre. — Je ne vous ai pas encore parlé de cette force mystérieuse que Dieu a cachée dans les profondeurs de la matière, qui la fait vivre, se développer, se multiplier, se conserver à travers les siècles, sous une variété de formes presque infinie : plantes, insectes,

---

[1] Ps. xviii, 1, 2.

oiseaux, poissons, animaux de toutes sortes! Pour nous, quel nouveau sujet d'admiration!

Et qui nous expliquera cet autre mystère que nous appelons la *sensation*? action des corps sur l'âme par l'intermédiaire des sens, de la vue, de l'ouïe, de l'odorat, du goût, du toucher. Qui pourra décrire les organes si compliqués et si délicats de tous ces sens, et les phénomènes merveilleux qui s'y rapportent? etc.

Si nous montons encore plus haut dans l'échelle des êtres, nous rencontrons alors l'*esprit*, la créature intelligente, tantôt indépendante et séparée de la matière, tantôt unie à un corps qu'elle anime et fait vivre. Faire jaillir à la fois du néant des millions d'intelligences capables de connaître et de vouloir, quelle puissance! — O Dieu, que vous êtes grand! Vraiment, *votre nom est admirable dans toute la terre. Votre gloire resplendit dans les hauteurs des cieux*[1]. *Vous êtes revêtu de majesté; la lumière est votre manteau, et les cieux sont pour vous comme un pavillon que vous étendez*, selon votre bon plaisir. *Des esprits* les plus sublimes, *vous avez fait vos ministres, et des flammes ardentes, vos serviteurs*[2]. Et pour tout cela un mot vous suffit : *Une parole, et tout a été fait; un commandement, et tout a été créé*[3]. *O Dieu, que vous êtes grand! que votre nom est admirable dans toute la terre!*

— Dans quelles autres créatures apparaît encore davantage la puissance de Dieu?

— Quelle échelle ascendante y avons-nous observée?

— Quels en sont les trois principaux degrés?

— Par quel mot le Prophète royal résume-t-il l'action de cette puissance créatrice?

— Par quelles paroles exprimait-il son admiration?

— Quels sentiments la vue de ces merveilles doit-elle exciter dans nos cœurs?

II

Jusqu'ici nous nous sommes attachés principalement à voir dans les créatures une manifestation de la toute-puissance de Dieu. De la même manière, nous pourrions y apprendre l'étendue de sa science et de sa sagesse, car cette perfection n'y éclate pas moins que sa puissance. En effet, l'ordre si admirable qui règne dans l'univers, les proportions si parfaites que l'on aperçoit entre tout ce qui est fin et tout ce qui est moyen, la hiérarchie des êtres, leur subordination, les services réciproques qu'ils sont appelés à se rendre, tout cela porte des traces évidentes de cette intelligence souveraine qui a présidé à leur formation. Mais nous nous sommes étendus déjà sur ces considé-

[1] Ps. VIII, 1. — [2] Ps. CIII, 1, 2, 4; Hébr., 1, 7. — [3] Ps. XXXII, 9.

rations en parlant de l'existence de Dieu; je n'insisterai donc pas aujourd'hui. J'aime mieux, chers amis, vous montrer une autre voie par laquelle, en nous servant des créatures, nous pouvons apprendre à connaître Dieu.

I. — Toutes les créatures ont reçu de Dieu une portion d'être et des qualités qui leur sont propres; par exemple, la vie, la force, la bonté, l'intelligence, la sainteté. Or, tout ce que nous trouvons de qualités dans les créatures vient de Dieu, c'est lui qui en est la source; et nous devons attribuer à Dieu aussi ces qualités, mais en supprimant toute borne, toute limitation. En Dieu, ces qualités existent à un degré infini. Ainsi Dieu est l'Être infini, la Vie infinie, la Force infinie, la Bonté infinie, l'Intelligence infinie, la Sainteté infinie, etc. En effet, dit le Psalmiste, comment *Celui qui a planté l'oreille n'entendrait-il pas*, et comment *Celui qui a formé l'œil ne verrait-il pas*[1]? Nous devons donc considérer les créatures, même les plus brillantes, comme de très pâles reflets de la splendeur divine, et nous en servir pour nous élever jusqu'à Dieu, en magnifiant toutes leurs qualités jusqu'à ce degré infini.

Ces qualités, vues en Dieu, sont des attributs ou des perfections, et nous nous servons pour les exprimer des mêmes termes **positifs** ou **affirmatifs** que nous employons à l'égard des créatures. Nous disons : Dieu est *bon*, Dieu est *puissant*, Dieu est *saint*, Dieu est *juste*, etc.

II. — Mais si les créatures possèdent des qualités, elles ont aussi des défauts. Leur être est borné par le temps et par l'espace; elles vivent, mais d'une vie passagère et successive; elles sont changeantes, infirmes, caduques. Quand nous pensons à Dieu, nous devons hardiment nier tous ces défauts, et proclamer bien haut que l'Être divin n'a rien de commun avec nos misères, avec nos mesures et nos dimensions. Nous disons alors qu'il est *infini*, *immense*, *immuable*, *sans commencement*, *ni fin*.

Les termes dont nous nous servons pour exprimer ces attributs suréminents de la Divinité sont alors des termes **négatifs**.

Ces termes négatifs sont en eux-mêmes plus parfaits que les termes positifs, comme excluant plus complètement l'idée de limitation. Ils ne conviennent en aucune façon aux créatures, et par conséquent ils font mieux ressortir l'immense différence qui existe entre l'Être par essence, et les créatures qu'il a formées.

Voilà pourquoi, lorsque nous nous servons des termes positifs, nous avons soin ordinairement d'y ajouter une qualification le plus souvent négative, soit, par exemple, le mot *infini*, ou un équivalent. Au lieu de dire simplement Dieu est *bon*, nous disons : Dieu est

---

[1] Ps. XCIII, 9

INFINIMENT *bon ;* au lieu de dire, Dieu est *puissant,* nous disons qu'il est TOUT-*puissant.*

III. — On peut considérer les attributs divins, soit comme appartenant nécessairement à la nature divine, soit comme exprimant plutôt des relations de Dieu avec les créatures. Dans le premier cas, ces attributs sont dits **absolus**; dans le second cas, ils sont appelés **relatifs**. Les termes au moyen desquels nous les exprimons, sont aussi des termes *relatifs.* Nous disons, par exemple, que Dieu est le *Créateur,* le *souverain Seigneur,* le *Juge suprême,* le *Très-Haut,* etc.

— Quelle autre voie venons-nous d'enseigner pour apprendre à connaître Dieu par le moyen des créatures?

— A quels termes donne lieu la considération des qualités des créatures?

— De quelle manière pouvons-nous les appliquer à Dieu?

— A quels termes donne lieu la considération de leurs défauts ?

— Comment formons-nous ces termes négatifs?

— Quels sont les termes les plus parfaits, quand il s'agit d'exprimer les attributs divins? — Pourquoi?

— Comment avons-nous divisé ensuite les attributs divins?

— Qu'entendez-vous par attributs *absolus? — relatifs?*

— Donnez des exemples.

III

Cette méthode est absolument logique et naturelle. Elle a été formulée par un grand Docteur et le premier des théologiens, saint Denis l'Aréopagite[a]. Nous continuerons à l'appliquer, mais en nous élevant d'un nouveau degré.

Si nous nions en Dieu tout défaut et toute limitation, nous devons maintenant nier de même toute division et toute distinction d'attributs. En effet, c'est pour notre propre commodité, et à cause de l'infirmité de notre esprit, que nous sommes obligés de faire en Dieu toutes ces distinctions. Nous ressemblons à un voyageur qui, pénétrant dans une vaste cité, ne peut en saisir d'un seul coup d'œil toutes les beautés, toutes les magnificences. Il va, il vient, considère à part chaque monument, et pour un seul d'entre eux, se voit souvent obligé d'étudier séparément les diverses façades.

Ainsi faisons-nous à l'égard de la Divinité. Encore, la comparaison dont je me suis servi ne rend-elle raison que d'une partie de la dif-

[a] En tant qu'attribués à saint Denis l'Aréopagite, l'authenticité des livres auxquels nous faisons allusion est aujourd'hui contestée ; nous suivons ici la tradition commune.

ficulté : l'impossibilité où nous sommes d'embrasser d'un seul coup d'œil un objet aussi immense que l'Être divin. Par un autre côté, la comparaison est grossière et défectueuse, car elle laisserait supposer que ce divin Objet est susceptible par lui-même de cette sorte d'analyse. Il n'en est rien, chers amis. Ces divers attributs que nous considérons en Dieu ne sont pas distincts en réalité; ils ne forment qu'une seule et même perfection. Dieu est l'Être absolu, l'Être parfait, source et modèle de toute perfection. Et, pour tout dire en un mot, un mot qui suffit, et que toute modification ne peut qu'affaiblir, nous devons réduire notre définition de Dieu à cette courte proposition : « Dieu est l'Être, DIEU EST. » C'est ainsi d'ailleurs que Dieu se définit lui-même en parlant à son serviteur Moïse : « *Je suis Celui qui suis,* lui dit-il; et si les enfants d'Israël te demandent le nom de celui qui t'a parlé, tu leur répondras : CELUI QUI EST m'a envoyé vers vous [1]. »

— En Dieu, les attributs sont-ils réellement distincts?

— Pourquoi sommes-nous obligés d'établir ces distinctions?

— Quelle comparaison avons-nous employée?

— Quelle autre comparaison pourriez-vous tirer, par exemple, de la lumière du soleil?

E. Le prisme la décompose en plusieurs rayons de couleurs différentes. Il en est de même des nuages. La lumière du soleil s'y réfracte et forme l'arc-en-ciel.

M. Cette comparaison est meilleure que la précédente. Pourtant il lui reste un point défectueux. Lequel?

E. Les rayons sont réellement distincts dans le soleil, tandis qu'en Dieu les perfections ne le sont pas.

— Donnez la définition de Dieu la plus juste et la plus complète dans sa brièveté.

— Comment Dieu s'est-il défini lui-même?

— Dans quelle circonstance a-t-il ainsi parlé à Moïse?

— Racontez-nous cet événement si remarquable.

IV

Dieu est l'Être, l'Être absolu. Il est tout Être. La créature est comme un néant devant lui. Elle n'a qu'une portion d'être tout à fait bornée et limitée.

Sortie du néant par un acte de la toute-puissance divine, elle porte en elle-même tous les caractères de sa première origine, et par ce côté encore, elle va nous aider à concevoir plus clairement quelques-unes des excellences de l'Être divin. Les faiblesses et les misères de

---

[1] Ex., III, 14.

la créature font ressortir la grandeur et la magnificence de Dieu, comme dans un tableau l'ombre fait, par contraste, ressortir la lumière. En nous créant, Dieu a vraiment imprimé en nous sa ressemblance. Mais cette image me fait l'effet d'un négatif en photographie. C'est bien l'image, mais l'image renversée. Les clairs sont des noirs, et d'autant plus sombres que, dans l'original, ils sont plus brillants.

Vous comprendrez mieux cette doctrine et la comparaison dont je me sers, si je l'applique de suite à l'une ou l'autre des adorables perfections de Dieu.

I. — Nous vivons dans le temps. — Qu'est-ce que le temps? Les philosophes en donnent plusieurs définitions. Voici celle que je vous propose et qui répond à mon objet : le temps est une manière d'être, propre aux créatures, et selon laquelle leur existence se trouve composée d'instants successifs. Ces instants réunis forment ce qu'on appelle *la durée*.

— En combien de parties la durée se divise-t-elle?

— Quelles sont ces parties?

— De ces trois parties, le passé, le présent, l'avenir, quelle est la plus longue?

— Quelle est la plus courte?

— Combien de temps dure ce que nous appelons le présent?

Le Maitre. — En effet, le *présent* n'est pour nous qu'un moment insaisissable. Essayez de l'arrêter au passage, et dites-lui : « Reste là, moment présent, pour que du moins je puisse te regarder. » C'est en vain. Déjà il a fui, suivi de plusieurs autres que vous n'avez pas eu le temps de compter. Voilà ce qu'est le présent, c'est-à-dire notre être même, considéré sous cette dimension, ou, si vous aimez mieux, sous cette manière d'exister que nous appelons le temps ou la durée.

Un instant insaisissable, quelque chose comme un rien, tout ce qui, en fait de durée, se rapproche le plus du néant.

Et Dieu, chers amis, quelle est sa manière d'être? L'Éternité. Remarquez bien que, pour le moment, je ne parle pas de l'éternité dans ce sens qu'elle s'étend en arrière et en avant, par delà tous les siècles. Elle n'a réellement ni commencement ni fin. Je la compare au temps qui est une succession d'instants à peine perceptibles. Et cette comparaison me subjugue et m'écrase, tellement je me sens impuissant à en concevoir et à en retenir les deux termes.

Le temps est une succession. Dans l'éternité, point de distinction ni de succession. — Le temps est passé ou avenir; le présent ne fait qu'apparaître et disparaître avec la rapidité de l'éclair. Dans l'éternité de Dieu, point de passé, point d'avenir; rien qu'un présent, un présent éternel. Ramassez, si vous le pouvez, toute cette vie divine d'une intensité infinie, que votre imagination vous représente comme

répandue à l'instar de la nôtre dans les siècles des siècles. Ramassez-la, dis-je, en un seul instant, l'instant présent. Elle y est tout entière. Puis, si vous le pouvez encore, concevez à son tour ce seul instant présent comme éternel : vous aurez la vérité. O Dieu ! à côté de votre éternité, que sont donc nos fugitifs instants? Comme une ombre vaine, nous passons. Notre vie est comme l'eau du fleuve qui s'écoule et ne laisse derrière elle aucune trace, plus rapide que la flèche qui fend l'air, que l'oiseau qui s'enfuit vers des rivages lointains [1]. Et pendant ce temps, vous demeurez, ô Dieu, toujours semblable à vous-même. En vous, point de succession ni de vicissitude. Vos années ne se comptent point. Pour les dire, nous n'avons qu'un seul mot que nous avons appris de votre bouche. Et ce mot c'est l'ÉTERNITÉ [2].

N'avais-je pas bien raison de vous dire, chers amis, que notre existence comparée à celle de Dieu, c'est l'ombre à côté de la lumière?

Le temps, c'est l'image de l'éternité, mais une image par opposition. Le temps est le négatif, le contraire de l'éternité.

— De quelle manière avons-nous, maintenant, envisagé les créatures?

— Comment les créatures font-elles ressortir les perfections divines?

— Quelles comparaisons avons-nous employées?

— A quelle perfection divine les avons-nous appliquées?

— Résumez les points de comparaison que nous avons établis entre le temps et l'éternité.

— Comment faut-il concevoir l'éternité de Dieu?

— En quoi cette éternité diffère-t-elle de l'immortalité dont jouiront les Anges et les Saints?

II. — Dieu n'est pas plus limité par l'espace qu'il ne l'est par le temps, et son immensité ne ressemble pas davantage à l'espace que son éternité ne ressemble au temps. Le mot *immense* veut dire sans mesure. Cela ne signifie pas seulement qu'il n'y a aucune limite à son extension. Le mot immense appliqué à Dieu signifie tout le contraire de *étendu*. Dieu est partout, mais il n'y est pas, par exemple, comme l'air qui enveloppe notre globe ou comme l'éther que l'on dit répandu dans les espaces célestes. Et de même que je vous ai invités, tout à l'heure, à concentrer pour ainsi dire son éternité en un seul instant, lequel instant à son tour est éternel; de même, pour concevoir l'immensité de Dieu, il faudrait concentrer en un seul point cette Essence infinie, que notre imagination nous représente faussement comme étendue à travers l'espace, au delà de toutes les sphères; puis il faudrait rendre à ce point l'infinité de tous les espaces. On

[1] Sag., v, 11, 12. — [2] Ps. CI, 25, 27.

approcherait ainsi de la vérité. Voilà, chers amis, ce qu'est Dieu, et voilà ce que nous sommes devant lui.

— Quelle autre perfection de Dieu venons-nous de considérer?

— Que signifient les mots *immense*, *immensité*?

— A quel terme faut-il opposer le mot immensité?

— Quelle erreur d'imagination devons-nous écarter?

— Quel effort d'esprit devons-nous faire, au contraire, pour nous rapprocher de la vérité?

Résumé et Conclusion.

Nous sommes bien loin, chers amis, d'avoir épuisé ce que nous aurions à dire sur l'Être divin. Nous n'avons pu, aujourd'hui, que balbutier quelques mots pour vous aider à concevoir une faible idée de son infinie grandeur. Pour nous approcher de lui, nous nous sommes servis de l'échelle qu'il nous a lui-même construite; nous sommes allés demander aux créatures de nous parler de leur Auteur, et de nous faire entendre quelques-uns des accents de ce muet cantique qu'il les a chargées de chanter à sa gloire.

Hier, elles nous avaient affirmé son existence. Aujourd'hui, elles nous ont surtout révélé sa puissance et sa sagesse infinies.

Puis elles nous ont invités à les étudier de plus près, à observer en elles des qualités et des défauts. « Tout ce que vous trouvez en nous de bon, nous ont-elles dit, c'est de Dieu que nous le tenons. Gouttelettes imperceptibles sorties d'un Océan infini, nous y retournons. » Mais, que sont ces gouttelettes en regard de cette immense étendue?

Nos qualités sont à Dieu. Il les possède infiniment. Mais nos défauts sont bien à nous. C'est ce qui nous reste du néant que nous étions avant que Dieu nous donnât l'être. Servez-vous-en aussi pour monter jusqu'à Lui. Mais gardez-vous bien de lui en attribuer la moindre parcelle. Niez énergiquement en lui toute lacune, tout défaut, toute mesure.

Nous avons compris, chers amis, cette leçon des créatures, et en considérant, soit leurs qualités, soit leurs défauts, nous avons trouvé des termes positifs ou négatifs qui expriment autant de perfections divines.

Ainsi envisagées, ces perfections seraient en nombre infini; mais la division et la distinction que nous en faisons sont encore indignes de l'Essence souverainement simple et parfaite. Voilà pourquoi, pour nous approcher davantage de la vérité, nous devons abandonner ce système d'analyse, et méditer l'unique définition adéquate de la Divinité, celle que Dieu nous a donnée de lui-même, la plus complète et la plus simple de toutes : Dieu est l'Être, « Je suis Celui qui suis. »

C'est pour pénétrer plus avant le sens de cette définition que nous

sommes revenus une dernière fois aux créatures, à nous-mêmes, et que nous avons comparé au moins sous un rapport notre manière d'être avec la sienne, notre durée fugitive, nos instants imperceptibles avec son éternelle éternité. N'est-il pas vrai que cette comparaison nous confond, nous écrase!

Restez sous cette impression, chers amis. Comprenez, d'une part, combien les idées que nous nous faisons ordinairement de la Divinité sont vulgaires et mesquines, et, d'autre part, gardez précieusement le sentiment de son infinie Majesté. C'est le sentiment préservateur et sanctifiant par excellence. Comment celui qui a une haute idée de Dieu pourrait-il pécher? Rappelez-vous l'exemple de cette sainte Israélite poursuivie par deux vieillards infâmes. *Je préfère*, s'écria-t-elle, *tomber innocente entre vos mains que de pécher en la présence de mon Dieu* [1].

Voilà ce que produit le souvenir vivant de la souveraine grandeur de Dieu. Mais cela ne suffirait pas, chers amis. Notre Dieu est un objet digne d'être connu, d'être aimé, d'être adoré, d'être loué tous les jours de plus en plus. Or, c'est la connaissance de Dieu qui est en nous le principe de tous les autres sentiments. Désirons donc ardemment cette connaissance de Dieu. Avec saint Augustin, demandons-lui cette grâce par-dessus toutes les autres : « Faites que je vous connaisse, ô mon Dieu, afin que je vous aime, et qu'en vous aimant, je mérite de vous contempler éternellement dans les cieux. » — « *Car*, ajouterons-nous avec le Sage : *vous connaître, c'est une justice consommée; comprendre votre justice et votre force, c'est la racine de l'immortalité* [2]. » A vous donc, ô mon Dieu, la louange et la gloire, la bénédiction et l'action de grâces, dès maintenant, et toujours, et dans tous les siècles des siècles!

---

[1] Dan., XIII, 23. — [2] Sag., XV, 3.

TROISIÈME GROUPE

VII. — CATÉCHISME POUR LES PETITS ENFANTS

LE « NOTRE PÈRE »

On ne peut songer avec de jeunes enfants à faire un traité didactique sur la prière, à leur en expliquer la nature, la nécessité, les effets, etc. Ce qu'il faut à cet âge, c'est la pratique. Il faut apprendre aux enfants à prier et à bien prier. Comme il a été dit, l'exemple du maître joue ici un grand rôle. En expliquant l'Oraison dominicale, en particulier, qu'il se représente Notre-Seigneur Jésus-Christ enseignant cette sublime prière à ses disciples, et que par sa tenue, le ton de sa voix, la direction et l'expression de son regard, il essaie d'offrir à ses élèves une reproduction aussi fidèle que possible de ce divin Modèle.

I

Vous étiez encore tout petits, chers enfants, c'est à peine si vous commenciez à marcher et à courir, lorsque votre bonne mère, vous tenant sur ses genoux, vous a appris une belle prière que nous allons redire aujourd'hui, et que je vais vous expliquer.

S'il y en a quelques-uns qui ne la savent pas encore très bien, ils tâcheront de bien l'écouter et de bien la retenir.

— Comment appelle-t-on la belle prière que nous allons dire?

E. On l'appelle le *Notre Père*.

— Pourquoi l'appelle-t-on le *Notre Père?*

E. C'est parce qu'elle commence par ces deux mots. — On commence en disant : Notre Père.

Le Maître. — C'est comme cela qu'on appelle plusieurs autres prières, par les mots qui les commencent.

— Qui sait une belle prière à la très sainte Vierge?

— Comment l'appelle-t-on?

— Pourquoi l'appelle-t-on : *Je vous salue, Marie?*

E. *Je crois en Dieu. — Je confesse à Dieu.*

— Qui sait encore d'autres prières?

Le Maitre. — Nous ne voulons pas expliquer toutes ces prières aujourd'hui; nous voulons en expliquer une seulement. — Laquelle? — Et encore il y a beaucoup de belles choses à dire, nous n'aurons pas fini en une fois; nous continuerons demain. Aujourd'hui, nous en expliquerons seulement la moitié.

D'abord, savez-vous qui est-ce qui a appris aux hommes cette belle prière? C'est le bon Dieu lui-même : c'est Notre-Seigneur Jésus-Christ. Je vais vous raconter cette histoire.

Quand Notre-Seigneur était sur la terre, il expliquait la religion à tous ceux qui venaient l'écouter. Et il avait choisi des hommes qui devaient continuer à l'expliquer après lui. Il y en avait douze principaux; on les appelait les Apôtres. Mais dans ce temps-là, ils n'étaient pas encore bien savants, et Notre-Seigneur les instruisait.

Les Apôtres avaient souvent vu Notre-Seigneur prier, et ils auraient bien voulu savoir prier comme lui. Il priait si bien! Il était si beau quand il priait!... Et un jour qu'ils l'avaient encore vu prier, ils sont tous venus autour de lui, et il y en a un qui a demandé pour tous les autres. Il a dit à Jésus : Seigneur, s'il vous plaît, apprenez-nous à prier. Alors Notre-Seigneur leur a appris sa plus belle prière. Il a levé les yeux au ciel, il a joint les mains, et il a dit à ses Apôtres : Quand vous voudrez prier, vous direz comme ceci :

Écoutez bien, mes chers enfants, je vais aussi dire la même prière; vous suivrez bien, et vous la direz tout bas avec moi, de tout votre cœur.

Le maître, prenant une attitude très religieuse, prononce distinctement le *Notre Père*, en faisant bien les pauses, de manière à bien séparer l'invocation ou préface, et chacune des sept demandes. La cinquième demande est plus longue, mais elle ne doit pas être coupée.

Notre Père, qui êtes aux cieux, | [1] *que votre nom soit sanctifié;* | [2] *que votre règne arrive:* | [3] *que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.* | [4] *Donnez-nous aujourd'hui notre pain quotidien;* | [5] *pardonnez-nous nos offenses, comme nous pardonnons à ceux qui nous ont offensés;* | [6] *et ne nous laissez pas succomber à la tentation,* | [7] *mais délivrez-nous du mal.*

Ainsi soit-il.

Voilà comment Notre-Seigneur a appris cette belle prière à ses Apôtres, et les Apôtres l'ont ensuite apprise à tous les chrétiens.

— Qui est-ce qui a bien retenu l'histoire et qui veut nous la raconter?

On fait redire l'histoire; au besoin, on aide par des questions.

Le Maitre. — Nous allons maintenant commencer à expliquer la prière. Quand j'ai dit le *Notre Père*, je me suis arrêté plusieurs fois. — Qui sait combien de fois je me suis arrêté?.

On peut recommencer le *Notre Père* et faire compter les pauses sur les doigts; ou bien on passe outre de la manière suivante :

Je me suis arrêté huit fois. Pourquoi me suis-je arrêté huit fois? C'est parce que dans le *Notre Père* il y a huit morceaux ou huit parties. Et pourquoi Notre-Seigneur a-t-il mis tant de parties dans le *Notre Père?* C'est parce que nous avons beaucoup de choses à demander au bon Dieu. Il y a sept parties du *Notre Père* où nous demandons chaque fois quelque chose de nouveau au bon Dieu. C'est pour cela qu'on dit que, dans le *Notre Père*, il y a sept demandes. Cela veut dire qu'on demande sept fois quelque chose au bon Dieu.

Mais le premier morceau n'est pas comme les autres. Ce n'est pas une demande. Comment dit-on?

E. Notre Père, qui êtes aux cieux.

M. Vous voyez, on ne demande rien. — Mais qu'est-ce qu'on fait, alors? — ?...

Le Maitre. — On appelle le bon Dieu, on l'invoque. Voilà pourquoi on peut appeler ce premier morceau une **invocation**. Invoquer quelqu'un, c'est l'appeler.

On pourrait aussi appeler ce premier morceau une **adresse**.

— Quand on écrit une lettre, qu'est-ce qu'on met sur l'enveloppe?

— Pourquoi met-on une adresse?

Le Maitre. — Eh bien! quand nous commençons une prière, nous disons d'abord à qui nous l'adressons, à qui nous parlons. Quand nous disons le *Notre Père*, à qui parlons-nous?

Le Maitre. — C'est pour cela que nous disons : *Notre Père, qui êtes au cieux.*

Voyons si vous avez bien retenu.

— Combien de fois s'arrête-t-on quand on dit le *Notre Père*?

— Pourquoi faut-il s'arrêter huit fois?

— Combien de fois demande-t-on quelque chose?

— Combien y a-t-il de demandes dans le *Notre Père*?

— Et la première partie, qu'est-ce que c'est?

Le Maitre. — Nous allons maintenant expliquer l'adresse, et puis après, les trois premières demandes.

II

— Répétez la première partie du *Notre Père,* Léon.

— Comment appelons-nous cette première partie ?

Le Maitre. — Vous allez voir, mes chers enfants, combien cette invocation ou cette adresse est grande, et comme elle est belle!

— Émile, où est maintenant votre père?

(On s'adresse à un enfant dont on sait le père absent.)

E. Il est à Marseille, ou à Paris...

— Si vous écriviez une lettre à votre père et que vous mettiez l'adresse comme ceci : *A mon père, à Marseille,* pensez-vous que la lettre lui arriverait ?

— Et vous, Jules, qu'en pensez-vous, la lettre arriverait-elle?

— Pourquoi la lettre ne pourrait-elle pas arriver ?

Le Maitre. — C'est qu'à Marseille, il y a beaucoup de pères, on ne saurait pas auquel il faut donner la lettre. Pour que la lettre arrive à votre père, il faut encore mettre son nom, et le nom de la rue, et le numéro de la maison.

Quand nous prions le bon Dieu, nous disons : *Notre Père, qui êtes aux cieux*, et notre prière lui arrive tout de suite. Pourquoi cela? C'est qu'au ciel il n'y a qu'un seul Père, c'est le bon Dieu. Mais s'il n'y a qu'un seul Père, il y a beaucoup d'enfants. Il y en a au ciel : — Notre-Seigneur Jésus-Christ, — la très sainte Vierge, — tous les Anges, — et tous les Saints.

— Il y en a aussi sur la terre. Où sont-ils?

E. C'est nous.

Le Maitre. — Oui, mes chers enfants, c'est vous, et puis vos frères et vos sœurs, votre père et votre mère, et enfin tous les hommes. Voyez combien le bon Dieu a d'enfants. Quelle grande famille!

— Répétez, Joseph : Quels sont les enfants du bon Dieu qui sont au ciel?

— Et vous, André : Quels sont ceux qui sont sur la terre ?

Le Maitre. — Quand nous disons : **Notre** *Père*, c'est comme si nous faisions notre prière avec tous les Anges, et tous les Saints, et tous les chrétiens. Quelle grande prière!

— Et pourquoi appelons-nous le bon Dieu notre **Père**?

C'est parce qu'il nous a donné la vie.

C'est parce qu'il nous aime comme ses enfants.

C'est parce qu'il prend soin de nous comme un bon père.

— Combien de choses ai-je dites?

— Pourquoi appelons-nous Dieu notre Père ?

— Quelle est la première raison ?

— Quelle est la seconde ?

— Quelle est la troisième ?

Le Maitre. — Mais nous n'aurions jamais osé appeler le bon Dieu notre *Père*, si Notre-Seigneur Jésus-Christ ne nous l'avait pas commandé. Lui, il était le vrai Fils de Dieu, et c'est lui qui nous a pris pour frères, et qui nous a dit d'appeler le bon Dieu, ensemble avec Lui, *notre Père*. Et quand nous disons au bon Dieu cette belle prière qu'il nous a apprise, il la dit en même temps que nous au Paradis ; et le bon Dieu l'écoute, et il ne peut rien lui refuser, puisque c'est son Fils, et qu'il est Dieu aussi comme son Père. Il ne fait qu'un seul Dieu avec Lui. Voyez donc comme il faut avoir confiance quand on dit bien sa prière. Le bon Dieu ne peut pas faire autrement que de l'exaucer.

— Quand nous avons dit *Notre Père*, quelles paroles ajoutons-nous ?

— Pourquoi ajoutons-nous ces paroles ?

— Où est le bon Dieu ?

— Puisque le bon Dieu est partout, pourquoi disons-nous, *qui êtes aux cieux?* — ?...

Le Maitre. — Le bon Dieu est partout, mais on ne le voit pas. Le ciel c'est l'endroit où il se laisse voir par les Anges et les Saints qui sont ravis, et ne se lassent pas de le regarder, tellement il est beau, et bon, et saint, et grand, et puissant. Ils chantent continuellement ses louanges ; et un jour, si vous êtes sages, vous irez les chanter avec eux. Puisque le bon Dieu se laisse voir au ciel, on peut dire que le ciel est sa maison, son château, son palais, sa ville. C'est là qu'il faut lui adresser nos prières. Voilà pourquoi nous disons : *Notre Père, qui êtes aux cieux.*

Maintenant, vous comprenez bien l'invocation ou l'adresse : nous allons expliquer la première demande.

III

Je vais dire la première demande du *Notre Père*. Vous la répéterez après moi, bien pieusement.

Le maître, très religieusement, en articulant bien, surtout le dernier mot :

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre NOM *soit sanctifié.*

Les enfants répètent.

— De quoi parlons-nous dans cette demande, Alphonse ?

A. Nous parlons du nom du bon Dieu.

— Et qu'est-ce que nous demandons ?

— Répétez la demande en prononçant bien tous les mots.

Le Maitre. — Mes enfants, le nom d'une personne, c'est ce qu'elle aime le mieux. Chacun de vous aime bien son nom. Le nom, c'est ce qui remplace une personne quand elle n'est pas là. Si on écrit une lettre, à la fin on y met son nom, c'est comme si on disait : c'est moi. Quand le nom d'une personne est à un endroit, c'est comme si la personne y était. On doit respecter le nom comme on respecte la personne.

— Alors comment doit-on respecter le nom du bon Dieu ?

— Pourquoi ?

Le Maitre. — Puisque le nom remplace la personne, plus une personne est grande, plus le nom est grand. Le nom du bon Dieu, c'est le plus grand, c'est le plus saint de tous les noms. — Pourquoi cela ?

Il faut voir comme le nom du bon Dieu est respecté partout ! Au ciel, quand on le prononce, tous les Saints et tous les Anges s'inclinent ; ils adorent le bon Dieu, et ils se réjouissent d'entendre son saint nom.

Dans l'enfer, les démons ne le prononcent jamais : ils ont trop peur du bon Dieu. Mais quand ils entendent son nom, si les hommes le disent avec piété, ils sont épouvantés, et ils tremblent.

Sur la terre, les saints et les bons chrétiens le disent toujours avec un grand respect. Il n'y a que les méchants qui ne le respectent pas. Ils le prononcent inutilement ou avec mépris. Ils jurent. Tout cela est très vilain. C'est parce qu'ils ne connaissent pas le bon Dieu qu'ils ne respectent pas son nom. S'ils connaissaient le bon Dieu, ils n'oseraient jamais commettre de si grands péchés.

Eh bien ! quand nous disons au bon Dieu : *que votre nom soit sanctifié*, nous lui demandons qu'il convertisse tous ces méchants, afin que tous connaissent le bon Dieu et qu'ils prononcent son nom avec un grand respect, comme les Anges du Paradis. Voyez donc quelle belle prière !

— Qui veut la dire comme il faut ?

— Vous, Étienne. — Vous, Georges. — Vous, Louis.

— Nous tous ensemble. Je vais commencer comme la première fois : vous la direz après moi.

Le Maitre. — *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié.*

Tous. — *Notre Père...*

— Voyons si vous avez tout retenu. Que font les Anges dans le ciel, quand ils entendent le nom du bon Dieu ?

Le Maitre. — Et les plus grands des Anges, ceux qu'on appelle des Séraphins, font encore quelque chose de bien plus beau. Ils s'appellent les uns les autres pour louer le bon Dieu en criant : Saint, Saint, Saint. C'est le bon Dieu qu'ils appellent comme cela.

C'est le nom qu'ils lui donnent, parce que le bon Dieu est infiniment saint.

— Que font les démons dans l'enfer, quand ils entendent le nom du bon Dieu?

— Quelle prière faut-il dire tout bas, quand on entend les méchants jurer ou dire du mal?

E. ou M. On dit tout bas : *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre nom soit sanctifié.*

— Encore une fois, tous ensemble, en pensant aux Anges et aux Saints du Paradis qui le disent avec nous. Cette fois, je le dis avec vous.

Tous. — *Notre Père, qui êtes aux cieux, — que votre nom soit sanctifié.*

IV

Le Maitre. — Nous allons expliquer la deuxième demande. Je la dirai le premier; vous répéterez après moi.

Le Maitre très religieusement.

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre règne arrive.

Les élèves répètent.

Le Maitre. — C'est encore une belle demande. Quel mot faudra-t-il expliquer, Laurent?

— C'est cela, c'est le mot *règne*.

Ce sont les rois qui ont un règne, ou un royaume. Leur royaume, c'est le pays où ils sont rois, le pays qu'ils gouvernent. Le bon Dieu est le roi du ciel, le roi de la terre, le roi du soleil, le roi des étoiles. Son royaume est partout. Tous les royaumes sont à Lui. Mais il a un royaume bien plus beau que les autres, où l'on peut le voir comme il est, où tout le monde est riche, tout le monde est heureux, parce que le bon Dieu donne tout à tout le monde. Tous ceux qui sont là sont ses enfants. Il les aime tous, et tous l'aiment, et personne ne veut plus jamais l'offenser.

— Quel est ce beau royaume?

— Quels sont les autres royaumes du bon Dieu?

— Quand nous disons : que votre règne arrive, quel est ce royaume que nous demandons?

Le Maitre. — Plus il y a d'hommes dans un royaume, plus ce royaume est fort et riche. Dans le ciel, plus il y a de Saints, plus ils sont heureux. Quand nous disons que votre règne arrive, nous demandons qu'il y ait beaucoup d'hommes qui aillent au ciel, tous, si c'était possible. Mais nous prions surtout pour quelques-uns que nous aimons davantage.

— Pour qui devez-vous surtout prier?

— Encore pour qui?

— Pourquoi tous les hommes ne vont-ils pas au ciel?

— Que faut-il pour aller au ciel?

Le Maitre. — Il faut aussi que le bon Dieu nous aide, parce que nous ne pouvons pas aller au ciel sans lui. S'il ne nous aidait pas, nous ne pourrions pas être sauvés, et nous n'irions pas au ciel. — Ainsi, qu'est-ce que nous demandons encore au bon Dieu?

Cela fait beaucoup de choses que nous demandons au bon Dieu. Répétons-les.

Nous demandons que le bon Dieu nous amène à son royaume du ciel.

Nous demandons qu'il y conduise beaucoup de monde, surtout nos parents.

Nous demandons qu'il nous aide à être bien sage pour pouvoir aller au ciel.

— Répétez la première chose, Louis.

— La deuxième, Charles.

— La troisième, Edmond.

— Et tout cela se trouve dans quelle demande du *Notre Père?*

Le Maitre. — Redisons-la encore une fois tous ensemble et bien pieusement.

Tous. — *Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre règne arrive.*

V

Le Maitre. — Nous n'expliquerons plus qu'une demande aujourd'hui, c'est la troisième, je vais encore la dire, et vous la répéterez.

Notre Père, qui êtes aux cieux, que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

On parle encore du ciel dans cette demande, c'est pour nous faire penser aux Anges.

— Que font les Anges dans le ciel?

E. Ils louent le bon Dieu, ils chantent ses louanges.

Le Maitre. — Mais ils font encore autre chose. Ils font tout ce que le bon Dieu leur commande.

— Et comment le font-ils?

E. Tout de suite, très vite.

— Pourquoi leur met-on des ailes?

Le Maitre. — Quand le bon Dieu commande quelque chose à un

Ange, il part tout de suite, comme un éclair. Et il revient, et il dit au bon Dieu : Seigneur, c'est fini. J'ai fait ce que vous m'avez commandé. Me voici pour vous obéir encore et faire autre chose. Voilà comment il faut servir le bon Dieu. Aussitôt que nous savons qu'il commande quelque chose, il faut le faire tout de suite, et le très bien faire, comme les Anges; et s'il défend quelque chose, il ne faut jamais le faire.

— Comment faut-il obéir au bon Dieu?

— Dans quelle prière se trouvent les choses que le bon Dieu commande et celles qu'il défend?

— Que demandons-nous au bon Dieu dans la troisième demande?

E. Nous lui demandons la grâce de lui obéir comme les Anges du ciel.

— Pour qui demandons-nous cette grâce?

E. Pour nous.

— Encore?

E. Pour nos parents.

— Encore?

E. Pour tous les hommes.

Le Maitre. — Voyez donc quelle grande demande!

Nous allons maintenant dire ensemble l'adresse et les trois demandes que je vous ai expliquées, et vous prendrez la résolution de vous appliquer toujours à les bien dire de tout votre cœur. Quand un enfant dit bien son Notre Père, sa prière monte au ciel comme l'encens que vous avez vu brûler à l'église. C'est un vrai parfum, une bonne odeur qui est très agréable au bon Dieu. Tous les Anges et tous les Saints du ciel prient avec lui, et le bon Dieu aime cet enfant et le bénit.

Disons ensemble :

Notre Père, qui êtes aux cieux,

Que votre nom soit sanctifié;

Que votre règne arrive;

Que votre volonté soit faite sur la terre comme au ciel.

Ainsi soit-il.

VIII. — CATÉCHISME POUR LES PRÉPARANTS

LA PRIÈRE

Aujourd'hui, chers enfants, nous parlerons d'un sujet bien important pour notre salut, de la prière. Sans la prière, il est impossible de nous sauver, parce que nous ne pouvons nous sauver que par le secours de Dieu, et le bon Dieu n'accorde son secours qu'à ceux qui le lui demandent. Pour se sauver, il faut bien vivre, et pour bien vivre, il faut d'abord bien prier. « Celui qui sait bien prier, dit saint Augustin, celui-là sait bien vivre. » Saint Alphonse de Liguori disait une chose encore plus forte : « Celui qui prie, se sauve : celui qui ne prie pas, se damne. » Retenez bien les paroles de ces deux grands Saints, chers enfants, je vous les redemanderai tout à l'heure.

Nous expliquerons ce soir trois demandes du catéchisme :

1° Qu'est-ce que la prière?

2° Combien y a-t-il de sortes de prières?

3° Est-il nécessaire de prier?

De ces trois demandes, la première est la plus importante. Il faut d'abord se faire une idée bien juste de la prière. Tout le reste sera plus facilement compris.

— De quel sujet allons-nous parler aujourd'hui, Fernand?

— Quelles sont les trois demandes que nous allons expliquer?

Nota. — Avec des élèves plus grands, on ajoute les termes abstraits : **nature**, **sortes**, **nécessité** de la prière, et on les fait écrire au tableau noir.

1. Qu'est-ce que la prière?

Qu'est-ce que la prière?

Je vais vous dire la réponse. Vous l'écouterez bien, et vous en remarquerez les divisions. Elles seront indiquées par les pauses. Je ferai une grande pause et plusieurs petites, faites attention.

— *Qu'est-ce que la prière?*

La prière est une élévation de notre esprit | et de notre cœur vers Dieu, || pour l'adorer, | le remercier | et lui demander les choses dont nous avons besoin [1].

— Après quel mot ai-je fait la grande pause?

— En combien de parties cette pause divise-t-elle la réponse?

— Répétez la première partie, — la seconde.

Le Maitre. — Il y a donc deux choses principales à expliquer dans cette réponse; la première partie nous dit ce que c'est que prier, et la deuxième pourquoi nous prions.

— Que nous apprend la première partie de la réponse?

— La deuxième?

Le Maitre. — Prenons d'abord la première partie.

Qu'est-ce que prier?

Prier, c'est élever notre esprit | et notre cœur vers Dieu.

— Répétez en faisant bien la petite pause. — Après quel mot faut-il la faire?

— Combien de choses devons-nous donc élever vers Dieu?

Le Maitre. — Il y a beaucoup à expliquer dans cette petite réponse. Tout d'abord le mot *élever*.

Quand vous montez l'escalier d'une maison, vous passez d'un étage qui est plus bas à un étage qui est plus haut. Vous vous élevez, mais qu'est-ce que vous élevez? Est-ce votre esprit, ou bien votre corps?

Nous allons maintenant considérer le monde. Il y a plusieurs sortes de créatures. Il y a d'abord la terre, les pierres, l'eau, tout ce qui n'a pas la vie.

— Comment appelle-t-on ces êtres?

E. On les appelle les *minéraux*.

Le Maitre. — Au-dessus des minéraux, il y a encore la matière, mais elle est organisée; elle pousse, elle grandit, elle donne des feuilles, des fleurs, des fruits.

— Comment appelle-t-on ces êtres?

E. Les *plantes* ou les *végétaux*.

— Pourquoi les appelle-t-on végétaux?

Le Maitre. — Cela fait déjà deux étages dans la grande maison qui est le monde.

— Qu'est-ce qui est à l'étage le plus bas? — A l'étage au-dessus?

— Quels sont les êtres qui sont plus parfaits que les plantes?

E. Les *animaux*.

---

[1] Catéchisme de Pie X, p. 32.

— Pourquoi sont-ils plus parfaits?

Le Maitre. — Cela fait encore un étage. C'est le troisième.

— Qu'y a-t-il encore sur la terre au-dessus des animaux?

E. C'est l'*homme*.

— Pourquoi l'homme est-il supérieur aux animaux?

— Quel étage cela fait-il?

E. Cela fait le quatrième étage.

— Y a-t-il des créatures plus parfaites que l'homme? — Lesquelles?

Le Maitre. — Oui, les Anges sont des créatures très belles et très parfaites. On peut mettre avec eux, les Saints qui sont au paradis. Cela fait encore un étage. C'est le cinquième, un grand, un magnifique étage.

— Qu'y a-t-il encore de plus beau, de plus grand et de plus saint que tous les Anges et tous les Saints ensemble?

E. C'est le bon Dieu.

Le Maitre. — Voilà le dernier étage, celui qui couronne tous les autres : un étage si beau, si grand, si élevé, que l'on est presque perdu quand on y arrive. On se trouve tout petit et comme anéanti en présence du bon Dieu. On ne sait presque plus où l'on est. — Recommençons.

— Quand nous pensons avec notre esprit, à la terre, à l'eau, à l'argent, au fer, même à l'or, à quel étage se trouve notre esprit?

— Et quand nous pensons aux plantes, aux fleurs, aux fruits?

— Et quand nous pensons aux animaux?

Le Maitre. — Ces trois étages ne sont pas bien hauts, on ne monte guère en passant de l'un à l'autre.

— Et quand on pense aux hommes, à ses amis, à son père, à sa mère, à ses frères, à ses sœurs, à quel étage se trouve-t-on?

Le Maitre. — C'est déjà un bel étage. C'est là que nous logeons tous, puisque nous sommes tous des hommes.

— Alors quand nous pensons aux animaux, aux plantes, à la terre, peut-on dire que nous montons?

— Que faisons-nous au contraire?

Le Maitre. — C'est bien cela. Ces trois étages sont de beaucoup au-dessous de nous. Quand on pense à ces choses, on ne monte pas, on descend, et quelquefois on descend beaucoup. Cela dépend encore de la manière d'y penser.

— Mais quand nous pensons aux Anges et aux Saints, à quel étage sommes-nous?

— Que faisons-nous pour y aller?

Le Maitre. — Oui, cette fois-ci nous montons véritablement; nous nous élevons.

— Et alors quand nous pensons au bon Dieu?

E. Nous montons encore plus.

Le Maitre. — Nous montons si haut, qu'on ne peut plus aller plus haut. Comprenez-vous maintenant le mot élever?

— Qu'entendez-vous en disant que nous élevons notre esprit vers Dieu?

— Pourquoi dit-on que penser au bon Dieu c'est élever son esprit?

Le Maitre. — Quand on monte un escalier, on est obligé de passer par tous les étages. On ne pourrait pas sauter depuis le bas jusqu'au haut, sans s'arrêter. Mais notre esprit n'est pas comme notre corps ; il peut sauter depuis l'étage le plus bas jusqu'au plus haut, sans s'arrêter, en un instant. Écoutez. Je me promène sur une route et je rencontre une rivière. Je me dis : Comme c'est beau une rivière, et comme cette eau est utile pour toutes sortes d'usages! Mais qui a fait l'eau si belle et si utile? C'est le bon Dieu. Que le bon Dieu est bon! Qu'il est puissant!... Avez-vous compris?

— Lorsque je regardais la rivière, à quel étage était mon esprit?

— Et maintenant, à quel étage est-il?

Le Maitre. — Voyez-vous quel bond! quel élan! Comme c'est beau de pouvoir s'élever ainsi tout d'un coup de ce qu'il y a de plus bas, à ce qu'il y a de plus haut; des créatures, au bon Dieu qui les a créées! C'est ainsi que faisaient les Saints. Tout les faisait penser au bon Dieu.

— Je suppose que vous êtes dans un jardin. Il y a des arbres et de beaux fruits. — A qui les fruits doivent-ils vous faire penser?

— Comment cela?

— Vous êtes dans un bois. Vous voyez un joli petit oiseau avec de belles plumes de toutes couleurs, puis vous l'entendez chanter. A qui l'oiseau doit-il vous faire penser?

— Comment cela?

— Vous êtes à la maison. Vous voyez votre père qui travaille pour vous, votre mère qui vous aime tant et qui prépare votre dîner. A qui votre père et votre mère doivent-ils vous faire penser?

— De quelle manière?

Le Maitre. — Vous voyez que de tous les étages de la grande maison qui représente le monde, on peut, quand on veut, s'élancer tout d'un coup vers le bon Dieu. Habituez-vous à le faire souvent.

Élever son esprit vers Dieu, penser à Dieu, ne suffit pas pour prier. Il faut encore élever autre chose.

— Que faut-il encore élever vers Dieu?

— Est-ce que le cœur n'accompagne pas toujours l'esprit?

Le Maitre. — C'est bien drôle que l'esprit aille ainsi tout seul sans prendre le cœur avec lui. — Examinons cela.

— Louis, où est votre mère?

Louis. — Elle est à la maison. — Elle est chez nous.

Le Maitre — Voyez-vous? Le nom de votre mère vous a fait penser à elle, et vous m'avez répondu, — mais sans grande émotion.

Je suppose à présent que vous êtes bien loin de votre maison, en voyage ou en pension, et que vous tombez malade. Aussitôt votre esprit se tourne vers votre mère, vous pensez à elle; vous la voyez si bonne! vous désirez qu'elle vienne ou qu'on vous conduise près d'elle. Ce n'est plus seulement votre esprit, mais votre cœur qui va vers votre mère, et vous dites : Ma mère, ma mère! Je veux voir ma mère!

Ainsi en est-il pour le bon Dieu. Je vous demande : Où est Dieu? Vous me répondez, vous récitez très bien votre catéchisme. Votre esprit pense à Dieu, mais il est seul.

Au contraire, vous faites comme nous disions tout à l'heure. L'eau, les plantes, les animaux, le soleil, la lune, les étoiles, vous font penser à Dieu, et vous vous dites : Oh! que Dieu est grand! qu'il est beau! qu'il est puissant! qu'il fera bon avec Lui! Mon Dieu, que je suis heureux de penser à vous! — que je désire être avec vous! Alors l'esprit n'est plus seul, — qu'est-ce qui est monté avec lui?

Quand l'esprit est seul, ce n'est pas la prière.

Quand l'esprit et le cœur sont ensemble, c'est la prière.

Donc, répétons.

— Qu'est-ce que prier?

— Qu'est-ce que la prière?

Le Maitre. — Comme l'esprit et le cœur c'est l'âme tout entière, on change quelquefois les mots, et l'on dit :

La prière est une élévation de *notre âme* vers Dieu, pour l'adorer...

— Dites-nous la définition de la prière de cette nouvelle manière, Lucien.

— Répétez la même définition comme nous l'avons apprise, Joseph.

— Ces deux formes sont équivalentes, pourquoi?

Le Maitre. — Cela nous amène à l'explication de la deuxième partie.

— Émile, répétez la deuxième partie de la réponse.

— Comptez-en les parties. Combien y en a-t-il?

— Séparons-les. — Quelle est la première? — la seconde? — la troisième?

Le Maitre. — Ces trois choses sont les motifs pour lesquels nous prions. Quand vous parlez à vos parents, vous pouvez le faire pour plusieurs raisons.

— Le matin, à votre réveil, par exemple, que dites-vous à vos parents?

Le Maitre. — Vous témoignez ainsi à vos parents votre respect et votre amour.

— Si vous avez besoin de quelque chose, que faites-vous?

— Et lorsque vous l'avez reçu?

Le Maitre. — Ainsi en est-il avec le bon Dieu.

— Quelle est la première chose que nous devons faire à son égard?

E. Nous devons lui témoigner notre respect et notre amour.

— Mais le respect que nous devons au bon Dieu est bien plus grand que celui que nous rendons à toutes les créatures. On lui donne un nom particulier. Qui se le rappelle?

— Qu'est-ce qu'adorer Dieu?

— Quelle est la deuxième chose que nous devons faire en parlant à Dieu?

— Pourquoi a-t-on mis le remerciement avant la demande? — ?...

Le Maitre. — C'est qu'avant que nous puissions rien demander, le bon Dieu nous avait déjà donné beaucoup de choses dont nous devons le remercier tous les jours.

— Dites-en quelques-unes?...

E. La vie, la santé, nos parents, etc...

— Quelle est la troisième chose que nous devons faire dans nos prières?

— Quelles sont les principales choses que nous devons demander à Dieu?

— Dans quelle belle prière Notre-Seigneur a-t-il mis tout ce que nous devons demander?

Le Maitre. — Nous expliquerons donc ce dernier point en expliquant le Notre Père.

— Répétez encore une fois les trois motifs de la prière.

Le Maitre. — On les appelle aussi les fins de la prière.
Disons maintenant la réponse tout entière.

— Qu'est-ce que la prière? Répondez, Joseph, — Charles.

— Tous ensemble, une fois, bien lentement.

2. Combien y a-t-il de sortes de prières?

Le Maitre. — Il y a deux manières de parler au bon Dieu.

1° Tout bas, avec son esprit et son cœur, sans même remuer les lèvres.

2° En parlant avec sa bouche.

— Répétez ces deux manières. Quelle est la première?

— Le bon Dieu comprend-il cette sorte de prière?

— Pourquoi?

— Comment prient les Anges?

— Et les Saints qui sont maintenant au paradis?

— Pourquoi ne prononcent-ils pas des paroles extérieurement avec leur bouche?

Le Maitre. — Cela n'empêche pas que leur prière est très belle et très agréable à Dieu.

— Quelle est la deuxième manière?

— Qui peut pratiquer cette deuxième manière?

Le Maitre. — Nous pourrons encore la pratiquer au ciel, après la résurrection générale, et alors quelles belles prières nous dirons! quels beaux cantiques nous chanterons!

— On a donné un nom à ces deux sortes de prières. Comment les appelle-t-on?

— Comment s'appelle la prière qui se fait avec l'âme seulement?

— Cette prière est-elle bonne?

— Pourquoi?

— Comment s'appelle la prière qui se fait en même temps avec la bouche?

— Si la bouche priait toute seule, la prière serait-elle bonne?

— Pourquoi?

Le Maitre. — C'est toujours l'attention de l'esprit et la dévotion du cœur qui font la bonne prière.

— A quoi sert la prière vocale? — Quelle est son utilité? — Je vais vous le dire, mes chers enfants, vous le répéterez après moi.

1° Par la prière vocale, le chant, les pieuses cérémonies qui l'accompagnent souvent, surtout à l'église, notre corps, notre voix sont employés à louer Dieu, en même temps que notre âme.

2° La prière vocale, quand elle est bien faite, édifie le prochain.

3° La prière vocale nous suggère de bons sentiments et sert ainsi à exciter la dévotion du cœur.

— Combien d'avantages de la prière vocale ai-je énumérés?

— Veuillez rappeler le premier, — le deuxième, — le troisième.

— Quel reproche Notre-Seigneur adressait-il aux Juifs, parce que leur cœur était mal disposé?

E. *Ce peuple m'honore des lèvres, mais son cœur est loin de moi* [1].

Le Maitre. — Retenez bien cette parole, mais ne méritez jamais

---

[1] S. Matth., xv, 8.

le même reproche. Quand vous priez, faites-le toujours avec tout votre esprit et tout votre cœur.

Résumons ce qu'on vient de dire.

— Combien y a-t-il de sortes de prières?

— Qu'est-ce que la prière mentale?

— Qu'est-ce que la prière vocale? — ?...

M. La prière vocale est celle qui se fait avec les paroles, accompagnées de l'attention de l'esprit et de la dévotion du cœur.

— Répétez cette définition, en insistant sur les conditions qui doivent accompagner les paroles, pour que la prière vocale soit bonne.

3. Est-il nécessaire de prier?

Nous allons maintenant expliquer la dernière demande : *Est-il nécessaire de prier?*

Écoutez bien la réponse que je vais faire. Vous la redirez après moi. Comme la première fois, remarquez bien les pauses.

Est-il nécessaire de prier?

Oui, il est nécessaire de prier | et de prier souvent || parce que Dieu le commande | et que notre bonheur temporel et éternel en dépend.

— Où ai-je fait la grande pause?

— Combien y a-t-il de parties dans la réponse?

— Quelle est la première? — la seconde?

— Comment se divise la première partie? — la seconde?

— Disons la réponse tous ensemble, en faisant bien les pauses.

— Est-il nécessaire de prier?

Tous ensemble, lentement : Oui, il est nécessaire...

Le Maître. — Nous allons commencer l'explication par la fin.

— De quoi dépend notre bonheur éternel?

— Que faut-il faire pour obtenir le bonheur éternel?

— De quoi avons-nous besoin pour vivre saintement?

— Qu'est-ce que la grâce?

— Par quels moyens obtenons-nous la grâce?

— Lucien, reprenez ce petit raisonnement et montrez-nous comment notre bonheur éternel dépend de la prière. (Une question de ce genre doit toujours être adressée d'abord à un enfant intelligent.)

— Répétez les belles paroles que j'ai dites au commencement de ce catéchisme. D'abord, celle de saint Augustin, puis celle de saint Alphonse de Liguori.

— Et notre bonheur temporel, comment dépend-il de la prière?

— Qui sont ceux qui sont vraiment heureux sur la terre?

— Pourquoi les hommes vertueux sont-ils plus véritablement heureux?

Le Maitre. — Les impies jouissent parfois d'un bonheur apparent. Leurs affaires extérieures prospèrent; ils sont riches et honorés. Mais toutes ces choses ne font pas le vrai bonheur. C'est une conscience droite et pure qui fait le vrai bonheur. *La conscience du juste est un festin continuel.* Aucun remords ne la trouble, ni aucune crainte pour l'avenir. La confiance du juste est en Dieu, et il sait que Dieu ne lui manquera pas.

— Mais il y a encore une autre raison. De qui dépendent même les biens temporels?

Le Maitre. — Le bon Dieu n'oubliera pas d'en donner à ses serviteurs la quantité nécessaire à chacun d'eux.

— Quelle est la belle parole que Notre-Seigneur a dite? — Que faut-il chercher d'abord?

E. *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroît*[1].

Le Maitre. — C'est une parole si belle, que tout le monde doit la savoir par cœur.

— Répétez-la, Léon, — Albert, — Justin.

— Voilà le deuxième motif expliqué. Répétez-le, Étienne. Pourquoi devons-nous prier?

— Quel est le premier motif que nous donnait la réponse?

E. **Parce que Dieu le commande.**

— Et pourquoi Dieu nous commande-t-il de prier? — ?...

Le Maitre. — Je vais vous l'expliquer. Je vous dirai d'abord deux raisons en commençant par la dernière, c'est-à-dire par celle qui est la moins grande ou la moins haute, de manière qu'à la fin de ce catéchisme, nous fassions comme au commencement, que nous essayions toujours de monter.

Écoutez bien. Voici la première raison : le bon Dieu nous commande de prier, justement parce que notre bonheur éternel dépend de la prière. *Dieu veut que tous les hommes soient sauvés*[2]. C'est une parole de la sainte Écriture. Alors il leur commande ce qu'il faut faire pour se sauver.

— Répétez cette première raison, Firmin. Pourquoi Dieu nous commande-t-il de prier?

— Que dit la sainte Écriture au sujet du salut des hommes?

— Répétez cette belle parole, Joseph.

Le Maitre. — Il faut tâcher de bien retenir toutes les paroles de la sainte Écriture que nous disons de temps en temps.

---

[1] S. Matth., VI, 33. — [2] I Tim., II, 4.

Voici la deuxième raison. Elle a du rapport avec la première, mais elle la dépasse. — C'est que nous avons de grands devoirs à remplir envers le bon Dieu. Nous devons l'aimer, croire en lui, espérer en lui, l'adorer, le louer, le remercier. C'est par la prière que nous remplissons ces devoirs.

Remarquez bien ceci. Plusieurs de ces devoirs, comme aimer Dieu, l'adorer, le louer, le remercier, c'est surtout dans le ciel que nous les remplirons parfaitement. Si nous les remplissons de notre mieux sur la terre, nous commençons déjà la vie que nous mènerons au ciel, et nous avons ainsi l'espérance d'y aller un jour.

— Quelle est la deuxième raison pour laquelle Dieu nous commande de prier, Émile?

— Quels grands devoirs avons-nous à remplir envers Dieu?

— Par quel moyen principalement les remplissons-nous?

— Quand est-ce que nous les remplirons parfaitement?

— Quelle vie commençons-nous déjà quand nous prions très bien?

— Quel est le meilleur moyen d'assurer notre salut?

Le Maitre. — Chers enfants, je vais vous dire une troisième raison. Elle est bien plus haute et plus mystérieuse que les deux autres. J'aimerais mieux que vous soyez plus grands pour vous la bien expliquer. J'essayerai tout de même de vous la faire comprendre. Vous verrez comme c'est beau !

— Pourquoi le bon Dieu a-t-il fait vos jambes?

E. C'est pour marcher.

— Et si on vous oblige à rester longtemps assis?

E. On souffre, on s'ennuie.

— Pourquoi vous a-t-il donné des mains?

— Et si on vous les attachait derrière le dos?

— Pourquoi vous a-t-il donné une langue?

— Que fait-on quand on veut vous punir?

— Pourquoi vous a-t-il donné des yeux?

— Et si on vous les tenait longtemps bandés ou si on vous les crevait?

— Pourquoi vous a-t-il donné une bouche et un estomac?

— Et si on ne vous donnait rien à manger ou à boire?

— Et si on vous laissait sans manger pendant plusieurs jours?

— Pourquoi le bon Dieu vous a-t-il donné une poitrine et des poumons?

— Et si l'on vous serrait la gorge pour vous empêcher de respirer?

— Ou si vous étiez longtemps dans un air corrompu?

Le Maitre. — Vous voyez bien que le bon Dieu a fait chaque chose pour une fin. Chacun de nos organes doit avoir ce qui lui est nécessaire. Sans cela on souffre, on devient malade, et même on meurt.

Eh bien! quand le bon Dieu a fait votre esprit et votre cœur, il les a faits aussi pour quelque chose. Il a fait votre esprit pour penser à lui et votre cœur pour l'aimer. Notre esprit et notre cœur ont autant besoin du bon Dieu, que nos yeux de la lumière; notre estomac, de la nourriture; et notre poitrine, de l'air que nous respirons. Notre esprit et notre cœur ont encore plus besoin du bon Dieu que tout cela. Ils ne peuvent pas se passer de lui un seul instant. Ce n'est qu'au ciel, qu'ils pourront être parfaitement heureux, parce qu'on ne cessera plus de penser au bon Dieu et de l'aimer. Ici, il faut penser à lui le plus souvent possible, — toujours, si l'on pouvait. Voyez comme on respire souvent. Si l'on pouvait, il faudrait penser à Dieu au moins aussi souvent.

— Qui voudrait nous répéter cette troisième raison?

Pourquoi le bon Dieu a-t-il fait notre esprit? — notre cœur?

— Quelle devrait être l'occupation continuelle de notre esprit et de notre cœur?

Le Maitre. — Écoutez encore une parole de saint Augustin : « Seigneur, dit-il, vous avez fait notre cœur pour vous, et il sera toujours inquiet jusqu'à ce qu'il se repose uniquement en vous. »

— Répétez cette belle parole, Justin.

— D'après cela, combien de temps devrait durer notre prière?

Le Maitre. — C'est pour cela que le saint Évangile nous dit : *Qu'il faut toujours prier sans se lasser jamais* [1]. Encore une belle parole à retenir.

— Répétez-la, Rodolphe.

Voyez, chers enfants, combien la prière est nécessaire. Elle est plus nécessaire à l'âme que la respiration au corps. A qui donc ressemble celui qui ne prie pas? Il ressemble à quelqu'un qui aurait les mains et les pieds liés, les yeux bandés, la bouche fermée, qui ne pourrait ni manger, ni respirer : il ne tarderait pas à mourir. Ainsi en est-il de celui qui ne prie pas : il ne peut longtemps vivre dans la grâce de Dieu.

Ce n'est qu'au ciel que nous pourrons prier continuellement et parfaitement. Sur la terre, il faut le faire le plus souvent et le mieux qu'on peut. Priez donc, chers enfants, priez souvent et le mieux que vous pourrez. C'est le moyen de plaire au bon Dieu et de vous sauver. En récitant notre prière du soir, nous allons demander cette grâce les uns pour les autres.

---

[1] Luc, XVIII, 1.

IX. — CATÉCHISME POUR LES JEUNES GENS

LA PRIÈRE

PREMIER CATÉCHISME

NATURE DE LA PRIÈRE

Introduction.

Chers amis, je commence aujourd'hui à vous expliquer un sujet très beau, très vaste et très pratique. C'est un sujet si important, qu'il occupe à lui seul une partie entière de notre catéchisme [1]. Il est si utile et si pratique, qu'on lui a donné le second rang. Il vient immédiatement après le Symbole de la foi, fondement indispensable de toute la religion catholique. Ce grand sujet, c'est la prière. La leçon d'aujourd'hui aura une importance spéciale. Il s'agit pour nous de bien comprendre ce qu'est la prière. De cette notion découleront comme de leur source toutes les explications de détail et toutes les conséquences que nous aurons à tirer dans la suite. Écoutez donc bien cette instruction, chers amis, tâchez de la saisir non seulement avec votre intelligence, ce qui, j'espère, ne sera pas difficile, mais aussi avec votre cœur, avec votre âme tout entière.

Le catéchisme nous donne de la prière une définition que vous savez tous parfaitement.

— Qu'est-ce que la prière?

— N., veuillez la répéter, dites-la très distinctement.

E. La prière est une élévation de notre esprit | et de notre cœur vers Dieu || pour l'adorer | le remercier | et lui demander les choses dont nous avons besoin.

---

[1] Catéchisme de Pie X. *Compendio della dottrina cristiana*, p. 138 et suivantes. Le grand catéchisme comprend cinq parties : le symbole, la prière, les commandements, les sacrements et les vertus.

— En combien de parties pouvez-vous diviser cette définition?

— Récitez de nouveau la première, — la seconde.

— Que nous fait connaître la première partie?

Le Maitre. — Elle nous fait connaître la nature, l'essence de la prière, ce que la prière est en elle-même.

Cette première partie convient donc à toute espèce de prière, et suffit, à la rigueur, pour la définir.

— Récitez de nouveau la deuxième partie.

— Que nous fait connaître la deuxième partie?

Le Maitre. — Elle nous fait connaître le but, le pourquoi de la prière, les motifs pour lesquels nous prions; en d'autres termes, les fins de la prière.

— N., veuillez reprendre cette division et résumer ce que nous venons de dire. — Caractérisez bien chaque partie de la définition.

Développement.

I

C'est par la seconde partie, c'est-à-dire par les fins de la prière que je veux commencer l'explication; et pour que vous compreniez mieux la marche que nous allons suivre, je me servirai d'abord d'une comparaison. Vous vous occupez tous de botanique; quelques-uns d'entre vous s'en font même une spécialité. Vos herbiers se complètent à vue d'œil. Mais à quel moment, chers amis, prenez-vous une plante pour l'étudier ou pour la classer dans vos collections? Est-ce au moment où, herbe encore tendre, elle sort à peine de terre et commence à montrer ses premières feuilles? Nullement. A cette période de son existence, les formes et les organes de la plante ne seraient pas assez caractérisés. Vous attendez donc qu'elle ait grandi, qu'elle ait atteint son parfait développement, qu'elle apparaisse dans tout son éclat; en un mot, qu'elle ait donné sa *fleur*. Pour le botaniste, c'est la fleur qui est l'élément principal, c'est la fleur qui caractérise la plante et permet de la classer.

1. Or la prière est une plante qui a ses racines et ses premières feuilles sur la terre, mais qui n'atteint son plein épanouissement qu'au paradis. C'est au ciel qu'il faut aller d'abord l'étudier. Je vous invite donc, chers amis, à quitter un instant la terre et à monter au ciel avec moi. Examinons ce qui s'y passe. Supposons que nous assistons à l'entrée d'une âme bienheureuse en paradis. Si vous voulez, c'est l'âme d'un martyr, ou d'un saint confesseur qui n'a pas eu besoin de passer par le purgatoire. Voilà que ses yeux corporels se ferment pour toujours à la lumière blafarde de ce monde, et subitement, sans transition, son âme est illuminée de la splendeur divine.

Irradié par cette lumière de gloire, il voit Dieu. Comprenez-vous, chers amis, cette expression : IL VOIT DIEU ? Son regard plonge avec délices dans un océan sans bornes de beauté, de sagesse, de majesté, de gloire, de toutes perfections. Son premier mouvement est un saisissement inénarrable, une sorte de stupeur d'admiration et d'amour; et à l'instant, cette âme est fixée, et pour jamais, dans un état que nous pouvons caractériser par deux mots, suivant que nous le considérons du côté de la créature elle-même ou du côté du Créateur. — C'est l'*humilité*, — et c'est l'*adoration* : humilité et adoration sont une même chose. Du premier coup, le Saint est constitué ADORATEUR, adorateur plein d'amour, adorateur pour l'éternité.

Reposons-nous un instant. — N., rappelez-nous la comparaison du commencement.

— Quel but me suis-je proposé en vous donnant cette comparaison?

— Comment appliquons-nous la comparaison?

— Quelle supposition avons-nous faite?

— Quel est le premier effet de la vision béatifique sur un Saint qui entre au Paradis?

— Quel premier grand devoir commence-t-il à remplir? — Et pour combien de temps?

2. Parmi les choses merveilleuses que le nouveau Saint aperçoit dans cet abîme de toute perfection, il en est une qui, à ses yeux, brille encore, s'il est possible, d'un plus vif éclat. C'est l'amour dont le cœur de Dieu est rempli pour ses créatures, et pour l'homme en particulier. Il voit toute la grandeur de ses desseins en créant l'homme. Maintenant qu'il en commence l'heureuse expérience, il sait ce qu'est cette sublime vocation de fils ou d'enfant de Dieu, de compréhenseur, de co-jouisseur de la Divinité, pourrait-on dire, si ce mot n'était trop souvent profané parmi les hommes. Il mesure alors toute la profondeur de l'abîme que le péché avait creusé. Il plonge ses regards éperdus dans les entrailles de la divine miséricorde. Il lit en un instant une histoire écrite en traits de feu et de sang : l'histoire de notre rédemption par le Fils de Dieu fait homme. Au plus haut des cieux, assis sur un trône de gloire, à la droite de la Majesté de Dieu, il aperçoit Jésus, ce divin Sauveur, à qui il doit tout ce qu'il est et tout le bonheur dont il jouit. Et alors, lui, Saint racheté, il éclate en des transports de reconnaissance, en des hymnes où la louange, l'amour, l'action de grâces, s'entremêlent en un désordre sublime; cantiques sacrés, qui, une fois commencés, ne devront plus finir!

Voilà, chers amis, la seconde fin de la grande prière céleste, le REMERCIEMENT, l'action de grâces.

— Quelle est la deuxième fin de la prière céleste?

— Quels sont les objets principaux de cette reconnaissance?

— De quel terme nous sommes-nous servis pour désigner les Saints du Paradis?

— Quel est le sens de ce mot?

— Pourquoi appelle-t-on les saints des COMPRÉHENSEURS?

— Quel terme correspondant est employé pour désigner les hommes qui sont encore sur la terre?

E. ou M. On les nomme VOYAGEURS.

— Expliquez le sens et la portée de ce mot.

3. Y a-t-il au ciel la prière de demande? — Certes, les Saints, parvenus à la gloire, en pleine possession de tous les biens, n'ont plus rien à désirer ni à demander pour eux-mêmes. Mais ils se souviennent de cette terre misérable où ils ont habité, et des périls auxquels leur salut fut jadis exposé. Maintenant qu'ils connaissent les biens véritables du paradis, ils comprennent l'immensité du malheur de ceux qui les perdent. En nous voyant dans cet état d'épreuve, où ils furent autrefois avant nous, dans une alternative aussi redoutable, exposés à mille dangers du dedans et du dehors, animés qu'ils sont de la charité de Dieu, ils sont remplis pour nous d'une ardente compassion et d'une tendre sollicitude; et parmi leurs chants de louange et d'amour, vous pourriez entendre, à chaque instant, les supplications les plus pressantes en faveur de leurs frères encore voyageurs.

Oh! oui, chers amis, aussi longtemps qu'il restera sur la terre une âme en péril de se perdre, la demande, l'intercession, sera encore l'une des grandes fins de la prière au paradis.

— Quelle est la troisième fin de la prière céleste?

— Pourquoi les Saints ne demandent-ils rien pour eux-mêmes?

— En faveur de qui intercèdent-ils?

— Que demandent-ils surtout pour nous?

LE MAITRE. — Oserons-nous maintenant, chers amis, fixer nos regards sur nous-mêmes et sur notre chétive prière? Sera-t-il nécessaire de vous expliquer chacune de ses fins? Ne les avez-vous pas déjà très bien comprises? Ajoutons seulement quelques mots pour aider vos propres réflexions.

— Quelle est la destinée de l'homme?

— Quand devons-nous commencer à remplir la fin de notre création?

— Quand la remplirons-nous parfaitement?

— En combien d'états se divise notre existence?

— Quels sont les principaux actes des Saints dans la gloire?

LE MAITRE. — Ce sont les mêmes que nous avons à commencer dans l'état de voyageurs, et de la manière dont nous nous en acquittons, résulte pour nous une aptitude plus ou moins haute à nous en

acquitter au ciel; en d'autres termes, un plus grand degré de gloire. Vous voyez donc que, sous ce rapport, notre vie sur la terre doit être une sorte d'apprentissage de la vie du ciel. Pour reprendre notre comparaison, on peut dire que nos actes glorieux sont contenus en germe dans nos actes de la vie présente, comme la plante, sa fleur, son fruit, sont contenus en germe dans sa graine.

— Quel est notre premier devoir envers Dieu?

— Qu'est-ce qu'adorer Dieu?

— Montrez que cette définition contient en même temps les motifs qui font, pour nous, de l'adoration un devoir indispensable.

— Quel est notre second devoir envers Dieu?

— De quels bienfaits devons-nous surtout remercier Dieu?

Le Maitre. — Vous en oubliez un. Nous devons déjà, par avance, le remercier de la gloire céleste, ou du moins de ce qu'il a bien voulu nous y appeler, ce qui est la même chose du côté de Dieu. Si par malheur nous en étions exclus un jour, ce serait notre faute, notre unique faute. C'est nous qui n'en aurions pas voulu.

— Quel autre devoir avons-nous encore à remplir dans la prière?

— Pourquoi le bon Dieu veut-il que nous lui demandions ce dont nous avons besoin? Ne sait-il pas d'avance tout ce qui nous est nécessaire? — Quel but se propose-t-il en nous obligeant à demander?

Le Maitre. — Il y a des hommes qui raisonnent comme des insensés. Quand ils viennent vous dire que la prière est inutile, ils parlent en ignorants qui n'entendent rien à la question.

D'abord, vous l'avez bien compris, parmi les fins de la prière, la demande n'occupe que le troisième rang; et je vais ajouter une chose qui va vous surprendre, et qui implique presque contradiction. C'est que dans la prière de demande elle-même, la demande est encore ce qu'il y a de moins important. Comment cela? Le voici :

Par le fait que nous demandons quelque chose à Dieu, nous le reconnaissons comme l'Auteur et le suprême Donateur ou Dispensateur de tout bien. Nous faisons donc implicitement un acte de foi à sa puissance et à sa bonté infinies.

Puisque nous demandons, nous espérons obtenir : quel acte de vertu est-ce encore?

L'acte de foi renferme lui-même un acte d'adoration. Nous reconnaissons notre dépendance à l'égard de Dieu. Nous nous résignons à sa volonté.

Voyez, chers amis, combien d'actes de vertus! et combien la prière de demande nous fait accomplir d'autres devoirs beaucoup plus amples et plus élevés que la demande elle-même.

— N. Voudriez-vous essayer de reproduire cette suite de déductions, et montrer combien d'actes de vertus sont implicitement renfermés dans la prière de demande?

II

Mais il y a quelque chose de plus grand encore, et c'est par là que j'arrive à la première partie de notre définition.

— Répétez cette première partie, N.

E. **La prière est une élévation de notre esprit et de notre cœur vers Dieu.**

Le Maitre. — J'ai à peine besoin d'en expliquer les termes. Le mot élever ou élévation est une métaphore. Il est pris dans un sens figuré. Mais on y est si habitué, qu'on n'y fait plus attention.

— Qu'est-ce qu'élever son esprit?

— Qu'est-ce qu'abaisser son esprit?

— Qu'est-ce qu'élever son cœur?

— Qu'est-ce qu'abaisser son cœur?

Le Maitre. — Remarquez bien que dans la définition de la prière ces deux mots sont nécessaires.

— Pourrait-on penser à Dieu, ou élever son esprit vers lui sans élever en même temps son cœur?

— Donnez-en des exemples.

Le Maitre. — Penser ainsi à Dieu d'une manière purement intellectuelle, ce n'est pas prier.

Prier, c'est porter vers Dieu son âme tout entière, aussi bien la partie affective, le cœur, la volonté, que la partie intellectuelle.

La vraie prière, dans le sens le plus complet de ce mot, c'est, autant qu'il dépend de nous, une adhésion totale de notre être à Dieu.

Je reviens maintenant aux fins de la prière, et plus spécialement à la prière de demande.

Au point de vue que je viens d'indiquer, c'est-à-dire l'adhésion de notre âme à Dieu, que sont les fins de la prière? — Des occasions, des motifs, ou, si vous voulez même, des prétextes aux élancements de notre âme vers Dieu; des provocations à ces bonds sublimes par lesquels notre âme, quittant la terre, plonge dans le sein de la Divinité et y adhère de toutes ses forces.

Or Dieu, qui veut notre salut, qui sait que notre salut est en lui seul, cherche sans cesse à attirer nos âmes vers lui. Pour cela, tous les prétextes sont bons.

Si l'âme est noble, capable de grandes choses, il la touche par un sentiment élevé; et de cette âme jaillit, comme une puissante étincelle, un cri d'amour, d'adoration ou de louange.

A un autre degré, ce sera le souvenir des bienfaits divins qui éveillera des chants d'action de grâces. Mais ne l'oubliez pas, en tout cela, c'est l'élan vers Dieu, l'élévation de l'esprit et du cœur, qui reste l'élément principal.

Lorsqu'il s'agit d'âmes plus faibles ou moins élevées, plus préoccupées d'elles-mêmes ou de leurs propres besoins que de Dieu et de sa gloire, ce sera la prière de demande qui remplira le même rôle. Pour demander, il faut se tourner vers celui qui doit donner. Celui qui doit donner, c'est Dieu. C'est vers lui que se tourne l'âme qui demande; c'est vers lui qu'elle porte son esprit et son cœur dans le désir qu'elle a d'être exaucée, et ici encore c'est ce mouvement vers Dieu de l'esprit et du cœur, qui est l'élément principal, l'élément essentiel de la prière.

A quoi servent donc toutes nos misères soit spirituelles, soit temporelles? — A provoquer la prière, à nous unir à Dieu.

Et savez-vous, dans cet ordre d'idées, jusqu'où Dieu peut aller? Je vais vous le dire. — Pour ramener vers lui une âme qui l'oublie, il permettra même le péché. C'est alors que l'âme tombée, prenant conscience de sa misère, lèvera vers Dieu un regard suppliant, et jettera ce cri de détresse auquel Dieu jamais ne reste insensible : Du fond de l'abîme, j'ai crié vers vous, Seigneur; Seigneur, écoutez ma prière. Si vous voulez tenir compte de l'iniquité, qui donc, Seigneur, pourra subsister devant vous? Mais non! auprès de vous c'est le pardon, qu'on est sûr de trouver; c'est la miséricorde qui règne sur votre trône, et près de vous se trouve une rédemption abondante. De vous donc, Seigneur, j'attendrai mon salut. Comptant sur votre promesse, je l'attendrai avec une entière confiance [1].

Avez-vous reconnu, chers amis, ce psaume magnifique que je viens d'abréger devant vous? Et voyez-vous maintenant la place que la prière occupe dans l'économie de notre salut?

Avant d'aller plus loin, résumons cette grande doctrine.

— Des deux parties de la définition de la prière, quelle est la plus importante?

— Quel rapport y a-t-il entre elles?

E. ou M. Le rapport de moyen et de fin.

— Dans le sens ordinaire qu'on attache à cette définition, quelle partie représente la fin?

— Quelle partie représente le moyen?

Le Maitre. — Je viens de vous montrer qu'à un point de vue plus élevé, le rapport est inverse : c'est la première partie qui est la fin; la seconde, le moyen.

— Qui voudrait bien nous rappeler l'explication que j'ai donnée?

— Veuillez appliquer cette théorie particulièrement à la prière de demande.

---

[1] Ps. 129, *De profundis*.

III

Quelque grande que soit l'idée que vous vous faites maintenant de la prière, vous n'en auriez encore, chers amis, qu'une notion fort incomplète, si je n'ajoutais une dernière explication.

Ces actes dont je vous ai parlé : adoration, louange, amour, action de grâces, et même la simple demande; ces actes, en tant que disposés à notre fin dernière, qui est le salut de nos âmes; ces actes, dis-je, nous sommes impuissants à les produire par nous-mêmes. Ils tendent à une fin surnaturelle, ils doivent donc être surnaturels et, par conséquent, produits en nous par une cause supérieure à nos propres facultés. C'est pourquoi l'on dit que l'Esprit de Dieu est le principe de la prière.

Cet esprit, dit saint Paul, *nous aide dans notre faiblesse, car nous ne savons pas ce que nous devons demander à Dieu dans nos prières, ni comment il faut le demander; mais l'Esprit lui-même prie pour nous par des gémissements ineffables*[1].

En ceci nous trouvons à la fois un motif d'humilité et un motif de confiance.

— Pourquoi un motif d'humilité?

— Pourquoi un motif de confiance?

Le Maitre. — Si la prière est formée en nous par l'Esprit de Dieu, comment pourrait-elle ne pas être exaucée?

— Pourquoi faut-il que ce soit le Saint-Esprit qui forme notre prière?

— Qui pourrait nous répéter le texte de saint Paul que j'ai cité?

Conclusion.

J'imagine maintenant l'âme de chaque fidèle et même de chaque homme avec toutes ses facultés, l'esprit, le cœur, la volonté, comme un merveilleux instrument de musique dont l'Esprit divin touche les cordes avec une délicatesse, un art infinis, chaque fois que cette âme, instrument vivant et coopérant, veut bien s'y prêter. Quel immense concert, chers amis, concert imperceptible aux oreilles grossières de notre corps terrestre, mais perceptible et très agréable aux oreilles de Dieu, des Anges et des Saints!

Et ne croyez pas que ce concert ait rien d'uniforme ou de monotone. Les dispositions des âmes sont variées à l'infini. Ces instruments sont montés à des diapasons tout différents. Le Saint-Esprit s'adapte à chaque âme avec un art suprême, et lui fait rendre exactement le son dont elle est actuellement capable. Les unes entonnent sur les

---

[1] Rom., VIII, 26.

cordes élevées des cantiques de louange et d'amour, tandis que d'autres font entendre les sourds et profonds gémissements de la douleur et du repentir. Et tout cela se fond dans une harmonie délicieuse, auprès de laquelle nos plus brillantes symphonies de la terre ne seraient qu'un amas confus de sons criards, discordants, heurtés.

Voilà le concert qui, sur la terre, s'échappe des âmes justes, et même des âmes pécheresses, mais repentantes.

Faites maintenant un effort d'imagination, chers amis, et remontez encore une fois au paradis. Écoutez ce concert grandiose où tous les Anges, tous les Saints, mus par le même divin Artiste, chantent à l'envi, et chacun selon son degré, les louanges du Seigneur. Quels instruments! et quel chef d'orchestre!

Au-dessus de toutes ces voix si fortes et si suaves, retentissent deux voix aimées, deux voix puissantes qui suffiraient à elles seules à ravir le ciel tout entier : la voix de Marie et celle de son divin Fils Jésus. Sublimes Coryphées que les Anges et les Saints sont trop heureux d'entendre, et d'accompagner de leurs harmonies dans ce cantique éternel.

Voilà, chers amis, ce qu'est la prière.

Faudra-t-il un autre jour vous en démontrer la nécessité? Faudra-t-il insister sur les qualités qu'elle doit avoir ou les conditions qu'elle doit remplir? Cela, sans doute, ne serait point nécessaire; mais nous y trouverons l'occasion de vous faire part des enseignements de notre divin Sauveur et de ses invitations si pressantes à la prière. Ce sera Lui, ce jour-là, qui vous instruira par ses divines paraboles.

En attendant, formez tous une même résolution. Au ciel, nous sommes appelés à vivre de la prière. Au ciel, notre prière sera parfaite et perpétuelle. Ici-bas, assujettis que nous sommes à toutes sortes de distractions, elle ne peut être, au sens absolu, qu'intermittente. Qu'elle soit du moins *fréquente* et *fervente*. Ce sont les deux mots qu'il faut retenir comme fruit de ce catéchisme. Dès ce soir, mettons cette résolution en pratique. Faisons notre prière avec toute l'attention et la dévotion dont nous sommes capables.

X. — CATÉCHISME POUR LES JEUNES GENS

LA PRIÈRE

DEUXIÈME CATÉCHISME

NÉCESSITÉ DE LA PRIÈRE

Introduction.

Chers amis, celui qui a bien compris la nature de la prière n'a pas besoin qu'on lui en prouve autrement la nécessité : sa conviction est complète. En effet, dire quels grands devoirs envers Dieu nous accomplissons par la prière, c'est montrer combien la prière elle-même est indispensable. La notion de la prière implique sa nécessité, et sa définition même constitue une sorte d'argument intrinsèque d'une puissance irrésistible pour tout homme de bonne foi.

Plus que personne, notre divin Maître en connaissait la valeur, et cependant, pour venir en aide à notre faiblesse, il n'a pas dédaigné de nous proposer dans sa propre conduite et dans ses instructions d'autres arguments, soit pour nous convaincre davantage de sa nécessité, soit pour nous porter plus efficacement à la pratique de la prière.

Nous suivrons cet exemple, chers amis. D'ailleurs, pour des jeunes gens de votre âge et de votre culture, il y a un intérêt très vif, même un véritable plaisir, à réunir et à grouper les éléments épars d'une doctrine; c'est ce que nous allons essayer, en prenant pour base de notre classification une réponse du catéchisme que vous savez depuis longtemps, et que nous allons de nouveau analyser.

— N., veuillez répéter cette réponse.

Est-il nécessaire de prier?

Oui, il est nécessaire de prier, | et de prier souvent, || parce que Dieu le commande, | et que notre bonheur temporel et éternel en dépend.

— En combien de parties se divise cette réponse?

— Répétez la première, — la seconde.

— Que contient la première? — ?...

M. Elle contient une double affirmation. — Quelle est la première? — Quelle est la seconde?

Le Maitre. — L'explication complète de cette réponse comporterait donc un double sujet. Il faudrait parler :

1° De la nécessité de la prière;

2° De la fréquence de la prière.

Nous nous restreindrons aujourd'hui à la première partie. De cette manière, notre instruction pourra gagner en unité.

— Pourquoi a-t-on pu insérer cette seconde partie dans une même réponse avec la première? — ?...

Le Maitre. — C'est qu'en réalité la question de la fréquence de la prière est subordonnée à celle de la nécessité. Le temps ou la fréquence est une circonstance de la prière, et ce qu'on doit dire à cet égard s'appuie sur les mêmes arguments.

— N., veuillez nous répéter cette explication. Que comprend la première partie de la réponse du catéchisme?

— Pourquoi a-t-on réuni ces deux idées?

— Répétez maintenant la seconde partie de la réponse.

— Que contient-elle?

— Combien renferme-t-elle d'arguments principaux?

Le Maitre. — Si nous nous en tenons à ce cadre très simple, voilà donc quel sera le plan de notre catéchisme :

Nécessité de la prière prouvée par { le commandement de Dieu, / notre propre besoin.

— N., veuillez écrire ce plan au tableau noir. Disposez-le d'une manière synoptique.

— Dans quel ordre sont indiqués ces arguments?

— Quel est, à vos yeux, le plus important, le plus probant?

Le Maitre. — Je vais renverser cette petite hiérarchie, et commencer l'explication par le dernier des deux motifs ou arguments que le catéchisme nous indique.

1. Notre propre besoin.

— En quels termes cet argument est-il exprimé dans la reponse du catéchisme?

E. **Notre bonheur temporel et éternel dépend de la prière.**

Le Maitre. — Décomposons encore cette proposition, et parlons d'abord de notre bonheur *éternel*.

— En quoi consiste notre bonheur éternel?

— Que faut-il faire pour y parvenir?

— Quelle sorte de bien pouvons-nous pratiquer par nos propres forces?

— Quelle sorte de mérite et de récompense peut-on se procurer de cette manière?

— Quelle sorte de vertus faut-il pratiquer pour mériter la gloire éternelle?

— De quoi avons-nous besoin pour les pratiquer?

— Qu'est-ce que la grâce?

— Sous ce rapport, jusqu'où va notre impuissance sans la grâce?

— Qui pourrait citer une parole de Notre-Seigneur?

E. *Sans moi, vous ne pouvez rien faire* [1].

Le Maitre. — Saint Paul exprime la même pensée en ces termes : *C'est Dieu qui opère en nous le vouloir et le faire, selon qu'il lui plaît* [2]. Ailleurs, il dit encore que *de nous-mêmes nous ne pouvons pas même former une bonne pensée. C'est Dieu qui nous en rend capables* [3].

Voyez, chers amis, jusqu'où va notre impuissance, quand il s'agit d'atteindre notre fin dernière et de pratiquer le bien surnaturel. Cela toutefois n'a rien qui doive nous décourager : « car, ajoute le concile de Trente après saint Augustin, Dieu ne commande rien d'impossible; mais, en ordonnant, il nous avertit de faire ce que nous pouvons, et de demander ce que nous ne pouvons pas. » La grâce de la prière n'est refusée à personne, et par la prière nous pouvons obtenir tout ce qui nous est nécessaire.

— Veuillez résumer cet argument. — Comment notre bonheur éternel dépend-il de la prière?

— Quelles paroles de saint Paul avons-nous citées?

— Répétez ce que dit le saint concile de Trente.

Le Maitre. — La prière est la clef qui nous ouvre les trésors célestes. Parmi les grâces desquelles notre salut dépend, il en est une plus particulièrement nécessaire. — Laquelle? — ?...

Le Maitre. — *C'est la grâce de la persévérance finale, plus ordinairement appelée, parmi les fidèles, la* **grâce d'une bonne mort**. C'est la grâce par laquelle Dieu met le sceau à l'œuvre de notre salut, et celle-là, plus que toute autre, si c'est possible, dépend de la prière. Voilà ce qui faisait dire à saint Liguori cette parole si énergique dans sa concision : *Celui qui prie se sauve, celui qui ne prie pas se damne.*

Aussi l'Église, attentive à nos besoins, et guidée par le Saint-

---

[1] S. Jean, xv, 5. — [2] Phil., II, 13. — [3] II Cor., III, 5.

Esprit, met-elle constamment sur nos lèvres cette demande du salut, de la vie éternelle. Vous le remarquerez dans les offices, chers amis. Mais, dès maintenant, veuillez m'indiquer deux de nos principales prières, dans lesquelles cette demande est formellement exprimée.

E. *L'Oraison dominicale :* — délivrez-nous du mal.

E. *La Salutation angélique :* — priez pour nous à l'heure de notre mort.

Le Maitre. — Récitez toujours ces belles et grandes prières avec attention et ferveur ; l'une est la prière même du Seigneur, l'autre est la plus belle prière en l'honneur de la très sainte Vierge.

Vous avez vu comment notre bonheur éternel dépend de la prière et ce qu'il faut faire pour nous l'assurer. Le catéchisme avait un autre mot.

— Quel bonheur dépend encore de la prière?

— Comment notre bonheur temporel dépend-il de la prière?

— Qui est l'Auteur et le Dispensateur de tous les biens, même temporels?

— Comment savons-nous que Dieu désire que nous lui demandions même cette sorte de biens? (Quatrième demande du *Pater*.)

— Dans quelle mesure devons-nous les demander?

— Avec quelle condition?

Le Maitre. — En effet, ce n'est pas de la possession de ces biens que dépend notre bonheur, même ici-bas. A l'exemple de Salomon, nous pouvons en demander la mesure nécessaire pour nous délivrer des plus graves soucis de la vie, de peur que notre âme ne soit entraînée au découragement et au désespoir. Mais, dans le cas même d'une extrême pauvreté, il faut savoir se résigner à la très sainte volonté de Dieu, qui permet les épreuves de cette vie afin d'augmenter notre gloire éternelle.

— De quoi dépend notre vrai bonheur ici-bas?

— Et cette pureté de la conscience, de quoi dépend-elle à son tour?

— Par quel moyens pourrons-nous obtenir la force nécessaire pour être constamment fidèles à Dieu?

Le Maitre. — Vous voyez donc, chers amis, que notre bonheur éternel et notre bonheur temporel sont intimement liés. On les acquiert par les mêmes moyens : la piété, la justice, la sainteté. Celui-là est vraiment heureux ici-bas, qui recherche par-dessus tout les biens éternels.

— Comment Notre-Seigneur traduisait-il cette vérité pratique?

E. *Cherchez avant tout le royaume de Dieu et sa justice, et tout le reste vous sera donné par surcroit* [1].

[1] S. Matth., VI, 33.

Le Maitre. — Retenez bien cette excellente maxime, et fixez-la dans votre esprit comme une lumière pour éclairer toutes vos pensées et toutes vos actions.

Voilà comment notre bonheur temporel et notre bonheur éternel dépendent de la prière. Mais il y a une raison plus élevée que je vais vous expliquer.

Non seulement c'est par la prière que nous pouvons obtenir ce qui nous conduit au bonheur éternel ou temporel, mais c'est la prière même, entendue dans le sens le plus haut, qui constitue ce bonheur.

En effet, qu'est-ce que la prière? C'est l'adhésion de notre âme à Dieu. Or, en quoi consistera notre bonheur éternel? Dans la vue, la possession, la jouissance de Dieu, dans un embrassement, dans une étreinte ineffable et éternelle de notre âme avec Dieu. Voilà la vraie élévation de l'esprit et du cœur, de l'âme tout entière; voilà la grande, la sublime prière, la prière éternelle.

Il y a plus. Non seulement notre bonheur essentiel consistera dans la possession de Dieu, mais en dehors de ce bonheur, notre âme serait impuissante à en goûter un autre. Dieu a fait notre âme pour lui, et lui-même est l'objet auquel aspirent invinciblement toutes nos facultés. Dieu est aussi nécessaire à notre âme que la nourriture à notre estomac, que l'air à nos poumons. Et ces comparaisons, chers amis, sont mesquines et grossières. Il faudrait multiplier presque par l'infini le rapport qu'elles expriment pour avoir la réalité.

On pourrait ainsi définir les intelligences créées : *Des puissances spirituelles d'aspiration, capables de la Divinité.* Et quelles puissances, grand Dieu! quels abîmes à combler! Dieu seul peut les remplir.

Nous n'avons point présentement la notion claire de ces choses; mais, au moment de notre mort, à l'instant même où l'âme se trouve dégagée des liens de la mortalité, elle en prend conscience; et ce besoin de Dieu, cette faim, cette soif de la Divinité se font immédiatement sentir. Et alors, c'est pour elle le ciel ou l'enfer.

Le ciel, c'est Dieu qui se donne, c'est l'Abîme suprême, qui remplit l'autre abîme, l'abîme de notre âme, et le comble de tous les biens.

L'enfer, c'est Dieu qui se refuse. C'est le gouffre de l'âme qui reste béant, — c'est l'aspiration inassouvie, — c'est une faim, une soif inextinguibles; — c'est le comble de la misère et de la souffrance, et cela pour une éternité. Oh! Dieu! quelle angoisse! quelle douleur! Y avez-vous jamais songé, chers amis?

Or, notre fin ici-bas ne diffère pas essentiellement de notre fin éternelle. Dès maintenant, notre âme est faite pour Dieu, et dès maintenant Dieu seul peut la satisfaire. Nous ne goûtons de vrai bonheur que dans la mesure où il veut bien se communiquer à nous, dans la mesure où, en quelque sorte, nous prenons possession de lui par la pratique des vertus chrétiennes, et par une

prière élevée et ardente. C'est ce qui faisait dire à saint Augustin cette parole que vous allez retenir, car elle résume admirablement toute cette grande doctrine : *Seigneur, vous avez fait notre cœur pour vous, et il sera toujours inquiet, tant qu'il ne reposera pas pleinement en vous!...*

— Quelle dernière raison avons-nous donnée de la nécessité de la prière?

— Pour qui notre âme a-t-elle été créée?

— Répétez une définition imagée des créatures intelligentes.

— Quel sens pouvez-vous attacher maintenant à ces paroles du catéchisme : « Nous avons été créés et mis au monde pour connaître et aimer Dieu? »

— En quoi consiste notre bonheur éternel?

— En quoi consiste notre malheur éternel?

— Rappelez une très courte définition du ciel et de l'enfer.

— Expliquez-les.

— Quelle relation ces choses ont-elles avec la prière?

— Appliquez cette doctrine à notre état présent.

— En quoi consiste la portion de vrai bonheur que nous pouvons goûter ici-bas?

— Répétez la belle parole de saint Augustin qui résume cette doctrine.

2. Le Commandement de Dieu.

Ici se présentent deux questions : l'existence du précepte, les raisons du précepte.

I. — Le précepte de la prière appartient d'abord à la loi naturelle. Il fait partie de l'obligation générale de tendre à notre fin. En particulier, il se confond avec l'obligation d'adorer Dieu, de croire et d'espérer en lui, de l'aimer, de lui rendre un culte privé et public.

N., veuillez nous répéter ces raisons.

— Dans quels commandements de Dieu le précepte de la prière est-il contenu?

Le Maitre. — En dehors de ces textes fondamentaux, nous trouvons dans l'Ancien Testament une foule de passages où l'obligation de prier Dieu est formellement rappelée; mais je crois inutile d'insister, arrivons au Nouveau Testament.

— Comment Notre-Seigneur nous a-t-il inculqué cette obligation?

E. Par sa doctrine et par ses exemples.

Le Maitre. — Parlons d'abord de ses exemples. — Quelle était la pratique de Notre-Seigneur?

— Comment employait-il souvent ses nuits [1] ?

— Comment préludait-il à ses miracles [2]?

— Rappelez quelques-unes de ses prières les plus célèbres.

E. E. : 1° La prière qu'il fit durant une nuit entière avant de choisir ses Apôtres [1] ;

2° La prière dans laquelle il se transfigura [2] ;

3° La prière sacerdotale après le discours de la Cène [3] ;

4° La grande prière de l'Agonie [4] ;

5° La prière suprême sur la Croix [5].

Le Maitre. — Nous ne parlons pas du *Pater,* cette sublime prière qu'il enseigna à ses Apôtres et que, sans doute, il dut réciter bien souvent avec eux.

— Citez maintenant quelques-unes de ses paroles qu'on considère justement comme des préceptes.

E. E. *Veillez et priez afin que vous ne tombiez point dans la tentation* [6].

— *Demandez et on vous donnera; cherchez et vous trouverez; frappez et on vous ouvrira* [7].

Le Maitre. — Le précepte de la prière est aussi implicitement contenu dans plusieurs paraboles qui se rapportent directement à ce grand sujet. L'évangéliste saint Luc indique même nettement cette intention, lorsqu'il dit au commencement du chapitre xviii : *Jésus leur adressa encore une parabole pour montrer qu'il faut toujours prier, sans se lasser jamais* [8].

On trouve aussi dans les écrits des saints Apôtres une foule de textes où le grand devoir de la prière, sous toutes ses formes, est expressément rappelé. Pour aujourd'hui, les quelques paroles de Notre-Seigneur que nous avons citées devront suffire.

II. — Quels sont les motifs ou raisons du précepte? En d'autres termes, pourquoi Dieu nous commande-t-il de prier?

Il y a, pourrait-on dire, une raison générale et une raison particulière. La raison générale est celle-ci :

Dès lors qu'un devoir quelconque appartient à la loi naturelle, c'est-à-dire qu'il résulte des rapports nécessaires de la créature au Créateur, Dieu ne peut pas ne pas le commander. Dieu veut nécessairement l'ordre et la vérité. Son infinie sainteté repousse nécessairement toute compromission avec le désordre et le mensonge. Or la prière appartient à cet ordre de devoirs. La créature intelligente doit librement se référer à son Auteur, c'est-à-dire tourner vers lui son

---

[1] S. Luc, vi, 12, 13. — [2] S. Luc, ix, 28, 29. — [3] S. Jean, xvii. — [4] S. Matth., xxvi, 36-44. — [5] S. Luc, xxiii, 34. — [6] S. Matth., xxvi, 26, 41. — [7] S. Matth., vii, 7. — [8] S. Luc, xviii, 1.

esprit et son cœur, agir pour lui, lui rendre hommage par toutes ses facultés. C'est bien là l'essence de la prière. Et Dieu ne peut pas ne pas exiger ce service de sa créature.

Concevoir un Dieu qui pourrait ainsi abandonner son droit et trahir en même temps sa créature, en la dispensant de rechercher de toutes ses forces ce qui est son bien souverain, ce serait une criminelle impiété.

— Voilà donc notre première raison. Comment l'avons-nous appelée?

— Pourquoi l'avons-nous appelée générale?

— Appliquez-la au devoir spécial de la prière.

La raison que j'appelle **particulière** a sa source dans l'amour que Dieu a pour ses créatures. Le premier effet de cet amour, c'est le désir qu'il a de notre salut. *Dieu veut*, dit saint Paul, *que tous les hommes soient sauvés* [1]. Nous pouvons dire, sans exagération, que Dieu veut notre salut d'un désir infiniment plus grand que nous ne pouvons le désirer nous-mêmes.

Je vous ai dit tout à l'heure, chers amis, que notre âme est un abîme qui aspire la Divinité. Renversez maintenant la comparaison, et dites que Dieu lui-même est un immense abîme qui aspire nos âmes, qui a soif de nos âmes, d'une soif allumée par un amour infini. Dieu et l'âme : voilà les deux abîmes qui s'appellent [2], mais avec quelle différence d'attraction et d'amour!

Et, puisque Dieu veut notre salut, qu'il le veut avec une telle puissance de désir, il veut aussi tout ce qui peut y contribuer et l'assurer, en particulier la prière, dont lui seul connaît toute l'efficacité; efficacité qui a son principe dans ce même amour, et dans cette même volonté de nous sauver.

J'ai appelé cette raison *particulière*. Peut-être, en un sens, me suis-je trompé, car l'amour de Dieu, au point de vue que je vous ai expliqué, peut être regardé comme la source et l'origine de toutes ses lois. Toutefois, cette raison est vraiment spéciale en ce qui regarde la prière. Rappelez-vous ce que nous avons dit. De la prière dépend notre bonheur éternel et temporel. Dans la prière consiste même notre bonheur éternel et la portion de vrai bonheur dont nous pouvons jouir ici-bas. En un sens, Dieu veut donc la prière plus que toute chose; il la veut d'une manière très spéciale.

— Par quel mot pouvez-vous résumer cette raison que j'ai appelée *particulière?*

— Quel est le premier effet de cet amour?

— Répétez le mot de saint Paul à Timothée.

— Rappelez l'image que nous avions employée une première fois et dont nous avons renversé l'application.

---

[1] I Tim., II, 4. — [2] Ps. XLI, 8.

— Quel mot des psaumes se trouve ainsi expliqué ?

— Quelle grande parole de Jésus sur la croix cela vous rappelle-t-il?

E. *J'ai soif*[1].

— Dans quel sens l'amour de Dieu peut-il être aussi considéré comme raison générale de toutes les lois?

— Dans quel sens est-il la raison spéciale du précepte de la prière?

Conclusion.

Étonnez-vous maintenant, chers amis, que, dans la bouche de notre divin Sauveur, ce précepte change presque de nature. Il perd sa forme impérative. Dans ses paroles, on a peine à reconnaître le commandement. Quand Jésus parle de la prière, il n'ordonne pas; il conseille, il presse, il supplie, pour ainsi dire. Témoin toutes ces paraboles touchantes par lesquelles il cherche à nous inspirer la confiance; témoin encore ces paroles si tendres qu'il adressait à ses Apôtres avant de mourir : *Tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, je le ferai; si vous me demandez quelque chose en mon nom, je le ferai*[2]. Un peu plus loin il y revient, il insiste, il ajoute même le serment : *En vérité, en vérité, je vous le dis, tout ce que vous demanderez à mon Père en mon nom, il vous le donnera. Jusqu'à présent, vous n'avez rien demandé en mon nom, demandez donc, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite*[3].

Je vous laisse sur ces dernières paroles, chers amis : *Demandez, et vous recevrez, afin que votre joie soit parfaite.* Que ce cri du cœur de Jésus retentisse sans cesse aux oreilles de votre âme. C'est le plus parfait résumé de notre instruction; c'est l'explication et la justification la plus vraie en même temps que la plus tendre du grand précepte de la prière.

---

[1] S. Jean, XIX, 28. — [2] S. Jean, XIV, 13, 14. — [3] S. Jean, XVI, 23, 24.

DEUXIÈME SÉRIE

SUJETS VARIÉS

PREMIER GROUPE

XI. — CATÉCHISME POUR LES PETITS ENFANTS

LA CRÉATION DU PREMIER HOMME

Dans le récit biblique de la création de l'homme se trouvent contenues implicitement plusieurs vérités fondamentales de la foi chrétienne, attaquées aujourd'hui par toute l'école rationaliste : création directe et spéciale de l'homme; unité de la race; dualité de substance clairement indiquée par la formation séparée du corps et la création subséquente de l'âme; supériorité de la nature humaine sur tout ce monde visible, résultant principalement de la ressemblance de l'âme avec Dieu, etc. Ces vérités sont très importantes; elles forment comme la base du dogme catholique. C'est pourquoi les ennemis de l'Église s'acharnent à détruire l'autorité des livres sacrés où elles sont si clairement enseignées. Sans user de formules dogmatiques, ce qui serait absolument déplacé avec des enfants de cet âge, le Catéchiste met déjà ces vérités en lumière dans la mesure où ils sont capables de les apercevoir, en même temps qu'il s'efforce de graver dans leur cœur un vif sentiment de reconnaissance envers Dieu qui les a créés à son image.

Programme.

1. *De quoi Dieu a-t-il formé le corps du premier homme?*
   Dieu a formé de terre le corps du premier homme.
2. *Comment Dieu a-t-il créé l'âme du premier homme?*
   Dieu a créé l'âme du premier homme en soufflant sur lui.
3. *A l'image de qui l'âme de l'homme a-t-elle été créée?*
   L'âme du premier homme a été créée à l'image de Dieu.

Mes petits amis, il y a beaucoup d'hommes sur la terre. Tous viennent de Dieu. Mais, dès le commencement, le bon Dieu n'a créé qu'un seul homme et tous sont venus de lui. Je veux vous raconter aujourd'hui comment le bon Dieu a créé le premier homme.

Vous savez déjà, mes enfants, que le bon Dieu a fait toutes choses en six jours. L'homme n'a pas été créé le premier jour, ni le second, mais seulement le sixième, à la fin. S'il avait été créé le premier ou le second jour, il n'aurait eu rien à manger, il n'aurait pas pu vivre. Aussi le bon Dieu, infiniment sage, a d'abord fait la terre; il l'a éclairée au moyen du soleil, de la lune, des étoiles; il l'a peuplée de plantes et d'animaux de toutes sortes, et lorsque tout a été préparé, il a créé l'homme.

— Qui a créé tous les hommes que vous voyez?
— Au commencement, combien le bon Dieu a-t-il créé d'hommes?
— En combien de jours le bon Dieu a-t-il fait tous les êtres?
— Quel jour l'homme a-t-il été créé?
— Pourquoi Dieu a-t-il créé l'homme le sixième jour?
— Nommez quelques objets créés avant l'homme.

Voici maintenant de quelle manière le bon Dieu a créé le premier homme avec de la terre humide. Le bon Dieu a fait un corps comme le vôtre, mais plus grand, grand comme celui des hommes. Vous savez que le bon Dieu est un esprit, il n'a pas de mains comme nous, mais il est tout-puissant et il peut faire tout ce qu'il veut en commandant que cela soit fait. C'est ainsi qu'il a formé le corps du premier homme. Ce corps avait une tête, une poitrine, des mains, des bras, des pieds; il n'y manquait rien : il y avait les yeux, le nez, la bouche, les doigts et même les cheveux. Retenez donc bien ceci : Dieu a formé le corps du premier homme avec de la terre.

— Avec quoi Dieu a-t-il formé le corps du premier homme?
— Comment était cette terre?

Le Maitre. — Quoique vous soyez encore bien jeunes, mes petits amis, plusieurs d'entre vous ont déjà vu une personne morte.

— Comment cette personne était-elle placée?

— Pouvait-elle remuer les bras, les jambes?

— Lui adressait-on la parole?

— Pourquoi ne lui parlait-on pas?

— Voyait-elle ceux qui étaient dans la chambre?

— Pourquoi ne les voyait-elle pas?

Le Maitre. — Eh bien! mes chers amis, il en était ainsi de ce corps de terre; il était très beau, mais il était étendu sur le sol; il ne remuait pas, il ne parlait pas, il n'entendait pas, il ne voyait pas, pas plus qu'une personne morte.

— Et savez-vous pourquoi un mort ne peut plus ni voir, ni parler, ni remuer?

E. L'âme est sortie du corps.

— Et pourquoi le corps du premier homme ne pouvait-il ni voir, ni parler, ni remuer?

E. ou M. L'âme n'y était pas entrée.

— Que manquait-il à ce corps de terre pour être vivant?

II

Pour rendre vivant le corps de terre qu'il venait de faire, Dieu a soufflé sur son visage, et ainsi il a créé une âme vivante. La sainte Écriture dit que le bon Dieu a soufflé pour nous apprendre que l'âme, qui est un esprit, a été mise dans le corps comme par un souffle. Le souffle est de l'air, mais l'âme n'est pas de l'air, c'est un esprit, et lorsque l'âme est entrée dans le corps, l'homme a été achevé : il s'est levé, il a marché, il a pu voir, entendre, parler, comprendre, faire tout ce que vous faites. Il était devenu vivant.

— De combien de parties se compose l'homme?

— De ces deux parties quelle est celle que vous voyez?

— Quelle est celle que vous ne voyez pas?

— Quelle est celle que Dieu a faite la première?

— De quoi Dieu a-t-il formé le corps?

— Après avoir créé le corps du premier homme, qu'est-ce que Dieu a créé?

— Comment a-t-il créé l'âme du premier homme?

— Qu'est-il arrivé lorsque l'âme est entrée dans ce corps de terre?

E. Il a vu, entendu, etc.

— Qu'est-ce qui rend notre corps vivant?

— Connaissez-vous des êtres qui voient, qui entendent, qui marchent et qui ne sont pas des hommes?

Le Maitre. — Oui, mes amis, les animaux voient, entendent, marchent comme nous. — Cela veut-il dire qu'ils ont une âme comme la nôtre? Les animaux ont un corps et quelque chose qui rend vivant ce corps, mais ce n'est pas une âme comme la nôtre. Aux hommes seuls le bon Dieu a fait ce don précieux. Les animaux peuvent bien manger, marcher, voir comme vous, mais ils ne peuvent pas faire tout ce que vous faites. Vous allez voir.

— Pourquoi vos parents vous conduisent-ils en classe?

— Y envoient-ils le petit chat, le petit chien, le cheval?

— Pourquoi n'envoie-t-on pas les animaux en classe?

— Et pourquoi ne peuvent-ils pas s'instruire?

— Si vous pouvez apprendre, à quoi le devez-vous?

— De même, pourquoi allez-vous à l'église chaque matin?

— Pourquoi n'y conduit-on pas les animaux?

— Et pourquoi ne peuvent-ils pas prier?

— Si vous pouvez prier, à quoi le devez-vous?

— Nommez deux choses que les animaux ne peuvent pas faire et que vous faites.

— Si vous êtes au-dessus des animaux, à quoi le devez-vous?

— Des deux parties de l'homme, quelle est celle qui a le plus de valeur?

— Répétons : Comment Dieu a-t-il créé l'âme du premier homme?

Le Maitre. — Après la naissance d'un enfant, les parents lui donnent un nom. Le bon Dieu, après avoir créé le premier homme, lui a donné aussi un nom; il l'a appelé **Adam**, ce mot veut dire : homme formé de terre.

— Qui a donné un nom au premier homme?

— Quel nom Dieu lui a-t-il donné?

— Que veut dire ce mot : Adam?

— Pourquoi Dieu lui a-t-il donné ce nom?

— Quand est-ce que l'âme quitte le corps?

— Le corps reste-t-il vivant lorsque l'âme s'en va?

— Où met-on le corps mort?

E. Dans un cercueil.

— Où dépose-t-on le cercueil?

— Si on ouvrait le tombeau longtemps après y avoir mis le cercueil, que trouverait-on?

— Que devient donc le corps après la mort?

— Pourquoi le corps redevient-il de la terre?

Le Maitre. — Il n'en est pas ainsi de l'âme, on ne l'enterre pas, car elle ne meurt pas. Elle vivra aussi longtemps que Dieu, c'est-à-dire toujours, car elle a été créée à l'image de Dieu.

III

Oui, mes enfants, retenez-le bien, l'âme de l'homme a été créée à l'image de Dieu; je pourrais dire, l'âme de l'homme ressemble à Dieu. Je vais tâcher de vous le faire comprendre. Regardez bien ce que je vous montre. (Le Catéchiste montre une pièce de monnaie.) Sur cette pièce de cinq francs il y a une image, une figure, celle du souverain, dans les pays où il y a des rois. A cause de cela, on peut dire que cette pièce de cinq francs est faite à l'image du roi. Eh bien! l'âme humaine est faite à l'image du plus grand des rois, à l'image de Dieu; elle ressemble à Dieu. Vous ne voyez pas le bon Dieu, vous ne l'entendez pas, vous ne pouvez le toucher. Votre âme non plus, vous ne pouvez pas la voir, ni l'entendre, ni la toucher. Le bon Dieu existera toujours; votre âme aussi existera toujours. Le bon Dieu pense à nous, il comprend tout, il sait tout. Notre âme également peut penser, elle peut comprendre et connaître beaucoup de choses. Vous le voyez, mes enfants, notre âme ressemble au bon Dieu : elle a été créée à l'image de Dieu.

— A l'image de qui a été créée l'âme de l'homme?
— A qui donc ressemble notre âme?
— Peut-on voir le bon Dieu?
— Peut-on le toucher?
— L'avez-vous quelquefois entendu?
— Peut-on voir l'âme de l'homme?
— Peut-on la toucher?
— L'avez-vous quelquefois entendue?
— Ainsi, en quoi tout d'abord Dieu et notre âme se ressemblent-ils?
— Le bon Dieu sait-il beaucoup de choses?
— Notre âme peut-elle savoir beaucoup de choses?
— En quoi notre âme ressemble-t-elle encore au bon Dieu?
— Dieu nous aime-t-il?
— Dites-moi quelques bienfaits que vous avez reçus du bon Dieu.
— Et notre âme peut-elle l'aimer?
— Nommez quelques personnes que vous aimez bien.
— En quoi troisièmement notre âme ressemble-t-elle au bon Dieu?
— Combien de temps Dieu existera-t-il?
— Et notre âme, combien de temps vivra-t-elle?
— A qui ressemble donc notre âme?
— De qui notre âme est-elle l'image?

Le Maitre. — Voyez, chers enfants, comme c'est beau de ressembler au bon Dieu.

— Que fait-on d'une belle image à laquelle on tient beaucoup?

— Comment devons-nous conserver notre âme qui est l'image du bon Dieu?
— Quelle est la chose vilaine qui peut salir notre âme?
— Que faut-il donc éviter avec grand soin?
— Après la mort du corps où va l'âme tout à fait belle?
— Et l'âme qui serait salie par un gros péché, où irait-elle?

Brève récapitulation.

— Quel jour l'homme a-t-il été créé?
— De combien de parties se compose l'homme?
— De quoi Dieu a-t-il formé le corps?
— Comment Dieu a-t-il créé l'âme?
— A l'image de qui notre âme a-t-elle été créée?
— Que faut-il faire pour ne pas salir cette image?

Petite exhortation.

Dieu, n'est-il pas vrai? a été très bon envers Adam. Mais il l'a été aussi pour chacun de vous. Comme à Adam, il vous a donné un beau corps et une belle âme. Dès qu'Adam a été capable de marcher, de parler, de comprendre, il s'est mis à genoux pour remercier le bon Dieu de l'avoir créé. Vous aussi, mes chers enfants, soyez pleins de reconnaissance envers Dieu. Chaque matin, dès votre réveil, joignez vos petites mains et remerciez le bon Dieu qui vous aime beaucoup et qui vous a donné la vie et une belle âme qui lui ressemble. Et puis rappelez-vous toujours que votre âme est l'image de Dieu. Oh! conservez-la bien belle. Un enfant qui ment, qui vole, qui fait une chose indécente, gâte et salit son âme; il mérite d'être puni par le bon Dieu, car il salit son image. Pour vous, ne le faites jamais.

XII. — CATÉCHISME POUR LES PETITS ENFANTS

LE PREMIER PÉCHÉ

Ce catéchisme a pour but : 1° de faire comprendre aux enfants en quoi consiste essentiellement le péché, et par conséquent d'expliquer par avance la définition que le livre leur en donnera plus tard; 2° de leur inspirer en même temps une horreur profonde pour tout péché, principalement par la considération de ses funestes effets. Ces notions sont contenues d'une manière très claire, et tout à fait intuitive, dans le récit que la Genèse nous fait de la chute de nos premiers parents; c'est là qu'il faut les puiser. On suivra dans cette leçon la méthode historique.

Programme.

1. *Quel mal Adam et Ève ont-ils fait?*
   Adam et Ève ont mangé du fruit défendu.
2. *Comment appelle-t-on la mauvaise action qu'ils ont commise en mangeant du fruit défendu?*
   On appelle cette mauvaise action un péché.
3. *Comment Adam et Ève ont-ils été punis de ce péché?*
   Ils ont été chassés du Paradis terrestre, et ils sont devenus malheureux pour l'âme et pour le corps.

Aujourd'hui, chers enfants, je vais encore vous raconter une histoire; mais ce n'est pas une histoire joyeuse, comme celle que nous avons racontée l'autre jour et qui vous a tant fait plaisir. C'est au contraire une histoire bien triste; si triste, que si nous la comprenions bien, elle nous ferait tous pleurer!

I

Vous savez où le bon Dieu avait mis Adam et Ève après les avoir créés. Comment appelle-t-on cet endroit?...

C'était un beau et grand jardin, tout planté des plus beaux arbres, et chaque arbre portait des fruits très bons à manger. Il y en avait de toutes les espèces. Et le bon Dieu avait dit à Adam : « Je vous donne tous les fruits du jardin. Vous en mangerez autant qu'il vous plaira. Je ne garde qu'un seul arbre. C'est celui qui est planté au milieu du jardin. Celui-là est à moi, je ne veux pas que vous y touchiez, et je vous défends de manger de son fruit. *Et si vous en mangez,* je verrai que vous ne voulez pas m'obéir, *et vous serez punis de mort.* »

— Qu'y avait-il dans le Paradis terrestre?

— Qu'est-ce que le bon Dieu avait dit à Adam?

— De combien d'arbres Adam et Ève pouvaient-ils manger les fruits?

— Combien y avait-il d'arbres défendus?

— Qu'est-ce qui devait arriver à Adam et Ève, s'ils mangeaient de ce fruit?

— Pourquoi Dieu leur avait-il défendu de manger de ce fruit?

Le Maitre. — Adam et Ève ont été bien obéissants pendant quelque temps. Ils vivaient très heureux dans le jardin. Ils aimaient le bon Dieu et le priaient de tout leur cœur. Ils passaient leur temps à cultiver de belles fleurs et à bien arranger le jardin. Pour leurs repas, ils mangeaient les plus beaux fruits; et le soir le bon Dieu venait dans le jardin, il se promenait avec eux, il leur causait, et leur apprenait tous les jours les choses les plus belles. Voyez comme ils étaient heureux!

Mais le démon le voyait, et il était jaloux. Comme il est très malheureux à cause de sa désobéissance, il a voulu rendre nos premiers parents, et tous les hommes après eux, malheureux comme lui, et pour cela il a cherché à les faire désobéir. Vous allez voir comment il a fait pour cela. Il s'est caché dans un serpent, et il a fait parler le serpent.

Un jour Ève se promenait tout près de l'arbre défendu, et le serpent lui dit : « Est-ce que Dieu ne vous a pas permis de manger de tous les fruits du jardin, puisque vous ne mangez pas de celui-ci? » — Ève lui a répondu : « Dieu nous a permis de manger de tous les fruits du jardin, excepté de l'arbre qui est planté au milieu, de peur que nous ne mourions. » Alors le démon s'est mis à mentir et à dire tout l'opposé de la vérité. « Ce n'est pas vrai, dit-il, vous ne mourrez pas. C'est tout le contraire. Si vous en mangez, vos yeux s'ouvriront; vous serez comme Dieu, vous saurez tout; vous connaîtrez le bien et le mal. » Voyez, chers enfants, quel menteur!

Pourtant Ève a cru les mensonges du démon. Elle a regardé le fruit. Il était très beau et paraissait agréable à manger. Elle a aussi désiré tout savoir, comme le démon le disait. Elle a pris du fruit et elle en a mangé. Voilà comment elle a désobéi au bon Dieu en faisant ce que le démon lui conseillait. Et après avoir mangé du fruit, elle en a donné à Adam qui n'était pas loin. Adam n'a pas osé refuser à sa femme, et il en a mangé aussi. Et ainsi tous les deux, Ève d'abord, puis Adam après, ont très mal agi. Ils ont désobéi au bon Dieu. Ils ont mangé du fruit défendu.

— Qu'est-ce qu'Adam et Ève faisaient dans le Paradis terrestre?
— Pourquoi étaient-ils si heureux?
— Qui venait les visiter tous les soirs?
— Qui était jaloux de leur bonheur?
— Pourquoi le démon était-il jaloux?
— Comment a-t-il fait pour les faire désobéir?
— Ève était à quel endroit quand le serpent lui a parlé?
— Qu'est-ce que le serpent a d'abord demandé à Ève?
— Comment Ève a-t-elle répondu?
— Qu'est-ce que le serpent a dit alors?

Le Maitre. — Dans ce qu'a dit le serpent, c'est-à-dire le démon, il n'y avait pas un seul mot de vrai. Il y avait autant de mensonges que de paroles. C'est pourquoi on dit que le démon est le **père du mensonge.** Il ne faut jamais le croire quand il dit quelque chose.

— Pourquoi Ève a-t-elle cru le serpent?
— Qu'est-ce qu'elle a fait alors? — Et après?
— Pourquoi Adam a-t-il aussi mangé du fruit?
— Quel mal, donc, Adam et Ève ont-ils fait?

E. **Adam et Ève ont mangé du fruit défendu.**

II

En mangeant du fruit défendu, Adam et Ève savaient bien qu'ils faisaient très mal. Ils n'avaient pas oublié le commandement de Dieu, puisque Ève l'a répété au serpent. Et le bon Dieu l'avait défendu très sévèrement, puisqu'il leur avait dit que, s'ils désobéissaient, ils mourraient. Ainsi ils ont désobéi au bon Dieu, en sachant bien ce qu'ils faisaient. C'est un péché. Quand quelqu'un désobéit au bon Dieu, en sachant bien ce qu'il fait, on dit qu'il fait **un péché**, ou qu'il commet **un péché.**

— Comment appelle-t-on la mauvaise action d'un homme qui désobéit au bon Dieu?
— Quand est-ce qu'on commet un péché?
— Quelle action Adam et Ève ont-ils commise en mangeant du fruit défendu?

Le Maitre. — Ce péché qu'Adam et Ève ont commis est un grand péché, parce qu'ils savaient très bien ce qu'ils faisaient, que le bon Dieu l'avait défendu sévèrement, et parce que le commandement était très facile à observer. Voyez comme c'était facile :

— Qu'est-ce que le bon Dieu avait permis à Adam?

— Qu'est-ce qu'il lui avait défendu?

— Combien le bon Dieu avait-il gardé d'arbres?

— Et combien en avait-il donné?

Le Maitre. — Comme c'était vilain de manger précisément de ce fruit que le bon Dieu avait défendu de manger, quand il y en avait tant d'autres, et de très bons, qu'ils pouvaient manger!

— Pourquoi donc le péché d'Adam et d'Ève était-il un grand péché? Pourquoi encore? — Et encore?

— Répétons encore une fois. Qu'est-ce que commettre un péché?

— Qui sont ceux qui commettent un péché?

Le Maitre. — Nous allons expliquer cela plus clairement. Le bon Dieu a dit que l'église est sa maison. Il veut qu'on y soit sage et qu'on s'y applique à prier. Il défend d'y rire, d'y causer, de s'y amuser. Si un enfant n'est pas sage, et si au lieu de prier il rit, il cause, il s'amuse à l'église, que fait-il?

Le bon Dieu a défendu de voler. Si un enfant prend ce qui ne lui appartient pas, s'il vole, que fait-il?

Le bon Dieu a encore défendu de mentir. Il aime bien les enfants qui disent toujours la vérité. Si un enfant dit un mensonge, que fait-il?

Il y a encore d'autres choses que le bon Dieu a défendues. Si on les fait en sachant bien ce que l'on fait, on offense le bon Dieu, on commet des péchés. Celui qui commet un péché fait beaucoup de peine au bon Dieu et mérite d'être puni. — Vous allez voir comment le bon Dieu a puni Adam et Ève après leur péché.

III

Adam et Ève étaient si heureux avant leur péché!

Ils aimaient le bon Dieu, et le bon Dieu les aimait parce qu'ils étaient obéissants. Ils auraient pu être heureux toujours, et après avoir vécu longtemps sur la terre, ils seraient allés tout droit au ciel, sans mourir.

Mais maintenant tout est changé. Au lieu d'écouter le bon Dieu, ils ont écouté le démon. Le démon les a trompés. Il les a fait désobéir, et aussitôt ils se sont trouvés malheureux. Ils ont entendu tout de suite une voix au fond du cœur qui leur disait : « Vous avez mal fait, — vous avez désobéi à Dieu. — C'est très mal. — Vous mourrez. »

Cette voix-là, qu'on entend au fond du cœur, quand on fait quelque chose de mal, et aussi quand on fait quelque chose de bien, mais d'une autre manière, savez-vous comment on l'appelle? — C'est la voix *de la conscience.* — Adam et Ève l'ont entendue les premiers, et elle parlait très fort. Alors ils ont eu peur, et ils sont allés se cacher derrière des arbres.

Mais le bon Dieu voit tout, et on ne peut pas se cacher devant lui. Le soir, il est descendu comme d'habitude, et il se promenait tout près de l'endroit où Adam et Ève étaient cachés. Le bon Dieu savait bien tout, mais il a d'abord fait semblant de ne pas savoir, et il a crié à Adam : « Adam, où es-tu? » Adam a compris que le bon Dieu savait tout et qu'il voyait bien où ils étaient cachés. Alors il a répondu : « Je me cache, j'ai peur. » Et le bon Dieu, qui est infiniment bon, a voulu essayer de lui faire dire sa faute pour voir s'il ne pourrait pas lui pardonner. Il lui demande donc : « Les autres jours tu ne craignais pas, pourquoi as-tu peur aujourd'hui? Est-ce que, peut-être, tu n'aurais pas mangé du fruit que je t'avais défendu de manger? » Adam savait bien que c'était à cause de cela qu'il avait peur. Mais au lieu de répondre : « Oui, Seigneur, j'ai mal fait; je me repens, pardonnez-moi, s'il vous plaît, » voici ce qu'il a dit au bon Dieu comme pour s'excuser : « Ce n'est pas moi qui ai commencé : c'est la femme que vous m'avez donnée pour compagne. C'est elle qui m'a donné du fruit, et j'en ai mangé. »

Alors le bon Dieu s'est tourné vers la femme : « Pourquoi as-tu fait cela? » lui dit-il. Ève a répondu en s'excusant comme son mari : « C'est le serpent qui m'a trompée, et j'ai mangé du fruit. »

Voilà comment Adam et Ève ont cherché à s'excuser, au lieu d'avouer leur faute. Écoutez bien maintenant la punition. Le bon Dieu a dit à Adam : « Parce que tu m'as désobéi, la terre sera maudite à cause de toi. Elle produira des épines et des chardons. Tu seras obligé de labourer le sol, et tu mangeras ton pain à la sueur de ton front, c'est-à-dire en travaillant beaucoup, tous les jours de ta vie, jusqu'à ce que tu retournes à la terre d'où tu es sorti, car tu es poussière, et tu retourneras en poussière. » Voilà ce que Dieu a dit à Adam. Mais à Ève aussi il a donné une grande punition, il lui a dit qu'elle aurait beaucoup de peines et de souffrances avec ses enfants.

Et aussitôt après, le bon Dieu les a chassés du paradis terrestre. C'est un Ange qui les poussait devant lui avec une épée de feu. Et ensuite l'Ange s'est tenu à la porte pour qu'ils ne puissent plus rentrer dans le paradis terrestre. Alors Adam et Ève se sont mis à pleurer. Oh! comme ils ont pleuré, et comme ils se sont repentis de leur péché! Le bon Dieu leur a bien pardonné la faute comme je vous le raconterai une autre fois, mais il a fallu faire la pénitence. Et quelle pénitence! Voilà que leur âme si belle et si forte est devenue tout d'un coup faible et languissante. Le bon Dieu ne venait

plus les visiter tous les jours comme il avait fait auparavant. Leurs enfants leur ont causé des peines de toutes sortes. La terre était dure et stérile. Il fallait la creuser, la labourer pour lui faire produire des récoltes. Et au bout de tout cela, il fallait souffrir la maladie et mourir. Vous voyez donc, chers enfants, comme Adam et Ève ont été punis de leur péché.

Ils ont été chassés du Paradis terrestre, et ils sont devenus malheureux pour l'âme et pour le corps.

— Pourquoi Adam et Ève étaient-ils si heureux au commencement?

— Qu'est-ce qui serait arrivé s'ils avaient toujours bien obéi au bon Dieu?

— Quand est-ce que tout a changé?

— Quelle voix Adam a-t-il entendue au fond du cœur?

— Que disait cette voix?

— Quand est-ce que nous entendons la même voix?

— Et quand on fait une bonne action, que dit la voix de la conscience?

— Quelle est la première chose qu'Adam a faite après avoir péché?

— Pourquoi se cachait-il?

— Pourquoi était-ce inutile de se cacher?

— Racontez-nous ce que le bon Dieu a fait le soir.

— Qu'est-ce qu'il a dit à Adam?

— Qu'est-ce qu'Adam a répondu?

— Continuez de raconter l'histoire. Qu'est-ce que le bon Dieu a dit à Ève?

— Comment a-t-elle répondu?

— Qu'est-ce qu'Adam et Ève auraient dû faire?

— Quand est-ce que des enfants imitent Adam et Ève dans leurs mauvaises réponses?

— Dites-nous la grande punition que le bon Dieu a donnée à Adam.

— Et celle qu'il a donnée à Ève.

— Qu'est-ce qui est arrivé tout de suite après?

— Qui est venu là pour chasser Adam et Ève et les empêcher de rentrer au Paradis terrestre?

— Qu'est-ce qui est encore arrivé après?

— Comment Adam et Ève ont-ils vécu sur la terre?

Le Maitre. — Mettons tout ce qu'on vient de dire en une petite réponse. Je la répéterai le premier, et vous la direz après moi.

— Comment Adam et Ève ont-ils été punis de leur péché?

E. **Ils ont été chassés du Paradis terrestre, et ils sont devenus malheureux pour l'âme et pour le corps.**

— Répétez-la tous ensemble pour ne pas l'oublier...

Conclusion.

Mais ce n'est pas seulement Adam et Ève qui ont été condamnés à mourir pour leur péché. C'est nous avec eux. Voyez donc, chers enfants, quel grand malheur est le péché! Il ne faut jamais le commettre pour quoi que ce soit. Si le démon vient vous dire au fond du cœur de faire quelque chose de mal, ou si un mauvais camarade cherche à vous entraîner avec lui, ne les écoutez jamais. Obéissez au bon Dieu; faites tout ce qu'il a commandé; ne faites jamais rien de ce qu'il a défendu; et s'il vous arrive de commettre quelque faute, aussitôt que vous vous en apercevez, et que votre conscience vous la reproche, demandez-en pardon au bon Dieu, et promettez-lui de ne plus recommencer. Il vous pardonnera et vous bénira, pour que vous soyez plus courageux à l'avenir, que vous soyez bien sages et que vous ne l'offensiez jamais.

XIII. — CATÉCHISME POUR LES PETITS ENFANTS

LA TRÈS SAINTE VIERGE

Chers enfants, vous dites tous les jours une belle petite prière. A la prière du matin et du soir, vous la dites tout de suite après le *Notre Père;* — et quand on dit le chapelet, on la répète bien des fois.

— Comment s'appelle cette petite prière?

— Pourquoi l'appelle-t-on : *Je vous salue, Marie?*

— A qui dit-on cette prière?

— Pourquoi prions-nous si souvent la très sainte Vierge?

M. C'est parce qu'elle est la Mère de Dieu.

— Pourquoi encore? — ?

M. C'est parce qu'elle obtient pour nous du bon Dieu tout ce qu'elle veut.

Voilà, chers enfants, ce que je vais vous expliquer aujourd'hui. D'abord que la très sainte Vierge est la Mère de Dieu, puis qu'elle obtient pour nous du bon Dieu tout ce qu'elle veut. Cela fera deux choses à expliquer. Écoutez bien.

I

— Quelle est la première chose que nous allons expliquer?

E. **C'est que la très sainte Vierge est la Mère de Dieu.**

Le Maitre. — Cela, chers enfants, c'est une belle histoire. Je vais vous la raconter.

Depuis le commencement du monde, le bon Dieu voulait envoyer son Fils sur la terre pour aider les hommes à se sauver, à aller au ciel, parce que le démon cherchait, au contraire, à les faire tomber dans le péché pour les faire aller en enfer. Et le Fils de Dieu voulait bien venir sur la terre et se faire homme pour vivre avec nous,

mourir pour nous et nous sauver. Mais il aimait tellement les enfants, qu'il n'a pas voulu venir d'abord tout grand, il a voulu être tout petit, comme les petits enfants, puis ensuite grandir comme eux et comme vous, et passer par tous les âges comme nous tous.

— Depuis quand le bon Dieu voulait-il envoyer son Fils sur la terre?

— Pourquoi voulait-il l'envoyer?

— Qu'est-ce que cela veut dire : se sauver?

— Qu'est-ce que le démon cherche à faire?

— Comment le Fils de Dieu a-t-il d'abord voulu venir? — tout grand ou tout petit?

— Pourquoi a-t-il voulu être d'abord tout petit?

Le Maitre. — Je vais continuer l'histoire. C'est maintenant qu'elle devient jolie; écoutez bien.

Puisque Jésus, le Fils de Dieu, voulait venir sur la terre tout petit, il lui fallait une bonne Mère pour avoir soin de lui. Mais il voulait une Mère tout à fait sainte, la plus sainte de toutes les créatures. Alors le bon Dieu l'a cherchée sur la terre.

Il a regardé d'avance toutes les femmes qui devaient venir sur la terre. Il les connaissait toutes. Et il n'en a trouvé qu'une seule qui pourrait être assez sainte pour être choisie [1]. Vous la connaissez bien maintenant, celle-là. C'est la très sainte Vierge Marie.

Dans le ciel le bon Dieu avait dit aux Anges qu'il enverrait son Fils sur la terre pour sauver les hommes, mais qu'il fallait attendre qu'il y eût une femme assez sainte pour devenir sa Mère. Le bon Dieu savait bien quand cela arriverait; mais il ne l'avait pas dit aux Anges, et les Anges cherchaient. Depuis le commencement du monde, ils regardaient toutes les femmes qui venaient sur la terre. Mais il n'y en avait point qui fût assez sainte; elles avaient toutes des défauts ou des péchés. Et les Anges étaient tristes, parce qu'ils désiraient beaucoup voir la Mère de Dieu, et Jésus, Fils de Dieu fait homme pour nous. Et cela a duré bien longtemps, bien plus de quatre mille ans.

Mais un jour les Anges ont aperçu dans le temple de Jérusalem une petite fille que ses parents y avaient amenée pour la consacrer au bon Dieu. Cette petite fille était si sage, si pieuse, si obéissante, qu'on n'en avait jamais vu de pareille : elle n'avait point de défauts. Et les Anges s'appelaient les uns les autres, et ils disaient : Venez voir. Quelle est cette petite fille [2]? Regardez comme elle prie bien! Ses prières sont encore plus belles que les nôtres; elle est plus pure et plus sainte que nous tous. C'est comme un soleil [3] au milieu des étoiles. C'est comme une belle fleur au milieu des épines [4]. Il est impossible d'être plus pur et plus saint que cette petite fille. Que

---

[1] Cant., VI, 7 et 8. — [2] Cant., III, 6. — [3] Cant., VI, 10. — [4] Cant., II, 2.

pensez-vous qu'elle sera un jour? C'est elle, pour sûr, qui va devenir la Mère de Dieu. Et ils la regardaient toujours, et, dans le ciel, ils chantaient déjà des cantiques en son honneur.

Voyez, quelle belle histoire! Je veux voir si vous avez bien retenu jusqu'à présent.

— Pourquoi fallait-il une Mère au Fils de Dieu?

— Comment s'appelle le Fils de Dieu fait homme?

— Quelle Mère fallait-il à Jésus?

— Comment le bon Dieu l'a-t-il choisie?

— Qu'est-ce que le bon Dieu avait dit aux Anges?

— Quand le Fils de Dieu devait-il venir?

— Combien de temps cela a-t-il duré?

— Qu'est-ce que les Anges se disaient les uns aux autres, en voyant la petite Marie dans le temple de Jérusalem?

— Pourquoi étaient-ils si étonnés?

— Si les Anges sont comme des étoiles, comment est la très sainte Vierge?

— Si les hommes sont comme des épines, à cause de leurs péchés, comment est la très sainte Vierge?

Le Maitre. — Mais l'histoire n'est pas finie; nous allons continuer. C'est encore bien plus beau.

La très sainte Vierge grandissait dans le temple, et les Anges regardaient toujours. Ils priaient le bon Dieu dans le ciel et ils disaient : Seigneur, envoyez votre Fils sur la terre. Voilà sûrement la créature qui mérite d'être sa Mère. Il n'y en aura jamais de plus sainte. Nous, vos Anges et vos Chérubins, nous ne sommes rien à côté d'elle. Pourquoi, Seigneur, attendez-vous encore?

Mais le bon Dieu attendait. Il fallait encore à l'Enfant Jésus un père nourricier pour le protéger et gagner la vie de la famille, et pour cela le bon Dieu avait choisi saint Joseph. Quand la très sainte Vierge a été assez grande, il les a fait marier ensemble, et ils sont partis pour Nazareth.

Et, dans le ciel, les Anges priaient toujours de plus en plus pour que le bon Dieu envoie son Fils sur la terre.

Et voilà qu'un jour le bon Dieu appelle l'un des plus beaux Anges. C'était l'archange Gabriel. On l'appelle archange parce que c'est l'un des plus grands du Paradis. Et le bon Dieu lui dit : Gabriel, partez tout de suite vers Nazareth. Entrez dans la maison de Joseph [1]. Là vous trouverez Marie, la Vierge très sainte; vous la saluerez de notre part, de la part du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et de la part de tous les Anges qui sont au Paradis, et vous lui demanderez si

[1] S. Luc, I, 27.

elle veut bien devenir la Mère de mon Fils, la Mère du Fils de Dieu?

Aussitôt Gabriel partit, et tous les Anges se tournèrent joyeux vers la maison de Marie et de Joseph, pour voir ce qui allait arriver.

A ce moment-là, Marie était en prière. Elle aussi demandait au bon Dieu d'envoyer son Fils sur la terre, parce qu'elle avait pitié des hommes qui se perdaient presque tous. Elle pensait : « Si seulement je pouvais être une petite servante dans la maison où le Fils de Dieu va venir ! »

Pendant qu'elle pensait ainsi, une grande lumière apparaît tout à coup dans sa chambre, et au milieu de la lumière, un bel Ange tout brillant, qui arrivait du Paradis. Aussitôt l'Ange s'incline devant elle, et lui dit avec un grand respect les paroles que le bon Dieu lui avait commandées.

Je vous salue, pleine de grâce. le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes [1].

En entendant ces belles paroles, tous les Anges du ciel se sont inclinés joyeux; mais Marie était si humble, qu'elle en était tout étonnée; elle a rougi de s'entendre saluer par un Ange et elle restait toute troublée.

Alors l'archange Gabriel a diminué un peu sa grande lumière. Il a pris un ton de voix plus doux, moins solennel, et il a continué à parler. Il a dit à la très sainte Vierge : « Ne craignez pas, Marie, vous avez trouvé grâce devant Dieu. Il vous aime. Et comme il veut envoyer son Fils sur la terre, il demande si vous voulez bien être sa Mère. »

Marie a demandé à l'Ange : « Comment cela pourra-t-il se faire? » Et l'Ange lui a répondu : « Ce sera un grand miracle. Si vous le voulez bien, c'est le Saint-Esprit qui va le faire tout de suite. Ce sera aussi un grand mystère, car votre enfant sera le vrai Fils de Dieu, et en même temps il sera un homme comme les autres. Il sera Dieu et homme tout ensemble. »

Alors la très sainte Vierge a dit à l'Ange : « Je veux bien, puisque le bon Dieu le désire. Je suis la servante du Seigneur. Qu'il fasse avec moi comme vous avez dit. »

Et aussitôt le Saint-Esprit a fait un petit corps pour le Fils de Dieu, et le bon Dieu a créé une âme comme les nôtres, mais bien plus belle, et le Fils de Dieu a pris le corps et l'âme pour lui. Il s'est fait homme comme nous, et la très sainte Vierge Marie a été sa mère. Elle est devenue la Mère du Fils de Dieu fait homme, la Mère de Dieu.

Alors l'archange saint Gabriel est retourné au Paradis. Et tous les

---

[1] S. Luc, I, 28.

Anges se sont mis à battre des mains [a] et à chanter leurs plus beaux cantiques en l'honneur de Jésus, Fils de Dieu fait homme, et de la très sainte Vierge Marie, sa Mère.

Demain, chers enfants, vous répéterez toute la belle histoire. Mais pour que vous ne l'oubliiez pas trop vite, nous allons redire les principales choses.

— Où en étions-nous tout à l'heure ?

— Où se trouvait encore la très sainte Vierge?

— Qu'est-ce que les Anges demandaient au bon Dieu en la voyant si sainte ?

— Pourquoi le bon Dieu attendait-il?

— Qui a-t-il choisi pour être le père nourricier de Jésus?

Le Maitre. — Nous parlerons de saint Joseph, un autre jour. C'est aussi un grand Saint, très puissant au Paradis.

— Quel est l'Archange que le bon Dieu a envoyé vers Marie?

— Pourquoi appelle-t-on l'ange Gabriel un *archange?*

— Qu'est-ce que le bon Dieu a dit à l'archange Gabriel?

— Qu'est-ce que la très sainte Vierge faisait en ce moment-là?

— Qu'est-ce qu'elle demandait au bon Dieu?

— Racontez-nous comment l'Archange lui est apparu.

— Répétez ses paroles.

— Quand est-ce que nous redisons les mêmes paroles?

Le Maitre. — Voyez, chers enfants, quelle belle prière! Il faut toujours la dire avec une grande piété. Ce sont les mêmes paroles que le bon Dieu avait commandé à l'ange Gabriel de dire à la très sainte Vierge. — Disons-les une fois tous ensemble bien pieusement.

Tous. — *Je vous salue, Marie, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes.*

— Continuez l'histoire. Pourquoi la très sainte Vierge a-t-elle été troublée?

— Qu'est-ce que l'archange Gabriel lui a dit alors?

— Quelle explication Marie a-t-elle demandée?

— Qu'est-ce que l'Ange lui a répondu?

— Qu'est-ce que la très sainte Vierge a dit?

— Qu'est-ce qui est arrivé aussitôt?

Le Maitre. — Vous savez maintenant comment la très sainte Vierge est devenue la Mère de Dieu.

---

[a] « Les montagnes et les collines chanteront devant Dieu un cantique de louange, et tous les arbres des forêts battront des mains, parce que le Dominateur, le Seigneur au règne éternel va paraître. » *Antienne de l'Église, IIe Dimanche de l'Avent.* Isaïe, LV, 12.

— Pourquoi le bon Dieu l'avait-il choisie plutôt qu'une autre?

Le Maitre. — Vous voyez, voilà deux choses qu'il faut retenir.

1° **La très sainte Vierge est la Mère de Dieu.**

2° **La très sainte Vierge est la plus sainte des créatures.**

II

— Répétez la première.

— Répétez la seconde.

— Disons ces deux choses tous ensemble, d'abord la première.

— Puis la seconde.

Voilà pourquoi la très sainte Vierge obtient du bon Dieu tout ce qu'elle veut. Le bon Dieu aime bien les hommes, mais surtout les Saints; et plus ils sont saints, plus le bon Dieu les aime, et plus il accorde volontiers ce qu'ils demandent. Et comme la très sainte Vierge est beaucoup plus sainte que tous les Anges et que tous les hommes, le bon Dieu lui accorde tout ce qu'elle demande. Répétons :

— Quels sont les hommes que le bon Dieu aime le plus?

— Et parmi les Saints, qui sont ceux qu'il aime encore davantage?

— Pourquoi le bon Dieu aime-t-il la très sainte Vierge plus que tous les Anges et tous les Saints?

— Comment le bon Dieu fait-il voir son amour pour les Saints?

— Pourquoi le bon Dieu exauce-t-il les prières de la très sainte Vierge plus que celles de tous les autres Saints?

Le Maitre. — Il les exauce tellement qu'il ne peut jamais rien lui refuser. Puisqu'il l'a prise pour Mère, comment pourrait-il maintenant lui refuser quelque chose?

Mais la très sainte Vierge aussi nous aime. Elle nous aime comme notre bonne mère; et elle veut bien demander au bon Dieu pour nous tout ce qui nous est nécessaire. Il faut donc la prier souvent, et toujours avec une grande confiance. Que faut-il principalement lui demander? Il faut lui demander principalement deux grâces : la grâce d'être bien sages pendant notre vie, et la grâce de faire une bonne mort. — Répétez :

— Combien de grâces faut-il principalement demander à la très sainte Vierge?

— Quelle est la première?

— Pourquoi faut-il lui demander la grâce d'être bien sage?

— Quelle est la seconde?

— Pourquoi faut-il lui demander la grâce d'une bonne mort?

— Quand est-ce que l'on fait une bonne mort?

— Quand est-ce que l'on fait une mauvaise mort?

— Où vont ceux qui font une bonne mort?

— Où vont ceux qui font une mauvaise mort?

— Dans quelle prière demandons-nous toutes ces grâces?

Le Maitre. — Voyez encore une fois, chers enfants, quelle belle prière! Je vous l'expliquerai en détail un autre jour. Mais vous allez voir tout de suite que, dans cette prière, nous disons à la très sainte Vierge tout ce que nous venons d'expliquer.

Nous lui disons qu'elle est la plus sainte des créatures.

— Dans quelles paroles?

Nous lui disons qu'elle est la Mère de Dieu.

— Dans quelles paroles?

Nous lui demandons qu'elle nous aide à être bien sages en cette vie.

— Dans quelles paroles?

Nous lui demandons la grâce d'une bonne mort.

— Dans quelles paroles?

Enfin nous répétons toutes nos louanges et toutes nos demandes en un seul mot.

— Quel est ce mot?

— Que veut dire ce mot: **Ainsi soit-il?**

Mais, quand nous disons bien notre prière, peut-être que c'est la très sainte Vierge au Paradis, ou même le bon Dieu qui disent : *Ainsi soit-il.* C'est leur réponse à notre prière[a]. Quel bonheur pour nous quand la très sainte Vierge ou le bon Dieu disent : *Ainsi soit-il* à nos prières! C'est comme s'ils disaient : Votre prière est exaucée. Tout ce que vous demandez, je vous l'accorde. Mais comme il faut bien prier pour mériter que la très sainte Vierge et même le bon Dieu disent : *Ainsi soit-il!* — Ils ne le disent jamais pour des prières mal faites. Priez donc toujours bien, chers enfants. Et quand vous priez la très sainte Vierge, pensez aux Anges et aux Saints qui la prient avec vous. Et dites votre prière si bien que la très sainte Vierge ne puisse pas s'empêcher de la finir avec vous, et de dire en même temps que vous : — **Ainsi soit-il.**

---

[a] Le mot *Amen*, sceau du *Pater*, selon saint Jérôme, est interprété dans ce sens pour l'Oraison dominicale, par le *Catéchisme du concile de Trente*, 4e partie, ch. II, n. 257.

XIV. — CATÉCHISME POUR LES PETITS ENFANTS

LE QUATRIÈME COMMANDEMENT

Chers enfants, je vous ai raconté, il y a quelques jours, de quelle manière le bon Dieu avait donné ses commandements à son peuple. Vous vous rappelez cette belle histoire. Il y avait de terribles éclairs, de grands coups de tonnerre, et des Anges qui sonnaient de la trompette. La montagne sur laquelle le bon Dieu était descendu était toute en feu; la fumée sortait de tous côtés et formait une grande nuée au-dessus et autour de la montagne, et c'est du milieu de cette nuée que le bon Dieu parlait. Tous ceux qui étaient là étaient saisis de frayeur, en voyant cette fumée et en entendant cette grande voix du bon Dieu.

Un autre jour, je vous ai expliqué les trois premiers commandements de Dieu. Ils nous apprennent ce que nous devons faire pour le bien servir.

Mais parmi ses dix commandements, le bon Dieu en a fait un tout exprès pour les enfants, et c'est celui que je vais vous expliquer aujourd'hui. Il vient tout de suite après les trois premiers, c'est donc le quatrième commandement.

— Combien y a-t-il de commandements de Dieu?

— Que nous apprennent les trois premiers?

— Pour qui le bon Dieu a-t-il fait son quatrième commandement?

— Comment le disons-nous dans notre prière, Léon, — Étienne?

On s'adresse à des enfants qui le savent très bien, et au besoin on suggère le premier mot.

Tes père et mère honoreras,
Afin de vivre longuement.

Le Maitre. — Disons-le tous ensemble, lentement, et en faisant bien la pause au milieu.

Tous ensemble : Tes père et mère, etc.

Le Maitre. — On peut le dire autrement, en mettant les mêmes paroles que le bon Dieu a dites autrefois à son peuple. C'est presque la même chose, mais c'est plus simple et plus facile à comprendre pour les enfants. Je vais répéter le commandement comme le bon Dieu l'a donné. Écoutez-moi bien. Vous le répéterez après moi, puisque c'est à vous que le bon Dieu l'adresse. Il faut bien le retenir et surtout le bien pratiquer.

Écoutez donc ce que le bon Dieu commande à chaque enfant.

Gravement :

Tu honoreras ton père et ta mère,
Afin que tu vives longuement sur la terre.

Il y a deux parties dans ce commandement. Il y a ce que le bon Dieu commande, et ce qu'il promet. Je vais répéter d'abord la première partie, et vous la redirez après moi. — Nous ferons la même chose pour la seconde partie, et ensuite nous dirons le commandement tout entier.

Ce petit exercice s'exécute. Ensuite :

Nous allons expliquer la première partie :

Tu honoreras ton père et ta mère.

Pour que vous la compreniez bien, il faut que je vous dise d'abord tout ce que le bon Dieu a voulu mettre dans le mot **tu honoreras.**

Il a voulu y mettre trois choses. Écoutez bien.

1° Honorer son père et sa mère, c'est les **respecter.**

2° Honorer son père et sa mère, c'est les **aimer.**

3° Honorer son père et sa mère, c'est leur **obéir.**

— Qui a bien retenu ces trois choses? Répétez la première, Edmond.

— Répétez la deuxième, Lucien.

— Répétez la troisième, Charles.

Le Maitre. — On peut les mettre toutes les trois ensemble et dire :

Honorer son père et sa mère c'est les respecter, les aimer et leur obéir.

— Répétez, Joseph. Qu'est-ce qu'honorer son père et sa mère?

— Répétez encore, Louis, — François.

— Ainsi, combien de choses un enfant doit-il faire à l'égard de ses parents?

— Quelles sont ces trois choses?

— Redisons-les séparément. Quelle est la première chose qu'un enfant fait à l'égard de ses parents?

E. Un enfant sage respecte ses parents.

— Quelle est la deuxième chose?

— Quelle est la troisième?

La Maitre. — Voilà donc, chers enfants, les trois choses que vous devez faire à l'égard de vos parents. — Vous devez les respecter, les aimer et leur obéir. — Il faut que je vous dise maintenant de quelle manière vous devez remplir ces devoirs. Je pourrais vous l'expliquer comme nous avons commencé jusqu'à présent; mais puisque vous écoutez si bien, j'aime mieux vous raconter une belle histoire.

Vous avez vu comment le Fils de Dieu a voulu se faire homme pour nous sauver, et comment il a voulu être d'abord un tout petit enfant dans la Crèche de Bethléem. Vous savez aussi très bien son nom.

— Comment appelle-t-on le Fils de Dieu devenu petit enfant?

Le Maitre. — Eh bien! l'Enfant Jésus n'est pas toujours resté petit. Il a grandi comme les autres enfants. Il a eu six ans, puis sept ans, puis huit ans, comme vous. Et à mesure qu'il grandissait, il montrait de plus en plus la sagesse qu'il avait apportée du ciel, de manière qu'en le voyant, on croyait qu'il devenait réellement plus sage et plus savant, et on était tout étonné parce qu'on n'avait jamais vu un enfant si sage à Nazareth, ni dans toute la Judée.

Pourquoi l'Enfant Jésus a-t-il voulu grandir comme vous et paraître de plus en plus sage? C'est pour vous servir de modèle, et pour que vous tâchiez de faire comme lui, et de grandir tous les jours en sagesse comme vous grandissez en âge et en taille.

Il faut donc voir aujourd'hui comment l'Enfant Jésus se conduisait à l'égard de ses parents, comment il les respectait, comment il les aimait et comment il leur obéissait, afin d'apprendre comment vous devez respecter vos parents, comment vous devez les aimer et leur obéir. Avant de vous le raconter, je veux voir si vous avez retenu ce que nous venons de dire.

— Comment l'Enfant Jésus était-il dans la crèche?
— Est-il toujours resté petit?
— De combien de manières grandissait-il?
— Pourquoi l'Enfant Jésus a-t-il voulu venir au monde tout petit?
— Pourquoi a-t-il voulu grandir comme les autres enfants?
— Qu'est-ce que nous voulons apprendre aujourd'hui?

I. Il faut d'abord apprendre comment il respectait ses parents. L'Enfant Jésus avait un Père au ciel. C'est le bon Dieu, son vrai Père. Mais il avait aussi sur la terre un père nourricier, qui gagnait le pain nécessaire pour le nourrir. C'était saint Joseph; et saint Joseph tenait sur la terre auprès de l'Enfant Jésus la place du bon Dieu. L'Enfant Jésus avait aussi une bonne Mère. C'était la très sainte Vierge Marie. Elle tenait aussi la place du bon Dieu.

Dans le ciel, le bon Dieu est tout seul le Père de Notre-Seigneur

et de tous les hommes. Il est infiniment fort et puissant, et infiniment bon. Mais sur la terre, il a voulu se faire représenter par deux personnes auprès de chaque enfant. C'est le père qui représente surtout sa force, et la mère représente sa bonté. Voilà pourquoi il donne aux enfants un père et une mère, et tous les deux représentent le bon Dieu.

L'Enfant Jésus avait aussi son père nourricier et sa Mère, et il savait bien que la très sainte Vierge et saint Joseph représentaient auprès de lui le bon Dieu qui est au ciel. Voilà pourquoi il les respectait comme le bon Dieu.

Il les saluait le matin; il les saluait le soir, et, pendant la journée, toutes les fois que l'occasion s'en présentait.

C'est aussi comme cela que fait un enfant sage et bien élevé. Le matin il dit bonjour à ses parents, en les embrassant; il leur dit aussi bonsoir avant de se coucher. S'il sort de la maison, il ne manque pas, en rentrant, de leur dire quelques paroles respectueuses.

Repassons ce que nous venons de dire.

— Où était le Père de l'Enfant Jésus?

— Qui était son père nourricier?

— De qui saint Joseph tenait-il la place auprès de l'Enfant Jésus?

— Quelle autre personne tenait aussi la place du bon Dieu auprès de l'Enfant Jésus?

— Combien le bon Dieu met-il de représentants auprès de chaque enfant?

Le Maitre. — Le bon Dieu est le Père de beaucoup d'enfants; il a pour enfants tous les Anges et tous les hommes. Sur la terre un père et une mère peuvent aussi tenir la place du bon Dieu auprès de plusieurs enfants. C'est parce que le père et la mère tiennent la place de Dieu que tous leurs enfants doivent bien les respecter.

— Répétez cela, Julien. Pourquoi un enfant doit-il respecter son père et sa mère?

— Comment l'Enfant Jésus montrait-il son respect à saint Joseph et à la très sainte Vierge?

— Comment un enfant sage commence-t-il sa journée? — A qui doit-il aller dire bonjour?

— Que veut dire ce mot *bonjour* qu'on dit à ses parents?

Le Maitre. — Il y a des pays bien chrétiens où l'on dit bonjour d'une autre manière. C'est une manière qui ressemble à celle des Anges au paradis. L'enfant dit : Mon père, loué soit Jésus-Christ! Et le père répond : Toujours, dans toute l'éternité! Voilà un beau et grand salut, où les hommes s'oublient eux-mêmes pour penser au bon Dieu et à Notre-Seigneur Jésus-Christ. On répète le même salut à sa mère, au maître à l'école, aux prêtres et aux personnes

respectables que l'on rencontre, et tout le monde répond de la même manière : Toujours, ou bien : Dans toute l'éternité[a] !

— A quel moment faut-il encore aller saluer ses parents?

— Le soir, que faut-il leur souhaiter avant d'aller se coucher ?

Le Maitre. — Il faut répéter encore une fois la réponse principale.

— Pourquoi un enfant doit-il respecter son père et sa mère? Fernand, Louis.

Le Maitre. — C'est une réponse qu'il faut bien retenir. Vous allez la redire tous ensemble.

Un enfant doit respecter son père et sa mère | parce qu'ils tiennent auprès de lui la place de Dieu.

— Redites-la encore, la première table, — la troisième table.

M. La troisième table a mieux dit. — Voyons la deuxième.

Le Maitre. — C'est bien; tenez-vous debout, maintenant, mes enfants, nous allons dire une petite prière. Joignez les mains et regardez le Crucifix. Je la dirai le premier, vous répéterez après moi.

Mon Dieu, je crois que vous m'avez donné mon père et ma mère pour tenir votre place auprès de moi || *. Je vous promets de les respecter toujours,* || *et je vous prie de tout mon cœur de les bénir.*

Le maître dit et fait répéter cette petite prière par fragments, puis il fait asseoir les enfants. Il continue :

II. L'enfant Jésus aimait ses parents de tout son cœur. Il n'aurait jamais voulu leur faire de la peine. Au contraire, quand il voyait la très sainte Vierge pleurer, ou saint Joseph bien fatigué, il les consolait en leur disant de belles paroles, et en les embrassant pour leur témoigner son affection.

Plus tard, quand il a été un peu plus grand, comme vous êtes aujourd'hui, il cherchait tous les moyens de les aider. Il faisait les commissions de la très sainte Vierge et de saint Joseph, et, à la maison, il faisait tout ce qu'il pouvait pour diminuer un peu leur travail et leur fatigue.

C'est ainsi que doit faire un enfant bien sage. Il ne doit jamais faire de la peine à ses parents, qui sont si bons pour lui, qui l'aiment tant, qui travaillent tout le jour pour le nourrir, pour l'habiller et le bien élever. Au contraire, il doit être si sage et si gentil, que ses parents se réjouissent en le regardant, et qu'ils se trouvent consolés de toutes leurs peines et de leurs fatigues.

---

[a] Dans la Congrégation des Frères des Écoles chrétiennes, il est d'usage de se saluer réciproquement par cette invocation : « Vive Jésus dans nos cœurs ! » A quoi l'on répond : « A jamais ! »

L'enfant qui aime bien ses parents fait tout ce qu'il peut pour les aider. Il se dépêche d'étudier ses leçons et de faire le devoir qu'on lui a donné en classe, afin de pouvoir faire leurs commissions, ou de faire à la maison un autre petit travail, si la mère en a besoin; et il tâche d'apprendre à le bien faire, pour qu'elle ne soit pas obligée de le recommencer.

— Comment l'Enfant Jésus montrait-il son amour pour ses parents?

— Comment consolait-il la très sainte Vierge et saint Joseph dans leurs peines?

— Que faisait-il pour les aider dans leur travail?

— Qu'est-ce qu'un enfant sage doit éviter?

— Quand est-ce que les parents sont bien contents de leurs enfants?

— Que devez-vous faire pour contenter vos parents?

— Comment pouvez-vous les aider?

Le Maitre. — Il y a encore une autre chose que vous devez faire, si vous aimez bien vos parents. Il faut prier pour eux. Le bon Dieu aime bien les enfants sages et pieux, et il écoute volontiers leurs prières, surtout quand ils prient pour leurs parents. Il a surtout chargé le père de travailler, et la mère de faire le ménage et de soigner les enfants. Mais les enfants qui ne peuvent pas encore travailler, il les a chargés surtout de prier. Priez donc souvent pour vos parents, chers enfants, surtout le matin et le soir, et à l'église pendant la sainte Messe. Pour être sûr que vous ne l'oublierez pas aujourd'hui, nous allons faire tout de suite une petite prière à leur intention. Tenez-vous debout; joignez les mains, et regardez le Crucifix. Vous direz après moi comme tout à l'heure :

Mon Dieu, je vous remercie de m'avoir donné mon père et ma mère, qui sont si bons pour moi, || *et je vous prie de tout cœur de les bénir.*

III. Nous n'avons pas encore fini notre belle histoire. Savez-vous, chers enfants, ce que l'Enfant Jésus faisait surtout à Nazareth? Il obéissait. Il écoutait tout ce que commandaient la très sainte Vierge et saint Joseph, et il le faisait de suite, sans jamais attendre. Il obéissait encore plus vite et encore mieux que les Anges obéissent au bon Dieu dans le paradis.

Pourtant l'Enfant Jésus était bien plus savant que la très sainte Vierge et saint Joseph : il aurait toujours pu dire le premier ce qu'il fallait faire. Mais il ne le disait jamais. Il écoutait et il obéissait. En obéissant à Marie et à Joseph, c'est à son Père qui est dans le ciel qu'il voulait obéir.

Ainsi doit faire un enfant qui veut être bien sage. Il doit écouter ses parents et leur obéir, comme les Anges obéissent au bon Dieu dans le ciel, et comme l'Enfant Jésus obéissait à la très sainte Vierge et à saint Joseph. Quand on vient vous réveiller le matin, il faut

vous lever tout de suite et vous habiller promptement, comme si c'était le bon Dieu qui vous appelle. Quand vos parents vous commandent d'écrire votre devoir ou d'aller faire une commission, il faut laisser le jeu et obéir tout de suite, comme si c'était le bon Dieu qui commande; et lorsqu'ils défendent quelque chose, il ne faut jamais le faire.

A l'Enfant Jésus on n'avait besoin de rien défendre, parce qu'il savait tout ce qui était bien et tout ce qui était mal, et jamais il n'aurait voulu faire le moindre mal. Mais vous ne savez pas toujours ce qui est mal ou ce qui peut vous faire du mal : voilà pourquoi vos parents, qui le savent bien, doivent vous le défendre. Il faut toujours leur obéir. Rappelez-vous comment le bon Dieu a puni les mauvais anges, qui n'ont pas voulu obéir, et aussi Adam et Ève, parce qu'ils ont désobéi en mangeant du fruit défendu. C'est ainsi que le bon Dieu traite les désobéissants.

— Qu'est-ce que l'Enfant Jésus faisait principalement à Nazareth?

— A qui obéissait-il?

— En obéissant à Marie et à Joseph, à qui avait-il l'intention d'obéir?

— Comment un enfant sage doit-il obéir à ses parents?

— Pourquoi la très sainte Vierge et saint Joseph ne défendaient-ils rien à l'Enfant Jésus?

— Pourquoi faut-il que les parents défendent souvent quelque chose à leurs enfants?

— Comment le bon Dieu a-t-il récompensé les Anges qui ont bien obéi?

— Comment a-t-il puni les anges qui ont désobéi?

— Que sont-ils devenus?

— Pourquoi le bon Dieu a-t-il chassé Adam et Ève du paradis terrestre?

— Comment le bon Dieu punit-il les désobéissants?

— Comment récompense-t-il les enfants obéissants?

Le Maitre. — Tenez-vous debout encore une fois. Vous allez prendre maintenant la résolution d'être toujours bien obéissants. Joignez les mains et regardez le Crucifix. Dites comme moi :

Mon Dieu, je vous promets de bien obéir à mon père et à ma mère ||, *et en leur obéissant, c'est à vous que je veux obéir.*

Le Maitre. — Il y en a qui ont encore leurs grands-pères et leurs grand'mères. Il faut aussi les respecter, les aimer et leur obéir, parce qu'ils tiennent aussi la place de Dieu. Et lorsque le père ou la mère sont morts, c'est le frère aîné ou la sœur aînée qui les remplacent, et qui tiennent aussi la place du bon Dieu.

— Voyons, Émile, quelles sont les personnes qui tiennent encore auprès des enfants la place du bon Dieu?

— Que doit faire un enfant sage à leur égard?

IV. Le bon Dieu aime bien les enfants qui honorent leurs parents, qui les respectent, les aiment et leur obéissent. Il leur donne beaucoup de grâces, et les récompense grandement au paradis.

Mais il leur a promis encore une autre récompense sur la terre. Nous l'avons déjà dite au commencement du catéchisme.

— Qui veut la répéter? — Dites-la, Jules.

— Répétez encore une fois, Louis.

Le Maitre. — Ainsi le bon Dieu a promis de faire vivre longtemps sur la terre les enfants qui honorent bien leurs parents. Et c'est ce qui arrive presque toujours.

L'enfant qui honore bien son père et sa mère est un enfant sage et vertueux. C'est un avantage qu'il reste longtemps sur la terre, parce qu'il acquiert de grands mérites pour le ciel, et qu'il pourra faire du bien à beaucoup de monde.

Au contraire, l'enfant qui n'honore pas son père et sa mère montre par là qu'il a un mauvais cœur. C'est un enfant méchant et vicieux. Écoutez bien ce que je vais dire, mes enfants. Cet enfant méchant qui n'honore pas son père et sa mère ne peut guère faire que du mal à lui et aux autres. C'est inutile que le bon Dieu le laisse vivre longtemps sur la terre, à moins qu'il ne voie peut-être que cet enfant se convertira un jour.

Prenez donc la résolution, chers enfants, d'être toujours bien sages et de bien honorer vos parents, c'est-à-dire, comme nous l'avons expliqué, de les respecter, de les aimer et de leur obéir toujours. N'oubliez pas surtout qu'ils tiennent auprès de vous la place du bon Dieu. Quand vous les honorez, c'est le bon Dieu que vous honorez. Quand vous leur obéissez, c'est au bon Dieu que vous obéissez, et c'est lui qui vous en récompensera.

Nous allons dire notre prière du soir pour nos chers parents. A la fin, nous dirons encore pour eux un *Notre Père* et un *Je vous salue, Marie*, et un autre pour les parents et les grands-parents qui sont déjà morts, afin que le bon Dieu les appelle tout de suite au Paradis, et qu'il les récompense de tout ce qu'ils ont fait pour vous.

DEUXIÈME GROUPE

XV. — CATÉCHISME POUR LES PRÉPARANTS

LA CRÉATION

Programme.

Mes chers amis, nous parlerons aujourd'hui de la Création du monde. Je vous dirai :

1° Ce qu'est la création.

2° L'ordre que Dieu a suivi dans l'œuvre de la création.

3° Le but que Dieu s'est proposé par la création des êtres.

1. Ce qu'est la Création.

Hier, nous expliquions les perfections de Dieu. Nous avons parlé en particulier de son éternité. Revenons un instant à cet attribut.

— Qu'entendez-vous en disant que Dieu est éternel?

— Combien y a-t-il d'êtres qui sont éternels?

— Pourquoi les autres êtres : *hommes, animaux, plantes, minéraux*, ne sont-ils pas éternels?

— Où étaient-ils avant d'avoir reçu l'existence?

Le Maitre. — On dit qu'ils étaient dans le néant. C'est dire qu'ils n'existaient pas, car le néant n'est rien. Sortir du néant, c'est commencer à exister lorsqu'on n'existait pas auparavant. C'est, comme disent les savants, passer de la non-existence à l'existence.

— Ces êtres qui étaient dans le néant ont-ils pu se donner l'existence?

— Pourquoi n'ont-ils pas pu se donner l'existence?

E. ou M. Ce qui n'existe pas ne peut produire quelque chose.

— Quel est l'être qui a fait exister tout ce qui existe?

— Comment appelons-nous Dieu pour indiquer qu'il a donné aux êtres l'existence?

Le Maitre. — Écrivez au tableau le mot *Créateur*.

— Si Dieu est appelé Créateur, comment sont appelés les êtres à qui il a donné l'existence?

E. On les appelle *créatures*.

Le Maitre. — Écrivez ce mot sous *Créateur*.

— Et comment appelle-t-on l'action de Dieu produisant des créatures?

E. On l'appelle la *création*.

Le Maitre. — Écrivez ce mot *création*.

— Qu'entendez-vous donc par création?

— D'où le bon Dieu tire-t-il les êtres qu'il crée?

— Qu'entendez-vous en disant que Dieu tire les créatures du néant?

E. J'entends qu'il fait exister ce qui n'existait pas.

Le Maitre. — Récapitulons.

— Combien de mots avons-nous écrits au tableau?

— A qui convient le mot Créateur?

— A qui convient le mot créature?

— Qu'entendez-vous par le mot création?

— Les êtres une fois créés peuvent-ils se passer de Dieu?

— Qu'arriverait-il si Dieu cessait de les soutenir?

Le Maitre. — Oui, Dieu est en nous pour nous conserver à chaque instant l'existence ; mais, de plus, il nous fournit tout ce qui est nécessaire à notre vie.

— Les plantes, les animaux, les hommes, de quoi ont-ils besoin pour soutenir leurs forces et pour vivre?

— Qui leur donne la nourriture?

Le Maitre. — Je vais vous faire voir clairement que c'est Dieu qui nous procure la nourriture nécessaire à la vie. Considérons le pain, aliment indispensable.

— Avec quoi fait-on le pain?

— Que faut-il au blé pour germer et se multiplier?

E. Il faut de l'air, de la chaleur, de l'humidité.

— Qui est maître de ces trois éléments?

— Si Dieu cessait d'envoyer un de ces trois éléments, qu'arriverait-il?

— Ainsi, quel est le grand nourricier des hommes?

Le Maitre. — Non seulement Dieu nous fournit le pain, mais il procure encore tout ce qui sert de nourriture à tous les êtres. Voici ce qu'a écrit le saint roi David, inspiré par le bon Dieu :

« Vous faites croître l'herbe pour les troupeaux, et les plantes pour l'usage de l'homme. Vous faites sortir le pain du sein de la terre, et le vin qui réjouit le cœur de l'homme. Vous lui donnez l'huile qui fait briller sa face, et le pain qui fortifie son cœur. Les arbres de la campagne sont pleins de sève, aussi bien que les cèdres du Liban que le Seigneur a plantés. Toutes les créatures ont les yeux fixés sur vous pour recevoir la nourriture au temps qui convient. Vous la leur donnez : ils la recueillent; vous ouvrez votre main : ils sont tous rassasiés de vos dons[1]. »

— Quelle qualité est nécessaire pour créer?

— Qui possède cette qualité?

— L'homme peut-il créer quelque chose?

— Pourquoi l'homme ne peut-il rien créer?

— Ces belles tables, qui sont là devant moi, de qui sont-elles le travail?

— Le menuisier a-t-il créé ces tables?

— Quelle différence y a-t-il entre créer et fabriquer?

E. Le fabricant a besoin d'une matière première.

— Vous parlez de matière première, quelle est-elle pour ces tables?

— Quelle qualité l'ouvrier doit-il avoir pour bien fabriquer?

E. ou M. L'habileté et non la toute-puissance.

Le Maitre. — Dans les leçons d'histoire, on vous a parlé de Louis XI. Voici un détail de sa vie. Ce prince se sentant gravement malade, pria François de Paule, un saint religieux italien, de venir l'assister. François de Paule quitta l'Italie et vint à Plessis-lez-Tours, où demeurait le roi. Arrivé au château, Louis XI le supplia de lui obtenir de Dieu la prolongation de ses jours. Et saint François de lui dire : « Prince, le bon Dieu m'a envoyé vers vous, non pour augmenter les années de votre règne, mais pour vous aider à bien mourir. » Voyez-vous, mes amis, un roi de France suppliant un humble religieux de lui obtenir de Dieu encore quelques jours de vie. Comme cela prouve que l'existence, la prolongation de cette existence ne dépendent pas de l'homme, mais de Dieu tout-puissant!

2. Ordre que Dieu a suivi dans l'Œuvre de la Création.

— Dieu aurait-il pu créer tous les êtres en même temps?

— Pourquoi aurait-il pu le faire?

— En combien de jours a-t-il créé les êtres?

— Comment l'homme peut-il savoir que la création s'est faite en six jours, puisqu'il n'existait pas alors?

---

[1] Ps. CIII, 14, 17, 27 et 28.

— Que faut-il entendre ici par le mot jour?

— Que fit Moïse pour faire connaître aux hommes ce que Dieu lui avait révélé?

Le Maitre. — C'est donc Dieu lui-même qui nous a fait connaître la manière dont s'est opérée la création.

Un architecte, avant de construire un édifice, fait d'abord un plan. Si le plan est bien fait, bien proportionné, l'édifice sera commode pour le service et agréable à la vue. Or, mes amis, l'œuvre de la création est parfaite, le plan du divin Architecte était donc parfait. Le voici dans ses grandes lignes :

Au commencement, c'est-à-dire avant le premier jour mosaïque, le bon Dieu créa la matière dont le ciel et la terre devaient se composer.

La terre était :

1° *Couverte de ténèbres;*

2° *Informe*, les éléments qui devaient être séparés plus tard, la terre, l'eau, etc., étaient mélangés.

3° *Nue* : sans verdure, sans animaux pour l'orner.

Vous allez voir que ces trois défauts auront disparu lorsque le plan sera achevé :

Après cette création eut lieu la séparation des éléments mélangés, et qui ne devaient pas l'être.

Ainsi :

Au premier jour, après avoir créé la lumière, le bon Dieu sépare la lumière des ténèbres. La terre n'est plus ténébreuse.

Au deuxième jour, le bon Dieu sépare les eaux terrestres des eaux du firmament.

Au troisième jour, il sépare la terre de l'eau.

La terre n'est plus informe, elle a une forme. Les eaux se sont rassemblées et ont formé les mers; la terre est devenue sèche.

Enfin le bon Dieu orne la terre et le ciel, en allant des êtres moins parfaits aux êtres plus parfaits.

A la fin du *troisième* jour, il crée les végétaux (herbes, plantes, arbres).

Le *quatrième* jour, le bon Dieu fait les astres (soleil, lune, étoiles).

Le *cinquième* jour, il crée les poissons et les oiseaux.

Le *sixième* jour, il crée les animaux terrestres, puis l'homme, roi de la nature.

Alors la terre n'est plus nue, elle est ornée d'une multitude d'êtres les plus divers : l'Œuvre est parfaite.

Vous voyez, mes chers enfants, qu'on peut résumer tout ce grand ouvrage en trois mots :

La création ;

La séparation ;

L'ornementation.

La création des éléments du ciel et de la terre a eu lieu tout au commencement, avant les six grands jours.

La séparation des éléments a duré trois jours : le premier, le deuxième et le troisième.

Et l'ornementation a duré aussi trois jours : le quatrième, le cinquième et le sixième.

A votre tour maintenant, chers amis, répondez-moi.

— Qu'est-ce que Dieu créa au commencement?

— Comment était la terre alors?

— Qu'entendez-vous en disant qu'elle était informe?

— Qu'entendez-vous en disant qu'elle était nue?

— Qu'est-ce que Dieu créa le premier jour?

— Quelles paroles employa-t-il?

— Quelle séparation eut lieu à la fin du premier jour?

— Comment appelle-t-on le temps des ténèbres?

— Et celui de la lumière?

— Quelle séparation eut lieu le second jour?

— Qu'est-ce que le firmament? — ?...

Le Maitre. — C'est une grande masse d'air; c'est comme une voûte immense qui entoure la terre et à laquelle les astres semblent attachés.

— Y a-t-il de l'eau au firmament?

— Qu'est-ce qui le prouve?

— Quelle séparation fit Dieu le troisième jour?

— Quels sont les principaux ornements de la terre et des eaux?

— Et les ornements du ciel?

— Comment Dieu commença-t-il à orner la terre à la fin du troisième jour?

— Quel pouvoir Dieu donna-t-il aux végétaux?

— De quoi orna-t-il les cieux le quatrième jour?

Le Maitre. — Voici, mes amis, quelque chose qui peut-être vous étonnera : Le soleil, qui paraît avoir tout au plus deux mètres de contour, est cependant un million trois cent mille fois plus gros que toute la terre. S'il paraît si petit, c'est qu'il est très éloigné de nous (il est éloigné de cent quarante-huit millions de kilomètres ou de trente-trois millions et demi de lieues).

Les étoiles sont autant de soleils semés dans l'espace. Elles nous paraissent encore plus petites que le soleil parce qu'elles sont encore beaucoup plus éloignées de nous. En réalité, ce sont autant de soleils, et beaucoup d'étoiles sont plus grosses que notre soleil, pourtant si volumineux. Et dire qu'il y a des millions et des millions d'étoiles ! Voyez donc quelle est la puissance de Dieu qui a créé tous ces êtres !

— Que fit Dieu le cinquième jour?

— Et le sixième que créa-t-il?

Le Maitre. — Pour la création de la matière, des végétaux, des animaux, Dieu employa le ton du commandement. *Que la lumière soit;* et la lumière fut.

Que la terre produise toutes sortes de plantes; et la terre obéit.

Pour la création de l'homme, les trois personnes divines semblent se consulter : *Faisons l'homme à notre image et à notre ressemblance, et qu'il commande à la terre*[1].

— Ayant dit ces paroles, que prit Dieu pour former le corps de l'homme?

— Que fit-il de cette terre rougeâtre?

— Cette statue avait-elle la vie?

— Que fit Dieu pour lui donner la vie?

— Qu'était-ce que ce souffle?

— Comment Dieu appela-t-il le premier homme?

— Qui lui donna-t-il pour compagne?

— De quoi le bon Dieu forma-t-il le corps d'Ève?

Le Maitre. — Après la création d'Adam et d'Ève, Dieu leur dit : *Croissez et multipliez-vous.* C'est ce qui est arrivé; car tous les hommes descendent d'Adam et d'Ève.

Récapitulons.

— Combien de mots faut-il pour résumer ce grand ouvrage? — (Les faire écrire au tableau, s'ils n'y sont déjà.)

— Combien de temps a duré la création des éléments? — ?...

M. Un instant : *Il a dit et tout a été fait; il a commandé et tout a été créé*[2].

— Combien a duré la séparation des éléments?

— Combien de temps a duré l'ornementation du ciel et de la terre?

Le Maitre. — Avant de passer à la troisième partie, un mot de la création des Anges. Moïse n'en parle pas dans son livre de la Genèse. Certains théologiens pensent que Dieu les créa en même temps que la lumière; selon d'autres, Dieu aurait créé les Anges lorsqu'il créa le ciel.

---

[1] Gen., I, 26. — [2] Ps. XXXII, 9 ; CXLVIII, 5.

3. But que Dieu s'est proposé dans la Création.

Tout être intelligent se propose une fin dans ses actions. Plus il est sage, plus il se propose une belle fin, une fin noble et grande. Prenons deux ouvriers : l'un travaille pour nourrir sa famille, et l'autre pour avoir de quoi s'amuser le dimanche.

— Quelle est l'action considérée dans les deux cas?

— Quelle fin s'est proposée le premier ouvrier?

— Quelle fin s'est proposée le deuxième ouvrier?

— Quelle est la plus sage des deux fins?

— Quel est le plus sage des deux ouvriers?

Le Maitre. — Appliquons ce raisonnement bien simple à la création, œuvre de Dieu.

— Dieu est infiniment sage et infiniment parfait : quelle fin a-t-il dû se proposer dans la création?

— Or, quelle est la fin digne de sa sagesse infinie?

— Mais, comment des êtres matériels peuvent-ils procurer la gloire de Dieu?

— Prenons une rose; quelle perfection divine manifeste-t-elle?

E. Sa *puissance* (coloris), sa *bonté* (parfum).

— A qui les êtres inintelligents font-ils connaître les perfections divines?

— Ces mêmes êtres, qui invitent-ils donc à glorifier Dieu en leur place?

— Que doit faire l'homme, s'il veut remplir ce devoir?

Le Maitre. — Par l'usage des créatures, l'homme doit s'élever jusqu'à Dieu.

Le saint roi David avait compris ce devoir lorsqu'il disait : « Louez le Seigneur, soleil, lune, et vous, étoiles brillantes. Louez le Seigneur, feu et grêle, neige et glace, vents impétueux qui exécutez ses ordres. Louez le Seigneur, montagnes et collines, arbres fruitiers, et vous, cèdres, forêts majestueuses. Louez le Seigneur, bêtes sauvages et troupeaux de toutes sortes, reptiles et oiseaux ailés. Vous tous, rois de la terre et tous les peuples, jeunes hommes et jeunes filles, vieillards et enfants, louez le nom du Seigneur; car son nom est le seul grand, sa gloire est au-dessus du ciel et de la terre[1]. Pour moi, toute ma vie je chanterai le Seigneur. Puisse ma louange lui être agréable[2]. »

Dans la création des êtres, Dieu a eu pour but principal sa propre gloire; il a eu pour but secondaire le bien de ses créatures.

---

[1] Ps. CXLVIII. — [2] Ps. CIII, 33, 34.

— A quel bien tient-on le plus ici-bas?

E. A la vie.

— Comment appelle-t-on celui qui fait du bien à un autre?

— Qu'est le bon Dieu pour nous, puisqu'il nous a donné le plus grand de tous les biens?

E. Notre plus grand bienfaiteur.

— Que doit faire celui qui a reçu un bienfait?

— Comment pouvons-nous témoigner notre reconnaissance au bon Dieu?

E. E. 1° En lui disant merci.

2° En évitant de lui faire de la peine.

3° En cherchant à lui faire plaisir.

— Comment appelle-t-on ceux qui ne sont pas reconnaissants?

E. On les appelle ingrats.

— Quels sont les pires des ingrats?

E. ou M. Ceux qui se servent des dons reçus pour outrager le bienfaiteur.

— Y a-t-il des créatures assez ingrates pour agir ainsi envers Dieu?

Conclusion.

Oui, mes amis, tous ceux qui commettent le péché, surtout le péché grave, sont des ingrats qui se servent des bienfaits de Dieu pour l'outrager. Voyez comme le péché est hideux. Oh! évitez-le toujours avec le plus grand soin. Appliquez-vous, au contraire, à servir le bon Dieu de tout votre cœur, et remerciez-le souvent de tous ses bienfaits. Pensez à lui surtout lorsque vous prenez vos repas. N'oubliez jamais de dire votre bénédicité et vos grâces.

Éviter le péché et user avec reconnaissance des bienfaits de Dieu : voilà quel doit être le fruit de ce catéchisme.

XVI. — CATÉCHISME POUR LES PRÉPARANTS

LE MENSONGE

Introduction.

Le Maitre. — Récitez le huitième commandement de Dieu.

E. *Faux témoignage ne diras*
Ni mentiras aucunement.

— Combien de péchés sont indiqués dans ce texte ?

— Répétez séparément :

1° La ligne qui défend de dire de faux témoignages.

2° Celle qui défend de mentir.

Le Maitre. — Sur les tables de la loi de Moïse, ce commandement n'était pas exprimé de la même manière.

— Qui se rappelle ce texte?

E. *Tu ne porteras pas de faux témoignage contre ton prochain.*

— Combien y a-t-il de péchés indiqués spécialement dans ce texte?

— Lequel?

Le Maitre. — Il en est ainsi de plusieurs autres commandements.

— Qui se rappelle le cinquième commandement? — le sixième? — le septième?

Le Maitre. — Vous voyez que chaque fois le bon Dieu ne désigne qu'une seule espèce de péché. C'est toujours le plus grave, le plus énorme. C'est comme le chef d'une bande maudite. Il suffit de le nommer pour qu'on reconnaisse tous les autres péchés qui sont défendus avec lui.

— Répétez le huitième commandement, d'après la loi de Moïse.

— Quel péché est défendu par ce commandement?

Le Maitre. — Nous ne dirons qu'un seul mot aujourd'hui sur ce premier péché.

— Dites-nous d'abord ce qu'on entend par un témoignage.

— Qu'entend-on par un faux témoignage? — Ou qu'est-ce que dire un faux témoignage?

— Qu'est-ce qui fait que le faux témoignage est un péché? — Est-ce le témoignage, ou bien la fausseté?

— Alors qu'est-ce que le bon Dieu défend dans le faux témoignage?

— D'une manière générale comment appelle-t-on le péché qui consiste à dire une fausseté?

— Quelles sortes de péchés le huitième commandement défend-il donc en même temps que le faux témoignage?

E. Il défend toutes sortes de mensonges.

— Répétez le huitième commandement comme nous avons l'habitude de le réciter.

— Par quel mot le mensonge est-il défendu?

— Quel mot a-t-on ajouté pour y comprendre toutes les manières de mentir?

— Que veut dire cette expression : *Ni mentiras aucunement?*

Le Maitre. — Vous voyez, chers enfants, quel va être le sujet de notre catéchisme. Nous parlerons du mensonge, un très vilain péché, que plusieurs enfants commettent trop facilement, et nous expliquerons surtout trois choses :

1° Qu'est-ce que mentir?

2° Combien y a-t-il de sortes de mensonges?

3° Pourquoi faut-il éviter le mensonge?

1. Le mensonge en général.

— *Qu'est-ce que mentir?*

E. Mentir c'est parler contre sa pensée, | avec l'intention de tromper.

— En combien de parties se divise cette réponse?

— Dites-les séparément.

— Répétez la première.

Le Maitre. — Je vais encore diviser cette première partie en deux, mais non pas en séparant les mots dont elle se compose.

Pour parler contre sa pensée, il faut deux choses :

1° Dire une chose qui est fausse[a] ;

2° Savoir qu'elle est fausse.

---

[a] Il peut arriver qu'on dise une chose vraie la croyant fausse; dans ce cas il y a mensonge si l'on a l'intention de tromper. Mais on ne ment pas si l'on dit une chose fausse que l'on croit vraie.

Si nous ajoutons la deuxième partie de la réponse, avoir l'intention de tromper, ou avoir l'intention de faire croire la chose fausse, nous verrons que pour dire un mensonge il faut trois choses :

1° Dire une chose qui est fausse ;
2° Savoir qu'elle est fausse ;
3° Avoir l'intention de la faire croire.

Répétons.

— Quelle est la première chose nécessaire pour dire un mensonge?

— Quelle est la deuxième? — la troisième?

— Dans quelle partie de la réponse sont contenues les deux premières?

— Comment la troisième y est-elle exprimée?

Le Maitre. — Il suffit qu'une de ces trois choses manque pour qu'il n'y ait pas de mensonge. Vous allez comprendre.

D'abord, pour la première, il n'y a pas de doute ; si on dit la vérité, ce n'est pas un mensonge. Voyons les deux autres.

Émile, je suppose qu'un soir, en sortant de l'école, vous vous êtes amusé avec vos camarades. Vous rentrez tard à la maison. Votre père, qui vous voit arriver, vous demande : « D'où viens-tu? pourquoi arrives-tu si tard? » Vous répondez : « Je viens de l'école, papa ; le maître voulait nous montrer quelque chose, il nous a gardés plus longtemps. »

— Est-ce là un mensonge?

— Montrez que dans ce mensonge il y a bien les trois choses que nous avons dites.

Le Maitre. — Voici un autre exemple.

Louis vient ordinairement en classe avec Robert. Un jour, Louis vient seul. En chemin, il rencontre la sœur de Robert et lui demande : « Où est Robert? » Elle lui répond : « Il est malade. » Mais ce n'est pas vrai. Robert est parti le matin à la campagne avec son père. On arrive en classe. Le maître fait l'appel et demande : « Où est Robert? » Louis se lève et répond : « Il est malade. »

— Louis a-t-il menti?

— Et pourtant la chose qu'il a dite était fausse. Que manquait-il pour qu'il y eût mensonge?

Le Maitre. — Je vous ai raconté l'autre jour une belle fable. Qui se la rappelle?

Il y avait deux animaux qui causaient ensemble, un loup et un agneau. Cette histoire n'est pas vraie, puisque les animaux ne peuvent pas parler. Ai-je dit un mensonge?

— Pourquoi n'ai-je pas menti?

— Pourquoi fait-on des fables, puisque ce qu'on raconte n'est pas vrai? — ?...

Le Maitre. — C'est une manière agréable de faire comprendre une vérité. Une fable est une histoire supposée. On fait dire à des animaux des choses que les hommes ont l'habitude de dire ou de faire. C'est pour qu'ils se reconnaissent et qu'ils se corrigent. Ainsi on n'a pas l'intention de tromper, de faire croire une chose fausse. Au contraire, on veut par ce moyen enseigner la vérité.

Récapitulons.

— Combien faut-il de choses pour mentir?

— Répétez-les séparément.

— Quel exemple avons-nous donné d'un vrai mensonge?

— Dans quel exemple manquait-il la deuxième condition?

— Dans quel exemple manquait-il la troisième?

— Quelles sont les deux conditions qu'on a rassemblées dans la réponse du catéchisme?

— Comment a-t-on dit?

— Répétez, Lucien, la réponse entière. Qu'est-ce que mentir?

Le Maitre. — Il y a un mot dans cette réponse que nous n'avons pas expliqué, parce que vous le comprenez tous très bien. C'est le mot *parler*. Il faut pourtant faire une remarque. Il y a plusieurs manières de parler. On parle ordinairement avec sa langue. On peut parler aussi par l'écriture. Mais il y a encore une autre manière. Les muets trouvent bien moyen de parler. Comment font-ils?

Et vous aussi, vous savez employer des signes. Signes de la tête, signes de la main. Les signes sont un langage. Ils remplacent la parole. On peut donc aussi mentir par signe. Cette manière de mentir par l'écriture ou par signe est contenue, comme l'autre, dans le mot *parler*.

— En combien de manières peut-on parler?

— En combien de manières peut-on mentir?

2. Espèces de mensonges.

Le Maitre. — C'est toujours un grand mal de mentir, puisque c'est commettre un péché, et que le péché offense le bon Dieu. Il faut avoir horreur du mensonge, quelque petit qu'il soit. Pourtant il y a des mensonges qui sont beaucoup plus graves que d'autres, comme cela arrive dans toutes les espèces de péchés. Tuer un homme, par exemple, est bien plus grave que de le frapper ou de lui dire une injure. Ainsi en est-il pour le mensonge. Il y en a de plusieurs sortes. Le plus petit est très vilain. Cela n'empêche pas qu'il y en ait d'autres qui sont bien plus mauvais.

Ce qui distingue surtout les mensonges, c'est l'intention qu'on a en les disant.

I. — Je vais faire une supposition. Je suppose que François en veut à Joseph. En arrivant à l'école, il l'accuse près du maître d'une chose que le maître avait défendue. Pourtant Joseph ne l'avait pas faite.

— Quelle intention avait François en disant ce mensonge?

E. Il voulait faire du mal à Joseph; il voulait le faire punir.

Le Maitre. — François agit par vengeance, par méchanceté : c'est un mensonge **méchant**. C'est le plus mauvais de tous les mensonges.

II. — René est moniteur de sa division. C'est lui qui fait réciter les leçons. Dans sa division se trouve Edmond, son ami. Un jour Edmond n'a pas su sa leçon, mais René ne veut pas le faire punir. Le maître lui demande : « Edmond a-t-il su? — Oui, monsieur, » répond-il aussitôt. C'est un mensonge, mais ce n'est pas un mensonge par méchanceté; c'est un mensonge **par amitié** mal comprise, un mensonge pour rendre service.

Je prends un autre exemple. En vous amusant tout seul à la maison, vous ne voyez pas un beau verre qui est derrière vous, et, sans faire exprès, vous le faites tomber. Quand votre père rentre, il demande sévèrement qui a cassé ce verre. Vous avez peur d'être corrigé, et vous répondez : « Ce n'est pas moi, papa; j'ai trouvé le verre cassé en arrivant. Le chat courait dans la chambre, c'est peut-être lui qui l'a fait tomber. »

— Est-ce un mensonge?

— Quelle espèce de mensonge? — ?...

Le Maitre. — C'est un mensonge **par crainte**. On peut le mettre avec le précédent; il est du même genre. Ce n'est pas à votre camarade que vous avez voulu rendre service en lui évitant une pénitence, c'est à vous-même; mais c'est la même chose au point de vue du mensonge.

III. — Un jour vous avez envie de vous amuser et vous dites à un camarade : « Va vite chez M. un tel, il t'a fait demander. Je crois qu'il veut te donner quelque chose. » Et ce n'est pas vrai. Vous cherchez seulement une occasion de rire et de vous moquer de lui lorsqu'il reviendra.

— Quelle sorte de mensonge est-ce là?

E. Un mensonge *pour rire*. — Un mensonge d'amusement.

— Cela fait combien de sortes de mensonges?

— Qu'est-ce qui en fait surtout la différence?

— Quel est le premier exemple que nous avons donné?

— Quelle espèce de mensonge est-ce là?

— Quels exemples avons-nous donnés pour le mensonge d'amitié ou d'intérêt?

— Quel exemple pour le mensonge d'amusement?

— Qui pourrait trouver un autre exemple pour chaque espèce de mensonge?

— Quel est le plus grave des trois?

Le Maitre. — C'est surtout à cause de celui-là qu'on fait cette distinction, parce que l'intention de faire du mal le rend bien plus coupable que les autres.

Dans le mensonge d'amusement, l'intention n'est pas si mauvaise; mais il n'est jamais permis de s'amuser en offensant le bon Dieu. Quel triste amusement que celui-là!

Dans le mensonge d'amitié, l'intention paraît bonne; mais il n'est jamais permis de faire le mal pour qu'il en arrive du bien. Quel bien véritable pourrait sortir d'un péché?

Ainsi, chers enfants, une bonne intention n'excuse jamais une mauvaise action. Mais, par contre, une mauvaise intention rend la faute beaucoup plus grave, et c'est ce qui arrive pour le mensonge de la première sorte.

Dans les grands catéchismes, on se sert de trois mots particuliers pour désigner ces trois sortes de mensonges. Nous allons maintenant les apprendre.

On appelle le mensonge méchant un mensonge *pernicieux*. Le mot pernicieux veut dire *nuisible*, une chose qui peut faire du mal. Étienne, allez l'écrire au tableau. Écrivez : *mensonge pernicieux*.

— Que veut dire ce mot?

— Quelle sorte de mensonge a-t-on appelé ainsi?

— Pourquoi a-t-on appelé le mensonge méchant un mensonge pernicieux?

Le Maitre. — On a appelé le mensonge d'amitié ou d'intérêt un mensonge *officieux*.

Écrivez d'abord ce mot tout seul au tableau, à un autre endroit.

— Avec quel nom commun a-t-on fait l'adjectif *officieux*?

E. Avec le mot *office*.

Le Maitre. — C'est bien cela, mais nous n'employons plus souvent le mot office dans le même sens qu'autrefois. Nous employons un autre mot à sa place. Nous employons le mot *service*. Ainsi on disait plus souvent autrefois : rendre un *bon office* à quelqu'un.

— Comment dit-on aujourd'hui?

— Pourquoi a-t-on appelé la seconde sorte de mensonge, mensonge officieux?

E. Parce qu'en le disant, on cherche à rendre un service.

Le Maitre. — Écrivez maintenant *mensonge officieux* sous *mensonge pernicieux*.

On appelle le mensonge d'amusement mensonge *joyeux*, parce qu'on le dit surtout pour faire rire.

Écrivez ce mot sous les autres.

Sortes de mensonges { Mensonge pernicieux. / Mensonge officieux. / Mensonge joyeux.

— Réunissez les trois lignes par une accolade.

— Que faut-il écrire devant l'accolade?

E. Il faut écrire : sortes de mensonges.

M. Récapitulons. — Combien y a-t-il de sortes de mensonges?

— Comment les appelle-t-on?

— Quel est celui qu'on appelle mensonge pernicieux? — officieux? — joyeux?

— Quel est le plus mauvais des trois?

3. Horreur du mensonge.

Le Maitre. — *Pourquoi faut-il éviter le mensonge?*

Il faut éviter le mensonge parce que Dieu l'a en horreur. *Les lèvres menteuses sont une abomination devant Dieu*, dit la sainte Écriture [1].

Le bon Dieu est lui-même la vérité souveraine, et il ne peut souffrir le mensonge. Vous allez voir de quelle manière terrible il a puni un mensonge parmi les premiers chrétiens, afin de leur inspirer une crainte et une horreur invincibles de ce péché.

On raconte ici l'histoire d'Ananie et de Saphire. (Actes des Apôtres, chap. v, 1-10.)

Vous voyez jusqu'à quel point le bon Dieu déteste le mensonge. Ainsi doivent faire les vrais enfants de Dieu. — Mais il y a quelqu'un qui ne le déteste pas, qui aime au contraire le mensonge; c'est celui que la sainte Écriture appelle *Menteur dès le commencement* et *Père du mensonge*.

— Quel est celui-là?

— Pourquoi l'appelle-t-on *menteur dès le commencement?*

— A qui a-t-il menti sur la terre pour la première fois?

— Que lui a-t-il dit?

[1] Prov., xii, 22.

Le Maitre. — Saint Augustin a compté dans cette seule phrase jusqu'à cinq mensonges. Voyez quel affreux menteur est le démon !

— Pourquoi la sainte Écriture l'appelle-t-elle *Père du mensonge?*

E. ou M. — Parce que c'est lui qui porte les hommes à mentir.

— A qui deviennent semblables ceux qui disent des mensonges?

— De qui deviennent-ils les enfants?

Le Maitre. — Chers enfants, retenez bien cette pensée. Un enfant qui aime et qui dit la vérité porte en lui-même la ressemblance de Dieu. Celui, au contraire, qui a l'habitude de dire des mensonges porte la ressemblance du démon.

Pourquoi encore faut-il éviter le mensonge?

Il faut éviter le mensonge parce qu'il souille notre âme.

Le mensonge, dit la sainte Écriture, *est pour l'homme une tache honteuse*[1]. Un enfant qui dit un premier mensonge a honte de lui-même, il rougit. Mais s'il ne se corrige pas, s'il prend l'habitude de mentir, ce sont alors les autres qui le méprisent. On l'appelle menteur. On ne veut plus le croire, même quand il dit la vérité.

— Répétez ce qu'on vient de dire. Pourquoi encore faut-il éviter le mensonge?

— Qui se rappelle la parole de la sainte Écriture?

Le Maitre. — Il y a encore une autre raison, je vais vous la dire.

Pourquoi encore faut-il éviter le mensonge?

Il faut éviter le mensonge parce qu'il pervertit notre cœur.

Il est facile malheureusement de s'habituer à mentir, et alors le mensonge devient comme une peste pour l'âme. *La bouche menteuse tue l'âme,* dit encore la sainte Écriture[2]. Retenez bien cette parole si courte et si vraie. — Quand un enfant s'est habitué à mentir, il n'a plus d'horreur pour les autres péchés. Il devient gourmand, voleur, médisant, polisson. Il espère cacher ses fautes par des mensonges. Il ne pense plus à Dieu, qui le voit et qui est témoin de toutes ses actions. Il perd la piété, il se met sur le chemin de l'enfer. Voyez toutes les malheureuses suites du mensonge. Répétons.

— Pourquoi faut-il encore éviter le mensonge?

— Rappelez la terrible parole de la sainte Écriture.

— Comment un enfant menteur devient-il tout à fait mauvais?

— Pourquoi tombe-t-il si facilement dans toutes sortes de péchés?

Le Maitre. — Le menteur est souvent puni en ce monde. D'abord ceux qui l'ont entendu dire des mensonges ne veulent plus le croire, même lorsqu'il dit la vérité. Et c'est une punition bien juste. Mais

---

[1] Eccli., xx, 28. — [2] Sag., i, 11.

s'il ne se corrige pas, il peut lui en arriver une bien plus grande. Avant d'aller en enfer, le menteur trouve souvent la prison et les galères. Vous connaissez le proverbe : **Jeune menteur, vieux voleur**

— Redites les trois raisons pour lesquelles nous devons éviter le mensonge. — Quelle est la première?

E. Dieu l'a en horreur.

— Quelle est la seconde?

E. Il souille notre âme.

— Quelle est la troisième?

E. Il pervertit notre cœur.

— Répétez aussi les trois paroles de la sainte Écriture...

— Quelle punition le menteur trouve-t-il sur la terre?

Conclusion.

Évitez donc le mensonge, chers enfants, évitez-le à tout prix. Il y en a beaucoup parmi vous qui n'ont jamais menti. Conservez soigneusement votre âme à l'abri de ce péché. Bien qu'un mensonge ne soit pas toujours aussi grave que d'autres péchés, il a souvent des suites plus funestes, et il vous entraînerait beaucoup plus loin dans le chemin du mal et de la perdition.

Il vaut mieux mourir que de dire un mensonge. Écoutez cette belle histoire[a].

Il y avait dans la ville d'Arras un pauvre jeune homme qui avait été obligé de s'engager soldat. Bientôt la nostalgie, le mal du pays, le prend. Il voulait absolument revoir sa mère. Il demande une permission, mais elle lui est refusée. Voilà que peu après, se trouvant de garde sur les remparts, l'idée lui vient de fuir pendant la nuit pour aller embrasser sa mère. Il essaie aussitôt de descendre, mais son pied glisse, il tombe, et se casse une jambe. Le matin, un sergent le trouva dans le fossé. Le jeune soldat aussitôt lui raconta sincèrement ce qui lui était arrivé. Le sergent aimait ce jeune homme. Il lui donna un conseil : « Ne dites pas que vous avez voulu fuir : on vous ferait passer au conseil de guerre, vous seriez condamné à mort et fusillé. Dites plutôt que, montant votre garde, vous avez fait un faux pas et que vous êtes tombé. » Mais le courageux soldat répond énergiquement : « M. le curé et ma mère m'ont toujours dit qu'il ne faut pas mentir. Je ne mentirai pas. » Et il fit ainsi. Devant ses juges, il avoua toute la vérité et préféra mourir plutôt que de dire un mensonge[1].

---

[a] On pourrait raconter, au lieu du trait suivant, l'histoire du saint vieillard Éléazar, qui aima mieux mourir que de dissimuler sa religion. (II Mach., VI, 18-31.)

[1] *Catéchisme en exemples*, p. 386.

Mais s'il ne faut jamais dire de mensonge, on n'est pas obligé non plus de dire toujours tout ce que l'on sait. Au contraire, il y a souvent des choses qu'il vaut mieux ne pas dire. Si quelqu'un vous interroge sur des choses qui ne le regardent pas, vous êtes libre de ne pas répondre, ou bien vous dites ce que vous voulez, pourvu que ce ne soient pas des mensonges.

Si parmi vous, chers enfants, il s'en trouvait quelqu'un qui eût la malheureuse habitude de mentir, que faudrait-il faire? Il faudrait se corriger. Commencez par en prendre une ferme résolution, puis travaillez-y courageusement. S'il vous arrive de mentir une fois à votre mère, n'ayez pas peur d'aller la retrouver ensuite et de lui dire : « Ma mère, j'ai menti. » Elle vous pardonnera, vous aimera davantage et vous aidera à vous corriger. Deux ou trois actes courageux comme celui-là, soit avec votre père ou avec votre mère, soit avec d'autres personnes, suffiraient peut-être à vous changer tout à fait.

Au moins, il faut tâcher de vous bien confesser et de le faire souvent. Accusez bien tous vos mensonges. Le confesseur vous donnera de bons conseils et priera pour vous. Vous savez aussi que si un mensonge a réellement nui à quelqu'un, la confession ne suffit pas ; on est obligé de réparer autant qu'on le peut le mal qu'on a fait.

Le soir, avant de vous coucher, examinez votre conscience, comptez vos mensonges et demandez-en pardon de tout votre cœur au bon Dieu, en lui promettant de mieux surveiller votre langue le lendemain.

C'est ainsi que vous deviendrez de très bons enfants, de vrais enfants du bon Dieu, aimés et respectés des hommes, et que vous vous remettrez sur le vrai chemin du Paradis.

XVII. — CATÉCHISMES POUR LES PRÉPARANTS

(Degré supérieur. Enfants de 11 à 14 ans.)

PROCÉDÉ SOCRATIQUE

Dans ces deux catéchismes, on a surtout employé la méthode socratique. Les règles auxquelles on s'est assujetti sont les suivantes :

1° N'écrire aucune réponse qui ne puisse être supposée réellement dans la bouche d'un élève de l'âge proposé, en tenant compte de ce qu'il doit déjà savoir ou de ce qu'on vient d'expliquer.

2° Faire trouver tout ce qui est possible, et n'intervenir directement que pour dire des choses absolument nouvelles, qu'on ne peut faire trouver par des sous-questions.

3° Ne faire venir un mot qu'après en avoir donné l'idée, et une définition qu'après l'avoir expliquée, au moins dans ses lignes principales.

Ces deux catéchismes ont d'ailleurs été expérimentés dans plusieurs classes.

LES SACREMENTS EN GÉNÉRAL

---

1. Introduction. — Grâce, effets des sacrements.

Le Maître. — *Sur quoi avons-nous fait le catéchisme hier soir, Léon?*

L'Élève. — On l'a fait sur la prière.

Rappelez ce qu'on en a dit.

Suit une courte récapitulation.

Que demandons-nous principalement à Dieu par la prière?

Nous lui demandons sa grâce.

Qu'est-ce que la grâce?

La grâce est un don que Dieu nous accorde, etc...

Combien y a-t-il de sortes de grâces?

Il y a deux sortes de grâces : la grâce sanctifiante ou habituelle, et la grâce actuelle.

Quelle sorte de grâce demandons-nous par la prière?

Nous les demandons toutes les deux.

Laquelle principalement?

Un Élève. — La grâce sanctifiante.

Un autre. — La grâce actuelle.

Pourquoi Dieu nous donne-t-il la grâce actuelle?

C'est pour nous faire accomplir des œuvres méritoires.

Dans quel état faut-il être pour accomplir des œuvres méritoires pour le ciel?

Il faut être en état de grâce.

Dans quel état faut-il être pour aller au ciel?

Il faut être en état de grâce.

Qui sont ceux qui ne sont pas en état de grâce?

Ce sont ceux qui sont en état de péché mortel.

Dieu donne-t-il aussi la grâce à ceux qui sont en état de péché mortel?

Un Élève. — Il la leur donne.

Un autre. — Il ne la leur donne pas.

Comment pourraient-ils revenir à la grâce sanctifiante sans la grâce actuelle?

Ils ne le pourraient pas.

Eh bien! Dieu donne-t-il la grâce actuelle aux pécheurs?

Oui, il la leur donne.

Dans quel but?

C'est pour les faire revenir à la grâce sanctifiante.

Dans quel but la donne-t-il aux justes?

Il la donne aux justes pour leur faire accomplir des actions méritoires.

Quel est l'effet des actions méritoires?

Elles augmentent la récompense au ciel.

Et sur la terre?

Elles augmentent la grâce sanctifiante.

LE MAITRE. — Elles ne l'augmentent pas directement et par elles-mêmes, mais le bon Dieu l'augmente à leur occasion.

Quelle est donc la principale grâce?

C'est la grâce sanctifiante.

Pourquoi?

Parce que c'est elle qui nous fait aller au ciel.

Savons-nous quand nous sommes en état de grâce?

Nous ne le savons pas.

LE MAITRE. — Nous ne pouvons le savoir d'une manière certaine : c'est un article de foi.

Qui pourrait dire le mot de la sainte Écriture qui nous enseigne cette vérité?

« Nul ne sait s'il est digne d'amour ou de haine[1]. »

Qui est-ce qui est digne de l'amour de Dieu?

C'est celui qui est en état de grâce.

Qui est-ce qui est digne de la haine de Dieu?

Celui qui est en état de péché mortel.

2. Sacrements. — Définition. Manière de l'amener.

LE MAITRE. — Tout cela est vrai. — Nous ne pouvons pas savoir d'une manière certaine si nous sommes en état de grâce ou en état de péché. Cependant il a plu au bon Dieu de ne pas nous laisser dans une incertitude complète. Il a voulu, au contraire, nous donner des assurances de sa grâce, aussi grandes que possible, en l'attachant à des signes extérieurs qui la produisent en nous, et qui en représentent les principaux effets.

Qui sait comment on appelle ces signes extérieurs?

On les appelle sacrements.

Que font les sacrements?

Ils produisent la grâce en nous.

Que font-ils encore?

Ils en représentent les principaux effets.

Dieu ne nous donne-t-il sa grâce que par les sacrements?

Il nous la donne encore par d'autres moyens.

Par quels moyens?

Il nous la donne par les prières, par les bonnes œuvres.

---

[1] Eccl., IX, 1.

Le Maitre. — Nous l'obtenons en effet par ces moyens.

Quand le bon Dieu nous donne sa grâce par ces moyens, le savons-nous? — ?...

Le Maitre. — Non, nous ne pouvons pas le savoir. Nous en avons bien l'espérance, et même quelque chose comme une assurance qui vient de la confiance que nous avons d'être exaucés. Mais enfin nous ne savons pas d'une manière certaine que nous avons reçu la grâce.

Quand savons-nous que nous recevons la grâce?

C'est quand nous recevons les sacrements.

Pourquoi le savons-nous alors?

C'est parce que le bon Dieu l'a attachée aux sacrements.

Le Maitre. — Cela suppose aussi que nous les recevons avec de bonnes dispositions. — Nous en parlerons plus tard.

Que connaissons-nous encore en recevant les sacrements?

Nous connaissons les principaux effets de la grâce.

Pourquoi les connaissons-nous?

Nous les connaissons parce que les sacrements les représentent.

Qui a institué les sacrements?

C'est Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Pourquoi les a-t-il institués?

C'est pour produire la grâce dans nos âmes et nous sanctifier.

Dites maintenant ce qu'est un sacrement.

Un sacrement est un signe sensible, institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ pour produire la grâce dans nos âmes et nous sanctifier.

Répétez.

On répète plusieurs fois en chœur, et isolément.

3. Division de la définition.

Répétez encore une fois, bien lentement, et en faisant bien les pauses.

Un sacrement est un signe sensible, — institué par N.-S. Jésus-Christ, — pour produire la grâce dans nos âmes et nous sanctifier.

En combien de parties avez-vous divisé la définition?

Je l'ai divisée en trois parties.

Dites-les séparément.

Un élève. — Un sacrement est un signe sensible.

Un autre. — Institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Un autre. — Pour produire la grâce dans nos âmes et nous sanctifier.

Pourquoi ne séparons-nous pas les mots : et nous sanctifier?

Parce que c'est la même chose que produire la grâce.

Le Maitre. — C'est vrai, les sacrements nous sanctifient en produisant la grâce dans nos âmes, ou bien, c'est en produisant la grâce dans nos âmes que les sacrements nous sanctifient.

Combien de choses voyons-nous donc dans cette définition?

Nous voyons trois choses.

Lesquelles?

Nous voyons :

1° Qu'un sacrement est un signe sensible ;
2° Qu'il a été institué par Notre-Seigneur Jésus-Christ ;
3° Qu'il produit sa grâce et nous sanctifie.

Avec des enfants plus grands, on peut faire dire les termes abstraits : **le signe sensible, l'institution divine, la production de la grâce.**

On peut aussi les faire venir à la récapitulation.

Le Maitre. — C'est très bien, mes enfants, avec la grâce du bon Dieu nous allons expliquer ces trois choses un peu plus en détail.

Quelle est la première chose que nous devons expliquer?

Un sacrement est un signe sensible.

Et d'abord que veut dire le mot sacrement?

Il veut dire signe sensible.

Le Maitre. — Non, le mot sacrement lui-même ne veut pas dire signe sensible. Il veut dire : *chose sacrée,* ou encore *mystère, chose cachée* ou *mystérieuse.*

Répétez. — Que veut dire le mot sacrement?

On répète les différentes traductions ci-dessus.

Pourquoi a-t-on donné ce nom aux sacrements?

C'est parce qu'il y a une chose sacrée dans les sacrements.

Quelle est cette chose?

C'est la grâce qu'on y reçoit.

Le Maitre. — Cette grâce est une chose bien sainte et tout à fait sacrée ; et la manière dont elle est communiquée à notre âme par le sacrement est bien secrète et mystérieuse. C'est un mystère inventé par l'amour de Dieu pour nous. Vous voyez donc, chers enfants, que l'on peut prendre le mot sacrement dans tous les sens que nous avons indiqués.

Mais cette chose sacrée et mystérieuse ne nous est-elle pas révélée d'une certaine manière?

Oui, elle nous est révélée par le signe sensible.

Que veut dire le mot sensible?

Il veut dire une chose qui tombe sous les sens.

4. Division du signe sensible.

Combien avons-nous de sens?

Nous avons cinq sens.

Nommez-les.

Le goût, la vue, le toucher, l'ouïe, l'odorat.

Nommez-les dans l'ordre.

Le toucher, l'odorat, la vue...

Le Maitre. — Non, pas ainsi. — Commencez par le plus haut et allez en descendant.

Quel est l'organe placé le plus haut?

Ce sont les yeux.

Dites maintenant.

La vue, l'ouïe, l'odorat, le goût, le toucher.

Quels sont les sens les plus nobles?

Le goût, l'odorat...

A quoi servent surtout le goût et l'odorat?

C'est pour connaître si les aliments sont bons ou mauvais.

Le Maitre. — Est-ce donc une si noble chose que de manger?

Quels sont les deux sens par lesquels notre âme s'instruit le plus?

C'est par la vue et l'ouïe.

Le Maitre. — En effet, ce sont les deux sens les plus nobles et les plus utiles à la vie de l'âme; ces deux sens se complètent l'un l'autre : par la vue, nous voyons les objets; et par l'ouïe, nous entendons les explications qui nous en sont faites.

A quels sens pensez-vous donc que le bon Dieu va principalement s'adresser dans les sacrements?

Il s'adressera principalement aux sens de la vue et de l'ouïe.

Pourquoi ajoutons-nous le mot principalement? — ?...

Le Maitre. — C'est que les autres sens ne sont pas exclus tout à fait. Vous avez déjà étudié tout votre catéchisme, vous pourrez me répondre.

Dans le sacrement de l'Eucharistie, par exemple, sous quel sens tombent encore les saintes espèces lorsque l'on communie?

Sous le sens du goût.

Et dans le sacrement de confirmation, sous quel sens tombent les parfums qu'on a mêlés au saint Chrême[a]*?*

Sous le sens de l'odorat.

Et dans tous les sacrements où l'on fait de saintes onctions, quel est le sens qui est impressionné par la douceur de l'huile sainte?

C'est le sens du toucher.

Le Maitre. — Oui, toutes ces choses ont leur importance et représentent quelques effets particuliers de la grâce des sacrements. Nous les expliquerons plus tard en détail. Mais elles ne se retrouvent pas également dans tous les sacrements. Dans tous les sacrements, au contraire, il y a deux sens qui sont toujours frappés.

Quels sont-ils?

Ce sont la vue et l'ouïe.

Répétez, François.

Dans tous les sacrements, les deux sens qui sont toujours frappés sont la vue et l'ouïe.

Le Maitre. — Précisément. Dans le signe sensible de tout sacrement, il y a une chose pour la vue et une chose pour l'ouïe. — Il y a une chose que l'on voit et une chose que l'on entend.

Quelle est la chose que l'on voit?

On voit de l'eau, de l'huile, etc.

Que voit-on encore?

Des cérémonies.

Le Maitre. — Le mot cérémonie est trop vague. Dans l'administration d'un sacrement il y a plusieurs cérémonies, mais toutes ne constituent pas le sacrement. Elles en augmentent la solennité et en expliquent quelques effets. Dans chaque sacrement, il est pourtant une cérémonie, ou mieux une action qui fait essentiellement partie du signe sensible ou du sacrement.

Dans le baptême, par exemple, quelle sera cette action?

Verser l'eau sur la tête de l'enfant.

---

[a] « La rareté et le haut prix des parfums dans l'Occident a obligé l'Église latine d'employer le baume seul dans la confection du saint Chrême; l'Église orientale, plus favorisée par le climat et les produits des régions qu'elle habite, y fait entrer jusqu'à trente-trois sortes de parfums qui, condensés avec l'Huile sainte, en forment une sorte d'onguent d'une odeur délicieuse. » (Dom Guéranger, *l'Année liturgique*, t. VI, p. 400.)

Et dans l'Extrême-Onction?

Faire les onctions avec l'huile sainte.

Le Maitre. — Vous voyez que souvent l'action consiste à employer à appliquer la substance préparée pour le sacrement. — Répétons :

Quelle est la chose que l'on voit dans un sacrement?

Une substance, une action.

Quelle est la chose que l'on entend?

Ce sont des paroles.

Donnez un exemple. Quelles paroles dit-on pour baptiser?

Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

Cela fait-il plusieurs signes?

Oui. — Non. — Oui. — Non, il n'y a qu'un signe.

Pourquoi n'y a-t-il qu'un signe? — ?...

Le Maitre. — C'est parce que les paroles ne font qu'un avec l'action. Les paroles expliquent le sens de cette action et ne font avec elle qu'un seul et même signe. Prenons le même exemple :

Comment donne-t-on le baptême?

On donne le baptême en versant de l'eau...

En combien de parties peut-on décomposer ce que vous venez de dire?

On peut le décomposer en deux parties. — Verser l'eau, et dire les paroles : Je te baptise, au nom...

Peut-on les séparer quand on donne le baptême?

On ne le peut pas. Il faut faire les deux choses en même temps.

Quand d'ordinaire versons-nous de l'eau sur notre tête?

C'est quand nous nous lavons.

Que signifie la cérémonie de verser de l'eau sur la tête de l'enfant?

Elle signifie qu'on le lave.

Que veut dire le mot baptiser?

Il veut dire effacer le péché originel.

Le Maitre. — Non, il veut dire plonger dans l'eau, ou encore laver. — Répétez...

(On répète.) Le mot baptiser veut dire laver...

Que signifient donc les mots : Je te baptise ?

Ils veulent dire : Je te lave.

Le Maitre. — Ainsi, on verse de l'eau comme si on lavait l'enfant, et on dit des paroles qui signifient : Je te lave, au nom du Père,

et du Fils, et du Saint-Esprit. Vous voyez donc que l'action de verser l'eau, et les paroles qu'on prononce en même temps, sont une seule et même cérémonie.

Et qu'est-ce qui est réellement lavé? Est-ce le corps de l'enfant ou son âme?

C'est son âme.

De quoi est-elle lavée ou purifiée?

Elle est purifiée du péché originel.

Et si c'était une grande personne?

Elle serait purifiée de tous ses péchés.

Qu'est-ce qui nous fait connaître que l'âme de l'enfant est purifiée?

C'est l'action de verser l'eau et aussi les paroles : Je te baptise.

Autrement?

C'est le signe sensible.

Suivant l'âge et l'aptitude des enfants, on peut introduire ou omettre les expressions de *matière* et de *forme*. Si elles se trouvent dans les livres à l'usage des élèves, ou si on les emploie dans le catéchisme de paroisse, le maître ne peut les négliger. Il essaye alors d'en faire comprendre le sens spécial, comme on va l'indiquer dans les questions suivantes. La distinction de la matière éloignée et de la matière prochaine est inutile à cet âge, et propre plutôt à jeter la confusion dans les idées.

5. La matière et la forme.

Le Maitre. — Pour distinguer la substance qu'on emploie et l'action que l'on fait, d'avec les paroles qu'on prononce dans les sacrements, les théologiens leur ont donné des noms que je vais vous apprendre.

La substance qu'on emploie, l'action que l'on fait en appliquant cette substance, s'appellent *la matière*, et les paroles s'appellent *la forme*.

Répétez :

Comment appelle-t-on la substance employée?
Comment appelle-t-on les paroles?
Qu'est-ce que la matière?
Qu'est-ce que la forme?

Le Maitre. — Ces mots sont très simples, mais ils ont un sens plus profond que vous ne pensez. Essayons de vous en donner une idée.

Si l'on faisait l'action toute seule sans dire les paroles; par

exemple, si dans le baptême on ne faisait que verser de l'eau, le sacrement serait-il bon?

Non, il n'y aurait pas de sacrement.

Dans ce sacrement, qu'est-ce qui donne à l'action de verser l'eau la vertu d'effacer le péché originel?

Ce sont les paroles.

Employons maintenant les termes scientifiques. Qu'est-ce qui donne sa vertu à la matière?

C'est la forme.

Le Maitre. — Oui, c'est la forme appliquée à la matière, qui fait le sacrement. C'est elle qui vivifie en quelque sorte la matière, et la rend capable de produire et de communiquer la grâce.

Connaissez-vous des êtres composés de deux parties, dont l'une fait vivre l'autre?

Nous, les hommes.

Quelles sont les deux parties qui sont en vous?

Notre âme et notre corps.

Quelle est celle qui fait vivre l'autre?

C'est l'âme qui fait vivre le corps.

Si nous voulons parler comme les théologiens, et appeler l'âme et le corps matière *et* forme, *qu'est-ce qui serait la matière?*

C'est le corps.

Qu'est-ce qui serait la forme?

Ce serait l'âme.

Le Maitre. — Vous voyez donc qu'il y a une ressemblance entre la nature humaine et les sacrements; dans l'un comme dans l'autre, il y a matière et forme. Dans l'homme, le corps est la matière; et l'âme, qui fait vivre le corps, est ce qu'on appelle la forme. Dans le sacrement, il y a quelquefois une substance et ordinairement une action qui en sont la matière; et les paroles qui font de cette matière un vrai sacrement en sont la forme. Nous expliquerons un autre jour le reste de la définition.

Conclusion.

En attendant, mes chers enfants, remercions le bon Dieu de ce qu'il a bien voulu attacher la grâce à des signes sensibles, afin que nous puissions savoir quand nous l'avons véritablement reçue et que nous puissions ainsi le servir avec plus d'amour et de confiance. Vous avez déjà reçu le sacrement de Baptême qui vous a faits enfants de Dieu. Conservez précieusement cette grâce; évitez avec grand soin le péché qui pourrait vous la faire perdre, et, puisque vous allez bientôt recevoir trois nouveaux sacrements, préparez-vous de tout votre cœur, afin qu'ils produisent en vous tous les puissants effets que Notre-Seigneur y a renfermés.

XVIII. — CATÉCHISME POUR LES PRÉPARANTS

INSTITUTION ET NOMBRE DES SACREMENTS

1. Récapitulation du sujet précédent.

Louis, de quel sujet avons-nous parlé hier?
Nous avons parlé des Sacrements.
Qu'est-ce qu'un sacrement?
Un sacrement est un signe...
En combien de parties avons-nous divisé cette définition?
On l'a divisée en trois parties.
Dites-les de nouveau.
On les répète.
Combien de choses avons-nous vues dans cette définition?
Nous avons vu trois choses.
Lesquelles?

1° Un signe sensible;
2° L'institution divine;
3° La production de la grâce.

Combien en avons-nous expliqué?
Nous n'en avons expliqué qu'une.
Laquelle?
C'est le signe sensible.
Pourquoi dit-on que le sacrement est un signe?
C'est parce qu'il représente la grâce qu'il produit.
Pourquoi dit-on que c'est un signe sensible?
C'est parce qu'il tombe sous les sens.
Sous quels sens principalement?
La vue et l'ouïe.

En combien de parties se divise le signe sensible?

Il se divise en deux parties.

Comment les nomme-t-on?

On les nomme la *matière* et la *forme*.

Qu'est-ce que la matière?

C'est une substance. — C'est une action.

Donnez un exemple.

Pour le Baptême c'est l'action de verser l'eau.

Qu'est-ce que la forme?

Ce sont les paroles que l'on dit en même temps.

Quelle est la forme pour le Baptême?

Ce sont les paroles : Je te baptise au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit.

2. Institution divine.

Le Maitre. — Maintenant, mes chers enfants, nous allons expliquer le deuxième point de la définition.

Par qui les sacrements ont-ils été institués?

Les sacrements ont été institués par Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Qu'est-ce que Jésus-Christ?

Jésus-Christ est la seconde personne de la très sainte Trinité, le Fils de Dieu fait homme.

Les sacrements auraient-ils pu être institués par une autre personne, par les Apôtres ou par quelques Prophètes?

Non. — Oui. — Non, ils ne le pouvaient pas.

Pourquoi? — ?...

Le Maitre. — Vous ne savez pas pourquoi les Apôtres ne pouvaient pas instituer les sacrements, nous allons le trouver.

Qu'est-ce que les sacrements produisent en nous?

Ils produisent la grâce.

Qu'est-ce que la grâce?

La grâce est un don surnaturel que Dieu nous accorde...

Qu'avez-vous dit?... Qui nous donne la grâce?

C'est le bon Dieu.

Qui pouvait donc attacher la grâce à des signes sensibles?

C'est le bon Dieu.

Alors, pourquoi les Apôtres et les Prophètes ne pouvaient-ils pas instituer les sacrements?

Parce qu'ils ne sont pas Dieu.

Et pourquoi Jésus-Christ le pouvait-il?

C'est parce qu'il est Dieu.

LE MAITRE. — Oui, chers enfants, Jésus-Christ seul pouvait instituer des sacrements, c'est-à-dire attacher la grâce à des signes sensibles, et, en le faisant, il nous a donné une des plus grandes preuves de son amour pour nous.

3. Temps de leur institution.

Savons-nous quand Notre-Seigneur Jésus-Christ a institué les sacrements?

C'est quand il était sur la terre.

Quel jour?

On ne sait pas.

LE MAITRE. — On ne le sait pas au juste pour tous les sacrements, mais on le sait pour quelques-uns.

Quel jour, par exemple, Jésus-Christ a-t-il institué le sacrement de l'Eucharistie?

C'est le Jeudi saint, la veille de sa mort.

A quel moment?

C'est quand il a changé le pain en son corps et le vin en son sang.

Par quelles paroles?

Par ces paroles : « Ceci est mon corps, ceci est mon sang. »

Quelles autres paroles a-t-il ajoutées?

« Faites ceci en mémoire de moi. »

Quel sacrement Notre-Seigneur institua-t-il par ces dernières paroles?

Il institua le sacrement de l'Ordre.

Comment cela?

Par ces paroles Notre-Seigneur donna aux évêques et aux prêtres le pouvoir de changer le pain en son corps et le vin en son sang.

Quand exercent-ils ce pouvoir?

Au saint sacrifice de la Messe.

Quand Notre-Seigneur a-t-il institué le sacrement de pénitence?

C'est lorsqu'il dit à ses Apôtres : « Recevez le Saint-Esprit, les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

A quel moment de sa vie Jésus-Christ les a-t-il prononcées?

C'est après sa résurrection.

Et le Baptême, quand l'a-t-il institué?

Un Élève. — Lorsqu'il a été baptisé par saint Jean.

Un autre. — C'est lorsqu'il a dit : « Celui qui croira et qui sera baptisé sera sauvé. »

Le Maitre. — Il est parlé plusieurs fois du baptême dans le saint Évangile, mais nous ne savons pas exactement à quel moment il a été institué comme sacrement ; il en est de même de quelques autres sacrements.

Quelle partie de la définition nous reste-t-il à expliquer?

La dernière. — La production de la grâce.

Le Maitre. — C'est bien, nous l'avons déjà expliquée en partie, puisque nous savons que tous les sacrements nous donnent la grâce. Mais la grâce des sacrements produit en nous des effets différents ; nous les expliquerons plus tard en détail, en parlant de chaque sacrement. Pourtant vous en aurez déjà une idée aujourd'hui, par les quelques mots que nous allons dire sur le nombre des sacrements.

4. Nombre des Sacrements.

Combien y a-t-il de sacrements?

Il y a sept sacrements.

Nommez-les.

Le Baptême, la Confirmation, etc...

Pourquoi Notre-Seigneur a-t-il institué sept sacrements? — ?...

Étienne, quel âge avez-vous?

J'ai onze ans.

Avez-vous toujours été aussi grand que vous êtes?

Non, M..., j'ai été plus petit.

Resterez-vous toujours comme vous êtes?

Non, M..., je grandirai encore.

Quand votre vie a-t-elle commencé?

C'est quand je suis venu au monde.

Comment appelle-t-on ce premier moment de la vie?

On l'appelle la naissance.

Le Maitre. — Bien, écrivons ce mot au tableau noir, et dites-moi ensuite.

Qu'avez-vous été jusqu'à présent?

Jusqu'à présent, j'ai été un enfant.

Que deviendrez-vous plus tard?

Je deviendrai un homme.

Comment s'appelle l'état où l'on parvient quand on est homme?

On l'appelle l'âge mûr.

Comment y parvient-on?

On y parvient en grandissant.

Comment cela s'appelle-t-il?

Cela s'appelle la croissance.

Le Maitre. — Écrivez encore ce mot sous le mot naissance.

Comment notre vie s'entretient-elle?

C'est en mangeant.

Comment s'appelle ce que l'on mange?

C'est la nourriture.

Écrivez ce mot au tableau au-dessous des deux autres.

Louis, avez-vous jamais été malade?

Non, M..., jamais.

Qui a déjà été malade?

Moi, — moi...

Jules, était-ce une maladie grave?

Non, M..., j'étais seulement enrhumé.

Le Maitre. — Cela ne compte pas. C'est une indisposition et non une maladie.

Et vous, Camille, qu'avez-vous eu?

J'ai eu une fluxion de poitrine.

C'était grave. — Qu'a-t-on fait pour vous guérir?

On a fait venir un médecin.

Que lui avez-vous dit?

Je lui ai dit tout ce que j'avais.

Que vous a-t-il donné?

Il m'a donné des remèdes.

Le Maitre. — Bien, écrivez encore, des remèdes.

Joseph, combien avons-nous écrit de choses?

Nous en avons écrit quatre.

Lesquelles?

La naissance.
La croissance.
La nourriture.
Les remèdes.

Le Maitre. — Nous trouvons les mêmes choses dans la vie spirituelle ou surnaturelle. Il faut d'abord qu'elle commence.

Quand commence-t-elle?

C'est quand on vient au monde.

Le Maitre. — Non pas. Voyons, réfléchissez.

Combien avons-nous de sortes de vies?

Nous avons deux sortes de vies : la vie naturelle et la vie surnaturelle.

Quand avons-nous expliqué cela?

C'est en parlant du péché.

Bien. Quelle est la vie qui commence quand on vient au monde?

C'est la vie naturelle.

Et la vie surnaturelle, quand commence-t-elle?

C'est quand on est baptisé.

Comment appelle-t-on le sacrement que l'on reçoit alors?

On l'appelle le Baptême.

Comment appelle-t-on le moment où commence notre vie naturelle?

On l'appelle la naissance.

Comment pourrait-on aussi appeler le moment où commence notre vie spirituelle?

On pourrait aussi l'appeler naissance.

Le Maitre. — Oui, mais en ajoutant un mot. — Quel mot? Ajoutez-le.

Naissance **spirituelle**.

Quel est le sacrement qui nous donne la naissance spirituelle?

C'est le Baptême.

Le Maitre. — Écrivez le mot **Baptême**.

Où l'écrivez-vous?

A côté du mot **naissance**.

Émile, qu'est-ce qui vient après la naissance?

C'est la croissance.

A quel état la croissance nous fait-elle parvenir?

A l'état d'homme, à l'âge mûr.

Y a-t-il un sacrement pour nous faire passer de l'état de simple chrétien à l'état de parfait chrétien?

Oui, M..., c'est le sacrement de Confirmation.

Le Maitre. — C'est comme si l'on passait de l'enfance spirituelle à l'âge parfait.

A côté de quel mot écrivons-nous le mot **Confirmation** ?

A côté du mot **croissance**.

LE MAITRE. — Très bien. Maintenant vous devinez bien le reste?

Quel est le sacrement qui est notre nourriture spirituelle?

C'est l'**Eucharistie**.

Quel est le sacrement qui est notre remède spirituel?

C'est le sacrement de **Pénitence**.

LE MAITRE. — Écrivez ces deux mots chacun à sa place.

Combien avons-nous déjà trouvé de sacrements?

Nous en avons déjà trouvé quatre.

Lesquels?

Le Baptême, la Confirmation, l'Eucharistie, la Pénitence.

A quoi nous servent-ils, d'après notre tableau?

Le Baptême	nous fait	naître	spirituellement.
La Confirmation	»	croître	»
L'Eucharistie	nous	nourrit	»
La Pénitence	»	guérit	»

LE MAITRE. — C'est bien; cherchons les autres.

Quand on est gravement malade, de quoi a-t-on peur?

On a peur de mourir.

Pourquoi a-t-on peur de mourir?

C'est à cause du jugement de Dieu.

De quoi a-t-on besoin alors?

On a besoin d'être soulagé spirituellement et corporellement.

Qu'est-ce qui peut nous soulager spirituellement?

C'est une plus grande confiance d'aller en paradis.

Comment le bon Dieu nous procure-t-il cette confiance?

C'est en achevant de nous purifier du péché et des restes du péché.

Quel sacrement Notre-Seigneur a-t-il institué pour produire cet effet?

Le sacrement de l'Extrême-Onction.

Quels autres biens procure ce sacrement?

Il augmente la grâce sanctifiante. — Il soulage le corps et contribue souvent à sa guérison.

LE MAITRE. — Écrivez le mot **Extrême-Onction**.

Sous quel mot l'écrivez-vous?

Sous le mot **Pénitence**.

Cherchez un mot pour mettre en face, sous le mot **remède.**

Soulagement, — consolation, — purification, — résignation.

Le Maitre. — Tous ces mots sont bons, mais puisque nous n'en voulons qu'un seul, nous choisirons le mot **soulagement.** Écrivez-le à sa place et tirez un trait dessous.

Bien. — Voilà, mes chers enfants, les cinq sacrements que Notre-Seigneur a établis pour le bien de chacun de nous en particulier. Chacun de nous les a reçus, ou pourra les recevoir tous les cinq. Il y en a deux autres qui sont pour le bien de la société chrétienne en général : l'un établit et sanctifie la famille; l'autre donne à l'Église sa constitution, ses chefs.

Quel est le sacrement qui sanctifie la famille?

C'est le Mariage.

Quel est celui qui constitue l'Église?

C'est le sacrement de l'Ordre.

Le Maitre. — Écrivez-les... Cherchons aussi le mot qu'il faut mettre en face.

Quel mot écrivez-vous en face de **Mariage?**

Il faut écrire le mot **famille.**

Et à côté du mot **Ordre?**

Il faut écrire le mot **Église.**

Le Maitre. — Écrivez-les... Bien.

La naissance.	Baptême.
La croissance	Confirmation.
La nourriture	Eucharistie.
Le remède.	Pénitence.
Le soulagement	Extrême-Onction.

La famille	Mariage.
L'Église	Ordre.

Combien avons-nous trouvé de sacrements en tout?

Nous en avons trouvé sept.

Nommez-les de nouveau.

Le Baptême, la Confirmation...

Pourquoi avons-nous mis une barre avant d'écrire les deux derniers?

C'est pour les séparer des autres.

Combien de groupes cela fait-il?

Cela fait deux groupes.

Combien y en a-t-il dans le premier groupe?

Il y en a cinq.

Lesquels?

Le Baptême,... l'Extrême-Onction.

Pour qui sont-ils institués?

Pour chacun de nous en particulier.

Combien y en a-t-il dans le deuxième groupe?

Il y en a deux.

Nommez-les.

Le Mariage et l'Ordre.

Pour qui sont-ils institués?

Pour la société spirituelle.

Conclusion.

Vous voyez donc, mes chers enfants, pourquoi Notre-Seigneur Jésus-Christ a institué plusieurs sacrements. C'est parce que la grâce produit en nous plusieurs effets suivant nos besoins, et Notre-Seigneur a voulu représenter ces effets par des sacrements différents. Il en a établi **sept**, parce que nos besoins particuliers, ou les besoins de la société chrétienne, sont aussi au nombre de *sept*. Il a ainsi pourvu magnifiquement à tous les besoins spirituels de nos âmes. Depuis le berceau jusqu'à la tombe, c'est-à-dire depuis notre naissance jusqu'au moment de notre mort, la grâce divine nous accompagne. Tous les actes principaux de notre vie sont sanctifiés par les sacrements. Ce sont des sources de vie auxquelles nous pouvons puiser abondamment la lumière, la force, les remèdes qui nous sont nécessaires. Louons tous ensemble Notre-Seigneur Jésus-Christ pour sa bonté et sa sagesse : excitons dans nos cœurs un ardent désir de tirer des sacrements tout le bien spirituel que notre divin Sauveur a voulu nous faire en les établissant. Disons ensemble :

Mon Sauveur Jésus, je vous remercie d'avoir bien voulu établir les sacrements pour mon salut; je vous promets de me préparer toujours de mon mieux à les recevoir, afin que votre divin Cœur puisse m'y accorder toutes les grâces que vous y avez renfermées pour moi.

TROISIÈME GROUPE

XIX. — CATÉCHISME POUR LES JEUNES GENS

MORALITÉ DES ACTES HUMAINS

Introduction.

Chers amis, dans une première instruction sur les actes humains, je vous en ai expliqué d'une manière générale la nature et les différentes sortes. Nous avons insisté une autre fois sur la qualité qui les caractérise essentiellement, et que nous avons appelée le *volontaire.* Nous en avons indiqué le principe et les espèces ; et nous avons montré les causes qui peuvent le modifier, c'est-à-dire en accroître ou en diminuer l'intensité, ou même le détruire entièrement.

Aujourd'hui, chers amis, nous arrivons au point le plus important de cette étude. Il s'agit d'examiner la qualité morale des actes humains, ou, comme on le dit plus brièvement en terme d'école, leur *moralité.* Nous aurons nécessairement à revenir sur une division de nos actes signalée dès le premier jour, mais en l'approfondissant davantage. Pour cela, j'aurai à vous exposer :

1° En quoi consiste la moralité des actes humains ?

2° Quels éléments de ces actes contribuent à leur qualité morale, ou, si vous aimez mieux, quelles sont les sources de leur moralité ?

— Quel a été le sujet de notre première instruction sur les actes humains ?

— Rappelez-en les différentes sortes.

— Quelle est celle de ces divisions sur laquelle nous aurons à revenir aujourd'hui ?

— De quoi avons-nous parlé dans notre seconde instruction?

— Rappelez quelques-unes des divisions du volontaire.

— Quelles sont les causes qui peuvent le modifier?

— Qu'entendez-vous par cette modification du volontaire?

— De ces causes, quelles sont celles qui vous paraissent agir le plus fréquemment?

— Quel sujet devons-nous traiter aujourd'hui?

— Quelle en sera la division?

I

Sous le rapport de leur qualité morale, nos actes sont **bons** ou **mauvais**; mais qu'est-ce qui est bon? qu'est-ce qui est mauvais? Pourquoi y a-t-il des actions qui sont bonnes et d'autres qui sont mauvaises? D'où vient le bien, d'où vient le mal? En quoi consiste le bien et le mal? Quelle est leur origine? Voilà les questions auxquelles nous avons tout d'abord à répondre.

Une action est bonne ou mauvaise selon qu'elle est conforme ou opposée à la loi morale.

En d'autres termes, la moralité d'un acte humain consiste dans sa conformité ou son opposition à la loi morale. Mais cette loi morale elle-même, qu'est-elle? et que peut-elle être? La loi morale n'est et ne peut être autre chose que l'expression de la volonté divine; volonté nécessaire ou volonté libre, mais volonté toujours infiniment sainte, règle souveraine d'après laquelle doivent être jugés tous les actes de la créature.

Je viens d'établir en Dieu une distinction entre une volonté que j'ai appelée *nécessaire*, et une autre volonté que j'ai appelée *libre*. Cette distinction a besoin d'être expliquée.

Dieu, mes chers amis, est tout-puissant et en même temps souverainement libre; il peut ou créer des êtres ou les laisser dans le néant. Il est aussi infiniment sage. S'il crée des êtres, il ne peut le faire que pour une fin digne de lui. Infiniment saint, juste et bon, il ne peut se désintéresser de ses créatures, une fois appelées à l'existence, ni cesser de vouloir la fin qu'il s'est proposée en les créant; et si elles sont intelligentes et libres, il ne peut s'empêcher d'exiger qu'elles tendent elles-mêmes de toutes leurs forces vers cette même fin, par tous les moyens dont il les a pourvues. Cette relation des créatures à leur fin constitue l'ordre, ordre que Dieu ne peut pas ne pas vouloir, et qui est par conséquent en lui une volonté *nécessaire*, volonté éternelle et immuable comme l'Être divin lui-même.

Cet ordre, en tant qu'il s'impose à la créature intelligente, devient pour elle ce que nous appelons la *loi morale*. Cette loi se confond avec la raison ou la volonté divine; elle est par conséquent nécessaire, éternelle et immuable comme elle. *Le fondement de votre*

parole, c'est la vérité, disait le Psalmiste, *et toutes les lois de votre justice sont éternelles*[1].

Et comme cette loi morale résulte aussi de la nature même des êtres, on l'appelle également la *loi naturelle.*

De plus, pour conduire plus sûrement les êtres à leur fin, Dieu, dans sa sagesse et sa bonté infinies, peut encore choisir et prescrire librement d'autres règles de conduite ou établir des institutions et des moyens qui corroborent la loi naturelle, en facilitent l'exécution intégrale, et protègent la créature contre ses propres égarements. Cette élection constitue en Dieu ce que nous appelons sa *volonté libre*, et cette volonté, une fois manifestée, devient aussi pour la créature une loi sacrée. Mais, pour la distinguer de la loi naturelle, on lui a donné le nom de *loi divine positive.*

Avant d'aller plus loin, récapitulons, si vous le voulez bien, ce qui vient d'être dit :

— Au point de vue moral, combien y a-t-il de sortes d'actes humains?

— De quoi dépend la bonté ou la malice d'une action?

— Disons-le autrement. En quoi consiste la moralité d'un acte humain?

— Qu'entendez-vous par la loi morale?

— Quand est-ce qu'un acte est bon?

— Quand est-ce qu'il est mauvais?

— Combien avons-nous distingué en Dieu de sortes de volontés?

— Qu'entendez-vous par sa volonté *nécessaire?*

— Quelles autres épithètes lui conviennent également?

— Montrez que cette volonté existe vraiment en Dieu.

— Quel en est l'objet?

— Comment appelons-nous cette volonté nécessaire considérée par rapport à nous?

— Quel autre nom peut-on lui donner? — Expliquez ce terme.

— Quelles qualités cette loi morale a-t-elle de commun avec la volonté divine?

— Rappelez la parole du Roi-Prophète.

— En quoi consiste en Dieu la *volonté libre?*

— Comment l'appelle-t-on considérée par rapport à nous?

— Quelle fin Dieu s'est-il proposée en créant le monde?

— En particulier, quelle fin s'est-il proposée en créant l'homme?

Le Maitre. — En créant le monde, Dieu ne pouvait se proposer d'autre fin que sa propre gloire. Et, par rapport aux créatures, Dieu

---

[1] Ps. cxviii, 160.

veut nécessairement leur perfection et leur bonheur. Mais c'est par un libre choix qu'il ne s'est pas contenté d'assigner à l'homme une destinée naturelle, et qu'il l'appelle au contraire à le glorifier et à jouir de lui d'une manière surnaturelle dans la gloire céleste. Cette vocation et les devoirs qui en sont la conséquence ne sont nullement en contradiction avec la loi naturelle. Au contraire, ils présupposent cet ordre, le confirment et s'y superposent.

La connaissance de ces deux lois : la loi naturelle et la loi positive, ou de ces deux volontés de Dieu : la volonté nécessaire et la volonté libre, nous est communiquée par des voies différentes.

La loi naturelle a été imprimée par Dieu même au fond de notre âme. Notre raison la perçoit avec une clarté croissante et d'autant plus vive qu'elle ne s'en détourne point volontairement. Et, pour juger nos actes, nous avons reçu le sentiment moral ou *la conscience*.

La loi divine positive a besoin, pour être connue, d'une révélation spéciale.

Et tandis que la loi naturelle s'impose à tous les hommes, les lois divines positives n'obligent que ceux à qui elles ont été manifestées.

— Quelle nouvelle différence venons-nous d'indiquer entre la loi naturelle et les lois divines positives?

— De quelle manière connaissons-nous la loi naturelle?

— De quelle manière connaissons-nous les lois positives?

— A qui s'impose la loi naturelle?

— A qui s'imposent les lois positives?

Le Maitre. — Mais bien loin de considérer ces lois positives comme un nouveau et pesant fardeau qui charge nos épaules, il faut, au contraire, chers amis, vous rappeler ce que nous avons dit tout à l'heure. C'est par un dessein tout particulier de son amour que Dieu a daigné nous appeler à la sublime vocation de jouir de lui dans le ciel, et c'est par un effet de ce même amour infini qu'il nous a pourvus de moyens abondants pour y parvenir. Qu'il nous fasse une obligation de nous servir de ces moyens, c'est encore une nouvelle marque de sa bonté et de sa paternelle sollicitude. Ces lois sont pour nous un immense bienfait. Elles sont pour notre esprit une lumière permanente. *La révélation de vos paroles illumine*, disait encore le saint roi David, *elle donne l'intelligence aux petits et aux humbles*[1]. Elles sont une force pour notre volonté. Elles sont, en un mot, notre sécurité.

Diriez-vous, par exemple, que les ailes sont à l'oiseau un fardeau inutile? ou que pour évoluer plus librement, au plus fort d'un com-

[1] Ps. CXVIII, 130.

bat, le vaisseau de guerre devrait se dépouiller de la lourde cuirasse qui protège ses œuvres vives ? Ce que les ailes sont à l'oiseau, ce que la cuirasse est au navire, la loi de Dieu l'est à notre volonté. Élevons donc vers Dieu, chers amis, des cœurs reconnaissants. Remercions-le de nous avoir appelés à la connaissance de ses lois saintes ; *cachons-les*, selon l'expression du même Prophète, *au fond de notre cœur, comme un précieux trésor*[1], et promettons-lui de les observer fidèlement, et à jamais !

II

Nous abordons, chers amis, la seconde partie de cette instruction. Pour étudier plus à fond la moralité de nos actes, nous devons y distinguer trois éléments. J'emploierai les termes reçus, bien que dans notre langage moderne l'un ou l'autre ait pu dévier de cette acception spéciale. L'explication qui va suivre en précisera nettement le sens.

Les trois éléments de l'acte sont : l'*objet*, les *circonstances* et la *fin*. Chacun de ces éléments a son importance particulière, comme vous allez le reconnaître.

— Quels sont les trois éléments de l'acte?

— Écrivez ces trois mots au tableau.

Le Maitre. — On peut considérer ces trois choses comme les sources d'où l'acte tire sa moralité. Commençons par bien définir ce qu'on entend par l'**objet des actes humains.**

1. Au point de vue qui nous occupe, l'objet d'un acte, c'est l'acte lui-même, l'acte considéré en soi, sous le rapport moral. J'ai dit l'acte considéré *en soi*, c'est-à-dire abstraction faite des autres éléments, des circonstances et de la fin.

Par exemple : prier, faire l'aumône, médire, prendre le bien d'autrui, travailler, se promener, sont des actes, les uns bons par eux-mêmes, les autres mauvais ou indifférents.

— Citez quelques actes bons.

— Citez quelques actes mauvais.

— Citez quelques actes que l'on peut considérer, en soi, comme indifférents.

Le Maitre. — Il faut se garder de confondre ici l'*objet* et la *chose*, dont nous parlerons plus tard.

Par exemple, un homme charitable donne vingt francs aux pauvres :

---

[1] Ps. cxviii, 11, 14.

— Quel est dans cet acte l'*objet?*

E. Ce sont les vingt francs.

Le Maitre. — Erreur. — Donner vingt ou trente francs, c'est pour le moment un détail, — ce n'est qu'une question de quantité qui ne change rien à la nature même de l'acte. C'est ce que nous appellerons tout à l'heure une *circonstance :* la circonstance de la *chose.*

— Quel est donc l'objet?

E. C'est l'action de donner.

Le Maitre. — Parfaitement. Autre exemple. Un domestique vole cinquante centimes.

— Quel est l'objet?

E. C'est l'action de voler.

— Quand nous occuperons-nous de la quantité?

E. C'est quand on parlera des circonstances.

Le Maitre. Vous avez bien compris ce qu'on entend par l'**objet** d'un acte.

— Redites combien, sous ce rapport, on peut distinguer de sortes d'actes.

— Citez de nouveaux exemples d'actes bons, — indifférents, — mauvais.

2. Nous passons maintenant aux **circonstances des actes humains.**

Je m'abstiens pour le moment de les définir. La définition viendra mieux à son heure lorsque vous aurez parfaitement compris de quoi il s'agit.

— Nous avons déjà parlé d'une circonstance. Laquelle?

E. La circonstance de la chose.

— Rappelez-nous les exemples déjà donnés.

— Trouvez, à propos du péché de vol, une circonstance qui non seulement rendra le péché plus grave, mais en changera même l'espèce.

E. Voler un calice ou un ciboire.

— Quelle est la nouvelle espèce de péché?

— Appliquez cette doctrine à l'action de frapper ou de tuer quelqu'un.

E. Frapper ou tuer un prêtre.

Le Maitre. — C'est exact. Mais remarquez bien cette circonstance. Ici, la *chose,* c'est une *personne.* Il faut donc encore éviter de confondre cette circonstance de *chose* avec une autre circonstance dont je vais vous parler, — la circonstance de *personne,* ou du sujet qui fait l'acte.

— Une même faute est commise par un enfant et par un adulte. Aura-t-elle dans les deux cas la même gravité?

— D'où vient la différence?

— Quelle est la circonstance?

— Supposons qu'une même faute soit commise par un prêtre et par un laïque. Aura-t-elle la même gravité?

— Quelle est encore la circonstance?

— Prenons un exemple contraire. Voilà deux personnes qui font aux pauvres une aumône de même valeur, soit par exemple, deux francs. L'objet est le même, la chose est la même, le mérite sera-t-il égal?

E. Cela dépend de la fortune de ceux qui donnent.

— L'un est un pauvre ouvrier et l'autre un rentier opulent.

E. L'ouvrier a plus de mérite.

— Quelle est la circonstance qui modifie la valeur de l'acte?

— Citez-nous un exemple tiré du saint Évangile.

E. ou M. L'obole de la veuve.

Le maître raconte ce trait évangélique, si touchant et si instructif.

Le Maitre. — Vous comprenez maintenant, chers amis, ce qu'on entend par les circonstances de l'acte. Il en est encore plusieurs autres.

— Trouvez-en vous-mêmes une ou deux, parmi les principales.

E. Le *temps*, — le *lieu*.

— Donnez des exemples pour la circonstance de temps, — pour la circonstance de lieu.

Le Maitre. — La justice humaine tient grand compte des circonstances. Il en est qui, à ses yeux, aggravent tellement la culpabilité, que, de simple délit, l'action est qualifiée de crime. Elle passe à une autre juridiction et à une autre échelle de pénalités. Tel, par exemple, le *vol simple* et le *vol par effraction*. Le vol simple est jugé en police correctionnelle ou au tribunal de première instance, et le vol avec effraction en cour d'assises. Ce n'est pourtant là qu'une simple circonstance.

— Comment pourrait-on la désigner?

E. C'est une circonstance de *moyen*.

Le Maitre. — Récapitulons.

— Quelles sont les circonstances que nous venons d'indiquer?

E. Les circonstances de *chose*, de *personne*, de *temps*, de *lieu*, de *moyen*.

Le Maitre. — A tout seigneur tout honneur. Il convient mainte-

nant de rendre à la circonstance de personne la place qui lui est due.

— Donnez-lui le premier rang.

E. Les circonstances de personne, de chose, etc.

Le Maitre. — Pour compléter cette longue liste, nous n'aurions plus qu'à ajouter une circonstance de *manière,* suivant qu'on accomplit l'acte par malice, par faiblesse ou par ignorance, de bonne ou de mauvaise foi.

Enfin, il y a la circonstance du *motif* ou de l'intention. Mais cette dernière a une importance telle, qu'on la considère comme l'un des éléments principaux de l'acte. C'est la circonstance que nous avons désignée sous le nom de *fin.* Avant d'en parler, résumons ce que vous savez déjà sur le plus ou moins d'influence, au point de vue de la moralité de l'acte, des circonstances que nous venons d'analyser.

1° Les circonstances peuvent quelquefois changer la nature de l'acte, et, de bon ou indifférent qu'il était, le rendre mauvais.

Par exemple, faire le négoce, rire ou converser inutilement dans une église. Ce sont là des actes indifférents par eux-mêmes. Ils deviennent mauvais en raison de la circonstance.

— Quelle est cette circonstance?

Le Maitre. — Travailler est en soi un acte bon.

— Par quelle circonstance pourrait-il devenir mauvais?

E. Travailler le dimanche.

Le Maitre. — L'effet inverse ne peut se produire. Ainsi jamais les circonstances ne peuvent rendre bon ou indifférent un acte mauvais en soi.

2° Les circonstances peuvent multiplier l'espèce. Alors un acte bon peut avoir plusieurs sortes de mérites, et un acte mauvais renfermer plusieurs péchés.

— Trouvez un exemple où une circonstance de personne multiplie le mérite. — ?...

Le Maitre. — Un religieux qui obéit à ses supérieurs pratique en même temps deux vertus : 1° l'*obéissance,* comme le ferait toute personne soumise à ses supérieurs; 2° la *vertu de religion,* à cause du vœu qu'il a fait d'obéir.

— S'il désobéissait dans un cas grave, combien y aurait-il, par conséquent, d'espèces de péchés?

— Indiquez un exemple où la circonstance de chose multiplie l'espèce du péché.

E. Voler un vase sacré, frapper ou tuer un prêtre.

— Quels sont les péchés contenus dans chacun de ces actes?

— Quelle autre circonstance pourrait encore produire le même effet?

E. La circonstance de *lieu.*

— Donnez des exemples.

Le Maitre. — Lorsque, dans le catéchisme, on parle de circonstances qui changent l'espèce du péché, et que, pour cela, on est obligé de déclarer à confesse, il s'agit ordinairement des circonstances dont nous venons de parler, c'est-à-dire des circonstances qui *multiplient* l'espèce du péché. Mais comme, dans ce cas, le second péché est ordinairement plus grave en soi que le premier, on a raison, pour simplifier le langage, d'employer le mot *changent* au lieu du mot *multiplient*, qui serait moins facilement compris du grand nombre.

3° Sans changer ni multiplier l'espèce, il y a des circonstances qui peuvent augmenter le mérite ou la malice de l'action.

— Trouvez, par exemple, une circonstance qui augmente le mérite de l'aumône.

E. Un pauvre qui donne a plus de mérite qu'un riche.

— Renversez l'exemple, et montrez comment la circonstance augmente la culpabilité.

E. C'est un plus grand péché de voler un pauvre que de voler un riche.

— Comment appelle-t-on ces circonstances qui, même aux yeux de la justice humaine, augmentent la culpabilité?

E. On les appelle circonstances aggravantes.

Le Maitre. — 4° L'effet inverse se produit. Il est des circonstances qui diminuent la malice de l'action.

— Comment les appelle-t-on?

E. On les appelle circonstances atténuantes.

— Donnez-en des exemples.

Le Maitre. — Nous pouvons maintenant résumer tout ce qui précède en une courte définition, que vous retiendrez sans peine, parce que vous l'avez d'avance parfaitement comprise.

Qu'est-ce qu'on entend par circonstances d'un acte?

Par circonstances d'un acte, on entend des accidents qui, sans affecter son essence, en modifient cependant la moralité.

— Répétez cette définition [a].

3. Pour terminer cet important sujet, il nous resterait, chers amis, à parler de la fin de nos actes, c'est-à-dire du but auquel ils tendent par eux-mêmes, ou vers lequel nous devons les diriger. Mais cette question est trop vaste pour être traitée aujourd'hui, avec

---

[a] On pourrait trouver dans la trahison de Judas un exemple concret d'un acte mauvais et de toutes les principales circonstances.

les détails qu'elle comporte. Contentons-nous donc d'une rapide esquisse, nous réservant de la développer un autre jour, avec l'ampleur nécessaire.

Tout être raisonnable agit nécessairement en vue d'une fin. Agir sans but est le propre d'un esprit distrait, égaré.

Cette fin peut être bonne ou mauvaise, et, si elle est bonne, elle peut être plus ou moins élevée, plus ou moins parfaite.

Lorsqu'en agissant, nous ne nous proposons qu'un avantage naturel, la fin est *naturelle*. Mais si nous référons nos actes à Dieu et à notre salut éternel, la fin est *surnaturelle*.

C'est par le motif ou l'intention que l'homme réfère ses actes à leur fin. Pour aujourd'hui, nous ne distinguerons point l'un de l'autre. Ils ont entre eux un rapport si étroit, qu'on peut sans inconvénient les considérer comme pratiquement identiques.

La fin ou l'intention communique aux actes sa propre qualité. Elle les influence plus qu'aucune autre circonstance. Ainsi une fin mauvaise rendra mauvais un acte qui, de sa nature, serait bon ou indifférent. Abus étrange qui détourne l'acte de sa fin naturelle pour lui imprimer un caractère qui lui est opposé!

De même, une bonne intention rendra bon un acte indifférent, ou relèvera le mérite d'un acte déjà bon par lui-même. Si la fin est surnaturelle, l'acte lui-même acquiert cette qualité et devient par le fait une cause de mérite et d'augmentation de la gloire éternelle.

Toutefois, cette influence de la fin ou de l'intention ne va pas jusqu'à légitimer ou transformer en acte bon un acte mauvais en lui-même. *Nous ne devons jamais faire le mal*, dit saint Paul, *pour qu'il en arrive du bien*[1]. La sainteté de Dieu répugne invinciblement à tout désordre, et, devant lui, les meilleures intentions ne sauraient excuser une action coupable. Tout au plus peuvent-elles parfois en atténuer la malice.

De toutes les fins que l'homme peut se proposer, la plus parfaite est celle qui coïncide le plus complètement avec la fin que Dieu lui-même avait en vue en nous créant. Or, chers amis, nous l'avons dit au début de ce catéchisme, en créant les êtres, Dieu ne pouvait se proposer d'autre fin que sa propre gloire. Cette fin était la seule qui fût digne, et de son infinie sagesse, et de sa volonté souverainement sainte. Mais cette gloire, dont il ne peut être frustré, Dieu l'a intimement liée à notre bonheur. C'est par notre bonheur qu'il a voulu se la procurer, bonheur ineffable, bonheur éternel, dont nous jouirons au paradis, si nous savons correspondre à ses desseins.

---

[1] Rom., III, 8.

Conclusion.

Ainsi, la gloire de Dieu comme fin suprême et dernière ; notre propre salut, c'est-à-dire notre bonheur éternel comme fin secondaire, ou comme moyen : voilà, chers amis, le noble but assigné à nos efforts.

Pour l'atteindre deux choses sont nécessaires : 1° tenir notre esprit élevé à Dieu, et diriger vers lui tous nos projets et toutes nos actions par une intention pure ; 2° marcher courageusement et constamment dans le sentier qu'il nous a lui-même tracé, c'est-à-dire dans la voie de ses commandements.

Formez-en dès ce moment la ferme résolution. Appuyés sur le secours de sa grâce, promettez à Dieu, chers amis, d'adhérer toute votre vie à sa loi sainte sans vous en écarter jamais. Dites-lui que tout votre désir est de le posséder un jour au ciel et, en le possédant, de le glorifier de toute l'étendue de vos forces et pendant toute l'éternité.

Agir ainsi, chers amis, c'est réaliser le plan divin et se maintenir soi-même dans l'ordre absolu. C'est donner à nos actes toute la perfection dont ils sont susceptibles. C'est accomplir la **loi morale**, cette loi parfaite, qui en Dieu n'est autre chose que l'amour infini, et qui pour nous se résume dans le grand précepte de la **charité**. Agir ainsi, c'est, en un mot, **se sanctifier**, c'est-à-dire devenir de plus en plus semblable à Dieu par la pratique de la vérité et de la justice; et c'est mériter de participer dès ici-bas à cette béatitude que proclamait le chantre inspiré de la loi divine, au commencement de l'hymne sacré dont je vous ai cité quelques paroles :

Bienheureux ceux qui sont irréprochables dans leur voie, ceux qui marchent dans la loi du Seigneur[1].

---

[1] Ps. cxviii, 1.

XX. — CATÉCHISME POUR LES JEUNES GENS

LA GRACE ACTUELLE

Introduction.

Aujourd'hui, chers amis, nous essaierons de pénétrer encore plus avant dans la connaissance du plan divin, en ce qui concerne l'économie de notre salut. Déjà nous avons vu à quelle sublime destinée notre Créateur et Père nous appelle. Nous savons aussi comment il nous en a rendus capables par ce don glorieux que nous appelons la *grâce sanctifiante,* vêtement merveilleux de nos âmes, tout empourpré du sang de son Christ bien-aimé, véritable robe nuptiale qui nous permet d'être admis au festin éternel des noces de l'Agneau.

Mais, dans le ciel, *il y a plusieurs demeures*[1]; tous les Saints ne jouiront pas au même degré du bonheur que Dieu nous y prépare; chacun y recueillera ce qu'il aura semé en ce monde par la pratique fidèle de ses devoirs. Or, dit Notre-Seigneur, *il est de la gloire du Père que nous fassions beaucoup de fruit*[2] et que, par ce moyen, nous parvenions jusqu'aux trônes les plus élevés. Voilà pourquoi Dieu a pourvu notre âme de vertus et de dons surnaturels, qui perfectionnent et ennoblissent nos facultés, et sont en nous comme des forces vives, prêtes à produire des œuvres de sainteté.

Mais ces forces, ces habitudes surnaturelles, demeurent en notre âme d'une manière qu'on pourrait appeler latente. Abandonnées à elles-mêmes, elles y resteraient inertes et stériles, et, par leur inertie même, en danger de s'éteindre et de disparaître. Telle, la puissance vitale de la plante durant l'hiver : elle existe, mais cachée. Si l'hiver se prolonge ou devient trop rigoureux, la plante pourra périr. Mais qu'au printemps le soleil se lève et projette ses rayons, aussitôt la sève appelée et mise en mouvement monte et se répand de tous côtés, produisant bientôt la plus opulente frondaison.

---

[1] S. Jean, XIV, 2. — [2] S. Jean, XV, 8.

Tel encore le feu du forgeron enseveli sous une épaisse couche de cendre. On le croit mort; il n'en est rien. Qu'un souffle puissant lui arrive, aussitôt il se ranime, et vous voyez s'élancer joyeuse la flamme qui vient se mettre au service de l'ouvrier.

Ainsi en est-il, chers amis, des vertus et des habitudes surnaturelles que le Saint-Esprit a déposées en nos âmes. Pour produire le travail de vie surnaturelle qui leur est propre, elles ont besoin d'être appelées et provoquées à l'acte par une nouvelle opération du même Saint-Esprit, opération que nous pouvons justement comparer à l'action du soleil sur les plantes, ou au souffle qui ranime le feu engourdi.

Cette opération est encore une grâce; mais c'est une grâce passagère, qui est accordée d'une manière intermittente, au moment précis où nous en avons besoin, et en vue d'actes déterminés. Pour toutes ces raisons, on lui a donné le nom de **grâce actuelle**. Ce nom s'oppose à celui de **grâce habituelle** qui désigne aussi la grâce sanctifiante.

C'est donc, chers amis, de la grâce actuelle que nous allons parler aujourd'hui. Nous en dirons :

1° La nature et les effets ;

2° La nécessité et la distribution ;

et comme conclusion pratique, nous ajouterons un troisième point : *nos devoirs* relativement à la grâce actuelle.

— Quel a été le sujet de notre dernière instruction?
— Pourquoi appelle-t-on cette grâce *sanctifiante?*
— Pourquoi l'appelle-t-on *habituelle?*
— Quels en sont les principaux effets?
— Quelles vertus et quels dons l'accompagnent toujours?
— Quels effets produisent-ils sur nos facultés?
— De quoi ces vertus ont-elles besoin pour passer à l'acte?
— De quelles comparaisons nous sommes-nous servis?
— Comment appelle-t-on ce nouveau secours du Saint-Esprit?
— Pourquoi l'appelle-t-on grâce *actuelle?*
— Quelle va être la division de ce catéchisme?

1. Nature de la grâce actuelle. — Ses effets.

La définition de la grâce actuelle en fait connaître à la fois la nature, le but et les effets. Vous connaissez cette définition. Nous allons la répéter.

— *Qu'est-ce que la grâce actuelle?*

E. La grâce actuelle est un don surnaturel qui éclaire notre

esprit, meut et fortifie notre volonté pour nous aider à faire le bien et à éviter le mal [1].

— Divisez cette définition et détaillez-en les parties.

— Dans quel but Dieu nous donne-t-il la grâce actuelle?

— Sur quelles facultés agit la grâce actuelle?

— Quel est son effet sur l'intelligence? — sur la volonté?

Le Maitre. — Rappelez-vous la comparaison des rayons du soleil. Ils sont à la fois lumière et chaleur. Ainsi, la grâce actuelle est lumière pour l'esprit et chaleur pour la volonté.

Elle est d'abord lumière pour l'esprit. Elle nous fait apercevoir et saisir une vérité spéculative, ou encore elle nous montre le bien à faire pour plaire à Dieu.

Elle est chaleur pour la volonté : elle l'excite et la fortifie. Elle l'excite à entreprendre la bonne œuvre; elle la fortifie pour qu'elle puisse la continuer et l'achever sans défaillance. L'influence de la grâce actuelle s'étend même au delà de l'action. Elle la mûrit et la conserve, c'est-à-dire qu'elle nous préserve de retours d'amour-propre qui pourraient, au dernier moment, en pervertir l'intention et nous enlever une grande partie du mérite.

— Répétez cette application de la comparaison.

— Par rapport à un même acte, en combien de moments agit la grâce actuelle?

— Que fait-elle avant l'acte? — pendant l'acte? — après l'acte?

Le Maitre. — Les théologiens aiment à construire des classifications minutieuses et à bien faire ressortir jusqu'aux moindres nuances de toutes choses. Ils ont donc établi une division de la grâce actuelle basée sur cette triple fonction.

La grâce qui nous est donnée avant l'acte, qui prévient le mouvement de notre volonté et le provoque, s'appelle grâce *prévenante*.

La grâce qui nous soutient pendant l'acte, qui agit avec nous, a reçu le nom de grâce *concomitante*, parce qu'elle nous accompagne pendant l'acte, ou de grâce *adjuvante*, parce qu'elle nous aide à l'accomplir.

Enfin la grâce qui nous assiste après l'action et qui en conserve le fruit, a été appelée grâce *subséquente*.

— Veuillez répéter cette classification de la grâce actuelle.

— A quoi se rapporte-t-elle?

— Écrivez ces trois mots au tableau.

— Qu'entendez-vous par la grâce *prévenante*? — *concomitante*? — *subséquente*?

---

[1] Définition empruntée au Catéchisme de Pie X. *Compendio della Dottrina cristiana*, p. 196.

Le Maitre. — De ces trois mots, le premier surtout est à retenir, parce qu'il est d'un usage plus fréquent.

Par la grâce actuelle, le Saint-Esprit agit directement sur les facultés de notre âme; mais, pour nous la communiquer, il profite souvent d'occasions extérieures, comme les sermons, les catéchismes, les pieuses lectures, l'assistance aux offices de l'Église, de bons exemples ou des avis charitables qui nous sont donnés. Ces occasions elles-mêmes sont ménagées par la divine Providence. Elles sont donc aussi des faveurs, des grâces divines. Pour les distinguer des premières, on les a appelées respectivement grâces *intérieures* et grâces *extérieures*.

Très souvent, des grâces importantes accompagnent ou suivent de grandes adversités. Avant d'imprimer en nous son image, Dieu amollit notre cœur, comme la cire, au feu de la souffrance. On trouve dans les vies des Saints un grand nombre d'exemples de cette disposition particulièrement remarquable de la divine Providence. Ignace de Loyola, capitaine dans l'armée espagnole, a une jambe cassée au siège de Pampelune. Ses dures souffrances et sa longue convalescence sont le moyen dont Dieu se sert, avec la lecture de la vie des Saints, pour le convertir, et en faire un fondateur d'Ordre religieux. — Au lieu donc de regimber contre la douleur, recevons-la plutôt comme un bienfait et un précurseur de la visite céleste.

— De quelles occasions Dieu se sert-il souvent pour nous communiquer la grâce actuelle?

— A quelle division de la grâce cette remarque donne-t-elle lieu?

— A quoi Dieu attache-t-il ordinairement ses grâces les plus signalées?

— Citez un exemple remarquable.

— Comment devons-nous envisager les adversités?

2. Nécessité et distribution de la grâce actuelle.

La grâce actuelle nous est absolument nécessaire pour faire le bien surnaturel et opérer notre salut. « Sans le secours de la grâce de Dieu, dit le Catéchisme romain, et avec les seules forces de notre nature, nous ne pouvons rien faire qui nous serve pour la vie éternelle. » C'est ce que Notre-Seigneur enseignait par ces paroles : *Sans moi, vous ne pouvez rien faire*[1], et par la comparaison du sarment de vigne, qui reçoit du cep la vie et la fécondité, mais qui, séparé, se dessèche, et n'est plus bon qu'à être jeté au feu.

Saint Paul insiste à plusieurs reprises sur cette même doctrine : *Nul ne peut confesser avec foi que Jésus est le Seigneur*, dit-il aux

[1] S. Jean, xv, 5.

Corinthiens, *si ce n'est par le Saint-Esprit*[1]. Et, dans une seconde lettre aux mêmes Corinthiens, il ajoute : *De nous-mêmes comme de nous-mêmes, nous ne sommes capables de former aucune bonne pensée, mais c'est Dieu qui nous en rend capables*[2].

Et la raison en est facile à comprendre. A quoi tendent nos bonnes œuvres ici-bas? A mériter le bonheur du ciel. — En quoi consiste ce bonheur du ciel? A voir Dieu, à le posséder d'une manière qui dépasse infiniment les forces de notre nature. — C'est Dieu qui se fait dans le ciel notre récompense infiniment grande, comme il le disait au saint patriarche Abraham[3]. Mais cette récompense veut être achetée, autrement elle ne serait plus récompense. Or ce sont nos actes vertueux qui en seront le prix : nos actes sont donc la monnaie avec laquelle nous devons, en quelque sorte, acheter Dieu lui-même. Mais pour acheter Dieu, il faut une monnaie divine : Dieu seul peut mériter Dieu. Pour que nos actes soient capables de nous assurer un degré de plus de la possession de Dieu, il faut qu'ils soient divins par quelque côté. Cette qualité divine, nous sommes radicalement impuissants à la leur donner par nous-mêmes. C'est le Saint-Esprit qui la leur communique par son action en nous.

Cette action est double comme nous l'avons expliqué.

1° Il enrichit notre âme de la justice surnaturelle, qui n'est autre que la grâce sanctifiante accompagnée des habitudes que nous appelons vertus et dons surnaturels ;

2° Il meut nos facultés informées par ces vertus pour leur faire produire les actes surnaturels.

Cette motion toutefois n'empêche pas notre libre arbitre de s'exercer. Voilà pourquoi nous pouvons et devons concevoir nos actes comme accomplis en collaboration avec le Saint-Esprit. « En effet, dit saint Augustin, Dieu a voulu que, lorsque nous voulons, cet acte de volonté soit à lui et à nous. Il le fait sien en nous appelant, et nous le faisons nôtre en le suivant. » Nos actes sont donc à la fois humains et divins : humains en tant qu'ils sont accomplis par notre libre arbitre ; divins en tant qu'ils sont le fruit de la grâce divine. En tant qu'humains, ils sont nécessairement bornés ; mais, en tant que divins, ils ont une portée pour ainsi dire infinie. Ils atteignent Dieu lui-même, le saisissent, s'en emparent comme d'un bien qui leur est dû. C'est à tel point que si le juste persévère dans la grâce jusqu'à la mort, Dieu, qui est fidèle à sa parole, ne pourrait se refuser à son étreinte. Lui seul peut récompenser dignement, *adéquatement*, comme on dit, des actes accomplis par une âme juste sous l'influence de la grâce du Saint-Esprit. Et telle est la dignité d'un tel acte, que

---

[1] I Cor., XII, 3. — [2] II Cor., III, 5. — [3] Gen., XV, 1.

des milliers de mondes, sans Dieu, ne pourraient en être une récompense suffisante.

Reprenons, si vous le voulez bien, cette magnifique doctrine.

— Établissez d'abord la nécessité de la grâce actuelle par des textes de la sainte Écriture.

— Répétez la parole de Notre-Seigneur.

— A quelles sortes d'actes s'applique-t-elle?

— Quelle comparaison a-t-il employée pour exprimer cette vérité?

Le Maitre. — Le chapitre XV[e] de l'Évangile de saint Jean développe admirablement cette comparaison et en tire des applications variées.

— Répétez quelques paroles de l'apôtre saint Paul.

— De quelles bonnes pensées s'agit-il encore ici?

— Pourriez-vous résumer brièvement le raisonnement que je viens de faire pour vous aider à saisir le bien fondé de cette doctrine? — Je vous aiderai par quelques questions.

— A quoi tendent nos bonnes œuvres ici-bas?

— En quoi consiste le bonheur du ciel?

— Quelle sorte de monnaie faut-il pour acheter la possession de Dieu?

— Qui donne à nos œuvres cette qualité divine?

— Comment devons-nous concevoir nos bonnes actions?

— Comment sont-elles humaines?

— Comment sont-elles divines?

— Rappelez le mot de saint Augustin.

— Quelle récompense est nécessairement due à un acte accompli par un juste, sous l'influence de la grâce actuelle?

Le Maitre. — On peut condenser ce raisonnement de la manière suivante : Nos actes bons tendent à une fin surnaturelle; or le moyen doit être proportionné à la fin. Il faut donc que nos actes soient eux-mêmes surnaturels. Nous ne pouvons de nous-mêmes leur communiquer cette qualité; il faut donc qu'ils soient élevés par la grâce à cet ordre surnaturel.

— Répétez, N., ce raisonnement abrégé.

Le Maitre. — Au sujet de la distribution de la grâce, nous avons à répondre à deux questions :

1° A qui la grâce est-elle donnée?

2° De quelle manière est-elle distribuée?

I. A qui la grâce actuelle est-elle donnée? — La grâce actuelle est donnée à tous les hommes sans exception, justes et pécheurs, fidèles

et infidèles. En effet, *Dieu veut le salut de tous les hommes*[1], et il leur en fournit à tous le moyen indispensable. Ce moyen, c'est la grâce. Mais entrons un peu plus dans le détail.

Sur les justes, la grâce coule pour ainsi dire continuellement, afin de féconder et surnaturaliser toutes leurs bonnes œuvres. C'est ce qu'enseigne le concile de Trente[2], s'appuyant sur deux comparaisons tirées de la sainte Écriture. *Jésus-Christ*, dit saint Paul aux Colossiens, *est la tête du corps de l'Église*[3], et nous en sommes nous-mêmes *les membres*. Et, selon ses propres paroles, il est aussi *la vigne*, et nous sommes *les rameaux*. Or, comme la tête répand la vie dans les membres, et la vigne dans les rameaux, ainsi Jésus-Christ répand continuellement sa vertu dans les âmes justes, afin qu'elles portent beaucoup de fruits[4].

Aux pécheurs, Dieu donne sa grâce pour leur faire éviter de nouveaux péchés et pour les disposer à la conversion. En effet, sans une grâce prévenante, ils ne pourraient ni s'élever à Dieu par la foi, ni produire des actes d'un repentir surnaturel, tel qu'il est nécessaire pour obtenir le pardon. L'homme peut bien s'éloigner de Dieu par le péché, mais il ne peut ensuite revenir à Lui sans son secours. C'est la vérité que Notre-Seigneur a voulu nous rendre sensible, en même temps que son excessive tendresse, lorsque, dans une parabole touchante, il se représentait lui-même comme le bon Pasteur, courant après la brebis égarée[5].

Aux infidèles, Dieu donne sa grâce, soit pour leur faire éviter un grand nombre de péchés et les aider à observer la loi naturelle, soit pour les disposer à recevoir la foi. La foi elle-même est un don de Dieu et par conséquent une grâce. Elle est même la plus précieuse de toutes les grâces, puisque c'est elle qui est la racine de notre salut. « *Personne*, dit Notre-Seigneur, *ne peut venir à moi si mon Père ne l'attire*[6]. »

Avant de passer à la deuxième question, récapitulons ce qui vient d'être dit.

— A qui la grâce actuelle est-elle donnée?

— Dans quel but est-elle donnée aux justes?

— De quelle comparaison se sert l'Apôtre pour nous expliquer avec quelle abondance la grâce est répandue dans les âmes justes?

— Rappelez aussi la comparaison de Notre-Seigneur dont nous avons parlé.

— Pourquoi la grâce est-elle nécessaire aux pécheurs?

— De quelle nature doit être la contrition pour obtenir le pardon?

— Quand est-ce que la contrition est surnaturelle?

---

[1] 1 Tim., II, 4. — [2] Session VI, ch. XVI. — [3] Col., I, 18. — [4] S. Jean, XV, 5. — [5] S. Luc, XV, 4-7. — [6] S. Jean, VI, 44.

— Qui propose à l'âme ces motifs surnaturels? — et qui touche le cœur pour les lui faire goûter et accueillir?

— De quelle comparaison ou parabole Notre-Seigneur s'est-il servi pour rendre sensible cette vérité?

— Dans quel but la grâce est-elle accordée aux infidèles?

— Montrez, par une parole de la sainte Écriture, que la foi elle-même est un don de Dieu.

— Pourquoi est-elle la plus précieuse de toutes les grâces?

II. La réponse à la deuxième question sera facile. De quelle manière la grâce est-elle distribuée? Elle est distribuée inégalement par rapport aux personnes et par rapport au temps.

D'abord, par rapport aux personnes. Les grâces nécessaires ne sont refusées à aucun homme. Mais Dieu se montre plus libéral à l'égard des uns qu'à l'égard des autres. La grâce est beaucoup plus abondante dans l'Église catholique que dans les sectes séparées, et chez les chrétiens beaucoup plus que chez les païens. Cette différence de traitement est marquée dans l'Évangile : *Malheur à toi, Corozaïn! malheur à toi, Bethsaïde! car si les miracles qui ont été faits au milieu de vous avaient été faits dans Tyr et dans Sidon, il y a longtemps qu'elles auraient fait pénitence sous le cilice et la cendre. Je vous le dis en vérité, au jour du jugement, il y aura moins de rigueur pour Tyr et pour Sidon que pour vous*[1].

Et dans l'Église catholique elle-même, la mesure de la grâce n'est pas la même pour tous. Les uns reçoivent plus, les autres moins, selon leurs aptitudes et les desseins de Dieu à leur égard. C'est ce que Notre-Seigneur a rendu sensible dans plusieurs paraboles. Citons seulement celle des serviteurs qui avaient reçu des talents pour les faire valoir. On en avait donné cinq au premier, deux au second et un au dernier[2]. Mais au retour du père de famille, chacun rend compte de ce qui lui avait été confié. Ainsi en sera-t-il au jour du jugement. Tout homme rendra compte de ses œuvres et des grâces reçues, et comme le dit encore Notre-Seigneur : *On demandera davantage à celui à qui on aura plus donné*[3].

Quant au temps, la grâce n'est pas non plus distribuée d'une manière uniforme. Il est des occasions où la grâce coule avec plus d'abondance : les approches d'une fête, le saint temps du Carême ou de l'Avent, un jubilé, une mission, une retraite, etc.

Saint Paul en avertit les Corinthiens : *Voici maintenant*, dit-il, *le temps favorable, voici le jour du salut*[4]. Et l'Église répète cet avertissement aux fidèles au début de la sainte quarantaine.

Rappelez-vous encore Jésus pleurant sur Jérusalem. *Si du moins,*

---

[1] S. Matth., XI, 21-22. — [2] S. Matth., XXV, 14-31. — [3] S. Luc, XII, 48. — [4] II Cor., VI, 2.

en ce jour qui t'est encore donné, s'écrie-t-il, *tu connaissais ce qui peut te procurer la paix! Mais tout cela est maintenant caché à tes yeux*. Aussi des jours malheureux vont se lever sur toi. Tes ennemis t'environneront de tranchées. Ils t'investiront, ils te serreront de toutes parts. Ils te renverseront, toi et tes enfants, et ils ne laisseront pas de toi pierre sur pierre. Et tout cela t'arrivera *parce que tu n'as pas su connaître le temps où tu as été visitée* [1].

Ces paroles de Notre-Seigneur nous amènent naturellement à la dernière partie de cette instruction, nos devoirs relativement à la grâce actuelle; mais, avant de l'aborder, il est utile, chers amis, de répéter en substance ce que nous venons de dire :

— De quelle manière la grâce nous est-elle distribuée?

— Qu'entendez-vous en disant qu'elle est distribuée inégalement par rapport aux personnes?

— Quelle mesure minimum reçoivent tous les hommes?

— Envers qui Dieu se montre-t-il plus libéral?

— Citez un texte de l'Évangile qui nous montre cette disposition providentielle appliquée aux nations.

— Citez une parabole qui nous la montre appliquée aux individus.

— D'après quelle règle chaque homme sera-t-il jugé?

— Montrez que la grâce n'est pas non plus distribuée également par rapport au temps.

— Quelles sont les occasions que nous pouvons surtout appeler un temps favorable?

Le Maître. — Dieu tient compte aussi de nos besoins. Ainsi dans les tentations et les adversités, — et surtout aux approches de la mort, Dieu accourt, pour ainsi dire, près de nous, pour nous aider à triompher du démon et à nous assurer la couronne éternelle. *Dieu est fidèle*, dit saint Paul, *et il ne permettra pas que vous soyez tentés au-dessus de vos forces; mais il vous fera tirer avantage de la tentation même, afin que vous puissiez persévérer* [2].

3. Nos devoirs par rapport à la grâce actuelle.

Par rapport à la grâce actuelle, je résume nos devoirs en ces trois mots : la *demander*, la *recevoir*, y *correspondre* ou la faire fructifier.

I. Il faut **demander** la grâce. Voici, en effet, le plan ordinaire de la Providence. Quand Dieu veut nous accorder une grâce, il commence par nous la faire désirer et par exciter notre cœur à la prière. *L'Esprit-Saint*, dit saint Paul, *vient en aide à notre faiblesse, car*

[1] S. Luc, XIX, 41-44. — [2] I Cor., X, 13.

nous ne savons même pas ce que nous devons demander à Dieu, selon nos besoins, dans nos prières. Mais l'Esprit lui-même prie en nous par des gémissements ineffables. Et celui qui sonde les cœurs connaît quels sont les désirs de l'Esprit[1]. Et il les exauce.

Ainsi, la prière elle-même a la grâce pour principe, puisque c'est le Saint-Esprit qui la produit en nous. Cette grâce de la prière est une grâce très signalée. C'est comme une clef que le Saint-Esprit met en nos mains pour nous permettre de puiser dans les trésors célestes. Par son moyen, nous pouvons tout obtenir. Or la grâce de la prière n'est refusée à personne. C'est elle qui, dans les pécheurs, commence le travail de la justification, et, dans les justes, elle est le moyen indispensable pour croître et persévérer dans la sainteté.

II. J'ai dit, en second lieu, que nous devons **recevoir** la grâce. Cela signifie que nous devons, autant qu'il dépend de nous, écarter les obstacles et tenir notre âme dans une disposition telle que la grâce puisse facilement lui arriver. C'est dans le calme et la paix que Dieu nous parle et nous envoie ses inspirations. Le mondain le sait bien, lui qui, pour ne pas entendre les reproches importuns de sa conscience, cherche à s'étourdir dans le fracas des affaires ou dans le tourbillon des fêtes et des plaisirs. Il ne faut pourtant pas que Dieu soit obligé à chaque instant de réveiller notre attention par des coups de tonnerre. Mais, puisque nous avons besoin de la grâce, et que nous la désirons, tenons-nous prêts à l'accueillir et à y correspondre.

III. Y **correspondre**, c'est là notre troisième devoir. Votre catéchisme pose cette question : Pouvons-nous résister à la grâce de Dieu? Et il y répond de cette manière : « Oui, nous pouvons résister à la grâce de Dieu parce qu'elle ne détruit pas notre libre arbitre. » Dieu, en effet, ne violente pas notre volonté. Il lui propose le bien, l'excite, l'encourage, la fortifie, mais il la laisse libre de l'accomplir ou de le laisser. Voilà pour nous, chers amis, une bien grave responsabilité. Si, comme saint Paul et tant d'autres Saints, nous correspondons à la grâce, qui sait quels accroissements elle pourra prendre en nous! *On donnera*, dit Notre-Seigneur, *à celui qui a, et il sera dans l'abondance; mais à celui qui n'a pas, on ôtera même le peu qu'il a*[2].

Chaque grâce actuelle est comme un grain de semence jeté dans notre cœur : il doit se multiplier et produire bientôt de splendides moissons. Ou encore, c'est un bourgeon nouveau qui apparaît sur l'arbre de notre âme : s'il se développe, il deviendra un rameau, puis une branche qui s'étendra de plus en plus.

Refuser d'obéir à la grâce, c'est arracher le brin d'herbe naissant

---

[1] Rom., VIII, 26, 27. — [2] S. Matth., XIII, 12.

qui devait se transformer en un riche épi; c'est enlever le bourgeon, rendre inutile l'effort de la sève et anéantir dans son germe la branche qui devait se charger de fleurs et de fruits.

Mais, ne l'oubliez point, chers amis, un don si précieux ne peut pas, ne doit pas rester improductif. Cette semence, rendue inutile par la mauvaise qualité de la terre, le Seigneur la lui réclamera un jour avec rigueur. Le serviteur paresseux qui n'aura pas su faire valoir son talent sera jeté dans les ténèbres extérieures, au milieu des pleurs et des grincements de dents[1]. Jérusalem sera détruite de fond en comble, pour n'avoir pas su profiter de la visite du Seigneur. L'arbre stérile qui, volontairement, aura supprimé sa propre végétation, sera coupé et jeté au feu.

Écoutez donc, chers amis, cet avertissement de l'Apôtre, et recevez-le comme adressé à vous-mêmes : *Nous qui sommes les coopérateurs du Christ, nous vous exhortons à ne pas recevoir en vain la grâce de Dieu*[2].

Rappelez-vous aussi cette autre parole du Roi-Prophète : *Si vous entendez aujourd'hui la voix de Dieu, gardez-vous bien d'endurcir vos cœurs*[3]. N'imitez pas ces ingrats qui m'ont provoqué dans le désert, dit le Seigneur. Ils ont vu mes œuvres, mais leur cœur est resté égaré. Pendant quarante ans, je me suis tenu près de ce peuple, mais ils n'ont pas voulu connaître ma voix. Aussi ai-je juré dans ma colère que jamais ils n'entreraient dans le lieu de mon repos[4].

Tout au contraire de ce peuple infidèle, dilatez vos âmes, chers amis, pour recevoir abondante cette semence de la grâce divine. Offrez vos cœurs à Dieu pour qu'il puisse les travailler, les purifier, les féconder, les bénir. Donnez-lui la joie de voir sa grâce fructifier en vous. La magnifique moisson qu'elle aura produite, c'est vous, chers amis, qui la récolterez un jour. Les mains chargées de ces gerbes luxuriantes[5], vous vous présenterez à Jésus-Christ votre Juge, et vous les déposerez à ses pieds. Mais il vous les rendra, ces gerbes bénies, décuplées, centuplées, pour que vous puissiez jouir comme de votre bien propre, pendant toute l'éternité, de ces mérites abondants que sa grâce vous aura fait acquérir. De sa bouche divine vous entendrez cette invitation suprême : « C'est bien, bons et fidèles serviteurs, puisque vous avez été fidèles en de petites choses, je vous établirai maintenant sur de plus grandes : entrez dans la joie de votre Seigneur[6]. »

---

[1] S. Matth., xxv, 30. — [2] II Cor., vi, 1. — [3] Ps. xciv, 8. — [4] Ps. xciv, 9, 11. — [5] Ps. cxxv, 6. — [6] S. Matth., xxv, 21.

DIEU SOIT BÉNI! A JAMAIS!

TABLE DES MATIÈRES

PREMIÈRE PARTIE

PRINCIPES FONDAMENTAUX

AVANT-PROPOS VII

CHAPITRE I

LE CATÉCHISME

1. Notions préliminaires 1
2. But de l'enseignement religieux 4
3. Importance de l'enseignement religieux 6
4. Excellence de l'enseignement religieux 10

CHAPITRE II

LE CATÉCHISTE

1. Mission du Catéchiste 14
2. Sublimité des fonctions du Catéchiste 19
3. Mérite et récompense du Catéchiste 21

CHAPITRE III

LE CATÉCHISTE (suite)

Qualités du Catéchiste 26
1. Qualités professionnelles du Catéchiste 27
2. Qualités morales du Catéchiste 29
3. Extérieur du Catéchiste 33

CHAPITRE IV

L'AUDITOIRE

1. Les auditeurs 39
2. Divisions et degrés 42
3. Dispositions des auditeurs 45
4. Conditions extérieures 47

CHAPITRE V

L'ÉCOLE

Exercices principaux 52
1. Le catéchisme 53
2. Les réflexions ou exhortations 58
3. La prière 60
4. Les cantiques 64

CHAPITRE VI

L'ÉCOLE (suite)

Moyens auxiliaires 67
1. Rôle de l'enseignement profane 67
2. Le milieu chrétien 70
3. La discipline 72
4. L'émulation 74

CHAPITRE VII

LE MODÈLE

1. Jésus ami de l'enfance et de la jeunesse 77
2. Jésus modèle du Catéchiste 81
3. Jésus modèle des enfants 86

DEUXIÈME PARTIE

MÉTHODOLOGIE GÉNÉRALE

CHAPITRE I

QUELQUES NOTIONS DE LOGIQUE

1. Idées ou notions 89
2. La division 92
3. La définition 96
4. La méthode 100
Induction et déduction 100
Analyse et synthèse 103

CHAPITRE II

MÉTHODES D'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

1. Méthodes générales 105
2. Principal caractère d'une bonne méthode 108
3. Moyens de rendre les idées sensibles (moyens d'intuition) 112
Les comparaisons 112
Les paraboles 115
Les exemples 117
Les histoires 120
4. Méthode historique 124
5. Les images 131

CHAPITRE III

FORMES DE L'ENSEIGNEMENT

1. Forme expositive 135
2. Forme socratique 138
3. Forme catéchétique 141

CHAPITRE IV

QUALITÉS DE LA MÉTHODE

1. L'unité 145
2. L'ordre 149
3. La clarté 151

CHAPITRE V

L'INTERROGATION

1. Les questions 156
2. Les réponses 165

CHAPITRE VI

LA MÉMOIRE

1. Rôle légitime et abus de la mémoire 171
2. Directions pédagogiques 175

TROISIÈME PARTIE

MÉTHODOLOGIE SPÉCIALE

CHAPITRE I

DIVISION DE L'ENSEIGNEMENT RELIGIEUX

1. Programme d'ensemble 180
2. Degrés divers 182
3. Cercles concentriques 185

CHAPITRE II

LE CATÉCHISME AUX PETITS ENFANTS

1. Il faut enseigner de bonne heure la religion aux enfants 189
2. But de cet enseignement, choix de la matière 191
3. Méthode 192
4. Programme détaillé 196

CHAPITRE III

CATÉCHISME PRÉPARATOIRE A LA PREMIÈRE COMMUNION

1. But, division 202
2. Explication 203
3. Explication des mots 205
4. Explication des choses 211

CHAPITRE IV

DÉVELOPPEMENT D'UNE DÉFINITION

Différentes sortes de définitions 213
1. Méthode synthétique 215
2. Méthode analytique 224

CHAPITRE V

LA DÉMONSTRATION

1. Nécessité de confirmer la doctrine par des preuves 233
2. Différentes sortes de preuves 236
3. Emploi des preuves 239

CHAPITRE VI

APPLICATION MORALE

1. But de l'application 242
2. L'impression 243
3. Le fruit pratique 246
4. Les motifs d'action 249

CHAPITRE VII

LE CATÉCHISME AUX JEUNES GENS

1. But de l'enseignement 254
2. Programme, caractère de l'enseignement 256
3. Apologétique, conférences, cercles d'études 261
4. Le catéchisme aux infidèles 267

CHAPITRE VIII

RÉCAPITULATIONS

1. Récapitulations proprement dites 273
Récapitulations orales 274
Tableaux synoptiques 274
Analyses 276
2. Autres exercices récapitulatifs 278
Catéchismes sur les principales vérités 278
Aperçus généraux 279
Catéchismes récréatifs 282
3. Examens de catéchisme 286

CHAPITRE IX

LA PRÉPARATION

1. Préparation éloignée 287
2. Préparation prochaine 292

QUATRIÈME PARTIE

DIRECTIONS PARTICULIÈRES

But de cette quatrième partie. 297

CHAPITRE I

LE DOGME

1. Le Dogme en général. 299
2. Les Mystères 301
3. Dieu, la très sainte Trinité. 302
4. Les saints Anges. 305
5. Jésus-Christ 306
6. La très sainte Vierge. 309
7. Le Saint-Esprit. 313
8. L'Eglise. 315
9. Les fins dernières. 317

CHAPITRE II

LA MORALE

1. La morale en général. 319
2. Le Décalogue 324
3. Les vertus théologales. 329
4. La vertu de religion. 330
5. Les devoirs envers les parents et les supérieurs. 331
6. La justice et la vérité 331
7. La sainteté personnelle, la chasteté 333
8. Les conseils. 334
9. Les béatitudes. 335

CHAPITRE III

LES MOYENS DE SANCTIFICATION

1. La grâce 339
2. La prière. 340
3. Les sacrements 344
4. Le Baptême. 346
5. La Confirmation. 346
6. La Pénitence. 348
7. La très sainte Communion. 353
8. Les trois autres sacrements 357

CHAPITRE IV

LA LITURGIE

1. La liturgie en général. 359
2. Les saints Offices. 361
3. La sainte Messe. 364
4. Les sermons 367
5. Les dévotions. 368

CHAPITRE V

L'HISTOIRE SACRÉE

1. La sainte Écriture en général 372
2. L'Histoire sainte. 375
3. L'Histoire de l'Église 381
4. Le saint Évangile. 384

CATÉCHISMES-MODÈLES

But et indications générales 391

PREMIÈRE SÉRIE

CATÉCHISMES CONCENTRIQUES

1er GROUPE — Le signe de la Croix.
1. Petits enfants. 395
2. Préparants. 403
3. Jeunes gens. 411

2e GROUPE — Dieu.
4. Petits enfants 420
5. Préparants. 427
6. Jeunes gens. 438

3e GROUPE — La prière.
7. Petits enfants. — Le *Notre Père* 449
8. Préparants. — Nature et nécessité. 458
9. Jeunes gens. — Nature de la prière. 469
10. » » Nécessité » » 478

DEUXIÈME SÉRIE

SUJETS VARIÉS

Petits enfants.
11. La création du premier homme. 487
12. Le premier péché. 493
13. La très sainte Vierge. 500
14. Le quatrième commandement. 507

Préparants.
15. La création. 515
16. Le mensonge. 523
17. Les sacrements. — Nature. 533
18. » Nombre et institution. . . 543

Jeunes gens.
19. Moralité des actes humains 552
20. La grâce actuelle 563

TABLE ANALYTIQUE

Les nombres indiquent la page.

A

Actes humains (Moralité des). — Modèle XIX, 552.

Action du catéchiste. — 36. Voir EXEMPLE.

Ambroise (Saint). — Maxime sur la gourmandise, 253.

Amour des enfants. — Clef des cœurs, 29. Qualités : surnaturel, universel, 30 ; charité patiente, douce, joyeuse, 30.

Analyse (et synthèse). — Décomposition d'un tout et composition, 103. Opérations se complétant réciproquement. Leur rapport avec la division et la définition, 104.

Analyses écrites. — 276. Avantages. Ne pas négliger le côté affectif. Notes pendant le catéchisme, 277. Correction et compte rendu, 278.

Analytique (Méthode). — Pour le développement d'une définition, 224. Exemple : un *sacrement*, 224. Elle paraît plus facile que la méthode synthétique, mais ordinairement moins profitable, 229. Autres exemples : le *mensonge*, 231. Emploi des différentes méthodes, 232.

Anges et Anges gardiens. — Puissance de Dieu qui les a créés. Sa justice dans le châtiment des mauvais anges. Sa bonté envers nous, 305. Dévouement des anges à notre égard, 306. Devoirs des enfants, 306.

Antoniano (Le cardinal). — Excellence de la prière, 64.

Aperçus généraux. — Forme de catéchismes récapitulatifs, 279. Programmes divers sur le dogme, 280 ; les commandements et les sacrements, 281. Utilité de ces catéchismes, 282.

Apologétique. — But, 261. Conférences apologétiques, 263. Conférences contradictoires, 264. *Voir ces mots.*

Application morale. — Nécessité. But, 242. Ses éléments. Impression, 243. Fruit pratique, 246. Motifs d'action, 249. *Voir ces mots.*

Attention (des enfants). — Nécessité, 45. Moyens de l'obtenir, 46.

Auditoire. — Les auditeurs, 39. Degrés : petits enfants, préparants, persévérants, 42. Dispositions des auditeurs, 45. Désir de s'instruire, attention, 45 ; docilité, générosité, 46. — Conditions extérieures : local, 47 ; tenue des élèves, 48 ; solennité religieuse de l'exercice, 50.

Auditeurs. — Ce sont les enfants, 39. Que sont les enfants ? Leur destinée éternelle, 39. Action du Saint-Esprit en eux, 40. Le Catéchiste est son coopérateur, 41. Autres auxiliaires : les Anges et les Saints, 41.

Augustin (Saint). — Catéchiste, 20. Côté instructif des miracles de Notre-Seigneur, 117. Méthode historique,

125 et suiv. Les mots sont des vases d'or, 204. Se servir au besoin de l'idiome local pour expliquer les mots, 206. Pas de nécessité d'apprendre l'instruction par cœur, 295. Parler aussi à Dieu pendant le catéchisme, 304. Effet du chant sacré, 363.

B

Balmès. — Division, 93. Étymologie et définition, 97. Difficulté de définir, 98. Analyse et synthèse, 104. La définition est une synthèse, 229. Sentiment moral, 320.

Baril (Abbé). — Donner au catéchisme la place d'honneur, 9. Toute réponse doit être réfléchie, 166.

Baptême. — Donné comme exemple dans les modèles XVII et XVIII.

Béatitudes. — 335. Nombre. Vraies à différents degrés, 336. Leur place dans l'enseignement, 337. Voir aussi Maximes évangéliques.

Benoît XIV. — L'ignorance cause de damnation, 7.

Bonaventure (Saint). — Utilité des images, 131.

Bossuet. — Méthode historique, 129. Nécessité de l'étude par cœur, 172. La liturgie pleine de Jésus-Christ, 359. Ramener toutes choses à l'unité, 371.

But de l'enseignement religieux. — Voir Enseignement religieux.

C

Canisius (Bienheureux). — Lettre à l'empereur sur les « Colloques », 264.

Cantiques. — Utilité, 50. Règlement des écoles chrétiennes, 64. Avantages. Règles pratiques, 65.

Catéchétique (Forme). — Son caractère particulier, 141. Dialogue entre le maître et les élèves; elle convient à un auditoire très restreint, 141. Questions adressées par les élèves, 142. Extension du mot catéchétique, 143. Conditions pour bien catéchiser, 143.

Catéchisation (Questions relatives à la). — Règles négatives, 162. Règles positives, 163.

Catéchisme. — Le mot, 1. Le livre, 2. L'enseignement oral, 3. Le catéchisme enseigné à l'école, 53. Temps à y consacrer : durée, 54; distribution, 55; choix de l'heure, 56.

Catéchisme aux petits enfants. — Enseigner de bonne heure la religion, 189. But : les mettre en état de servir Dieu, 191. Les préparer à l'enseignement futur, 191. — Méthode, surtout historique, 192. Enseignement purement oral, 193. Préparation indispensable, 194. Conseils pratiques, 194. Programme détaillé, 196. Modèles : I, *Le Signe de la croix.* IV, *Le bon Dieu.* VII, *Le Notre Père.* XI, *Création du premier homme.* XII, *Le premier péché.* XIII, *La très sainte Vierge.* XIV, *Le quatrième commandement.*

Catéchisme aux préparants. — But, 202. Explication, 203. Démonstration. Application morale (Voir ces mots). — Modèles : II, *Le signe de la Croix.* V, *Dieu : existence et nature.* VIII, *La prière.* XV, *La création.* XVI, *Le mensonge.* XVII et XVIII, *Les sacrements.*

Catéchisme aux jeunes gens. — But, 254. Programme, caractère de l'enseignement, 256. Explication, 256. Démonstration, 257. Apologétique, 261. Cercles d'études, 264. Objections et controverse, 264 et 265. Modèles : III, *Le signe de la croix.* VI, *Dieu : nature et perfections.* IX, *Nature de la prière.* X, *Nécessité de la prière.* XIX, *Moralité des actes humains.* XX, *La grâce actuelle.*

Catéchisme aux infidèles. — Le catéchisme principal instrument de conversion, 267. L'obstacle est dans le cœur, 268. Stérilité de la controverse. Règles pratiques : tenir compte du fond de vérité conservé dans les fausses religions, 269; de la bonne foi des auditeurs; les trai-

ter avec douceur et charité, 270. Méthode des Saints et des Apôtres, 271.

Catéchismes modèles. — But et utilité. Observations méthodologiques. Deux séries : catéchismes concentriques, sujets variés. Voir la TABLE DES MATIÈRES.

Catéchismes sur les principales vérités. — Manière d'y procéder, 278. Exemples d'itinéraires, 279.

Catéchismes récréatifs. — Utilité, 282. Formes variées, 283. Les *nombres* et les *combien*, 283. Autres questions, 284. Les *noms*, 284; les *livres*, les *textes bibliques*, les *histoires*, les *miracles de Notre-Seigneur*, ses *vertus*, les *fêtes*, les *prières*, les *mots*, les *idées*, 285.

Catéchiste. — Nécessité d'une mission, 14. A qui appartient-elle? Clergé, 15; instituteurs, 15; Frères des Écoles chrétiennes, 17. Sublimité des fonctions, 19. Mérite et récompense, 21. Indulgences, 22. Qualités, 26. Qualités professionnelles: science, 27; habileté pédadogique, 28. Qualités morales : amour des enfants, 29 ; prudence, piété, 31. Extérieur du Catéchiste : tenue, parole, 33; action, 36.

Cercles concentriques. — 185. Avantages, 186. Points principaux, 187.

Cercles d'études. — 264.

Certitude de la science religieuse. — 12. Voir ENSEIGNEMENT RELIGIEUX.

Césaire (Saint). — Respect de la parole de Dieu, 47.

Chant d'église. — Voir *Offices*.

Charles Borromée (Saint). — Unité de but dans une instruction, 146.

Charton (le Chanoine). — Pour les enfants, la raison n'est pas la voie qui conduit à Dieu, 190.

Chasteté (Sainteté personnelle et). — Charité et chasteté, 333. Moyens indirects, 333. Manière de traiter le sujet, 334.

Choses (Explication des). — Elle se confond souvent avec celle du mot. Manière de procéder lorsque l'idée est complexe. Description, 211. But et limite dans l'explication d'un mystère, 212. Cadre général, 212.

Clarté. — Nécessité, 151. Clarté dans la pensée, son triple objet, 152. Clarté de l'exposition, ordre et enchaînement des idées, 152. Choix des expressions, 154.

Clèves (Abbé de). — Aider l'enfant à s'élever des créatures au Créateur, 69.

Clément d'Alexandrie (Saint). — La philosophie grecque, économie providentielle, note, 270.

Colloques. — Entre les catholiques et les protestants, 264.

Combien. — Catéchisme récréatif, 283.

Commentaire. — Des prières, 343; des textes bibliques, 374; de l'histoire sainte, 377; de l'Évangile, 385.

Communion des Saints. — Définition expliquée, 221.

Communion (La très sainte). — Excellence. Effets, 353. Devoirs du Catéchiste, 355. Première communion, 43, 202. Retraite préparatoire, 356. Communion fréquente, 356.

Comparaisons. — But, 112. Qualités : claire, juste, brève, 113. Sources, 113. Règles pour leur emploi, 114.

Condillac. — Difficulté pour notre esprit d'embrasser plusieurs objets d'un seul coup d'œil, 93

Conditions extérieures. — Favorisent le succès du catéchisme, 47. Local, 47. Tenue des élèves, 48. Solennité religieuse de l'exercice, 50.

Conférences apologétiques. — Direction de l'Église; lettre aux évêques d'Italie, 263.

Conférences contradictoires. — Leur danger. Le R. Canisius. Intervention et direction de l'Église, 264.

Confession des enfants. — Avantages, 349. Préparation, 350. La première confession, 351. Voir PÉNITENCE.

Confirmation. — Excellence, effets, nécessité, 346. Préparation à ce sacrement, 347. Préparation éloi-

gnée, 347. Préparation prochaine, 348.

Conseils évangéliques. — Leur importance. Deux sortes, 334. Ils sont utiles à tous, 335. On doit les enseigner. Prudence à garder, 335.

Contrition (Acte de). — Contrition parfaite. Ses conditions, 352; facilité relative; comment y disposer les enfants, 353. Voir PÉNITENCE.

Controverse. — Stérilité, 265. Témoignage du cardinal Newman, 265. Exemple de saint François de Sales, 266.

Crasset (Le Père). — Mérite du Catéchiste, 21.

Croix (Signe de la). — Catéchismes modèles : I, aux petits enfants. II, aux préparants. III, aux jeunes gens.

Cyrille (Saint). — Écrit et enseigne le catéchisme, 20.

D

Décalogue. — Ses avantages : au point de vue spirituel et temporel, 324; divisions, 326; le grand commandement, 328; les œuvres de miséricorde, 328.

Déduction (Induction et). — Voir INDUCTION.

Définition. — En général, 96. Règles de la définition, 98. Définitions du catéchisme, sortes, 213. Manière de les développer, 214. Méthode synthétique, 215. Méthode analytique, 224.

Denis l'Aréopagite (Saint). — Méthode pour connaître Dieu à l'aide des créatures, 443.

Démonstration. — Ce qu'il faut entendre par démonstration religieuse, 233. Utilité, 235. Sortes de preuves, 236. Leur emploi, 239. Sortes de vérités religieuses, 257. Voir APOLOGÉTIQUE, CONTROVERSE.

Deogratias (Diacre de Carthage). — Consulte saint Augustin sur la manière d'enseigner la religion, 125.

Désir de s'instruire. — Disposition des enfants. Moyen de la provoquer, 45.

Développement d'une définition. — Voir DÉFINITION.

Dévotions. — Objet, 368. Classification, 369. Dévotions principales pour les enfants, 369. Pratiques, 370.

Dieu. — Premier objet de l'enseignement religieux, 10, 302. Crainte de Dieu, 303. Amour envers lui, 304. Manière de parler de Dieu, 304. Parler aussi à Dieu, 304. La très sainte Trinité, 305.

Directions particulières. — Quatrième partie. But de cette partie, 297. Programme de chaque article, 297.

Discipline. — Caractère de la discipline chrétienne : ses effets, et moyens de corriger les enfants de leurs défauts, 72. Les habituer à la pratique du bien et n'user que rarement de rigueur. Fautes commises pendant le catéchisme, 73.

Dispositions des auditeurs. — Voir AUDITOIRE.

Division de l'enseignement religieux. — 180. Degrés divers, 44 et 182.

Division et classification des idées. — 92. Règles de la division, 94. Application, 94.

Docilité (des auditeurs). — Elle est un effet de la grâce. On la doit aux préceptes comme aux dogmes, 46.

Dogme en général. — 299. Ce qu'il comprend; manière de le traiter, 299. Cultiver la foi; rôle du Catéchiste; pas de fausse timidité, 300. Aucun conflit véritable n'est possible entre la science et la révélation, 301. — Réfutation des erreurs et des objections, 301.

Dupanloup (Mgr). — Estime du petit livre : le catéchisme, 3. Soyons des Apôtres, 37. L'exhortation, assaut des âmes, 59. La prière bien faite instruit, 63. Utilité des cantiques, 64. L'instruction doit être méthodique, 105. Brièveté du style, 155. Mots difficiles du catéchisme, 203.

Pas de controverses, 239. Instruire les élèves de la liturgie, 360.

E

École. — Exercices relatifs à l'enseignement religieux, 52. Catéchisme, 53. Réflexions, 58. Prière, 60. Cantiques, 64. Rôle de l'enseignement profane, 67. Le milieu chrétien, 70. Discipline, 72. Émulation, 74. — *Voir ces mots.*

Écriture (Sainte). — Importance. Estime qu'en fait l'Église, 372. Abus par les Albigeois et les Protestants, 373. But des mesures restrictives, 373. Conditions pour en profiter, 373. L'école doit poser le fondement, 373. Usage que doit en faire le Catéchiste, 374. Écriture sainte, source de comparaisons, 113.

Église. — Ses prérogatives. Devoirs envers elle. Respect, amour, 315. Obéissance, 316. Vénération pour les pasteurs, 316. Former des auxiliaires, 316.

Eichstätt (Mgr von). — Effets du sacrement de pénitence dépendent de la coopération de celui qui le reçoit, 349.

Émulation. — Puissant ressort pour le bien, ressort nécessaire, 74. Prudence à garder, choix et gradation des moyens, 75. Unir l'émulation avec l'humilité, 75. Récompenses, moyen d'apostolat, 76.

Enfant prodigue. — Parabole commentée, 129.

Enfants (Petits). — Voir CATÉCHISME AUX PETITS ENFANTS.

Enseignement religieux. — But, il est double : instruire, élever, 4. Élever l'intelligence, 4 ; le cœur et la volonté, 5. Importance, 6. Nécessité : science religieuse nécessaire pour le salut ; l'enseignement est le moyen, 6. Donner le goût de l'instruction, 7. Fruits : fruits spirituels dans les enfants, 7 ; extension du bien dans les familles, 8. Avantages naturels, 8. Age des auditeurs, saison favorable ; prémices, 9. Excellence, 10. Source de la science religieuse, 10. Son objet, Dieu, 10 ; Jésus-Christ, tous les mystères, 11. Science religieuse aliment de l'âme, 11 ; la plus noble des sciences au point de vue pratique, 11. Certitude : elle est absolue. Comparaison avec les sciences humaines, 12. Objet de l'enseignement, immuable et éternel, 13.

Enseignement profane. — Rôle à l'école chrétienne, 67. Développement des facultés, préparation à l'enseignement religieux, 68. Appât intellectuel, 68. Véhicule de la vérité, 69.

Étude par cœur. — Voir MÉMOIRE et ORALE.

Eucharistie. — Voir COMMUNION, MESSE.

Évangile (Le saint). — Résumé et substance de la Bible, 384. Pain des forts et lait des enfants. Pratique des premiers siècles chrétiens, 385. Nécessité de l'explication, 385. Manière de la donner, 385. Explication des miracles, 386 ; des paraboles, 387 ; des fragments de discours, 387. Étude par cœur, 387.

Examen. — Questions d'examen. But et règles, 164. Examen de fin d'année, 286. Examen solennel à Rome, 286.

Excellence de l'enseignement religieux. — 10. Voir ENSEIGNEMENT RELIGIEUX.

Exemples. — Ce qu'on entend par là, 117. Emploi. Qualités, 119.

Exemple du maître. — 36. Argument le plus convaincant pour les enfants, 37. Le donner surtout dans les exercices religieux, 37.

Exhortation. — 58. Voir RÉFLEXIONS.

Explication. — Catéchisme aux préparants. But : donner des idées, faire produire et faire exprimer des idées, 201. Deux sortes d'explications : littérale, 204, et plus profonde, 205. Explication des mots, 205. Mots à sens multiples, 205. Termes savants, 205. Expressions

figurées, 209. Explication des choses, 211. Explication de l'histoire sainte, 377.

Expositive (Forme). — En quoi elle consiste, 135. Pour traiter des choses dont les enfants n'ont aucune notion, 135. Pour agir sur le cœur et la volonté, 136. Mesure à garder, 136. Diviser l'exposition ; la reprendre par des questions, 137. Règles d'élocution, 137.

Expressions figurées. — 209. Elles abondent dans les textes sacrés, 209. Manière de les expliquer. Exemples : le *sel de la terre,* 209 ; l'*Agneau de Dieu,* 210.

Extérieur du Catéchiste. — 33. Voir Catéchiste.

F

Faerber (W.). — Utilité des catéchismes récréatifs et quelques types à lui empruntés, 285.

Fénelon. — Variété et plaisir dans l'enseignement, 45. Émulation, 75. Parler à l'imagination, 112. Écrire peu de choses dans l'esprit, mais choses exquises, 147. Ne pas apprendre l'instruction par cœur, 295. Sur les sacrements d'Extrême-onction et de Mariage, 357.

Fêtes chrétiennes. — Voir Liturgie.

Fêtes. — Catéchismes récréatifs, 285.

Fichte. — Notre philosophie, histoire du cœur, 261.

Fins dernières. — Importance de ces vérités. Parler souvent du ciel, 317. Pour l'enfer insister sur la peine du sens, 317. Attente de la résurrection, 317.

Fleury. — Peu d'idées à la fois, phrases courtes, 155.

Foi. — Définition expliquée, 215. Cultiver la foi, la vie de foi, 257. Manière de la développer, 300.

Fondamentales. — En quel sens les vérités de raison peuvent être dites fondamentales pour la religion, 240, 259.

Formes d'enseignement. — 135. Expositive, 135 ; socratique, 138 ; catéchétique, 141. — *Voir ces mots.*

François de Paule (Saint). — Trait relatif à la maladie de Louis XI, 517.

François de Sales (Saint). — Il faut bien dire, 35. Livre de la nature, source de comparaisons, 113. Unité de but dans l'instruction, 146. Cadre général pour les instructions, 149. S'appuyer sur le sens littéral des textes bibliques, 238. Méthode du Saint à l'égard des protestants, 266. Varier la manière d'entendre la messe, 365.

Fruits de l'enseignement religieux. — 7. Voir Enseignement religieux.

Fruit pratique. — Nécessité, 246. Règles. Entrer dans le détail, 247. Résolutions d'application immédiate, 247. — Unité dans l'effort, 247. L'indiquer brièvement. Forme à donner, 248. — Profiter de toute occasion favorable, 248.

G

Garcia Moreno. — Dieu ne meurt pas, 241.

Générosité (chez les auditeurs). — Nécessité. Moyen de la promouvoir, 46. Exemple de Marie, 47.

Gerson. — Importance du catéchisme, 6. Lui-même Catéchiste, 20. Effets pédadogiques de la confession, 349.

Grâce. — Estime de la grâce, 339. Elle peut se perdre et se recouvrer, 339. Elle peut s'augmenter, 340. — Grâce, définition expliquée, 213.

Grâce actuelle. — Modèle XX, 563.

Grégoire le Grand (Saint). — Utilité des images, 131.

Grégoire de Nazianze (Saint). — Raconte comment Julien l'Apostat perdit la foi, 266.

Guéranger (Dom). — Composition du saint Chrême, 539.

H

Hamann. — Côté prophétique de l'histoire sainte, 376.

Hamon. — Utilité et emploi des

exemples, 118. Ne demander que ce qui a été dit, 162.

Hélène (Sainte). — Fait chercher la vraie croix, 401.

Hello (Ernest). — Sérénité de l'Église, 364.

Histoires. — Utilité, 120. Qualités, 121. Sources, 121. Manière de raconter, 122. Motifs d'action, 252. — *Histoires.* Catéchisme récréatif, 285.

Histoire sainte. — But de cet enseignement, 375. Division de la leçon, 376. Narration, 376; explication et commentaire, 377. Application, 378. Exercice de mémoire, 379.

Histoire de l'Église. — But et utilité de cet enseignement, 381. Application pratique, 382. Limites du programme, 383.

Historique (Méthode). — 124. L'Ancien Testament renferme la doctrine concrétée dans des histoires, 124. Figures, 124. Nouveau Testament. Notre-Seigneur et les Apôtres emploient cette méthode, 125. Elle est codifiée par saint Augustin. Analyse rapide et son œuvre, 125. Manière de procéder, 127. Elle est prédominante avec de jeunes enfants, 128. Autre mode d'emploi. L'enfant prodigue, 129. — Modèles : XI, La création du premier homme, 487. — XII, Le premier péché, 493. — XIII, La très sainte Vierge, 500. — XIV, Le quatrième commandement, 507.

Homme (Création du premier). — Modèle XI, Catéchisme aux petits enfants, 487.

I

Idées ou notions. — Nature, 89; extension et compréhension, 90. Classification, 91.

Idées. — Catéchismes récréatifs, 285.

Ignace de Loyola (Saint), et ses disciples, Catéchistes, 2.

Images. — Utilité, 131. Qualités, 132. Emploi, 133.

Importance de l'enseignement religieux. — 4. Voir ENSEIGNEMENT RELIGIEUX.

Impression. — Sentiments à produire, 243. Le Catéchiste doit les faire naître, 244. Moyens, 244. Les exprimer immédiatement, 245. Provoquer les actes chez les enfants, 245. Impression sur l'esprit. Maximes, 246.

Induction et Déduction. — Méthodes pour la formation des sciences, 100. L'induction commence par l'observation des faits, 101. La déduction part des premiers principes, 101. Règles générales, 102. Application des deux méthodes à la science religieuse, 102.

Indulgences. — Pour le Catéchiste, 22; pour les auditeurs, 23. Indulgences spéciales aux Frères des Écoles chrétiennes, 23; à leurs élèves, 23.

Infidèles. — Voir CATÉCHISME AUX INFIDÈLES.

Instruction. — Instrument principal de formation, 5 et 255.

Interrogation. — Questions. *Voir ce mot.* Différentes sortes d'interrogation : récitation, catéchisation, examen, 156. Réponses. *Voir ce mot.* — Interrogation après la narration, 137. Avantages, 137.

Intuition. — Méthode intuitive, 111. Moyens de rendre les idées sensibles, 112. Comparaisons, 112. Paraboles, 115. Exemples, 117. Histoires, 120. Images, 131.

Irénée (Saint). — La Tradition suffit à établir les vérités religieuses, 237.

Italique (Version). — Note, 374.

J

Jean-Baptiste de la Salle (Saint). — Enseigner à pratiquer les maximes évangéliques, 5. Excellence de l'emploi de Catéchiste, 20. Récompense du Catéchiste, 24 et 25. Se mettre à la portée des enfants, 28. Heure du catéchisme, 56. École, milieu chrétien, 70 et 71. Correction des défauts,

72 Expliquer les vérités d'une manière sensible, 110. Faire ses actions dans des vues de foi, 114. Utilité des histoires, 120. Nécessité de la science, 288. Dignité des enfants baptisés, note, 346.

Jean Chrysostome (Saint). — Commencer l'enseignement par les prières, 42.

Jérôme (Saint). — Catéchiste, 20. Apprendre l'Évangile de bonne heure, 385.

Jésus-Christ. — Après Dieu, l'objet principal de l'enseignement religieux, 11, 306. Sa place dans le monde, 307. But à poursuivre par le Catéchiste : foi et amour, 308. Pratiques de dévotion au saint Nom de Jésus, 308; à la Passion, 309. — Jésus, ami de l'enfance et de la jeunesse, 77. L'Enfant-Dieu, 77. Son affection pour les enfants, 79. Jésus, modèle du Catéchiste, 81. A douze ans, 81. Sa prédication, 81. Sa méthode varie avec les auditeurs, 82. Elle vise à la pratique, 82. La multiplication des pains et le discours sur l'Eucharistie, 83. Sa conduite à l'égard des adversaires, 85. — Jésus modèle des enfants. Tous les élus doivent lui être conformes, 86. Ressemblance imprimée puis restaurée par Dieu dans les âmes, 86. Rôle du maître et de l'enfant pour la perfectionner, 87.

Joinville. — Définition de Dieu, 439.

Jouffroy (Théodore). — Excellence du catéchisme, 2.

Julien l'Apostat. — Commencement de la perte de la foi, 266.

Justice (et vérité). — Voir VÉRITÉ.

K

Kehrein-Keller. — Éviter les paroles dures pendant le catéchisme, 144.

Kellner. — Méthode historique, 124.

L

Lambing (Rev. A. A.). — Avoir une science étendue, 27. Emploi fréquent des mots *saint, sacré,* 34. Conversation d'un prélat anglais et d'un acteur, 35. Mauvais exemple des parents, 71. Enfants précoces mais présomptueux, 170.

Lantages (de). — Catéchisme, 159.

Lécuyer (R. P.). — Pas de casuistique avec les enfants, 332.

Leibnitz. — Éducation, moyen de réformer le monde, 6. — Les ennemis de la foi sont les passions, 261.

Léon XIII. — A qui appartient la charge d'enseigner, 16. Nécessité du catéchisme à l'école, 53. Lettre sur le devoir de la prédication. Conférences apologétiques, 263. Emploi des textes sacrés, 265.

Liguori (Saint Alphonse de). — Nécessité de la prière, 458.

Liturgie. — En général ; son but, 359. Harmonies, 360. Devoir du Catéchiste. Moments favorables pour cet enseignement, 360.

Livre (Catéchisme). — 2.

Livres d'Office. — 363. Voir OFFICES.

Livre (Étude par cœur d'après le). — Voir MÉMOIRE. — Livre inutile pour de jeunes enfants, 178.

Livres (de la sainte Bible). — Catéchisme récréatif, 285.

Local. — Aspect religieux d'une classe chrétienne, 47. Précautions matérielles avant de commencer le catéchisme, 48.

Loiselet (Victor). — Conférences contradictoires. (*Article dans les Études,* 264.)

Logique (Quelques notions de). — Idées, 89. Classification des idées, 91. Division, 92. Règles de la division, 94. Définition, 96. Règles de la définition, 98. Méthode. Induction et déduction, 100. Analyse et synthèse, 103.

Luxembourg, mourant : trait historique, 426.

M

Macaire (Saint). — Fait reconnaître la croix de Notre-Seigneur, 401.

Maistre (Joseph de). — Vérités conservées dans le paganisme, 269.

Mariage (Sacrement de). — Sa dignité. En parler avec estime, 357.

Maximes évangéliques. — 246. Les rappeler souvent. Leur efficacité pour former les chrétiens. Exemple de Notre-Seigneur. Recommandation de saint Jean-Baptiste de la Salle, 5, 338.

Mémoire. — Rôle légitime, 171. Nécessité de l'étude par cœur, 171. Choix de la matière, 172. Abus de la mémoire ou mnémonisme, 173. Règles. Pas de surcharge. 175. Explication avant l'étude, 175. Méthode orale, 177. Répétitions, 179.

Mémoire (Exercice de). — Histoire sainte, 375.

Mensonge. — Définition expliquée, 231. Modèle XVI, 523. Voir VÉRITÉ.

Mérite du Catéchiste. — Source du mérite, 21. Difficulté et obstacle, 22. Estime de l'Église pour cet emploi. Indulgences, 22 et 23.

Messe (La sainte). — Excellence du sacrifice, 364. Degré dans l'explication, 365. Manière de se servir d'un livre avec profit, 365. Assister tous les jours à la sainte messe, 366. Servants de messe, 366.

Méthode en général. — Induction et déduction, 100. Analyse et synthèse, 103. Méthodes d'enseignement religieux, 105. Méthodes générales, 105. Caractère principal d'une bonne méthode, 108. Méthode historique, 124. — Qualités de la méthode, 145. Unité, 145. Ordre, 149. Clarté, 151. Méthode objective, méthode subjective, 289.

Méthode (de Saint-Sulpice). — Local pour le catéchisme, 47. Usage du signe de la croix, 50. Éviter les expressions techniques, 155.

Méthodologie générale (2e partie). — 89.

Méthodologie spéciale (3e partie). — 180.

Mey. — Interrogation, contrôle de l'exposition, 137. Aider les enfants par des sous-questions, 169. Méthode orale de catéchisme, 178. Avec de petits enfants commencer de suite le nouveau sujet, 194. Programme détaillé pour les enfants, 196. Prière récitée par le maître, 344.

Michelet. — Nulle éducation sans la foi, 235.

Milieu chrétien. — L'École, 70. Nécessité de cet asile pour les enfants, 70. Occasion de les former à une vie chrétienne, 71.

Mir (don Miguel). — Classification des vérités religieuses, 258. Excellence de l'acte de foi, 260. La cause des erreurs est dans le cœur, 268.

Miracles de Notre-Seigneur. — Manière de les expliquer, 117, 386. Catéchisme récréatif, 285.

Miracles assimilés aux paraboles. 117.

Mission du Catéchiste. — Voir CATÉCHISTE.

Modèle. — Jésus ami de l'enfance et de la jeunesse, 77. Modèle du Catéchiste, 81. Modèle des enfants, 86.

Morale (en général). — Sortes de préceptes, 319. La loi naturelle, les préceptes positifs, 319. Valeur de nos actes, 319. Le sentiment moral, 320. La religion base de la morale, 320. But de cet enseignement, 320. Règles pratiques : présenter Notre-Seigneur comme modèle, 321. Plutôt des choses que des mots, 321. Insister sur le côté positif, 321. Distinction nette, mais réserve dans l'emploi des qualificatifs mortel ou véniel, 322. Entrer dans les détails. 323.

Moralité des actes humains. — Modèle XIX, 552.

Motifs d'action. — Importance, sortes, 249. Efficacité relative, 250. Règles. Insister sur les motifs élevés. — Motifs naturels au second rang, 250. Volonté de Dieu, motif principal, 251. Conseils pratiques, 251. Charité, esprit apostolique, 252 : histoires, 252.

Mots. — Voir EXPLICATION, 205.

Mots A SENS MULTIPLES (Explication des), 205.

Mots. — Catéchisme récréatif, 285.
Moyens de sanctification. — Grâce, prière, sacrements. *Voir ces mots.*
Mystères. — Reconnaissance envers Dieu qui les a révélés. Manière de les traiter, 302.

N

Narration. — Le Catéchiste doit raconter. Manière de le faire, 122. Reprendre une seconde fois le récit, 123. Apprendre aux enfants à raconter, 124.
Nécessité (de l'enseignement religieux). — Voir Enseignement religieux.
Newman (le cardinal). — Avoir un sujet bien défini, 146. Stérilité de la controverse, 265 et 266. Différence entre le paganisme et le catholicisme, 269. Enseignement aux infidèles, règles de conduite, 270.
Nombres. — Catéchisme récréatif, 283.
Noms. — Catéchisme récréatif, 284.
Noser (Docteur Fridolin). — Langage du maître, 36. Assister à la messe tous les jours, 366. Répétition de l'histoire sainte, 381.
Notions. — Voir Idées.

O

Objections. — Réserve à garder, les prévenir, 240 et 265. Leur danger même à titre d'exercice de réfutation, 266.
Objet de la science religieuse. — 10. Voir Enseignement religieux.
Œuvres de miséricorde. — 328.
Offices (Les saints). — 361. Leur utilité. Conditions nécessaires. Estime, respect. Faire prendre une part active. Enfants de chœur, 362. Chant des parties ordinaires. Paroissiens latins-français, 363.
Orale (Méthode). — Pour apprendre le catéchisme aux enfants. Manière de procéder, 176. Avantages, 177.
Ordre (Sacrement de l'). — Excellence du sacerdoce. Devoirs du Catéchiste en vue du recrutement sacerdotal, 358.
Ordre. — Qualité de la méthode. Cadres généraux, 149. Avantages pour le maître et pour les élèves, 150. Avec les enfants, en exclure les termes abstraits. Donner le cadre sous forme de questions, 150. Ordre dans le détail des idées. Ne pas communiquer d'avance cette partie du plan, 151.
Overberg. — Peu et bien, 147.

P

Pagnani (Mgr). — Induction et déduction, 100.
Paraboles. — Nature, 115. Sortes, 115. Miracles assimilés aux paraboles, 117. Règles pour la composition et l'emploi, 117.
Paraboles du saint Évangile. — Manière de les commenter. L'enfant prodigue, 129.
Parents (Devoirs envers les). — L'esprit de foi base des rapports entre les enfants et les parents, 331. Limites de l'obéissance, choix d'une vocation, 321. Modèle XIV pour les petits enfants, 507.
Paris (Catéchisme de). — Réponses sur l'Eucharistie et la prière, 205. Définition de la foi, 214. Définition de la grâce, 219. Prérogatives de l'Église (*Préface propre de la Dédicace*), 315.
Paroissiens latins-français. — Voir Offices.
Parole (du Catéchiste). — Qualités qui doivent s'y manifester, 33. But : intéresser, s'instruire, toucher, 35. Langage du Catéchiste; règles détaillées, 35 et 36.
Pascal. — A l'analyse joindre la synthèse, 107.
Péché. — Définition expliquée, 226.
Pédagogie. — Connaissance des procédés, 29.
Pédagogique (Habileté). — 28.
Pénitence (Sacrement de). — 348.

Excellence, 349. Utilité pédagogique de la confession, 349. Devoirs du Catéchiste : instruire les enfants. Préparation immédiate à la confession, 350. Examen et acte de contrition, 350; résolutions, 351. Conduite après la confession, 351. Contrition parfaite, 352. *Voir ce mot.*

Pestalozzi. — Ne demander que ce que les enfants savent, 136.

Piat (Claudius). — Morale naturaliste et christianisme, 320.

Pie IX. — Indulgences accordées, 23.

Pie X. — But du catéchisme, 4. Publication de l'Encyclique *Acerbo nimis,* 19. Indulgences accordées aux Frères des Écoles chrétiennes, 23. Unité de but et d'action dans le catéchisme, 146. Se limiter pour la matière, 174. Pie X, modèle du Catéchiste, 291. Préparation avant chaque leçon, 292. Communion fréquente, 356.

Pie X (Catéchisme de). — Définition du chrétien. Distinction entre les membres de l'Église, 164. Messe, 177. Parties de la doctrine chrétienne, 183. Espérance, 214.

Piété (du Catéchiste). — Utilité pour le Catéchiste, 31; pour le succès de son emploi, 32.

Potter (Père J.). — Inspirer de bonne heure le goût de l'instruction religieuse, 7.

Préparation du catéchisme. — Nécessité pour le maître; sortes, 287. Préparation éloignée de l'esprit et du cœur, 287. Science, moyens de l'acquérir, 288. Méthode subjective, 289. Moyens de se perfectionner : prière, étude, rédaction de catéchismes, 290; audition de bons Catéchistes, 291; catéchismes faits en présence de maîtres expérimentés, 291. Préparation prochaine, 292. Nécessité. Encyclique *Acerbo nimis.* Avantages, 293. Moment où commence cette préparation, 293. Préparation de l'esprit, 293. Le fond du sujet, 293. Manière de le présenter, 294. Notes écrites, 295. Préparation du cœur : pureté d'intention, prière, 295; méditation, 296.

Préparants (Auditeurs). — Voir (Catéchisme aux).

Preuves. — Utilité, 235. Sortes, 236. Preuves de la Révélation, 237. Preuves de raison, 239. Emploi des preuves. Nombre, 239. Hiérarchie, 240. Manière de les présenter aux jeunes gens, 240, 258.

Prière. — Premier moyen de formation chrétienne, 47. Importance à l'école. Mise en pratique immédiate de l'instruction. Moyen d'attirer la bénédiction divine; influence sur le maître et les élèves, 61. Règles pratiques pour l'extérieur : ton de la voix, tenue des enfants; la récitation, 62. Nécessité de la dévotion intérieure, 62; moyen de se rappeler la présence de Dieu. Expliquer les formules; pénétrer les enfants de l'esprit de prière, 63. — Nature de la prière, 340; occupation des Anges et des Saints, ses fins, 341. La prière de demande, ses caractères, 341. — Créer l'habitude de la prière, 342. Programme des prières qu'on doit savoir par cœur, 343. Utilité des formules, 343. Prière libre, jaculatoires, 344. Exemple du Catéchiste pour former l'esprit de prière, 344. — Modèles, VII, aux petits enfants : Le *Notre Père,* 449. VIII, aux préparants : Nature et nécessité de la prière, 459. IX, aux jeunes gens. Nature de la prière, 469; X, sa nécessité, 478.

Prière. — Catéchisme récréatif, 285.

Principales vérités (Catéchismes sur les). — Avantages. Méthode à employer, 278.

Principes fondamentaux. — (Première partie), 1.

Programme. — Programme d'ensemble, 180. Catéchisme. Histoire sainte, 180. Liturgie, 181. Degrés divers, 182. Cercles concentriques, 185. Programme détaillé pour l'enseignement des petits enfants, 196; pour les jeunes gens, 256.

Prudence du Catéchiste, 31.

Q

Qualités du Catéchiste. — Voir Catéchiste.

Qualités de la Méthode. — Voir Méthode.

Questions. — Importance, 156; sortes: questions de contrôle, d'investigation, d'excitation, 157. En général question telle que la réponse puisse être donnée par l'élève, 158. Manuels catéchistiques ne sont pas des modèles pour l'art d'interroger, 159. — Qualités de la question : courte, simple, claire, précise, 160. Questions à éviter : questions doubles, questions ambiguës, 161. Voir aussi Récitation, Catéchisation, Examen, Forme socratique.

Questions adressées par les élèves, 141; elles appartiennent à la forme catéchétique. — Dans quels cas on peut les permettre, 142. Catéchismes spécialement réservés pour ces questions, 142.

Quintilien. — Clarté de l'enseignement, 152.

R

Ravignan (Père de). — Se préparer par l'oraison, 296.

Récapitulations. — Importance et fréquence, 273. Différentes formes, 273. Récapitulations orales, 274. Tableaux synoptiques, 274. Analyses, 276. Catéchismes sur les principales vérités, 278. Aperçus généraux, 279. Catéchismes récréatifs, 282.

Récitation. — But et règles, 161.

Récompense du Catéchiste. — Ici-bas, 23. Au ciel, 24.

Récompenses aux enfants. — Voir Émulation.

Réflexions ou Exhortations. — Leur but, 58. Réflexions à provoquer chez l'enfant, 59. Fortifier la volonté, 59. Forme de langage, 59. Conduite à tenir par rapport aux défauts des enfants, 60. Programme, 60. Moyen, 60. Moments, 60.

Religion (Science de la). — Voir Enseignement religieux.

Religion (Vertu de). — 330.

Rendu. — Enseigner avec méthode, 105.

Répétitions. Avantages et moyens, 179.

Réponses. — Second élément de la conversation entre le maître et ses élèves, 165. Qualités : personnelle, 165; individuelle, réfléchie, 166; claire, exacte, entière pour le fond et pour la forme, correcte, 167. Conduite à tenir lorsque la réponse est bonne, lorsqu'elle est inexacte, 168; lorsqu'elle est à demi exacte; lorsque l'enfant ne répond pas, 169; échec parfois utile, 170.

Rolfus (Dr Hermann). — La sainte Écriture à l'école, 373.

Ruiz Amado. — Méthode intuitive, 111. Usage légitime et abus de la mémoire, 173. Programme pour une seconde année, petite classe, 201. Point de fausse timidité, 300.

S

Sacrements. — Définition expliquée, 224, 227. Modèles XVII et XVIII, 533 et 543. Excellence des sacrements, 344. Instruire solidement les enfants. Ne pas perdre de vue les obligations qu'ils imposent, 345.

Saint-Esprit. — 313. Son action dans les Apôtres, dans l'Église et dans les âmes, 314. Instruire les enfants, 314; les accoutumer à l'invoquer souvent, 315.

Sermons. — Leur utilité. Placer convenablement les enfants, 367. Préparation par un enseignement sérieux, 368. Comptes rendus oraux et écrits, 368.

Servants de messe. — Choix; formation, 366.

Simon (Jules). — Première éducation se fait par la foi, 235.

Simonide. — Trait d'histoire : impossibilité de définir Dieu, 439.

Socratique (Forme d'enseignement).

— En quoi elle consiste, 135. Elle est propre à développer la raison, 138. Son utilité particulière dans l'enseignement religieux, 138. Limites à garder, 138. Règles principales, 140. Un exemple, 141. Modèles XVII et XVIII sur les sacrements, 533 et 543.

Solennité religieuse de l'exercice. — Précautions matérielles. Chant du cantique, prière, 50; entretenir cette impression, 51. Prière à la fin, 51.

Source de la science religieuse. — 10. Voir ENSEIGNEMENT RELIGIEUX.

Spirago (Franz). — Contre l'étude par cœur d'après le livre, 178. Programme d'une seconde année, petite classe, 201. Cadre d'une instruction morale, 252. Nombres sacrés, 284.

Supérieurs (Devoirs envers les). — Voir PARENTS.

Synoptiques (Tableaux). — Utilité; moment de les donner, 274. Manière d'enseigner à les construire, 274. Avantages de cet exercice, 276.

Synthèse et Analyse. — Voir ANALYSE, 103.

Synthétique (Méthode). — Pour le développement d'une définition, 215. Exemples : la *foi,* 215; la *grâce,* 219; le *péché,* 220; l'*Église,* 221; la *communion des Saints,* 221; les *sacrements,* 227; les *sortes de péchés,* 230.

T

Temps. — Consacré à l'enseignement religieux, sa durée. Elle est déterminée pour nos écoles par la Règle et la Bulle d'approbation, 54; distribution : tous les jours, 55; heure à choisir; raisons de ceux qui préfèrent le commencement de l'école, 56. Le soir est préférable, 56.

Tenue du Catéchiste. — 33. Il parle au nom de Dieu. Dignité et modestie, 33.

Tenue des élèves. — Manière de les placer, 48; leur tenue, 49; ordre et silence, manière de l'obtenir, 49.

Termes savants. — Ils sont nombreux dans le catéchisme, 205. But de l'explication, 206. Décomposition des mots, 206. Mots de la même famille, 207. Exemples : *confirmation, escient,* 208.

Textes bibliques. — Catéchisme récréatif, 285. Voir ÉCRITURE SAINTE.

Théologales (Vertus). — Riche présent du Saint-Esprit; leur rôle dans notre vie spirituelle. Devoirs du Catéchiste : instruire les enfants; faire produire des actes, 329.

Thomas (Saint). — Noblesse de l'enseignement, 11. Méthode de recherche et méthode d'enseignement, 105. Utilité des images, 131. Somme contre les gentils, 259. Strophe SE NASCENS, 308. ECCE PANIS, 354.

Trente (Concile de). — La grâce est continuellement accordée aux justes, 569.

Trente (Catéchisme du Concile de). — S'abstenir d'explications trop détaillées sur les mystères, 302. Dignité et nécessité du sacrement de Confirmation, 346. Le mot *amen* réponse de Dieu à notre prière, 506. Nécessité de la grâce actuelle, 566.

Trinité (La très sainte). Manière d'exposer ce mystère, 305.

Trotzendorf. — Le catéchisme nécessaire à l'école, 16.

U

Unité. — Dans chaque instruction : unité, lumière et force, 146. Unité recommandée par Pie X, saint Charles Borromée, saint François de Sales, le cardinal Newman, 146. Moyens : énoncer le sujet et sa division; résumer à la fin, 147. Unité dans l'enchaînement des leçons et des différentes parties de la doctrine religieuse, 147. Unité entre l'enseignement des différentes classes, 148.

V

Valuy. — Interrogation vive et animée, 144.

Vatican (Concile du). — Constitution sur la raison et la foi, 301.

Vérité (Justice et). — 331. Manière de cultiver ces vertus. Exemple du maître. Dieu est la souveraine vérité. — Pas de casuistique imprudente. 332.

Vertus : Vertus théologales, 329. Vertu de religion, 330. Justice et vérité, 331. Sainteté personnelle et Chasteté, 333.

Vertus de Notre-Seigneur. — Catéchisme récréatif, 285.

Vessiot. — Nécessité de l'émulation, 74.

Vierge (La très sainte). — Son rang, 309. Rôle pédagogique de sa dévotion, 311. Doctrine, 312. Pratiques : fêtes, 312; prières; oraisons jaculatoires, 313. Modèle XIII : aux petits enfants, 500.

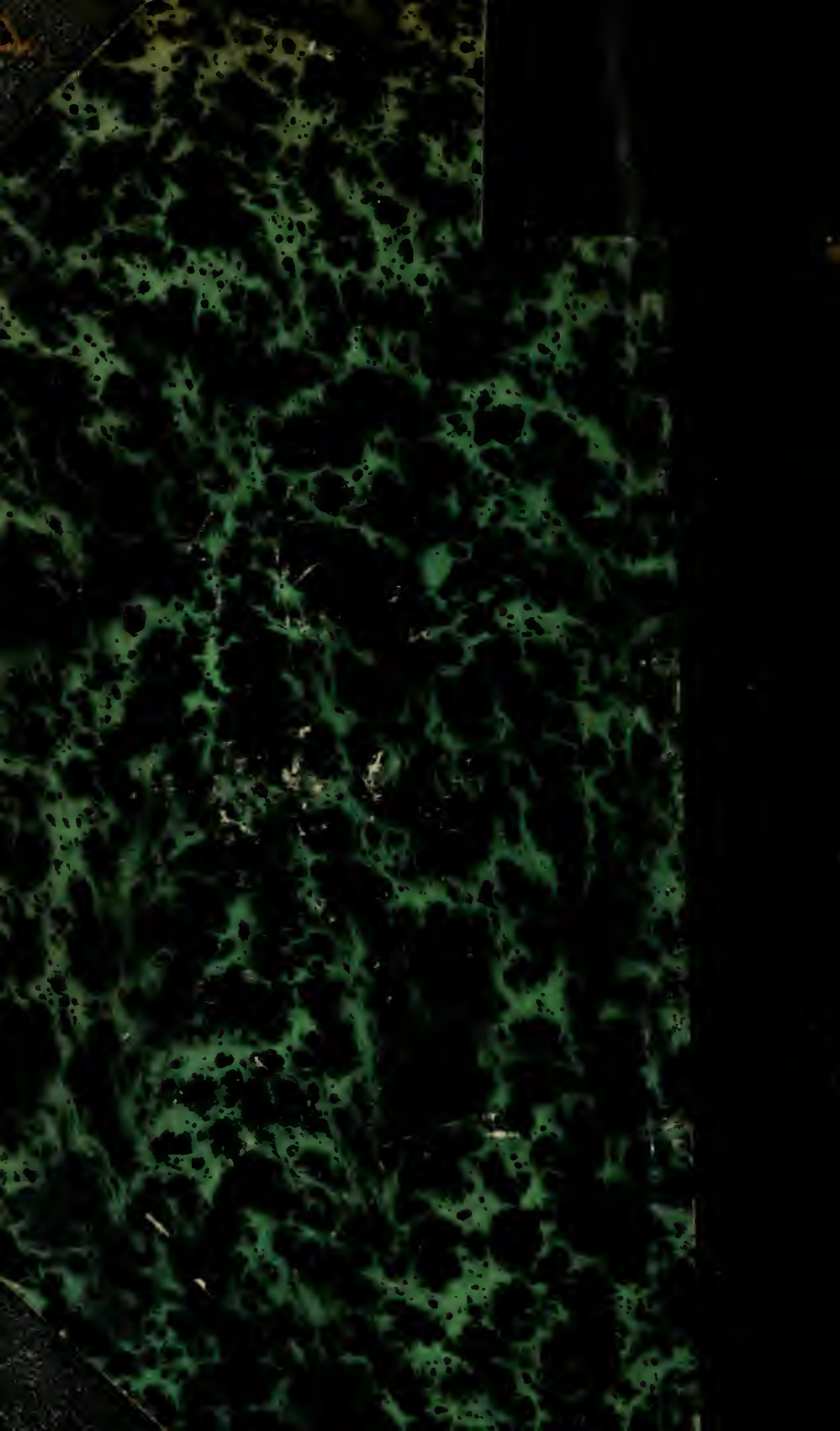
Vocations. — Voir Conseils et Ordre (Sacrement de l').

X

X (Docteur). Le cerveau de l'enfant est imaginatif, 109. Utilité des images, 131. Impuissance des lois humaines sans la religion, 320.

Z

Zenotti (Fr.). Avantages des cantiques, 65. Exemple de méthode socratique avec les petits enfants, 140.

32797. — Tours, impr. Mame.

UNIVERSITY OF ST. MICHAEL'S COLLEGE TORONTO
LIBRARY